

HISTOIRE
DE
SAINTE THÉRÈSE

I

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

TOUS DROITS RÉSERVÉS

R. 1918.

8-7-1728

HISTOIRE

DE

SAINTE THÉRÈSE

D'APRÈS

LES BOLLANDISTES
SES DIVERS HISTORIENS
ET SES ŒUVRES COMPLÈTES

*Ouvrage approuvé par NN. SS. les Evêques
de Bayeux, de Nantes, de Vannes, de Séez, de Coutances, d'Autun
d'Angoulême, de Newcastle et d'Anthédon*

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

THE

AMERICAN

REPUBLICAN

PARTY

OF

THE

UNITED STATES

OF AMERICA

1854

FRANCIS & TAYLOR

NEW YORK



AMERICAN REPUBLICAN PARTY

LETTRES ÉPISCOPALES

APPROBATION

ÉVÊCHÉ DE BAYEUX

Bayeux, le 19 décembre 1882.

Ma chère Sœur,

Je donne bien volontiers mon approbation à la *Vie de Sainte Thérèse* que vous avez écrite à l'occasion du troisième centenaire de cette illustre Sainte.

L'œuvre était difficile. L'historien de sainte Thérèse laisserait sa tâche incomplète s'il se contentait de nous faire connaître ses vertus et ses travaux, sa réforme et ses pieuses fondations. Il y a dans cette vie une partie qu'on n'aborde jamais qu'avec un sentiment de frayeur respectueuse : c'est sa vie intérieure ; ce sont les merveilleuses et sublimes opérations de la grâce dans son âme privilégiée ; ce sont ces degrés de la perfection qu'elle parcourt comme portée sur les ailes de l'amour ; ce sont ces états successifs qu'elle traverse, ce monde surnaturel qui n'est accessible qu'à un bien petit nombre d'âmes. Vous avez emprunté ses propres paroles pour en parler. Vous n'avez pas disserté, vous avez raconté ; vous n'avez rien négligé pour donner à votre récit une grande exactitude ; vous

avez puisé vos renseignements aux sources les plus pures ; vous vous êtes pénétrée de l'esprit de la Sainte, conservé plus particulièrement dans les chères familles religieuses qui l'honorent comme leur Mère, et qu'elles gardent comme un précieux patrimoine ; il anime votre récit d'une douce et pénétrante chaleur qui excite et nourrit la piété.

Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de bénir votre travail. Que la *Vie de Sainte Thérèse* que vous publiez contribue à conserver son esprit dans ses chères filles du Carmel ! Que leurs Communautés soient comme des foyers d'amour au milieu d'un monde où l'on s'efforce d'éteindre le flambeau de la foi catholique.

Tout à vous en N.-S.

† FLAVIEN,

Évêque de Bayeux.

ÉVÊCHÉ DE NANTES

Nantes, le 24 décembre 1882.

Ma chère Sœur,

C'est avec bonheur que je m'empresse de joindre mon approbation à celle que Mgr de Bayeux vient de donner à votre *Histoire de Sainte Thérèse*.

Ce livre, si solide au fond, si ravissant dans sa forme, ne saurait être, selon moi, trop vivement recommandé. Quelle saine et sobre érudition on y rencontre ; quelle sagacité et quelle pureté de jugement ; quelle merveilleuse analyse des sentiments les plus intimes et les plus délicats ; quel tact exquis, quand il s'agit d'aborder certaines questions, où les plus habiles ont parfois échoué ; quelle ingénieuse dextérité dans l'enchaînement de tous ces suaves

récits ; quel charme enfin et quelle fraîcheur dans tous ces tableaux ! L'ami des belles-lettres, le moraliste, le philosophe, le théologien liront ces pages avec un égal plaisir et un égal intérêt. Cette lecture fera surtout les délices des âmes consacrées à Dieu dans nos cloîtres, et, en général, de toutes les âmes pieuses. Là, elles trouveront un rare modèle de la véritable perfection. Là, tout respire une abnégation totale, une soumission héroïque. Là, tout est plein de raison et de sagesse, de calme et de dignité. Là, rien ne ressemble à ce faux et dangereux mysticisme qui, exploitant une curiosité malsaine, se donne volontiers en spectacle et qui s'étale, avec un impertinent et ridicule orgueil, aux regards des hommes.

L'amour de Dieu qui embrase sainte Thérèse l'emporte souvent, sans doute, au-dessus d'elle-même, dans ces régions mystérieuses, que saint Paul avait connues et qui semblent toucher au ciel, tant elles sont loin de la terre ; mais au lieu d'amoindrir, de paralyser ou d'absorber les facultés naturelles de l'âme, cette flamme sacrée les dilate, les élève et leur donne, avec une nouvelle vigueur, de magnifiques épanouissements. Quand on étudie de près, avec vous, sainte Thérèse, on se demande où trouver une intelligence plus limpide, un sens plus droit, une imagination plus gracieuse. un cœur plus tendre, une activité plus féconde et plus pratique ; où trouver surtout une volonté plus puissante et plus énergique ? A quels assauts elle a dû résister ! Quels obstacles il lui a fallu vaincre ! Jamais on ne l'a vue ni se troubler, ni se décourager, ni fléchir. Aussi Léon XIII, épris d'admiration pour cette douce et noble figure, invoquait-il solennellement lui-même, il y a quelques jours, « Thérèse de Jésus, la vierge législatrice, la grande lumière de l'Espagne, qui a donné au monde tant d'illustres exemples d'obéissance, de charité et de vrai patriotisme. »

Votre beau livre, ma chère Sœur, arrive donc à l'heure la plus propice. Il contribuera, pour sa part, espérons-le, à dissiper ces ombres funestes dans lesquelles notre siècle

sensuel et matérialiste semble vouloir s'envelopper à son déclin comme dans un linceul de mort.

Quoi qu'il en soit, en composant ce livre, vous n'avez eu en vue que la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église et de votre mère sainte Thérèse. Dieu, l'Église et sainte Thérèse vous en béniront.

Vous avez acquis, en même temps, des droits imprescriptibles à la reconnaissance de tous ceux qui aiment le Carmel, cette montagne des pures et virginales immolations, où, sous la rosée du ciel, fleurissent à l'envi et les lis et les roses. N'est-ce pas sur ces sommets embaumés et radieux que vous avez voulu vous-même dresser joyeusement votre tente, si je ne me trompe, il y a déjà bientôt dix ans ?

Agréez, ma chère Sœur, avec toutes mes félicitations, l'assurance de mon parfait dévouement en Notre-Seigneur.

† JULES,
Évêque de Nantes.

ÉVÊCHÉ DE VANNES

Vannes, le 3 janvier 1883.

Ma chère Sœur,

« Vous avez bien écrit de moi, ma chère fille », vous dira sans doute votre sainte Mère Thérèse de Jésus, lorsque, après l'avoir suivie, sur la terre, dans le chemin de la perfection chrétienne, vous irez au ciel partager son bonheur et sa gloire.

Je lis avec un vif intérêt et une grande édification la nouvelle *Histoire* de l'illustre Réformatrice du Carmel. Votre piété filiale ne pouvait être plus parfaitement inspirée. Vous avez élevé un monument impérissable. Admiré des lettrés, des moralistes, des théologiens même, il fera

les délices des âmes d'élite retirées du monde, pour se recueillir à l'ombre du cloître, y vivre d'aspirations angéliques, de généreux sacrifices, agréables à Dieu et salutaires aux hommes.

Ce qui donne à votre œuvre un rare mérite, c'est que vous avez puisé aux sources avec une érudition peu commune de nos jours, avant de donner libre carrière à votre esprit et à votre cœur. Vous n'avancez rien sans preuves. Il y a mieux, encore : vous en appelez constamment au témoignage irrévocable de votre chère héroïne. Elle apparaît en scène escortée de toutes les vertus dont elle a donné l'exemple à celles qui auraient le courage de marcher après elle dans la carrière du renoncement, de la mortification, de tous les conseils évangéliques. On l'aperçoit de très loin, hélas ! dans des régions inconnues du commun des fidèles.

Quels horizons, pour mieux dire, quels trésors vous ouvrez à vos lecteurs émerveillés de ces révélations marquées au coin d'une saine doctrine et de la vraie dévotion ! Aux antipodes d'un faux mysticisme et d'une piété de mauvais aloi, vous peignez de main de maître, avec connaissance de cause, *con amore*, le divin travail de la grâce dans cette âme incomparable. On souffre, comme vous, de ses épreuves, de ses combats, de ses défaillances... On jouit ensuite des triomphes et des ravissements qui en sont la récompense anticipée.

Il me paraît difficile de faire un portrait plus ressemblant, plus vivant, plus original, mieux réussi.

Non content de vous en féliciter, ma chère Sœur, je vous remercie du profit et de l'agrément que j'ai tirés de cet ouvrage si remarquable pour le fond et pour la forme. Veuillez, par surcroît, m'associer charitablement à vos ferventes oraisons et agréer, avec mes vœux de bonne année, l'hommage de mon religieux dévouement. Je vous bénis. Dieu vous garde !

† JEAN-MARIE,
Évêque de Vannes.

ÉVÊCHÉ DE SÉEZ

Sées, le 9 janvier 1883.

Ma chère Sœur,

En vous inspirant la généreuse pensée de retracer la Vie de la glorieuse Réformatrice du Carmel, Dieu vous confiait une grande et délicate mission. Vous avez su merveilleusement la remplir pour sa plus grande gloire et le salut des âmes.

Vous avez, en effet, envisagé avec une foi aussi vive qu'éclairée cette existence, je dirais presque surhumaine, et vous l'avez saisie avec une si lumineuse hardiesse que, loin d'effrayer les âmes timides, vous leur inspirez une douce et confiante admiration en même temps que vous ébranlez violemment les hésitantes devant des faits qui confondent la science et la raison humaine. On ne sait trop lequel admirer le plus, en parcourant cette œuvre magistrale, ou des sublimes et divines extases qui transportent la vierge d'Avila jusque dans ces régions que seuls les Paul, les Étienne ont pu entrevoir, ou de son incomparable humilité devant des faveurs qui devraient rendre jaloux les anges eux-mêmes.

Assurément, pour éviter, comme vous l'avez fait, les écueils nombreux que présente le récit d'une si extraordinaire existence, il faut pouvoir à chaque instant s'appuyer sur le bras tout-puissant de Celui qui exalte les humbles et confond les superbes. De toute évidence, ma chère Sœur, il vous a guidée, il vous a soutenue, et vous avez admirablement répondu à ses inspirations. Nul, j'en ai la conviction, ne prendra connaissance de cette *Vie de Sainte Thérèse* si attrayante, sans se sentir meilleur, ou du moins sans éprouver un désir ardent de le devenir.

Aussi est-ce avec bonheur que je joins mon approba-

tion de votre *Histoire de sainte Thérèse* à celle de plusieurs de mes vénérés collègues.

† F.-M,
Évêque de Séez.

ÉVÊCHÉ DE COUTANCES ET AVRANCHES

Coutances, le 14 février 1883.

Ma chère Sœur,

Votre *Histoire de sainte Thérèse* me paraît vraiment digne du succès qu'elle obtient.

Vous faites connaître et aimer la grande Réformatrice du Carmel ; vous mettez en relief les qualités naturelles de votre glorieuse Mère, non moins que ses héroïques vertus. Je ne saurais trop vous féliciter de nous avoir découvert en Thérèse de Jésus une Sainte « qui voyage, bâtit, travaille, parle, agit, sourit comme tout le monde » ; de nous avoir montré en elle « cette simplicité parfaite qui la laisse extérieurement à notre niveau ». Par là, vous atteignez le but que s'est avant tout proposé votre piété : vous encouragez à marcher sur les traces de la Sainte.

Votre livre est pratique, édifiant, plein de vie et d'intérêt. Aussi, je joins avec bonheur mon approbation aux précieux témoignages que vous avez déjà reçus.

† ABEL,
Évêque de Coutances et Avranches.

ÉVÊCHÉ D'ANGOULÊME

Angoulême, le 22 mars 1883.

Ma chère Sœur,

Je ne saurais rien ajouter à l'éloge fait de *la Vie de*

sainte Thérèse par les vénérables évêques de Bayeux et de Nantes; mais je suis heureux de m'y associer.

Votre séraphique Mère a trouvé en vous un historien digne d'elle. Vous initiez le lecteur aux dons merveilleux de nature et de grâce dont il a plu à Dieu de la combler, aux vertus héroïques et aux œuvres saintes qui lui ont créé une place incomparable dans les fastes de l'Église. Son esprit, sa prudence, son courage, son humilité, sa charité ardente, sa confiance sans bornes, ses travaux et ses succès, toutes ces choses sont exposées par vous avec une clarté, une élévation et un charme qui saisissent et entraînent jusqu'à la fin.

Vous n'avez pas moins réussi à faire connaître ses états d'oraison et ses relations intimes autant qu'admirables avec Notre-Seigneur et sa divine Mère, mystères de grâce dont vous nous permettez d'entrevoir les ineffables secrets.

En offrant, sous une forme si belle, la toute céleste physionomie de sainte Thérèse, vous faites aimer de plus en plus l'illustre vierge d'Avila, Notre-Seigneur qui l'a prévenue de ses faveurs, la sainteté qui brille en elle d'un si vif éclat, le Carmel enfin où ses vertus se sont épanouies et qui en garde jusqu'à nos jours le suave parfum.

Agréez, ma chère Sœur, l'expression de tout mon dévouement en Notre-Seigneur.

† ALEXANDRE-LÉOPOLD,
Évêque d'Angoulême.

ÉVÊCHE D'AUTUN

Autun, le 11 novembre 1884.

Ma chère Sœur,

Je crois avoir été un des premiers lecteurs de l'*Histoire de sainte Thérèse* que vous avez donnée au public, il y a deux ans.

Que de fois, après avoir achevé cette lecture, j'ai voulu vous faire part des bienfaisantes impressions que j'en avais reçues ! Que de fois j'ai souhaité pouvoir recommencer plus à loisir d'étudier avec vous cette grande âme et de pénétrer plus à fond dans l'intelligence des desseins de Dieu sur elle ! Mais le temps passe ; les affaires se succèdent ; les labeurs et les difficultés de la vie s'accumulent. On cherche en vain ce « repos de la charité » après lequel saint Augustin soupirait au milieu des incessantes préoccupations de sa vie épiscopale (1). Comme l'évêque d'Hippone, il faut s'accommoder de cette autre forme de la charité qui met les pasteurs presque sans répit au service des besoins toujours croissants de l'Église et des âmes.

Je ne puis d'ailleurs différer indéfiniment l'accomplissement de la promesse que je faisais l'an dernier au vénérable et pieux prélat choisi par la divine Providence pour vous montrer le chemin des saintes solitudes du Carmel et y guider vos premiers pas. Déferer au vœu exprimé par l'évêque de Nantes sera pour moi une excellente manière d'acquitter envers l'ancien curé de Saint-Jean de Caen une vieille dette d'estime et d'affection.

Quand votre sainte Mère prenait la plume pour écrire son autobiographie, elle faisait un acte d'humilité en se soumettant à des ordres dans lesquels elle voyait la volonté de Dieu. Vous avez suivi son exemple ; et, sans compter avec les difficultés de l'entreprise, vous confiant aux grâces victorieuses qui récompensent toujours l'obéissance fondée sur des principes de foi, vous vous êtes courageusement mise à l'œuvre. Dieu a béni votre travail. Outre le grand profit que vous en avez retiré pour vous-même, vous pouvez remercier l'Auteur de tout bien. Il a daigné se servir de vous pour l'utilité spirituelle de tous ceux qui aiment et qui « recherchent la vérité (2). »

Au point de vue des règles de la composition historique,

(1) *Cité de Dieu*, liv. XIV, chap. XIX.

(2) *Écclésiastique*, XXXIII, 18.

votre livre me paraît appelé à tenir une place très honorable parmi les productions de l'hagiographie moderne. C'est une véritable histoire dont vous avez puisé les éléments aux sources originales. Les difficultés des langues latine et espagnole ne vous ont point arrêtée. Tout ce que la Sainte a écrit dans son idiome castillan sur elle-même et sur ses œuvres ; tous les témoignages rendus à son sujet, et en particulier les relations des premières Carmélites associées le plus étroitement aux entreprises et aux confidences de la réformatrice de leur ordre ; le recueil très considérable de toutes les pièces latines dont se compose le procès de canonisation et le résumé de ce procès dans la collection des Bollandistes : voilà les matériaux dont vous avez tiré la substance de vos deux volumes.

Faire un vain étalage d'érudition n'eût été séant ni à votre sainte Mère ni à vous. C'est donc avec une judicieuse sobriété que vous avez eu recours aux notes bibliographiques et à l'appareil toujours un peu compliqué des appendices et des pièces justificatives.

Mais sous cette réserve presque commandée par la modestie religieuse, vous offrez les garanties d'une science qui est du meilleur aloi. Les lecteurs même les plus habitués aux exigences de la critique moderne cheminent en sûreté avec un auteur dont toutes les assertions portent avec elles leurs preuves aisées à vérifier, surtout lorsqu'il s'agit des faits au sujet desquels des controverses se sont élevées entre les précédents biographes de la Sainte.

Votre récit a encore, et au plus haut degré, toutes les qualités exigées de l'historien. Il est bien ordonné, clair, rapide, émouvant. Les faits s'y enchaînent dans l'ordre le plus naturel et, quand vous intervenez par des réflexions personnelles, vous avez grand soin de ne pas vous étendre plus qu'il ne faut. Vos commentaires reposent l'attention au lieu de la fatiguer, et, en tous cas, ne permettent jamais de perdre de vue celle qui est le lien et l'unité de tous ces épisodes si étroitement enchaînés entre eux.

Oui, vraiment, en vous lisant « on croit entendre sainte

Thérèse ; on se surprend à lui répondre et l'on se range bientôt au nombre de ceux qu'elle appelle de si bonne grâce ses amis. Le cœur gagné, on la suit avec un intérêt croissant à travers les phases diverses de son existence. On voyage, on bâtit, on lutte, on souffre, on triomphe avec elle ; et, en même temps, elle vous entraîne presque à votre insu dans ses mystérieuses ascensions vers l'infini : elle vous initie aux douleurs, aux délices, à la force de sa vie intérieure ; elle vous brûle de l'amour qui la consume ; on ne la quitte point, selon la pensée du vénérable évêque d'Osma, sans aimer davantage le Dieu qui remplit son cœur (1). »

Cette demi-page, empruntée à votre Introduction, me paraît être le résumé très fidèle et très substantiel de vos deux volumes, et dire qu'ils tiennent tout ce qu'elle promet n'est pas faire un médiocre éloge de votre travail.

En effet, il ne captive pas seulement l'attention toujours tenue en haleine par l'habile ordonnance dans laquelle se succèdent les événements pendant les soixante-sept ans de l'existence terrestre de Thérèse de Jésus. Outre l'intérêt déjà très grand par lui-même attaché au récit de cette vie, de ces œuvres, de ces fondations, il y a un intérêt plus profond, plus saisissant, j'allais presque dire plus dramatique. Il naît de l'étude intime que vous avez faite de cette grande âme, de son orientation vers les sommets de la perfection religieuse et des moyens employés par Dieu pour la conduire à ces hauteurs.

Il est vrai que, lorsqu'il s'agit de sainte Thérèse, on se trouve souvent en présence de phénomènes d'un ordre exceptionnel, placés en dehors des lois ordinaires de la grâce, et plutôt faits, je l'avoue, pour exciter l'étonnement et l'admiration que pour être proposés en exemple, même aux âmes les plus généreuses et les plus capables de ne rien refuser à Dieu. Aussi bien, si l'intégrité de la science et de la conscience historiques, jointe à l'honneur dont il

(1) Introd., p. xxxix.

convient d'entourer les mystères du monde surnaturel, fait une obligation de ne rien taire des opérations par lesquelles Dieu se montre tout à la fois admirable et merveilleux dans ses saints, ce serait une grave erreur de croire qu'elles épuisent toute l'économie de leur sainteté. Les faits extraordinaires tiennent dans leur histoire une place plus ou moins considérable; l'Église les contrôle avec le soin le plus scrupuleux et porte sur ces manifestations de la puissance divine des jugements auxquels il serait téméraire de contredire ou même d'opposer le silence d'un doute discret; mais on se débarrasserait à trop bon compte des exigences du surnaturel si on prétendait le renfermer dans la sphère exclusive des miracles

Oui, sainte Thérèse a eu des extases dont les phénomènes appellent de la part des docteurs en théologie mystique l'analyse la plus délicate, tandis qu'il appartient à l'Église seule de prononcer avec autorité sur leur caractère. Mais elle a surtout pratiqué des vertus qui, malgré le degré héroïque où elle les a portées, ne sont inaccessibles à aucune âme chrétienne, armée de la foi, de la prière, des sacrements; capable, par conséquent, de s'appliquer à elle-même dans l'ordre des ascensions morales ce que la Sainte disait si agréablement au sujet de ses fondations: « Thérèse, ce n'est rien; Thérèse et vingt ducats, c'est peu de chose; mais Thérèse, vingt ducats et Dieu, c'est tout », parce qu'avec l'assistance de l'Être infini, le plus chétif et le plus misérable d'entre nous peut répéter hardiment la parole de l'Apôtre: « Je puis tout en Celui qui me fortifie (1). »

A ce point de vue, vous avez bien mis en son vrai jour le côté très pratique de l'âme et de la vie de votre sainte Mère. Quelle école de patience, de courage, de haute et ferme raison, d'imperturbable bon sens, d'humilité et de charité que l'histoire de cette existence si uniquement

(1) Phil., iv, 13.

dépensée pour Dieu, pour l'Église, pour l'édification du prochain !

Quand on lui parle de sainte Thérèse, le monde affecte de n'avoir affaire qu'à une visionnaire, toujours suspendue entre ciel et terre, parlant un langage incompréhensible et perdue dans des abîmes de contemplation dont la seule et lointaine perspective donne le vertige. Quel étonnement de voir cette extatique posséder à un si haut degré l'intelligence des affaires; les préparer avec cette prudence consommée qui ne laisse rien au hasard de ce qu'elle peut lui enlever; les conduire à leur fin avec une dextérité, une sagesse, une connaissance des hommes et des choses qui rappellent involontairement les administrateurs les plus habiles et les plus expérimentés dans un pays et dans un siècle où vécurent Ximénès et Granvelle.

Pieuse et tendre envers Dieu ? Thérèse l'a été; on pourrait presque dire avec excès, si, suivant le mot de saint Bernard, la mesure d'aimer Dieu n'était pas de l'aimer sans mesure. Mais en même temps (je vous cite encore), « elle est ennemie des singularités indiscrettes; elle ne peut souffrir la futilité, la minutie, la niaiserie dans la dévotion. Elle est éclairée et il lui faut toujours le contrôle de la vraie science. Enfin elle est aimable », et loin d'encourager la piété étroite et maussade, elle la proscriit partout où elle la rencontre comme une contrefaçon lamentable du véritable esprit chrétien. Vous avez bien raison de le dire : « C'est par tous ces côtés que sainte Thérèse doit être étudiée, comprise, et qu'elle ne sera jamais assez imitée. »

Si ces réflexions sont justes, il suit que la vie, les exemples, les vertus de la grande réformatrice du Carmel ne s'adressent pas seulement à l'admiration reconnaissante et à la courageuse imitation de sa famille religieuse, laquelle, il est vrai, est investie à cet égard de droits premiers et chargée d'une responsabilité toute spéciale. Les chrétiens vivant dans le siècle, et mis aux prises chaque jour avec les difficultés, les tentations ou les périls qui

résultent de leur commerce avec le monde, peuvent également tirer grand profit d'une biographie qui leur permet de mieux connaître l'âme héroïque de la vierge d'Avila et leur apprend au prix de quelle énergie et de quelles souffrances elle a fait l'œuvre de Dieu.

Telle était bien la pensée de Bossuet, lorsque, en présence de la société la plus brillante du grand siècle, ayant dans son audience Anne d'Autriche ou Louis XIV, il commentait la vie toute céleste de sainte Thérèse et s'autorisait d'une des maximes favorites de votre Mère et de ses exemples pour prêcher hardiment à ces mondains la nécessité d'*endurer*, c'est-à-dire d'avoir part aux humiliations et à la Passion du Fils de Dieu.

Ce n'est certes pas de nos jours qu'il convient de laisser tomber dans l'oubli une doctrine où se trouve « comme en abrégé tout l'espoir du christianisme (1). » Sans s'élever peut-être jusqu'à ces hauteurs où l'âme séraphique de Thérèse proteste qu'elle veut « ou souffrir ou mourir », nos contemporains gagneront assurément quelque chose en force d'âme et en mépris de la vie à connaître le secret de ces aspirations, si contraires aux instincts naturels, mais si dignes de l'Esprit qui dictait à saint Paul ce cri sublime : « Le Christ est ma vie et mourir m'est un gain (2). »

Aussi bien, ne l'oublions pas, tous les saints ont reçu, comme Jean-Baptiste, la mission et la grâce d'être, au milieu des hommes, semblables à la « lampe qui éclaire et qui réchauffe (3). »

Les saints nous éclairent et nous instruisent. Ils nous aident à pénétrer plus avant dans l'intelligence des mystères de la vie surnaturelle ; ils sont des démonstrations péremptoires de la vertu de Jésus-Christ, de la divinité de sa doctrine, de l'efficacité absolument surhumaine de la prière et des sacrements (4).

(1) Bossuet, *Panég. de sainte Thérèse*, 3^e point.

(2) Phil., iv, 25.

(3) Saint Jean, v, 35.

(4) Eph., iii, 3-31.

Mais cette science plus complète que les saints nous donnent sur l'essence du christianisme est loin d'être une simple satisfaction offerte à la curiosité de l'esprit ; elle est, au contraire, éminemment pratique et affective. Il n'est pas un saint qui ne nous dise, à sa façon, ce que saint Paul avait l'humble audace de répéter jusqu'à deux fois dans la même épître à ses chers Corinthiens : « Je vous en prie, soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ (1). »

Les saints nous conjurent de les imiter, non pas à cause d'eux-mêmes, mais à cause de Jésus-Christ dont ils sont désireux d'augmenter la gloire, en multipliant le nombre des âmes fidèles à reproduire en elles-mêmes la vivante image du Verbe incarné (2).

Qui donc a pu lire une seule vie de saint sans s'adresser à lui-même l'exhortation et le reproche qui arrachaient Augustin à ses hésitations et à ses défaillances, pour faire de lui, non seulement le disciple, mais l'apôtre de Dieu dont la grâce crée les cœurs humbles, purs, désintéressés ? « Eh quoi ! ne pourras-tu pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? » *Irridebat me irrisione hortatorid, quasi diceret : tu non poteris quod isti et istæ* (3) ?

Je défie qu'on lise le chapitre dans lequel vous avez raconté la scène si grande et si émouvante de la mort de sainte Thérèse, sans que l'on devienne plus capable de comprendre l'austère devise placée dans les parloirs du Carmel : « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. »

Non, je le répète, ce ne sont pas seulement les âmes privilégiées, entraînées par l'Esprit de Dieu dans les âpres solitudes de la vie cloîtrée, contemplative et pénitente, qui ont tout à gagner au contact de ces magnanimes exemples. J'ai connu un homme du monde, père de fa-

(1) I Cor., iv, 16 ; xi, 1. . .

(2) Rom., viii, 29.

(3) *Conf.*, liv. VIII, chap. xi, n° 3.

mille, publiciste et administrateur, mêlé autant que personne aux mouvements tumultueux de cette société contemporaine où d'ailleurs tous ses efforts cherchaient à faire pénétrer davantage la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, lequel, enlevé aux siens par une mort prématurée, après avoir dit adieu à sa digne compagne et béni ses trois fils, s'inspirait des sentiments de sainte Thérèse pour dire comme elle au Dieu de l'Eucharistie, reçu par lui dans la suprême communion du viatique : « O mon Seigneur, il est bien temps de nous voir (1) ! »

Votre *Histoire de sainte Thérèse*, ma chère sœur, a déjà fait beaucoup de bien dans le cloître et dans le monde. Je m'estimerais heureux si, même dans une très petite mesure, je pouvais contribuer à en étendre la bienfaisante influence pour la plus grande gloire de votre Mère et pour les progrès du règne de Jésus-Christ.

Je recommande à vos plus ferventes prières et à celles de votre cher Carmel le diocèse dont Dieu m'a fait le premier pasteur et les sollicitudes de toutes sortes qui, en ces jours difficiles, augmentent le poids de la charge épiscopale.

† ADOLPHE-LOUIS,
Évêque d'Autun, Chalon et Mâcon.

ÉVÊCHÉ DE HEXHAM ET NEWCASTLE

Tynemouth, 28 avril 1885.

Je me fais un vrai plaisir d'ajouter mon témoignage à celui que les évêques de Bayeux, de Nantes, de Vannes et de Séez ont rendu déjà aux remarquables mérites de *l'Histoire de sainte Thérèse*, publiée à Nantes en 1882. La

(1) M. Augustin Cochin. Voir sa *Vie*, par M. le comte de Falloux.

lecture de cet ouvrage sera pour tous, comme elle l'a été pour moi, non seulement du plus vif intérêt, mais encore d'une grande édification et d'un réel profit. A mesure que nous parcourons ces pages, la séraphique Sainte paraît vivre et agir en notre présence, croître en âge, en sagesse et en grâce ; tant les descriptions sont animées, si heureuse est la manière dont se groupent ou s'enchainent les événements de sa vie, les paroles tombées de ses lèvres et les citations de ses écrits !

De tout mon cœur je recommande cet ouvrage, et je voudrais espérer en voir, avant peu, une bonne traduction anglaise.

† JOHN-WILLIAM,

Evêque de Hexham et Newcastle.

21 août 1885.

Ma très honorée Sœur,

Je ne sais vraiment qu'ajouter aux éloges si mérités que plusieurs de Nosseigneurs les Evêques ont déjà donnés à votre *Vie de sainte Thérèse* ; et je me sens presque impuissant à exprimer la sainte joie que m'a causée la lecture d'un si excellent ouvrage. Je croyais jusqu'ici connaître la séraphique vierge d'Avila ; je me trompais : c'est vous qui me l'avez révélée. Dans aucune des biographies pourtant si estimables, où l'on s'était jusqu'à nos jours efforcé de la peindre, on ne la trouve vraie et vivante comme dans la vôtre. Vous avez tout saisi avec une sagacité et une sûreté de vue admirables, vous avez su tout rendre avec un rare talent. C'est un magnifique temple que vous venez d'élever à cette incomparable Sainte. En servant puissamment les intérêts de votre Ordre, dont le principal est sans doute de bien comprendre et de garder l'esprit de sa glorieuse Réformatrice, vous donnez un précieux secours à l'Eglise à une époque où elle semble plus

que jamais avoir besoin de saints. En nous racontant, comme vous le faites, la vie intérieure et l'œuvre divinement inspirée et bénie de Thérèse de Jésus, vous ouvrez, non seulement aux religieuses, mais à tous les chrétiens, une grande école de sainteté : grande par les lumières d'en haut qui y brillent ; grande par la sûreté des doctrines qui y sont énoncées et par l'efficacité des grâces qu'il a plu à Dieu d'y répandre ; grande enfin par l'inexprimable charme que la vertu ne cesse d'y revêtir.

Ces parfums du Cantique qui attirent et entraînent comme irrésistiblement l'Épouse et ses compagnes sur les traces du divin Époux, on les respire à chaque pas de la route où l'on chemine en vous suivant. Cette vie est le commentaire très éloquent de la parole du Maître : « Mon joug est doux et mon fardeau léger » ; comme aussi de cette autre si importante : « La vérité vous délivrera. » Qui, en effet, fut libre et vaillant d'esprit comme cette humble croyante ? Qui fut royalement maître et noblement indépendant des créatures comme cette fidèle obéissante ? Qui fut vivant comme cette âme constamment mortifiée, joyeux comme cette victime constamment immolée ? Ils avaient donc raison, nos vieux docteurs, en déclarant que « la grâce ne détruit pas la nature, mais la suppose et la perfectionne ». On est saintement heureux et fier de voir l'essor surhumain d'une si belle âme toujours réglé par un si imperturbable bon sens. La vie de sainte Thérèse, mise par vous en lumière, c'est la sagesse enseignant l'amour et disciplinant l'héroïsme...

J'estime, en somme, ma chère et très honorée Sœur, que votre livre a pour jamais sa place parmi les meilleurs, les plus utiles, et j'ajoute les plus beaux de notre temps. Que Notre-Seigneur et sa sainte Mère et sainte Thérèse, qui vous ont si visiblement assistée, vous donnent, avec la récompense de l'œuvre déjà faite, la grâce d'y joindre encore d'autres travaux. Continuez d'illustrer votre Ordre en racontant, à votre manière, la vie des saints qui font sa gloire. Qu'on voie ainsi s'accomplir cette prophétie de

paix, qui s'étend, pensons-nous, à la vie entière de l'Église : « L'Esprit-Saint se répandra d'en haut ; le jugement habitera le désert et la justice aura son siège sur le Carmel ; la solitude tressaillira de joie et fleurira comme le lis. »

Le monde entreprend de faire des apothéoses à ses faux grands hommes ; montrez les vrais, qui sont nos saints canonisés. On connaîtra l'arbre à ses fruits, et plusieurs, sinon tous, hélas ! dégoûtés de la vanité, se déprendront enfin du mensonge.

† CHARLES,

Évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du Card. Pie,
Évêque de Poitiers.

INTRODUCTION

« On m'a ordonné d'écrire l'histoire de nos monastères. Je l'avoue, au premier abord, j'ai cru la chose impossible. Comment en venir à bout avec mon peu de moyens, mon incapacité ? Qu'ai-je donc fait ? Je me suis recommandée à Notre-Seigneur, et, tandis que je répandais mon âme en sa présence, sa divine majesté m'a répondu : « Ma fille, l'obéissance » donne des forces. » Puisse cette consolante parole s'accomplir ! »

(SAINTÉ THÉRÈSE, *livre des Fondations*,
avant-propos.)

I

Après huit siècles de croisades, la vaillante Espagne a chassé les Maures de leur dernier boulevard. Les deux souverains d'Aragon et de Castille, Ferdinand, Isabelle, ont soumis Grenade avec l'épée de Gonzalve de Cordoue et Ximénès l'a convertie. Le roi de Castille, la grande et douce Isabelle, repose maintenant dans le tombeau ; mais Ferdinand, après les deux ans de

règne de Philippe le Beau, a vaincu l'attachement des Castillans à leur indépendance nationale. Le sceptre du vieux roi catholique s'étend sur toute la Péninsule, à l'exception du Portugal, et cette unité, jointe à la paix glorieuse qui succède aux guerres séculaires, rend l'Espagne l'une des plus puissantes monarchies de l'Europe.

Nous sommes au siècle de Léon X. A Rome, Michel-Ange élève sa magnifique coupole et taille dans un marbre immortel les traits de Moïse dont son génie semblé emprunter le caractère inspiré. Raphaël peint ses anges, ses inimitables vierges. Léon X encourage les nobles artistes, couronne leurs chefs-d'œuvre, s'entoure de lettrés, de poètes, de savants, sans négliger ses devoirs de Pontife qu'il remplit avec l'énergie d'un Médicis et la mansuétude d'un pasteur de Jésus-Christ. Sous sa conduite, le Concile de Latran reprend les travaux interrompus par la mort de Jules II, et « remue de fond en comble le champ du Seigneur pour y préparer une nouvelle moisson (1). » La pacification des royaumes chrétiens, le soulagement des peuples, la réforme des mœurs, la discipline du clergé, l'éducation chrétienne de la jeunesse, le développement des études théologiques, la propagande des bons livres pour remédier aux premiers scandales de la mauvaise presse, rien

(1) Paroles de Léon X.

n'échappe au regard vigilant du grand Pape et au zèle du Concile.

Leurs décrets suscitent en Italie et au delà un mouvement religieux qui donne au cloître plus de saints que la Renaissance n'éveille au milieu du monde de vocations artistiques ou littéraires. Les Jérôme Emiliani, Gaétan de Thienne, Jean de Dieu, Marguerite de Ravenne, Angèle de Mérici consolent l'Église des désordres qu'elle condamne et flagelle jusque sous la pourpre royale. François I^{er}, le roi chevalier, vient de monter sur le trône de France, et signera bientôt avec le Saint-Siège le concordat qui mettra fin aux difficultés soulevées par la Pragmatique Sanction... Telle est, au mois de mars 1515, la situation de Rome, de l'Espagne, de l'Europe. C'est une halte, une heure de repos pour l'Église qui en connaît si peu.

Avançons d'un pas. Les guerres d'Italie recommencent ; la rivalité de François I^{er} et du successeur de Ferdinand met l'Europe en feu, et un moine apostat entraîne les grands comme les peuples dans la révolte, d'abord contre le Pape, ensuite contre l'Église, dont il foule insolemment aux pieds les traditions, l'autorité.

Or, c'est l'instant de trêve dont nous parlions tout à l'heure que le Ciel choisit pour donner au monde sainte Thérèse. Entre l'Islamisme vaincu et le Protestantisme naissant, la Providence sus-

pend le berceau de l'enfant prédestinée dont la vie entière doit être une triple affirmation de l'existence du surnaturel, de la toute-puissance de la prière, de l'efficacité de la pénitence et de l'expiation.

Dira-t-on que ce cadre historique ici importe peu?... Qu'un incrédule sourie en nous voyant entourer les origines de la petite fille d'Avila des grands noms et des grands faits de son siècle; soit! cet incrédule sourirait de même si on lui rappelait que le Père céleste protège la blancheur du lis des champs et dirige le vol du petit oiseau vers le grain de froment laissé pour lui dans un sillon. Mais nous qui adorons la Providence, nous qui vivons entre ses bras, sous le regard de son amour, nous qui baisons ses mains paternelles dans les événements de la vie, nous savons qu'elle veille sur le moindre des siens et que rien ne lui échappe dans l'ensemble des temps, des faits, des espaces dont elle maintient l'harmonie universelle. Nous savons qu'elle donne à chaque âme sa place en ce monde comme à l'étoile la sienne au firmament, et, si cette âme, en accomplissant sa propre destinée, doit exercer de plus autour d'elle une influence, nous savons que tout sera préparé pour son rayonnement. Nous savons aussi que Dieu a parmi nous son œuvre capitale, l'œuvre de sa gloire, l'œuvre de son salut; œuvre

à laquelle il veut que tout concoure, même les périls de la route et les assauts de l'ennemi. Cette œuvre divine par excellence a son nom propre, sa manifestation visible : c'est l'Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'histoire, témoin obligé de la foi, nous raconte l'amour infini de Dieu pour son œuvre privilégiée : elle nous le montre attentif à la soutenir dans ses épreuves, à lui créer des ressources proportionnées à ses besoins, à la dédommager de luttes souvent bien longues et bien amères par d'éclatantes victoires. Sans étendre nos regards sur de trop vastes horizons, arrêtons-nous à l'époque où nous nous sommes placés, et voyons, devant la réforme de Luther, quelle est la mission providentielle de notre grande Sainte dans sa patrie d'abord, puis dans l'Église catholique, c'est-à-dire dans le monde entier.

Luther et sainte Thérèse ! Il sera intéressant de mettre en parallèle ces deux caractères. Ce sont deux génies, deux de ces âmes extraordinaires qui semblent toutes-puissantes pour le bien ou pour le mal. Mis en face de la même société, élevés l'un et l'autre sur ces sommets de la vie monastique d'où l'on voit de haut les choses du monde, ils découvrent des abîmes à combler, des plaies à guérir, et deviennent des réformateurs. Tous les deux ont reçu du Ciel de grandes grâces,

de la nature de grands dons : une âme profondément religieuse (1), une imagination vive, une sensibilité ardente, l'étendue de l'esprit, la chaleur du cœur. Mais l'un, c'est le génie égaré par l'orgueil. Il se complaît dans sa grandeur, dans ses lumières, dans ses propres conceptions ; il s'exalte dans le sentiment de sa force, dans son amer dédain de tout ce qui ne s'accorde pas avec l'idéal rêvé par son intelligence aveuglée. C'est le génie sombre, malfaisant, le génie de la révolte et de l'ambition dont les accents déchirent le cœur honnête, mais trop souvent entraînent les masses en flattant leurs passions. L'autre, c'est le génie humble, lumineux, paisible, qui s'élève de plus en plus au-dessus de lui-même, parce qu'il dirige son essor vers Dieu. C'est le génie éclairé par la foi, vivifié par l'amour ; c'est le génie avec le charme de la simplicité et la solidité du bon sens, le génie qui s'oublie, qui s'ignore, qui se perd en Dieu et devient par là même tout surnaturel, tout divin.

Luther lance ses premières foudres deux ans après la naissance de notre Sainte. Bientôt les éclats de sa voix orageuse retentissent dans toute l'Europe. Favorisé par le mouvement des idées de son siècle et en particulier de son pays, appuyé

(1) Un sentiment impérieux de religion, dit M. Alzog, domine toutes les pensées de Luther, contrastant d'une manière étrange avec l'habitude de blasphème et le langage sarcastique qu'il affectionne.

sur l'orgueil et la cupidité des princes germaniques, soutenu, poussé par les bas instincts du peuple dont il est l'idole, il brise les tabernacles du Dieu caché, renverse les autels de la très pure Vierge Marie, débarrasse la conscience humaine des devoirs qui lui pèsent et proclame l'indépendance de la raison en face de l'autorité de l'Église. Puis, après trente années de ravages sacrilèges, il meurt, le blasphème sur les lèvres et la haine dans l'âme.

Seize années se passent encore ; sous des noms divers, l'hérésie continue ses ravages, pénètre au cœur de la France (1) et la couvre de sang. Mais voici qu'au fond de l'Espagne restée fidèle à la foi de ses pères, une humble femme se revêt de bure et s'enferme dans un monastère si petit et si pauvre qu'on l'appelle une autre grotte de Bethléem. Elle n'en sort que pour élever d'un bout à l'autre de sa patrie de semblables édifices ; elle les peuple d'âmes ferventes, vouées à une vie très austère. Que veut-elle donc ? Quel est son but ? Écoutez-la : « O mes sœurs en Jésus-Christ, dit-elle à ses compagnes, aidez-moi à prier pour tant d'âmes qui se perdent. C'est dans ce but que Notre-Seigneur nous a réunies ; c'est à cette fin

(1) Le schisme de l'Angleterre avait arraché auparavant l'île des Saints des bras de l'Église. Nous n'en parlons pas ici parce qu'il ne paraît point que la Sainte en ait eu connaissance, tandis que les malheurs de la France ne cessaient de l'affliger.

que doivent tendre tous vos désirs, toutes vos larmes, toutes vos demandes ; c'est là l'objet de votre vocation... La chrétienté est en feu : on voudrait condamner de nouveau le Sauveur ; on essaie de détruire son Église de fond en comble. Ah ! puisque le divin Maître a si peu d'amis, que ceux-ci du moins le servent généreusement (1). »

Son regard embrasse le monde entier ; mais il s'arrête, humide de larmes, avec une prédilection marquée, sur le pauvre pays de France. « J'apprends les dommages que lui causent les luthériens, ajoute-t-elle ; ses malheurs ne cessent de croître : j'en suis navrée. Comme si j'étais ou comme si je pouvais quelque chose, je pleure avec le Seigneur, en le conjurant de remédier à un si grand mal. »

Elle lutte donc contre l'erreur d'abord par cette toute-puissance de la prière, qui participe à la toute-puissance même de Dieu ; mais elle lutte aussi par ses exemples. Elle se lève, en face du sombre génie du mal, comme la personnification des principes qu'il a voulu détruire.

Le culte de la divine Eucharistie, la piété naïve et confiante envers Notre-Dame, saint Joseph, les Anges et les Saints, un amour filial, passionnément dévoué pour l'Église militante, une compassion profonde pour les âmes du purgatoire, la pra-

(1) *Chemin de la Perfection.*

tique des vœux religieux et de la pénitence poussée à un héroïsme que les siècles précédents ne connaissent plus, une vie surnaturelle enfin voilée d'humilité, de pauvreté, de silence : voilà la grande réponse de la Réformatrice du Carmel à l'apostasie du moine augustin.

Après cela, sera-t-on surpris que son influence n'ait pas échappé même aux adversaires de l'Église, et que, dans notre siècle, au Collège de France, une voix rationaliste ait osé dire : « Sainte Thérèse a plus contribué à arrêter les progrès de la Réforme protestante que saint Ignace et Philippe II » ? La Compagnie de Jésus nous permettra de citer une parole qui, en élevant si haut le rôle de la Sainte, ne peut amoindrir aux yeux de personne celui de son illustre Fondateur. L'un et l'autre travaillaient sous le même étendard « *ad majorem Dei gloriam* », et, si le jugement de Dieu confirme ici une opinion humaine, saint Ignace est le premier à s'en réjouir.

Maintenant, est-il nécessaire d'établir entre les ruines du seizième siècle et les désastres du nôtre un rapprochement malheureusement trop facile à saisir, pour montrer que la mission de Thérèse doit se poursuivre et se poursuit en effet de nos jours comme se prolonge, hélas ! le cours dévastateur dont Luther a ouvert la source ? O sainte Thérèse, pleurez, pleurez encore avec le Seigneur

sur les épreuves de l'Église, sur les malheurs de la France ; pleurez ou plutôt priez pour nous, et laissez-nous aussi recueillir, dans les souvenirs de votre sainte vie, un exemple qui nous relève et nous fortifie au milieu de nos douleurs.

II

L'apostolat extérieur de la Sainte, sa destinée providentielle dans l'Église offrent assurément un grand intérêt ; mais son histoire intime a bien un autre charme, et c'est celui-là surtout que nous voudrions avoir pu saisir et laisser goûter.

« Je suis tant homme que rien plus », disait le bon saint François de Sales. Si l'énergie naturelle de sainte Thérèse, décuplée par la grâce, ne nous permet pas de dire qu'elle est tant femme que rien plus, on la voit du moins humaine autant que sainte aux diverses phases de son existence. Petite enfant, elle plonge déjà son regard dans l'éternité et ne rêve qu'un bonheur, celui de voir Dieu ; elle n'en a pas moins de tendres caresses pour sa mère, d'interminables confidences pour ses frères, de l'entrain pour les jeux de son âge. Jeune fille, elle sait qu'elle est belle, et ne s'en afflige point ; spirituelle, et volontiers elle laisse admirer ses talents : la victoire sur le monde, sur sa propre vanité, lui coûte de longs combats. Plus tard,

sa vocation sera mouillée des pleurs d'un amour filial qu'elle n'immole qu'au prix de douleurs inouïes. Religieuse, elle reste pour les siens la plus dévouée des sœurs. Enfin, réformatrice d'un grand Ordre, fondatrice de plusieurs couvents, comblée des faveurs du Ciel, au milieu de ses travaux, de ses luttes, de ses triomphes, de ses extases, elle a du temps pour tous les devoirs de l'amitié, et des lettres qui n'ont pas d'égales, croyons-nous, dans la correspondance des saints, déversent autour d'elle les trésors de son intelligence et de son cœur.

Mais n'est-ce pas diminuer l'auréole de la grande Sainte, de la grande contemplatrice, que de raconter ainsi les secrets de sa vie privée? Et pourquoi? L'idéal de la perfection chrétienne n'est-il pas au contraire, comme on l'a si bien dit, « dans ce merveilleux équilibre de toutes les qualités et de toutes les vertus développées à un degré sublime, dans le miracle de cette vie mystique et pratique, contemplative et active, toute en repos et aussi toute en action dans l'infinie sagesse (1)? » Le chef-d'œuvre de la grâce dans cette âme d'élite est-il moins admirable parce qu'il revêt les formes attrayantes, captivantes, d'un caractère charmant, d'un cœur d'or et d'un esprit de premier ordre? Enfin, aura-t-on moins de vénération pour notre

(1) M. de Lacombe : *Correspondant*, octobre 1884.

Sainte si, en la connaissant mieux, on l'aime davantage ?

Non, assurément, et le voile de je ne sais quel mysticisme vague, languissant, sous lequel l'ont trop souvent cachée des admirateurs peu éclairés ou des détracteurs habiles, doit être mis en pièces par la vérité historique. Après l'avoir entendue s'écrier : *Ou souffrir ou mourir !* il faut voir « la malade du divin amour », comme l'appelle Bossuet, traiter pour la gloire de Dieu les affaires les plus délicates avec une justesse et une largeur de vue qui jettent les hommes d'État, les princes de l'Église, dans un respectueux étonnement. Il faut lire ces pages d'une éloquence à part où, avec plus de solidité encore que d'éclat, elle retrace les devoirs de la vie chrétienne, en particulier de la vie religieuse, et rappelle sans cesse qu'aimer Dieu véritablement, c'est le servir et non jouir de ses consolations. Il faut feuilleter la correspondance dont nous parlions tout à l'heure, y recueillir mille traits d'une délicatesse inexprimable qui mettent souvent le sourire sur les lèvres et parfois les larmes aux yeux. Il faut la suivre de monastère en monastère, ou bien sous le toit des grands, ou bien sur la poussière des chemins, et la retrouver partout aussi gracieuse, aussi aimable qu'elle est surhumaine par son courage et sa sainte passion du dévouement. Il faut enfin dans ses pa-

roles, dans ses œuvres, dans ses écrits, dans les moindres détails de son existence, admirer, au-dessous de ses dons surnaturels, au-dessus de ses magnifiques facultés intellectuelles, un bon sens pratique qui se rencontre plus rarement qu'on ne le pense près de la flamme du génie. On a pu l'appeler, en effet, « la perfection de sens commun », et ce dernier trait, qui achève la complète harmonie entre les merveilles de sa vie mystique et les beautés de sa grandeur morale, la met en même temps à la portée de tous.

Sa piété est ardente, brûlante, enthousiaste, oui : comment en serait-il autrement ? Elle a entrevu le Seigneur dans sa gloire : l'aimera-t-elle avec nos froideurs ? Mais sa piété est avant tout solide : elle a jeté de profondes racines dans l'humilité, dans la connaissance « du limon dont nous sommes pétris » (1). Elle est droite, ennemie des singularités indiscreètes ; elle est élevée et ne peut souffrir la futilité, la minutie dans la dévotion ; elle est docile et n'accepte que les pratiques autorisées par l'Église ; elle est éclairée, il lui faut toujours le contrôle de la vraie science ; elle est aimable enfin et ne comprend rien aux piétés étroites, maussades, mal entendues. C'est par tous ces côtés que sainte Thérèse doit être étudiée, comprise et qu'elle ne sera jamais assez imitée.

(1) *Chemin de la Perfection.*

Ajouterons-nous maintenant qu'après avoir passé de longs mois dans l'intimité de la chère Sainte, le spectacle de sa vie, la lecture de ses œuvres nous ont laissé une impression particulière que doivent ressentir, il nous semble, tous ceux qui l'approchent de près? Un ancien auteur, touché de la même émotion, la traduit de cette manière : « Il me semble impossible de lire les écrits de la Mère Thérèse sans chercher à mieux connaître le Dieu qu'elle aimait tant, sans l'aimer beaucoup elle-même, et sans se sentir disposé à aller, si elle vivait encore, dans les contrées les plus lointaines, pour la voir, lui parler (1). »

Quelle est donc cette puissance attractive que la Sainte exerce ainsi? Faut-il la chercher dans la grandeur de son génie ou mieux encore de sa sainteté? Le génie, on l'admire; la sainteté, on la vénère; mais nous osons dire qu'on l'aime rarement autant qu'on l'aime en notre Sainte. C'est que la sainteté, chez elle, comme le génie, s'enveloppe d'une simplicité ravissante. Elle nous met à l'aise, elle se tient en quelque sorte à notre niveau : on croit l'entendre, on se surprend à lui répondre, et l'on se range bientôt au nombre de ceux qu'elle appelle de si bonne grâce ses amis. Le cœur gagné, on la suit avec un intérêt crois-

(1) Palafox : *Lettre au général de la Congrégation d'Espagne*.
(*Boll. Acta sanctæ Teresiæ*, n° 1599.)

sant à travers les phases diverses de son existence. On voyage, on bâtit, on lutte, on souffre, on triomphe avec elle ; et en même temps elle vous entraîne presque à votre insu dans ses mystérieuses ascensions vers l'infini ; elle vous initie aux douleurs, aux délices, à la force de sa vie intérieure ; elle vous brûle de l'amour qui la consume ; on ne la quitte point, selon la pensée de l'évêque d'Osma, sans aimer davantage le Dieu qui remplit son cœur.

Cette grandeur d'âme dans une simplicité d'enfant, cette force dans une douceur qui contraste singulièrement, nous le verrons, avec les mœurs de sa nation et de son époque, « cette alliance du mysticisme le plus élevé avec le meilleur bon sens du monde, nous offrent dans sainte Thérèse un exemple inappréciable pour le temps où nous vivons (1). » Que les âmes religieuses soient les premières à le méditer : elles le doivent pour retremper leur énergie à son contact, pour apprendre de la séraphique Mère à rendre à Dieu plus de gloire que l'impiété ne lui en ravit. Sainte Thérèse est leur Sainte à elles d'abord. Elle est surtout la Sainte de ses enfants bien-aimés du Carmel, de ses filles qui, revêtues du même habit, vouées aux mêmes austérités, ont la joie de suivre extérieurement ses traces ; de ses fils, héritiers de

(1) Lady Herbert : *Impressions of Spain*.

sa doctrine, apôtres zélés de sa gloire. Mais elle est aussi notre Sainte à nous tous, serviteurs comme elle du Seigneur Jésus, nous qui connaissons l'amertume des larmes répandues sur les deuils de la sainte Église, sur les maux d'un peuple égaré, sur l'offense de Dieu et la perte des âmes. O sainte Thérèse, versez un peu de lumière dans nos ombres, et donnez-nous le secret de votre prière invincible qui rendit tant d'enfants prodigues à notre Père céleste!

III

Les Actes de la Canonisation, le grand et savant *Compendium* des Bollandistes, véritable monument, le plus beau qui ait été et qui sera jamais élevé à l'honneur de la Sainte; le récit de ses hagiographes contemporains, Yepes, Ribera, le P. Jean de Jésus-Marie, le P. Frédéric de Saint-Antoine, et Julien d'Avila (1); les mémoires ou dépositions de ses filles, Anne de Jésus, Anne de Saint-Barthélemy, Marie de Saint-Joseph; l'Histoire générale des Carmes, l'Histoire particulière de saint Jean de la Croix, du P. Jérôme Gratien, ont fourni les matériaux de notre travail. Après avoir puisé à ces premières sources, nous avons

(1) Le manuscrit de Julien d'Avila, découvert par M. Le Rebours, curé de la Maleleine, chez un notaire ecclésiastique de la ville natale de sainte Thérèse, publié en Espagne par don Vicente de la Fuente.

lu la vie de la Sainte écrite par les historiens français, Villefore, l'abbé Boucher, Colombet. Sans apprécier ces derniers ouvrages, de mérites très différents, nous dirons que nous avons pu nous convaincre de la vérité de cette appréciation publiée en 1879 par les Annales du Carmel : l'histoire de la grande Sainte en France est encore sinon à faire, du moins à refondre et à compléter (1).

Mais sainte Thérèse ne peut être bien connue que dans ses propres écrits. Après avoir suivi dans ses historiens les détails de sa vie extérieure, il faut lire, relire ses Œuvres, ses Lettres, sa Vie, ses Fondations. Grâce à l'édition française du savant professeur espagnol don Vicente de la Fuente (2), nous avons pu étudier à fond d'abord la traduction, puis le texte original des manuscrits de la Sainte. Réunissant leurs parties historiques, nous en avons tiré la substance de notre

(1) Un volume publié en Angleterre sous les auspices du cardinal Manning : *Life of S. Teresa* ; un autre plus récent : *The life and letters of S. Teresa*, par le P. H. J. Coleridge, présentent la vie de la Sainte d'une manière plus complète que les œuvres de Villefore, Bouchet, Colombet. Voir aussi *Les Souvenirs du pays de sainte Thérèse*, par M. l'abbé Plasse, le livre de M. l'abbé Durand sur le cœur de sainte Thérèse, un autre de M. l'abbé Condamin sur sa correspondance.

(2) Depuis la première édition de *l'Hist. de sainte Thérèse*, don Francisco Herrero y Bayonna, dignitaire de la cathédrale de Valladolid, a donné à l'Espagne la photo-lithographie du *Chemín de la Perfection*, de la *Manière de visiter les Couvents* et de divers autographes de la Sainte. Des notes d'une critique aussi savante que judicieuse accompagnent ces publications.

livre, complétée par le récit des faits qu'elle a soin d'omettre ou qu'elle ne pouvait raconter, le récit de sa Vie s'arrêtant vingt ans avant sa mort et celui des Fondations traitant exclusivement des origines de ses monastères.

O sainte Thérèse de Jésus, permettez-nous de vous adresser une dernière fois la prière qui chaque jour précédait notre travail. Avec vos enfants du Carmel, avec les âmes pieuses qui vous ont voué un culte spécial, nous vous appelions notre Mère. O sainte Mère Thérèse, bénissez l'œuvre entreprise pour la gloire de Notre-Seigneur et la vôtre. Que les défauts de notre plume n'empêchent pas votre vie toute céleste de se refléter ici et d'attirer par son doux parfum les cœurs faibles, les cœurs languissants au parfait amour de Jésus. Que votre exemple nous apprenne à chercher dans l'oubli de nous-mêmes le vrai secret de la force de l'âme, de la fécondité des œuvres, et le meilleur moyen de nous unir à Dieu. Que nous soyons épris comme vous des saintes joies du sacrifice, et que, chacun dans notre rôle, nous ayons le courage de nous immoler selon les desseins de la Providence pour le salut commun. O sainte et séraphique Mère, par votre toute-puissante prière, obtenez-nous de savoir prier ! Par votre zèle brûlant, obtenez-nous de savoir nous dévouer !

HISTOIRE
DE
SAINTE THÉRÈSE

CHAPITRE PREMIER

Naissance de sainte Thérèse. — Sa famille. — Sa ville natale.

« Aujourd'hui, mercredi 28 mars 1515, est née ma fille Thérèse, vers cinq heures et demie du matin, aux premières lueurs de l'aurore. Elle a reçu le baptême, ayant pour parrain Vela Nunez et pour marraine doña Marie de l'Aguila. »

C'est en ces termes qu'Alphonse Sanchez de Cepeda nous apprend la date de la naissance de son enfant, dans une sorte de mémorial où il réunissait ses souvenirs de famille. Nous aimons à le laisser parler au début de notre livre. Si simples que soient ces deux lignes, on y sent percer la foi et la tendresse du noble chrétien que le Seigneur donnait pour père à la chère petite sainte.

Alphonse Sanchez de Cepeda descendait par sa lignée

paternelle et maternelle de deux de ces antiques familles castillanes où la pureté de la religion et des mœurs se transmettait avec celle du sang (1). Son père, Jean Sanchez, de Tolède, comptait parmi ses ancêtres un roi de Léon. Depuis ce règne, le nom des Sanchez s'était illustré de siècle en siècle, dans la Navarre, l'Aragon, mais surtout à Avila, qui doit une partie de ses anciens édifices aux munificences d'un Sanchez, brave chevalier du onzième siècle. La mère d'Alphonse, Agnès de Cepeda, portait aussi l'un des plus beaux noms des deux Castilles : elle sortait de la branche des Tordesillas « dont la noblesse est connue de toute l'Espagne », nous dit Ribera. Jean Sanchez et Agnès de Cepeda avaient eu quatre fils : François, aïeul des Ocampo que nous connaissons plus tard, Pierre, Rodrigue et Alphonse.

Alphonse de Cepeda, après quelques années d'union avec Catherine del Paso y Eano, était resté veuf à la fleur de l'âge, entouré de trois jeunes enfants. Il leur trouva une seconde mère dans la pieuse compagne qui devait donner le jour à notre sainte, Béatrix d'Avila de Ahumada.

Thérèse, suivant l'usage espagnol de cette époque, ne porta pas le nom de son père, mais celui de sa mère et s'appela Thérèse de Ahumada, jusqu'au jour où elle devint l'immortelle Thérèse de Jésus. Sans entrer dans une longue discussion sur les origines des Ahumada, relevons en passant l'un des vieux souvenirs qui furent sans doute le plus chers à Thérèse au milieu de ses gloires de famille.

Ahumada, dit un ancien historien, dérive du mot *ahumar* (fumée). Dans un temps si reculé que l'on ne

(1) *Bollandistes* (nos 14 et suiv.).

peut en préciser l'époque, rapporte à son tour la tradition, le chef de cette race, le noble chevalier Ferdinand, guerroyait contre les Maures. Renfermé au fond d'une tour avec trois de ses fils, il soutint vaillamment l'assaut d'une troupe d'infidèles. Ceux-ci, ne pouvant malgré leur nombre vaincre la résistance du chevalier, mirent le feu à la tour. Le Seigneur veillait sur son serviteur : il permit que la fumée enveloppât les Maures d'une obscurité impénétrable et protégeât la sortie de Ferdinand et de ses fils. Ils ne laissèrent aux mains de l'ennemi qu'un monceau de ruines. Dès lors les Castellans donnèrent à Ferdinand le nom de Ahumada, et le roi de Castille voulut qu'il surmontât son blason d'une tour environnée de flammes. Ce blason, sculpté jadis sur la porte de la demeure des parents de Thérèse, se voit encore aujourd'hui au frontispice de l'entrée principale de la chapelle construite au lieu de sa naissance (1).

Les documents rassemblés par les savantes recherches des Bollandistes nous permettraient d'étudier

(1) Ribera écrivait, seize ans après la mort de la Sainte, qu'il avait vu la chambre où elle était née et une autre chambre où elle avait passé les premières années de sa vie. Il ajoutait : « Si Diego de Bracamonte, le nouveau propriétaire de la maison de Cepeda, savait quelle estime il doit faire d'un tel lieu, il changerait ces deux appartements en oratoire. » Son vœu fut exaucé. En 1630, le comte d'Olivarès fit construire sur cet emplacement une église dédiée à la Sainte. C'est l'église de la Santa, celle de l'ancien monastère des Carmes Déchaussés, fermé comme tous les autres monastères d'hommes par le décret du 9 mars 1886. L'église reste ouverte à la dévotion des pèlerins. Voir l'intéressante description de M. l'abbé Plasse (*Souvenirs du pays de sainte Thérèse*) et *Manual del Peregrino*. (Vic. de la Fuente.) Malheureusement il faut visiter celle-ci en fermant les yeux du corps pour mieux ouvrir ceux de l'âme, car il ne reste rien de la maison de sainte Thérèse, rien que le triste : *On dit que la Sainte est née ici.* (*Man. del Peregrino*, p. 56.) Les Carmes sont rentrés aujourd'hui en possession du couvent.

plus longuement la généalogie de notre sainte ; mais elle-même nous interrompt par une de ces reparties que nous aurons souvent l'occasion de recueillir : « Étant tous pétris du même limon, disputer sur la noblesse de l'origine, c'est débattre sérieusement si telle ou telle sorte de terre vaut mieux que telle autre pour faire des briques ou du torchis. En vérité, la belle question que celle-là!... Pour moi, il me suffit d'être fille de l'Église. Je serais bien plus honteuse d'une faute vénielle que d'une basse et vile origine. »

Il suffit donc, pour rendre hommage à la vérité de l'histoire, d'avoir constaté que la famille de Thérèse était aussi noble que chrétienne. La Providence n'avait pas moins bien choisi sa ville natale.

Au sud de la Vieille-Castille, sur les bords pittoresques de l'Adaja, affluent du Douro, au milieu d'innombrables collines, ramifications occidentales du Guadamarra, Avila s'élève en amphithéâtre sur un sol encore fertile malgré les blocs de pierre qui le hérissent de toutes parts. Des rochers taillés à pic donnent à la ville, surtout de deux côtés, au sud et au nord, un cadre grandiose dont la sévérité fait mieux ressortir la fraîcheur de la rivière, qui, à l'ouest, baigne Avila de ses eaux bleues comme le ciel (1).

Fortifiée au onzième siècle par un prince français, Raymond, compagnon d'Henri de Bourgogne dans la croisade de Castille, Avila conserve, depuis ce temps jusqu'à nos jours, d'imposantes murailles que les Maures ne purent jamais abattre. En 1515, ses hautes

(1) Avant d'atteindre les murs d'Avila, l'Adaja fertilise la campagne et passe au sud sous le pont du chemin de Salamanque, dont il sera bientôt question. La maison paternelle de la Sainte, « la Santa », est placée tout près de la rivière.

portes, armées de créneaux, ses tours, ses bastions et ses ponts-levis semblaient raconter aux petits-enfants les exploits de leurs aïeux. Car placée comme un avant-poste à la descente des montagnes, la petite ville, pendant de longs siècles, avait soutenu de continuels assauts. Illustrée par le courage de ses habitantes (1), on l'appela d'abord *Avila des Chevaliers*. Ces chevaliers d'Avila étaient des preux, toujours fidèles à Dieu et à leurs souverains. Ceux-ci, reconnaissants, la nommèrent *Avila du Roi*. Un dernier titre vint effacer les deux autres. Déjà royale et chevalière, Avila donna plus encore au ciel quelle n'avait donné à ses princes et à son pays : elle devint la ville sainte, tant les saints s'y multiplièrent, et quand la gloire de Thérèse eut mis le comble à la sienne, Avila ne voulut plus d'autre nom que celui d'*Avila des saints*. « *Avila cantos y santos* », dit un proverbe, par allusion aux blocs de pierre dont nous avons parlé : Avila n'est que pierres et saints.

C'est donc au milieu de ces pierres et de ces saints, dans cette fière cité catholique, au sein de ce peuple de héros, que naissait Thérèse, le 28 mars 1515, aux rayons de l'aurore. Les cloches de la ville tintaient l'Angelus. L'une d'elles vibra plus longtemps, plus joyeusement que les autres, et berça de loin le premier sommeil de l'enfant. C'était celle des Carmélites. Elles avaient commencé deux ans auparavant la construction du monastère de l'Incarnation : il venait d'être

(1) La bravoure des Avilaises ne le cédait en rien à celle de leurs pères et de leurs époux. Elles soutinrent un siège en l'absence de ceux-ci. Gimena Blasquez choisie par ses compagnes pour les commander, déploya tant de valeur que la ville lui donna droit à elle et à toutes ses descendantes de siéger et de voter dans les assemblées publiques. — (Voir *Recuerdos históricos de Avila*, par don Benito Garcia Arias.)

achevé et les religieuses avaient choisi le 28 mars, veille de la fête de saint Berthold, premier général des Carmes parmi les latins, pour inaugurer leur chapelle par la célébration du Saint-Sacrifice. La cloche du couvent annonçait aux habitants d'Avila cette grande solennité ; guidée par la main des anges, elle publiait, en même temps, sans le savoir, la naissance de la Réformatrice du Carmel.

Alphonse et Béatrix, après avoir remercié le Seigneur, se hâtèrent de faire porter leur fille dans l'église paroissiale de Saint-Jean, heureuse et fière aujourd'hui de présenter aux pèlerins les fonts baptismaux où sainte Thérèse devint chrétienne (1).

Ce nom de Thérèse avait aussi ses vieilles gloires, oubliées maintenant que l'éclat de la grande Sainte les a toutes éclipsées. La pieuse compagne de saint Paulin de Nole semble l'avoir porté la première en Espagne. Après elle, une sœur d'Alphonse V, roi de Léon, et une reine de Portugal l'avaient illustré par leurs vertus : l'Église honorait leur mémoire. L'histoire de la première de ces deux princesses est encore le récit du triomphe de la foi sur la barbarie des Maures, mais triomphe plus beau que celui des armes : triomphe de l'innocence sur la force brutale, et de la faiblesse rendue toute puissante par son amour pour la virginité. Alphonse et Béatrix avaient donc bien choisi la patronne de leur fille. Dans la vie des saints on aime ainsi à reconnaître jusqu'aux moindres signes précurseurs de leur destination.

Une sœur aînée et quatre frères se groupaient au-

(1) Nous suivons ici la chronologie des *Bollandistes*. Un document publié par Vicente de la Fuente reporte au 4 avril la date du baptême de sainte Thérèse. V. aussi le P. Grégoire de Sainte-Salomé. (*Vida de santa Teresa, nota prima.*)

tour du berceau de Thérèse : tous l'accueillirent avec la plus vive tendresse. La jeune mère, doña Béatrix, n'avait pas vingt et un ans. Mariée dès sa quinzième année, elle avait dû veiller d'abord sur trois orphelins que la première femme d'Alphonse lui avait laissés. Mère à son tour de deux fils, Ferdinand et Rodrigue, ensuite de Thérèse, jamais son amour maternel ne mit de différence entre ses propres enfants et ceux qu'elle avait adoptés devant Dieu. Marie de Cepeda, l'aînée de tous, payait d'un large retour l'affection de sa belle-mère. La jeune femme trouvait déjà dans la jeune fille un appui au milieu de ses sollicitudes, et sa frêle santé, l'épuisement où la réduisirent bientôt les fatigues de la maternité, l'obligèrent même de remettre aux mains de Marie une partie du gouvernement de la maison.

La famille, en effet, se multipliait rapidement. Après la naissance de Thérèse, Béatrix eut encore six enfants : Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin et Jeanne.

Pénétrons dans l'intérieur de cette demeure vraiment patriarcale. Il y a sans doute des chants enfans, des cris joyeux, une animation extraordinaire, surtout lorsque vient l'heure d'abandonner le travail pour le jeu ; mais on sent qu'une main ferme gouverne ce petit peuple. Chacun se tient à sa place dans la soumission la plus absolue envers les parents, dans l'union la plus tendre avec les frères et sœurs.

Alphonse de Cepeda est un autre Jacob, qui enseigne à ses douze enfans la vertu par ses exemples et les dirige par ses conseils. Si sa haute taille, sa physionomie austère, la noblesse de son maintien inspirent un profond respect au peuple d'Avila, chez lui, avant tout, il est père et, sans abaisser sa dignité paternelle,

il sait se faire aimer aussi bien qu'obéir. Béatrix, malgré les charmes de sa jeunesse et sa délicate complexion, réalise le type achevé de la femme forte, Rachel en beauté, Lia en fécondité, semblable à l'une et à l'autre par sa piété modeste (1). Les jeunes plants d'olivier qui croissent autour de leur table leur disent assez que le Seigneur bénit leur union.

Thérèse ne sait comment remercier Dieu de lui avoir donné de tels parents. « Si je n'eusse été si méchante, dit-elle, il m'aurait suffi, pour devenir bonne, d'avoir un père et une mère comme les miens. Mon père était homme de grande charité envers les pauvres, plein de compassion pour les malades et pour ses serviteurs. Il ne voulut jamais prendre d'esclaves tant il souffrait de leur sort... Il se plaisait à lire de bons livres et il en avait écrit en langue castillane pour l'usage de ses enfants. Jamais on ne l'entendit ni jurer ni médire; son langage était la sincérité même et sa vie entière la vertu et l'honneur.

» Ma mère, vraiment digne de lui de toute manière, passa son existence dans des maladies continuelles. Elle était très belle, mais si modeste qu'elle ne paraissait point s'en apercevoir, et bien qu'elle soit morte à trente-trois ans, elle s'habillait déjà comme les personnes âgées. Elle charmait tout le monde par sa douceur, sa simplicité, son esprit juste et pénétrant. »

On devine quelle éducation sérieuse un tel père et une telle mère devaient donner à leurs enfants. Alphonse, qui aimait les lectures solides, nourrissait du même aliment leurs jeunes intelligences. Il se plaisait à suivre le développement de leurs pensées, à en-

(1) *Panegyrique de sainte Thérèse*, par le P. de la Rue. Manuscrit de Julien d'Avila.

tendre leurs appréciations, leurs impressions naïves, lorsqu'un de « ses chers livres » venait d'être dévoré par les petits lecteurs, et il ne souffrait pas qu'aucune distraction purement frivole vint absorber leur temps. Les relations mondaines, écartées avec soin, laissaient toujours en paix l'intérieur de la maison. On n'y connaissait d'autres fêtes que celles du Seigneur et de ses saints, d'autres chants que des cantiques et de vieux refrains pieux encore, d'autres danses que les rondes joyeuses des frères et des sœurs.

Doña Béatrix avait aussi sa large part dans cette grande œuvre de la première éducation. C'était surtout au cœur de ses petits anges qu'elle parlait le doux langage dont le Ciel lui avait donné le secret. Elle priait si bien elle-même qu'il était facile de prier à ses pieds, d'aimer avec elle la très sainte Vierge, les anges et les saints.

La foi robuste, les austères vertus du père, la tendre dévotion, la gracieuse bonté de la mère passaient ainsi sans effort de leurs âmes dans celles de leurs enfants. Tous, d'esprit et de cœur, ressemblaient à leurs parents ; c'est Thérèse elle-même qui nous l'affirme en ajoutant « excepté moi ».

Cependant, au milieu d'une famille si nombreuse, il doit y avoir des nuances de caractère ; elles se prononceront davantage avec l'âge ; dès maintenant nous pouvons les saisir. Marie de Cepeda, la grande sœur, est la raison même, un peu grave peut-être, mais très douce, très calme, tout appliquée à ses devoirs d'aînée qu'elle remplit avec une sagesse déjà maternelle. Jeanne de Ahumada, le Benjamin de la famille et la seule autre sœur de Thérèse, n'est encore qu'un petit ange plein d'espérances, dont notre sainte aime beaucoup les naïves caresses. Parmi ses frères, les

goûts chevaleresques dominant d'une manière d'ailleurs peu surprenante chez des enfants d'Avila. Presque tous deviendront de vaillants capitaines et s'en iront chercher au Nouveau-Monde la gloire qu'au siècle précédent ils auraient aisément acquise sous les murs de leur cité. En attendant les combats de l'avenir et les exploits rêvés par leurs ardentes imaginations, ils s'essaient au jeu des armes, et les récréations se passent sans doute en assauts et en tournois. Pendant ce temps, que devient Thérèse? car c'est elle surtout qui nous occupe au milieu de ce groupe charmant, de cette famille d'élite dont elle est le joyau.

Elle a sept ans à peine. Ses premières lectures, choisies, dirigées par son père, ont jeté dans son âme de profondes impressions. Sa mère l'a déjà formée à la prière, et, si ses frères et ses sœurs ont comme elle subi l'heureuse influence de la piété maternelle, aucun ne l'a ressentie au même degré. Elle est avide d'entendre doña Béatrix lui parler du Ciel, de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge Marie. Son jeune cœur s'ouvre à l'amour qui remplira toute sa vie, et, pour être contente, si petite encore, il ne lui faut ni jouets, ni plaisirs, ni douceurs d'aucune sorte : il lui faut le Seigneur.

Elle prend souvent le Rosaire des pieuses mains de sa mère et le récite avec elle. Déjà méditative, l'enfant s'arrête aux paroles du *Pater* qu'elle doit commenter éloquemment un jour (1), et Jésus, qui se plaît à laisser approcher de lui les innocents, encourage sa première ferveur par des grâces qui l'augmentent. Thérèse cherche la solitude malgré sa tendresse pour les siens : elle se cache dans les coins écartés du jardin où, pen-

(1) Voir *Chemin de la Perfection*.

dant quelques instants, elle peut demeurer bien paisible, unie à son Dieu qu'elle aime tant et qu'elle voudrait connaître mieux pour l'aimer davantage. Cette dévotion précoce, loin de la rendre triste et rêveuse, accroît les charmes de son caractère et cette aimable expansion qui la rend si chère à ses parents. Elle donne et se donne autant qu'elle le peut, aux pauvres par ses aumônes, aux serviteurs par sa bonté, à sa famille par l'affection la plus vive. Mais tous ne sauraient comprendre, comme elle le désirerait, les secrets de son cœur, et d'ailleurs ces secrets intimes ne se révèlent qu'à voix basse, à l'oreille d'un seul, d'un confident bien-aimé, de ce confident dont l'âme a besoin quand elle est pleine d'une grande joie, d'une grande douleur ou d'un grand amour. Thérèse enfant trouva le sien dans l'un de ses frères, plus âgé qu'elle de quatre ans.

« Je l'aimais, nous dit-elle, plus encore que les autres, bien que j'eusse pour eux tous, et eux pour moi, une très grande affection. Nous lisions ensemble les vies des saints. En voyant les supplices que les martyrs endurèrent pour Dieu, je trouvais qu'ils avaient acheté à bon marché le bonheur d'aller jouir de lui et je brûlais de l'envie de mourir ainsi. »

Voilà bien déjà sainte Thérèse avec ses ardeurs naissantes et son courage que rien n'effraie. Elle communique sa ferveur à son cher Rodrigue, et nos deux enfants délibèrent ensemble sur les moyens à prendre pour arriver au but plus tôt possible.

« Nous résolûmes de partir pour le pays des Maures (1), afin de nous y faire trancher la tête. Il me

(1) Les premiers historiens de la Sainte diffèrent dans leurs opinions sur le plan de son voyage. Voulait-elle sortir de l'Espagne ? En réalité, les Maures n'avaient plus de possessions dans

semble que le Seigneur nous donnait assez de courage dans un âge aussi tendre pour exécuter notre dessein. Ce qui nous embarrassait le plus, c'était de quitter nos parents. »

Cet obstacle, bien grand en effet pour le cœur aimant de Thérèse, céda lui-même devant ses désirs toujours plus ardents de voir le Seigneur. Après tout, la famille sera un jour réunie au Ciel, et que sont les sacrifices, les séparations, les larmes d'ici-bas en comparaison de l'éternité ?

« Toujours ! toujours ! » se disent l'un à l'autre nos

la péninsule depuis la prise de Grenade (1492), et les deux enfants auraient dû se rendre en Afrique pour y trouver le martyre qu'ambitionnait leur ferveur. Mais il est probable qu'ils ne savaient point apprécier les distances. Aussi, sans rapporter les avis contraires des Pères Carmes, de Ribera, d'Yepes, de Villefore, etc., nous dirons simplement avec un pieux auteur espagnol : il est impossible de se rendre compte de ce qui était caché dans l'âme de ces petits au moment de leur héroïque entreprise. — Le trait que nous venons de rapporter est celui qui, de toute l'enfance de sainte Thérèse, excitait le plus l'admiration de Grégoire XV. Il le fit relever par son secrétaire dans le procès de la canonisation de notre Sainte. Mgr Ciampolo s'exprimait ainsi : « Quelle admirable force dans la vierge espagnole ! A l'âge où, pour la plupart, nous redoutons jusqu'aux ténèbres de la maison paternelle, la jeune sainte s'arrache aux embrassements de sa famille pour demander aux monstres féroces de l'Afrique de contenter son amour par leur cruauté. » (*Boll.*, n° 66.) L'Église rappelle chaque année le souvenir de ce martyr de désir :

*Regis superni nuntia
Domum paternam deseris,
Terris Teresa barbaris
Christum datura aut sanguinem.*

*Sed te manet suavior
Mors, pœna poscit dulcior :
Divini amoris cuspidem
In vulnus icta concides.*

(*Brev. rom.*, 15 octobre.)

deux enfants, toujours! « Oh! Rodrigue, s'écrie Thérèse, songez-y bien, les martyrs voient toujours Dieu : il faut que nous soyons martyrs. »

Et le projet s'exécute sans plus de délai. Dès l'aube du lendemain, le frère et la sœur sortent furtivement de la demeure paternelle. Ils vont demander l'aumône le long de la route, emportant seulement quelques morceaux de pain : c'est l'unique provision de leur grand voyage pour le Paradis. Mais le Seigneur a d'autres desseins sur les petits pèlerins, et leur généreuse témérité ne les mène guère au delà des portes d'Avila. A peu de distance de ces portes, ils viennent de franchir rapidement le pont sur l'Adaja, lorsqu'ils tombent dans les bras d'un de leurs oncles. Celui-ci revenait de la campagne ; il se hâte de ramener nos deux fugitifs à doña Béatrix qui les cherchait tout en larmes. On devine s'ils sont grondés. Rodrigue s'excuse : « C'est la petite, c'est la *niña*, dit-il, qui m'a entraîné. » Thérèse, appelée à se justifier à son tour, répond avec la candeur qu'elle gardera jusqu'à son dernier jour : « Je suis partie parce que je veux voir le Seigneur et que, pour le voir, il faut bien d'abord mourir. »

Une sainte joie se mêla sans doute au fond du cœur de la mère au mécontentement qu'elle laissait paraître. Elle comprit le trésor que le Seigneur lui avait confié dans cette jeune âme si brûlante de foi et si énergique dans ses résolutions. Éclairant son inexpérience, elle lui dit de gagner peu à peu par sa sagesse et sa piété la récompense qu'elle voulait obtenir trop vite.

Cependant, Thérèse ne se consolait pas facilement d'avoir perdu le bonheur qu'elle se croyait près d'atteindre. Puisqu'elle ne peut imiter les martyrs, elle essaiera d'un autre genre de sainteté, et, toujours

de concert avec Rodrigue, elle va devenir ermite.

Un jardin attenant à la maison paternelle sera leur Thébaïde. Dans ce jardin, le frère et la sœur bâtissent de leur mieux des ermitages en posant l'une sur l'autre de petites pierres qui tombent presque aussitôt. Il faut donc renoncer à la solitude comme au martyr. Thérèse affligée, mais non découragée, se contente alors d'offrir à Dieu ses désirs et comprend qu'elle ne doit plus chercher qu'à le servir sous la direction de ses pieux parents. La chère enfant redouble de ferveur et s'applique à très bien faire le peu qui lui est permis. Elle passe de longues heures au milieu de ses exercices de piété; elle imprime même à ses jeux le caractère de ses goûts, et son meilleur délassement, c'est d'imiter les religieuses avec des compagnes de son âge. Elle donne l'aumône « de tout son pouvoir; mais son pouvoir est bien petit (1) ». Une image suspendue dans sa chambre, représentant Notre-Seigneur avec la Samaritaine qui lui demande l'eau de la vie, frappe singulièrement son esprit. Le soir, avant de s'endormir, les yeux fixés sur l'image, elle redit avec la pauvre pécheresse : « Seigneur, donnez-moi de cette eau », et, sans bien se rendre compte de l'étendue de sa prière, elle sent une soif ardente de boire l'eau divine.

Ainsi s'écoule cette enfance bénie. Si nous en résumons les principaux traits, nous voyons déjà se dessiner le caractère de Thérèse avec les germes de foi vive, d'ardent amour, de bon sens absolu, avec les tendresses de cœur, la nature enflammée, généreuse, l'énergique volonté que nous retrouverons plus tard en plein épanouissement dans la grande sainte. Peut-être sommes-nous restés trop longtemps au milieu de

(1) *Hacia limosna como podía, y podía poco.*

ces naïves scènes de l'aurore d'une vie où nous devons admirer tant de grandes œuvres. Mais, à part le charme de ces premiers jours, il nous semble que les merveilles de l'avenir réclament elles-mêmes l'examen attentif des moindres faits qui leur servent de prélude. « Il y a plaisir, dit un vieil écrivain, à remonter aux sources d'un fleuve dont on contemple le large cours. » Ce plaisir, nous le trouvons ici au spectacle de la sainteté naissante, dans les premières effusions de la grâce au fond du cœur d'une petite fille, dans ces premiers appels de Jésus à Thérèse et ces premières réponses de Thérèse à Jésus.

CHAPITRE II

Mort de Doña Béatrix. — Premières infidélités.

Nous n'avons aucun document sur la première communion de Thérèse. L'Église n'entourait pas alors cette grande action de la solennité qu'elle lui donne si justement aujourd'hui (1). L'enfant s'y disposait dans le sanctuaire de la famille ou à l'abri du cloître, et le père, la mère, les frères, les sœurs étaient les seuls témoins des joies et de la ferveur de ce bienheureux jour. A défaut d'une donnée historique, nous pouvons, selon les conjectures les plus probables, suivre notre Sainte dans cette église Saint-Jean où elle avait déjà reçu le baptême, et où son jeune cœur put enfin s'unir, avec d'ineffables délices, au Dieu qu'elle courait chercher jadis dans les terres des Maures.

La première communion de Thérèse fut peut-être

(1) De nos jours encore, la première communion n'a pas en Espagne la même pompe extérieure que dans la plupart des pays catholiques.

ici-bas le dernier bonheur de sa mère. Doña Béatrix, accablée depuis longtemps d'infirmités précoces, mourut en 1528 (1), laissant à ses neuf orphelins, avec d'inconsolables regrets, le souvenir et l'exemple d'une vertu plus forte que la souffrance, et toujours égale, toujours aimable au milieu des épreuves de longues années de maladie.

Thérèse sentit profondément l'étendue de sa perte : « J'allai, désolée, me jeter aux pieds d'une image de Notre-Dame (2), dit-elle, et, avec beaucoup de larmes, je la conjurai de devenir ma mère. Cette prière, faite avec la simplicité d'un enfant, fut entendue, et, depuis ce moment, je n'ai rien demandé à la très sainte Vierge sans l'obtenir. »

Thérèse avait grand besoin de cette assistance de Marie. Elle restait orpheline à l'âge où le cœur inexpérimenté de la jeune fille réclame le plus impérieusement la vigilance, les soins, la sollicitude de sa mère. C'est alors qu'il faut provoquer ses épanchements deviner ses idées nouvelles, répondre par des caresses maternelles à son immense désir d'affection, et si la jeune fille est ardente, si sa nature est riche et généreuse, la mère doit déployer plus de prudence et plus

(1) La date controversée de la mort de doña Béatrix est maintenant mise hors de doute par la publication de son testament, due à don Vicente de la Fuente.

(2) Ce fut dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Charité que sainte Thérèse, orpheline, devint l'enfant adoptive de la très sainte Vierge. Cette église et une demeure adjacente avaient été construites pour offrir un asile aux pèlerins : fondation pieuse qui a disparu avec tant d'autres en 1852. L'image de Notre-Dame a été transportée à la cathédrale d'Avila : chaque année, le 14 octobre, elle en sort, portée par les chanoines du Chapitre, pour aller chercher à l'église de la Santa la statue de sainte Thérèse, qu'elle ramène passer près d'elle la fête du 15.

d'énergie encore pour donner leur direction vraie aux élans, aux aspirations de l'âme de son enfant.

C'était cette heure d'épreuve, souvent décisive pour la vie entière, que Dieu avait choisie pour priver Thérèse des conseils et de l'amour de doña Béatrix. Adorons les desseins de sa Providence. Il voulait, en livrant notre Sainte à elle-même, en la laissant tomber dans des faiblesses qu'elle pleurera jusqu'à son dernier jour, il voulait, disons-nous, creuser davantage les fondements de son œuvre et donner pour inébranlables assises à la sainteté de cette grande âme le repentir et l'humilité.

Thérèse avait alors treize ans. Elle était grande, assez forte, d'une taille avantageuse. On remarquait déjà sa beauté dans Avila. Son front large, élevé, couronné de boucles noires; son teint d'une blancheur mate sur laquelle tranchaient trois petits signes qui, du côté gauche du visage, lui donnaient fort bonne grâce; sur ses lèvres, un franc sourire laissant voir de belles dents; des yeux de moyenne grandeur et peu enfoncés, mais noirs, brillants et singulièrement expressifs; des membres souples; des mains blanches et fines; une démarche gracieuse et très digne; une distinction innée, développée par sa première éducation; un grand air qu'elle tenait de don Alphonse; une amabilité qui rappelait celle de sa mère: ainsi nous la font entrevoir ses contemporains (1). C'était, dit l'un d'entre eux, « une de ces beautés brunes qui sont toujours accompagnées de majesté ». « Majesté voilée de tant de charmes, dit un autre, qu'on ne pouvait la voir sans être attiré vers elle par une sympathie irrésistible. » Quand elle parlait, rien

(1) Yepes, Ribera : *Hist. Gén. des Carmes.*

n'égalait l'entrain, la vivacité, l'agrément de sa conversation. Dès lors on pressentait que « doña Thérèse de Ahumada » ne serait point une personne ordinaire. Mais aussi à quels écueils ne l'exposaient pas de pareils dons !

Avant la mort de sa mère, elle avait ouvert une première porte aux périls qui vont maintenant l'assaillir. Doña Béatrix aimait à lire des livres de chevalerie. Thérèse, en l'avouant, se hâte de l'excuser avec toute la délicatesse de sa piété filiale. Elle rappelle la situation de sa mère, si jeune encore, souvent malade, entourée de douze enfants dont elle semblait n'être que la sœur aînée, chargée de devoirs accablants pour son âge, et renfermée volontairement dans sa maison comme dans un cloître. Les distractions qu'elle refusait de prendre au dehors, elle croyait pouvoir les demander aux livres de son goût, n'y cherchant du reste qu'un peu de délassement dans ses rares moments de loisir et une diversion à ses souffrances. Si elle permettait à ses enfants les mêmes lectures, c'était pour les retenir près d'elle et les soustraire ainsi à d'autres dangers. Don Alphonse néanmoins le voyait avec peine et il fallait avoir soin de se cacher de lui.

Qu'était-ce que ces histoires de chevalerie ? Au commencement du seizième siècle, les livres étaient encore assez rares. L'Ancien et le Nouveau Testament, les Œuvres des Pères, les Vies des Saints, quelques ouvrages de piété, de morale, formaient la part des esprits sérieux, recueillis ; mais le grand nombre d'intelligences qui demandent à la lecture le délassement dont parle Thérèse, n'en trouvaient que dans ces romans où les merveilleuses aventures, les prouesses des nobles chevaliers, et même leurs dévotions, s'al-

liaient trop souvent à des fictions dangereuses (1). L'âme délicate de doña Béatrix choisissait sans doute pour elle et surtout pour ses filles les plus honnêtes de ces histoires. Toutefois, l'arrêt porté par saint François de Sales sur les bals doit être, avec non moins de rigueur, appliqué aux romans : « Croyez-moi, Philothée, il en est de ceci comme des champignons, les meilleurs ne valent rien. » La vive imagination de Thérèse s'éprit à tel point de ce genre de lectures qu'elle y passait des heures le jour et la nuit, et, pour être contente, il lui fallait un livre nouveau.

Cet entrainement n'eut pas de suites fâcheuses tant que la mère put veiller sur sa fille. Doña Béatrix, avec ses vêtements austères, sa modestie, sa conversation sérieuse, mettait sous les yeux de Thérèse un exemple vivant qui parlait plus à son cœur que les vanités de héros imaginaires. Mais à peine orpheline, malgré la confiance avec laquelle nous l'avons vue se jeter dans les bras de Marie, notre chère Sainte subit bientôt les effets de son imprudence. C'est d'elle-même qu'il faut recueillir ses touchants aveux. Cependant, avant d'ouvrir des pages humides de larmes, semblables à celles de saint Augustin, il importe de préciser le sens de ses expressions.

Sainte Thérèse a-t-elle jamais été, comme elle l'affirme, une grande pécheresse ? Nous l'avouerions avec elle, si la vérité l'exigeait, sans craindre d'affaiblir par cet aveu l'éclat de l'auréole qui couronne son nom.

(1) Il est cependant certain qu'il y a loin des romans du seizième siècle aux romans de nos jours : « Ce que l'on peut apprécier des livres de ce temps par les œuvres qui nous sont restées prouve que, s'ils exaltaient faussement l'imagination, ils ne blessaient ni la foi ni la morale, comme nos tristes productions modernes. » (*Life and letters of S. Teresa.*)

Les fautes de Madeleine, les erreurs et les chutes d'Augustin dont nous parlions tout à l'heure, pâlissent-elles leur gloire? Auraient-ils même tant aimé, s'il ne leur avait pas été tant pardonné? La parabole des dettes remises nous permet d'en douter.

La sainteté s'épanouit sous mille formes diverses, au milieu du champ du Père de famille, et la blancheur immaculée du lys ne rend pas moins douces les teintes sombres des mauves ou des violettes. En racontant la vie de notre Sainte, nous n'avons pas à deviner ce qu'elle aurait pu être : nous venons simplement constater ce qu'elle fut. Or l'Église s'est prononcée. « Thérèse, quittant la terre à 67 ans, portait au ciel une angélique pureté de corps et de cœur qu'elle avait conservée intacte de l'enfance à la mort (1) ». Si, par une profonde humilité, elle exagère ses fautes dans la relation de sa Vie, jamais cependant elle n'a commis de péché mortel ; elle a très fidèlement conservé la robe nuptiale de la grâce reçue au baptême (2) ; et le Seigneur a trouvé dans son épouse un cœur virginal et sans tache pour en faire une victime de charité (3).

Comment donc la Sainte a-t-elle pu s'aveugler ainsi sur elle-même? Sa franchise ne saurait lui permettre de feindre par humilité un mépris de soi qu'elle n'aurait pas réellement éprouvé. Il y a dans ses confessions intimes le déchirement du cœur, la douleur vraie, les pleurs d'un repentir que l'amour rend inconsolable, tous ces accents qui montrent le fond de l'âme et nous le présentent ici navré, transpercé.

(1) Bulle de canonisation.

(2) Actes de la canonisation (*Boll.*, n° 1241.)

(3) Oraison de l'office de la Transverbération.

Pourquoi donc tant de larmes pour de légères faiblesses ?

Il faut un instant accepter ce mystère qui s'éclaircira plus tard : notons seulement dès maintenant que Thérèse n'écrivit le récit de ses fautes, qu'après avoir contemplé le Seigneur des anges et entrevu les splendeurs du ciel. Laissons-la parler à présent :

« Que je souffre, lorsque je me rappelle maintenant comment j'oubliai les désirs de mon enfance ! O mon Seigneur, puisque vous semblez déterminé à vouloir me sauver, plaise à votre divine Majesté que votre volonté s'accomplisse. Permettez-moi seulement de me plaindre non pour moi, mais pour vous. Pourquoi faut-il qu'elle se soit ainsi flétrie l'âme où vous deviez établir votre demeure d'une manière si intime et que vous deviez combler de tant de grâces ? Je me désole de le redire, car je le sais bien, ce fut à moi toute la faute. Quant à vous, Seigneur, vous n'avez rien épargné, dès cet âge, pour m'ouvrir les yeux.

» L'heure vint où je commençai à comprendre les grâces naturelles dont le Ciel m'avait douée : au dire des autres, j'en avais beaucoup reçu. J'aurais dû ne le reconnaître que pour remercier Dieu. Hélas ! Je me servis au contraire de ses bienfaits pour l'offenser. -

» Bientôt je pris goût à la parure ; je voulais paraître bien ; je prenais grand soin de mes mains, de mes cheveux ; j'avais recours aux parfums et à toutes les vanités que je pouvais me procurer. J'aimais la propreté à l'excès. Au fond du cœur, je n'avais aucune mauvaise intention, et, pour rien au monde, je n'aurais voulu donner à personne la moindre pensée d'offenser Dieu.

» J'avais des cousins germains ; à eux seuls on permettait l'entrée de la maison. Mon père était trop

prudent pour admettre d'autres visiteurs et plutôt à Dieu qu'il ne les eût pas admis non plus. Je vois maintenant combien il est dangereux, à l'âge où la vertu n'est pas encore affermie, de se lier avec d'autres jeunes cœurs sans expérience qui ne comprennent pas les périls du monde et vous y entraînent avec eux.

» Mes cousins étaient à peu près de mon âge. Nous passions le temps ensemble et ils m'aimaient beaucoup. Je les laissais parler de tout ce qu'ils voulaient ; j'animais moi-même la conversation, et, pour leur faire plaisir, je m'intéressais à leurs rêves d'avenir, à leurs folies d'enfants et autres choses qui ne valaient rien. Le pire, c'est que je me familiarisais avec ce qui devait dans la suite causer tout mon malheur. Si j'avais un conseil à donner aux pères et aux mères, je leur dirais de prendre bien garde aux premières compagnies de leurs enfants, car il peut en résulter de grands dommages, la nature se portant plus facilement à suivre le mal que le bien. J'en ai fait l'expérience.

» Ma sœur aînée était aussi aimable que modeste et réservée ; je ne pris rien de ses manières, tandis que je contractai bientôt les mauvaises habitudes de l'une de nos parentes qui venait souvent nous voir. Elle était si légère que ma mère, comme si elle eût deviné l'avenir, avait mis tout en œuvre pour l'éloigner de moi sans pouvoir y réussir. Sous un prétexte ou sous un autre, elle se présentait de nouveau. Bientôt notre liaison devint très intime. Nous étions toujours à converser ensemble. Elle me procurait les plaisirs que je désirais, me donnait part aux siens et me confiait ses secrets, ses vanités. Je ne me lassais pas de l'entendre. J'avais, je crois, un peu plus de

quatorze ans lorsque se noua notre triste amitié. Il me semble que, dans cette première période de ma vie, je n'avais commis aucun péché mortel. Ce qui me sauva ce fut la crainte de Dieu et, je dois le dire, la crainte plus grande encore d'altérer mon honneur, car j'y tenais par-dessus toutes choses et rien au monde n'eût pu ébranler ma résolution de le conserver intact; aucun amour de la terre n'aurait été capable de le faire fléchir. Pourquoi faut-il que je ne me sois point servie pour l'honneur de Dieu de cette force naturelle que je trouvais en moi pour garder les lois de l'honneur du monde? Par fierté, je voulais être irréprochable, et je ne voyais pas dans quelle illusion je tombais en prétendant y parvenir sans user des moyens nécessaires. J'évitais seulement avec un soin extrême les grandes fautes.

» Mon père et ma sœur, très affligés de mon amitié pour cette parente, me réprimandaient souvent, mais en vain, car ils ne pouvaient lui interdire l'entrée de la maison. Mon intimité me changea de telle manière que de mon bon naturel, il ne me resta bientôt presque rien. Ma parente et une autre amie aussi frivole semblaient imprimer en moi la légèreté de leur caractère.

» Telles furent les causes de mes premières infidélités. La faute n'en est peut-être pas aux personnes dont j'ai parlé, mais à moi seule. Ma malice suffisait bien pour m'égarer. Je ne trouvais d'ailleurs chez les femmes attachées à mon service que trop de complaisance pour seconder mes fantaisies. Si l'une d'entre elles m'eût donné de bons conseils, peut-être les aurais-je suivis; mais l'intérêt les aveuglait comme j'étais aveuglée moi-même par l'amitié.

» Je dois dire cependant que je n'ai jamais été por-

tée à faire beaucoup de mal, parce que j'en avais naturellement horreur (1). Au fond, ce que je cherchais dans ces relations de famille, c'était à passer le temps agréablement. Malgré cela, sans mauvaise intention, je m'exposais à des dangers qui pouvaient m'entraîner et compromettre l'honneur de mon père, de mes frères. Dieu seul m'a délivrée de tant de périls, sa bonté infinie luttant en quelque sorte contre ma volonté pour m'empêcher de me perdre. »

Nous tenions à citer la première confession de Thérèse, en lui laissant l'accent de son humble simplicité. Elle accuse ses fautes ; mais en même temps ne nous révèle-t-elle pas à son insu les charmes de son caractère que l'âge développait avec lui, et la singulière énergie dont le Seigneur l'avait douée ? C'est bien toujours l'enfant aimable, aimante, qui gagne l'estime et l'affection de tous : dangereux ascendant pour qui l'exerce sans le mettre au service de Dieu ; merveilleux moyen d'apostolat pour le cœur qui sait au contraire en user divinement. Un jour viendra où la chère Sainte saura ne plus se faire aimer que pour faire aimer Dieu davantage. A quatorze ans, dans un moment d'oubli, elle se laisse aller au plaisir d'aimer et d'être aimée pour elle-même. Ses lectures imprudentes d'abord, puis les caresses du monde, l'admiration qu'excitent autour d'elle sa beauté, son esprit charmant, l'innocente mais trop vive affection que lui portent ses cousins, et surtout l'influence de ses frivoles amies, l'aveuglent, l'illusionnent, étouffent sa ferveur, l'éloignent des pensées sérieuses qu'a méditées son enfance. Il ne s'agit plus pour elle de voler

(1) *Y pues nunca era inclinada á mucho mal, porque cosas deshonestas naturalmente las aborrecia. (Vie, chap. II.)*

au martyre et du martyre au ciel ; il lui faut des parures, des parfums ; il lui faut les joies de la terre et les rêves d'un bonheur humain.

Assurément le péril est immense, et la pauvre enfant se joue au bord d'un abîme qui menace d'engloutir, sinon sa vertu, du moins sa sainteté. Il semble que tout conspire à sa perte : son isolement d'orpheline, car un père, une sœur ne pourront jamais remplacer une mère ; les grâces de sa brillante jeunesse, de sa physionomie heureuse, expressive ; les ardeurs de son imagination surexcitée par les aventures chevaleresques dont elle s'est nourrie ; l'entourage qui s'est formé près d'elle comme une sorte de jeune cour dont elle est la reine. Rodrigue lui-même, le pieux Rodrigue, le confident de ses ferveurs passées, la suit maintenant par ce nouveau chemin : il lit les romans avec la même complaisance qu'il avait apportée à la lecture de la Vie des saints, et, toujours plus cher que les autres, c'est encore lui qui devient le secrétaire de Thérèse pour composer avec elle un livre de chevalerie.

Ce livre surprit ceux qui le lurent. Malgré le vide de ses fictions, Thérèse y déployait une telle richesse d'images, une si singulière pénétration d'esprit qu'elle se montrait déjà écrivain de mérite. On devine si l'œuvre fut goûtée, admirée par les amis de l'auteur. L'incontestable supériorité de son intelligence, la grandissant encore à leurs yeux, rendit sa situation de plus en plus dangereuse.

Et pourtant Thérèse resta debout, avec l'éclat de son innocence, au milieu de tant d'écueils. Marie veillait sur l'enfant qui s'était jetée entre ses bras, qui l'avait prise pour mère, et Marie ne voulut pas que le contact du monde altérât un seul instant la pureté de ce

jeune cœur appelé à de si grandes destinées. « L'âme dévouée à Marie, a dit de notre temps un saint religieux, est une âme sauvée. » Les nombreux rosaires de Thérèse recevaient leur récompense : ils devenaient son salut.

Sans un secours tout particulier du ciel, Thérèse, en effet, aurait-elle trouvé un assez solide rempart dans sa vertu naturelle, dans la noble fierté qu'elle tenait de son pays comme de sa race, dans son amour de l'honneur ? Non, sans doute. La fierté, l'honneur, la vertu naturelle ont trop de défaillances pour qu'une enfant de quinze ans puisse, armée de ces seules ressources, lutter contre un courant semblable à celui qui l'entraînait. Mais le Seigneur, avec la sauvegarde de sa Providence, donnait à Thérèse une force d'âme extraordinaire. Ainsi soutenue au dedans par cette puissance intime, au dehors par je ne sais quelle céleste influence qui l'enveloppait d'une atmosphère de pureté, de candeur, notre Sainte traversa l'épreuve sans y rien perdre de sa beauté virginale.

Sa ferveur au contraire souffrait de sérieux dommages, et don Alphonse remarquait avec tristesse que son enfant bien-aimée délaissait les livres de prière, fréquentait moins l'église, multipliait ses divertissements. Quand il la voyait radieuse et charmante sous une nouvelle parure, son regard devenait sombre, il parlait sévèrement. Thérèse accourait alors avec ses caresses ; elle ramenait adroitement l'entretien sur un sujet moins délicat, et, après s'être excusée de la meilleure grâce du monde, elle redoublait de précautions pour s'envelopper de mystère, afin de continuer à se réjouir sans affliger le cœur paternel. Don Alphonse, du reste, aveuglé par sa prédilection pour Thérèse, n'eût jamais voulu la trouver en défaut : il

acceptait donc volontiers ses prétextes et ses raisons. Mais un autre regard plus pénétrant, parce que c'était un regard de femme, moins indulgent, quoiqu'il fût encore bien aimant, le regard de Marie de Cepeda suivait attentivement la conduite de sa sœur. Depuis la mort de doña Béatrix, Marie remplissait, avec autant de fermeté que de sagesse, son double devoir de seconde mère et de maîtresse de maison. A ces deux titres et surtout par une tendresse chrétienne bien entendue, la jeune fille voulut bannir du foyer domestique les germes de vanité qui s'y étaient introduits et obliger Thérèse à réformer sérieusement ses habitudes. Il était nécessaire d'agir avec énergie, Marie le comprit et n'hésita pas à le faire, après avoir toutefois essayé, mais en vain, de conseiller, d'avertir, de reprendre avec douceur.

Les circonstances s'y prêtaient. Don Martin de Guzman y Barrientos, noble et pieux gentilhomme de Castellaños, avait obtenu la main de Marie. Don Alphonse, de concert avec sa fille aînée, saisit cette occasion pour éloigner Thérèse de sa demeure. C'était un dur sacrifice au cœur du père lui-même. Thérèse était la joie, le rayon de soleil du logis. Mais elle ne pouvait rester seule avec la petite Jeanne au milieu de ses frères ; on arrêta donc son entrée comme pensionnaire au Couvent des Augustines de Notre-Dame de Grâce.

Notre Sainte n'avait passé que trois mois dans « ses grandes vanités » (1). Ce temps avait suffi pour la las-

(1) A la confession détaillée de « ses grandes vanités », Thérèse est obligée d'ajouter une restriction assez explicite : *Informada de con quien me confesaba, y de otras personas, en muchas cosas me decian no iba contra Dios.*

ser de joies si indignes d'elle. Non seulement la volonté de son père et de sa sœur la trouva soumise, mais toute prête à en seconder l'accomplissement. Elle garda le secret d'un projet qui eût excité tant de rumeurs autour d'elle, si ses amies, ses frères et ses cousins en eussent eu connaissance. Elle disparut à leur insu, dès que les noces de Marie furent célébrées. Don Alphonse la remit aux mains des Augustines en leur recommandant de prodiguer leurs soins à son plus cher trésor.

CHAPITRE III

Thérèse au couvent des Augustines. — Maladie et vocation.

Le monastère de Notre-Dame de Grâce, construit en 1508 sur l'emplacement d'une ancienne mosquée, jouissait dans Avila d'un renom de sainteté justement acquis. Les meilleures familles de la ville confiaient leurs filles aux Augustines, lorsque l'éducation domestique, d'ordinaire préférable à toute autre, surtout dans ces temps de foi, se trouvait entravée par quelque difficulté de situation ou de caractère. Quarante religieuses partageaient entre elles les soins réclamés par leurs élèves, et les charges, les exercices de la vie conventuelle. L'observance régulière fidèlement gardée, la ferveur des sœurs, l'élan que la direction récente d'un saint (1) avait imprimé à leurs vertus, tout contribuait à rendre ce pieux asile vraiment digne de la mission que lui confiait la Providence : l'éducation de sainte Thérèse.

Les premiers jours parurent bien sombres à la

(1) Saint Thomas de Villeneuve avait été pendant quelque temps confesseur des religieuses.

jeune pensionnaire. Habitée aux douceurs du foyer et à la libre disposition d'elle-même, livrée depuis trois mois à de continuelles distractions, elle regarde les murs de clôture comme des grilles de prison. Le silence du monastère, le joug de l'obéissance, l'uniformité des journées, le recueillement des religieuses l'enveloppent d'un calme qui lui semble la paix du tombeau. Sa conscience se réveille en même temps. A peine hors de la sphère où ses amis la retenaient captive, elle voit clairement ses torts, elle les exagère, elle s'inquiète, elle s'effraie, et, non contente d'une première confession où l'humble aveu de ses vanités a obtenu son pardon, elle veut s'humilier et s'humilier encore. Dès que la moindre faute échappe à sa vigilance, elle se confesse de nouveau et ne retrouve la sécurité que pour la perdre bientôt dans d'autres alarmes.

Ce temps d'angoisse ne pouvait se prolonger. Dieu le permettait afin que la rupture avec le passé fût plus complète; mais pour l'âme droite de Thérèse et pour son esprit judicieux, le scrupule était impossible. Après huit jours de martyre intérieur, sa conscience devient tranquille, et son cœur s'ouvre aux charmes inconnus de la vie au couvent, de la vie de pensionnaire; « car pour l'état des religieuses, je n'en avais, dit-elle, que de l'horreur. »

S'il lui semble dur d'enchaîner dans un étroit espace et sous une règle austère toute son existence, elle trouve bien doux de se reposer des bruits du monde, par un séjour momentané au milieu de ces femmes toujours paisibles, toujours saintement aimables. Le calme qui l'effrayait d'abord, le silence qui l'ennuyait la ravissent maintenant, parce qu'ils la laissent plus aisément se livrer à ses pensées et au travail.

Une religieuse de rare mérite, Marie Briceño, dirigeait le pensionnat comme première maîtresse. Son coup d'œil exercé découvrit bien vite les trésors cachés au fond de l'âme de sa nouvelle élève. Elle lui voua une sollicitude que Thérèse de son côté rendit à sa pieuse institutrice en confiance et en affection.

Une fois son cœur gagné, Thérèse en suivait vaillamment les inspirations. Cette nature aimante, si forte et si tendre à la fois, se jetait sans mesure dans la voie frayée par l'amitié. Elle s'attacha bientôt à Marie Briceño comme elle s'était liée à sa parente, rechercha de même sa compagnie, ses entretiens, et, comme Marie Briceño n'était pas seulement une femme supérieure, mais une sainte, son influence sur Thérèse fut aussi salutaire que l'autre ascendant avait été fâcheux. Laissons Thérèse nous dire comment s'opéra cette heureuse transformation :

« Parmi les religieuses qui vivaient dans ce couvent, il y en avait une chargée particulièrement des pensionnaires. Elle avait son lit dans notre dortoir. C'est par elle que Notre-Seigneur daigna commencer à m'éclairer. Sa conversation me semblait délicieuse. Elle parlait si bien de Dieu ! J'aimais à l'entendre. Elle me raconta comment, à la simple lecture de ces mots de l'Évangile : *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus*, elle avait résolu de quitter le monde. Elle me parlait aussi des joies que le Seigneur réserve à ceux qui abandonnent tout pour son amour. En l'écoutant, j'oubliais les derniers souvenirs du passé, je sentais renaître en moi la pensée, le désir des choses éternelles, et mon immense répulsion pour la vie religieuse diminuait peu à peu. Lorsque je voyais une des sœurs verser des pleurs en priant ou pratiquer quelque acte de vertu, je ne pouvais me défendre de lui porter

grande envie ; j'avais alors le cœur si dur que j'aurais pu lire toute la Passion sans répandre une seule larme, et une telle insensibilité me désolait.

» Je ne demeurai qu'un an et demi dans ce monastère, mais j'en retirai beaucoup de bien. Je conjurais les religieuses de prier Dieu de m'appeler au genre de vie où je pourrais mieux le servir : au fond du cœur, j'avais grand désir que ce ne fût pas l'état religieux, quoique le mariage me fit peur. Toutefois, vers le terme de mon séjour au couvent, mes prédilections se tournaient déjà du côté du cloître ; mais, trouvant au-dessus de mes forces certaines pratiques de ce monastère, j'étais décidée à ne point m'y fixer. J'avais de plus une amie intime dans une autre communauté : c'en était assez, si je devais entrer au couvent, pour ne choisir que la maison où je vivrais auprès d'elle. Je consultais moins les intérêts de mon âme que les inclinations de la nature. Ces bonnes pensées de me faire religieuse me revenaient ainsi de temps à autre, puis elles s'en allaient sans que je prisse résolument mon parti. Mais, si j'en'étais plus insouciante de mon bien, le Seigneur se montrait beaucoup plus jaloux de me préparer à l'état qui devait être pour moi le meilleur... »

Une grave maladie obligea Thérèse à sortir du couvent. C'était le commencement des souffrances presque continuelles qu'elle endurera pendant cinquante ans avec une si joyeuse patience. Notre Sainte avait alors seize ans et demi. Elle rentrait sous le toit paternel, mûrie par une éducation sérieuse, dépouillée des goûts frivoles qui avaient motivé son éloignement, aussi pieuse que pouvait le désirer son père, et toujours aimable, brillante d'esprit, ardente de cœur.

Don Alphonse, heureux de retrouver son enfant

bien-aimée, lui prodigua des soins qui hâtèrent son rétablissement, et, pour achever sa convalescence, il la conduisit à Castellaños dans la maison de campagne de sa sœur Marie de Cepeda.

Thérèse aimait les champs et les beaux horizons de Castellaños ; sa santé se fortifiait au grand air, et l'affection de Marie lui créait près d'elle une vie trop douce pour qu'elle pût durer longtemps. « Si Marie n'eût consulté que ses désirs, écrit la Sainte, jamais je ne me serais séparée d'elle. Son mari me témoignait aussi beaucoup d'affection. Voilà encore une des saveurs que le Seigneur m'a faites : grâce à lui on m'a toujours aimée partout où je me suis trouvée ; hélas ! que je savais peu lui en manifester ma reconnaissance ! »

Don Alphonse ne pouvant se résigner à être privé une seconde fois de la présence de sa fille, les deux sœurs durent enfin se séparer. Sur le chemin du retour, à quatre lieues d'Avila, Thérèse et son père s'arrêtèrent à Hortigosa où demeurait le frère de don Alphonse, Pierre Sanchez. Celui-ci voulut retenir sa nièce près de lui, au moins pendant quelques jours. Don Alphonse, appelé par des affaires pressantes, consentit à la lui confier pour une ou deux semaines et rentra seul dans Avila.

Quelles étaient ces affaires pressantes(1)? Peut-être de graves préoccupations paternelles. Il faut revenir

(1) On pourrait être surpris que sainte Thérèse passe sous silence, dans sa relation, des événements importants pour elle et pour sa famille, tandis qu'elle en relève d'autres d'un intérêt secondaire ; mais il faut comprendre que cette relation, écrite par l'ordre de son confesseur, n'est pas à proprement parler une histoire de sa vie. On ne lui a pas commandé, observent les *Bollandistes*, de raconter ses actes, les faits saillants, extérieurs, de son existence, mais d'exposer simplement la voie intérieure que lui a fait suivre la grâce de Dieu : *Neque gesta sua narrare jussa est, sed motiones gratiæ.* (Boll., n° 65.)

ici à ce groupe de frères, à ces vaillants jeunes gens, Ferdinand, Rodrigue, Laurent et les autres que nous avons laissés au foyer domestique pour suivre Thérèse au monastère des Augustines.

Pizarre, l'aventureux conquérant du Pérou, tenait depuis deux ans l'Espagne attentive aux évolutions de son génie. Avec une petite armée de cent soixante-dix hommes, il avait conquis l'île de Puna et les côtes voisines. Ces premiers succès lui attiraient de nouvelles recrues. Non seulement le peuple, mais la brave noblesse espagnole elle-même, envoyait ses fils se ranger sous l'étendard de ce soldat de fortune, auquel une merveilleuse audace tenait lieu de blason.

Était-ce le goût des aventures ou l'attrait mystérieux du grand continent inconnu, ou l'ambition, ou la soif de l'or enfoui dans les mines péruviennes, qui jetait ainsi en Amérique l'élite de l'Espagne? De nos jours, on l'a prétendu, et les passions humaines pouvaient en effet jouer leur rôle dans ce mouvement extraordinaire; mais il y avait aussi la part de Dieu. Les jeunes conquérants du Pérou étaient les fils des vieux croisés de Castille. Ils allaient à leur tour planter la croix parmi d'autres infidèles, et pour les plus nobles et les plus braves, cette expédition n'était qu'un acte de foi. Ils songeaient moins à acquérir pour eux une terre nouvelle, qu'à préparer l'accroissement du royaume de Dieu.

Tel était sans doute le vœu de Rodrigue, le frère bien-aimé de Thérèse, en sollicitant l'autorisation de son père pour s'enrôler dans les troupes de Pizarre. Don Alphonse le laissa partir avec Ferdinand, son aîné (1). Ils allaient, par de brillants succès, frayer à

(1) Nous croyons devoir placer à cette époque le départ de Ferdinand et de Rodrigue. Ils étaient trop jeunes l'un et l'autre

leurs frères la carrière que ceux-ci devaient embrasser presque tous plus tard.

Rodrigue, avant de quitter l'Espagne, dressa son testament en faveur de Thérèse, qu'il instituait héritière de son bien et de ses droits à la succession paternelle. Nous regrettons que la Sainte n'ait pas raconté leurs adieux au moment d'une séparation sans retour. Nous savons seulement que son cœur, toujours fidèle à son cher Rodrigue, le suivit au Nouveau-Monde, le soutint de ses prières, et, après la mort glorieuse du jeune capitaine à Rio de la Plata, ne cessa de l'honorer comme martyr, parce qu'il était tombé, disait-elle, pour la cause de la foi (1).

Tandis que Rodrigue volait à travers l'océan à la poursuite du rêve de son enfance, Thérèse, à son insu, se disposait à le réaliser pour elle-même d'une manière toute différente.

Don Alphonse l'avait laissée à Hortigosa, dans la

pour avoir pu suivre Pizarre, lors de son appel à Charles-Quint, en 1528. D'un autre côté le testament de Rodrigue, en faveur de Thérèse, semble prouver qu'elle n'était pas religieuse au moment où il le dressa. De plus, son éloignement est encore confirmé par les détails que nous trouvons dans Ribera et dans la relation de la Sainte : nous voyons Laurent entourer sa sœur de soins pendant la longue maladie qui suivit sa profession ; nous voyons Antoine la conduire lui-même au couvent de l'Incarnation. Mais Rodrigue a disparu, lui qu'on trouvait toujours au premier plan. Il est probable que Ferdinand et Rodrigue s'embarquèrent avec Diego d'Alinagra qui, en 1532, conduisit d'Espagne au Pérou un renfort de troupes.

(1) C'est dans le même sens que saint Louis, roi de France, applique le nom de martyr à son frère, le comte d'Artois, mort à la guerre : « Il s'est envolé vers la patrie céleste avec la couronne de martyr, et avec tous les saints martyrs il jouit de la gloire éternelle. » Le nom de martyr, dit Benoît XIV, est alors employé par similitude, et ces âmes héroïques peuvent être réellement martyres devant Dieu, bien que le jugement de l'Église ne puisse leur en décerner le titre.

demeure de l'oncle Pierre. Ce vénérable vieillard, depuis son veuvage, vivait de lecture et d'oraison. Notre Sainte, quoique très pieuse, aimait encore les joies innocentes; après les heureux jours passés près de sa sœur Marie, elle trouva bien austère la solitude et le genre d'existence de son oncle. Il ne parlait que des grandeurs de Dieu, de la vanité des choses de ce monde, et employait son temps à étudier les œuvres des Pères ou les traités mystiques des auteurs contemporains. Il pria Thérèse de se faire sa lectrice. « A vrai dire, écrit la Sainte, cela me souriait peu; j'eus pourtant l'air d'en être fort contente, car pour faire plaisir aux autres, même à mes dépens, je portais la complaisance à l'excès, et ce qui chez d'autres aurait été vertu devenait chez moi un véritable défaut, parce que souvent je dépassais les bornes de la discrétion. »

En cette occasion, la complaisance de Thérèse fut bientôt récompensée. A peine eut-elle ouvert les livres de don Pierre Sanchez qu'elle se sentit captivée par ce genre de lecture trop longtemps délaissé. Il semble, en effet, que sa pieuse maîtresse, Marie Briceño, après l'avoir ramenée à ses anciens exercices de piété, n'ait pu lui inspirer en même temps le goût des études religieuses dont son intelligence avait un si profond besoin. Le rosaire était presque son seul manuel depuis son séjour aux Augustines : des prières vocales multipliées remplissaient les heures réservées à ses exercices de piété. Il fallait autre chose à Thérèse et son vieil oncle eut le bonheur de la mettre sur la voie.

Trente ans plus tard, notre Sainte s'écriera dans un transport de reconnaissance : « Je bénis Dieu de toute mon âme, et nous autres femmes ou ignorants, nous

devrions lui rendre sans cesse d'infinies actions de grâces de ce qu'il se trouve des hommes pour conquérir, à force de travail, la vérité qui sans eux nous resterait inconnue. Je considère souvent avec effroi combien de peines coûte aux savants la science dont je profite sans avoir d'autre mal que celui de les interroger. Et il y aurait des personnes qui refuseraient de s'éclairer de leurs lumières ! Plaise au Seigneur qu'il n'en soit pas ainsi (1) ! »

Toute sa vie, Thérèse conservera cet amour de la vraie science, nous le constaterons plus d'une fois. Maintenant il faut la voir jouir de ses premières clartés, lire lentement dans le jardin d'Hortigosa les épîtres de saint Jérôme, les Morales de saint Grégoire, les traités de saint Augustin. Pierre Sanchez, ravi de la pieuse avidité de sa chère lectrice, commente avec elle les plus beaux passages des saints docteurs, et les charmantes scènes de l'enfance de la Sainte, les intimes conversations de Rodrigue et de sa petite sœur se renouvellent dans la demeure du vieillard entre lui et Thérèse : l'un, penché déjà vers la tombe, au déclin d'une vie pleine de bonnes œuvres et couronnée par le deuil, l'isolement du veuvage ; l'autre, à la radieuse aurore d'une existence qui s'annonce pleine de bonheur. Tous les deux n'ont qu'un regard, c'est pour le Ciel. Ils voient le néant du monde, la rapidité avec laquelle passent ses vanités ; ils ne veulent plus chercher que la vie éternelle. Comment y parvenir ? Quelle est la voie la plus courte, la plus sûre pour arriver en Paradis ? C'est toujours le même problème. On sait de quelle manière l'avait résolu la petite martyre de sept ans. A présent, elle découvre une autre solution qui

(1) *Vie*, chap. XIII.

effraie beaucoup plus son courage et qu'elle n'acceptera qu'après de longs combats.

Offrir à Dieu le sacrifice de sa vie par un acte héroïque, mais rapide, qui, en quelques heures, vous fait passer par de rudes tourments de la terre au ciel : voilà ce que l'ardente enfant avait estimé facile et souverainement désirable. Au contraire, se donner par une immolation quotidienne, intime et persévérante, par l'abnégation de soi-même et le renoncement à sa liberté, se donner ainsi sans trêve, sans relâche pendant des années et des années encore, jusqu'au dernier soupir : voilà ce que Thérèse trouva si dur qu'il lui fallut trois mois de bataille, dit-elle, pour vaincre sa volonté avant de s'y résoudre.

Les premiers assauts seulement se livrèrent à Hortigosa. Don Alphonse vint reprendre sa fille des mains de son frère. Celui-ci, un peu plus tard, malgré son âge avancé, devait embrasser la vie religieuse ; il mourut de la mort des saints, et, parmi les mérites que le Seigneur récompensa dans ce fidèle serviteur, l'un des moindres sans doute ne fut pas celui d'avoir contribué à donner au cloître sainte Thérèse.

Notre Sainte, en effet, revint chez son père très préoccupée de ses nouvelles pensées. Il est trop intéressant d'étudier à fond l'histoire de sa vocation pour ne pas nous y arrêter.

Le monde, j'entends le monde de nos jours, se trompe le plus souvent d'une façon étrange dans son appréciation de la vocation religieuse. Il en fait prompt justice. La jeune fille (puisque nous parlons ici d'une vocation de femme), la jeune fille qui abandonne une famille aimée, une situation heureuse, un avenir plein d'espérances, pour revêtir ses vingt ans d'une robe de bure et ensevelir dans un cloître impé-

nétrable sa jeunesse et sa beauté, cette jeune fille, dit le monde, subit l'entraînement d'un fol enthousiasme; son acte est un acte d'exaltation qu'elle paiera cher et qu'elle pleurera bien amèrement pendant sa longue captivité.

Tel est l'arrêt des spectateurs, sinon indifférents, du moins désintéressés, d'un dévouement qu'ils ne peuvent comprendre. Le jugement du cercle intime des amis, de la famille (si celle-ci n'est profondément chrétienne), est plus sévère, nous osons le dire, plus injuste encore. Cette jeune fille jusqu'alors aimable, parfaite aux yeux de tous, est traitée de rêveuse, quelquefois d'égoïste; sa douce fermeté n'est plus qu'un orgueilleux entêtement; sa ferveur qu'une dévotion outrée, insupportable. Après mille reproches, du reste, l'arrêt du monde revient en dernier ressort: c'est de l'exaltation et rien que de l'exaltation.

Qu'elle laisse dire le monde, l'âme choisie de Dieu, appelée par un amour dont elle ne sera jamais digne à l'immense bonheur de tout quitter pour lui; qu'elle triomphe par sa paisible constance de tous les obstacles. Après des années de vie religieuse, on la trouvera toujours aussi calme, plus heureuse qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir l'être ici-bas; et la famille réconciliée, les amis revenus de leurs préventions, le monde lui-même désabusé parfois, avoueront qu'il y avait vraiment en elle, à l'heure de son sacrifice, autre chose qu'un enthousiasme humain.

Revenons à notre Thérèse, suivons-la pas à pas et voyons quelle fut la part de l'enthousiasme, la part de la raison et de la foi dans sa vocation.

Elle a déjà vu le cloître de près pendant son séjour aux Augustines. Ses rapports intimes avec Marie Briceño lui ont permis d'apprécier la sérénité, l'austère

bonheur que le Seigneur répand dans un cœur dont il est l'unique partage. Néanmoins, elle éprouve toujours une invincible répugnance pour la vie religieuse, et les exemples, les leçons de sa maîtresse ne réussissent qu'à diminuer une aversion naturelle aussi profondément enracinée. Mais alors que fera-t-elle de son avenir ? Son caractère indépendant redoute toute espèce de liens, ceux du mariage comme ceux des vœux monastiques. Or, une secrète intuition des réalités de la vie lui dit qu'elle rêve en vain de rester toujours libre. Les périls du passé, son isolement d'orpheline ne lui permettent point de songer au célibat domestique pour lequel, du reste, elle ne manifeste aucun attrait. Il lui faut donc choisir entre les deux partis extrêmes. Malgré des répugnances encore très vives, elle supplie le Seigneur de lui faire embrasser l'état où elle pourra mieux le servir et lui plaire davantage. Quand une âme se met ainsi généreusement à la merci de Dieu, elle est bientôt éclairée. Thérèse n'attendit pas longtemps.

Avant de quitter les Augustines, elle commence à incliner vers la vie religieuse : ce ne sont d'abord que des inspirations fugitives ; elles se présentent et elles s'en vont sans avoir obtenu un plein assentiment. C'est près de l'oncle Pierre que la volonté divine se révèle d'une manière plus formelle et plus persistante. Et comment encore ? Par des grâces extraordinaires ? Par des attrait irrésistibles ? Par un appel divin clairement signifié ? Rien de tout cela dans la vocation de sainte Thérèse, et, si quelqu'un se prend à regretter que les fiançailles spirituelles d'une telle Sainte aient été célébrées d'une manière si simple, si commune, nous, pour notre part, nous bénissons le Seigneur d'avoir ainsi donné à ses plus humbles ser-

vantes un modèle à suivre au lieu d'un prodige à admirer.

De saintes lectures méditées avec un pieux vieillard ; la voix du rude solitaire de Bethléem et du doux évêque d'Hippone prêchant l'un et l'autre le néant des vanités humaines, l'éternelle grandeur de Dieu ; quelques jours de retraite dans la solitude d'Hortigosa : voilà les influences bénies qui amènent Thérèse à réfléchir sérieusement sur elle-même et sur sa destinée. D'abord l'effroi la saisit en songeant que la mort aurait pu la surprendre au milieu de ses frivoles plaisirs d'autrefois. Sous cette impression de repentir et de crainte, elle regarde l'avenir. Les mêmes dangers s'y présenteront peut-être sous une autre forme : sera-t-elle plus forte et plus généreuse ? Ira-t-elle donc exposer son bonheur éternel en le laissant en jeu aux hasards et aux écueils du monde, tandis que le cloître lui offre un asile où elle pourrait couler saintement ses jours et passer ensuite de sa cellule en paradis ? Ce dernier parti est le meilleur évidemment. L'état religieux est le plus sûr et le plus parfait : cela suffit. Thérèse, correspondant fidèlement à la grâce qui la presse de tout sacrifier pour s'assurer le ciel, prend avec énergie la résolution de surmonter son éloignement pour le cloître : elle sera religieuse, quoi qu'il lui en coûte.

Nous sommes loin ici, n'est-il pas vrai, d'une vocation d'entraînement. La foi et la raison sont seules écoutées. La foi pose les prémisses du grave jugement dont la raison tire la rigoureuse conclusion.

Avant de réaliser son projet, Thérèse doit encore soutenir des luttes intimes qui la brisent. La source première de sa vocation avait jailli de la crainte de Dieu ; le démon croit triompher en suggérant à la

jeune fille d'autres frayeurs. Élevée si délicatement, jamais elle ne soutiendra les austérités du cloître; le joug de l'observance l'accablera bientôt : après un essai infructueux, on la verra revenir, humiliée, confuse, au milieu du monde... Thérèse foule aux pieds ces vaines appréhensions, et, entrant dans une voie qui doit devenir de plus en plus la sienne, c'est à l'amour divin qu'elle demande des armes pour vaincre le démon de sa propre faiblesse. Elle regarde la croix du Sauveur; elle contemple ses plaies, sa couronne d'épines, et répond au tentateur avec une sainte fierté « qu'elle souffrira bien un peu pour Celui qui a tant souffert pour elle ». En même temps, elle se dit à elle-même que Jésus sera sa force et qu'il lui donnera le courage de supporter les sacrifices d'une vie choisie et embrassée pour lui.

Saint Jérôme, son auteur préféré, soutient ses résolutions : elle lit, relit les épîtres à Paule, Eustochium, Héliodore. Que de fois sans doute elle s'arrête sur cette page où tant d'âmes moins fortes que la sienne ont puisé une surhumaine ardeur !

« O désert émaillé des fleurs du Christ ! solitude où naissent les pierres mystérieuses dont est bâtie dans l'Apocalypse la cité du grand Roi ! Sainte retraite où l'on jouit de la familiarité de Dieu même ! Frère, que fais-tu dans le monde, toi qui es plus grand que le monde ? Combien de temps t'emprisonnera le cachot des villes ? Crois-moi, je ne sais, mais je vois ici plus de lumière. Ici, délivrée du poids du corps, l'âme prend son vol vers les cieux. Que crains-tu ? La pauvreté ? Jésus-Christ a nommé heureux le pauvre. Le travail ? Quel athlète est couronné sans combat ? Es-tu préoccupé de ta nourriture ? Qui a foi en la Providence ne redoute pas la faim. T'effraies-tu de

presser sur la terre nue un corps exténué de jeûnes ? Mais près de toi le Seigneur reposera. As-tu horreur de sentir sur ta tête une chevelure négligée ? Mais le vrai chef, c'est le Christ. Est-ce la solitude qui t'épouvante ? Promène-toi en esprit dans le ciel ; toutes les fois que ta pensée y montera, tu ne seras plus dans le désert... Bref, pour tout dire avec l'Apôtre en un seul mot qui répond à tout : les souffrances de ce siècle ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire qui doit un jour nous couronner. Tu es trop délicat, frère, si tu veux jouir ici-bas avec le siècle et régner ensuite avec Jésus-Christ (1). »

En réalité, les austérités du cloître venaient en dernier lieu dans les appréhensions de Thérèse ; la privation de son indépendance la touchait davantage ; mais la part douloureuse de l'immolation était surtout le sacrifice des joies de la famille, dur sacrifice à s'imposer à soi-même et mille fois plus dur à exiger des siens. On brise bien son cœur pour le donner tout entier à Dieu : l'indicible joie d'une pareille offrande rend douces et délicieuses les blessures qui en sont le prix. Mais briser le cœur d'un père, d'une mère, d'un frère, surtout quand l'ardeur de la foi s'allie à une délicatesse de sentiments, à des affections aussi vives que celles de notre chère Sainte, comment pourrait-on le faire, si Dieu ne disait à l'oreille : « Celui qui aime quelqu'un plus que moi n'est pas digne de moi ; que celui qui veut me suivre quitte pour mon amour son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. Écoute-moi donc, ma fille, oublie ton peuple et ta maison. »

(1) *Lettre de saint Jérôme à Héliodore*, traduction de M. l'abbé Lagrange.

Thérèse écouta, elle comprit et un jour don Alphonse eut sous les yeux une scène inexprimable, décrite avec des larmes par un cœur paternel immolé comme le sien. Un matin, elle se lève et s'en vient dire à son père : « Adieu, tout est fini : je veux mourir, mourir à vous, mourir à tout, je ne suis plus qu'à Dieu. Rien ne la retient. La voilà déjà préparée pour le sacrifice... Elle va franchir l'abîme avec cet élan, cet essor, ce magnanime oubli de soi qui est la gloire de la jeunesse, avec cette force invincible que rien ici-bas ne saurait égaler (1). »

L'assaut fut terrible et Thérèse n'obtint rien. Pauvre enfant ! Elle s'était attendue à ces pleurs que l'amour blessé d'un père arrache aux plus virils ; elle avait peut-être compté sur des observations, sur des reproches ; mais, connaissant la piété si vive de don Alphonse, elle croyait que sa résistance s'arrêterait là, et qu'après ce tribut payé à la faiblesse de la nature, il s'estimerait heureux de voir sa fille bien-aimée choisir la meilleure part. Il n'en fut rien. Le Seigneur, pour accroître les mérites de Thérèse, permit que don Alphonse ne pût la comprendre. Il voulut garder près de lui l'ange dont la présence sanctifiait et charmait son foyer ; et, après une longue lutte dans laquelle Thérèse enveloppa vainement son inébranlable constance de filial respect, de l'affection la plus tendre, le père et la fille se séparèrent, l'un et l'autre désolés, l'un et l'autre inflexibles : don Alphonse assurant qu'il ne consentirait jamais à se priver de Thérèse, et Thérèse protestant qu'elle voulait absolument se donner à Dieu.

Trop aimante pour employer d'autres armes que

(1) Montalembert : *Moines d'Occident*, t. V.

celles de la déférence et de la douceur, la jeune fille supplia son oncle Pierre, sa sœur Marie, les amis de don Alphonse d'intercéder en sa faveur ; ses frères eux-mêmes, gagnés à sa cause malgré leur extrême tendresse, plaidèrent aussi pour elle : efforts inutiles. Le pauvre père répondit qu'il ne pouvait se passer de la plus chère de ses enfants et qu'elle ne serait libre que lorsque lui serait mort.

« Que la Sainte se laisse arrêter par cet obstacle, qu'elle renonce à son projet, et les desseins de la Providence sur elle ne s'accompliront pas ; elle ne deviendra ni la grande consolation de ce père aujourd'hui désolé, ni la gloire de sa famille et de son pays, ni la lumière de l'Église. Mais ne le croyons point (1). »

« L'expérience du passé, écrit Thérèse, m'avait appris à me défier de moi-même, je craignis de trouver dans ma faiblesse un obstacle à ma persévérance, et je résolus d'exécuter mon dessein d'une autre manière. »

(1) M. l'abbé Plasse : *Souvenirs du pays de sainte Thérèse*, p. 36.

CHAPITRE IV

Le monastère de l'Incarnation. — Noviciat et profession de Thérèse.

Au pied d'Avila, du côté septentrional, au delà d'une étroite vallée qui l'isole de la ville, un vaste terrain formait jadis le majorat de Saint-Michel, domaine héréditaire de doña Elvire de Medina. Cette pieuse dame, raconte Lezana, dans les Annales des Carmes, offrit généreusement son patrimoine à la très sainte Vierge Marie et y établit en 1515 un monastère de Carmélites, sous le vocable de l'Incarnation (1).

(1) A l'écart des habitations de la ville, dans un site agréable et solitaire, en face de la partie la plus belle et la plus prolongée des murs d'Avila, s'élève le monastère de l'Incarnation, isolé, silencieux, vraie retraite de la contemplation et de l'ascétisme, où, à toute heure, on peut lire dans ce grand Livre de la nature, dont parle la Sainte au ix^e chapitre de sa *Vie* : « Les champs, l'eau, les fleurs me rappelaient le souvenir du Créateur et me servaient de livre pour m'aider à me recueillir. » Selon la tradition et d'anciens documents, ce faubourg d'Avila avait été longtemps habité par les Juifs, qui, à l'époque de l'occupation mauresque, demeuraient toujours dans un quartier différent de celui des chrétiens et de celui des Maures. (V. de la Fuente : *Manual del Peregrino*, p. 73-75.)

La première messe fut célébrée dans la chapelle de ce monastère le jour même de la naissance et du baptême de Thérèse, nous l'avons raconté plus haut. C'est encore en face de ce lieu béni que la petite héroïne de sept ans, arrêtée dans sa fuite, dut retourner tristement sur ses pas et suivre l'oncle qui la remit entre les mains de sa mère. Double coïncidence rendue plus touchante quand on la rapproche du martyr d'amour qu'unie à Jésus Hostie, notre Sainte devait endurer pendant de longues années au fond du cloître de l'Incarnation...

Les généreuses dispositions de doña Elvire de Medina permirent aux Carmélites d'étendre rapidement leurs constructions et de recevoir un grand nombre de religieuses. On en comptait cent quatre-vingt-dix en 1550, écrit Lezana ; mais nous ne sommes qu'en 1533, et ce chiffre, selon toute probabilité, est loin d'être atteint. Les bâtiments au contraire ont déjà leur entier développement : après trois siècles et demi, le pèlerin d'Avila les retrouve aujourd'hui tels que Thérèse les a connus, sauf les petites chapelles ou oratoires élevés par la piété de ses filles sur l'emplacement de sa propre cellule, et de quelques endroits illustrés par les divines merveilles dont le récit aura plus loin sa place.

Lorsque Thérèse, avec son père et ses frères, parcourait dans ses promenades les environs de la ville, on comprend que le monastère de l'Incarnation reposât ses regards et attirât son cœur. Cherchant une solitude pour y contempler à son aise la grandeur, la bonté de Dieu, elle croyait la découvrir telle qu'elle la désirait, quand elle apercevait de loin les murailles blanches, le léger clocher, les vastes jardins, les eaux limpides du nouveau couvent.

Ses vœux alors redoublaient d'ardeur. Quand donc pourra-t-elle se cacher sous ces épais ombrages et là, bien loin du monde, c'est-à-dire bien séparée de lui, vivre d'une vie divine dans l'union la plus intime avec le Seigneur? Quand dira-t-elle paisiblement son rosaire sous les voûtes silencieuses de ce cloître où la prière doit être si facile? Quand donc surtout, avec la petite lampe du sanctuaire, se consumera-t-elle, le jour et la nuit, au fond de la chapelle, dans l'adoration continuelle du Très Saint Sacrement?

Une amie intime de Thérèse avait pris le voile à l'Incarnation quelques années auparavant. Jeanne Suarez était une vraie sœur de Marie Briceño, nous voulons dire une religieuse modèle, très fidèle à ses engagements, par là même très heureuse. Thérèse l'aimait d'une affection si vive qu'elle avait craint un moment de laisser à cette affection trop d'influence sur le choix à faire entre l'Incarnation et les Augustines. Mais ses combats intérieurs, la résistance de son père, la grâce douloureuse d'une épreuve prolongée, les nombreuses faveurs que le ciel y avait jointes, tout cet ensemble enfin, ménagé par la Providence pour diviniser de plus en plus la vocation de la jeune Sainte, l'avait amenée à un tel détachement qu'elle pouvait dire :

« Malgré mes préférences pour le monastère où vivait mon amie, je me sentais prête à entrer dans tout autre, si j'avais eu l'espoir de mieux y servir Dieu ou si mon père m'en eût témoigné le désir, car je cherchais sérieusement le bien de mon âme, et, quant au repos de la vie, je n'en tenais pas le moindre compte. »

Jeanne Suarez, de son côté, secondait de ses ardentés prières les vœux de Thérèse. Celle-ci trouvait

encore un autre appui, non plus dans son fidèle Rodrigue parti pour le Nouveau Monde, mais dans Antoine, moins âgé qu'elle de deux ans et digne aussi de comprendre, d'imiter sa sœur. Entendons-la maintenant raconter l'exécution de son grand dessein.

« Tandis que jem'affermisais dans mes résolutions, je décidai l'un de mes frères à quitter le monde, en lui montrant que tout y est vanité. Il fut convenu entre nous que nous partirions un jour de grand matin et que mon frère me conduirait lui-même au monastère... Au moment de franchir le seuil de la maison paternelle, j'éprouvai une telle angoisse que je ne souffrirai pas davantage, je crois, à l'heure de ma mort. Il me semblait que mes os se détachaient les uns des autres. L'amour de Dieu n'était pas assez fort dans mon cœur pour triompher de mes affections de famille, et mes sentiments naturels se révoltaient avec une si grande violence que, si le Seigneur ne m'eût aidée, toutes mes considérations n'auraient jamais suffi à me faire avancer d'un pas. Mais Dieu me donna du courage contre moi-même et enfin je partis (1). »

Antoine accompagna Thérèse jusqu'à la porte du monastère de l'Incarnation. La laissant alors entre les mains de la prieure et de Jeanne Suarez, il continua lui-même généreusement sa route et alla demander aux Pères de Saint-Thomas l'habit de saint Dominique (2).

(1) *Vie de la Sainte*, par elle-même, chap. iv.

(2) Ribera raconte que les Pères Dominicains ne voulurent pas recevoir Antoine avant de s'être assurés du consentement de don Alphonse avec lequel ils entretenaient des relations. Antoine, toujours selon Ribera, retourna donc chez son père et, peu après, entra chez les Hiéronymites où il persévéra jusqu'à sa mort prématurée. Le P. François de Sainte-Marie

Le frère et la sœur avaient bien choisi le jour de leur sacrifice. Les cloches d'Avila sonnaient le glas des morts, et le premier chant que Thérèse entendit dans la chapelle fut le doux et triste *Requiem*. On était

n'accepte pas ce récit de Ribera. Il croit au contraire qu'Antoine, après un noviciat plein de ferveur, mourut saintement au monastère de Saint-Thomas, et nous suivons son opinion. Il est probable que l'influence de la Sainte ne fut pas étrangère au choix de son frère. Elle aimait déjà dans saint Dominique le grand saint de la Castille, le fils dévoué de Marie, l'instituteur du Rosaire, sa dévotion privilégiée. L'entrée simultanée du frère et de la sœur dans les deux Ordres rappelle un des vieux souvenirs de l'histoire de ceux-ci, trait moins connu, mais non moins touchant que le baiser fraternel des deux patriarches, saint Dominique et saint François. Saint Dominique priaît un jour dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, lorsqu'un religieux Carme monta en chaire. C'était un proscrit de la Palestine, un apôtre incomparable et un futur martyr, le glorieux saint Ange. Saint Ange ne connaissait pas saint Dominique et saint Dominique ne connaissait pas saint Ange; mais le Seigneur, qui se plaît à réunir ses bien-aimés, leur révéla soudainement l'un à l'autre leurs pensées, leurs désirs et leur destin, si bien que saint Ange, ne pouvant contenir le transport de sa joie, interrompit son sermon et s'écria, le visage baigné de larmes : « Bénissons le Seigneur d'avoir donné au monde un saint tel que celui qui est au milieu de nous ! Il sera le défenseur de la foi, le marteau de l'hérésie; il portera remède aux plus grands maux. » Et les bras étendus, il marcha vers saint Dominique, le salua de son nom, le serra sur son cœur; puis les deux saints prirent ensemble le chemin de Sainte-Sabine. Là, saint Dominique, saluant son hôte à son tour : « Sois le bienvenu en ce lieu, ô mon frère Ange, lui dit-il; sois le bienvenu, fils de la solitude, ermite du Carmel, anachorète de l'Orient, et martyr un jour de notre sainte religion. La main de Dieu t'amène en nos terres d'Occident pour y convertir les peuples égarés. Espère de grands succès, mais attends de dures fatigues. Je serai avec toi Ensemble nous combattrons dans les champs du Seigneur sous l'égide de la Vierge Marie, notre Reine et notre Guide. » Dès ce jour, en effet, entre l'Ordre naissant de saint Dominique et le Carmel, nouvel enfant de l'Europe, s'établit une étroite alliance que devaient resserrer encore les grands services rendus à sainte Thérèse par les Pères Dominicains (*Santa Teresa y el P. Báñez*, Madrid, 1882.)

au 2 novembre (1). Qui ne sent, ce jour-là, ce que vaut la vie, ce que mérite le ciel?

Un instant les prières funèbres s'arrêtèrent. Suivant l'usage du temps, Thérèse échangea le jour même le vêtement du siècle contre l'habit religieux. Heureuse de se délivrer des vanités qu'elle n'aimait plus, mais qu'elle redoutait encore, elle laissa couper sa brillante chevelure, vraie parure espagnole, s'enveloppa humblement des plis de son voile blanc, puis, au dernier rang parmi ses compagnes, elle s'abîma dans la prière et passa le reste du jour inondée de bonheur. C'était le prélude des saintes joies du noviciat.

Don Alphonse y mit bientôt le comble. Il vint donner à sa fille le consentement que sa tendresse avait trop longtemps refusé à Dieu, et Thérèse, délicieusement dédommée de l'héroïque effort qu'elle avait dû faire pour s'arracher des bras de ce père bien-aimé, eut désormais la consolation de vivre dans une intimité plus grande que jamais avec lui. Leur affection surnaturalisée prit peu à peu un caractère singulièrement touchant; don Alphonse respectait la vocation, la sainteté de son enfant, comme elle, de son côté, vénérât les cheveux blancs, la vertu de son père. Mais l'ascendant de Thérèse l'emportant malgré elle, ce fut le père qui semit sous la conduite de la petite novice et lui demanda ses avis pour avancer dans le chemin de la perfection. Première conquête de la Carmélite qui devait en compter tant d'autres, dans le royaume des âmes, pour la gloire de Dieu.

Ses frères aussi prirent l'habitude d'apporter au parloir de l'Incarnation leurs préoccupations naissantes. Il y avait des carrières à choisir, des faiblesses

(1) 1533.

à vaincre, des difficultés à surmonter dans les études, dans le commerce de la vie. Thérèse avait toujours un bon conseil sur les lèvres ; elle le donnait avec son énergie naturelle et communicative, qui entraînait les volontés indécises. Près d'elle, Laurent s'affermissait dans ses idées sérieuses, dans ses pratiques de dévotion, et devenait, au milieu du monde, un chrétien modèle, digne fils de don Alphonse ; Pierre corrigeait les ardeurs de son caractère ; Jérôme, le bon Jérôme, prenait goût à la piété, au travail, sans négliger les exercices physiques où se développait sa précoce valeur ; Augustin apprenait à estimer le salut éternel plus que les honneurs du monde, dont sa jeune âme se sentait déjà ambitieuse ; Antoine lui-même, le dominicain, venait quelquefois échanger avec elle la confiance des généreuses aspirations de leur noviciat. Plus que ses frères encore, la petite Jeanne se plaisait à visiter sa sœur, et don Alphonse, moins pour la satisfaire que pour lui assurer le bienfait d'une éducation dirigée par Thérèse, n'hésita pas à s'imposer un nouveau sacrifice : il confia son cher Benjamin aux religieuses de l'Incarnation.

Ce coup d'œil jeté sur des relations de famille dont nous tenions à constater l'inaltérable fidélité, suivons maintenant Thérèse au milieu des exercices du couvent. L'histoire des saints, c'est surtout l'histoire de leur âme, de leur commerce avec Dieu par l'amour et la prière, avec leurs frères par la charité. Si cela est vrai de tous les saints, de toutes les saintes, ne pouvons-nous le dire en particulier de la nôtre, qui devait atteindre un si haut degré de cette vie intime, surnaturelle, divine, où, selon la parole de l'Apôtre, le moi humain s'efface : « Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi. »

Nous sommes encore au bas de la montagne que Thérèse doit gravir, non d'un seul élan, mais d'abord avec des alternatives de ferveur et de tiédeur : un jour, la petite colombe aura des ailes d'aigle et planera sur la cime ; maintenant elle chemine dans ces vallées où croissent les violettes de l'humilité, nous dit saint François de Sales, et où il faut presque toujours marcher pas à pas, séjourner longtemps, avant de voler au-delà.

Si nous jetons un regard d'ensemble sur cette première année de sa vie religieuse, nous voyons Thérèse soutenue par la grâce, encouragée par des consolations sensibles. Elle se plie aisément aux observances régulières ; elle prie beaucoup et se met au service de ses sœurs avec la gracieuse amabilité dont elle a le secret. Elle s'applique aux petites choses : son bon sens pratique lui en fait connaître la valeur ; et se sentant incapable encore d'amasser de grands mérites, d'offrir à Dieu de grands témoignages d'amour, elle ne laisse passer aucune occasion de recueillir les moindres. Enfin, malgré ses efforts persévérants sur elle-même, elle sent renaître les inclinations, les imperfections de la nature qui ne peut être sitôt vaincue : elle en souffre, elle lutte, et c'est par ce travail intérieur qu'elle se dispose généreusement au bienheureux jour de sa profession.

Quant aux détails, notre Sainte nous les fournit dans leur charmante simplicité.

Elle avait débuté dans sa nouvelle carrière par un acte de suprême énergie : nous voulons rappeler ce départ qui lui avait coûté plus que la mort. La récompense ne se laissa pas attendre au lendemain.

« Quand je reçus le saint habit, le Seigneur me fit aussitôt comprendre combien il favorise ceux qui se font violence pour le servir. En même temps, je me

sentis si heureuse d'être entrée dans mon nouvel état que ce contentement dure encore : rien jusqu'ici n'a pu me l'enlever. Dieu changea les aridités qui me désolaient en tendresse pour lui (1), et toutes les pratiques du cloître me parurent délicieuses. Il m'arrivait souvent de balayer aux heures que j'e passais autrefois à me parer ou à me divertir. La seule pensée que j'étais délivrée de toutes ces folies me donnait alors une nouvelle joie. Je ne savais d'où tant de bonheur pouvait me venir.

» Quand j'y pense, il n'est rien de si difficile que je ne me sente le courage d'entreprendre : je le sais par expérience, lorsque dès le principe on se décide à poursuivre résolument son dessein pour la gloire de Dieu, sans tenir compte des résistances de la nature, on est bientôt récompensé. Le Seigneur permet, pour accroître nos mérites, que l'âme éprouve je ne sais quel effroi jusqu'à ce que la chose soit commencée : mais plus cette frayeur est grande, plus grandes encore aussi sont les délices que l'on goûte après. »

Comblée de ces délices, Thérèse trouvait au fond du cloître si redouté le vestibule du paradis. Non contente des prières prescrites par la règle, elle passait en oraison tout le temps dont elle pouvait disposer. Les sœurs la voyaient toujours prosternée devant le saint Tabernacle, abîmée dans une contemplation profonde, et souvent elles apercevaient les larmes que lui arrachait l'ardeur de son amour ou la vivacité de son repentir. Que deviendra donc, se disait-on, cette petite novice ? Et les plus ferventes pensaient tout bas que Dieu avait sans doute sur elle des vues particulières.

(1) *Mudo Dios la sequedad que tenia mi alma en grandisima ternura.* (Vie, chap. iv.)

D'autres, un peu moins parfaites, lui reprochaient l'excès de sa dévotion et attribuaient ces pleurs à quelque secret mécontentement. Thérèse laissait dire; sans être indifférente à ces rumeurs, comme elle l'avouera bientôt, regardant son but, elle y marchait : « Je cherche Dieu, se disait-elle, je vais à Dieu : qui m'en empêchera? »

On raconte que peu d'années auparavant un vieux *zahori* (1), fouillant le sol autour du couvent de l'Incarnation, avait cru reconnaître quelques vestiges d'un trésor qu'il cherchait aux environs d'Avila. Il entra dans le monastère pour y poursuivre ses recherches, et là, dit un historien, il découvrit, avec des yeux de prophète, un bien plus grand trésor que celui qu'il voulait apercevoir avec ses yeux de *zahori*. Cet homme inconnu déclara aux religieuses qu'un jour une grande sainte, nommée Thérèse, habiterait parmi elles et illustrerait leur maison (2).

La prédiction, quelle qu'en fût l'origine, passa dans les traditions du couvent. On la rappelait de temps en temps sans y attacher plus d'importance qu'il n'était convenable de lui en attribuer. Thérèse, en arrivant à l'Incarnation, pensa moins que toute autre être l'objet d'une pareille prophétie. Une religieuse plus âgée portait le même nom. Souvent elles se disaient en riant l'une à l'autre : « Laquelle de nous deux sera sainte Thérèse? »

Sans prétendre atteindre une gloire à laquelle jamais elle ne songea, notre jeune Sainte s'appliquait simplement à bien remplir ses devoirs. Elle étudiait la règle et la gardait jusque dans les moindres observances. Au chœur surtout, les anciennes aimaient à la

(1) *Zahori, chercheur de trésors.*

(2) Ribera.

voir arriver toujours des premières, y porter le maintien le plus recueilli et suivre les cérémonies avec la fidélité d'une vieille professe. Si quelque manquement échappait à sa vigilance, elle s'empressait de réparer sa faute par les pénitences d'usage en pareil cas, aussi petite, aussi humble alors qu'elle était grave et digne auparavant (1).

Mais la vie religieuse n'est pas seulement la vie de l'âme avec Dieu, c'est encore la vie de communauté, la vie de la fille avec ses mères, de la sœur avec ses sœurs. Thérèse avait besoin de trouver dans ces saintes affections du cloître un aliment pour son cœur que l'amour divin ne refroidira, ne rétrécira jamais à l'égard du prochain, tout au contraire : son histoire entière en fera foi. Vivre sans aimer, vivre sans se donner, sans se dévouer, ce n'est pas vivre; et si ces pages tombaient sous les yeux de quelque esprit prévenu de cette étrange pensée : que la vie claustrale est la mort du cœur, nous lui rappellerions ce précepte fondamental de la doctrine du divin Maître : « Aimez Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu. » Le religieux, la religieuse, ne prononcent leurs vœux, ne s'éloignent du monde, ne gardent les conseils du Sauveur que pour remplir plus parfaitement ce commandement suprême, pour aimer Dieu davantage et pour aimer mieux et davantage aussi les hommes leurs frères pour l'amour de Dieu.

C'était bien ainsi que Thérèse entendait sa vocation. Par dessus toutes les autres vertus de son noviciat, « brillait sa charité ardente et vigilante (2). » Heureuse

(1) *Boll.*, n° 84.

(2) *Boll.*, n° 84.

d'être vraiment la dernière de la maison, elle tirait de son rang des privilèges qu'il fallait bien lui céder : s'il y avait quelque désordre à réparer, de la poussière à balayer, la petite novice était là, s'acquittant furtivement de cette besogne ou la réclamant de si bonne grâce qu'on ne pouvait la lui refuser. Une sœur âgée se trouvait-elle embarrassée de quelque fardeau ? Thérèse accourait, se mettait à son service et la tirait de peine d'un air joyeux, aimable, qui doublait le charme de son obligeance. Elle avait pris la résolution de ne jamais laisser passer un jour sans pratiquer quelques actes de charité. Souvent le soir, agenouillée près de son lit pour ses dernières prières et repassant en esprit l'emploi de la journée, elle regrettait de n'avoir pas assisté ses compagnes, pensait-elle, autant qu'elle aurait dû le faire. Alors si un pas incertain, entendu de loin dans les escaliers ou les cloîtres, lui apprenait qu'une sœur marchait sans lumière dans les ténèbres, Thérèse, avec sa lampe, s'élançait à la rencontre de la sœur pour éclairer sa marche et la ramener à sa cellule : elle remerciait ensuite le Seigneur de lui avoir envoyé cette occasion de réparer un peu les omissions dont elle se croyait coupable (1). En vérité, c'était une fleur de plus que son ange gardien attachait à la couronne de ses bonnes œuvres du jour.

Voilà de petites choses sans doute; mais Dieu sait si ces petites choses ont leur prix et si l'amour qui veille à les recueillir n'est pas un grand amour.

Du reste, lorsque les occasions grandissaient, la charité de la novice grandissait avec elles. Pour satisfaire son besoin de dévouement, on l'avait admise au

(1) Ribera.

service de l'infirmerie, emploi d'ordinaire réservé aux professes. Ni les fatigues, ni les veilles, ni les soins les plus pénibles, les plus rebutants, rien ne semblait coûter à la généreuse enfant. Les malades souriaient dès que son voile blanc annonçait de loin son approche. On savait qu'on pouvait tout lui demander sans lasser sa patience, et qu'après s'être épuisée, elle aurait encore quelque parole aimable pour adoucir les souffrances que son charitable empressement ne parvenait point à soulager. Parmi les sœurs retenues alors à l'infirmerie, il y avait une religieuse atteinte d'un mal horrible dont la vue seule soulevait le cœur : des ulcères couvraient la moitié de son corps, et le peu de nourriture qu'on lui faisait prendre était rejeté avec de violentes douleurs par quelques-unes de ces plaies. La pauvre patiente bénissait Dieu et demeurait paisible sur la croix. Thérèse, témoin de sa résignation et de l'effroi involontaire que sa maladie inspirait à celles qui l'approchaient, obtint encore la faveur de se dévouer spécialement près d'elle. Les délicatesses de la nature réclamèrent en vain : elle sut les vaincre avec son intrépidité ordinaire. Elle baisait les mains de sa chère malade, prenait près d'elle ses repas, approchait de ses propres lèvres le verre dans lequel elle l'avait fait boire, et lui témoignait de mille manières que, loin d'être dégoûtée de la servir, elle y trouvait un vrai bonheur. « On avait peur de son mal, écrit-elle ; pour moi, je portais grande envie à sa patience et je disais à Dieu que, s'il voulait bien me la donner, je le prierais de m'envoyer des maladies aussi douloureuses qu'il lui plairait. Il me semble que je n'en redoutais aucune : j'avais tant d'envie d'acquérir les biens éternels que je voulais les gagner par quelque moyen que ce fût. J'en suis surprise à présent,

car je n'avais pas alors l'amour de Dieu que j'ai trouvé plus tard dans l'oraison. C'était seulement une lumière intime qui me faisait sentir le peu de valeur de tout ce qui se passe et le prix infini de l'éternité. »

La sainte victime ne tarda pas à recevoir sa récompense, et le Seigneur exauça ensuite le désir de Thérèse par des souffrances différentes, mais non moins pénibles. Cependant, afin de lui assurer le bonheur de la profession, il lui laissa pendant plusieurs mois assez de santé pour suivre la vie commune. Le changement de vie et de nourriture amenait bien quelques défaillances, des maux de cœur et d'autres indispositions; la novice supportait si vaillamment ces misères que les supérieures y attachaient peu d'importance, et Thérèse y prêtait encore moins d'attention.

La Providence lui réservait un autre genre d'épreuve qui la trouva beaucoup plus sensible; nous touchons aux imperfections, et il faut toujours laisser la Sainte s'accuser elle-même, nul n'ayant le secret de son humilité, ni sa naïve candeur pour peindre ses torts aussi au naturel.

« J'ai oublié de dire, en parlant de l'année de mon noviciat, que je me laissais aller à de grands troubles pour de très petites choses. Souvent je recevais des réprimandes sans les mériter et je ne les écoutais qu'avec bien de la peine, tant j'étais imparfaite. Mais avec mon bonheur d'être religieuse, tout cela passait. De plus, comme on me voyait chercher la solitude pour pleurer mes péchés, on s'imagina que je n'étais pas contente et on le dit. Au fond, si j'aimais beaucoup les pratiques du cloître, je ne pouvais sentir ce qui ressemblait à du mépris, et je me réjouissais au con-

traire d'être estimée. Je cherchais à très bien faire toutes choses et je prenais cela pour de la vertu, ce qui ne m'excuse pas en réalité ; au fond, c'était ma propre satisfaction que je voulais trouver. Ainsi « *la ignorancia no quita la culpa* (1). »

Voilà donc la nature qui mêle ses ombres à l'œuvre de la grâce. Thérèse est encore sensible au point d'honneur, à l'estime, à la confiance, à l'affection. Elle souffre parce que les cœurs auxquels le sien voudrait se donner avec la tendresse d'une sœur ne lui répondent pas toujours, ne la comprennent pas entièrement. Elle, si aimée dans sa famille, et qui voyait son père, ses frères, ses amis, ses serviteurs, prévenir ses moindres désirs, elle se trouve maintenant délaissée. Que va-t-elle faire ? Retourner en arrière ? Revenir aux joies sacrifiées ? Non ! son courage est plus fort que ces fragiles obstacles. Thérèse avance généreusement, s'humiliant de sa faiblesse, déplorant ses sensibilités, dont son naturel aimant ne sera pas si tôt débarrassé, et le 3 novembre 1524, avec autant de résolution que de bonheur, elle prononce les vœux solennels de la profession.

La noblesse d'Avila accourut à la cérémonie. Don Alphonse de Cepeda vint lui-même « consommer sur le mont du Carmel l'immolation de son Isaac (2) », et, s'il versa des larmes, ce furent des larmes de joie. Dieu lui donna part aux consolations intérieures de sa fille.

Thérèse en fut inondée, et, trente ans après, lorsqu'elle aura reçu du Seigneur les grâces les plus insignes, le souvenir de sa profession sera encore l'un

(1) L'ignorance n'empêchait pas la faute.

(2) *Hist. Gén. des Carmes.*

des meilleurs de sa vie, et le jour de ses *noces spirituelles*, le plus beau de ses jours (1).

(1) Sainte Thérèse, au chapitre que nous citons ici, parle expressément de consolations dont elle fut comblée le jour de sa profession. Cependant, ainsi que le remarque Ribera, bien des années après, à l'occasion d'une grande peine, elle écrira : « Je ne crois pas avoir tant souffert même à ma « profession ». Il est facile d'expliquer cette contradiction apparente. Heureuse de se donner à Dieu, d'atteindre par l'émission de ses vœux le but poursuivi à travers ses difficultés et ses répugnances, Thérèse goûta une joie proportionnée à la grandeur de son sacrifice : mais ce sacrifice lui-même se fit en même temps sentir dans toute son intensité. On n'immole pas, sans qu'il en coûte, son cœur, sa liberté, sa vie ; et les angoisses que la jeune Sainte avait éprouvées en sortant du foyer domestique, nous donnent l'idée de celles qu'elle dut ressentir en se séparant par un acte irrévocable de cette famille bien-aimée. La suite de son histoire dira mieux que nous ne saurions le faire comment son âme généreuse, avide de souffrance parce qu'elle était insatiable d'amour, trouva toujours dans le sacrifice la pure jouissance, dans la douleur le vrai bonheur.

CHAPITRE V

Maladie. — Guérison.

« J'étais au comble de mes vœux, écrit Thérèse, parlant de l'époque de sa profession ; mais malgré tant de bonheur, ma santé ne résista pas plus longtemps au changement de vie et de nourriture. Mes défaillances augmentèrent ; il me prit un si violent mal de cœur que ceux qui me voyaient en étaient effrayés : toutes sortes d'autres maux vinrent s'y joindre, et c'est ainsi que passa ma première année religieuse, avec beaucoup de peine pour le corps et de tranquillité pour l'âme. »

Le Seigneur exauçait la prière que Thérèse lui avait adressée au chevet du lit de la pauvre malade confiée à ses soins l'année précédente. Il lui donnait part aux mêmes douleurs et lui accordait la même patience. Les heures sont longues quelquefois dans l'infirmierie, quand la privation des exercices réguliers, qui seuls remplissent et animent la vie de communauté, vient se

joindre aux souffrances, aux ennuis de la maladie. La jeune professe, avec son activité naturelle et son amour de la règle, trouvait dans son repos forcé une grande occasion de pratiquer la vertu. Elle l'accepta, elle reçut les soins de ses sœurs, aussi reconnaissante qu'elle avait été empressée d'abord à leur offrir les siens. Son extrême faiblesse l'empêchait le plus souvent de recourir à la seule distraction qu'elle eût enviée : les bonnes lectures. Elle y suppléait en repassant dans son esprit ce qu'elle avait lu précédemment. Déjà familiarisée avec les Œuvres des Pères, elle se nourrissait de la forte doctrine de saint Jérôme, et, de préférence encore, revenait aux Morales de saint Grégoire, surtout à l'histoire de Job rapportée par le saint pontife (1). Elle aussi comparait le passé au présent, ses années de force, de santé, de douces joies aux cruelles langueurs qui la réduisaient, si jeune, à l'impuissance, et, de son humble petit lit, elle s'écriait comme le patriarche sur son tas de fumier : « Puisque j'ai reçu les biens de la main de mon Dieu, pourquoi n'en recevrais-je pas aussi les maux ? » Sa patience édifiait toute la maison ; le nuage, qui un instant avait affaibli à son égard l'affection de quelques sœurs, s'effaça bientôt devant le spectacle de pareilles souffrances supportées avec une résignation si aimable. On la plaignait, on la vénérail et on osait à peine espérer voir le terme de tant de douleurs.

Don Alphonse de Cepeda, désolé de l'état de sa fille, amenait vainement près d'elle tous les médecins d'Avila.

(1) On conserve encore au monastère de Saint-Joseph d'Avila un exemplaire des *Morales de saint Grégoire*, couvert de notes marginales écrites par sainte Thérèse. Don Garcia Munoz (*Vie de saint Jean de la Croix*) dit les y avoir transcrites.

Ceux-ci tentèrent inutilement une guérison qu'ils déclarèrent enfin impossible. Don Alphonse ne pouvait s'en tenir là. On lui parla d'une célèbre empirique de Bécédas qui opérait des cures merveilleuses. La médecine ordinaire avouant son manque de lumières et de ressources, le pauvre père résolut d'entreprendre un long voyage afin de consulter cette femme. Le monastère de l'Incarnation n'avait pas de clôture. Les supérieures remirent donc Thérèse entre les mains de don Alphonse, lui donnèrent pour compagne sa fidèle amie, Jeanne Suarez, et la laissèrent partir, sans espoir de retour.

On était au mois de novembre 1535 : les premiers froids de l'hiver augmentèrent les fatigues de la route. Heureusement la Providence ménageait à Thérèse, le long du chemin, des haltes où son âme devait trouver plus de repos que son corps. D'abord nos voyageurs s'arrêtèrent à Hortigosa. Le saint oncle Pierre entoura de prévenances la jeune malade, aussi heureux de la revoir sous son habit religieux qu'attristé de son état de santé. Il épia les occasions où il pouvait l'entretenir sans lui causer trop de fatigue, et lui donna un livre du Père Osuna, excellent ouvrage, dit notre Sainte, qui, sous le titre de *Troisième Abécédaire*, traitait de l'oraison de recueillement (1). « Je le reçus, ajouta-t-elle, avec le plus grand plaisir, car je ne savais comment m'y prendre pour méditer ni pour me recueillir. Je le lus aussitôt et me déterminai à marcher de toutes mes forces dans la voie qu'il me traçait. »

D'Hortigosa, don Alphonse conduisit Thérèse à Cas-

(1) Ce livre, donné par Pierre Sanchez à notre Sainte, est aussi conservé au monastère de Saint-Joseph d'Avila. Le premier mot de chaque chapitre commence par une lettre de l'alphabet, suivant l'ordre alphabétique : d'où vient le nom d'*Abécédaire*.

tellaños où l'attendait doña Marie de Cepeda. Nous savons déjà quelle était l'intime union des deux sœurs. Don Martin de Gusman n'épargna rien de son côté pour rendre son hospitalité fraternelle aussi agréable que possible, et ses instances, jointes à celles de Marie, décidèrent les voyageurs à passer l'hiver à Castellaños, le traitement de l'empirique ne devant commencer qu'au printemps.

Voici donc Thérèse rentrée dans la vie de famille. Son épuisement et ses souffrances semblaient l'autoriser à suspendre le cours régulier de ses dévotions et à jouir un peu de la tendresse qu'on lui prodiguait à l'envi. Mais elle aimait trop sa croix pour en perdre une parcelle ; elle voulut au contraire profiter de son séjour à Castellaños pour commencer à mener le genre de vie conseillé par le livre de son oncle. Ce livre devint son guide et son maître : il prescrivait par-dessus toutes choses une grande pureté de cœur, la solitude, le silence. Thérèse trouva que ces préceptes s'accordaient parfaitement avec ses infirmités ; elle redoubla de vigilance sur elle-même et régla ses journées de manière à se ménager de longues heures de recueillement. Ni son père, ni sa sœur ne songèrent à s'en plaindre : l'un et l'autre savaient qu'elle appartenait à Dieu plus qu'à eux-mêmes ; ils vénéraient dans leur chère malade l'épouse du Seigneur, et le parfum de sa piété, la solidité de ses vertus religieuses réjouissaient leur foi sans déconcerter leur affection.

Du reste, quand elle avait donné à Dieu sa large part, pour l'amour de Dieu encore, Thérèse revenait vers les siens, aussi aimante qu'aux jours de sa vie de jeune fille. Elle les charmait par ses entretiens, dont la maladie ne diminuait pas l'aimable gaieté. Les deux petits enfants de doña Marie, Jean et Jacques, augmen-

taient le bonheur de ces réunions intimes. L'hiver s'écoula donc rapidement pour tous, excepté pour Thérèse qui voyait ses souffrances s'accroître de jour en jour.

L'empirique de Bécédas avait fixé au mois d'avril les débuts de son merveilleux traitement. Dès les premiers jours de ce mois, nos voyageurs reprirent leur route : doña Marie, inquiète de sa sœur, les accompagna. On allait doucement, à petites journées, pour ménager les dernières forces de la pauvre patiente qui s'évanouissait bien souvent. Ce n'était encore que le chemin de la croix ; à Bécédas, Thérèse trouva son calvaire. Livrée par la confiance trop absolue de don Alphonse aux mains d'une femme plus téméraire que savante, elle devint la victime de remèdes imprudents, appliqués sans discernement et sans égard pour son extrême faiblesse. Bientôt la fièvre la consuma jour et nuit ; son estomac ne supportait plus la moindre nourriture ; un feu intérieur dévorait tout son être ; il lui semblait qu'on lui déchirait le cœur avec des dents aiguës, tant les douleurs y étaient vives ; enfin une contraction universelle des nerfs, résultat de son épuisement, la mit, selon son expression, à la torture des pieds à la tête.

Ces souffrances croissantes et les pénibles assujettissements du traitement qu'elle devait subir ne purent diminuer sa ferveur ; elle continuait ses lectures et s'appliquait à l'oraison. Le Seigneur bénit sa fidélité.

« Il plut au divin Maître, dit-elle, de me traiter avec tant de douceur qu'il m'accorda l'oraison de quiétude ; plusieurs fois même il daigna m'élever à celle d'union. Je ne connaissais ni l'une ni l'autre malheureusement, car il m'eût été bien utile d'en comprendre le prix. Il est vrai que cette union durait très peu de temps, je

ne sais si c'était la longueur d'un *Ave Maria*; mais elle produisait en moi de grands effets. Je n'avais pas encore vingt ans et il me semblait tenir sous mes pieds le monde vaincu : je plaignais de tout mon cœur ceux qui s'y trouvent engagés, même par des liens légitimes. Je m'efforçais, autant que je le pouvais, de considérer Jésus, notre Seigneur, notre Bien, notre Maître, véritablement présent au fond de mon âme : et c'était là ma manière d'oraison. Quand je pensais à quelque mystère de sa vie, je me le représentais ainsi intérieurement; mais la meilleure partie de mes journées se passait encore à lire de bons livres : j'y trouvais toujours une grande consolation. »

Notre chère Sainte puisait d'abord dans cet esprit de prière la grâce actuelle dont elle avait le plus pressant besoin, c'est-à-dire la patience inaltérable que ses douleurs aiguës, incessantes, ne pouvaient affaiblir; en même temps le contact perpétuel de son âme innocente avec Dieu développait en elle, à son insu, le trait distinctif du caractère de sa sainteté : l'amour, l'amour divin, l'amour des âmes, l'amour ardent, l'amour de dévouement et de zèle, dont le nom de Thérèse est devenu en quelque sorte l'emblème.

Des circonstances bien délicates la mirent à même de commencer son apostolat envers les pécheurs. Jusqu'ici nous ne l'avons vue exercer son influence que sur des âmes pures et bonnes, toutes disposées à suivre ses conseils; maintenant c'est dans la fange qu'elle va chercher des cœurs égarés pour les ramener à Dieu.

A peine arrivée à Bécédas, Thérèse, suivant son usage, voulut s'approcher des sacrements et demanda un confesseur. On lui amena un ecclésiastique de naissance distinguée qui, à beaucoup d'esprit naturel, ne

joignait, dit-elle, qu'une instruction fort médiocre. Elle s'en aperçut bientôt et le regretta vivement, car elle avait une juste prédilection pour les confesseurs éclairés, éminents en doctrine (1). Cependant, mise en rapport avec celui-ci, elle ne voulut pas en chercher un autre pour le peu de temps qu'elle devait passer en ce lieu : elle se confessa donc à lui. Le pauvre prêtre portait une tache plus ignominieuse que son ignorance. Quand son regard plongea dans l'âme de Thérèse, quand il vit cette jeune mourante de vingt ans, que la grâce avait élevée à un état de si parfaite union avec Dieu, verser d'abondantes larmes sur les plus légères fragilités échappées à sa vigilance, en face de tant d'innocence, de ferveur accompagnées d'une humilité si profonde, le malheureux se sentit écrasé de douleur et de honte. Ne pouvant maîtriser son émotion, il laissa échapper de ses lèvres l'aveu de la vie de scandales et de sacrilèges qu'il menait depuis sept ans. Malgré les trop justes soupçons qui pesaient sur lui, cet infortuné, n'ayant jamais rencontré personne qui le blâmât ouvertement, montait encore à l'autel, offrait de ses mains coupables le sacrifice trois fois saint.

Thérèse, saisie de surprise et navrée, consternée, résolut aussitôt de le sauver à tout prix. L'œuvre n'était pas sans périls, et sur ce fait notre Sainte s'accusera plus tard de naïveté, d'inexpérience ; mais la droiture de son cœur, l'ardeur de son zèle et la protection divine lui assurèrent un triomphe complet.

(1) Sainte Thérèse en donne cette raison digne de remarque : « J'ai vu par expérience qu'il vaut mieux qu'un confesseur n'ait pas du tout de science que d'en avoir à moitié. Alors du moins il se défie tout comme moi de ses lumières et il prend conseil d'hommes vraiment éclairés. Mais les demi-savants ont nui grandement à mon âme. »

Elle pria beaucoup pour ce pauvre prêtre et lui parla de Dieu comme elle savait le faire. La foi brûlait encore sous les cendres des passions : le langage de Thérèse fut entendu. Bientôt délivré de ses tristes liens, le pécheur s'humiliait, réparait ses scandales, et, par la ferveur de sa pénitence, obtenait, un an après l'époque où il connut la Sainte, de mourir pieusement dans le pardon de Dieu.

On comprend qu'une telle victoire consolât délicieusement Thérèse de ses souffrances toujours croissantes et de la tristesse intérieure qui venait s'y joindre. Tortures du corps, peines de l'âme, elle recevait tout en souriant et bénissait le Seigneur. Autour d'elle la résignation était moins parfaite. Don Alphonse, découragé des suites du traitement de Bécédas, voulut la ramener à Avila. Nouveau voyage, nouvelles fatigues, nouvelles douleurs. Enfin, au mois de juillet, elle rentrait expirante sous le toit paternel, et jusqu'au 15 août, sa vie ne fut qu'une longue agonie à laquelle assistaient, impuissants et désolés, son père, ses frères, sa famille et les médecins de la ville. « Il n'y a plus d'espoir, disaient ces derniers : indépendamment de plusieurs maladies inguérissables, elle se meurt d'étisie ; la science n'y peut rien. »

La veille de l'Assomption, Thérèse demanda son confesseur pour se disposer à communier le lendemain. Elle exprima si vivement ce désir que son père la crut frappée de la pensée d'une mort prochaine, et, pour dissiper ses alarmes en lui prouvant qu'il ne les partageait pas, il refusa d'appeler un prêtre près d'elle. La nuit même une prostration complète succéda aux douleurs aiguës des semaines précédentes.

« Pendant près de quatre jours, écrit la Sainte, je restai privée de sentiment. On me donna dans cet état

l'extrême-onction. A toute heure et à tout moment, on croyait que j'allais expirer, et l'on ne cessait de me dire le *Credo*, comme si j'eusse pu l'entendre. Plusieurs fois même on me crut morte et on laissa tomber de la cire sur mes yeux sans y prendre garde. Mon père, inconsolable de m'avoir empêchée de me confesser, pleurait et priait de toute son âme. Béni soit Celui qui daigna l'exaucer. »

En effet, le bruit de la mort de Thérèse s'était répandu dans la ville : les religieuses de l'Incarnation firent creuser sa fosse et envoyèrent deux de leurs sœurs pour l'ensevelir et prier près de son cercueil. Les Carmes d'un monastère voisin célébrèrent un service funèbre à son intention. Sa famille croyait ne plus veiller que près d'un cadavre. Seul, don Alphonse gardait l'espoir au milieu de son immense douleur. Avec ces cris du cœur que l'amour et l'angoisse rendent si perçants, il conjurait le ciel de ne pas faire expier à son enfant bien-aimée l'imprudence de sa tendresse paternelle. Il serrait les mains glacées de Thérèse dans les siennes, lui demandant à elle-même pardon et, à ceux qui voulaient l'éloigner, il répétait avec force : « Elle n'est pas morte, je le sais, elle ne va pas mourir ; laissez-moi donc ici (1). »

Laurent seul obtenait la grâce de remplacer son père près de sa sœur. Don Alphonse savait qu'il pouvait se fier à la vigilance et au dévouement du pieux jeune homme. Mais, une nuit, le sommeil le surprit. Une lampe placée près du lit de Thérèse mit le feu aux rideaux, et la mourante, toujours en léthargie, allait périr au milieu des flammes, quand la fumée réveilla le pauvre gardien assez tôt pour la sauver.

(1) Ribera.

Enfin le quatrième jour, Thérèse ouvrit les yeux et, souriant à son père, à ses frères, elle leur reprocha doucement de l'avoir rappelée sur la terre alors qu'elle commençait à jouir du bonheur du ciel. Elle laissa échapper d'autres paroles qui révélaient quelques-uns des mystères accomplis dans son cœur pendant ce long sommeil. Elle avait non seulement goûté les délices du paradis, mais sondé du regard les abîmes de l'enfer, et le Seigneur, avant de la rendre à la vie, semblait lui avoir révélé en partie les grandes destinées qu'il lui réservait et qui l'obligeaient à la renvoyer sur la terre.

Thérèse murmura ces choses à son réveil sans trop savoir qu'elle les prononçait. Quand on les lui rappela dans la suite, elle se mit à rougir et traita tout cela de rêveries. On sait que son humilité avait toujours une bonne excuse pour éloigner d'elle ce qui pouvait la grandir dans l'estime d'autrui. D'ailleurs, nous verrons avec quelle réserve, quelle défiance même elle accueillit plus tard des visions et des révélations accompagnées de signes irrécusables de certitude. Il est donc possible que, l'humilité mise à part, notre Sainte ait pris en réalité pour de vains fantômes les faveurs extraordinaires qu'elle avait reçues dans sa léthargie : l'avenir en prouva néanmoins la divine origine, et, sur ses derniers jours, la Mère Thérèse, comme nous l'appellerons à cette époque, éclairée par une longue expérience, mieux instruite alors des voies surnaturelles, avouera elle-même à quelques-unes de ses filles que, lorsqu'elle s'était trouvée dans sa jeunesse en ce péril extrême, Dieu lui avait montré le ciel, l'enfer, le bien qu'elle devait faire à son Ordre, la sainte mort qu'elle obtiendrait à son père, à son amie Jeanne Suarez, enfin le bienheureux trépas qui termi-

nerait sa propre existence et le drap d'or que la postérité jetterait sur son tombeau (1).

Dès qu'elle reprit connaissance, Thérèse demanda de nouveau les sacrements. Quand le prêtre lui apporta le saint Viatique, elle baigna son lit de ses larmes et, après la communion, resta longtemps absorbée dans ses sentiments de componction, d'amour divin, auxquels venaient se joindre, non pour les troubler, mais pour les rendre plus ardents, les douleurs qui recommençaient avec une nouvelle violence. Sa gorge desséchée ne pouvait plus laisser passer une seule goutte d'eau; elle ne respirait qu'avec des peines inouïes; ses nerfs contractés, dit-elle, ramassaient son corps en peloton; ses membres inertes, glacés, lui refusaient le moindre service, et, sans un secours étranger, elle n'eût remué ni bras, ni main, ni pied, ni tête (2). Elle demeura dans cet état depuis l'Assomption jusqu'aux Pâques fleuries de l'année suivante, 1537. Alors une légère amélioration lui permit de se faire transporter, quoique toujours alitée, dans son monastère. La peine d'en être éloignée augmentait les tortures de la maladie. Don Alphonse dut se rendre à ses vœux. Il n'osait plus essayer, le pauvre père, de la disputer au Seigneur.

Les carmélites de l'Incarnation reçurent donc une seconde fois celle qui leur avait apporté quatre ans auparavant les ardeurs et les charmes d'une jeunesse

(1) Boll., n° 95.

(2) *Sentia la lengua hecha pedazos de mordida. La garganta, de no haber pasado nada. Quedó toda encogida y hecha un ovillo; do podía menear brazo, ni pié, ni mano, ni cabeza, mas que si estuviera muerta. Llegar á ella no habia como, porque toda estaba tan lastimada, que no podía sufrir, y si la habian de menear, habia de ser en una sábana, teniendo unas de un cabo y otras de otro.* (Manuscrit de Julien d'Avila.)

qu'elle venait immoler à Dieu. Le sacrifice avait été accepté, consommé : Thérèse n'était plus qu'une ombre d'elle-même, et ce fut avec une profonde pitié que les religieuses constatèrent les effrayants ravages de la souffrance sur l'humble victime qui s'y était généreusement livrée.

Huit mois se passèrent encore sans qu'elle pût quitter son lit. Aux premiers jours de l'année suivante, 1538, elle commença, dit-elle avec sa simplicité habituelle, à se traîner par terre (1), ce qui lui semblait un grand progrès et la remplissait de joie, parce qu'elle pouvait se servir dans de menues choses et épargner un peu de fatigue à ses sœurs. On crut qu'elle demeurerait désormais stationnaire ; l'inertie des membres resta la même, les médecins constatèrent une paralysie qu'ils regardèrent comme incurable, et Thérèse, toujours infirme, presque toujours au lit, vit s'écouler les années 1538, 1539 sans qu'aucun changement lui permit d'espérer un meilleur avenir.

Dieu avait ses desseins en la gardant ainsi sur la croix. Il achevait l'éducation intime de notre Sainte et la préparait à sa lointaine mission. Elle devait beaucoup souffrir pour bien comprendre à la fois le prix de la souffrance et sa rigueur, afin de savoir ce qu'elle offrirait à Dieu, et ce qu'elle demanderait aux âmes, quand elle vouerait son Ordre aux sacrifices, aux expiations d'un apostolat réparateur.

Ce dessein du Ciel, entrevu un instant dans la grande crise dont nous avons parlé, lui était néanmoins caché encore. Elle souffrait avec patience, sanctifiant chacune de ses journées sans s'inquiéter du lendemain, uniquement occupée à prier et à pratiquer les solides

(1), *Anador a gatas*. (*Sa Vie*, chap. VII.)

vertus chrétiennes, surtout sa vertu de prédilection, la charité. Entendons-la nous retracer ses dispositions intérieures à cette époque : on remarquera, sans qu'il soit nécessaire d'insister, le caractère toujours simple et droit, ferme et généreux qui se révèle à chaque ligne :

« J'endurais tous ces maux avec une grande résignation et même avec gaité, excepté au commencement, où les douleurs étaient si aiguës ; le reste en comparaison ne me paraissait plus rien. J'étais prête à me conformer entièrement au bon plaisir de Dieu, s'il voulait me laisser toujours ainsi. Je ne désirais guérir, il me semble, que pour me recueillir dans la solitude, comme mon livre me l'avait enseigné, car, à l'infirmerie, ce n'était pas facile... Les religieuses admiraient la patience que Notre-Seigneur me donnait, et, vraiment, sans lui, il m'aurait été impossible de tant souffrir avec tant de plaisir.

» Je sentis alors ce que vaut la grâce de l'oraison : d'abord elle me fit comprendre en quoi consiste le véritable amour de Dieu ; puis je vis naître en moi de nouvelles vertus, bien faibles encore il est vrai, puisqu'elles ne suffirent point à me maintenir dans le chemin de la perfection. Je ne disais jamais le moindre mal de personne ; j'excusais au contraire ceux qui étaient l'objet de quelque médisance, parce que j'avais toujours soin de me rappeler que je ne devais ni dire ni aimer à entendre ce que je n'aurais pas voulu laisser dire de moi-même. Je gardais cette résolution très fidèlement : quelquefois cependant j'y manquais, mais c'était rare. Je persuadai aux religieuses du monastère et aux personnes qui me visitaient de faire de même ; elles en prirent l'habitude. On s'en aperçut et l'on en vint à dire que les absents n'avaient

rien à craindre devant moi ni devant mes parents et mes amis. Malgré cela il me reste un grand compte à rendre à Dieu des mauvais exemples que je donnais en d'autres choses. Plaise à sa divine Majesté de me le pardonner !

» L'oraison me procurait encore d'autres biens. J'aimais la solitude ; dans mes entretiens, je me plaisais à parler de Dieu. Quand je pouvais amener la conversation de ce côté, j'y trouvai mille fois plus de joie que dans toutes les politesses du monde (ou pour mieux dire ses impertinences). Je me confessais et je communiais fréquemment ; j'étais toujours très amie des bons livres. S'il m'arrivait d'offenser Dieu, mon cœur se brisait aussitôt de repentir, et je n'osais plus me mettre en oraison, redoutant comme un grand châtiement l'extrême douleur que je devais y éprouver de mon ingratitude envers Notre-Seigneur. »

Nous verrons quelles fautes la Sainte se reprochait ainsi. Résumons maintenant en deux traits le tableau intérieur qu'elle a mis sous nos yeux : l'oraison est le principe, le foyer, l'aliment de sa vie, et cette vie se déploie sous les douces formes de la résignation, de la charité, du zèle le plus pur et le plus aimable. Voilà Thérèse à vingt-quatre ans. Ne reconnaît-on pas la petite sœur de Rodrigue, l'enfant éprise du martyre ? Il y a dans cette belle vie une harmonie qu'un regard attentif découvre bien vite. Aller à Dieu, s'unir à Dieu, conduire à Dieu les âmes : c'est l'idée dominante ou, si l'on veut, la sublime passion de ce grand cœur qui, de l'enfance au tombeau, n'en connut jamais d'autre.

Ces trois années de crucifiement avaient donc porté leurs fruits. Il était temps de rendre à sa communauté, à l'Église entière la patiente victime qui, depuis si

longtemps, ne pouvait plus lui offrir que le concours de ses prières et le mérite de ses souffrances. Jusquelà, bien qu'elle eût parfois désiré sa guérison pour mieux servir Notre-Seigneur, Thérèse n'avait pas voulu la demander, préférant à la perfection qu'elle eût rêvée, l'abandon au bon plaisir de Dieu. Une secrète inspiration, sans aucun doute, changea ses dispositions.

« Enfin, dit-elle, me trouvant, si jeune encore, frappée de paralysie et voyant le triste état où m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de m'adresser à ceux du ciel, je fis offrir à mon intention le Saint Sacrifice de la messe et j'eus recours à des prières très approuvées. Je n'ai jamais aimé certaines dévotions où entrent je ne sais quelles cérémonies qui plaisent surtout aux femmes et les mettent en dévotion ; pour moi, je ne puis les souffrir. De fait, on a reconnu depuis peu leur caractère superstitieux et elles ont été condamnées.

» Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux saint Joseph et je me recommandai instamment à lui. Il m'accorda bientôt son secours de la manière la plus visible. Ce bien-aimé père de mon âme se hâta de me délivrer des langueurs et des infirmités dont mon corps était accablé, comme il m'a sauvée plus tard de périls d'un autre genre et bien autrement graves, puisqu'ils menaçaient de me perdre éternellement. Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais rien refusé, et même il m'a toujours donné beaucoup plus que je ne savais désirer. »

Nous voudrions entendre ici la Sainte nous raconter sa miraculeuse guérison. Mais, entraînée par l'ardeur de la piété filiale envers celui qu'elle ne cessera plus de nommer « Señor y padre mio, » mon

Seigneur et mon père, » elle laisse son récit inachevé et se livre au bonheur de bénir, de glorifier son saint de prédilection. Deux pages remplies de l'éloquence du cœur qui lui est propre, forment le tribut de reconnaissance que Thérèse dépose aux pieds de saint Joseph, sans se douter que ces deux pages deviendront le thème des pieux ouvrages écrits à la gloire du Saint dans les âges suivants. Nous verrons sa dévotion envers lui grandir avec sa propre sainteté. Nous la verrons, en échange des faveurs qu'elle en a reçues, lui offrir des chapelles et des monastères, placer sous son patronage la plupart des fondations du Carmel, donner son nom à un grand nombre de religieuses, répandre enfin sans cesse autour d'elle, avec l'amour de Jésus et de Marie, le culte filial de saint Joseph. Dès maintenant, avant de passer outre, recueillons l'une des pensées qui révèlent le mieux le fond solide, les vues larges, élevées, de la piété de notre Sainte.

« Je ne comprends pas, dit-elle, comment on peut penser à la Reine des Anges et à tout ce qu'elle endura de souffrances, de tribulations avec le petit Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph du dévouement avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. »

Voilà bien le dernier mot de ses ardeurs pour le glorieux Patriarche. Il a plus aimé Jésus, il l'a mieux servi, il s'est plus dévoué pour sa divine Mère que tous les autres saints. On lit dans cette seule phrase, avec la piété solide dont nous parlons, cette délicatesse de sentiments que Thérèse tenait de la nature et qui formait en elle, avec les richesses de la grâce, une si heureuse alliance.

Revenant à elle-même, deux mots lui suffirent pour marquer le mode extraordinaire de sa guérison : « Saint Joseph fit éclater envers moi sa puissance et

sa bonté. Grâce à lui, je recouvrai mes forces, je me levai, je marchai, j'étais délivrée de ma paralysie.

Thérèse, pour témoigner au Ciel sa reconnaissance, reprit aussitôt avec ferveur les exercices de la vie conventuelle. Ceux qui en ont fait l'expérience savent quelles sont les joies du jeune malade, quand il recommence à vivre après avoir longtemps lutté contre les étreintes de la mort. Les premiers rayons du soleil qu'il entrevoit non plus à travers les rideaux de son lit, mais en plein air, en pleine lumière ; les premiers pas qu'il peut faire sous un ombrage ami, ce sont autant de bonheurs, et, si son âme est pieuse, autant de douces et pénétrantes impressions qui l'élèvent vers Dieu. Thérèse goûta ces joies ; elle ressentit profondément ces impressions ; elle aima Dieu davantage ; elle voulut, puisque l'existence lui était rendue, réaliser les résolutions ferventes méditées sur son lit de douleur. Et cependant seize années entières s'écouleront avant qu'elle prenne enfin l'essor qui doit la conduire à ces hauteurs de contemplation, de perfection, de sainteté où se consummera sa vie et où l'Église maintenant l'admire et l'honore. De sœur Thérèse de Ahumada à sainte Thérèse de Jésus il nous reste une longue distance à parcourir.

CHAPITRE VI

Le temps de l'infidélité (1541).

Cette période de la vie de notre Sainte demande une attention sérieuse. Nous affirmons de nouveau ce que nous avons déjà déclaré plus haut : c'est que nous prétendons écrire son histoire et non son panégyrique. L'historien des saints est bien exposé sans doute à laisser souvent un légitime enthousiasme colorer son récit ; celui-ci pourtant doit avant tout garder le caractère historique et rester dans les limites de l'absolue vérité. Or, nous arrivons à l'époque que Thérèse appelle le temps de ses vanités, de sa grande dissipation. Elle s'accuse de tiédeur, de résistance à la grâce, et laisse entendre que ses fautes eurent une gravité réelle. En face de son témoignage, s'élève celui de ses biographes, Yepes et Ribéra, qui la connurent par des rapports personnels et l'entendirent même en confession ; au-dessus de leurs affirmations, déjà péremptoires, nous trouvons encore les décisions du procès de la canonisation, le jugement de Grégoire XV, d'Urban VIII, enfin le sentiment unanime de l'Église, et de tous les écrivains catholiques, sauf quelques plumes

jansénistes. Ces témoignages imposants, irrécusables, démontrent clairement que Thérèse, avec le repentir d'Augustin, les larmes de Madeleine, ne pleura que des infidélités bien légères dont les Bollandistes pourront dire, empruntant une parole de saint Grégoire sur le patriarche Job : « Que chacun admire cette grande âme dans ses vertus ; à mes yeux, elle se montre sublime jusque dans ses péchés (1). »

En effet, sous les ombres de la fragilité humaine, les fautes de Thérèse révèlent encore la noblesse de son cœur, l'influence irrésistible qu'elle exerçait autour d'elle et le saint usage qu'elle en sut toujours faire pour élever les âmes vers Dieu et les initier à la vie surnaturelle de prière, de dévouement qui était la sienne. Mais, au lieu de prévenir le jugement du lecteur, mieux vaut mettre des documents sous ses yeux. Ouvrons d'abord les confessions de notre Sainte et laissons-la s'humilier à son gré. Nous résumerons ensuite le savant travail des Bollandistes sur la question qui nous occupe. Ce travail est lui-même le *compendium* de longues études, des controverses que les docteurs et les pontifes n'ont pas dédaigné de soutenir pour venger l'honneur de la chère Sainte de ses propres accusations et lui garder aux yeux des générations chrétiennes la robe immaculée de l'innocence dont le Seigneur et ses anges ne la virent jamais dépouillée. Nous reprenons le récit de Thérèse immédiatement après sa guérison.

« Aurait-on pu me croire si près de tomber, après avoir reçu du divin Maître des vertus qui me portaient d'elles-mêmes à le servir, après m'être vue en face de la mort, en grand danger de me perdre, et

(1) Moral., liv. XXII, chap. xv. — *Boll.*, n° 133.

avoir été ressuscitée corps et âme, au profond étonnement de tous qui me virent? O mon Seigneur Jésus, que de périls en cette triste vie!

» Mon plus grand malheur, il me semble, fut de ne pas être dans un monastère cloîtré (1). Les bonnes religieuses pouvaient sans doute user innocemment de la liberté dont jouissait le nôtre, puisque la Règle ne leur imposait pas la clôture. Mais pour moi qui suis la faiblesse même, j'aurais trouvé là le chemin de l'enfer, si le Seigneur, par des grâces très particulières, ne m'eût arrachée de ce péril.

» Je commençai donc à m'entretenir avec les personnes du monde, sans penser qu'il en résulterait pour mon âme un si grand dommage et tant de distraction. Suivant simplement l'usage établi dans mon couvent comme dans la plupart des monastères, je crus que ces rapports ne me feraient pas plus de mal qu'à d'autres religieuses dont j'admirais la vertu. J'oubliais qu'étant toutes meilleures que moi, ce qui m'exposait à un vrai péril n'avait pas pour elles le même danger; je dis le même, car, au fond, je vois toujours des inconvénients dans la fréquentation du parloir, quand ce ne serait que celui de perdre son temps.

» Ainsi bientôt, d'occasion en occasion, de vanité en

(1) On sait que le Concile de Trente, quelques années plus tard, rétablit dans toute sa rigueur la clôture monastique. Quant au couvent de l'Incarnation, Notre Sainte a grand soin de faire observer que la ferveur et la régularité ne cessèrent de s'y soutenir malgré les adoucissements apportés à la règle primitive par la mitigation. « Que l'on se garde bien, ajoutera-t-elle à la suite de ses réflexions sur le relâchement d'un grand nombre de communautés, que l'on se garde bien d'appliquer ce que je viens de dire au monastère où j'habitais. Il ne comptait pas parmi les plus fréquentés. On y gardait fidèlement la règle et il renfermait beaucoup de ferventes religieuses que le Seigneur ne saurait cesser de bénir. »

vanité, je me laissai entraîner loin. Je devins si dissipée, que j'eus honte d'entretenir encore avec Dieu la douce et familière amitié de l'oraison (1). De plus, à mesure que grandissaient mes fautes, la pratique de la vertu et les choses spirituelles perdaient pour moi leurs charmes. Je le voyais bien, ô mon Dieu, c'était le châtimeut de mon infidélité. Vous me manquiez parce que je vous manquais. Alors je tombai dans le plus terrible piège que le démon pût me tendre. Je commençai, sous prétexte d'humilité, à craindre de faire oraison ; je me dis qu'il me convenait mieux, puisque j'étais des plus imparfaites, de suivre la coutume générale et de me contenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée, sans prétendre à un commerce intime avec Notre-Seigneur, dans un état où je méritais d'être mise en société avec les démons. Je craignais aussi de tromper tout le monde. Ma conduite extérieure avait de bonnes apparences, et ma communauté n'est point coupable si elle m'a jugée trop favorablement. Je savais donner de moi une idée avantageuse, sans y mettre l'ombre d'un calcul ni d'une feinte, car j'ai toujours eu en horreur l'hypocrisie, la vaine gloire, et, grâce à Dieu, je ne me souviens pas de l'avoir jamais offensé de cette manière. Dès qu'un premier mouvement d'amour-propre s'élevait dans mon cœur, j'en avais tant de peine que le démon y perdait et que moi j'y gagnais : aussi n'a-t-il presque jamais osé me tenter sur ce point. Je dois même dire que ma bonne renommée me pesait lourdement, sachant ce que je valais en réalité. Voici pourquoi l'on s'abusait à mon sujet (2) : on me voyait, malgré ma jeunesse et mes

(1) *Tan particular amistad.*

(2) Au chapitre précédent, la Sainte nous parlait déjà de ses vertus naissantes : nous ne craignons pas d'y revenir. Le même

nombreuses relations, chercher la solitude et m'y retirer souvent pour lire ou prier. Je parlais de Dieu. J'aimais à faire peindre en divers endroits l'image de Notre-Seigneur. J'avais un oratoire, j'en prenais soin, l'embellissant de tout ce qui porte à la dévotion. Jamais je ne disais de mal de personne. Je pourrais ajouter plusieurs choses semblables qui avaient le reflet de la vertu. J'y joignais enfin le vain talent de réussir dans les œuvres que le monde estime. Pour ces raisons on m'accordait autant et plus de liberté qu'aux religieuses anciennes, et l'on était en pleine sécurité sur mon compte. Il est vrai que je n'abusais jamais de cette confiance illimitée, et je n'agissais en rien sans demander permission. »

Arrêtons-nous un instant. Ces apparences de vertu que la Sainte est obligée d'avouer peuvent-elles être considérées en toute justice comme elles le sont par son humilité? La religieuse obéissante qui, malgré une situation exceptionnelle d'indépendance, accordée légitimement par ses supérieurs, ne veut rien faire sans recourir à leur avis, à leur autorisation; la religieuse charitable envers tous, aimable avec ceux qui l'approchent, indulgente, bienveillante pour les absents; la religieuse fervente qui donne beaucoup de temps à la prière, n'est-elle régulière qu'en apparence? N'a-t-elle pas, au contraire, les vertus essentielles de son état? Si des imperfections viennent s'y joindre, celles-ci pourront affaiblir, mais non détruire en elle la vie de la grâce et de l'union à Dieu.

tableau s'accroît, peint au naturel, avec une simplicité qui ne connaît ni les restrictions, ni les détours de l'humilité affectée. C'est une confession intime, adressée à son directeur et qui serait incomplète, si elle ne plaçait, près de l'aveu de ses fautes, le souvenir des dons reçus du ciel.

Ces aveux de la Sainte auront donc leur poids dans la controverse que nous comptons soutenir avec elle, quand elle aura terminé le récit de ses égarements. Après des considérations générales sur les inconvenients qu'entraîne le défaut de clôture dans les monastères, Thérèse reprend sa confession.

« Tandis que je m'entretenais un jour avec une personne dont je venais de faire la connaissance, Dieu me fit entendre que de telles amitiés ne me convenaient pas et jeta une lumière dans mes ténèbres. Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut, triste et sévère, me témoignant ainsi combien je l'affligeais. Je ne le vis que des yeux de l'âme, mais d'une manière plus claire, plus distincte que je n'eusse pu le voir des yeux du corps. Son image se grava si profondément dans mon esprit qu'après plus de vingt-six ans elle y est encore empreinte. Saisie de trouble et d'effroi, je ne voulais plus recevoir cette personne. Par malheur, j'ignorais alors que l'âme peut voir sans l'intermédiaire des yeux du corps. Le démon se servit de mon ignorance pour me persuader que c'est chose impossible : il me représenta ma vision comme une tromperie, un artifice diabolique, et me mit dans l'esprit d'autres mensonges du même genre. Au fond du cœur, j'avais toujours le secret sentiment que ce que j'avais vu venait de Dieu ; mais, comme mes inclinations n'y trouvaient pas leur compte, j'essayais de me mentir à moi-même. Je n'osai en parler à qui que ce fût. On me pressa bientôt de mille importunités, on me dit que ce n'était pas mal de recevoir une telle personne, que mes relations avec elle, loin de me nuire, me seraient très honorables ; enfin je cédaï. A différentes époques je me suis engagée dans des conversations semblables, mais aucune ne m'a tant dissipée que

celle dont je parle à présent, parce que j'y prenais plus de plaisir.

» Une autre fois, me trouvant au parloir avec la même personne et plusieurs qui l'accompagnaient, nous vîmes accourir vers nous une espèce d'animal, du genre des crapauds, mais d'une grosseur extraordinaire et qui marchait beaucoup plus vite. Jamais je n'ai pu m'expliquer comment un pareil animal pouvait se trouver en plein midi dans un appartement (1). L'impression que j'en reçus ne me parut pas sans mystère et j'en ai toujours gardé le souvenir. O grandeur infinie de mon Dieu ! Avec quels soins et quelle tendresse vous ne cessiez de m'avertir ! mais combien j'abusais de votre miséricorde ! »

La Providence ménageait à Thérèse encore d'autres leçons.

(1) Le monastère de l'Incarnation conserve encore le parloir où Thérèse recevait ses visites : un tableau y représente les deux visions qu'elle raconte ici. Nous ignorons si ce tableau est la copie de celui dont l'histoire contemporaine raconte ainsi l'origine : « Quand Notre Seigneur apparut à notre sainte Mère avec un visage sévère, comme elle le rapporte au chapitre vii de sa *Vie*, il était attaché à la colonne, tout couvert de plaies, un morceau de sa chair déchirée et comme pendante à un bras près du coude. Cette figure demeura si profondément empreinte dans l'imagination de la Sainte qu'elle l'avait encore présente plus de vingt-six ans après. Et comme elle en recevait un très grand profit, elle la fit peindre dans un ermitage du couvent de Saint-Joseph par un excellent peintre, nommé Jérôme d'Avila, qui ne couchait aucun trait de son pinceau que la Sainte ne lui en donnât l'idée. Lorsqu'il fallut représenter cette plaie qui se trouvait au coude de notre Sauveur, le peintre, se trouvant en peine, se retourna vers la Sainte pour apprendre de sa bouche comment il ferait ; et, quand il retourna sa vue pour faire le mieux qu'il pourrait, l'on tient pour un miracle assuré qu'il trouva cette plaie déjà dépeinte et si parfaitement achevée qu'il semblait que ce morceau de chair fût détaché du bras du Sauveur et qu'il pendit à son coude. Ce tableau est si vif et si touchant du premier abord qu'il cause une tendresse sensible. » (*Hist. Gén. des Carmes*, traduction française de 1655.)

L'une de ses parentes, religieuse vénérable par son âge et par ses vertus, la surveillait de près et ne lui épargnait pas les bons conseils : « Ses paroles, dit la Sainte, loin de me convaincre, m'ennuyaient : je trouvais qu'elle se scandalisait sans raison. » Les entretiens de son père la touchaient davantage. Depuis que don Alphonse l'avait donnée à Dieu, il s'était voué lui-même à la vie parfaite, dans le secret de sa demeure. Sous la direction de Thérèse qu'il visitait souvent, à l'aide des livres qu'elle lui procurait, il se livrait à l'oraison avec une ferveur toujours croissante. Le pieux vieillard vénérait son enfant bien-aimée : il la croyait très avancée dans les voies intérieures où elle savait si bien le conduire. Thérèse, qui souffrait déjà de se voir entourée de l'estime générale, ne put supporter longtemps l'erreur de son père.

« Je lui avouai, raconte-t-elle, que j'avais abandonné l'oraison, mais sans lui en dire la véritable cause. Je prétextai seulement mes infirmités : en réalité, quoique délivrée de ma grande maladie, j'avais encore et j'ai toujours eu depuis bien à souffrir. Cela ne suffisait point cependant pour me justifier : il n'y a pas besoin de forces corporelles pour prier, mais d'amour et de constance. Mon père, qui m'aimait tendrement et qui s'abusait sur mon compte, crut tout et me plaignit. Comme il avait déjà fait beaucoup de progrès dans la perfection, il ne restait plus aussi longtemps avec moi. Après quelques instants d'entretien, il me quittait, disant que ce serait du temps perdu de rester davantage. Moi, qui en perdais d'une autre manière, je n'y regardais pas de si près. »

Thérèse néanmoins souffrait cruellement de ses infidélités : elle avait assez l'expérience des joies divines, des consolations intérieures pour en rester altérée, au

milieu des vaines distractions qu'elle acceptait par complaisance bien plus que par attrait. Mais elle s'était imposé, comme un châtiment de ses fautes, la défense absolue de reprendre l'oraison, tant que durerait son état de dissipation et de tiédeur. La pauvre Sainte s'enfermait ainsi dans un cercle vicieux : elle en parle admirablement au dix-neuvième chapitre de sa Vie.

« Voici la plus terrible batterie que me dressa le démon. Il me persuada que ce serait de ma part un grand défaut d'humilité d'oser me livrer à l'oraison, aussi coupable que je l'étais. Cette pensée me jeta dans de telles angoisses que j'y renonçai entièrement durant un an et demi, au moins pendant un an : pour les six mois de plus, je ne m'en souviens pas bien. Hélas ! de moi-même je me mettais dans l'enfer, sans qu'il y eût besoin de démons pour m'y précipiter. O Seigneur mon Dieu, quel aveuglement ! et que notre ennemi va bien à ses fins quand il nous éloigne de l'oraison ! Il sait, le perfide, qu'une âme fidèle à la prière est perdue pour lui et que les fautes mêmes, où il l'entraîne, serviront par la bonté de Dieu à redoubler sa ferveur. »

Ces derniers mots renferment un mystère apparent que la Sainte se hâte d'expliquer. Nous ne pouvons encore ici résister au désir de citer cette page vraiment digne des pages les plus exquis des *Confessions de saint Augustin*.

« O mon Seigneur Jésus, que se passe-t-il, en effet, dans une âme, tombée des saintes hauteurs de l'oraison dans quelque péché, lorsque votre divine Miséricorde lui tend la main et la relève de sa chute ? Comme elle reconnaît d'un côté vos grandeurs, votre bonté infinie, et de l'autre sa misère ! Elle se meurt de repentir en contemplant vos adorables perfections.

Pauvre infidèle ! elle baisse les yeux et n'ose d'abord vous regarder ; puis elle les lève pour comprendre ce qu'elle vous doit. Elle redouble de dévotion envers la Reine du Ciel, et la conjure de vous apaiser. Elle invoque les saints qui sont tombés comme elle, après avoir reçu de grandes grâces ; elle les supplie de lui venir en aide. Elle voit dans chacun de vos dons un excès de bonté et se trouve indigne que la terre la supporte. Elle vole aux sacrements ; sa foi si vive lui découvre la vertu que vous y avez renfermée. Elle vous loue, elle vous bénit de nous avoir laissé ce remède et ce baume divin qui non seulement guérit nos plaies, mais les fait disparaître. Elle admire, elle s'émerveille. Et qui donc, ô Seigneur de mon âme, ne serait saisi d'un saint effroi, en vous voyant punir par de si grandes miséricordes une trahison si abominable ? Vous vous êtes ainsi vengé de moi, Seigneur Jésus, et je ne sais comment, en écrivant ceci, je ne sens pas mon cœur se fendre. Croirais-je donc par les larmes que je verse devant vous, larmes que vous faites couler, mais qui ne sont par elles-mêmes que l'eau d'une source corrompue, croirais-je réparer dignement tant d'offenses, cet enchaînement de fautes par lesquelles je ne cessais de résister à votre grâce ! O mon Maître bien-aimé, donnez quelque valeur à mes tristes larmes et rendez limpide cette eau trouble...

» Mais où avais-je donc l'esprit lorsque, hors de vous, Seigneur, j'espérais trouver un remède ! Quelle folie de fuir ainsi la lumière pour heurter à chaque pas dans les ténèbres ! Et quelle orgueilleuse humilité le démon m'inventait pour me faire abandonner la colonne tutélaire de l'oraison dont l'appui m'aurait préservée de si grandes chutes !... Comment mon âme

aurait-elle pu reposer en paix lorsqu'elle s'éloignait de son unique repos, emportant avec elle le souvenir des grâces déjà reçues, et voyant d'autre part quel dégoût on trouve au fond de tous les plaisirs de la terre? Je ne sais comment j'ai pu supporter un pareil état. Ce qui me soutenait sans doute, c'était l'espérance de reprendre l'oraison, car je gardais toujours dans mon cœur la ferme résolution d'y revenir : j'attendais seulement pour cela que je fusse devenue meilleure. Oh! dans quel mauvais chemin me jetait ce fol espoir! Le démon m'y aurait enchaînée jusqu'à mon dernier soupir et, du tribunal de mon juge, il m'aurait entraînée dans l'enfer. Si l'oraison et la lecture, les lumières que j'y puisais, la vue de mon infidélité, les larmes mêmes répandues au pied de Notre-Seigneur, n'avaient pu me rendre victorieuse de ma faiblesse, que devais-je attendre, si ce n'est ma perte, en me privant de tous ces secours (1)? »

Nous venons d'entendre les gémissements de la grande Sainte et les accents émus de son repentir. Nous avons choisi dans ses confessions les lignes où elle s'accuse avec le plus d'énergie, laissant de côté de longs passages où, malgré elle, le parfum de sa constante innocence se trahit. Il est temps de soulever le voile de larmes et de confusion dont elle aime à se couvrir, d'écartier ses expressions touchantes, et, en allant au fond des choses, de voir quels furent les grands égarements de sa vie et les défaillances de son cœur.

Après avoir lu, relu, étudié, analysé les textes que nous venons de citer, que doit-on en conclure? Deux choses, il nous semble.

(1) *Vie*, chap. XIX.

D'abord Thérèse garde toujours fidèlement, non seulement les préceptes divins, mais aussi les observances d'une règle adoucie, il est vrai, par des concessions autorisées, assez austère cependant pour maintenir dans la ferveur la plupart des religieuses qui peuplaient alors le monastère de l'Incarnation. Or, parmi les sœurs, Thérèse, malgré sa jeunesse, jouissait de la même confiance que les anciennes. On l'estimait, on la vénérait, on lui laissait une liberté dont elle est forcée d'avouer qu'elle n'abusa jamais. Et c'est à l'ombre de ce cloître béni que s'écoule le temps de « sa grande dissipation ». Protégée par son habit religieux, bien plus encore par les fortes vertus qui la rendent digne de le porter, entourée de saintes compagnes qui sont pour elles autant d'anges gardiens, attachée par ses goûts, ses attrait et par sa ferme volonté aux devoirs de sa vocation : c'est ainsi que Thérèse est obligée de se présenter elle-même à nos regards, à l'époque pour laquelle son humilité ne saura trouver de termes assez flétrissants. Voilà la première conclusion de son propre récit.

En second lieu, sur ce riche fonds de vertus naturelles et de dons de la grâce, il y a des imperfections, il y a des faiblesses ; ce dernier mot est le plus expressif que nous puissions choisir. Ces faiblesses, quelles sont-elles ? Nous ne pouvons en découvrir d'autres dans les accusations de la Sainte qu'une complaisance peut-être excessive envers ceux qui lui demandent ce qu'elle sait donner largement et noblement : son temps, son dévouement, ses services, son affection, ses conseils. D'un courage viril lorsqu'il s'agit de s'imposer un sacrifice, de supporter de dures épreuves telles que celle d'une longue maladie, Thérèse est faible devant une parole suppliante,

devant un désir exprimé. Son grand et bon cœur a besoin de se donner, d'obliger, de rendre les autres heureux. Puis elle ne peut ignorer absolument l'ascendant qu'elle possède sur ceux qui l'approchent. Elle a le don de persuader, d'entraîner les volontés : elle s'en sert pour gagner à Dieu quiconque entre en rapport avec elle. Son ravissant talent pour la conversation, qui lui attire tant de visites, n'est entre ses mains innocentes qu'un filet tendu pour la gloire du Seigneur, car toujours elle parle de préférence de Dieu, des choses divines, et ne se trouve satisfaite que lorsqu'elle amène l'entretien de ce côté. Elle obtient ainsi des succès tout apostoliques auxquels viennent se joindre, à son détriment, les louanges, l'admiration, l'empressement du monde. On se dispute ses instants. L'élite de la société de la pieuse Avila veut entendre et entretenir cette jeune religieuse, qu'elle a aimée déjà aux beaux jours de son adolescence, et qu'elle retrouve spirituelle et charmante au fond du cloître. Thérèse n'a pas la force de résister au courant qui l'entraîne; elle reçoit avec sa gracieuse simplicité tous ceux qui la demandent, les ravit sans le vouloir, et se crée ainsi d'innombrables relations qui absorbent ses journées, sauf le temps réservé aux exercices de règle dont elle ne se dispense sous aucun prétexte. Tels sont les grands égarements que notre Sainte pleurera jusqu'à ses derniers jours.

Ces égarements eurent leur gravité, nous l'accordons à Thérèse, mais en quel sens (1)?

Il sera demandé compte à chacun des dons que Dieu

(1) Nous résumons simplement ici l'étude des *Bollandistes*, n^{os} 126 à 138.

lui aura faits : on demandera beaucoup à qui aura reçu beaucoup et peu à qui aura peu reçu. Voilà le code divin de la suprême justice, tel que Notre-Seigneur l'a lui-même formulé.

Or, notre Sainte, depuis son enfance, avait été comblée des faveurs du Ciel. Des lumières intimes, de profondes impressions de la grâce, des attraités surnaturels, enfin l'épreuve de la souffrance, tout l'avait disposée, selon les desseins de Dieu, à entrer dans la voie d'une oraison très sublime et d'une grande sainteté. Aux premières lueurs de sa raison naissante, le Seigneur l'avait appelée; il lui avait découvert quelque chose de sa bonté infinie. Elle en avait assez vu pour courir au martyre afin de posséder plus vite ce souverain Bien qui saisissait son cœur. Mais bientôt la lutte s'engage; le monde et le démon tentent l'un et l'autre d'arrêter dans son vol la jeune fille d'abord, la religieuse ensuite. Ils savent que cette âme est trop belle et trop pure pour se laisser jamais séduire par le mal. Ils essaient du moins de l'étourdir, de dissiper son temps, de ralentir sa ferveur. Ils cachent leurs pièges sous des apparences bien faites pour l'abuser : au nom de la reconnaissance, de la complaisance, sous le prétexte du bien que produit sa parole, ils l'entraînent dans une succession de visites, de conversations au milieu desquelles la pauvre Sainte perd son recueillement. Elle sort de sa voie, elle abandonne l'oraison. Sa dissipation met obstacle à la grâce qui se retire et la laisse plongée dans la désolation intérieure. Oh ! nous comprenons maintenant ses larmes. Oui, elle peut, elle doit pleurer ces longues heures perdues dans le commerce des créatures, tandis que le Seigneur et ses anges la conviaient à leurs entretiens. Elle peut et doit pleurer les vaines joies qu'elle

a trouvées dans les relations du monde après avoir goûté les délices du ciel, et des infidélités si légères pour d'autres, mais ayant pour elle la double gravité de l'amour divin délaissé et d'une vocation exceptionnelle abandonnée.

Là s'arrête l'étendue de ses torts, et qui leur en donnerait une autre ne saurait pas entendre les plaintes de son repentir. Si ces accents émus, leurs expressions si vives jettent dans quelque esprit l'ombre d'un doute sur la vertu toujours pure et inébranlable de Thérèse, répondons à ce doute par les aveux que la Sainte accorde à la stricte vérité. Rappelons sa douceur, sa charité, le soin avec lequel elle éloignait de ses entretiens les moindres médisances ; souvenons-nous de ses victoires sur l'amour-propre, de sa fidélité aux lois du monastère, de ses nombreux exercices de piété, exercices qu'elle n'omit pas, remarquons-le bien, lorsqu'elle abandonna l'oraison mentale. Ajoutons enfin ce dernier détail qu'elle nous confiera plus tard : « Malgré toute ma misère, j'avais toujours devant les yeux la crainte du Seigneur. » Dans une telle vie, où sont les grandes fautes ? On les cherchera en vain et le regard divinement éclairé de la Sainte Église, sondant les moindres replis de cette belle existence, n'a pu lui-même y découvrir aucune tache qui ait jamais privé la Sainte de son innocence baptismale. « Les saintes exagérations de son humilité, » selon l'expression d'Urbain VIII, attirèrent l'attention spéciale des auditeurs de Rote, chargés du procès de la canonisation, sur le degré de culpabilité que Thérèse avait atteint par ses *grands péchés*. Après l'examen le plus rigoureux et l'audition des dépositions les plus autorisées, les juges ecclésiastiques déclarèrent solennellement qu'elle n'avait jamais com-

mis de faute mortelle. Divine vengeance du Seigneur : Thérèse, dans l'ardeur de son amour, ne sait comment s'abaisser, s'humilier, pour exalter davantage la miséricorde de Dieu, et Dieu tire de cet abaissement même la gloire de sa servante bien-aimée.

CHAPITRE VII

Conversion.

Les relations de Thérèse avec sa famille étaient restées très intimes, et, si sa conscience lui reprochait sévèrement ses trop nombreuses conversations avec les personnes du monde, elle ne pouvait avoir les mêmes alarmes au sujet de ses rapports avec son père et ses sœurs. En effet, le Seigneur devenait de plus en plus le Maître de ce foyer béni. Don Alphonse ne venait à l'Incarnation que pour s'édifier près de sa fille et pour prendre ses conseils. Il lui rendait compte, avec une simplicité touchante, des grâces que Dieu lui accordait dans l'oraison, lui parlait de ses lectures spirituelles, lui communiquait ses réflexions et la conjurait de l'aider à s'avancer dans la voie où elle l'avait introduit. Les progrès de son père humiliaient profondément Thérèse, mais la consolait aussi, en lui donnant en quelque sorte le moyen de dédommager Notre-Seigneur de ses infidélités personnelles. « Hélas ! s'écrie-t-elle, je sentais bien que je ne servais pas Dieu comme l'exigeait ma conscience, et,

pour ne pas perdre tout à fait les lumières que sa divine Majesté m'avait accordées, j'essayais de les communiquer à des âmes ferventes qui en profitaient à ma place. »

Parmi ces âmes ferventes, don Alphonse tenait le premier rang. Sous la direction de Thérèse, sa piété toujours solide, mais jadis quelque peu craintive, s'épanouissait dans l'amour de Jésus. Il lisait moins, il priait davantage, et, dans la prière, il croyait déjà goûter les délices du ciel.

C'était le couronnement de cette vie patriarcale qui, après s'être écoulée dans l'exercice des bonnes œuvres et dans l'accomplissement des devoirs d'un chef de famille, s'endormait doucement dans le repos de saint Jean sur le sein du Seigneur.

Un jour, un douloureux message arrive à l'Incarnation : don Alphonse est très mal et demande sa fille. Avec l'autorisation de ses supérieures, Thérèse se rend aussitôt près de lui et comprend, en le voyant, que l'heure du suprême sacrifice n'est pas éloignée. Le pauvre père veut mourir entre les bras de celle qu'il regarde comme son ange visible et entendre encore sa voix chérie lui parler des joies éternelles. Thérèse de son côté ne peut s'éloigner un seul instant de ce père tant aimé.

« En le perdant, dit-elle, je perdais tout mon bonheur. J'eus cependant la force de concentrer ma douleur pour la lui cacher. Jusqu'à sa mort je restai calme, bien qu'en voyant s'éteindre par degrés la vie d'un père que j'aimais tant, il me semblât qu'on m'arrachait l'âme. Mais le Seigneur lui donna une si sainte mort que je ne pourrais assez l'en bénir. C'était chose touchante de voir la joie surnaturelle de ce bon père et d'entendre les conseils qu'il nous donna lorsqu'il

eut reçu l'Extrême-Onction. Il nous conjura de le recommander à Dieu et de demander miséricorde pour lui, de remplir fidèlement nos devoirs et de nous rappeler comment passent et finissent les choses de ce monde. Puis son regard se voilant de larmes, il nous exprima la douleur de n'avoir pas mieux servi Notre-Seigneur et il ajouta, qu'en ce moment suprême, il regrettait de ne pas s'être fait religieux dans un ordre des plus austères.

» Il souffrait beaucoup, surtout d'une douleur aiguë dans les épaules qui ne lui laissait pas un instant de repos. Je me souvins de sa dévotion pour le mystère de Notre-Seigneur portant sa croix, et je lui dis que notre divin Sauveur voulait sans doute lui faire sentir quelque chose des douleurs qu'il avait endurées dans ce mystère. Cette pensée lui donna tant de consolation qu'il ne laissa plus échapper la moindre plainte. Il resta trois jours privé de connaissance ; mais, le jour de sa mort, Notre-Seigneur la lui rendit entièrement, à notre grande surprise, et il la conserva jusqu'à la fin. Arrivé à la moitié du *Credo* qu'il récitait lui-même d'une voix distincte, il rendit doucement le dernier soupir. Aussitôt ses traits prirent une beauté surnaturelle : il semblait reposer dans la paix des anges et, selon moi, il était bien leur frère par la pureté de son âme et ses saintes dispositions au moment de la mort. Son confesseur, religieux de l'Ordre de saint Dominique, nous dit qu'il le croyait admis sans délai au bonheur du ciel (1). »

Le dernière bénédiction de son père mourant obtint à Thérèse une grâce décisive. Le religieux dont elle vient de parler, le Père Vincent Varron, avait assisté

(1) *Vie*, chap. VII.

le saint vieillard avec un dévouement et une piété qui la touchèrent profondément. Elle pria ce Père d'entendre sa confession : son cœur brisé, délivré par la douleur des attachements qu'elle appelait ses chaînes, s'humilia dans des aveux semblables à ceux dont nous avons lu le récit. Le Père Varron, plus éclairé encore par sa grande vertu que par sa science théologique, vit aussitôt quelle âme la Providence confiait à sa direction, et, selon l'expression de la Sainte, il prit à cœur l'avancement spirituel de sa nouvelle pénitente. Celle-ci, de son côté, pour la première fois de sa vie, se sentit comprise. Jusqu'alors elle n'avait ouvert sa conscience qu'à des juges trop indulgents, qui la rassuraient sur son état intérieur, approuvaient toutes ses relations et ne trouvaient rien à blâmer dans ses entretiens. Leur seul tort était sans doute de conduire Thérèse comme une religieuse ordinaire, sans tenir compte des vues exceptionnelles du Seigneur à son égard ni des grâces particulières qu'elle avait déjà reçues. Le Père Varron, mieux inspiré, exigea d'abord qu'elle reprit l'oraison. « J'obéis, dit-elle, et, depuis ce temps, je ne l'ai plus quittée (1). »

Le prudent directeur ne demandait rien autre chose. Il savait qu'en ramenant la Sainte aux pieds de Notre-Seigneur, en l'obligeant à se livrer de nouveau aux attraites de la prière, il assurait pour l'avenir le triomphe complet de la grâce sur cette âme aussi délicate que généreuse, plus sensible aux bienfaits qu'aux reproches et aux châtiments. Aussi, sans la presser de renoncer à des relations dont il connaissait la parfaite innocence, il se contenta de la remettre entre

(1) *Comencé a tornar a ella, y nunca mas la dejó.* (Vie, chap. vii.)

les mains de Dieu par la fidèle pratique de l'oraison. En effet, Thérèse aussitôt entra dans une nouvelle phase : période de lutte, de souffrance : agonie d'une amertume souvent inexprimable, crucifiement de douze ou treize années qui, à son terme, nous donnera enfin notre grande Sainte dans toute la beauté de son caractère et de son type surnaturel.

Nous n'essaierons pas de raconter nous-même ce martyre intérieur que Thérèse a dépeint tel qu'elle l'avait souffert. Avant de l'entendre, nous devons examiner un instant la situation vraie de son âme pendant cette période, situation que son amour toujours humble, toujours pénitent voudra couvrir du même voile de confusion.

Fidèle à l'oraison, Thérèse ne pouvait plus être infidèle à Dieu, en admettant, s'il le faut, qu'elle l'eût été plus ou moins pendant les années précédentes. Néanmoins elle n'avait pas acquis le degré de pureté où la voulait élever Celui qui l'avait choisie pour la confidente de son cœur, la contemplatrice de sa Beauté trois fois sainte. Elle n'avait pas brisé des attachements légitimes sans doute, mais qui la retenaient dans une sphère d'affections terrestres et l'empêchaient de prendre son vol vers Dieu. Elle eût voulu se donner sans réserve à son Maître bien-aimé ; elle hésitait, elle frémissait devant certains sacrifices redoutables surtout parce qu'en les acceptant, elle devait aussi les imposer à d'autres. De là des peines intérieures qui, pour son cœur aimant, devenaient une torture ; de là aussi un travail de purification complète qui, à son insu, la disposait à entrer immédiatement dans la plus étroite union avec Dieu, lorsque la grâce frapperait chez elle son dernier coup.

D'abord la main divine l'atteint dans la partie sen-

sible de son être, la prend par le cœur, si nous osons ainsi dire, et son martyre commence par le tourment de la reconnaissance.

« La vie que je menais était très pénible, parce qu'à la lumière de l'oraison je voyais mes fautes sous un nouveau jour. D'un côté, Dieu m'appelait ; de l'autre, le monde me cherchait... O mon Dieu, comment pourrais-je dire ce que votre miséricorde fit pour moi durant ces années, et la lutte que votre amour soutenait contre mon ingratitude ? Comment trouver des termes assez forts pour exprimer les grâces dont vous me combliez ? Au moment où je vous offensais le plus, vous me disposiez soudainement par un extrême repentir à recevoir vos faveurs et à goûter vos consolations. O mon souverain Roi, il est bien vrai que vous me connaissiez ; vous saviez me châtier de la manière la plus délicate et la plus rigoureuse, en punissant mes fautes par des bienfaits. Non, ce n'est pas folie de parler ainsi, bien qu'en ce moment ma raison dût se troubler au souvenir de mon ingratitude. Avec mon caractère, je souffrais beaucoup plus de recevoir, après mes fautes, des faveurs que des châtiments. Une seule de ces faveurs me confondait, m'humiliait, m'abîmait dans mon néant, mieux que n'auraient pu le faire toutes sortes de maladies et de tribulations. Dans l'épreuve, j'aurais vu du moins une juste punition ; j'y aurais trouvé quelque moyen d'expiation pour mes nombreux péchés. Mais me voir comblée de nouvelles grâces, après avoir fait le plus triste abus de celles que j'avais reçues, c'était pour moi un bien autre tourment, tourment que comprendront, j'en suis certaine, ceux qui ont quelque connaissance et quelque amour de Dieu. Je pleurais, je m'indignais contre moi-même, quand, au milieu des saintes délices dont

le Seigneur m'enivrait, je songeais que le lendemain je l'offenserais encore, malgré toutes mes bonnes résolutions (1). »

Bientôt le Ciel semble se mettre d'accord avec notre Sainte: son martyre prend une autre forme. Les joies divines se retirent; les consolations s'évanouissent; les douceurs sont changées en amertumes. Thérèse traverse les aridités du désert. Son oraison devient une agonie où son âme abattue, désolée, doit soutenir « l'ennui de rester longtemps en compagnie de celui qui est si différent de nous (2) ».

« Hélas! très souvent et pendant des années entières, j'étais moins occupée de Dieu et de bonnes pensées que du désir de voir finir l'heure de l'oraison. J'écoutais quand sonnerait l'horloge. J'aurais alors préféré la plus rude pénitence à la peine de me recueillir aux pieds de Notre-Seigneur. Je ne saurais dire quelle rude guerre je devais soutenir contre le démon et mes mauvaises habitudes pour me rendre à l'oratoire. Dès que j'y entrais, j'étais saisie d'une tristesse mortelle et je devais prendre tout mon courage (qui, dit-on, n'est pas petit) pour me vaincre et me mettre à prier. Enfin Dieu venait à mon secours, et, lorsque je m'étais ainsi fait violence, je goûtais souvent plus de consolations que dans les jours où j'étais mieux disposée (3). »

De longues années devaient s'écouler dans cet état de privation, de désolation. Pour comprendre les rigueurs d'une pareille épreuve, il faudrait, avec le cœur de Thérèse, avoir goûté comme elle au calice

(1) *Vie*, chap. vii.

(2) *Vie*, chap. vii.

(3) *Vie*, chap. ix.

des joies du Seigneur. Celui qui la poursuivait de ses grâces au milieu de sa tiédeur passée se retire et se cache maintenant qu'elle l'appelle de tous ses vœux. Le ciel qui s'entr'ouvrait sur sa tête d'enfant et lui dévoilait ses splendeurs, qui plus tard la soutenait dans les luttes de sa vocation, dans les angoisses de la maladie, dans les périls même de la dissipation, par l'attrait des biens éternels, le ciel semble à présent se fermer pour elle, il se couvre de nuages, il se mure d'airain. Les jours passent et les plus beaux de la vie ; la jeunesse de notre Sainte s'écoule sans charmes, sans bonheur. Rien ne lasse sa constance, rien ne décourage son amour. Le lendemain la retrouve prosternée dans son oratoire à la place que la veille elle a baigné de ses larmes. Elle demande à quelques bons livres de lui suggérer les pensées pieuses que son esprit est impuissant à produire. Elle s'humilie, elle se soumet, elle prie, elle attend, elle espère, elle s'abandonne entre les mains de son Dieu. Telle est pendant quatorze ans l'oraison quotidienne de la grande Sainte. Consolant exemple pour les âmes éprouvées, conduites dans une voie semblable !

Durant cette longue période, sa vie extérieure change peu. Des sollicitudes de famille, le départ de Laurent pour l'Amérique, le mariage de Jeanne, sa plus jeune sœur, avec un pieux gentilhomme de Salamanque, Jean de Ovalle, sont les seuls événements dont nous puissions retrouver le souvenir. Le monastère de l'Incarnation se peuplait de jour en jour davantage. Cent cinquante religieuses y formaient un véritable essaim d'âmes choisies et leur ferveur édifiait Avila. Malheureusement, ce nombre excédait les ressources du monastère et le mettait à la merci des personnes amies qui le soutenaient de leurs bienfaits.

Les parloirs continuaient donc de recevoir de fréquentes visites et, de toutes les religieuses, Thérèse était toujours la plus recherchée. Au triste déclin de notre dix-neuvième siècle, il nous est difficile de comprendre quel charme les vieilles sociétés chrétiennes pouvaient trouver dans leurs relations avec le cloître. Mais dans Avila nous pouvons dire que la chose s'explique d'elle-même. La noble petite ville n'avait grandi que par sa foi et elle continuait à en vivre. Peuplée d'enfants des croisés, isolée par sa situation du mouvement des affaires, sans activité commerciale, sans rapports faciles avec les grandes cités, elle faisait de ses églises, de ses chapelles, de ses communautés le centre de son existence. Les nobles dames et les anciens chevaliers s'y disputaient l'honneur d'entourer de leur protection les familles monastiques et, en échange de leurs faveurs, ils demandaient audience aux religieux, aux religieuses pour parler d'oraison, ou pour s'initier un peu à cette vie claustrale qui s'alliait si bien avec leurs attrait austères. Voilà, disons-le clairement une dernière fois, avant d'abandonner tout à fait ce sujet, voilà les relations dont Thérèse gémissait de subir le joug et que, pour des raisons de convenance, pour des motifs de gratitude, il lui semblait impossible de rompre.

Enfin le jour du Seigneur se leva : ce que quatorze années de prières, de larmes et de luttes n'avaient pu obtenir, un regard de Jésus le fit en un instant.

Le carême de l'année 1553 allait amener les douces et saintes tristesses de la semaine de la Passion ; notre Sainte atteignait déjà ses quarante ans, quand sonna l'heure de grâce qui devait donner Thérèse toute à Dieu, et nous donner à nous sainte Thérèse. Voici le récit de cette heure bienheureuse :

« Un jour, entrant dans un oratoire, je vis devant moi une statue de Notre-Seigneur que l'on avait exposée pour une fête prochaine. Cette image représentait notre divin Sauveur couvert de plaies et avec une expression si touchante que j'en fus toute saisie. Je compris mieux que jamais ce que notre Seigneur a enduré pour nous, et en même temps je sentis si amèrement mon ingratitude que mon cœur semblait prêt à se fendre. Je tombai à genoux aux pieds de mon divin Maître, le conjurant avec un déluge de larmes de me donner la force de ne plus l'offenser. J'appelai à mon secours sainte Madeleine, que j'ai toujours beaucoup aimée et dont j'honorais souvent la conversion... elle me vint en aide. Sans me fier dans mes bonnes résolutions, je mis uniquement ma confiance en Dieu. Je lui dis, s'il m'en souvient bien, que je ne me relèverais avant qu'il m'eût accordé ce que je lui demandais et je tiens pour certain qu'il daigna m'écouter, car ce jour commença pour moi une véritable vie, et je ne cessai plus de faire de véritables progrès (1). »

Une seconde heure de grâce vint affermir le triomphe de la première. Notre-Seigneur avait parlé au cœur de la Sainte d'abord par son image : maintenant il lui parle dans un livre ; bientôt il lui parlera lui-même comme il parlé à ses anges. Il semble qu'avant de se faire entendre directement, la voix divine voulait emprunter des formes sensibles de plus en plus spiritualisées, comme pour élever doucement Thérèse de la terre au ciel par une ascension mesurée, progressive, dont les degrés nous rappellent ceux du Psalmiste : *Beatus vir cujus est auxilium abs te : ascensiones in corde suo disposuit* (2).

(1) *Vie*, chap. ix.

(2) *Psaume* 83, v. 6.

« On me donna, dit-elle, les confessions de saint Augustin : c'est le Seigneur qui le permit, car je n'avais pas songé à les demander et je ne les avais jamais lues. A peine eus-je ouvert le livre que je crus m'y voir moi-même. Je me recommandai de toutes mes forces à ce grand Saint... Je l'avais toujours beaucoup aimé, d'abord parce que le couvent où j'avais été pensionnaire suivait sa Règle, ensuite parce qu'il fut longtemps un pauvre pécheur. Je pensais que, puisque Dieu lui avait tout pardonné, je pouvais obtenir aussi mon pardon...

» Quand j'arrivai au récit de sa conversion, quand je le suivis au jardin où il avait entendu la voix du Ciel, je ne puis dire ce qui se passa dans mon cœur. Il me semblait que c'était à moi que le Seigneur s'adressait. L'âme brisée de repentir, je restai bien longtemps perdue dans mes larmes. Que le Seigneur à jamais soit béni ! Il me rendait alors de la mort à la vie. Aux forces nouvelles que je sentis ensuite, je compris qu'il avait dû entendre mes cris et être attendri de mes pleurs. »

Par ces pleurs salutaires Thérèse mourait en ce jour à sa vie passée, à sa vie déjà bonne, déjà pieuse, mais encore trop terrestre. Sous le même rayon de lumière et de grâce, sa grande âme naissait à une autre vie près de l'âme de son frère en génie, en tendresse, en sainteté, le doux Augustin : plus heureuse que lui encore, elle pouvait se jeter dans les bras de son Dieu avec toute la candeur de sa première innocence et chercher sur le cœur du Seigneur la place que le bon Maître semble avoir exclusivement réservée aux âmes toujours pures.

CHAPITRE VIII

Son oraison. — Sa vie intérieure.

Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui : ce fut le perpétuel cantique des premiers jours qui suivirent les faveurs racontées au chapitre précédent. Passée de la mort à la vie, selon son expression, Thérèse se reposait délicieusement dans l'amour du Seigneur. Malgré la maturité de ses quarante ans, une nouvelle sève de jeunesse et de force circulait dans tout son être : une autre existence allait commencer pour elle et ici s'ouvre pour nous l'histoire de la Sainte.

Mais, nous l'avouons sans détour, là aussi s'arrêterait notre livre, si Thérèse elle-même ne nous venait en aide. L'obéissance, triomphant de son humilité, l'obligea plus tard, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, pour la consolation et l'honneur de la sainte Église, de dévoiler les secrets intimes de son cœur. C'est donc à elle et à elle seule qu'il appartient de les raconter.

Au moment où elle s'élançait vers les sommets de la

contemplation, son doux et sublime génie prend en même temps son vol, et le Seigneur lui donne, pour traduire ses extases et ses ravissements, un style simple et brillant, aussi élevé que le sujet le demande, plein de naturel néanmoins et de comparaisons justes, expressives, qui revêtent d'un véritable charme ses pensées les plus abstraites. A ce langage attrayant, elle joint une science étendue, une science qui comprend non seulement ses connaissances personnelles plus ou moins complètes (1), mais une science universelle, qu'elle emprunte, en les consultant, aux docteurs, aux théologiens, aux hommes les plus éminents de son époque. Cette science humaine s'allie merveilleusement chez elle aux lumières divines puisées dans ses communications incessantes avec le Ciel. Jusqu'alors, remarque son éditeur espagnol, nos œuvres ascétiques avaient été écrites par de savants théologiens, profonds connaisseurs de l'Écriture sainte et de ses commentateurs, habitués aux abstractions scolastiques, au langage conventionnel de l'École pour les définitions et les controverses. Thérèse, étrangère à toutes ces choses, parle le langage des femmes ; elle

(1) D. Vicente de la Fuente donne une haute idée de la culture purement intellectuelle de sainte Thérèse : il rappelle sa première éducation qui la rendait déjà remarquable au foyer domestique comme *persona de instruccion y de imaginacion viva y fecunda* ; ensuite le temps passé au couvent des Augustines où les jeunes filles nobles recevaient l'éducation la plus distinguée de l'époque : *la education mas esmerada* ; enfin sa lecture assidue des Œuvres des Pères et des auteurs ascétiques de Castille, ses rapports fréquents avec les prélats, chanoines, théologiens, avec les grands et les savants d'Espagne. Ces secours extérieurs et ses lumières acquises n'eurent cependant, pensons-nous, qu'une part relativement bien restreinte dans la formation de l'esprit et du cœur de Thérèse. « L'éducation la plus distinguée de l'époque, » il ne faut pas l'oublier, n'était alors, pour les femmes, qu'un enseignement très secondaire, très incomplet.

exprime ses idées avec des mots et des phrases à la portée du vulgaire, mais toujours choisis à propos. La simplicité de ses paroles, l'élévation de ses pensées, tout enchante. Savants et ignorants, âmes pieuses et hommes du monde, quiconque la lit en est rayi, et l'on peut dire qu'elle popularise l'étude de la théologie mystique en rendant accessibles, même aux esprits non cultivés, des vérités connues seulement des théologiens (1), ou enveloppées jusque-là dans le secret des cloîtres.

Une autre remarque doit éclairer les pages qu'on va lire. Le livre de sa Vie écrite par elle-même perd en cet endroit sa forme narrative et devient un traité d'oraison. Thérèse s'efface à dessein et semble décrire d'une manière générale les opérations surnaturelles de la grâce au fond des âmes. Elle nous donne la raison de ce nouveau plan et le motif est digne d'elle.

« Si cet écrit n'est pas bien, celui à qui je l'envoie (2) n'aura qu'à le déchirer ; il en découvrira mieux

(1) « Non pas, observe Vicente de la Fuente, que les théologiens eussent intérêt à tenir ces vérités cachées, mais à cause de la difficulté de les traduire en langue vulgaire, surtout à une époque où l'Eglise devait se mettre en garde des interprétations erronées des protestants et où l'Inquisition veillait de près sur les écrits mystiques. » Ces réflexions s'appliquent particulièrement, on le voit, à l'époque et au pays de sainte Thérèse.

(2) Nous verrons plus loin que la Sainte écrivit une première fois la relation de sa vie sur le commandement du Père Pierre Ybañez, de l'Ordre de Saint-Dominique : les derniers chapitres racontant la fondation du couvent de Saint-Joseph et les grâces reçues à la suite, furent ajoutés au premier manuscrit sur la demande du Père Garcia de Toledo, également de la famille de saint Dominique. Enfin nous devons encore à un Inquisiteur dominicain, don Soto de Salazar, une seconde relation plus complète, écrite avec plus d'ordre et d'enchaînement, et la seule qui nous soit parvenue sous le nom de *la Vida*. Don Soto ayant engagé la Sainte à écrire cette relation pour la soumettre au vénérable maître Jean d'Avila, c'est à ce dernier, semble-t-il, que Thérèse s'adresse ici. (Voir *Vicente de la Fuente*, t. I, p. 3, 4, 5.)

que moi les défauts. Pour l'amour de Dieu, je lui demande une grâce : c'est de publier dès maintenant, s'il le juge à propos, ce que j'ai dit de mes péchés ; je le lui permets de tout mon cœur pour désabuser ceux qui croient voir en moi les vertus que je n'ai pas. Il est certain et bien certain que l'on me donnerait ainsi une grande consolation. Mais je ne lui laisse pas la même liberté pour ce qui va suivre, et, s'il le montre à quelqu'un, je le conjure de ne point dire en qui ces choses se sont passées, ni qui les a racontées ; je ne le veux pas. C'est pourquoi je ne nommerai ni moi ni personne, et j'écrirai de manière à rester inconnue. Si Notre-Seigneur me fait la grâce de mettre quelque chose de bien, c'est à lui que je le devrai, car je n'ai pas plus de science que de vertu. Je n'écris qu'à la dérobée et encore avec peine ; cela m'empêche de filer et je suis dans une maison pauvre où les occupations ne manquent pas (1). »

Après avoir posé ces conditions et pris toutes les mesures que lui suggère l'humilité, Thérèse osera donc écrire les merveilles ou plutôt, pour parler comme elle, les miséricordes de Dieu. C'est le titre, dit-elle, qui conviendrait à son livre. Mais si un secret absolu ne lui était promis, la plume lui tomberait des mains, car il lui suffit d'être femme et surtout femme si imparfaite pour avoir grand scrupule de traiter un pareil sujet.

La discrétion demandée avec tant d'instances eût-elle été gardée fidèlement, on aurait cependant reconnu dans son œuvre l'unique sainte Thérèse. Elle se trahit malgré elle. Sa vie intérieure se lit sans peine

(1) La Sainte écrivait au couvent de Saint-Joseph, la première maison de la Réforme.

à travers les lignes où elle raconte les divers degrés de son oraison. Ces pénibles labeurs, ces sueurs versées sur le sillon qu'il faut creuser longtemps avant de le voir arrosé de l'eau du ciel, elle les connaît d'expérience. Ces aridités, ces dégoûts, ces combats, ce sont les secrets de son oratoire. Et c'est elle aussi qui a goûté ces délices, versé ces heureuses larmes, ressenti ces touches divines, pénétrantes, ineffables. C'est son histoire intime enfin ; il faut la lire, si l'on veut bien connaître la Sainte (1).

Elle commence par jeter sur le passé un regard encore plein de repentir et de larmes : « O Seigneur de mon âme, ô mon souverain Bien, pourquoi faut-il qu'une âme, décidée à vous aimer et prête à tout quitter pour mieux se remplir de votre amour, n'ait pas aussitôt le bonheur d'y parvenir ? J'ai mal dit, je devais dire en nous accusant, car c'est à nous seuls la faute : pourquoi ne voulons-nous pas ? Nous sommes tellement attachés à nous-mêmes et lents à nous en dépouiller que le Seigneur doit nous attendre. Il ne veut pas donner un si grand bien sans être payé d'un grand prix, et nous n'en finissons pas de le lui offrir. La terre, je le sais, n'a pas assez de trésors pour l'acheter. Cependant si nous avons le courage de nous éloigner des choses de ce monde, d'élever vers le ciel nos pensées et nos désirs, de nous disposer pleinement, sans délai, comme l'ont fait quelques saints, Notre-Seigneur nous l'accorderait bientôt.

(1) Nous réunissons ici et aux pages suivantes, le plus souvent en les analysant, divers fragments des douze chapitres du livre de sa *Vie* (x à xxii) dans lesquels la Sainte traite spécialement de ses états d'oraison. Le *Château de l'âme* ou les *Demeures et les Relations* nous donneront plus tard de précieuses lumières sur sa vie intérieure dans ses dernières années.

Mais il nous semble tout lui donner, quand nous lui présentons la rente et les fruits en gardant pour nous le capital et la propriété. Agréable manière de chercher l'amour de Dieu ! On veut le prendre les mains pleines pour ainsi dire ; on le veut dans toute sa perfection et sur-le-champ, et néanmoins on conserve ses attachements. On ne fait aucun effort pour exécuter ses bons désirs ni pour achever de les soulever de terre, et avec cela on ose prétendre aux consolations spirituelles ! C'est impossible : les deux choses ne vont pas ensemble. »

Voilà le souvenir de ses années de défaillance et les premiers obstacles devant lesquels, malgré son énergie naturelle, nous l'avons vue s'arrêter ; la faiblesse, la mollesse, les demi-volontés indécises, flottantes. Elle a connu une autre entrave non moins dangereuse, la fausse humilité « qui croit faire acte de vertu en fermant les yeux sur les grâces de Dieu ». Et comment ces grâces exciteront-elles notre amour, si nous n'osons pas même les regarder ni comprendre que nous les avons reçues ? Plus nous verrons que nous sommes pauvres par nous-mêmes et riches par les dons du Seigneur, plus nous avancerons dans l'humilité vraie, tandis qu'une peur excessive de la vaine gloire abat les forces de l'âme en lui persuadant qu'elle n'est capable d'aucun bien. Cette âme découragée, craintive, se renferme alors dans un cercle étroit qu'elle tremble de franchir. « Elle y marche à pas de tortue et se contente d'apprendre à faire *la chasse aux petits lézards*. » Le démon lui persuade qu'il y aurait de l'orgueil à élever plus haut ses désirs ; sans lui laisser discerner ce que les exemples des saints ont d'admirable et d'imitable, il lui fait entendre que leurs actions ne conviendraient point à

de pauvres pécheurs comme nous. Thérèse a été prise au piège : c'est pourquoi elle s'indigne et terrasse vigoureusement l'ennemi de notre salut.

« Non, sans doute, dit-elle, il ne conviendra pas à une personne faible et malade de passer de longues années dans de dures pénitences au fond d'un désert, où elle ne trouverait ni nourriture ni repos ; mais, avec la grâce de Dieu et un peu de courage, nous pouvons imiter les saints en aimant comme eux la solitude, le silence et bien d'autres vertus qui ne tueront pas ce misérable corps avec lequel le démon s'entend si bien pour déconcerter l'âme. Ce méchant démon nous voit-il un peu de crainte, cela lui suffit, il en profite pour nous persuader que tout va nous tuer. Je dis ce que je sais. Malade comme je le suis, je n'ai jamais pu faire rien qui vaille jusqu'à ce que je me sois bien déterminée à ne plus tenir compte de mon corps et de ma santé (en réalité ce que je fais aujourd'hui est peu de chose). Dieu m'ayant éclairée sur cet artifice du démon, quand celui-ci vient me dire que je vais être malade, je lui réponds : il importe peu que je meure ; s'il me parle de repos : je n'ai pas besoin de repos, mais de croix ; et ainsi du reste. Et depuis que je me traite avec moins de soin et de délicatesse, je me porte beaucoup mieux. »

C'était encore, on s'en souvient, l'une des illusions de la fausse humilité qui avait éloigné Thérèse de l'oraison. Depuis la mort de son père, c'est-à-dire treize à quatorze ans, elle l'avait reprise « pour ne plus la quitter ». Mais ces longues années s'étaient écoulées dans les aridités d'une méditation souvent pénible. La Sainte nous en a déjà parlé. Elle y revient, moins pour insister sur ses peines que pour peindre la marche progressive de la grâce, et prendre les

choses, comme elle le dit, par leur commencement. S'il était permis d'appliquer un nom méthodique à des pages où tout jaillit de l'esprit et du cœur sans préparation étudiée, nous dirions qu'elle a jusqu'ici posé les préliminaires; elle aborde maintenant son sujet : la vie d'oraison.

« Celui qui veut se livrer à l'oraison, dit-elle, doit se figurer qu'il entreprend de cultiver un sol ingrat et couvert de ronces pour en faire le jardin du Seigneur.

« Le divin Maître arrache d'abord les mauvaises herbes et en met de bonnes à la place. A nous ensuite, comme jardiniers, de travailler avec l'aide de Dieu pour élever ces plantes; nous devons les arroser souvent afin qu'elles portent de belles fleurs dont le parfum donne récréation à Notre-Seigneur. S'il en est ainsi, le bon Maître visitera souvent son bien-aimé par terre. Il y prendra ses délices.

« Voyons à présent comment on arrose, pour apprendre ce que nous aurons à faire, ce que le travail nous coûtera, combien de temps on y passera, et si le gain sera plus grand que la peine. Il y a, me semble-t-il, quatre manières d'arroser un jardin. On peut tirer l'eau du puits à force de bras, c'est un rude travail; ou la tirer à l'aide d'une noria, et l'on obtient ainsi une plus grande quantité d'eau avec moins de fatigue; ou encore on détourne l'eau d'une rivière ou d'un ruisseau : cette manière est bien préférable aux précédentes; la terre est mieux abreuvée, le jardinier a moins de mal et on n'y revient pas si souvent; enfin un quatrième moyen et sans comparaison le meilleur de tous, c'est une pluie abondante, le Seigneur arrosant lui-même sans nous laisser la moindre peine. Appliquons maintenant ces quatre manières

d'arroser un jardin aux quatre degrés d'oraison (1) que Dieu a daigné me faire connaître. Si quelqu'un trouve ma comparaison bien plaisante, qu'il en rie, j'y consens de bon cœur.

« Pour les commençants, nous pouvons dire que l'oraison consiste à tirer l'eau du puits. Il en coûte, en effet, de recueillir leurs sens habitués à se répandre au dehors, de renoncer au désir naturel de voir, d'entendre tout ce qui se passe. Leur méditation ne se fait pas sans fatigue d'esprit... et encore Dieu veuille qu'il y ait de l'eau dans le puits, je veux dire des sentiments intérieurs de dévotion. Que fera donc celui qui n'éprouve que dégoût, ennui, profonde répugnance, qui même, à certains jours, ne se trouve pas seulement la force de lever les bras ? Que fera ce pauvre jardinier ? Il se consolera, il se réjouira, il regardera comme une très grande grâce l'honneur de travailler dans le jardin du roi des rois, il cherchera non son contentement, mais celui de son Maître, il sera tout heureux de voir que le Seigneur a tant de confiance en lui qu'il le laisse travailler sans le payer, comptant toujours sur sa bonne volonté ; il prendra la résolution de souffrir jusqu'à la mort, s'il le faut, cette aridité désolante sans jamais abandonner l'oraison. »

Thérèse s'arrête ici et prodigue ses conseils, ses encouragements au pauvre jardinier.

(1) La sainte parle ici de quatre degrés d'oraison. Dans *Le Château de l'âme*, elle en distingue sept. Ces divisions ne peuvent rien avoir d'absolu. M. Ribet, dans sa *Mystique divine*, résumant les opinions diverses des auteurs ascétiques, se rapproche surtout de la dernière classification de sainte Thérèse pour établir les sept degrés suivants : 1° le recueillement passif ; 2° la quietude ; 3° les transports ; 4° l'union mystique simple ; 5° l'union extatique ; 6° le mariage spirituel ; 7° la vision béatifique.

Nous devons rentrer dans notre cadre historique et borner nos citations aux passages qui racontent sa vie intime.

Il n'est pas sans intérêt de connaître quels étaient dans cet état, ses sujets de méditation. « Comme je ne pouvais, dit-elle, discourir avec l'entendement, je me servais de la méthode que voici : J'essayais de me représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ au-dedans de mon âme et de penser aux mystères de sa vie où on le voit le plus délaissé. Il me semblait qu'étant seul et affligé, il m'accueillerait plus volontiers comme un malheureux sans ami. J'avais beaucoup de simplicités de ce genre. J'aimais surtout à méditer sur l'oraison du jardin des Oliviers ; je me plaçais près de Notre-Seigneur pour lui tenir compagnie ; je considérais sa tristesse, sa sueur de sang ; je brûlais d'envie d'essuyer son front divin ; mais le souvenir de mes fautes me retenait. Je demeurais ainsi avec lui tant que mes pensées me le permettaient, car j'en avais bon nombre d'importunes... Je n'osais jamais du reste me mettre en oraison sans l'aide d'un livre : quelquefois je lisais peu, d'autres fois davantage, selon la grâce qui m'était accordée.

» Je trouvais encore un autre secours dans la vue des champs, de l'eau, des fleurs : je lisais dans toutes ces choses la bonté du Créateur, et mon cœur s'élevait vers lui en le bénissant de ses bienfaits et en lui demandant pardon de mon ingratitude.

» Quant au ciel et aux objets surnaturels, j'avais l'entendement trop grossier pour me les figurer. Jamais je n'ai pu me représenter ce que je ne voyais pas de mes yeux comme le font d'autres personnes à l'imagination vive. Je ne voyais aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ présent en moi que d'un regard de foi. »

Mais ce regard devenait de plus en plus pénétrant et soutenu : il lui suffisait et elle ne désirait rien au-delà. Persuadée que l'amour divin consiste à servir le Seigneur dans la justice, avec courage et humilité, et non à jouir de ses faveurs, elle veillait sur elle-même pour ne s'abandonner ni à une joie excessive dans les consolations ni à une trop vive affliction dans les sécheresses ; et, si cette abnégation intérieure semble bien difficile à acquérir, on y parvient, dit la Sainte, « en ayant soin de demeurer en la compagnie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'âme qui le voit ainsi sans cesse devant elle s'enflamme peu à peu d'un tendre amour pour lui ; elle lui parle ; elle l'implore, si elle est dans le besoin ; elle se plaint à lui, si elle est dans la peine ; elle se réjouit avec lui, si elle est dans l'allégresse. » On avance ainsi en peu de temps et, de cette manière, le pauvre cœur humain sort de lui-même insensiblement pour s'abîmer avec toutes ses souffrances ou ses jouissances dans le cœur adorable de Jésus.

Quand on a ces dispositions, il n'y a plus qu'à marcher d'un pas ferme, avec une sainte liberté d'esprit, car « certaines personnes se trompent en pensant que toute leur dévotion va s'en aller si elles cessent tant soit peu de veiller sur elles-mêmes. Sans doute, il est toujours bon de se défier de soi ; mais il est des récréations honnêtes que l'on peut prendre pour revenir ensuite à l'oraison avec plus d'ardeur. En tout la discrétion est nécessaire. »

La discrétion est nécessaire : la confiance, la dilatation du cœur ne le sont pas moins. « Il ne faut pas resserrer ses désirs. Si les saints n'avaient d'abord formé de généreux propos, comment se seraient-ils jamais élevés à la perfection qu'ils ont atteinte ? Dieu demande des âmes courageuses ; il les aime, pourvu

qu'elles soient humbles, et, si bientôt les forces leur manquent, si, comme le jeune oiseau dont les ailes sont encore faibles, elles se fatiguent et sont contraintes de respirer, elles ont parcouru déjà néanmoins un immense espace. »

On le voit, la note dominante de cette direction que Thérèse propose aux autres après l'avoir suivie, c'est le courage, c'est la force (1). Tendre toujours à la vertu pratique, aux actes généreux, à l'humilité exempte de découragement, prier avec ferveur malgré les répugnances de la nature et les aridités de l'épreuve, méditer simplement, avec attention, mais sans contrainte les mystères de la vie de Notre-Seigneur, se tenir en sa présence, attendre tout de son amour, s'abandonner à lui « pour suivre ses traces jusqu'au Calvaire et l'aider à porter sa croix, sans jamais le laisser seul sous ce pesant fardeau » ; voilà les solides fondements que Thérèse donne pour base à l'oraison. C'est le premier degré, celui que l'on doit atteindre et auquel on peut se maintenir avec le secours ordinaire de la grâce.

Une âme pourra devenir très parfaite, très sainte, sans aller jamais au-delà, et nul ne doit chercher à s'élever plus haut par ses propres forces, sous peine d'être bientôt châtié de son orgueil téméraire. Car les grands désirs que Thérèse aime tant (2), parce qu'elle

(1) On dira peut-être que, dans ses écrits, la sainte semble souvent confondre l'oraison elle-même avec ses effets. C'est que, pour elle, l'oraison n'est pas seulement un acte transitoire, un exercice d'une ou de plusieurs heures sans relation avec les actes qui précèdent et qui suivent : c'est la respiration religieuse de toute la journée, le fond essentiel de la vie, l'accomplissement du précepte du divin Maître : *Oportet semper orare*.

(2) Saint François de Sales ne blâme les grands désirs et les grands projets que lorsqu'ils servent seulement à contenter l'imagination et à la détourner du bien actuellement désirable.

sait combien ils plaisent à Dieu, ces grands désirs, disons-nous, ont pour terme le progrès dans l'abnégation, dans les vertus solides, et non les délices surnaturelles que le Seigneur accorde, quand il le veut, par un pur don de son infinie bonté.

Notre Sainte insiste donc sur l'excellence, la sécurité de ce petit sentier de l'oraison commune. En le suivant, on a moins de périls à craindre, moins d'illusions à redouter que dans les chemins plus élevés, et, maître de ses faveurs, « Dieu mène les âmes, avec des grâces différentes, à une égale perfection (1). »

Depuis le commencement de sa vie religieuse, à part quelques instants de recueillement surnaturel, Thérèse marchait dans cette humble voie. On sait ce qu'il lui en avait souvent coûté d'achever son heure d'oraison, malgré ses distractions et ses répugnances. Dieu veut récompenser maintenant vingt longues années de fidélité à la prière, et, peu de temps après ce que nous nommerons avec elle sa conversion, elle reçoit les prémices des grâces extraordinaires dont sa vie doit être désormais inondée.

Une tendresse de dévotion habituelle remplace d'abord ses aridités ; bientôt, pendant ses prières, quelquefois même au milieu d'une lecture, elle est saisie d'un sentiment profond de la présence de Dieu (2). Le

(1) Bossuet : *Instruction sur les états d'oraison*.

(2) C'était le recueillement surnaturel qui précède d'ordinaire l'oraison de quiétude, comme elle l'explique ailleurs. « Il m'était absolument impossible de douter que Dieu ne fût au dedans de moi ou que je ne fusse tout abîmée en lui. Ce n'était pas là une vision ; c'est, je crois, ce qu'on appelle théologie mystique. » La théologie mystique, dans le sens propre du mot, signifie sans doute la mystique doctrinale. c'est-à-dire l'enseignement qui formule et groupe en corps de doctrine les faits et les lois qui intéressent les communications surnaturelles. Mais, remarque

temps du repos commence. Thérèse n'a plus besoin d'aller à la sueur de son front tirer péniblement l'eau du puits.

« Parlons, dit-elle, de la seconde manière d'arroser établie par le Maître du jardin. Elle consiste à puiser l'eau à l'aide d'une noria (1) et à la distribuer par des conduits. Le jardinier en obtient ainsi davantage, se fatigue moins et peut se reposer de temps en temps. J'applique cette comparaison à l'oraison appelée de quiétude. Ici l'âme commence à se recueillir et à éprouver en elle-même quelque chose de surnaturel. Jamais, avec toute l'activité de ses efforts, elle ne pourrait acquérir un pareil bien. Il est vrai qu'elle s'est fatiguée quelques instants en travaillant avec l'esprit ou, si l'on veut, en tournant la roue pour remplir les canaux ; mais l'eau est plus à sa portée qu'au fond du puits, je veux dire que la grâce se fait mieux sentir. »

Thérèse indique les caractères essentiels de ce genre d'oraison, et s'exprime avec une telle sûreté de doctrine que Bossuet, comme saint François de Sales et les autres vrais mystiques des derniers siècles, appuieront sur son autorité décisive leurs écrits de spiritualité. Notre Sainte est ici la grande maîtresse : on la cite en mysticisme, comme en théologie dogmatique on cite saint Thomas.

M. Ribet, auquel nous empruntons cette définition, souvent les docteurs appellent aussi théologie mystique le travail surnaturel de Dieu sur l'âme : ils désignent donc ainsi la mystique expérimentale. (*Introduction.*) Plus loin il ajoute : « La théologie mystique affirme si expressément l'union contemplative que, dans le langage des maîtres, l'union contemplative et la théologie mystique se confondent dans une même et unique réalité. » Sainte Thérèse donne ici le nom de théologie mystique au commencement de l'union surnaturelle de son âme avec Dieu.

(1) Machine hydraulique employée en Espagne.

Sans résumer son admirable travail, ce qui nous entraînerait trop loin, sans entrer dans le détail des règles judicieuses qu'elle nous donne pour discerner l'illusion de la réalité, le naturel du surnaturel, le bon du mauvais esprit, nous continuons à recueillir ce qui peut nous faire pénétrer davantage dans le sanctuaire de son âme éclairée, transfigurée par l'action directe de l'Esprit-Saint. Si les choses que nous allons dire sont toutes nouvelles pour quelques-uns de nos lecteurs, nous les conjurons de ne point juger témérairement l'œuvre de Dieu. Mettrons-nous des bornes à sa puissance? Et sa main paternelle, qui s'ouvre pour remplir toute créature de sa bénédiction, ne peut-elle répandre avec plus d'abondance les trésors de la grâce dans les âmes pures et ferventes qui l'aiment davantage, et le servent plus généreusement? Ne peut-elle récompenser dès cette vie une fidélité extraordinaire par des dons extraordinaires, un amour exceptionnel par les privilèges que l'homme lui-même accorde si volontiers à un ami dévoué, en lui donnant toute sa confiance, en l'initiant à ses secrets, et même par une familiarité divine, une union inénarrable que celui qui n'aime point ne comprendra pas, mais que celui qui aime adore pieusement sans oser y prétendre?

Écoutez donc humblement, pieusement sainte Thérèse; il convient maintenant de la nommer ainsi.

« Dans cette oraison (l'oraison de quiétude) (1), les puissances de l'âme se recueillent au dedans d'elles-mêmes pour goûter plus délicieusement le bonheur dont elles jouissent. Elles ne sont néanmoins ni suspendues, ni endormies, mais seule la volonté agit, et,

(1) L'oraison de quiétude... sentiment délicieux de la présence de Dieu à l'âme, lequel tient en suspens sur ce divin objet, sinon toutes les puissances, du moins la volonté. (Ribet.)

sans savoir comment elle se rend captive, elle se livre à Dieu pour qu'il l'enchaîne par son amour. » Cet acte simple et paisible, ce doux repos de la volonté ne dure pas longtemps sans être interrompu par les autres puissances : l'entendement et la mémoire voulant sortir de leur inaction et prêter leur concours, « troublent l'âme au lieu de l'aider. Que la volonté les laisse faire et demeure dans le calme : prétendre fixer ces deux facultés, ce serait s'égarer à leur suite. Elles sont alors comme des colombes, qui, n'étant pas contentes de la nourriture du colombier, vont en chercher ailleurs, et, après avoir cherché en vain, se hâtent de revenir. De même l'entendement et la mémoire vont et viennent, s'arrêtent quand le Seigneur leur jette un peu de pâture céleste et s'envolent quand il ne leur donne plus rien. L'âme perdrait beaucoup si elle s'en préoccupait; l'entendement lui arrangerait de beaux discours, lui présenterait de belles considérations, et, sous ces gros morceaux de bois, c'est-à-dire, sous ces doctes raisonnements, la petite étincelle de l'amour divin serait bientôt étouffée... tandis qu'avec des brins de paille, de simples actes d'humilité, d'abandon, l'étincelle deviendra un incendie.

« L'âme qui s'y livre aux attrait divins, ajoute la Sainte, s'élève dans cette oraison au-dessus de sa misère et reçoit une certaine connaissance de la gloire du ciel. Elle grandit, elle se fortifie en s'approchant ainsi de Dieu, elle perd le désir des choses de la terre : et comment lui en savoir beaucoup de gré? Elle voit clairement qu'un seul instant de cette joie surnaturelle ne lui viendrait jamais d'ici-bas, et que ni richesses, ni empires, ni honneurs, ni plaisirs, ne pourraient lui donner, l'espace même d'un clin d'œil, ce vrai bonheur, seul capable de la rendre tout à fait contente. Ne con-

naissant rien au delà d'une telle jouissance, elle croit n'avoir plus rien à désirer; de bon cœur, elle dirait avec saint Pierre : « Seigneur, établissons ici notre » demeure. »

Quel est donc cet état nouveau où Thérèse trouve tant de délices ? Elle l'appelle, nous l'avons vu, oraison de quiétude. Dans le langage de la piété, il porte un autre nom plus répandu : celui de contemplation (1) ou d'oraison passive. Un exemple toujours vivant dans nos mémoires chrétiennes nous en fait saisir les principaux traits. Madeleine assise aux pieds du Seigneur, silencieuse, paisible, mais profondément attentive aux enseignements du divin Maître, oubliait tout le reste pour mieux l'entendre. Plus de longs discours, plus de demandes étudiées, plus d'efforts intellectuels pour saisir une vérité quelconque par la réflexion et le raisonnement : regarder le Maître, écouter sa parole, voilà le simple travail de la contemplation.

Mais la contemplation elle-même a des degrés divers. Dieu peut ne laisser voir d'abord à l'âme contemplative que les moindres rayons de sa gloire, si nous osons ainsi parler, et encore en les voilant afin de tempérer leur éclat. C'est assez pour captiver l'amour de son heureuse créature. Plus la vision divine deviendra ensuite directe, étendue, plus l'âme sentira croître sa joie, et cette joie, trop grande pour les forces de la nature, jettera celle-ci dans de sublimes défaillances. C'est à ce spectacle que Thérèse va bientôt nous convier.

Déjà son oraison n'est plus qu'un profond recueil-

(1) Nous ne sommes encore, il est vrai, qu'au premier degré de la contemplation surnaturelle. Mais celui-ci en a retenu plus spécialement le nom, les degrés supérieurs en ayant d'autres qui leur sont propres.

ment, un bienfaisant repos où son âme puise à la fois des consolations très suaves et des forces très vives. Le Seigneur s'approche encore, il se révèle davantage, l'influence de la grâce devient plus intense et notre Sainte entre alors « dans une agonie pleine d'inexprimables délices, où elle se sent presque entièrement mourir à toutes les choses du monde et se perd avec ravissement dans la jouissance de Dieu.

» Cette manière d'oraison est à mon avis, dit-elle, une union très manifeste de l'âme tout entière avec Dieu; seulement Dieu laisse aux puissances la liberté de connaître ce qu'il opère en elles de grand. Elles n'agissent que pour s'occuper de lui sans être capables d'autre chose. Aucune d'elles n'ose remuer. Pour les distraire de cette divine occupation, il faudrait un effort violent, et encore ne parviendrait-on pas à les arracher tout à fait de leur divin objet. L'âme, hors d'elle-même, émue des plus doux transports, voudrait que sa voix éclatât en cantiques de bénédiction, que tout en elle chantât l'excès de son bonheur (1). Elle s'épanche en louanges, en actions de grâces, sans aucun ordre, à moins que le Seigneur lui-même n'en mette. Elle dit mille saintes folies, mais ces folies vont droit au but en charmant Celui qui la met en cet état. »

La Sainte avoue qu'en écrivant ces lignes, elle est possédée de cette céleste folie, et son âme resterait absorbée dans son chant d'amour, si elle ne se souvenait que l'obéissance lui a commandé d'écrire. Repre-

(1) La Sainte ajoute ici, parlant toujours d'elle-même : « Je connais une personne favorisée de ce genre d'oraison, qui, sans être poète, fait quelquefois sur-le champ des couplets pleins de sentiment pour se plaindre à Dieu de son délicieux martyre. Ce n'est pas un travail de son esprit, mais un jet de son âme tourmentée par l'amour. »

nant sa comparaison familière, elle redescend parmi nous pour nous expliquer les effets divins de ce genre d'oraison.

» L'entendement demeure comme stupéfait de voir le Seigneur remplir si bien l'office du jardinier et ne lui laisser d'autre travail que celui de respirer avec délices les premiers parfums des fleurs. Par une seule de ses visites, de si courte durée qu'elle soit (1), un Dieu si puissant change la face du jardin mystique. Créateur de l'eau céleste, il la répand à profusion; jardinier divin, il fait croître et mûrir les fruits. L'âme se voit transformée sans savoir comment. Elle trouve je ne sais quelle force pour commencer à faire de grandes choses; elle voit, en même temps, qu'elle était incapable d'acquérir en plusieurs années les vertus dont le Seigneur vient de lui faire don, et elle sent germer en elle une humilité beaucoup plus profonde que celle qu'elle avait auparavant. »

L'humilité, c'est toujours la pierre de touche. La Sainte ne reconnaît qu'à son contact le véritable esprit de Dieu : elle traiterait toutes ces délices intérieures de mensonges, si elles ne la laissaient plus petite, plus

(1) A l'encontre des faux mystiques, sainte Thérèse insiste à diverses reprises sur la courte durée de ces faveurs extraordinaires. Quand elle en reçut les prémices, l'union, dit-elle, durait très peu, à peine le temps d'un *Ave Maria*. Plus tard, elle ajoute : « Il est à remarquer, du moins à mon avis, que, dans sa plus grande durée, la suspension des puissances de l'âme est bien courte. Quand elle va à une demi-heure, c'est beaucoup, je ne crois pas qu'elle m'ait jamais tant duré. Il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances ne revienne à elle. La volonté est celle qui maintient la toile; mais les deux autres recommencent bientôt leurs importunités. Demeurant calme, la volonté les ramène et les suspend de nouveau; elles s'arrêtent encore un peu pour reprendre ensuite leur agitation naturelle. Avec ces alternatives, l'oraison peut se prolonger et se prolonge de fait plusieurs heures. »

anéantie sous la main du Créateur. Mais à l'humilité doit se joindre le confiant abandon de l'enfant en repos sur le sein de sa mère. « Lorsque Notre-Seigneur élève une âme à ce degré d'oraison, il ne lui demande plus qu'un simple consentement aux grâces dont il la comble, et un abandon absolu au bon plaisir de sa divine sagesse. Il veut disposer d'elle comme d'un bien qui est à lui. » Confiance en Dieu, défiance de soi-même, les énergies de l'espérance avec les réserves de l'humilité, Thérèse le comprend, l'enseigne admirablement, elle y revient sans cesse : ce sont les deux ailes de l'âme, quel que soit son état d'oraison ou son degré de perfection.

Et au point où nous l'avons suivie, si l'âme privilégiée a le bonheur de correspondre avec cette soumission parfaite aux grâces insignes de son Dieu, que fera-t-il d'elle? Nous sommes en face d'un exemple exceptionnel ; on ne doit pas l'oublier ; mais il faut se rappeler aussi cette parole de Notre-Seigneur à une autre sainte : « S'il se trouvait en ce temps-ci des âmes qui eussent pour moi plus d'amour que les saints des siècles passés, je leur accorderais des grâces plus grandes encore que celles dont ces saints furent comblés. »

Thérèse, livrée sans réserve à l'action divine, continue donc son vol : elle monte, elle monte, et ses ardeurs toujours croissantes semblent briser la frêle enveloppe de son âme de feu.

« Dans les degrés d'oraison que j'ai précédemment exposés, dit-elle, il faut que l'âme travaille. En réalité, son travail dans l'oraison d'union est accompagné de tant de douceur et de gloire qu'elle voudrait n'en voir jamais la fin. Elle se trouve encore comme dans son pays et comprend jusqu'à un certain point ce qui se

passé en elle; l'usage de ses puissances, de ses sens extérieurs, lui reste, du moins le plus souvent. Mais dans le nouvel état dont je veux parler maintenant, tout sentiment cesse, l'âme est absorbée par la jouissance sans comprendre ce dont elle jouit. Elle sent qu'elle jouit d'un bien qui renferme en lui seul tous les biens; néanmoins la nature de ce bien lui reste incompréhensible. Quant à la nature et au mode de cette union, je ne saurais en parler : l'explication s'en trouve dans la théologie mystique, et moi j'ignore jusqu'aux termes de cette science. »

A défaut de l'expression théologique, Thérèse reprend ses naïves comparaisons; ici elle les multiplie, les empruntant au feu, à la rosée céleste, aux nues, aux rayons du soleil; puis elle revient aux fleurs de son petit jardin, au vol de la colombe, au nid mystérieux, et, sous ces simples emblèmes, elle donne de précieuses lumières à cette théologie mystique qu'elle se plaint d'ignorer (1).

Enfin elle ajoute : « Je voudrais essayer au moins d'exposer ce que l'âme ressent dans cette divine union. L'union, comme on le sait, est l'état de deux choses qui, auparavant séparées, n'en font plus qu'une. Ô mon Seigneur Jésus, que vous êtes bon ! Soyez béni à jamais, ô Dieu qui nous aimez tant et qui daignez dès cet exil vous donner ainsi à vos pauvres créatures ! Vous vous plaisez d'abord à laisser notre âme voler vers vous de degré en degré, puis vous prenez cette petite colombe et vous la mettez dans le nid afin qu'elle s'y repose. Vous l'avez vue longtemps soutenir

(1) En théologie mystique, dit M. Ribet, l'autorité de sainte Thérèse est sans égale. C'est elle qu'il faut toujours entendre la première. Saint Jean de la Croix lui-même renonce à parler après elle de ces choses dont elle écrit si admirablement.

son vol, en travaillant de toutes les forces de l'entendement et de la volonté à vous chercher et à vous plaire : vous voulez maintenant lui donner sa récompense. Et quelle récompense ! Un seul instant de ce repos divin suffit pour la payer de tous les travaux qu'elle a pu endurer ici-bas. Comment dirais-je les sentiments intérieurs de l'âme en cet état ? Dieu seul en a le secret, car notre entendement, incapable même de le comprendre, à plus forte raison ne saurait l'exprimer. Après avoir communiqué et sortant de cette oraison, je cherchais dans ma pensée ce que fait l'âme durant ce temps. Notre Seigneur me dit ces paroles : *Elle se consume tout entière, ma fille, pour s'abîmer en moi ; ce n'est plus elle qui vit, c'est moi qui vis en elle ; comme elle ne peut comprendre ce qu'elle entend, c'est ne pas entendre tout en entendant.* Ceux qui ont passé par là, auront l'intelligence de ce langage (1). Cette divine union est quelque chose de si secret qu'il est impossible d'en parler plus clairement. J'ajouterai seulement ceci : l'âme se voit unie à Dieu (2), et il lui en reste une telle certitude que d'aucune manière elle ne peut en douter. »

Alors le corps succombe sous le poids du bonheur et de la gloire dont l'âme est inondée. Le sentiment de l'union divine devient tellement vif qu'il absorbe toutes les puissances et tous les sens. C'est une sorte d'assomption de l'âme au-dessus d'elle-même, comme celle de la flamme au-dessus de son foyer. L'extase commence.

Nous ne nous arrêterons pas ici à relever et à combattre les négations de l'incrédulité contemporaine.

(1) Aux autres, dit-elle plus loin, il paraîtrait de l'arabe.

(2) *Solo padre decir, que se representa estar junto con Dios.*

C'est à l'esprit chrétien, à la foi humble et pieuse des âmes croyantes, aimantes, que nous ouvrons avec confiance les pages les plus élevées du traité mystique de notre Sainte. Elles reconnaissent comme nous ces divines merveilles pour l'une des splendeurs du catholicisme. Aux premiers jours de l'Église, Dieu ravissait déjà son ardent apôtre jusqu'au troisième ciel. A travers les âges tourmentés de l'histoire, nous voyons se dessiner de temps à autre de nobles, d'angéliques figures, entourées d'un nimbe glorieux de lumière surnaturelle. Ce sont les grands saints, les grandes saintes ; ce sont les grandes âmes, qui, dès le temps de leur pèlerinage, se sont plongées par l'ardeur de leur prière dans les profondeurs de Dieu. Que se passait-il donc en elles à ces heures bienheureuses où l'extase semblait les ravir à notre vie terrestre ? Sainte Thérèse vient nous le dévoiler en partie avec l'autorité de son expérience.

« L'âme, dit-elle, se sent défaillir avec une joie très vive et très suave : elle tombe dans une sorte d'évanouissement. Elle ne pourrait alors, sans beaucoup de peine, remuer seulement les mains. Les yeux se ferment sans qu'elle veuille les fermer ; si elle les ouvre, elle ne voit presque rien. Elle entend sans comprendre ce qu'elle entend. Elle est incapable de former une parole et de la prononcer, car toutes les forces extérieures l'abandonnent, et, sentant par là croître les siennes, elle peut mieux jouir de sa gloire et de son bonheur. »

Ces derniers mots nous amènent à considérer la partie positive, le principe fécond de l'extase. En décrivant d'abord les phénomènes externes de cet état extraordinaire, Thérèse met sous nos yeux l'anéantissement du corps, de l'être sensible, et, bien que notre

résolution soit prise de ne point discuter, mais d'exposer simplement, nous ne pouvons nous empêcher de prévoir cette objection : l'extase est donc la mort, la mort d'un instant, d'une heure peut-être, mais la mort; et la mort en elle-même ne saurait jamais devenir un état heureux.

Non, l'extase n'est pas la mort, et, si elle suspend momentanément l'exercice des sens et des facultés secondaires (1), elle est la vie de l'intelligence, la vie de l'âme dans son plein épanouissement : c'est le prélude de la vie céleste, un essai de l'éternelle vision. Écoutons plutôt.

« A mesure que les forces extérieures l'abandonnent, l'âme sent par là croître les siennes et peut mieux jouir de sa gloire. Elle s'abîme intimement en Dieu. Ce n'est plus elle qui vit, c'est Dieu qui vit en elle. Ses puissances, il est vrai, sont suspendues, et perdent leur activité naturelle. Mais un sentiment délicieux, ineffable, remplace tous les autres et l'absorbe tout entière : c'est le sentiment de la présence divine. »

Voici bien la joie dominante de l'extase. Cette joie peut inonder l'âme de plusieurs manières : ou bien par le simple et profond sentiment de la présence divine dont Thérèse vient de parler, ou bien par des visions sensibles ou intellectuelles, par des paroles distinctes ou intérieures. Notre Sainte sera comblée de ces grâces sous toutes leurs formes ; nous les rencontrerons à chaque page de son histoire. Un dernier

(1) Cette suspension n'est, en effet, à vrai dire qu'une défaillance. La Sainte le remarque déjà et nous l'expliquera mieux encore plus tard (*Château intérieur*). Quand son âme sera familiarisée avec les choses divines, fortifiée par de longues années d'intimité avec le Seigneur, elle soutiendra les opérations surnaturelles de la grâce sans perdre l'exercice de ses facultés extérieures. (Voir *Études des Pères Jésuites*, mai 1878, p. 624.)

fragment terminera maintenant le tableau bien incomplet encore de sa vie d'oraison, en mettant sous nos yeux les phénomènes sensibles et les effets intimes, sanctifiants, de l'union extatique portée à son degré le plus élevé (1).

« Dans le ravissement, il est presque toujours impossible, nous dit-elle, de résister à l'attrait surnaturel. L'âme doit montrer plus de résolution et de courage que dans les états précédents, car, lorsque l'extase la saisit, on est emporté sans savoir où l'on va ni ce que l'on va devenir et la faible nature éprouve à ce moment, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi. Non seulement l'âme est enlevée, mais quelquefois le corps suit lui-même ce mouvement, de sorte qu'il ne touche plus la terre. Lorsque je voulais résister, je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui me soulevaient malgré moi. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée, et je voyais bien que, lorsque Dieu veut, toute résistance n'est rien contre son pouvoir. Les effets d'une faveur si extraordinaire sont grands. Le premier est de montrer la souveraine puissance de Dieu et de nous apprendre que nous ne sommes les maîtres ni de notre corps ni de notre âme, mais que nous avons un divin supérieur et qu'il en fait ce qui lui plaît. Un autre effet, c'est

(1) Sainte Thérèse distingue trois formes ou trois degrés de l'union extatique : l'extase proprement dite, le ravissement, le vol d'esprit. L'extase retire l'âme des choses extérieures, mais doucement, suavement, et la fait s'écouler en Dieu avec un calme délicieux, comme si elle s'endormait entre les bras de l'amour infini ; le ravissement, prévenant toute pensée, toute préparation intérieure, fond sur elle et la jette en Dieu comme un tourbillon qui emporte ou comme un aigle qui ravit sa proie ; enfin le vol d'esprit, qui n'est autre que le ravissement à sa plus haute puissance, plonge l'âme en Dieu toute frémissante d'amour et de saint effroi.

un détachement extraordinaire que je n'ai point de termes pour définir ; on se sent vraiment étranger aux choses d'ici-bas. Là germent à l'envi les promesses et les résolutions héroïques, la vivacité des désirs, une sincère horreur du monde, la vue claire de son néant. Enfin cette oraison laisse l'âme dans une si grande tendresse qu'elle voudrait se fondre non de douleur, mais des larmes joyeuses qu'elle répand. Elle se trouve baignée de ces larmes sans savoir quand ni comment elles ont coulé.

» Oui, la vérité, c'est que cela se passe de la sorte, ajoute la Sainte. Ce sont là les effets que produisent les ravissements quand ils sont véritables. Je sais très bien, j'ai vu par expérience qu'un ravissement d'une heure, d'une durée même plus courte, suffit pour rendre l'âme maîtresse d'elle-même et de toutes choses, et pour lui donner une liberté telle qu'elle ne se connaît plus. Oh ! comme l'on comprend alors pourquoi nous devrions tous, avec David, demander les ailes de la colombe ! On voit en effet que par l'extase l'esprit prend son vol vers Dieu pour s'élever au-dessus du créé et de lui-même le premier, mais c'est un vol suave, un vol délicieux, un vol sans bruit.

» Quel empire est comparable à celui d'une âme qui, de cette hauteur où Dieu l'élève, voit au-dessous d'elle les choses de ce monde, sans être captivée par aucune ? Qu'elle est confuse du temps passé où elle leur était attachée ! Comme elle s'étonne de son aveuglement ! Comme elle s'afflige du sort de ceux qui sont encore dans les mêmes ténèbres ! Elle voudrait élever la voix pour leur faire entendre combien ils s'égarent ; elle voudrait briser leurs fers et les arracher de la prison de cette vie où elle a été renfermée comme eux. Puis, quand elle se replie sur elle-même, à la clarté divine

dont elle est remplie, elle ne voit pas seulement les toiles d'araignée ou les grandes fautes, mais encore les plus légers atomes ou les plus petites taches. Ainsi, quoiqu'elle ait bien travaillé déjà pour acquérir la perfection, dès que le soleil de la sainteté infinie l'investit de ses rayons, elle se trouve tout à fait trouble, comme l'eau dans un verre qui, loin du soleil, semble pure et limpide, mais qui, exposée à ses rayons, paraît toute remplie d'atomes. Cette comparaison est au pied de la lettre. Quand Dieu n'a pas accordé d'extase à l'âme, elle croit éviter avec soin de l'offenser et le servir de son mieux. Mais lorsque, dans l'extase, ce soleil de justice la pénètre, elle se voit forcément telle qu'elle est et découvre en elle tant d'imperfections et de taches qu'elle en est effrayée. D'un côté, quand elle considère la sainteté infinie de son Dieu, elle est éblouie de sa clarté ; de l'autre, quand elle se regarde, la fange de sa misère lui couvre les yeux, de sorte que notre petite colombe reste aveugle ; oui, très souvent, elle demeure complètement aveugle, absorbée, évanouie, devant les grandeurs qu'elle contemple. Oh ! heureuse et mille fois heureuse l'âme que Dieu élève ainsi par l'extase à l'intelligence de la vérité ! »

L'intelligence de la vérité, c'est le bien suprême que Thérèse a trouvé sur les saintes hauteurs où le Seigneur l'a conduite (1). « *Noverim te, noverim me.* »

(1) La Sainte a soin d'observer que l'âme la plus favorisée de Dieu ne peut être toujours maintenue sur ces hauteurs. Les degrés d'oraison ne sont pas des degrés que l'on monte pour ne plus redescendre, comme dans l'acquisition des vertus pratiques. Le Seigneur laisse retomber les âmes dans leur petitesse, après les avoir élevées jusqu'à sa grandeur infinie « La continuité de telles faveurs est impossible en cette vallée de larmes, dit la Sainte, c'est pourquoi il faut toujours veiller, et dès qu'une eau se tarit, la remplacer par une autre. Qu'on n'oublie jamais cet

Que je vous connaisse, Seigneur, et que je me connaisse ! N'est-ce pas la réalisation de cette prière que nous venons de lire ? Dieu avec ses grandeurs, les splendeurs de sa gloire, les tendresses de sa souveraine charité, Dieu connu par sa pauvre créature qui, ravie, éperdue, s'abîme dans son néant et ne garde plus de forces ni de vie que pour aimer Celui qui seul mérite tout amour : voilà l'état de la colombe aveuglée, de Thérèse en extase. En s'élevant ainsi vers le ciel est-elle perdue pour la terre ? Ce cœur si généreux, cet esprit aimable et profond nous ont-ils fermé leurs trésors ? Le Seigneur enfin veut-il réserver pour lui seul les dons qu'il a prodigués à la chère Sainte ? Non, non, rassurons-nous. Reprenant le cours de son histoire, nous verrons bientôt quelle vie extérieure, quelles œuvres de zèle devaient s'écouler de cette oraison sublime, et l'on apprendra si ces contemplations étaient stériles, si le vrai mysticisme éteint l'intelligence ou dessèche le cœur.

Avant d'atteindre le plein épanouissement de sa sainteté, Thérèse avait encore plus d'une épreuve à subir. « De peur que les grandeurs de mes révélations ne m'enflent d'orgueil, a dit l'Apôtre, le Seigneur m'a donné un aiguillon qui me soufflette. » Thérèse, exposée au même péril, devait en être préservée d'une manière différente, et, par de cruelles angoisses jointes aux contradictions des hommes, creuser de plus en plus dans son âme les solides fondements de l'humilité.

avis, je le répéterai plus d'une fois, tant il est important, car il n'existe aucun état d'oraison si élevé où il ne soit souvent nécessaire de revenir au commencement : l'âme eût-elle la taille d'un géant dans la vie spirituelle, il faut qu'elle redevienne alors petit enfant. » (*Vie*, chap. xiii.)

CHAPITRE IX

Troubles de la Sainte. — Ses premiers rapports avec la Société de Jésus (1555).

L'année même où Thérèse se donnait à Dieu sans partage et sans retour, Avila ouvrait pour la première fois ses portes aux enfants de saint Ignace. Deux religieux, le P. Jean de Padranos et le P. Ferdinand Alvarez, envoyés par saint François de Borgia, commissaire des Jésuites en Espagne, prirent possession d'un ancien hospice et de l'église adjacente de Saint-Gilles que leur cédaient les confrères de l'hôpital. Ils y fondèrent un collège auquel Avila ne tarda pas à confier l'éducation de ses fils de famille. On parla beaucoup dans la ville de la sainteté des deux Pères. C'étaient, en effet, des religieux d'élite, qui, sans être parvenus encore à l'âge mûr, en avaient acquis prématurément l'expérience dans un austère noviciat suivi de nombreux travaux apostoliques. Thérèse, déjà consumée de ses ardeurs pour la gloire et la plus grande gloire de Dieu, ne put contenir sa joie en voyant s'établir

près d'elle un nouveau berceau de cette Société bénie qu'elle aimait sans la connaître autrement que par sa devise et par quelques-uns de ses écrits. Si les liens de la vie religieuse et surtout des appréhensions chimériques ne l'eussent privée en partie de sa liberté d'action, elle aurait été des premières à demander aux Pères de Saint-Gilles la direction éclairée dont elle sentait plus que jamais le besoin. En effet, les consolations extraordinaires qu'elle recevait dans l'oraison sans les avoir cherchées et sans pouvoir s'en défendre, effrayaient son humilité. Comment Dieu, se disait-elle, peut-il traiter ainsi une misérable pécheresse ? De telles grâces ne doivent être le partage que des âmes très pures, très saintes. N'est-ce pas alors l'ange de ténèbres qui vient la séduire et qui, par des illusions dangereuses, la détourne de la pratique solide d'une méditation souvent bien pénible, bien aride, mais très méritoire ?

Ces douloureuses alarmes grandirent avec les faveurs de Dieu. Pendant toute la durée de son oraison, Thérèse gardait, il est vrai, la conviction intime que ses délices venaient du Ciel. « J'en avais même l'assurance, dit-elle, et je voyais, de plus, que j'en devenais meilleure et plus forte ; mais après l'oraison, s'il m'arrivait de me distraire un peu, je retombais dans mes craintes. »

Un triste exemple donnait pour fondement à sa frayeur quelques similitudes apparentes. L'Espagne entière s'était enthousiasmée, pendant trente ans, de la vie, des révélations, des extases, des miracles d'une Clarisse de Cordoue, Madeleine de la Croix. Consacrée à Dieu dès ses premières années, Madeleine avait grandi au fond du cloître, livrée à des austérités excessives et à une oraison où se passaient les choses

les plus étranges. Ses compagnes s'étonnaient d'une vertu qui leur paraissait surhumaine. Bientôt leur admiration franchit l'enceinte de l'abbaye : on accourut à Sainte-Claire pour voir, pour entendre « cette vierge descendue des cieux ». L'Ordre Séraphique, abusé lui-même, crut posséder l'une des humbles et saintes fleurs que le Seigneur semait à profusion depuis trois siècles dans le parterre de saint François. La crosse abbatiale fut remise entre les mains de la pauvre fille. Elle gouverna non seulement les Clarisses de Cordoue, mais devint l'oracle des autres couvents de l'Espagne. Les princes, les rois, les pontifes eux-mêmes la consultaient sur les affaires de leurs États ou de leurs diocèses. Elle leur révélait des secrets en apparence impénétrables, découvrait des événements qui s'accomplissaient loin d'elle et voyait, par exemple, François I^{er} rendre son épée à Pavie, Rome pillée par les Impériaux. Des prodiges accompagnaient ses prédictions, prodiges qui ne ressemblaient en rien aux miracles du Bon Maître de l'Évangile et frappaient les sens d'étonnement sans éclairer les âmes ni fortifier les cœurs. La foule séduite admirait toujours, et sa vénération croissante exaltait de plus en plus Madeleine. Aux jours de grandes fêtes, elle tombait en extase et s'élevait souvent à deux ou trois pieds au-dessus du sol. Quand elle se rendait à la chapelle pour communier, avant d'approcher de la table sainte, elle montrait, triomphante, sur les lèvres, l'hostie que la main des anges, disait-elle, avait ravie au prêtre pour la lui porter. Ou bien serrant sur son cœur une image de l'Enfant Jésus, elle fondait en larmes, éclatait en sanglots et s'abandonnait à ses transports jusqu'à ce qu'elle s'évanouît entre les bras des sœurs. Telles étaient les merveilles qui retentissaient en Espagne

et au-delà. De longues années s'écoulèrent sans que Madeleine se démentît. Un jour enfin, en 1546, un rayon de grâce, qui dut être bien puissant, traversa les ténèbres de l'orgueil de cette femme. A la consternation générale, elle se jeta aux pieds d'un visiteur de son Ordre, et, dépouillant le masque de son hypocrisie, elle avoua que, par des ruses sacrilèges et des conventions faites avec le démon, elle avait indignement trompé la confiance des sœurs comme l'opinion publique. Elle s'était prêtée volontairement aux séductions de l'esprit de mensonge. Enfant, elle avait accepté, avec discernement, les fausses visions, les joies sensibles qu'il lui procurait. Jeune fille, elle avait ensuite signé un pacte odieux et s'était livrée corps et âme à Satan pour obtenir de lui des révélations, le don des prodiges, et la force d'accomplir des macérations effrayantes. Après cette terrible confession qu'elle renouvela devant toute sa communauté, Madeleine, conduite au Tribunal de l'Inquisition, soumise à un interrogatoire sévère, compléta ses premiers aveux par des détails qu'une plume chrétienne ne saurait traduire. Les Inquisiteurs la condamnèrent à prononcer l'amende honorable de ses désordres dans la cathédrale de Cordoue. La malheureuse, transportée ensuite hors de la ville, acheva ses jours en pénitente, loin du cloître qu'elle avait déshonoré.

Ces événements eurent, on le comprend, un retentissement immense. Toute l'Espagne en trembla, raconte un historien. Or, c'est au lendemain d'un pareil scandale que notre Sainte commence à éprouver des attrait surnaturels, irrésistibles, qu'elle entre dans des voies extraordinaires. En vain sa conscience lui donne-t-elle le témoignage de sa parfaite bonne foi : elle pense que Madeleine a dû se laisser aveugler la

première par l'esprit mauvais avant de tromper les autres; et, toujours persuadée que sa propre misère rend impossibles pour elles les communications divines, elle soutient avec la grâce une lutte semblable à celle de Jacob contre l'ange du ciel.

Il faut suivre les phases de cette lutte, et au triste tableau des illusions, des mensonges d'une orgueilleuse visionnaire opposer le simple récit des grâces humblement reçues par l'âme droite et docile de Thérèse. Défiante de ses lumières, défiante de son expérience, défiante de sa vertu, elle se fait toute petite à l'heure où Dieu l'élève; elle veut être conduite comme un enfant par ceux qu'elle nomme ses Maîtres spirituels; elle n'use des privilèges que le Seigneur lui confère que pour en rapporter à lui seul la gloire et s'abîmer davantage dans son néant.

« Mes alarmes, dit-elle, ne cessant de croître, je résolus de consulter des hommes versés dans la spiritualité. On m'avait déjà signalé comme tels quelques Pères de la Compagnie de Jésus, et, sans en connaître aucun, je leur étais très affectionnée, parce que je savais leur genre de vie et leur méthode d'oraison; mais je ne me trouvais pas digne de leur parler ni assez forte pour leur obéir. Traiter avec eux et être ce que j'étais me semblait chose impossible. J'en restai là quelque temps. C'était sans doute le démon qui m'empêchait d'en finir. Il sait que lorsqu'une âme commence à pratiquer la vertu, tout est gagné pour elle, si elle se fait bien connaître et si elle communique avec les amis de Dieu. Voilà pourquoi il m'arrêtait et je différerais de jour en jour.

» Enfin voyant que j'étais toujours plus inquiète et que, d'un autre côté, j'avançais toujours dans l'oraison, je compris qu'il y avait là un très grand bien ou un

très grand mal. Je pensais que ce qui passait en moi était surnaturel : je ne pouvais souvent y résister ni l'éprouver, quand je l'aurais voulu. Il me sembla que le seul remède devait être de garder ma conscience pure et de m'éloigner de toute occasion des moindres fautes. Si c'était l'Esprit de Dieu qui agissait en moi, le profit serait clair. Si c'était le démon, tant que je ferais mes efforts pour contenter le Seigneur et ne point l'offenser, ce mauvais Esprit ne pourrait me nuire, ou plutôt il y perdrait lui-même. Cette résolution prise, à chaque moment je priais mon Dieu de me venir en aide ; après l'avoir gardée avec fidélité pendant plusieurs jours, je vis que je n'avais pas assez de force pour m'élever seule à une si haute perfection. Je conservais quelques attachements qui, sans être mauvais, suffisaient pour m'arrêter. »

Déjà Thérèse, on s'en souvient, avait cessé avec le monde les entretiens qu'elle se reprochait comme des égarements. A quoi pouvait-elle donc craindre de trop tenir encore ? Sans doute à quelques-unes de ses affections du cloître, à ces liens bénis que la communauté de vie, des sympathies de caractère, des aspirations identiques, et par-dessus tout la sainte charité, forment entre les *sœurs* d'un même couvent. Si Thérèse voit des liens à briser dans des sentiments aussi légitimes, aussi purs, c'est qu'elle s'y livrait peut-être avec les ardeurs que sa nature portait en toutes choses, ardeurs que la grâce, sans les détruire, transformera en flammes d'amour pour Dieu, de zèle pour le prochain. Laissons passer sur son cœur les effusions du cœur de Jésus, et, lorsque notre Sainte en sera consumée, toujours bienveillante, indulgente, aimante, elle ne craindra plus de trop aimer ni ses sœurs, ni ses proches, ni ses pieux amis, car elle

n'aimera plus personne qu'en Dieu et pour Dieu.

Ce mélange d'angoisses déchirantes et de consolations surnaturelles, d'attachements sensibles et d'attraits d'une vie parfaite, mettait notre pauvre Sainte à la torture. Depuis longtemps son directeur dominicain, le P. Vincent Varron (1), appelé à un autre poste, avait quitté Avila, et Thérèse n'avait trouvé personne qui comprit comme lui les besoins de son âme. Elle dévorait donc ses peines en silence et marchait seule, à pas tremblants, incertaine de la voie qu'elle devait suivre. Nous avons vu quelle confiance lui inspiraient les Pères de la Compagnie de Jésus et quelles appréhensions l'empêchaient de recourir à leur ministère. Elle crut tout concilier en s'adressant à un Maître en théologie, Gaspar Daza, prêtre aussi pieux qu'instruit (2). Son nom ouvre la longue suite d'hommes éminents dont la Providence entourera notre Sainte comme d'un cortège d'honneur.

Gaspard Daza ne vint pas seul à l'Incarnation. Il y était amené par don François de Salcedo, vieil ami de Thérèse et de sa famille. Ce don François cachait un cœur d'apôtre sous ses vêtements de gentilhomme, et sa vie retirée, consacrée à la prière, aux bonnes œuvres, aux fortes études de philosophie, de théologie, rappelait la vie calme et pieuse de don Alphonse de Cepeda (3). Pendant vingt-cinq ans nous le trouverons près de notre Sainte, auxiliaire dévoué de ses

(1) Le P. Vincent Varron était devenu près du lit de mort de don Alphonse, on s'en souvient, le père spirituel de sainte Thérèse et l'avait ramenée à la pratique de l'oraison.

(2) Maître Daza avait réuni autour de lui un petit nombre d'ecclésiastiques qui, sous sa conduite, partageaient leur temps entre l'étude, la prédication et le soulagement des pauvres.

(3) Des alliances assez proches unissaient la femme de don François, Mencia Davilla, aux parents de sainte Thérèse.

grandes entreprises, émule de sa ferveur, et enfin confesseur du premier couvent de la Réforme. lorsque son veuvage lui eut permis de recevoir les Ordres sacrés.

La première visite de maître Gaspar Daza n'eut pas le résultat qu'en attendait Thérèse. D'abord confuse de se voir en présence d'un si saint personnage, elle lui exposa d'une manière incomplète, imparfaite, l'état de son âme et son genre d'oraison. Elle le pria ensuite de devenir son directeur et de l'entendre le jour même en confession. C'était le plus nécessaire. Maître Daza, éclairé alors par les accusations précises de sa pénitente sur la gravité réelle de ses fautes, eût vu si sa vie était aussi médiocre qu'elle le laissait supposer. Des occupations pressantes ne lui permirent point de se rendre à son désir. Il lui dit même qu'il ne pouvait se charger de lui donner une direction suivie et lui laissa seulement un ensemble de conseils qui tendaient à la faire parvenir immédiatement à la perfection.

Maître Daza, malgré son expérience des âmes, n'avait compris qu'à demi celle de Thérèse : elle le sentit. « Ce saint prêtre, dit-elle, voulait tout faire d'un premier coup, et pour moi ce n'était pas possible. Il me jugeait par mon oraison, et, me prenant pour une âme forte, il me demanda de renoncer sans délai aux moindres imperfections. Quand je vis qu'il y allait si vite et que le courage me manquait pour le suivre, j'en fus désolée... Si je n'avais pas eu d'autre directeur, je ne serais jamais sortie de mes misères. Ne faisant pas et croyant ne pouvoir faire ce qu'il me conseillait, je perdais l'espérance et j'aurais fini par tout abandonner. J'admire vraiment comment cet ecclésiastique, malgré la grâce particulière que Dieu

lui avait donnée pour initier les âmes à la piété, ne put saisir les besoins de la mienne et refusa de se charger de ma conduite. Je vois maintenant que Notre-Seigneur le permit pour mon plus grand bien. C'est ainsi que je devais connaître et prendre comme guides des hommes aussi saints que le sont les religieux de la Compagnie de Jésus... »

Maître Daza devint néanmoins l'un des plus fidèles amis de la Sainte. Elle lui voua de son côté une estime sans bornes. Ce qui la touchait personnellement était à ses yeux moins que rien.

Don François de Salcedo, « le saint gentilhomme », affligé du résultat de l'entrevue qu'il avait ménagée, entreprit de consoler Thérèse. « Il me disait, raconte-t-elle, que je ne devais point m'imaginer pouvoir parvenir au terme en un seul jour, mais que Dieu peu à peu m'aiderait à me détacher de tout. Il le savait par expérience, ayant lui-même passé plusieurs années sans pouvoir se vaincre en des choses pourtant fort légères.

Si don François eût été déjà revêtu du caractère sacerdotal, Thérèse n'aurait pas cherché d'autre directeur ; la patience, la sagesse, la modération, la fermeté, rien, pensait-elle, ne manquait à celui-ci ; mais il n'était pas encore héritier du privilège exclusivement réservé par Notre-Seigneur à ses ministres : *Qui vous écoute, m'écoute* ; et malgré les paroles rassurantes de son charitable ami, elle restait inquiète, ne pouvant se dire d'une manière certaine : Dieu me parle par lui.

De son côté, don François, qui joignait à ses autres vertus une extrême délicatesse, ne voulait remplir près d'elle qu'un rôle de conseiller, nullement celui de juge. Il usa donc de son influence pour la déterminer à

faire un nouvel examen de son oraison et à écrire une relation qu'il se promettait de soumettre à maître Daza. Cet avis la troubla plus que jamais.

« Ce fut pour moi, dit-elle, un grand tourment, car je ne savais pas le moins du monde comment m'y prendre pour exprimer ce qui se passait dans mon oraison. Dieu ne m'en a fait la grâce que depuis peu. Cette impuissance, jointe à mes craintes ordinaires, me jeta dans la peine et dans les larmes. J'étais certaine de vouloir contenter Dieu en toutes choses et je ne pouvais me persuader que j'étais le jouet du démon dans cette disposition ; mais, d'autre part, au souvenir de mes fautes passées, je craignais que le Seigneur ne me refusât sa lumière. Je lus plusieurs livres pour voir s'ils ne m'expliqueraient point mon état intérieur. Dans un traité qui a pour titre le *Chemin de la Montagne* (1) et qui parle de l'union de l'âme avec Dieu, je trouvai les marques de ce que j'éprouvais, quand, dans l'oraison, je ne pouvais penser à rien de distinct. Je marquai l'endroit et je remis le livre à mon saint ami pour qu'il l'examinât avec un ecclésiastique (maître Daza) et me dît ce que je devais faire. J'étais prête, si on me le conseillait, à quitter tout à fait l'oraison. A quoi bon, en effet, me jeter dans ces dangers ? Depuis vingt ans je m'appliquais à cet exercice ; loin d'en retirer du profit, je n'y rencontrais que les illusions de l'esprit du mensonge ; mieux valait y renoncer. Mais à vrai dire ce dernier parti m'aurait paru bien dur ; l'expérience m'avait appris ce qu'était mon âme sans l'oraison. Aussi je ne voyais d'un côté ou de l'autre que des périls et des peines (2). »

(1) *Subida del monte Sion*, par un Frère convers de l'Ordre de Saint-François, Bernardin de Laredo.

(2) *Vie*, chap. xviii.

Thérèse remit avec le livre, entre les mains de don François, une relation détaillée de sa vie et de ses fautes. Maître Daza passa plusieurs jours à tout examiner. Pendant ce temps notre Sainte priait, on priait beaucoup pour elle, et elle attendait en tremblant un arrêt qu'elle regardait d'avance comme le jugement de Dieu.

Enfin don François arrive à l'Incarnation : il est pâle, il est triste, il déclare à Thérèse que ce qui se passe en elle est l'œuvre du démon. C'est la conviction de maître Daza, c'est la sienne. Il n'y a plus qu'un parti à prendre : appeler un Père de la Compagnie de Jésus et suivre à la lettre ses conseils pour sortir de pareils dangers.

On devine quelles angoisses suivirent une telle réponse. « Tout ce que je pouvais faire, dit notre pauvre Sainte, c'était de pleurer. » Elle n'osait même épancher son cœur aux pieds de Notre-Seigneur, car la consolation qu'elle recevait alors du bon Maître lui semblait un nouveau piège de Satan. Malgré son trouble, pour obéir, elle prépara sa confession générale et envoya prier le Père Jean de Padranos de venir l'entendre. Une dernière petite faiblesse accompagna cette démarche qui lui coûtait beaucoup. Thérèse conjura la sœur chargée de la sacristie et la sœur portière de ne parler à personne de son entrevue avec le Père Jésuite, car elle se sentait honteuse, elle, si misérable, de se mettre en rapport avec un religieux si parfait, elle désirait le cacher à la communauté : « La précaution fut inutile, raconte l'aimable Sainte : lorsqu'on m'appela, il se rencontra près de la porte une religieuse qui le publia dans tout le couvent. »

Le Père Jean de Padranos accueillit sa nouvelle pénitence avec la bonté grave et douce à la fois qui ca-

ractérise les rapports spirituels des fils de saint Ignace. Il lui rendit facile l'ouverture du cœur qu'elle appréhendait et, sondant le fond de son âme, du premier coup d'œil, il la comprit entièrement. Une droiture parfaite, la candeur d'un enfant, l'humilité la plus sincère, une intelligence d'élite, un jugement solide, un bon sens exquis, un cœur tendre, ardent, brûlant, mais pur comme les anges : voilà ce que le Père Jean découvrit d'abord avec joie ; puis, sur ces dons naturels, des merveilles de grâce, une action directe, manifeste de Dieu, les effusions de son amour inondant cette âme privilégiée. A ce spectacle, de quelle consolation le religieux ne fut-il pas rempli ! Il était venu sans doute à l'Incarnation anxieux, prévenu par don François qu'il devait délivrer des pièges de Satan une pauvre illusionnée : et il se trouvait en face d'une sainte et de quelle sainte ! de sainte Thérèse !

Celle-ci était plus heureuse encore. « Oh ! que c'est une grande chose de bien comprendre une âme ! » s'écrie-t-elle ravie. Et se livrant à cette direction nouvelle avec une confiance sans réserve, elle demande aussitôt quel chemin elle doit suivre pour correspondre fidèlement aux desseins de Dieu.

Ce chemin, le Père Jean de Padranos le traça en quelques mots, dès sa première visite.

« Il m'encouragea beaucoup, dit la Sainte ; il m'assura que ce que j'éprouvais venait clairement de l'Esprit divin, mais qu'il était nécessaire de reprendre mon oraison en sous-œuvre, parce que je ne l'avais pas établie sur un fondement solide et que je n'avais pas encore commencé à pratiquer la mortification. Quant à la pensée d'abandonner l'oraison, c'était une tentation dont il fallait bien me défendre. Je devais au contraire m'y appliquer de plus en plus, puisque

Dieu m'y accordait tant de grâces. Il me déclara enfin que je me rendrais grandement coupable, si je ne répondais pas à de pareilles faveurs. Que savais-je si Dieu ne voulait pas se servir de moi pour faire du bien à d'autres âmes (1)? »

Une nouvelle voie s'ouvrait devant Thérèse. Au lieu de rester comprimée par la crainte, on lui ordonnait de s'abandonner avec confiance à l'amour. Les lumières extraordinaires dont elle se voyait investie étaient bien les saintes clartés du ciel et non les mirages trompeurs de l'esprit maudit. Les ardeurs qui la transportaient, la joie qui l'inondait, c'était l'œuvre de la grâce et non celle du mensonge. Quelle paix après tant d'orages ! Quel repos délicieux après de longs jours, de longues nuits d'angoisses mortelles et de larmes brûlantes !

Si la direction du Père de Padranos tendait avant tout à mettre le calme dans l'âme de la Sainte, il lui prescrivait en même temps des mesures de prudence. Thérèse devait simplement, humblement prendre chaque jour pour sujet de son oraison un mystère de la Passion et s'y appliquer de manière à en tirer une résolution pratique. Elle devait encore résister aux recueils surnaturels, aux douceurs sensibles. Dans quel but ? dira-t-on, puisque son confesseur était persuadé que ces choses venaient de Dieu. Dans le but d'éprouver son obéissance, de l'affermir dans l'humilité et de lui donner une plus entière certitude de la divine origine de ses faveurs. Enfin il fallait que sa vie, déjà très fervente, le devint davantage, afin de répondre dignement aux prévenances du Ciel. Le Père de Padranos conseilla même quelques mortifications « qui étaient fort peu de mon goût, nous

(1) *Vie*, chap. xxii.

confie sainte Thérèse, mais que j'acceptai de bon cœur ».

Une retraite confirma les heureux effets de sa confession. Le Père de Padranos ne sut encore choisir rien de meilleur pour sa pénitente que les Exercices de saint Ignace (1). Il lui mit ce livre d'or entre les mains et lui apprit à s'en servir. Thérèse était peu faite à ces méditations préparées, méthodiques : elles ne pouvaient du reste lui convenir que d'une manière transitoire ; mais notre sainte y trouva les solides assises sur lesquelles le religieux voulait faire reposer son oraison. Aussi crut-elle, dans sa retraite, recommencer sa vie, et plus tard elle écrira : « C'est dans la Compagnie de Jésus que l'on m'a donné l'être et que j'ai été élevée (2). »

Tandis qu'elle suivait ainsi docilement les Exercices spirituels, Ignace de Loyola, le vaillant capitaine du Seigneur, se préparait à paraître devant son Maître. Arrivé presque au terme de sa noble existence, il pouvait embrasser du regard les deux mondes et chanter

(1) Ribera.

(2) Lettre au P. Paul Hernandez. — C'est avec bonheur que nous exprimons ici et dans les pages qui suivent la reconnaissance de notre Sainte envers la Compagnie de Jésus. Plus loin nous trouverons l'occasion de rendre le même hommage à saint Pierre d'Alcantara et à l'ordre de Saint-Dominique. Il nous semble utile de remarquer néanmoins, toute sa vie en est la preuve, que Thérèse reçut toujours immédiatement de Dieu la direction dont son humilité cherchait le contrôle ici-bas. La vraie mission de ses directeurs consistait à reconnaître en elle l'opération de la grâce et à la seconder. Ce fut le grand mérite des Pères dominicains, comme du saint franciscain, de comprendre ainsi leur rôle et de n'en pas sortir. Notons encore cependant que le Père Jean de Padranos et, après lui, le Père Balthazar Alvarez appelés les premiers par la Sainte elle-même à se prononcer sur ses voies extraordinaires, avaient besoin de soumettre leur pénitente à des épreuves qui devront être rejetées comme des traverses, lorsque l'action divine aura été suffisamment constatée.

son *Nunc dimittis* en voyant ses fils étendre chaque jour davantage le règne de la croix. A combien de pécheurs avait-il procuré le pardon de Dieu ! Que d'âmes défaillantes lui devaient leur retour à la ferveur, et d'âmes généreuses leur essor vers la vie parfaite ! Que d'infidèles baptisés ! Que de triomphes pour la sainte cause dont il s'était fait l'intrépide soldat ! Mais parmi les conquêtes qu'Ignace légua à l'Église sa mère avec l'amour d'un fils et la joie d'un chrétien, la plus ignorée de lui était sans doute celle qui s'opérait au fond d'un monastère de sa chère patrie. S'il l'avait connue et s'il avait pu en prévoir les fruits, son âme eût tressailli d'une nouvelle allégresse et ses mains tremblantes auraient envoyé leur dernière bénédiction à l'héritière de son zèle, de son amour de l'Église et de son esprit d'apostolat.

Le Père de Padranos, le premier, découvrait la grande Sainte sous les humbles dehors de Thérèse : il sut lui cacher ses impressions, et, après l'avoir éclairée, il la livra presque entièrement à sa bonne volonté.

« Ce Père ne me pressait en rien, il avait même l'air de tenir peu de compte de tous mes efforts, et cela m'excitait davantage, raconte-t-elle naïvement. Il me conduisait par le chemin de l'amour et m'y laissait marcher en liberté sans autre contrainte que celle que l'amour m'imposait. »

On ne pouvait lui choisir non plus de meilleur maître : l'amour avait déjà sur elle sa toute-puissance et Thérèse ne lui refusa rien. Elle comprit que le don absolu de soi-même est la seule réponse digne de cette demande de Jésus : Qui veut venir après moi ? Elle le voulait, elle, de toute l'énergie de son cœur. Un mot du Père de Padranos lui en donnait le moyen : il avait parlé de *mortification*. « C'était pour moi, dit la Sainte,

un mot presque inconnu. » Sa santé toujours frêle, ses précoces infirmités ne lui avaient laissé de forces que pour observer la règle mitigée de son Ordre : elle croyait ne pouvoir faire davantage et beaucoup à sa place eussent cru n'en pouvoir faire autant. Mais le temps des ménagements était passé. Au pied de la croix où l'obéissance la tenait recueillie pendant ses oraisons, un sentiment nouveau s'éveillait en elle : le désir de souffrir. Désir étrange aux yeux du monde et bien simple aux yeux de la foi. Ce désir deviendra bientôt le foyer de sa vie, le mobile de ses œuvres, et nous y reviendrons. Maintenant, suivons seulement ses premiers pas dans cet âpre sentier du sacrifice.

Non contente de se dépouiller des moindres choses superflues, de renoncer aux commodités dont elle usait innocemment, elle offre au Seigneur l'immolation de ses membres. Elle se revêt d'un cilice ; elle s'inflige de rudes flagellations avec des disciplines de fer ou d'orties. De semblables pénitences, elle nous l'a confessé, lui coûtaient d'abord extrêmement. Sa chair délicate frémissait devant les instruments dont elle s'était pourvue ; un regard sur le crucifix et le souvenir des conseils de son guide l'aidaient à triompher des faiblesses de la nature. « Sans doute, lui avait dit le Père de Padranos, sans doute, ma fille, Dieu vous envoie tant de maladies pour suppléer aux austérités que vous ne pratiquez pas. Ne craignez donc rien. Vos mortifications ne pourront vous nuire. »

Thérèse le crut et s'en trouva bien. Sa santé s'affermait. Le calme dont elle jouissait et ses consolations intérieures y contribuaient assurément. En vain, pour obéir au Père de Padranos, essayait-elle de lutter contre les faveurs de Dieu. Plus elle résistait, plus le Seigneur l'inondait de délices et la couvrait de gloire.

Elle s'en trouvait tellement environnée qu'elle ne pouvait la fuir (1).

L'obéissance, l'humilité de la Sainte ainsi éprouvées et triomphantes, les desseins du Ciel se prononçant en même temps d'une manière de plus en plus distincte, on devait lui rendre sa liberté et laisser le Seigneur lui prodiguer ses grâces selon son bon plaisir. Une heureuse circonstance hâta du reste le terme de l'épreuve imposée par la prudence du Père Jésuite.

Au printemps de 1557, le collège de Saint-Gilles reçut la visite de son premier supérieur provincial, saint François de Borgia (2). L'ancien duc de Gandie, l'ancien ministre de Charles-Quint, le noble favori de la cour d'Espagne, avait trouvé près du Roi des rois plus de crédit encore que près des princes de la terre. Le Père de Padranos lui parla de Thérèse de telle manière que saint François daigna se rendre lui-même à l'Incarnation pour entretenir la Sainte. Celle-ci, avec sa simplicité ordinaire, rend ainsi compte de leur entretien :

« Mon confesseur pria le Père François de Borgia de venir me voir, afin que je pusse lui rendre compte de mes dispositions intimes, car il le savait très avancé dans l'oraison et bien favorisé de Dieu qui le récompensait, dès cette vie, d'avoir tout abandonné pour le servir. Je lui fis donc connaître l'état de mon âme. Après m'avoir entendue, il me dit que ce qui se passait en moi venait de l'Esprit de Dieu. Il approuvait la conduite que j'avais tenue jusque-là ; mais il croyait qu'à

(1) *Vie*, chap. xxiv.

(2) Saint François de Borgia revenait du monastère de Saint-Just, dans l'Estramadure, où il avait passé trois jours près de Charles-Quint qui, l'année précédente, avait abdicqué l'empire. (*Boll.*, n° 193.)

l'avenir je ne devais plus opposer de résistance. Il me conseilla de commencer toujours l'oraison en méditant sur un mystère de la Passion ; ensuite, si Notre-Seigneur, sans aucun effort de ma part, élevait mon esprit à un état surnaturel, je devais m'abandonner à sa conduite. Le Père François me montrait par ces paroles combien il était avancé lui-même, car en ceci l'expérience fait beaucoup... Il me laissa remplie de consolation (4). »

Instrument docile de la Providence, saint François de Borgia enlevait donc les dernières entraves qui arrêtaient encore le vol de notre Sainte. Elle pouvait désormais, sans frayeur et sans combat, se laisser porter vers les plus hautes régions de la vie surnaturelle : la force inconnue qui lui donnait des ailes n'était autre que l'amour de son Dieu. Elle en avait pour garant la parole d'un saint.

(4) *Vie*, chap. xxiv.

CHAPITRE X

Joies et épreuves.

L'approbation donnée par saint François de Borgia aux voies intérieures de Thérèse ne l'avait consolée que pour la préparer à de nouvelles souffrances. Son âme doit être broyée, réduite en poussière, transformée par le feu de l'épreuve comme le pur grain de froment que des mains pieuses recueillent pour en faire le pain du divin sacrifice. Elle aussi, choisie entre mille et dix mille par le regard du Seigneur, est destinée à devenir une vivante hostie, et Dieu, jaloux de la beauté parfaite de sa bien-aimée victime, ne peut se contenter du degré de pureté, de sainteté auquel nous l'avons vu parvenir. Il la poursuit de ses instances jusqu'à ce que son amour victorieux n'ait plus rien à lui demander. Voilà le secret des conversions successives que nous raconte Thérèse, nommant ainsi ses progrès dans l'abnégation totale d'elle-même.

Nous arrivons maintenant au dernier sacrifice, à l'immolation des fibres sensibles de son cœur qui vibraient avec tant de force qu'elle n'avait pu se

résoudre jusqu'alors à les briser. Quand elle aura dit sur ce point son *consummatum est*, elle aura tout donné ; alors elle entrera dans une autre période de grâces plus ineffables, de douleurs plus amères que les précédentes, et à l'égard de notre Sainte, ce sera le *consummatum est* de Dieu.

A peine saint François de Borgia s'était-il éloigné d'Avila que le Père de Padranos reçut de ses supérieurs l'ordre de changer de résidence (1557). « Son départ m'affligea beaucoup, dit Thérèse ; je craignais de ne pouvoir trouver un autre directeur tel que lui et, par suite, de retomber dans mes faiblesses passées. »

Le monastère de l'Incarnation n'avait pas suivi la Sainte dans son renouvellement de ferveur. Le nombre des religieuses ne cessait de s'accroître. La plupart apportaient d'heureuses dispositions, une piété solide, le goût d'une vie calme et solitaire. Mais, sans règle fixe, sans observances soutenues, que leur offrait ce beau couvent, spacieux, commode, entouré de jardins splendides ? que leur offrait-il ? Une demeure agréable, mais vide de l'esprit monastique. Chacune y vivait un peu à son gré, dans la pratique fidèle des lois chrétiennes, telles que les acceptent les âmes pieuses au milieu du monde. Quant à la perfection religieuse, on laissait Thérèse la poursuivre, sans songer à l'imiter.

Les revenus du monastère ne répondaient pas non plus au nombre et aux besoins de ses habitantes : de là, nécessité de laisser fréquemment celles-ci recourir à la charité de leurs familles et même de les envoyer hors du couvent passer quelque temps dans des maisons hospitalières. Thérèse gémissait de ces abus sans songer encore que Dieu lui donnerait bientôt la difficile mission de les proscrire, et acceptait humblement,

patiemment, un état de choses qu'elle croyait irrémédiable. Quand ses supérieurs, cédant aux instances de ses parents ou de ses amies, lui ordonnaient de se rendre près d'eux, elle obéissait et quittait avec tristesse la petite cellule d'où elle n'eût jamais voulu sortir.

Dieu tire de toutes choses le bien de ceux qui l'aiment; Thérèse en fit l'expérience. Une de ses parentes, peu de temps après l'éloignement du P. de Padranos, obtint la permission de l'emmener chez elle. La Sainte, chez cette parente, se trouvait sur sa paroisse natale, près de sa chère église Saint-Jean et du collège Saint-Gilles. Elle profita de ce rapprochement pour se procurer de nouveau le bienfait de la direction des Pères Jésuites. Celui qui devait être parmi eux l'un de ses meilleurs guides, novice encore en religion, mais d'une perfection déjà consommée, achevait alors ses études théologiques en suivant les cours du P. Ibañez au couvent des Dominicains d'Avila. Chaque soir, le jeune P. Balthazar Alvarez rentrait au collège Saint Gilles, et, quand notre Sainte venait elle-même adorer une dernière fois le Très Saint-Sacrement, elle pouvait apercevoir immobile, abîmé dans la prière, insensible aux choses extérieures, l'ange que le Seigneur allait bientôt charger de diriger ses pas.

Le pieux novice édifiait, du reste, toute la ville. Don François de Salcedo, Maître Gaspar Daza et bien d'autres se sentaient invinciblement attirés par son éminente piété, sa vertu austère et simple à la fois. On attendait le moment où, élevé au sacerdoce, on trouverait en lui non plus seulement un modèle à suivre, mais un apôtre et un père.

Thérèse rencontrait une autre âme d'élite au collège

de Saint-Gilles. Doña Guiomar de Ulloa, héritière d'une noble famille du Toro, mariée de bonne heure à un seigneur opulent, douée elle-même des avantages que le monde poursuit de son envie et de ses louanges, venait d'ensevelir sous le voile épais des veuves l'éclat de ses vingt-cinq ans. Brisée par la douleur, la jeune femme avait peine cependant à se détacher entièrement de la terre et des rêves d'un bonheur humain. Elle luttait contre sa faiblesse, contre sa jeunesse, et demandait à la sévère direction d'un Père Jésuite l'énergie dont elle avait besoin. Thérèse la connaissait déjà ; elle l'aimait et la croyait capable de faire de grandes choses pour Dieu. Leurs rapports devinrent à cette époque beaucoup plus intimes. Doña Guiomar se rendit fréquemment chez la parente de la Sainte pour entretenir celle-ci à loisir. Elle lui ouvrit son cœur et le lui montra dévoré d'un besoin de dévouement que l'amour de Notre-Seigneur pouvait seul combler. Thérèse le lui fit entendre, la pressa de se donner à Dieu sans réserve et de se livrer sérieusement à l'oraison. Une affection profonde, et toute surnaturelle, vrai modèle des tendresses chrétiennes, unit dès lors ces deux cœurs arrivés presque au même terme par des chemins si différents. Doña Guiomar vit avec regret Thérèse rentrer à l'Incarnation, dès qu'elle put se délivrer des exigences de sa parente, et, quelques mois plus tard, elle obtint à son tour l'autorisation d'emmener notre Sainte dans sa propre demeure.

On touchait à la fin de l'année 1557. Le pieux novice de l'année précédente, le P. Balthazar Alvarez, avait reçu la prêtrise ; on lui reconnaissait déjà la sagesse d'un maître de la vie spirituelle. Gaspar Daza lui-même avait confié à ce jeune saint la conduite de son âme mûrie par les travaux du sacerdoce ; don François de

Salcedo lui obéissait comme un enfant ; Doña Guiomar enfin avait trouvé en lui le guide ferme, prudent, qui devait la mener sans contrainte, mais sans relâche, jusqu'au total dépouillement du monde et d'elle-même. Thérèse, frappée des progrès de son amie, et désirant partager les bienfaits d'une si heureuse direction, pria le P. Balthazar de l'admettre au nombre de ses pénitentes.

« Ce Père, raconte Thérèse, voulut aussitôt me faire vivre avec plus de perfection. Il n'y avait rien, me disait-il, que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement : mais il voyait que j'avais peu de force et il me conduisait avec douceur. Un sacrifice me coûtait à lui seul plus que tous les autres : c'était celui de renoncer à des amitiés, très innocentes par elles-mêmes, auxquelles je tenais beaucoup. Il me semblait que je ne pouvais m'en détacher sans manquer à la reconnaissance, et je disais à mon confesseur : Puisque ces relations n'offensent pas Dieu, pourquoi serais-je obligée d'être ingrate ? Le Père me conseilla de recommander la chose au Ciel pendant quelque temps, et de dire l'hymne *Veni Creator*, afin d'obtenir les lumières du Saint-Esprit sur ce qu'il serait le mieux de faire. Un jour, après être resté longtemps en oraison et avoir supplié le Seigneur de m'aider à le contenter, je commençai l'hymne, et, tandis que je le récitais, j'entrai soudain dans un ravissement qui me mit presque hors de moi-même. J'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais seulement avec les anges*. Je fus d'abord saisie d'effroi. Le calme revint bientôt et avec lui une joie délicieuse (1). »

« Les paroles de Dieu font ce qu'elles disent : elles

(1) Vie, chap. xxiv.

sont à la fois paroles et œuvres » (1), écrira plus tard la Sainte. L'expérience le lui apprit, dès qu'elle eut le bonheur de les entendre. « En un instant, dit-elle, car il me semble que cela ne dura pas davantage, Dieu changea entièrement mon cœur ; il me rendit si courageuse que je me sentis prête à tout abandonner pour lui. On n'eut plus besoin de me presser. Jusque-là mon confesseur, voyant combien un tel sacrifice me coûtait, n'avait osé me donner l'ordre absolu de le faire. Il comptait sans doute sur Notre-Seigneur, et il avait raison. Quant à moi, j'étais si fatiguée de lutter, que, la chose me semblant sans inconvénient, j'étais sur le point d'en rester là, lorsque Dieu me donna force et liberté. Je le dis à mon confesseur, je quittai tout, comme il me l'ordonna, et mon exemple fit grand bien aux personnes que j'aimais tant. »

Thérèse rentra dans son monastère avec ces généreuses dispositions. Eut-elle à souffrir quelque froideur de la part des sœurs auxquelles son nouveau genre de vie infligeait plus d'un blâme ? Entendit-elle de légers murmures sur son besoin de solitude, sur ses austérités, son silence et son recueillement ? L'accusa-t-on même de vouloir passer pour une sainte, elle qui ne cherchait qu'à se faire oublier ? Son extrême réserve à ce sujet nous permet de le craindre, sans toutefois pouvoir rien affirmer. Voici la seule confidence qui donne quelque lumière sur le caractère de ses rapports avec les habitantes de l'Incarnation à l'époque que nous traversons : « J'ai passé de longues années, écrivait-elle vers la fin de sa vie à une religieuse d'un autre Ordre, j'ai passé de longues années dans un couvent où il y avait quatre-vingts religieuses avec

(1) *Sus palabras son obras.* (Vie, chap. xxv.)

lesquelles je vivais comme s'il n'y avait eu que Dieu et moi sur la terre. C'est ce qu'on peut faire, ma chère Mère, quand on aime Dieu comme vous l'aimez. Aimez aussi vos sœurs pour les vertus que vous remarquerez en elles, vous efforçant de les imiter, et ne pensez jamais à leurs défauts. Cette conduite m'a procuré tant de paix intérieure que, quoique ma communauté fût si nombreuse, elle ne me causait pas plus de distraction que si j'eusse été seule ; au contraire, elle me servait beaucoup à m'avancer dans la vertu (1). »

La prudence lui traçait cette ligne de conduite, non moins que son désir de mourir à elle-même, aux objets extérieurs, pour se perdre en Dieu. Elle ne voulait plus se mêler de rien, parce qu'elle n'avait pas le droit de s'ériger en réformatrice ni de blâmer ouvertement ce qu'elle ne pouvait approuver au fond de son cœur. Pendant trois ans (1558 à 1561), son apostolat doit être exclusivement celui de l'exemple, et encore ne l'exercera-t-elle qu'avec une humble réserve. Son unique affaire est maintenant de travailler à sa propre perfection ; et Notre-Seigneur, de son côté, bien que la préparant à son insu aux grandes choses qu'il veut accomplir par elle, semble n'avoir aussi, durant ces trois années, d'autre but que de la sanctifier. C'est un noviciat divin auquel Thérèse est admise ; le Seigneur y devient son maître, l'instruit par des paroles directes, l'éclaire par d'admirables visions, et l'amène au vœu héroïque du plus parfait, au sublime désir de souffrir ou mourir.

Les épreuves grandissent en même temps : le Maître et sa fidèle disciple, Jésus et Thérèse, sont l'un et l'autre aux prises avec cette croix pénible entre

(1) Lettres.

toutes qui se nomme *la contradiction des gens de bien*.

Le souvenir de la malheureuse Madeleine de la Croix et quelques exemples analogues continuaient d'éfrayer les esprits plus prudents qu'éclairés de don François de Salcedo, de Maître Gaspar Daza et d'autres prêtres ou chrétiens fervents qui portaient à notre Sainte un intérêt très bienveillant sans doute, mais quelque peu indiscret. Assurément, nul ne mettait en doute sa bonne foi. Si le démon l'avait séduite, c'était à son insu; le malheur pour elle n'en était pas moins grand.

Il faut l'entendre nous raconter avec sa charité toujours aimable les sollicitudes dont elle était l'objet. Ni le témoignage si rassurant de saint François de Borgia, ni l'opinion semblable du Père Balthazar Alvarez ne pouvaient empêcher la lutte que le zèle de ses pieux amis soutenait contre Dieu en croyant combattre les pièges de l'enfer.

« D'ordinaire, dit-elle, je n'ouvrais mon âme qu'à mon confesseur; mais, quelquefois aussi, sur son ordre, je communiquais avec d'autres grands serviteurs de Dieu. Comme ceux-ci m'aimaient beaucoup, ils n'en avaient que plus de peur de me voir trompée par le démon... En outre, ils ne me gardaient pas le secret comme il eût convenu de le faire. Ils consultèrent plusieurs personnes sur ce que je leur confiais de mon oraison. Malgré de bonnes intentions, ils m'ont ainsi causé bien des peines, car ils divulguèrent des choses qui auraient dû rester cachées et que je paraissais oublier moi-même. Le Seigneur l'a permis, je crois, sans aucune faute de leur part, uniquement pour m'éprouver. Je ne dis pas, bien entendu, que je traitais avec eux en confession; je dis seulement que

n'osant rien leur cacher, parce que l'on m'avait ordonné de leur exposer mes perplexités, j'avais le droit, ce me semble, de compter sur leur discrétion... Un jour, ils se réunirent au nombre de cinq ou six, et voici le résultat de la conférence. Mon confesseur vint me dire de leur part que tous d'un commun accord me croyaient le jouet du démon, et que, d'après eux, je devais communier moins souvent, éviter la solitude et chercher des distractions. Je devins alors tellement tremblante et peureuse que, le mal de cœur aidant, je n'osais plus rester seule, même en plein jour. Ceux qui venaient de me condamner étaient des hommes de piété, de science, grands serviteurs de Dieu : il me semblait que je devais faire tous mes efforts pour les croire. Je me représentais les fautes de ma vie passée afin d'essayer de me persuader qu'ils disaient vrai, et, lorsque j'en doutais, j'en avais du scrupule, l'attribuant à mon peu d'humilité (1). »

Bientôt, par les indiscretions dont Thérèse vient de se plaindre, Avila fut instruite de ce qui se passait au fond de l'oratoire de l'Incarnation : on parla de l'oraison extraordinaire de la sainte, ceux-ci avec pitié, ceux-là avec mépris. Quelques-uns même allèrent trouver le Père Balthazar Alvarez pour l'avertir de se mettre en garde contre les illusions de sa pénitente. Le Père laissait dire et s'inquiétait peu d'abord de toutes ces rumeurs.

« Il suivait, dit-elle, l'avis des autres pour m'éprouver, je l'ai su depuis, mais il me consolait toujours. Il me disait que, quand même ce serait le démon, celui-ci ne pourrait me nuire absolument en rien, si j'étais fidèle à ne point offenser Dieu. Il ajoutait que l'épreuve

(1) *Vie*, chap. xxiii-xxv.

aurait un terme et que je devais le demander avec instance. De son côté, il sollicitait pour moi la même grâce. Les personnes qu'il confessait unissaient leurs prières aux nôtres à cette intention, et, pour mieux réussir, on faisait ainsi prier les âmes que l'on croyait le plus agréables à Notre-Seigneur. Tous ensemble nous conjurions sa divine Majesté de me conduire par une autre voie (1). »

Tandis qu'Avila se troublait ainsi devant des merveilles qui devaient un jour devenir sa gloire la plus chère, elle entourait justement de vénération une autre femme bien moins connue maintenant que notre Sainte, mais célèbre alors dans sa ville natale. Marie Diaz avait donné son cœur à Dieu dès ses jeunes années, et sa vie, depuis cette première offrande, n'était qu'un perpétuel sacrifice. Elle demeurait des journées, souvent des nuits entières, dans une tribune de l'église Saint-Émilien. Là, cachée aux regards des hommes, Marie Diaz priait. Les années se succédaient et la retrouvaient à la même place, au fond de cette petite retraite qui devenait pour elle un vrai tabernacle. Prisonnière avec le divin Prisonnier, elle ne pouvait se lasser de demeurer près de lui, de le contempler, de l'aimer. Aucune grâce extraordinaire ne couronnait une si grande ferveur. Marie Diaz, la sainte d'Avila, n'avait ni visions ni extases. Et Thérèse eût été plus privilégiée ! Nul ne voulait le croire. Comme si Dieu n'avait qu'un sentier pour mener à lui ses élus.

Thérèse elle-même vénérât la pieuse Marie ; elle envoyait son oraison humble et paisible ; elle la suppliait de lui obtenir du ciel la grâce de suivre le même chemin. Mais Marie Diaz, malgré sa toute-puissance

(1) *Vie*, chap. xxv.

sur le cœur de Dieu, ne put être exaucée, et, tandis qu'elle continuait à réciter ses rosaires, à visiter le Très Saint-Sacrement, Thérèse avançait toujours dans sa voie ou plutôt Notre-Seigneur s'approchait d'elle de plus en plus, sans prendre garde aux obstacles que l'on jetait sous ses pas.

Quelquefois la lutte devenait terrible au fond du cœur de la Sainte : d'un côté attirée invinciblement par l'amour de Jésus qui la ravissait hors d'elle-même, de l'autre poursuivie par les avertissements charitables de don François de Salcedo, de Maître Daza, elle ne savait que devenir. La direction du P. Balthazar prit un caractère encore plus sévère. Revenant sur la décision de saint François de Borgia, il obligea de nouveau la Sainte à résister aux faveurs surnaturelles ; il la priva même de ses heures de solitude ; il en arriva enfin à la laisser vingt jours de suite sans communier. Cette fois, Thérèse ne put résister à sa douleur. Elle se rendit au collège de Saint-Gilles, espérant sans doute que son austère directeur adoucissait un peu la rigueur du sacrifice qu'il avait exigé. Soit que le Père fût absent, ou qu'il éprouvât Thérèse au lieu de la consoler, elle sortit de l'église plus triste qu'elle n'y était entrée. Elle revint dans son monastère, incapable, lui semblait-il, de supporter plus longtemps la peine de vivre sans oraison, sans communion, et l'angoisse où la jetaient les alarmes de ceux qui la croyaient toujours victime des artifices du démon.

« Non, jamais, dit-elle, je n'avais été si malheureuse. Je me réfugiai au fond de l'oratoire, et là, brisée par la tribulation, épuisée, mourante de peur, livrée à un trouble indicible, ne sachant que faire de moi, je restai toute seule pendant quatre ou cinq heures sans recevoir aucune consolation ni du Ciel ni

de la terre et savourant l'amertume de la souffrance où me laissait Notre-Seigneur.

« Alors, au milieu de mon accablement et de ma tristesse, j'entendis ces paroles qui, à elles seules, suffirent pour me rendre un calme parfait : « *Ne crains rien, ma fille, car c'est moi ; je ne t'abandonnerai pas ; ne crains rien* (1). »

Aussitôt les angoisses s'évanouissent. Thérèse relève sa tête ployée sous le poids de la douleur ; elle sourit à son bon Maître, se demande comment elle a jamais pu douter qu'il fût l'auteur de ce qui se passait en elle, et, pleine de force, de courage, de lumière, elle s'écrie avec transport : « Oh ! que Dieu est puissant ! que Dieu est bon !... Qu'ils s'élèvent maintenant contre moi tous les savants, qu'elles me persécutent toutes les créatures, qu'ils me tourmentent tous les démons : avec vous, Seigneur, je ne crains rien. Ne m'abandonnez pas et je ne vous abandonnerai jamais ! »

Elle avait besoin de cette divine assurance pour continuer à soutenir l'espèce de persécution dirigée contre elle, persécution qui devenait de plus en plus générale. On établissait un parallèle entre sa vie et celle de Marie Diaz et on exaltait cette dernière pour mieux abaisser Thérèse. On épiait ses moindres actions, on recueillait toutes ses paroles ; parvenait-on à y saisir l'ombre d'une imperfection, aussitôt on courait en instruire le P. Balthazar. Ou bien on interrogeait la Sainte elle-même sur son oraison : répondait-elle avec simplicité, on s'offensait de sa franchise, on disait qu'elle voulait paraître savante et que c'était mauvais signe. En un mot, Avila qui l'avait tant aimée, lorsqu'elle charmait les âmes pieuses de la ville par ses

(1) *Vie*, chap. xxv.

entretiens du parler, ne la regardait plus qu'avec une défiance toujours croissante et la poursuivait de ses critiques, de ses injustes soupçons.

Thérèse acceptait l'épreuve : elle y puisait de nouvelles forces pour se détacher du monde et se cacher en Dieu. Elle souffrait davantage des sévérités du P. Balthazar et de la ligne de conduite qu'il l'obligeait à suivre.

Nous savons déjà que ce Père était un saint. Mais à sa grande science de l'oraison, à son jugement éclairé, à ses lumières surnaturelles, il joignait une humilité profonde que de grandes peines intérieures rendaient alors excessive (1). Persuadé que Thérèse était dirigée par l'esprit de Dieu, il ne pouvait comprendre comment les théologiens auxquels, pour lui obéir, elle avait exposé ses états d'oraison, la jugeaient différemment, et, craignant à la fin de se tromper lui-même, il crut nécessaire d'éprouver sa pénitente avec une extrême rigueur. Il voulait ainsi obtenir des garanties sensibles de sa sainteté, des témoignages authentiques de son esprit d'abnégation, d'obéissance; et, comme Thérèse ne tenait plus à rien qu'aux douceurs de l'amour de son Dieu, il lui ordonna de s'y soustraire volontairement. Direction étrange sans doute, exceptionnelle comme la voie de notre sainte, mais qui s'explique par le motif que nous venons de dire.

En même temps, le P. Balthazar s'efforçait de se maintenir à la hauteur de vues et de lumières où devait être élevé le directeur d'une telle âme. Il priait

(1) *Boll.*, n° 185. — P. Balthazar, qui junior sacerdos erat, pro sua humilitate ausus non est opinioni contraire tantorum virorum quos ipsa sancta zelozos, doctos, spirituales, insignesque Dei servos appellat... Ea ratione P. Balthazar timidior forte fuit quam æquum erat. (*Ibid.*, n° 212.)

beaucoup, il étudiait les auteurs mystiques les plus accrédités. Un jour, dans l'abandon d'une conversation familière, il dit à l'un des Pères de la Compagnie, après lui avoir énuméré un grand nombre de traités spirituels : « Eh bien ! mon Père, tous ces livres, j'ai dû les lire pour pouvoir entendre la Mère Thérèse (1). »

Dieu lui fit cette grâce, en effet : il la comprit toujours. Malgré les épreuves qu'il se crut obligé de lui imposer, il resta son unique soutien au milieu de l'orage déchainé contre elle. Thérèse, de son côté, n'avait de repos qu'en lui obéissant ; elle le vénérât et le chérissait comme son ange visible, comme le père de son âme. « Oui, ce père de mon âme, disait-elle, si peu gracieux qu'il soit pour moi, je l'aime pourtant bien. » « Il n'aurait jamais pu supporter tout ce qu'il souffrit à cause de moi, écrit-elle ailleurs, s'il n'eût été aussi humble, aussi saint, et si Notre-Seigneur ne lui eût donné du courage. D'une part, il devait répondre à ceux qui me croyaient perdue et ne voulaient pas ajouter foi aux assurances qu'il leur donnait du contraire ; de l'autre, il devait me tranquilliser et me guérir de la crainte où l'on me faisait vivre. »

Tandis que Thérèse, au milieu de tant de contradictions et de souffrances, acquérait chaque jour une vertu plus forte, le Maître bien-aimé de son cœur poursuivait son œuvre. En vain essayait-elle de se priver de la solitude, d'abrégé son oraison : Notre-Seigneur ne la quittait pas et partout il savait se faire entendre. Au milieu des conversations auxquelles elle se prêtait par obéissance, il la ravissait en lui et elle ne pouvait écouter d'autre voix que la sienne. « Ce divin langage, nous dit-elle, n'est point sensible aux

(1) Ribera.

oreilles du corps, et néanmoins l'âme le perçoit d'une manière plus distincte que s'il lui arrivait par l'ouïe. On essaierait en vain de refuser de l'entendre, car, indépendamment de notre volonté, il obtient bon gré malgré une attention parfaite à ce que Dieu veut dire. »

Thérèse reçoit par ce mode surnaturel de divines leçons. Tantôt, si elle est triste, Notre-Seigneur l'encourage; ou bien il l'avertit, si elle s'écarte de la perfection qu'il attend d'elle; il la réprimande même « avec une force capable de faire rentrer l'âme dans son néant ». Mais le plus souvent il l'éclaire, la console, la réjouit; il la prévient, si quelque danger la menace, et lui accorde des lumières sur certains événements.

Un jour, affligée des ordres du P. Balthazar, elle est tentée de chercher un confesseur qui lui laissera plus de liberté pour l'oraison; elle est près d'exécuter son projet, lorsque Notre-Seigneur l'en reprend avec une douce sévérité près de laquelle les rigueurs du P. Balthazar ne lui semblent rien. Une autre fois, elle porte encore le même sujet de tristesse aux pieds de son bon Maître: « *Ma fille, lui répondit-il, tu ne dois pas te flatter d'être obéissante, si tu n'es bien déterminé à souffrir. Regarde ce que j'ai souffert moi-même et tout deviendra facile.* » Quelque temps après, les supérieures de l'Incarnation interdisent la lecture, dans le texte espagnol, de plusieurs ouvrages mal traduits sans doute, mais dans lesquels sa piété trouvait cependant un aliment. « *Ne t'afflige pas, ma fille, lui dit Notre-Seigneur, je te donnerai un livre vivant.* » Thérèse ne sut d'abord ce que signifiaient ces paroles: elle le comprit bientôt (1).

(1) *Vie*, chap. xxvi.

Depuis deux ans elle ne cessait de résister aux fa-veurs de Dieu; elle luttait contre les ravissements, contre l'extase; elle luttait même contre le recueillement surnaturel qui la saisissait à chaque instant; elle multipliait ses neuvaines, ses dévotions, pour obtenir la grâce de revenir à la simple oraison de ses années passées; elle invoquait en particulier dans ce but saint Michel et saint Hilarion, l'un des glorieux ancêtres du Carmel, célèbre par ses victoires sur l'esprit des ténèbres. Après tant de prières, après ce long exercice d'une parfaite abnégation et de l'obéissance poussée jusqu'à l'héroïsme, « voici, dit la sainte, ce qui m'arriva :

» Le jour de la fête de saint Pierre, étant en oraison, je vis, ou plutôt (car je ne vis rien des yeux du corps ni des yeux de l'âme) je sentis près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il me semblait qu'il marchait à côté de moi, je ne voyais pas sous quelle forme, mais je savais d'une manière certaine qu'il était toujours à mon côté droit. J'ignorais qu'il pût exister des visions de ce genre. J'ai su depuis que, de toutes les visions, celle-ci est de l'ordre le plus élevé et celle où le démon peut avoir le moins d'accès. C'est une grâce toute différente du sentiment de la présence de Dieu, dont sont souvent favorisées les âmes élevées à l'oraison d'union et de quiétude. Dans ces deux oraisons, l'âme, dès qu'elle est en prière, trouve à qui parler; elle comprend qu'on l'écoute : c'est un grand don de Dieu; ce n'est pas une vision. Et je parle ici d'une vision véritable, car on voit clairement, sans l'intermédiaire des sens ni de l'imagination, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est là (1). »

(1) *Vie*, chap. xxvii.

Thérèse jouit de cette grâce insigne d'une manière presque continuelle pendant plusieurs jours. Au milieu des jardins de l'Incarnation comme au fond de sa cellule, dans les réunions et conversations des sœurs comme dans l'ermitage le plus solitaire, Jésus était toujours près d'elle, la suivant pas à pas, et rien ne pouvait détourner son attention ni son cœur de l'Ami divin qui l'accompagnait ainsi. Cependant, ne l'oublions pas, elle ne jouissait encore de sa présence que comme l'aveugle qui sent, qui sait, qui voit par le regard de la raison et de l'intelligence que près de lui se tient le père, le frère ou l'ami dont il ne peut reconnaître les traits.

Or ce n'était pas assez pour l'amour de Jésus. Mais avec quelle délicatesse, quelle prudence prépare-t-il Thérèse aux joies indicibles qu'il lui réserve ! C'est peu à peu, par degrés, qu'il se découvre à elle : vrai roi de gloire, il sort lentement du nuage sous lequel il dérobe l'éclat de sa grandeur et de sa beauté.

Un jour, tandis qu'elle se laisse absorber par le recueillement de l'oraison, Jésus lui présente ses mains adorables, et leur éclat joint à leur céleste blancheur laisse la Sainte éblouie et ravie. Peu de temps après, c'est le visage du Sauveur sur lequel Thérèse peut attacher un long regard d'amour.

Enfin, le jour de la fête de saint Paul (1), elle assistait à la messe avec sa ferveur ordinaire, et se disposait à la communion lorsque Notre-Seigneur lui apparut dans toute sa très sainte humanité. Il la regardait et lui parlait avec une douceur infinie. La Sainte

(1) Il est probable que ce fut le 25 janvier, fête de la conversion de cet apôtre. On voit par le récit de la Sainte qu'un espace de temps s'était écoulé entre sa première vision intellectuelle, qui eut lieu le 29 juin, et sa première vision imaginaire.

ne peut redire ses transports de bonheur ; elle ne sait nous peindre ni cette divine beauté, ni cette majesté souveraine ; mais le chant de son impuissance est trop éloquent pour ne pas être cité.

« O mon divin Roi, devant votre grandeur, mon âme se consume et ne sait où se mettre... Que sera-ce donc au ciel, si, dès cet exil, votre vue nous inonde de telles délices?... Jamais je n'aurais pu me figurer une beauté si ravissante, quand j'y aurais passé des années entières, tant sa blancheur et son éclat surpassent tout ce que l'on peut imaginer ici-bas. Mais c'est un éclat qui n'éblouit point ; c'est une blancheur suave, une splendeur qui charme le regard, sans lui laisser la moindre fatigue, c'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté divine, c'est une lumière infiniment différente de celle d'ici-bas, et, près de ses rayons, ceux du soleil ne sont plus rien (1). »

Thérèse, en sortant de l'extase où l'avait jetée sa vision, ne put se défendre de ses alarmes ordinaires. Que signifie cette faveur ? Est-ce que les fautes de sa vie passée ne la rendent pas mille fois indigne de lever les yeux sur l'adorable visage de Jésus ? N'est-elle point le jouet de son imagination, ou, comme on tente sans cesse de le lui faire croire, n'est-ce pas l'ange de l'orgueil ou du mensonge qui vient l'aveugler ? On le voit, à chaque degré de l'ascension mystérieuse que le Seigneur l'oblige à poursuivre, notre Sainte se trouble ; elle n'ose poser le pied sur ce sol inconnu dont l'élévation suffit pour l'effrayer. Elle voudrait demeurer toujours dans sa petitesse, et, avant de chanter avec la Reine des vierges le *Magnificat*, avant de bénir Celui qui fait en elle de si grandes choses, elle frémit

(1) *Vie*, chap. xxviii.

comme Marie au salut de l'archange ou comme les séraphins qui se voilent de leurs ailes tremblantes devant le Dieu trois fois saint.

Malgré sa profonde répugnance à confier au P. Balthazar Alvarez cette nouvelle grâce, elle eut le courage de le faire : l'aveu de fautes énormes lui aurait moins coûté (1). Le P. Balthazar la calma, lui recommanda de l'instruire en détail de tout ce qu'elle éprouverait et lui rappela ce principe de la direction qu'il lui avait déjà cité : l'âme fidèle à suivre Notre-Seigneur et à éviter de l'offenser même dans les moindres choses, l'âme simple et droite qui s'ouvre franchement à son confesseur et qui suit docilement ses conseils, ne doit rien craindre : si le démon tente de la tromper, Dieu, qui la protège, changera en bien le mal que l'ennemi voulait lui faire. Thérèse apaisée revint à l'Incarnation, où le divin Maître l'attendait. Après avoir laissé parler son ministre, Jésus voulut confirmer à son tour, par d'autres visions, la réalité des précédentes.

« Notre-Seigneur, dit la Sainte, redoublant de bontés, daigna m'apparaître si souvent que je me vis bientôt délivrée de mes craintes. Quelquefois, surtout après la sainte communion, il se montrait tellement maître de mon âme que j'en étais comme anéantie. O mon Jésus, qui pourrait peindre la splendeur avec laquelle vous vous faites voir en ce moment ? »

Un peu plus loin elle ajoute : « Notre-Seigneur m'apparaissait presque toujours tel qu'il était après sa résurrection. Quand je le voyais dans la sainte hostie, c'était dans cet état de gloire. Quelquefois, pour m'encourager, lorsque j'étais affligée, éprouvée, il me

(1) *Vie*, chap. xxviii.

montrait ses plaies. Il m'est aussi apparu crucifié. Je l'ai vu au Jardin, rarement couronné d'épines : enfin je l'ai vu portant sa croix. S'il m'apparaissait ainsi, c'était, je le répète, à cause des besoins de mon âme ou pour la consolation de quelques autres personnes, mais toujours son corps était glorifié (1). »

On devine l'effet produit par de semblables grâces sur l'âme pure et aimante de Thérèse. Elle se sentait, dit-elle, toute changée, embrasée d'un amour de Dieu de plus en plus intense, et la terre eût été pour elle un perpétuel Thabor, si les épines de la contradiction, de la persécution, ne se fussent multipliées en même temps pour meurtrir ses pieds et souvent déchirer son cœur.

En effet, l'orage grossissait toujours. Des propos méprisants on passait aux calomnies : c'était la rumeur des ignorants. Les doctes en avaient une autre : ils parlaient d'exorciser la Sainte pour mettre enfin un terme à ses illusions lamentables. « Cette dernière idée ne me causait guère de peines », raconte Thérèse. Elle en éprouva bien davantage lorsque, pendant une absence du P. Balthazar, obligée de s'adresser à un autre confesseur, elle reçut de celui-ci un ordre qui la bouleversa jusqu'au fond de l'âme. Après lui avoir déclaré que ses visions et ses extases venaient du démon, il lui ordonna de faire le signe de la croix chaque fois que ce mauvais esprit lui apparaîtrait et de le repousser avec un geste de mépris, puisque très certainement c'était lui, le maudit, qui voulait la séduire en osant prendre à ses yeux la forme de Notre-Seigneur.

Quelle épreuve ! quelle torture pour notre Sainte ! Elle sait bien, elle, que c'est Jésus, son Seigneur et

(1) *Vie*, chap. xxviii.

son Dieu, qui daigne la visiter, et, si elle a connu elle-même les angoisses du doute sur la divine origine de tant de faveurs, ce doute ne l'a jamais poursuivie qu'en dehors du temps de l'oraison. Dès que Notre-Seigneur se montre, dès qu'il lui parle, elle le reconnaît : le doute lui devient absolument impossible, et alors, suivant son mot énergique, « on la mettrait plutôt en pièces » que de lui arracher ce qui est pour elle une certitude.

Que va-t-elle donc faire? Comment obéir au commandement qui l'oblige de se signer devant Jésus comme devant un fantôme diabolique, bien plus, de le repousser par des gestes de mépris? Thérèse pourrait alléguer de fortes raisons pour se dispenser de se soumettre. Elle pourrait rappeler la décision de saint François de Borgia et même le jugement de son confesseur ordinaire, le P. Balthazar Alvarez; elle pourrait du moins attendre le retour de celui-ci afin de le consulter. Mais non, en son absence, le P. Balthazar l'a laissée sous la conduite de celui qui vient de lui donner cet ordre terrifiant; Thérèse sait que la voie la plus sûre et aussi la plus agréable à Dieu est celle de l'obéissance : elle obéit.

Elle obéit! Ce qu'il lui en coûte, elle seule saurait le dire. Lorsque Jésus paraît, elle se signe docilement, puis, de sa main tremblante, elle essaie de le repousser; mais en même temps elle se jette à ses pieds, et, se souvenant des outrages dont les Juifs l'ont accablé du prétoire au calvaire, elle le conjure de lui pardonner d'agir comme eux : « O Seigneur, s'écrie-t-elle, vous le savez bien, si je me conduis ainsi à votre égard, c'est encore pour votre amour, c'est afin de me soumettre à ceux que vous avez établis dans votre Église pour me tenir votre place. »

Et Jésus aussitôt, bénissant son humble servante,

lui témoigne le prix qu'il attache à sa soumission : « *Console-toi, ma fille, lui dit-il, tu fais bien d'obéir, moi, je ferai connaître la vérité* (1). »

Souvent, pour éviter de se signer à chaque instant, Thérèse tenait entre ses mains la croix de son rosaire et la présentait à Notre-Seigneur, dès qu'il lui apparaissait. Un jour le Sauveur la lui prit. Quand il la lui rendit, quatre grandes pierres précieuses, plus brillantes que les diamants, remplaçaient l'ébène dont elle était formée, et, dans l'une de ces pierres, Thérèse vit les plaies de Jésus gravées d'une manière admirable. Ce bijou divin, visible seulement pour celle qui était digne de le posséder, resta son trésor jusqu'au moment où la charité fraternelle lui en demanda le sacrifice en faveur de sa jeune sœur, Jeanne de Ahumada (2).

(1) *Vie*, chap. xxix. Voir *Boll.*, n° 205, 214 à 220. Le P. Dominique Banez condamna plus tard l'ordre imprudemment imposé à la Sainte en cette circonstance. Les Bollandistes, après une étude approfondie de la question, résumèrent leur paragraphie par les conclusions du P. Banez. Dans le doute si la vision est divine ou diabolique, on doit adorer l'image de Notre-Seigneur, l'adoration se référant à Jésus-Christ lui-même.

(2) « Notre-Seigneur voulut donc donner un gage de son amour à notre glorieuse Mère sainte Thérèse, et, comme ce présent était si riche et qu'il venait d'une si bonne main, cette sainte épouse le conservait aussi très chèrement. Bien que ce ne fût en apparence qu'une simple croix de chapelet, dont la matière paraissait de bois, néanmoins elle représentait toujours aux yeux de la Sainte ces pierreries. De sorte que notre sainte Mère se trouva un jour bien embarrassée, étant à la ville d'Albe, car Madame Jeanne de Ahumada, sa chère sœur, qui ne savait pas la valeur inestimable de cette croix mystérieuse, voulant garder quelque petite chose de notre Sainte, lui demanda tout simplement la croix de bois de son chapelet. La Sainte s'excusa, et sa sœur, ne pouvant souffrir qu'elle lui refusât une si petite chose, comme elle l'estimait, la pressa si fort et avec tant d'instances et tant d'adresse que notre Sainte fut contrainte de se rendre, n'osant se défendre ni s'excuser sur le prix incomparable de ce présent, qu'elle seule connais-

Ainsi plus Thérèse s'abîme dans l'humilité, se sacrifie à l'obéissance, plus Notre-Seigneur la comble de faveurs. Les jours, les mois, les années passent au milieu de ces joies surnaturelles d'une douceur inexprimable et de ces épreuves extérieures souvent si douloureuses. La vertu de la Sainte y puise une vitalité croissante; elle devient capable de tous les héroïsmes, de tous les dévouements.

Mais le signe particulier qui marque sa sainteté d'un cachet divin, signe qui doit attirer surtout notre attention, c'est l'énergie avec laquelle nous la voyons s'enlacer au tronc tutélaire de l'Église par une soumission plus admirable que ses extases. Elle sait bien que l'âme la plus privilégiée, comme le dernier des chrétiens, ne peut marcher en assurance que sous la houlette des pasteurs de l'unique bercail; plutôt que de s'y soustraire un seul instant, elle aime mieux lutter contre Dieu lui-même : touchante et sainte lutte qui l'unit encore davantage à son tout-puissant vainqueur.

Cet attachement invincible envers l'Église sa mère, Thérèse nous l'a peint au vif dans une page qui nous semble apposer sur les extases et les visions de notre chère Sainte, sur les prodiges de sa vie, un magnifique sceau de leur authenticité.

Exposant les caractères qui distinguent l'action de Dieu de celle du mauvais esprit, et, selon son habi-

sait et dont elle ne voulait pas découvrir les merveilles. L'on garde à présent cette sainte croix dans le couvent des Carmélites de Valladolid. C'est une relique sacrée, qui a servi à Notre-Seigneur d'un précieux instrument pour opérer plusieurs miracles. » (*Hist. Gén. des Carmes.*) Suit le récit de la guérison de l'abbesse des Franciscaines d'Albe, Madeleine de Toledo, délivrée d'une cécité complète, qui durait depuis trois ans, par le seul atouchement de la croix.

tude, parlant d'elle-même comme d'une autre personne :

« Je tiens pour certain, dit-elle, que Dieu ne permettra jamais au démon de tromper une âme défiante d'elle-même et si ferme dans la foi que, pour un seul de ses points, elle serait prête à endurer mille morts. Dieu bénit de si généreuses dispositions en rendant encore sa foi plus forte et plus vive. Elle a soin de se conformer en tout aux enseignements de l'Église, interrogeant dans ce but ceux qui peuvent l'éclairer. Elle est tellement attachée à son symbole que *toutes les révélations imaginables, vit-elle les cieux ouverts*, ne pourraient ébranler sa croyance sur le *plus petit article* enseigné par l'Église. »

Et Thérèse ajoute ces paroles non moins dignes de remarque :

« Lorsqu'une âme ne trouve pas en elle cette foi vigoureuse, que ses transports de dévotion ne contribuent pas à augmenter son attachement pour la sainte Église, je dis qu'elle est dans une voie pleine de périls. L'esprit de Dieu n'inspira jamais que des choses conformes aux saintes Écritures, et, s'il y avait la plus légère divergence, je croirais que ces choses viennent de l'auteur du mensonge, avec une conviction incomparablement plus ferme que je ne regarde mes visions comme venant de Dieu, quelque certitude que j'en aie. Cette divergence suffit à elle seule pour prouver d'une manière si évidente l'action du mauvais esprit que, si le monde entier m'assurait que c'est l'esprit divin, je ne le croirais pas (1). »

(1) *Vie*, chap. xxv.

CHAPITRE XI

Progrès dans l'Amour, progrès dans la Souffrance. — Vœu héroïque de la Sainte. — Saint Pierre d'Alcantara. — Prélude de la réforme du Carmel.

Les événements se presseront bientôt dans notre récit ; mais, on le sait déjà, la période que ce chapitre doit clore est un temps de préparation intime. Le Seigneur dispose Thérèse à l'accomplissement des grandes œuvres qu'il veut lui confier. Avant de la laisser sortir de sa vie retirée, silencieuse, il semble que l'Amour infini met en jeu les ressources de sa toute-puissance pour accroître les gloires et les joies de notre heureuse Sainte.

Le cadre extérieur de son existence reste le même. Ses journées se passent entre l'oratoire, la cellule, les assemblées des sœurs. Le parloir la voit rarement : quand elle y est appelée, ce n'est que pour une visite de famille ou pour l'entretien spirituel de quelques pieux théologiens. Elle travaille autant que le lui permettent ses fréquents ravissements et ses longues oraisons. Déjà l'on remarque en elle ce trait spécial qui la distinguera toujours de beaucoup d'autres âmes

privilégiées : c'est qu'au sortir de l'extase, après une vision, si elle est intérieurement consumée d'amour, transportée hors d'elle-même, elle n'en laisse rien paraître ; elle reprend aussitôt son calme ; ses mains retrouvent leur adresse ; elle parle, elle agit simplement, naturellement ; sans le feu de son regard qui la trahit, nul ne se douterait des effets extraordinaires que produit en elle l'action de Dieu. Et néanmoins, tandis qu'elle se prête avec une gracieuse condescendance aux désirs de tous, son âme demeure le plus souvent ravie ; elle peut dire que son oraison est continuelle et que le sommeil lui-même ne saurait interrompre le cours.

En effet, sous cette simplicité parfaite, sous ce calme extérieur, se cachait l'incendie d'amour qui la consumait. « Je brûlais, dit-elle, je me sentais mourir du désir de voir Dieu et je ne savais où trouver la vie, si ce n'est dans la mort. Rien ne répondait à mes vœux ; mon cœur à chaque instant était près d'éclater et il me semblait véritablement que l'on m'arrachait l'âme. »

Oh ! que le monde sourie en entendant ce langage, qu'il appelle ivresse et folie les transports de la Sainte ! Oui, nous le voulons bien, nous le dirons avec elle, c'est une ivresse divine, la folie de l'amour. C'est l'ivresse de l'âme qui entrevoit du fond de l'exil les splendeurs de l'Éternel, c'est la folie du cœur qui succombe sous la joie d'aimer son Dieu sans mesure et d'en être infiniment aimé.

« Donnez-moi un cœur qui aime, s'écrie saint Augustin ; donnez-moi un cœur affamé, altéré de Dieu : il comprendra ce que je dis ; mais tout autre ne m'entendra pas. » Au nom de Thérèse, nous osons prononcer ici la même exclusion. Les âmes croyantes, aimantes,

les âmes avides de Dieu peuvent seules goûter les accents qui précèdent et seules elles peuvent lire les lignes qui vont suivre. C'est le simple et sublime récit du trait le plus saillant peut-être de la vie mystique de notre Sainte, fait dont l'Église a reconnu d'une manière particulière l'authenticité en permettant aux enfants du Carmel de célébrer chaque année, le 27 août, la fête de la *Transverbération* du cœur de leur glorieuse Mère (1).

Elle se mourait d'amour, du désir de voir Dieu, comme elle vient de le dire. Dévorée par ce désir, elle murmurait sans cesse le gémissement de David : « O Dieu, mon Dieu, mon âme soupire après vous » ; et la terre n'ayant pas de remède « pour guérir un mal venu du ciel », elle restait avec son tourment, que rien ne pouvait apaiser, si ce n'est l'espoir de la mort, c'est-à-dire du départ pour la vraie patrie.

Or, tandis qu'elle était dans cet état, « voici la vision, dit-elle, dont le Seigneur daigna me favoriser plusieurs fois. J'apercevais près de moi, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle. Il n'était pas grand, mais petit et très beau. A son visage enflammé, il paraissait appartenir à l'une de ces hautes hiérarchies qui ne sont que flammes et amour. Il devait être de ceux que l'on appelle chérubins. Ces Esprits toutefois ne me disent point leur nom (2). Je

(1) Non seulement le Carmel célèbre cette fête, mais encore les fidèles qui visitent le 27 août une église de l'Ordre peuvent gagner une indulgence plénière. (Bref *Dominici gregis* du pape Benoît XIV, 8 août 1744.)

(2) « La plupart des traducteurs et même des éditeurs espagnols ont substitué au mot chérubin celui de séraphin qui convient aux anges embrasés (*todos se abrasan*) dont parle la Sainte, et il est permis de supposer que la dénomination de chérubin est due à une simple surprise. Nous ne pouvons

lui voyais entre les mains un long dard qui était d'or et dont la pointe, à son extrémité, semblait de feu. De temps en temps, l'ange le plongeait en travers de mon cœur et, en le retirant, il me laissait tout embrasée d'amour de Dieu (1). »

N'était-ce là qu'une glorieuse vision ou une réalité plus glorieuse encore? L'avenir devait le dire et le pèlerin d'Albe peut le constater même de nos jours. Le cœur de sainte Thérèse, miraculeusement conservé, garde la cicatrice de sa divine blessure, cicatrice longue et profonde qui divise le cœur presque en entier et réalise à la lettre les moindres détails donnés par la Sainte sur la manière dont elle reçut les traits enflammés de l'envoyé du Ciel (2).

Des ravissements plus prolongés et plus irrésistibles suivirent ce prodige si extraordinaire. En vain Thérèse essaie-t-elle de les cacher. Comme un géant enlève une paille, selon son expression, ainsi la force de l'extase la soulève de terre et la tient suspendue au-dessus du sol devant ses sœurs et quelquefois devant les fidèles qui remplissent la chapelle de l'Incarnation. Une céleste beauté se répand sur ses traits; tout son être se transfigure et paraît enveloppé de lumière. Le Seigneur, exaltant l'humilité de sa servante, la venge ainsi des injustes défiances dont elle est l'objet. Mais elle, qui redoute l'éclat, qui fuit les grandeurs, se

cependant qu'approuver le scrupule des éditeurs qui s'en sont tenus au texte original; parmi eux nous citerons le plus récent, don Vicente de la Fuente. » (Ribet, *Mystique divine*, t. I, p. 246.)

(1) *Vie*, chap. xxix.

(2) Voir le *Cœur de sainte Thérèse*, par M. l'abbé Durand. Thérèse porta vingt années dans son cœur cette blessure qui devait, sur l'heure même où elle lui fut faite, lui donner la mort.

plaint doucement à son maître de l'attention qu'il attire sur elle et le supplie de ne plus la favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs. Puis, autant que possible, elle se renferme dans sa cellule, et là, s'abandonnant sans crainte à l'amour de son Dieu, elle passe des heures radieuses à l'adorer, à l'aimer, à lui dire ce qu'elle nomme de saintes folies. Un souffle de poésie divine s'emparant alors de son âme, elle chante avec la lyre du roi-prophète des cantiques inspirés. Ce n'est point, nous a-t-elle dit, un travail de son esprit, mais un élan du cœur. Sans effort, sans préparation, sans étude, elle laisse sortir de ses lèvres des hymnes comme celui-ci par exemple, après le doux martyre de la transverbération :

<i>En las intranas</i>	Dans les profondeurs de mon être
<i>Senti un golpe repentino :</i>	J'ai senti un coup soudain ;
<i>El blason era divino,</i>	Le trait était divin,
<i>Porque obro grandes hazanas.</i>	Car il a fait de grandes choses.
<i>Con el golpe fui herida ;</i>	De ce trait je fus blessée
<i>Ya unque la herida es mortal,</i>	Et bien que la blessure soit mor- [telle,
<i>Y es un dolor sin igual,</i>	Et la douleur sans égale,
<i>Es muerte que causa vida.</i>	C'est une mort qui donne la vie.
<i>Si mata, como da vida?</i>	Si cette blessure tue, comment [donne-t-elle la vie?
<i>Y si vida, como muere?</i>	Et si elle donne la vie, comment [donne-t-elle la mort?
<i>Como sana cuando hiere?</i>	Comment guérit-elle en blessant?
<i>Y se ve con el unido?</i>	Et comment peut-on vivre avec [elle?
<i>Tiene tan divinas manas;</i>	Divines adresses de celui
<i>Que en un tan acerbo trance</i>	Qui, à travers de si dures épreuves,
<i>Sale triunfando de lance</i>	Sort vainqueur du combat
<i>Obrando grandes hazanas.</i>	En accomplissant ces grandes [choses.

Le trait divin qui l'avait si profondément blessée ne la laissait pas seulement transportée de bonheur. Aux

yeux de ceux qui ne le connaissent guère, l'amour divin a, nous le savons bien, un caractère exclusivement rêveur, spéculatif. Ceux que dévore cet amour démentent une telle assertion par des sacrifices, des œuvres, des *ates* près desquels pâlissent les plus fécondes inspirations du génie humain. Non, il n'est rien de si entreprenant, de si zélé, de si généreux, de si *actif*, disons-le encore, que le divin amour, et la raison en est aussi simple que profonde. Au lieu de la traduire par le grand langage de la théologie, nous dirons, en empruntant l'humble parole d'un cœur brûlant comme celui de Thérèse : l'amour rend les amis conformes (1). Comment aimer alors Celui dont la providence ne se repose jamais, Celui qui ne cesse d'agir pour notre bien, de nous créer de nouvelles ressources, de nous frayer la route de la terre au ciel ; comment aimer Celui qui, descendu parmi nous, n'a revêtu notre chair que pour travailler, se dévouer, s'immoler ; comment l'aimer sans agir aussi, sans se sacrifier et sans souffrir pour lui ? C'est donc la loi primordiale de l'amour : tous les saints l'ont ainsi entendue et Thérèse, qui aimait plus encore que les autres, du moins plus que beaucoup d'autres, devait l'accomplir d'une manière plus parfaite.

Mais que pouvait-elle faire pour Dieu ? Sans autorité dans son monastère, sans crédit près d'un grand nombre qui se scandalisaient des prodiges de sa vie, sans influence extérieure et sans moyens d'en acquiescer, elle n'avait que son cœur à offrir à Dieu. Cela lui suffit pour accomplir un acte héroïque entre tous, tel que l'histoire des saints n'en mentionnait pas encore, et, s'il a de pieux imitateurs, Thérèse n'en garde pas

(1) Bienheureuse Marguerite-Marie.

moins l'initiative. Inspirée de Dieu, approuvée par le P. Balthazar, qui avait reçu assez de preuves de la solidité de son jugement et de l'énergie de sa vertu ; autorisée par le visiteur apostolique de son Ordre et par le Père général des Carmes, notre Sainte prononça le vœu de faire en toutes choses *ce qu'elle croyait être le plus agréable à Dieu*. Pouvait-elle pousser plus loin sa générosité ? Quel vœu ! s'écrient avec enthousiasme ses historiens, depuis Yepes et Ribera jusqu'aux Bol-landistes (1). Tout ce que Dieu commande, tout ce que les lois monastiques prescrivent, ce que dicte la raison, ce qu'exige la justice, ce que demande la charité, ce qu'ordonnent la tempérance, la force, la patience, la douceur, l'humilité et toutes les autres vertus, et non seulement ce qu'elles ordonnent dans une mesure ordinaire, mais en portant leurs exigences à la plus haute perfection : voilà ce que Thérèse promettait à Dieu par son vœu héroïque, et c'était avec l'allégresse du jour de ses fiançailles religieuses qu'elle se chargeait d'une chaîne si étroite, si lourde pour la faiblesse humaine que les saints eux-mêmes ne peuvent la peser sans être saisis d'effroi (2).

Satisfaite enfin, car elle ne pouvait donner davantage, la Sainte ne songea plus qu'à remplir son engagement. Vingt-deux années d'une fidélité inviolable suivirent et réalisèrent cette sublime promesse. C'était par le conseil même du Seigneur, nous dit le Bréviaire romain, que Thérèse avait émis un vœu si extraordinaire : ce divin conseil l'inspirait encore pour l'aider à s'en acquitter parfaitement. La formule du vœu seule fut changée cinq ans après sa première émission, par l'autorité du Général des Carmes et sur

(1) *Boll.*, n° 230.

(2) Saint Alphonse de Liguori. (*Boll.*, n° 230.)

la demande du directeur de Thérèse. En voulant épargner à notre Sainte l'incertitude où pouvait parfois la jeter un choix douteux entre des partis divers tendant tous à la gloire de Dieu, on trouva moyen de rendre son vœu encore plus héroïque ; et, sans la relever de l'obligation qu'elle avait contractée, on lui prescrivit de laisser à son confesseur le soin de décider lui-même ce qui serait le plus parfait. Ainsi, sans diminuer un fardeau qu'elle trouva toujours doux et léger, on lui surajouta le mérite de l'obéissance (1).

Notre-Seigneur avait donc achevé l'œuvre cachée à laquelle il travaillait depuis si longtemps. De l'ardente, de l'expansive Thérèse, de ce cœur profondément aimant, vivant et sensible, de cette nature riche et brillante, il avait fait une sainte. Il y avait dépensé des trésors de grâce et des années de patience, il y avait mis surtout des flots d'amour. Mais c'était un

(1) *Boll.*, n^{os} 231, 232, 233. Le confesseur de la Sainte était à cette époque le P. Garcia de Toledo, de l'ordre de Saint-Dominique. La première formule du vœu parut au sage directeur manquer de précision et il vit de suite quels inconvénients douloureux pouvaient en résulter pour l'âme de Thérèse. Et de fait, « *non deerant scrupuli quibus tum ejus ipsius animus, tum animi confessoriorum, in tanta operationum varietate ac multitudine, ancipites hærent quid magis aut minus perfectum foret* (ait P. Fredericus, *lib. I, cap. XIX*). Le P. Garcia mit le plus grand soin à étudier les termes de la formule nouvelle sous laquelle la Sainte prononça une seconde fois son vœu, et, « pour la paix, la tranquillité de son âme comme pour la sécurité de son confesseur », il substitua au premier engagement celui d'accomplir en toutes choses le plus parfait, mais aux conditions suivantes : ayant averti son confesseur, quel qu'il fût, du vœu qu'elle avait prononcé, la Sainte demanderait avis à lui seul et s'en tiendrait à sa décision sur le parti à prendre pour être le plus agréable à Dieu. (*Boll.*, 232.) Thérèse, du reste, n'entendait son vœu qu'aux choses de quelque importance et ne s'embarassait pas pour des riens. (Ribera, *liv. IX, chap. x*. — Yepes, *II^e partie, chap. 1.*)

chef-d'œuvre, c'était une sainte incomparable qui sortait de ses mains divines.

L'heure de la tirer du fond de la retraite était venue : l'Église avait besoin d'elle. Sa mission publique allait commencer et, avec cette mission, une renommée, une gloire contre laquelle il fallait s'armer d'une humilité invincible. Notre-Seigneur y pourvut : il livra de nouveau Thérèse à des peines intérieures, à des sentiments de faiblesse, à des tentations qui récompensaient d'une manière étrange le don absolu qu'elle venait de faire d'elle-même à son Maître bien-aimé. Voici quelques traits de ce douloureux martyre, qu'apprécieront seules les âmes éprouvées d'une manière semblable :

« Il m'arrivait de temps en temps, raconte la Sainte, d'éprouver de si grandes peines intérieures et de telles douleurs physiques, des maux si accablants, que je ne savais que devenir. Je supportais avec beaucoup d'allégresse les souffrances du corps, même les plus vives, quand l'âme restait en paix ; mais, lorsque les deux souffraient ensemble, j'avais le cœur bien dans l'angoisse. J'oubliais alors toutes les grâces que le Seigneur m'avait faites : il ne m'en restait, comme d'un songe, qu'un souvenir confus, et ce souvenir encore ne servait qu'à me tourmenter. Mon esprit, engourdi, obscurci, s'égarait dans mille doutes et soupçons. Je craignais de n'avoir pas su comprendre ce qui se passait en moi, d'être le jouet de mes illusions et de tromper les autres après m'être trompée moi-même ; enfin je me trouvais si mauvaise que toutes les hérésies et tous les maux qui désolaient le monde me semblaient être le châtement de mes péchés. Ce n'était là qu'une fausse humilité, inventée par le démon pour me jeter dans le désespoir... Ces terribles assauts duraient quelquefois huit jours, quinze jours, sinon plus. Cela

m'est arrivé en particulier, et à diverses reprises, durant la Semaine Sainte, époque où j'ai coutume de faire mes délices à l'oraison. Mon imagination se remplissait tout à coup de choses si futiles que dans un autre temps je n'aurais fait qu'en rire. Tout se bouleversait dans mon intérieur; mon âme, enchaînée, n'était plus maîtresse d'elle-même; incapable de penser rien de bon, poursuivie d'idées vaines, insensées, elle étouffait. Il me semblait que les démons jouaient avec ma personne comme avec une balle, sans qu'il me fût possible d'échapper de leurs mains (1). »

Thérèse s'humiliait devant l'épreuve : elle trouvait même un certain charme à découvrir clairement sa misère et se demandait ce que diraient d'elle ceux qui la croyaient bonne, s'ils pouvaient la voir dans un tel égarement d'esprit. Elle comprenait mieux aussi la grandeur de la grâce que Notre-Seigneur lui accordait, lorsque, arrêtant l'activité de son imagination, il mettait son âme dans un état de contemplation parfaite.

Le démon, après avoir émoussé l'une de ses armes contre la fermeté sereine et joyeuse de la Sainte, ne se tenait pas pour vaincu : il lui tendait de nouveaux pièges. « Quelquefois, dit Thérèse, je me sentais saisie de je ne sais quelle angoisse et quelle torpeur. Le souvenir de Dieu, les grandes vérités de la religion ne frappaient mon esprit que comme un son vague que l'on entend de loin. Dans cet état, on ne perd ni la foi ni les autres vertus, puisqu'on croit ce qu'enseigne l'Église; mais la foi dort, les actes que l'on veut en produire semblent ne partir que du bout des lèvres, et, si l'âme se préserve de la moindre chute, elle le doit

(1) Extraits du chap. xxx de sa *Vie*.

à ses bonnes habitudes et surtout à l'assistance particulière que Dieu lui prête au milieu de ces ténèbres spirituelles. Puis venait un autre tourment : c'était l'impuissance absolue de former une bonne pensée ou un bon désir. Corps et âme, j'étais inutile à tout et un vrai fardeau pour moi-même. Un dégoût général de toutes choses m'empêchait d'être satisfaite de rien. Alors, moitié de gré, moitié de force, je tâchais de m'occuper de quelques bonnes œuvres extérieures, et j'apprenais à connaître le peu que nous sommes, lorsque la grâce vient à se cacher. Ou bien je me trouvais dans une sorte de stupidité fort singulière. Sans faire ni bien ni mal, sans éprouver ni peine ni consolation, insensible au plaisir et à la douleur, à la vie et à la mort, je marchais à la suite des autres comme un vrai petit ânon (1). »

Que ne souffrait pas notre Sainte réduite à sentir ainsi les misères de la nature après avoir goûté les délices du ciel ! Des hauteurs du Thabor elle redescend dans la vallée de l'épreuve ; les glaces de l'hiver, les ombres de la nuit succèdent pour elle sans transition aux chauds rayons du soleil. Jésus lui ravit sa présence : il se tait, il se cache, et son absence rend pour Thérèse la terre semblable à un immense désert sans route et sans eau. Rien ne l'arrête : elle saisit à merveille le secret de son état désolant, et, sans en être découragée, elle se l'explique ainsi :

« L'âme ne croît pas, dit-elle, à la manière du corps : sa croissance, aussi réelle, est néanmoins différente. Un petit enfant qui grandit et qui arrive à la taille d'homme fait, ne la perd plus pour reprendre celle du premier âge. Mais l'âme, Notre-Seigneur veut que, de

(1) *Vie*, extraits du chap. xxx.

grande, elle redevienne petite; c'est du moins ce qu'il fait éprouver à la mienne, car je ne le sais pas autrement. Son but est sans doute de nous humilier pour notre plus grand bien et de nous forcer à nous tenir continuellement sur nos gardes (1). »

Il semble que les scènes émouvantes de l'histoire de Job se renouvellent sous une autre forme au fond de la cellule du Carmel d'Avila. Livrée comme le patriarche aux attaques de Satan, Thérèse se voit dépouillée, non de richesses matérielles, mais de ses biens surnaturels. Extases, visions, paroles divines, consolations intérieures, ardeur de la grâce, tout disparaît, et elle bénit de même le saint nom de Dieu, plus fidèle que jamais à servir courageusement son bon Maître (2). Le démon, furieux, l'assaille alors d'une manière visible,

(1) *Vie*, chap. xv,

(2) La Sainte rend compte des mêmes épreuves dans une longue relation adressée à saint Pierre d'Alcantara. Après avoir exposé son état d'oraison et les grâces qui lui ont été accordées, elle ajoute : « Quelquefois durant trois, quatre ou cinq jours, ferveur ou visions, et autres bonnes choses, tout m'est enlevé, tout s'efface de mon souvenir. Quand je le voudrais, je ne pourrais me rappeler le moindre bien qui ait été en moi. Mes maux corporels m'accablent tous à la fois; mon esprit se trouble; je ne puis ni penser à Dieu, ni savoir où j'en suis. Si je lis, je ne comprends rien à ma lecture. Je me trouve pleine de misères, sans force et sans courage, de telle sorte que je serais incapable, me semble-t-il, de résister à la moindre tentation, au plus petit murmure du monde. Je trouve que je ne suis bonne à rien et qu'on a tort de me retirer de la vie commune. Je m'attriste en pensant que je trompe ceux qui m'accordent quelque confiance, et je voudrais m'aller cacher dans un coin où personne ne me vit. Ce n'est pas par vertu que je désire alors la solitude, mais par lâcheté. Enfin je me sens intérieurement portée à me fâcher contre ceux qui voudraient me contredire. Au milieu de cette guerre, voici la grâce que Dieu me fait : je ne l'offense pas plus qu'à l'ordinaire. Loin de lui demander de me délivrer de ce tourment, je suis prête à le souffrir jusqu'à la fin de ma vie, et je considère comme une très grande miséricorde de n'être pas toujours dans un pareil état. »

effrayante; après avoir torturé son âme, il vient tourmenter son corps. D'abord ce ne sont que des apparitions affreuses, tantôt sous les traits d'un horrible petit nègre, aux dents grimaçantes; tantôt sous une forme plus repoussante encore. Thérèse le voit près d'elle et entend ses menaces; elle le chasse par des signes de croix, par l'eau bénite, et après avoir constaté dans de nombreuses occasions les divins effets de cette eau : « Que sa vertu est donc grande! s'écrie-t-elle. Oh! vraiment je tressaille de joie en voyant quel caractère de puissance l'Église imprime à tout ce qu'elle établit, la force mystérieuse que ses paroles communiquent à l'eau, et la différence qui existe entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas. »

Aux terribles apparitions de Satan succèdent ensuite d'étranges douleurs (1). On eût dit que l'ennemi rouait de coups la pauvre Sainte; elle restait brisée, anéantie,

(1) La Sainte avait remarqué que le démon l'attaquait avec cette violence surtout lorsqu'elle s'occupait du salut de quelque pécheur. Ainsi endura-t-elle des tourments inouïs après s'être offerte en victime à Notre-Seigneur pour obtenir la conversion d'une personne consacrée à Dieu qui déshonorait son état par les plus tristes scandales. Durant un mois, le démon lui fit une guerre acharnée. Un jour, entre autres, elle fut livrée pendant cinq heures à des douleurs si terribles que les sœurs, épouvantées, osaient à peine se tenir près de son lit. Un mouvement convulsif agitait ses membres; sa tête, soulevée par une main invisible, retombait violemment sur le bois du lit. « Je dis aux religieuses, raconte-t-elle, que, si elles ne devaient point en rire, je leur demanderais de l'eau bénite. Elles m'en apportèrent et en jetèrent sur moi; cela ne produisit aucun effet. J'en jetai moi-même d'un côté où j'apercevais l'esprit maudit. Aussitôt mon mal cessa; mais je demeurai brisée. Une autre fois, le même tourment revint; il ne fut pas si long. J'étais seule, je pris de l'eau bénite. A peine en avais-je jeté que le démon disparut. A l'instant même entrèrent deux religieuses très dignes de foi, incapables pour rien au monde de dire un mensonge. Elles sentirent une odeur détestable, comme de soufre. » (*Vie*, chap. xxxi.)

mais calme et souriante. Dominant toutes ces attaques avec une force d'âme extraordinaire, tandis que les religieuses de l'Incarnation, effrayées des tortures dont elles ignoraient la cause, essayaient vainement de les calmer par leurs remèdes, Thérèse priait, offrait à Dieu ses angoisses intérieures, plus pénibles encore que le tourment de ses membres, et donnait ainsi le prix d'un vrai martyr aux épreuves par lesquelles le démon tentait d'ébranler sa constance. Elle craignait peu, du reste, ce misérable ennemi : « Je prenais en main une croix, et Dieu me donnait un tel courage que je n'aurais pas eu peur d'attaquer tous les démons ensemble. Je sentais qu'avec cette croix je les aurais facilement vaincus, et je leur disais : « Maintenant, » venez tous ; je suis la servante du Seigneur, et je » veux voir ce que vous pouvez faire. » Lorsqu'ils m'apparaissaient, loin de m'inspirer la moindre crainte, ils semblaient plutôt saisis d'effroi en ma présence. Par la bonté de mon divin Maître, je gardais sur eux un tel empire que je n'en faisais pas plus de cas que des mouches. Je les trouve pleins de lâcheté : dès qu'on les méprise, le courage les abandonne. Non, vraiment, ajoute-t-elle, je ne puis comprendre ces frayeurs qui nous font crier : *le démon, le démon*, quand nous pouvons dire : *Dieu, Dieu*, et faire ainsi trembler notre ennemi. Ne savons-nous pas qu'il ne peut bouger sans la permission du Seigneur ? Que signifient toutes ces alarmes ? Quant à moi, c'est certain, je redoute bien plus ceux qui craignent tant le démon que le démon lui-même. »

Elle avait pour cela de trop justes raisons : l'inquisition privée d'Avila continuait son œuvre de surveillance, de méfiance, de lutte incessante. C'est le démon ! redisait gravement maître Gaspar Daza, c'est le démon

qui entoure de pièges la pauvre Mère Thérèse ! C'est le démon ! répétait en tremblant le bon François de Salcedo : qui donc en délivrera une si parfaite religieuse ? C'est le démon, c'est le démon, murmuraient les âmes pieuses d'Avila, les sœurs de l'Incarnation, en se racontant, en commentant les extases où bien souvent elles avaient surpris la Sainte. Le démon, oui ; Thérèse le connaît maintenant, et une peine plus indicible que jamais s'empare de son cœur lorsqu'elle voit confondre les effets de la grâce, les bienfaits insignes de Jésus avec les horreurs de l'esprit infernal. Mais, sans rien perdre de son aimable sérénité, sans engager de longues et inutiles controverses, elle répond à ses adversaires que Notre-Seigneur lui laisse entre les mains de trop douces preuves de sa présence pour qu'il lui soit possible d'en douter un seul instant. « En effet, leur dit-elle, j'étais pauvre et il m'a rendue riche ; il m'a donné pour gage de son amitié des bijoux du plus grand prix, je veux parler de mes dispositions actuelles. Ceux qui me connaissent savent combien je suis changée. Non, jamais je ne croirai que le démon puisse ainsi déraciner mes défauts et me donner en échange des vertus et un courage qui me portent à tout entreprendre pour la gloire de Dieu. Car tel est le résultat de mes visions. »

A l'insu de Thérèse, le Père Balthazar Alvarez tenait le même langage à ceux qui lui parlaient défavorablement de sa pénitente. Mais l'orage ne devait se calmer que devant un envoyé du Ciel, messenger de paix et de consolation, que le Seigneur amena près de son humble servante afin de la fortifier au milieu de ces heures douloureuses pour elle comme la nuit de Gethsémani.

L'Espagne alors comptait à peine les saints qui l'em-

baumaient de leurs vertus et l'émerveillaient de leurs prodiges. Tous n'avaient pas le sort de Thérèse. Les fils de saint François, de saint Dominique, de saint Ignace, les Pierre d'Alcantara, Louis Bertrand, François de Borgia et tant d'autres, protégés par le nom et la gloire de leurs pères, exerçaient sans entraves un heureux ascendant sur leur nation. L'ardente foi de la Castille leur offrait même souvent de chaudes ovations. On courait sur les traces de ces bienheureux, on recueillait la poussière de leurs pas, on se pressait à leurs côtés pour les entendre, pour méditer leurs paroles et recevoir leur bénédiction. Or, tandis que Thérèse souffrait de cœur, de corps et d'âme au fond de son monastère, la Providence mettait sur la route d'Avila le plus contemplatif et le plus éclairé des saints contemporains dont nous venons de parler. Revêtu d'un froc de grosse bure, la tête et les pieds nus, traînant courageusement son corps exténué de jeûnes et si maigre « qu'il semblait fait d'écorces d'arbres », ainsi marchait le P. Pierre d'Alcantara, visitant l'une après l'autre les maisons de la custodie confiée à ses soins. Au terme d'une longue vie qui s'était consumée dans les exercices d'une austérité surhumaine et d'une oraison très élevée, réformateur de son Ordre, au sein duquel il avait formé un noyau d'élite sous le nom de Franciscains de l'étroite observance, Pierre d'Alcantara était vraiment l'homme choisi du Ciel pour rassurer Thérèse sur les prodiges de sa vie passée et pour la préparer aux œuvres de l'avenir. Doña Guiomar, la fidèle amie de notre Sainte, apprit l'une des premières que le serviteur de Dieu s'approchait d'Avila et qu'il y séjournerait quelque temps. Aussitôt elle entrevit le terme des souffrances de sa chère Thérèse. Sans le lui dire, elle demanda au provincial des Carmes la per-

mission de l'emmener chez elle et de la garder quelques jours. L'autorisation fut accordée sans peine, et donâ Guiomar put ménager dans sa propre demeure la rencontre désirée du Saint et de la Sainte.

Favorisés des mêmes grâces, ils s'entendirent bien vite ; saint Pierre d'Alcantara, joignant à sa longue expérience des dons surnaturels la doctrine mystique large, élevée, d'un frère et d'un disciple de saint Bonaventure, éclaira Thérèse sur toutes les difficultés qu'on avait fait surgir dans son esprit. « J'avais alors, dit-elle, beaucoup de peine à m'expliquer, à rendre compte des grâces que m'accordait Notre-Seigneur ; mais ce bienheureux Père m'entendit à merveille ; il me donna une parfaite intelligence de mes visions, m'assura que Dieu en était l'auteur, et, qu'après les vérités de la foi, il n'y avait pas de chose plus certaine ni à laquelle je dusse croire plus fermement. »

Non content de l'avoir ainsi pleinement rassurée, saint Pierre d'Alcantara voulut encore faire cesser pour elle une épreuve que lui-même, ce saint si humble, si mortifié, considérait comme une des plus grandes tribulations de la vie : la contradiction des gens de bien ; et ce vénérable vieillard, prenant à cœur l'honneur et le repos de Thérèse, se rendit à Saint-Gilles, près du Père Balthazar, qu'il entretint longuement, afin de lui prouver la certitude des opérations divines dans l'âme de sa pénitente. « Mon confesseur n'avait guère besoin d'être rassuré à cet égard, nous confie notre chère Sainte ; il n'en était pas de même pour une autre personne. » Cette autre personne, on le devine, c'était don François. Saint Pierre d'Alcantara voulut aussi lui parler, et, par de profondes raisons, surtout par le crédit de sa sain-

teté, il obtint que l'excellent mais trop craintif ami de Thérèse la laissât enfin tranquille.

En quittant Avila, saint Pierre d'Alcantara convint avec Thérèse qu'elle lui écrirait à l'avenir ce qui lui arriverait. Elle resta consolée, heureuse, prête à traverser d'un pas ferme le désert au milieu duquel il plaisait au Seigneur de la conduire depuis quelque temps.

Mais ce désert avait des limites, elle en approchait sans le savoir. Du reste, les désolations, les aridités n'étaient jamais continuëles. Notre-Seigneur, par de soudaines visites, venait de temps en temps surprendre Thérèse à l'improviste et la réjouir à l'heure où elle se sentait le plus éprouvée. « C'est souvent au moment où mon esprit est dans une grande sécheresse et mon corps si accablé d'infirmités qu'il me semble, malgré mon désir, impossible de faire oraison, c'est à ce moment que le ravissement me saisit sans que je puisse y résister. »

Ainsi consolée intimement par le bon Maître, soutenue par les bénédictions de saint Pierre d'Alcantara et les encouragements que le Père Balthazar lui accordait maintenant sans crainte, notre Sainte respirait. Autour d'elle les murmures s'apaisaient. Ses sœurs, qui n'avaient cessé de la chérir, le lui témoignaient mieux que par le passé. Les ferventes du monastère lui demandaient même des conseils, et elle se réjouissait de voir l'attrait de l'oraison se répandre peu à peu parmi ses meilleures amies. Quelques-unes de ses nièces, remises entre ses mains par leurs parents, avaient pris place parmi les pensionnaires de l'Incarnation. Thérèse avait pour elles une tendresse qui était largement rendue. La vie lui souriait donc de nouveau, et elle goûtait un calme parfait dans son

monastère, « qu'elle aimait beaucoup ; dans sa cellule qu'elle trouvait à son gré ».

Le repos n'était pas fait pour elle. Une vision terrifiante vint l'arracher à sa tranquillité et donner à ses voies intérieures une direction nouvelle, transformant en apôtre la pieuse contemplative.

Un jour, durant son oraison, Thérèse se sentit transportée en enfer : comment, elle ne le sait. Elle essaie de dépeindre les horreurs dont sa vue fut frappée, l'épouvante qui remplit tous ses sens, les tortures inouïes qui la saisirent ; les termes lui manquent et elle laisse inachevée son effrayante peinture. Elle en vient alors aux douleurs de l'âme. C'est une agonie, une étreinte, une angoisse, un brisement de cœur, c'est une si amère, si désespérée tristesse qu'il faut encore renoncer à la décrire (1). Au milieu de son

(1) « Déjà, depuis longtemps, le Seigneur m'avait accordé la plupart des grâces que j'airaconté et d'autres encore, lorsque étant un jour en prière, je me trouvai tout à coup, sans savoir comment, plongée dans l'enfer. Je compris que Dieu voulait me faire voir la place que les démons m'avaient préparée et que j'avais méritée par mes péchés. Cela ne dura qu'un instant ; mais quand je vivrais encore de longues années, il me serait impossible de l'oublier. L'entrée me parut semblable à un passage long et resserré, ou pour mieux dire, à un four profond, bas et obscur. Le sol était une eau fangeuse, d'une odeur pestilentielle et remplie de vers et de reptiles. Au fond, il y avait dans une muraille une cavité étroite dans laquelle je me sentis renfermer. Toutes les horreurs que j'avais vues jusque-là étaient délicieuses en comparaison de ce qui se passa en moi et autour de moi. Je n'ai pas de parole pour l'exprimer. Je sentis dans mon âme un feu dont je ne saurais dire ni l'intensité ni la nature, et dans mon corps des douleurs intolérables ; ce qui mettait le comble à mon désespoir, c'était de voir qu'elles seraient sans fin. Mais ces tortures ne sont rien encore près de l'agonie de l'âme. C'est une étreinte, une angoisse, un brisement de cœur si déchirant, une tristesse si amère et si désespérée que je ne puis les dépeindre. Si je dis qu'on endure à tous les instants les

effroi, elle comprit que Dieu voulait lui faire voir la place qu'elle aurait méritée, si elle n'avait changé de vie. Ce qui signifie, remarque son fidèle historien Ribera, que, de petites fautes tombant dans de plus grandes, elle aurait glissé sur la pente fatale de la tiédeur, et, de chute en chute, serait descendue au fond de l'abîme; en réalité, elle n'encourut jamais un instant la disgrâce du Ciel, Dieu l'ayant retenue de sa main paternelle sur les bords du précipice.

Cette vision remplit Thérèse de nouvelles lumières. « Cela ne dura qu'un instant, écrivait-elle plus tard, et quand j'y pense, mon sang se glace dans mes veines. » Jetant d'abord un regard sur elle-même, son cœur se fond d'amour et de reconnaissance : « Oh! quelle grande chose que la miséricorde de Dieu! Je me vois hors de l'enfer où je devais brûler. Oui, l'histoire de ma vie portera pour titre : Les miséricordes du Seigneur (1). » Bientôt, oubliant ce qui la concerne, elle s'élève à des considérations plus hautes. Ces flammes ardentes, ces tortures inexprimables dont le Seigneur l'a sauvée, engloutissent chaque jour des âmes, des

angoisses de la mort, c'est peu; car au dernier moment, c'est une puissance étrangère qui semble vous ôter la vie; mais ici, c'est l'âme elle-même qui se l'arrache et qui se déchire. Toute espérance de consolation est bannie de cet effroyable séjour. Sans espace pour s'asseoir ou se coucher, on y respire un air empoisonné. Les murailles du cachot où j'étais enfermée, effroi de mes yeux, me pressaient elles-mêmes de leur poids. Tout m'étouffait : point de lumière, mais les ténèbres les plus épaisses. et cependant, je ne sais de quelle manière, sans aucun rayon de clarté, on aperçoit tout ce qui peut causer le plus d'horreur à voir. » (*Vie*, chap. xxxii.)

Beaucoup de critiques trouvent avec raison cette description de l'enfer supérieure à celle de Dante, même au point de vue littéraire. (V. de la Fuente : Introduction.)

(1) *Lettre* à Pierre de Castro, chanoine d'Albe, plus tard évêque de Ségovie. (*Boll.*, n° 275.)

âmes créées comme la sienne pour voir et pour aimer Dieu. « Quoi! s'écrie ce grand cœur, je pourrais prendre un instant de repos devant un tel spectacle! Je vivrais paisible, pendant que tant d'âmes se perdent (1)! »

Et broyée par une indicible douleur, Thérèse ne se connaît plus. Elle se jette sur le sein de son Dieu et pleure avec lui. « *Lloraba con el Señor.* » Elle lui demande ce qu'elle peut faire pour sauver les malheureux qui veulent se jeter d'eux-mêmes dans l'abîme.

De tristes nouvelles augmentent son affliction. Depuis longtemps on parlait avec effroi en Espagne des ravages exercés sur le reste de l'Europe par les erreurs de Luther. On apprend maintenant que la France elle-même non seulement est envahie, mais qu'elle se déchire et se couvre de sang au milieu de ses dissensions religieuses. La France, la nation chrétienne par excellence, que va-t-elle devenir, si elle rejette ainsi sa foi héréditaire? Et quel malheur pour l'Église, si son plus ferme appui s'ébranle, si sa fille aînée l'abandonne! « Le cœur navré, dit notre Sainte, comme si j'eusse pu ou que j'eusse été quelque chose, je me tenais aux pieds de Notre-Seigneur, j'y versais mes larmes et je le suppliais de conjurer de pareils maux. J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes égarées. Mais, hélas! en quoi une pauvre femme comme moi pouvait-elle servir la cause du divin Maître? »

Sans autre ressource que ses prières et ses pleurs, Thérèse ne cessait donc de les verser en secret pour *la conversion des hérétiques, le salut des pécheurs, en particulier pour la France.* Le germe béni de son apos-

(1) *Vie*, chap. xxxii.

total et de ses fondations croissait ainsi dans l'ombre, fécondé par la souffrance, sous le seul regard de Dieu. D'autres visions vinrent le développer. D'un côté, les joies du paradis; de l'autre les supplices particuliers que l'enfer réserve à certains crimes, lui furent montrés successivement sous des images saisissantes. Elle voudrait donner l'idée de ce qu'il lui a été permis d'entrevoir; mais comment la parole humaine exprimerait-elle ce qui ne se peut entendre ici-bas que d'une manière toute surnaturelle?

Parlant du ciel: « Je voudrais pouvoir, écrit Thérèse, dire quelque chose de la moins élevée de ces visions; je trouve que c'est impossible. L'imagination la plus vive et la plus pénétrante ne saurait se représenter la moindre des merveilles que Notre-Seigneur m'a fait connaître. N'ayant pas de termes pour exprimer la douceur infinie qui remplissait mon âme et les délices dont j'étais comblée, je suis forcée de me taire. » Quant à l'enfer, elle y découvre les châtimens effrayants, épouvantables des damnés; mais elle souffre moins que dans la première et si extraordinaire vision où il a plu au Seigneur de lui montrer la place que lui eût méritée à elle-même le progrès de ses infidélités. L'éternité lui dévoile ainsi ses plus profonds mystères, et, près de ces réalités suprêmes, les choses de ce monde ne lui paraissent plus que des ombres, des fantômes. Ce qu'elle avait entrevu petite enfant avec son cher Rodrigue, ce qu'elle avait médité jeune fille avec l'oncle Pierre, absorbe maintenant toute son intelligence et tout son cœur. Dieu et les âmes! Le ciel, l'enfer! L'éternel bonheur ou l'éternel malheur! L'éternel amour ou l'éternelle haine! Thérèse ne vit plus que de ces pensées et d'un désir immense, brûlant, d'un désir qui la consume et qui la

dévore, d'arracher à l'enfer, au malheur, à la haine, de donner au ciel, au bonheur, à l'amour les pauvres pécheurs.

Dans ce but elle veut s'immoler par le sacrifice absolu d'elle-même, prolongé autant que son existence. Les agréments de son couvent, la douceur des lois qui le gouvernent lui deviennent à charge. Il y a évidemment quelque grand parti à prendre pour rompre avec cette vie trop commode. Thérèse, prête à tous les sacrifices, ne sait vraiment ce qu'elle doit faire. Le Ciel va le lui dire.

« Un jour, raconte avec la naïveté de son langage le premier confesseur des Carmélites Réformées, songeant aux grâces que Dieu lui avait faites, aux lumières qu'il lui avait données pour entendre ce que sont les peines et les joies éternelles, la sainte Mère Thérèse se sentit prise d'un ardent désir de mener une vie parfaite, de servir Dieu pour tout de bon. Après ce désir en vint un autre, et c'était celui de pouvoir le servir en gardant sa règle avec perfection. » Il est probable que le jour dont parle ici Julien d'Avila ne fut pas unique à cette époque dans la vie de la Sainte. Un autre historien nous le fait entendre plus clairement. « Elle se mit à songer, nous dit-il, aux moyens de sortir des adoucissements de la Mitigation pour se reposer en Dieu à l'exemple des saints ermites, ses prédécesseurs. Comme elle ne pouvait chanter par tout l'univers les miséricordes infinies du Seigneur, ainsi qu'elle l'eût souhaité, elle voulait au moins réunir autour d'elle quelques âmes choisies pour embrasser la pauvreté, la retraite, l'oraison continuelle et les austérités de la règle primitive. Déjà toute remplie de cette pensée qui n'était point une simple imagination, mais une résolution énergique, elle se figurait, pour-

suit le chroniqueur, comment elle assemblerait un petit nombre de filles des plus généreuses qui vou-lussent faire avec elle ce qui serait de la plus grande perfection. Elle songeait en quelle façon elles pour-raient prier jour et nuit, pour aider continuellement ceux qui sont employés au ministère du salut des âmes. Comme son esprit était ravi par de si douces pensées, son cœur était encore bien plus content. Elle sentait de si grandes joies qu'elle avait peine à se con-tenir. Il lui semblait être déjà en cet état parfait qui lui était un paradis; elle s'imaginait demeurer dès lors dans une pauvre maison, vêtue d'un sac, renfermée étroitement entre des murailles, tout occupée de l'o-raison et volant avec ses compagnes au service du Bien-Aimé. L'amour lui rendait ces choses présentes et elle se récréait dans le possible comme si elle l'eût déjà possédé (1). »

Ces rêves bénis avaient leur douloureux réveil. Thé-rèse, ramenée à la réalité par une visite importune ou une sortie forcée, se retrouvait bien loin de sa chère solitude et ne voyait devant elle aucun moyen humain de réaliser des désirs. Le Seigneur cependant travail-lait pour elle. D'une petite semence, d'une parole en l'air comme tant d'autres que le vent emporte, il allait faire sortir le grand arbre du nouveau Carmel.

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, t. I, liv. II, chap. 1.

CHAPITRE XII

L'Église et le Carmel à l'époque de la fondation de Saint-Joseph d'Avila. — Travaux et épreuves de sainte Thérèse (1560-1562).

Le 16 juillet 1560, l'Incarnation venait de célébrer la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel avec la pompe ordinaire des grandes solennités. La foule pieuse, qui s'était pressée dans la chapelle pour entendre les offices et le sermon, s'écoulait peu à peu. Le monastère retrouvait son calme et les premières ombres du soir l'enveloppaient de leur voile si transparent et si radieux en Espagne. Après les exercices publics de la journée, Thérèse aurait voulu se ménager quelques heures de solitude ; mais un groupe intime se forme autour d'elle dans sa cellule. C'est d'abord sa vieille amie Jeanne Suarez qui désire l'entretenir de choses spirituelles ; puis deux religieuses beaucoup plus jeunes, mais non moins chères à notre Sainte, ses cousines Inès et Anne de Tapia. Elles ont été élevées sous ses yeux à l'Incarnation et viennent d'y recevoir le voile de professes. Enfin deux autres jeunes filles, couvertes des parures du monde, que l'aînée surtout

ne porte pas sans fierté, complètent la réunion. Ces dernières sont filles de Didace de Cepeda et de doña Béatrix de la Cruz de Ocampo. Didace est le cousin germain de Thérèse (1) et ses enfants, suivant l'usage espagnol, nomment notre Sainte leur tante.

La conversation s'engage gaiement : Thérèse n'a pas de plus ardente interlocutrice que sa nièce Marie, la belle jeune fille aux brillantes parures. Chez celle-ci, les saillies d'une imagination heureuse, les élans d'un bon cœur, mais aussi certaines pointes d'amour-propre trahissent vite les ressources et les écueils d'une riche nature. Marie n'a que dix-sept ans ; elle a grandi comme sa sœur Éléonore au fond du monastère. Néanmoins le monde déjà la fascine ; elle se laisse aller au désir de lui plaire et Thérèse surveille avec inquiétude le progrès de cette vanité naissante.

L'entretien roule d'abord sur la fête du jour, sur la nombreuse assistance qu'y s'y est rendue. On en vient à parler des obstacles que mettent au recueillement le grand nombre de religieuses et l'affluence des visiteurs « Oui, vraiment, dit-on, c'est chose pénible de vivre avec autant de monde. — Eh bien ! s'écrie tout à coup Marie de Ocampo avec la promptitude ordinaire de ses reparties, eh bien ! nous qui sommes réunies ici, allons ailleurs ; cherchons quelque endroit où nous pourrions mener un autre genre de vie plus solitaire, à la manière des ermites. Si vous vous sentez le courage de vivre comme les Franciscaines déchaussées, il y aura bien moyen de fonder un couvent (2). »

(1) Il était fils de François de Cepeda, frère aîné de don Alphonse de Cepeda.

(2) Les Franciscaines venaient d'établir à Madrid un monastère de la *stricte observance* qui jouissait justement d'un grand renom d'austérité et de sainteté.

Thérèse surprise et ravie se demande si c'est bien Marie de Ocampo qui parle ainsi. Marie persiste et, du ton le plus sérieux, elle ajoute que, si l'on manque seulement de ressources, elle offre comme premiers fonds mille ducats de sa dot. Sa sœur Éléonore applaudit. Inès et Anne de Tapia se mettent chaudement de leur côté : Jeanne Suarez se tait : elle entrevoit de grandes difficultés (1). Thérèse, au contraire, tressaille de bonheur : l'idée de Marie répond à ses inspirations intimes, aux désirs qui la poursuivent depuis ses dernières visions. La soirée se prolonge : on arrête ses plans ; on prend ses mesures ; la pieuse imagination des jeunes fondatrices bâtit déjà tout un petit couvent au milieu de la cellule de notre Sainte qui sourit et loue le Seigneur.

Le lendemain matin, doña Guiomar rend à son tour visite à son amie. « Savez-vous, lui dit Thérèse en riant, de quoi mes jeunes parentes s'entretenaient ici hier soir ? Elles ne parlaient de rien moins que de fonder un monastère pour y vivre en ermites, comme les Franciscaines. — C'est une pensée qui vient du Ciel, répond doña Guiomar, extrêmement frappée de cette proposition ; pour ma part, je la prends au sérieux et je veux vous aider à l'exécuter. Prions d'abord, puis nous verrons ce que nous pourrons faire. »

« En réalité, raconte la Sainte, comme je le vois maintenant, il n'y avait guère d'apparence de succès ;

(1) Jeanne Suarez demeura toujours fidèle à sa vieille amitié pour Thérèse ; mais elle resta simple religieuse de l'Incarnation jusqu'à la fin de sa vie. Dans ses derniers jours, témoin des travaux, des courses apostoliques de son amie, elle lui disait souvent d'un air de doux reproche : « Vous avez pourtant bâti assez de colombiers, il est temps de vous reposer. » (Ribera, liv. IV, chap. xxvi.)

mais avec l'ardeur de nos désirs tout nous semblait possible. »

Avant de rien entreprendre, elle voulut s'assurer de la volonté de Notre-Seigneur ; il ne tarda pas à la lui faire connaître. « Un jour, au moment où je venais de communier, le divin Maître (1), dit-elle, m'ordonna de travailler de toutes mes forces à l'accomplissement de cette œuvre. Il me fit de grandes promesses. Il m'assura que, si je fondais un monastère, il y serait très bien servi, que cette petite maison deviendrait une étoile et jetterait une vraie splendeur. *Si les Ordres religieux ont perdu leur ferveur primitive, ils me rendent encore cependant de grands services*, ajouta Notre-Seigneur ; *et que deviendrait le monde s'il n'y avait pas de religieux ?* »

Ces dernières paroles allaient au fond du cœur de la Sainte : c'était pour sauver le monde et glorifier Dieu qu'elle se sentait le courage de se jeter dans une entreprise si difficile. Dès lors, puisqu'il lui promettait que son but serait atteint, les obstacles ne comptaient pour rien.

Enfin, s'accordant avec la plus chère dévotion de Thérèse, Notre-Seigneur lui ordonna de dédier sa fondation à saint Joseph. Ce Saint garderait l'une des portes de la maison, Notre-Dame veillerait à l'autre et le Sauveur lui-même se tiendrait toujours au milieu de ses fidèles servantes. « *Va donc, ma fille*, dit enfin le divin Maître, *va trouver ton confesseur ; déclare-lui le commandement que je viens de te faire et dis-lui de ma part de ne pas s'y opposer.* »

L'ordre était formel : il n'y avait plus à choisir, à

(1) Nous traduisons comme le P. Bouix l'expression ordinaire de la Sainte en parlant de Notre-Seigneur : *Su Majestad*.

réfléchir; il fallait obéir. Thérèse ne put s'empêcher de jeter un regard sur ce qu'elle allait abandonner et ce qu'elle devait entreprendre. En arrière elle laissait ce beau monastère où s'était écoulée sa jeunesse, où elle avait reçu d'innombrables grâces; ces grands jardins dont elle aimait les allées boisées et les eaux limpides; cette cellule bien disposée et tout à fait à son goût (1); une existence exempte de soucis, mille avantages dont elle comprenait mieux le prix au moment de les perdre. Devant elle, au contraire, elle ne voyait que tribulations, difficultés, contradictions, pauvreté, isolement, charges accablantes. La nature frémissait; mais la grâce triompha et Thérèse alla courageusement soumettre à son confesseur « ce qui s'était passé », c'est son expression habituelle.

Le P. Balthazar ne voulut point se prononcer sur une affaire aussi grave; il renvoya Thérèse au Provincial des Carmes, le P. Ange de Salazar. Notre Sainte, ne pouvant se rendre aisément auprès de celui-ci à l'insu des sœurs de l'Incarnation, pria doña Guiomar de la remplacer et d'exposer au P. Provincial leur dessein de fonder un couvent où l'on suivrait la première règle de l'Ordre. En même temps Thérèse écrivit au bienfaiteur de son âme, saint Pierre d'Alcantara; elle demanda aussi l'avis de saint François de Borgia et de saint Louis Bertrand, le pieux théologien dominicain, alors maître des novices au couvent de Valence. Les grands ordres de l'Église se trouvèrent donc convoqués à ce conseil d'élite dans la personne de leurs plus éminents représentant. Les réponses furent unanimes. Dieu, parlant par ses saints, loua,

(1) *La casa era muy a mi gusto, y la celda muy a mi proposito.*
(Vie, chap. xxxii.)

bénit le projet de Thérèse, en la pressant de l'accomplir.

« Mère Thérèse, disait saint Louis Bertrand, j'ai reçu votre lettre, et, parce que l'affaire sur laquelle vous me consultez est de si haute importance pour la gloire de Notre-Seigneur, j'ai voulu la lui recommander dans mes pauvres prières et au Saint-Sacrifice; c'est pour cette raison que j'ai tant tardé à vous répondre. Maintenant je vous dis, au nom du même Seigneur, de vous armer de courage, afin d'exécuter votre grande entreprise avec l'aide de Dieu; et je vous assure de sa part qu'avant cinquante ans votre Ordre sera l'un des plus illustres de la sainte Église. »

L'adhésion de saint François de Borgia et de saint Pierre d'Alcantara ne fut pas moins formelle. Ce dernier non seulement encourageait la Sainte à poursuivre son dessein, mais lui donnait d'utiles avis sur la manière de conduire une œuvre dont il connaissait mieux que personne les difficultés.

Enfin le P. Ange de Salazar écouta favorablement doña Guiomar et lui promit de prendre le nouveau monastère sous sa juridiction. C'était de ce côté que Thérèse avait craint de rencontrer les plus grands obstacles : ils disparaissaient d'eux-mêmes. On n'avait donc qu'à chercher une maison et à s'y établir ; il le semblait du moins. Hélas ! des nuages s'amoncelaient sous ces apparences de calme. Pour comprendre la violence de l'orage soulevé contre la Sainte dans sa bonne ville d'Avila, il faut jeter un rapide coup d'œil sur l'état général de l'Église à cette époque et sur l'histoire du Carmel.

Depuis plus d'un demi-siècle, l'Europe s'agitait en proie aux convulsions de la crise luthérienne. Mais l'Espagne, à l'abri de ses Pyrénées, protégée bien

mieux encore par une foi que huit siècles de combats avaient rendue invincible, gardait la pureté de ses doctrines religieuses sur toute l'étendue de son territoire (1); exempte de la contagion, elle n'éprouvait pas, comme les autres nations chrétiennes, l'immense besoin de réformes auquel le Concile de Trente répondait alors par ses immortels canons. Ce que le moine apostat et ses concurrents Calvin, Zwingle, Mélanchton, avaient prétendu faire, ou plutôt ce qu'ils avaient pris pour prétexte de leurs révoltes, la suppression des abus, la réformation du clergé, des Ordres monastiques, le Concile l'accomplissait avec sa souveraine autorité et sa divine prudence. Tandis que les novateurs souillaient la terre de leurs scandales et l'épouvantaient de leurs blasphèmes, l'Église, puisant dans l'épreuve de nouvelles énergies, offrait au monde, comme gages de l'immortalité de ses principes et de sa vie, d'une part d'admirables décisions, des décrets pleins de vigueur, de l'autre des légions de grandes âmes dignes de soutenir l'honneur de leur Mère en ces mauvais jours, et de la venger par leurs seules vertus des affronts de ses fils rebelles. Or ces saints, ces saintes sont presque tous des réformateurs. Ils suivent l'impulsion générale donnée par le Concile; ils remontent aux premières sources de la vie chrétienne, de la vie religieuse, de la vie apostolique, et font refleurir au milieu du luxe et de la mollesse de la Renaissance, les mœurs austères des temps évangéliques ou des Pères du désert.

On le comprend, ils devaient rencontrer sous leurs pas des obstacles semblables à ceux que la Croix du

(1) Luther avait trouvé en Espagne quelques prédicants : leur prosélytisme fit si peu d'adeptes que l'unité de la foi dans le catholique royaume ne put en être altérée.

Sauveur a trouvés devant elle dans sa conquête du monde. On souffrait à peine le spectacle de leur héroïsme; on supportait encore moins leurs leçons : la situation particulière de l'Espagne nous l'avons dit, ne la rendait pas moins antipathique à ce mouvement réparateur. En France, en Allemagne, en Italie, les défaillances du cloître et du clergé, les scandales des cours avaient eu trop d'éclat pour que le sentiment chrétien ne reconnût pas la nécessité de répressions sévères, alors même qu'en pratique on essayait de les repousser. Si le royaume de Ferdinand avait connu les mêmes hontes, il les oubliait en face de ses gloires; et de plus, attaché à ses vieilles coutumes, à ses vieilles institutions, il prétendait les conserver. Il aimait ses nombreux monastères et ne songeait guère à leur reprocher un relâchement qui rendait leur accès plus facile. Aucun abus criant n'éveillait ses alarmes. Dès lors, pourquoi troubler la paix de ces pieux asiles? Pourquoi surtout les entourer de cloîtres sévères? Que sont ces innovations rêvées par un zèle exalté?

Voilà les résistances que notre Sainte devra bientôt combattre à l'extérieur; elle en trouvera d'autres au sein de sa famille religieuse, de l'ordre béni du Carmel.

Le monastère de l'Incarnation, ne comptant pas encore son demi-siècle, n'avait jamais connu d'autre règle que la règle mitigée, et les traditions antiques de l'Ordre n'étaient pour lui que de glorieux souvenirs dont il gardait l'honneur sans en porter le poids. Les sœurs parlaient volontiers de leur Père, le prophète Élie, de saint Albert, patriarche de Jérusalem, leur législateur, de saint Berthold, leur premier Général latin, de saint Simon Stock, l'heureux privilégié de Marie, du B. Jean Soreth, le dernier et le plus

illustre restaurateur de l'Ordre en Occident. Mais ces saints auraient-ils reconnu pour leur héritage un monastère fréquenté par les séculiers, pourvu des commodités de la vie, dispensé de la plupart des jeûnes et abstinences de la règle primitive?

Ce relâchement, nous venons de le remarquer, ne s'était pas introduit à l'Incarnation : le couvent avait été fondé sur le pied d'une règle adoucie, concédée au siècle précédent par le pape Eugène IV, et les religieuses pouvaient, en restant fidèles à leurs promesses, jouir des agréments et de la liberté de leur existence. Nul n'avait du reste à leur reprocher d'en abuser. Sainte Thérèse affirme à plusieurs reprises (et les histoires du Carmel s'accordent avec son témoignage) que son monastère comptait parmi les fervents de l'époque. Si ses règlements n'étaient point austères, il les gardait du moins avec fidélité.

Toutefois ce n'était plus qu'une ombre ou plutôt une ruine de ce beau monument religieux dont Élie avait jeté les fondements, assure la tradition, et que des légions de saints et de saintes avaient édifié à travers les siècles. La majestueuse figure du grand prophète, placée à la base de ce monument, nous dit quel devait être le genre, le style de l'œuvre entière. Élie, le solitaire, l'homme de Dieu, le contemplatif inspiré, l'ardent défenseur de la loi, Élie, dont la prière ouvrait et fermait les cieux, Élie, en s'envolant sur son char de flammes, avait laissé son esprit à Élisée, et par Élisée aux ascètes qui s'étaient groupés, sur le Carmel, autour des deux prophètes. Cet esprit de solitude, de prière, de contemplation, de zèle avait ensuite passé de génération en génération au sein de leur religieuse tribu jusqu'au jour où l'avènement du Sauveur vint donner une nouvelle

direction à leur vie et transformer les austères Esséniens en disciples de la Croix.

Nous ne racontons pas ici comment, après avoir passé treize siècles de l'ère chrétienne sur la montagne d'Élie et multiplié ses fondations dans la Palestine, l'Ordre du Carmel fut exterminé en Orient sous le fer et le feu des Sarrasins (1). Les religieux échappés au massacre passèrent en Europe où de nombreuses émigrations avaient conduit depuis cinquante ans une partie de leurs frères, effrayés des brigandages des infidèles, après la triste issue de la Croisade de Richard et de Philippe-Auguste. Ils comptaient déjà huit provinces sur notre sol européen (2) ; au siècle suivant, ils en avaient dix-neuf, toutes florissantes, animées du même esprit et de la même ferveur. Une règle commune, connue sous le nom du patriarche législateur, saint Albert (3) prescrivait aux ermites de France, d'Italie

(1) Dès l'an 1244, les Sarrasins avaient enlevé à l'Ordre du Carmel les monastères de Jérusalem, du désert de la sainte Quarantaine, des solitudes du Jourdain et de la Galilée. Mais ce fut en 1291 que la prophétie d'Isaïe sembla vouloir se réaliser, et que la joie et l'allégresse s'enfuirent de nouveau du Carmel désolé « Au mois de mai 1291, raconte un témoin oculaire, le frère Guillaume Sannic, les Sarrasins se rendirent maîtres de la bonne ville de Saint-Jean-d'Acre dans laquelle plus de trente mille chrétiens furent pris et tués. Je me trouvai parmi les privilégiés qui échappèrent au massacre. L'ennemi dévasta tellement la ville conquise ainsi que son célèbre monastère des Carmes qu'ils devinrent l'un et l'autre inhabitables. De là, il se rendit au Carmel, mit le feu au monastère des frères de Notre-Dame et massacra tous les religieux, pendant qu'ils chantaient le *Salve Regina*. C'est ainsi que l'Ordre entier du Carmel fut exterminé dans la Phénicie et par une suite naturelle dans toute la Terre-Sainte » (Voir le *Sanctuaire du Mont-Carmel*, notice historique par le R. P. Julien de Sainte-Thérèse.)

(2) Les provinces de France, de Provence, de Sicile, d'Angleterre, de Lombardie, de Rome, d'Allemagne et d'Aquitaine.

(3) Saint Albert, patriarche de Jérusalem, avait rédigé la règle du Carmel à la prière de saint Brocard, l'an 1191 ou 1207 selon

et d'Angleterre, de vivre comme leurs Pères de la Palestine en silence, retraite, oraison, en abstinence perpétuelle et jeûne presque continu. Une suave dévotion tempérerait leurs exercices de pénitence; à l'amour brûlant de Jésus, les Carmels joignaient un culte spécial pour la très Sainte Vierge que leurs ancêtres avaient honorée les premiers (1), et non seulement les peuples, mais l'Église elle-même nommait ces zélés serviteurs de Notre-Dame les frères de la B. Vierge Marie.

Tel était le Carmel aux jours de sa splendeur : ses annales s'enrichissaient sans cesse de nouveaux prodiges (2); il grandissait par la science et la sainteté de ses membres, il embaumait la terre et peuplait le ciel.

Un temps de décadence suivit cette période féconde. Le Carmel ne sut pas se garantir du relâchement qui commença vers le milieu, et surtout à la fin du qua-

le Speculum Carmelitanum. Cette règle, vénérée comme règle primitive de l'Ordre, remonte du reste à une plus haute antiquité. Saint Albert ne fit qu'éclaircir les doutes qui lui étaient soumis sur les divers points de l'observance, et donna par son approbation force de loi à des coutumes en vigueur depuis un temps immémorial.

(1) Une antique tradition du Carmel fait remonter le culte de Notre-Dame au prophète Élie qui avait élevé sur sa montagne un petit oratoire à la Mère du Messie. « *Sacra edicula in monte Carmelo erecta ab ipso Elia Virgini paritura.* » (Jean XLVI, patriarche de Jérusalem.) *Le Sanctuaire du Mont-Carmel*, p. 48. Une autre tradition, consacrée par le Bréviaire romain, rapporte que les solitaires du Carmel eurent des relations spéciales avec la très Sainte Vierge pendant les trois dernières années de sa vie, et lui vouèrent les premiers le culte dû à la mère de Dieu. (*Brev. rom.*, 16 juillet.)

(2) Nous citerons seulement l'apparition de la très sainte Vierge accordant à saint Simon Stock les privilèges du scapulaire.

torzième siècle, à s'introduire dans tous les Ordres religieux.

Le mal des ardents, la terrible peste noire, après avoir ravagé l'Afrique et l'Asie, dévastait l'Europe, lui enlevait le tiers de sa population et laissait le reste affolé de terreur. Un autre mal plus terrible encore, le schisme d'Occident, troublait profondément les consciences, fomentait partout des querelles, et, même au fond des couvents, arrachait les âmes au repos de la prière pour les livrer aux ardeurs de la discussion. La lutte était si terrible que l'Église y eût péri infailliblement, si elle eût pu périr. Elle connut du moins des douleurs déchirantes, et l'une de ses plus amères tristesses fut celle de voir les grandes familles religieuses suivre le mouvement général, secouer le joug des lois anciennes, demander des accommodements des dispenses, et se rapprocher de la vie séculière. Les fils d'Élie, les frères de Notre-Dame trouvèrent comme les autres leur règle trop dure, les jeûnes trop longs, leurs oraisons trop fréquentes et surtout leur réclusion trop absolue. Ils demandèrent au pape Eugène IV, par l'entremise de leur Général, Jean de Facy, et ils obtinrent une *mitigation* (1), c'est-à-dire des adoucissements considérables à la sévérité de leur discipline. Leur vie monas-

(1) La mitigation demandée, au nom des religieux, par le Père Général Jean de Facy, suivant les uns, Barthélemy Roquelio, suivant les autres, et concédée par le pape Eugène IV, le 15 des calendes de mars 1431, consistait en ces trois points : 1^o le long jeûne de sept à huit mois, du 14 septembre à Pâques, était supprimé, et durant cette période, hors l'Avent et le Carême, les religieux ne jeûnaient que les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine ; 2^o l'abstinence perpétuelle était abolie : on ne l'observait que les jours de jeûne ; 3^o enfin les religieux, au lieu d'être astreints à la solitude continuelle de leurs cellules, pouvaient se promener dans les cloîtres et jardins du couvent.

tique jusque-là si belle et si pure, parce qu'elle était forte, s'affadit au milieu de ces concessions. On vit bientôt disparaître le caractère propre de l'Ordre, l'esprit de solitude, qui faisait de tous les Carmels autant de déserts, et des religieux autant d'ermites au milieu du monde. En vain quelques courages intrépides essayèrent-ils de résister à l'affaiblissement général : leurs efforts les honorèrent personnellement, sans profiter beaucoup à leurs frères. Il est si difficile de remonter le courant qui des hauteurs du sacrifice se précipite dans la jouissance, le naturel, l'agréable !

Un seul homme eut la gloire de donner une sérieuse impulsion de réforme à plusieurs couvents. Ce n'est pas seulement à ce titre que le B. Jean Soreth (1) mérite ici une mention spéciale. L'œuvre qui attire sur lui notre intérêt fut l'institution des Carmélites.

L'année même de son élévation au Généralat (1452), Jean Soreth obtint du pape Nicolas V la bulle *Cum nulla* qui lui accordait, à lui et à ses successeurs, le privilège déjà conféré aux Fils de saint Dominique et de saint Augustin, d'admettre des religieuses dans l'Ordre, soumettant celles-ci à la même règle et leur donnant participation aux mêmes indulgences (2). Le Bienheureux fonda lui-même six monastères pour ses chères Carmélites et en prit un soin paternel jusqu'à sa sainte mort.

(1) Le B. Jean Soreth, né à Caen, en 1420, mort en 1481. (Voir sa notice à la fin du volume.)

(2) Le Carmel avait déjà compté des religieuses et des saintes en Orient, entre autres les célèbres sainte Euphrasie et sainte Euphrosine. Leurs couvents, affiliés, unis par des liens spirituels aux frères de Notre Dame, ne semblent pas cependant avoir suivi la règle proprement dite des Carmes. *Le Bullarium Carmelitanum* (t. I, p. 233) prouve clairement que le B. Jean Soreth obtint du Saint-Siège un privilège nouveau en recevant l'autorisation d'admettre des religieuses dans son Ordre.

Après lui les Carmélites se multiplièrent en France, aux Pays-bas, en Italie, en Espagne ; mais, soumises au gouvernement des Provinciaux de l'Ordre, elles perdirent bientôt les principes de leur premier instituteur. Il ne leur convenait pas de se montrer plus rigides que leurs Pères et leurs Frères. La réforme du B. Jean Soreth ne lui servécut que dans un très petit nombre de maisons d'hommes, et la règle *mitigée* gouverna l'ensemble de l'Ordre.

Voilà l'état des choses en face duquel Thérèse se trouvait, seule, sans ressource, sans crédit, sans puissance. Elle voulait chercher, au fond de la poussière du temps, la *règle primitive*, et elle, faible femme, l'embrasser et la suivre avec le petit nombre de compagnes que lui choisirait le Seigneur.

On devine maintenant l'accueil que le monde et le cloître réservaient à une pareille entreprise et on peut aussi prévoir les fureurs de Satan. Si notre Sainte avait déjà goûté l'amertume du calice de la tribulation, de la persécution, lorsqu'elle cherchait à se sanctifier, elle seule, au fond de sa cellule, elle l'épuisa jusqu'à la lie, lorsque son œuvre publique commença.

Mais elle était prête à souffrir. A son courage naturel qui n'était pas petit, elle en convient elle-même, elle joignait une patience, une douceur, un calme qu'elle puisait dans l'ardeur de sa foi. Quand on marche les yeux fixés sur l'éternité, on s'inquiète peu d'un adversaire d'un jour. Tout passe, se disait joyeusement l'aimable Sainte. Et à ces deux mots, ajoutant d'autres devises, elle en avait composé pour son bréviaire le signet suivant que nous citons ici, parce qu'il donne le secret de la conduite de Thérèse, au milieu de l'effrayante tempête qu'elle allait traverser.

Que rien ne te trouble;
 Que rien ne t'épouvante;
 Tout passe :
 Dieu ne change point;
 La patience obtient tout;
 Qui possède Dieu,
 Rien ne lui manque;
 Dieu seul suffit.

« A peine le projet de la nouvelle fondation fut-il connu qu'il s'éleva contre nous, dit Thérèse, une persécution trop longue à raconter. » On commença d'abord par en rire. La ville en rumeur ne se souciait plus d'autre chose, et la Sainte avec son amie, doña Guiomar, ne savaient que faire ni que dire pour répondre à leurs assaillants. Elles devenaient le thème de toutes les conversations. Quelle absurdité! s'écriait-on. Que la religieuse, la *Monja*, se tienne donc en son couvent, sans aller méttre le trouble au dehors pour une affaire aussi inutile qu'une fondation; et que la *Señora* ne se mêle point de choses dont elle ne pourra sortir et qui ne serviront qu'à faire parler d'elle (1). D'autres disaient encore plus clairement que Thérèse était folle de songer à quitter un monastère où elle était si bien (2). Notre Sainte s'avouait à elle-même qu'humainement parlant on avait raison et laissait passer les mauvais propos. Doña Guiomar, moins patiente, et, par sa situation au milieu du monde, plus exposée aux critiques malveillantes, avait beaucoup de peine à les supporter. Le découragement de son amie retomba sur notre Sainte, qui finit par se jeter

(1) Julien d'Avila, part. II, chap. II.

(2) *Vie*, chap. XXXII. Les choses allèrent si loin que doña Guiomar, sans doute en l'absence du P. Balthazar, ne put trouver un jour de confesseur qui voulût l'absoudre, si elle n'abandonnait pas son projet.

aux pieds du divin Maître, en lui déclarant qu'elle ne savait que devenir.

« *Eh bien, ma fille, lui répondit Notre-Seigneur, tu peux avoir ainsi l'idée de ce que les fondateurs d'Ordres ont eu à souffrir. Il te reste à endurer des persécutions plus grandes que tu ne saurais te l'imaginer; mais ne t'en inquiète point.* » Notre-Seigneur ajouta quelques paroles pour doña Guiomar et chargea Thérèse de les lui transmettre.

L'une et l'autre reprirent aussitôt courage, et s'animèrent mutuellement « pour supporter avec patience, comme deux colonnes de bronze, les nouvelles épreuves promises par le Seigneur (1) ».

Pendant quelques mois on s'en tint aux railleries et aux coups de langue : religieux, prêtres, séculiers ne formaient qu'une ligue contre les deux pauvres folles ; gênées dans leurs démarches, surveillées dans leurs moindres actions, celles-ci ne pouvaient agir qu'avec une extrême réserve. Il fallait trouver une maison et en même temps s'assurer des appuis sérieux, se procurer de bons conseils, pour mener à bien leur entreprise : or, de ces trois choses, les deux dernières étaient les moins faciles. Le plus simple eût été de s'adresser au collège de Saint-Gilles ; mais doña Guiomar s'intéressait trop aux Pères Jésuites pour vouloir les compromettre, en les mêlant à une affaire si épineuse. Ils étaient pauvres ; les derniers venus parmi les religieux d'Avila, ils avaient besoin de gagner peu à peu la confiance publique, et risquer le crédit qu'ils avaient pu déjà acquérir eût été envers eux un vrai manque de délicatesse. Après mûres réflexions, Thérèse et son amie tournèrent leurs espérances et diri-

(1) *Hist. gén. des Carmes.*

gèrent leurs pas vers le premier monastère de la ville, celui des Dominicains.

Du côté opposé au couvent de l'Incarnation, les sombres bâtiments de Saint-Thomas abritent encore aujourd'hui, sous un groupe d'arbres séculaires, leur gravité mélancolique. Seules, les eaux de l'Adaja mêlent leur murmure à celui des feuilles ; aux environs, une plaine déserte enveloppe le couvent de ce silence, de ce calme extérieur, de cette nudité sévère qui favorisent l'oubli des choses de ce monde, le travail de l'étude, l'élan de la pensée et de la prière. C'est à cette profonde retraite que les Rois catholiques avaient confié, en 1497, les restes mortels de leur fils unique don Juan, et, depuis ce temps, leur royale munificence s'était plu à entourer le tombeau du jeune prince des témoignages de leur piété et de leur deuil. De là, l'imposante tristesse qui domine l'aspect général du couvent. Sous le patronage de leurs princes et la protection plus haute de leur grand Docteur, saint Thomas, les Dominicains d'Avila ouvrirent un collège devenu bientôt célèbre dans toute l'Europe : on l'appelait Séminaire des prélats, tant le nombre des pontifes, des hommes éminents sortis de ses rangs s'était multiplié en un demi-siècle. Des professeurs d'élite, choisis avec soin parmi les premiers théologiens de l'Ordre, maintenaient l'honneur de l'Ecole par l'éclat et la solidité de leurs leçons. Notre Sainte avait entendu souvent louer particulièrement l'un de ces Maîtres, et elle, qui aimait tant à trouver dans un guide les vraies lumières de la science, osa demander au portier du couvent une entrevue avec le P. Pierre Ibañez.

Le P. Pierre Ibañez était, en effet, un savant, un érudit, un professeur de l'Université de Salamanque.

Il possédait encore de meilleurs biens que sa science : s'il avait beaucoup étudié, il avait surtout beaucoup aimé, généreusement servi le Seigneur, son Maître. Parvenu à la dernière période de son existence, il était considéré, dans Avila et dans son ordre, comme une lumière de l'Église et comme un saint (1). A ces deux titres, Thérèse croyait ne pouvoir mieux placer sa confiance qu'en s'adressant à lui.

Doña Guiomar, qui l'accompagnait, parla la première. Elle exposa leur projet, indiqua les ressources qu'elle assurerait à la fondation. Notre Sainte fit ensuite connaître les motifs qui l'avaient décidée à s'engager dans cette entreprise, sans parler toutefois de l'ordre qu'elle avait reçu de Notre-Seigneur, ni de ses révélations ou autres faveurs surnaturelles. « Car, disait-elle souvent, je ne veux pas régler ma conduite d'après ces choses, mais agir uniquement par obéissance, et selon les lumières de la foi et de la raison (2). »

Ce n'était pas la première fois que le P. Ibañez entendait parler de leur dessein ; les rumeurs de la ville l'en avaient instruit depuis longtemps et il le jugeait lui-même sévèrement. Néanmoins la franchise de la Sainte, la droiture de ses vues, la sagesse avec laquelle il la voyait résoudre les difficultés, enfin la grâce irrésistible de son air, de son langage diminuèrent les préventions du religieux. Il lui demanda si, de bonne foi, elle était résolue à suivre ses avis : Thérèse l'affirma sans hésiter, intimement convaincue que ce juge impartial deviendrait pour elle un protec-

(1) Voir Échard : *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint-Dominique*, reproduit par les *Bollandistes*, n° 291.

(2) Yepes, Ribera.

teur et un père. « Eh bien ! dit-il, revenez dans huit jours, je vous donnerai ma réponse. »

Les deux amies s'éloignent pleines d'espérance. Doña Guiomar déclare du reste que, même si le P. Ibañez les condamne, elle n'abandonnera pas son œuvre. Thérèse, plus calme et plus prudente, assure au contraire que, si ce savant religieux lui dit qu'elle ne peut poursuivre sans offenser Dieu, elle s'arrêtera immédiatement.

A peine ont-elles pris congé du P. Ibañez que celui-ci reçoit un message pressé : un gentilhomme de la ville a surpris la démarche de la Sainte ; il recommande au Père de bien prendre garde à lui ; de ne pas seconder le projet en question, mais de se débarrasser au plus vite d'une pareille affaire. Le P. Ibañez avait heureusement un meilleur conseiller que cet ami. C'est aux pieds de Notre Seigneur qu'il étudie le dessein de Thérèse ; il l'examine avec le plus grand soin, il prie, il implore les lumières divines. La semaine se passe. Notre Sainte et sa compagne se présentent devant lui, et, avec une consolation inexprimable, elles l'entendent affirmer que cette œuvre est l'œuvre du Ciel, qu'il s'y dévouera lui-même de tout son pouvoir, en la défendant contre ceux qui l'attaquent(1). C'était quelque chose, et quelque chose de grand que cette loyale promesse. Si le P. Ibañez parlait en son nom, Dieu parlait par lui au nom de l'Ordre de Saint-Dominique et donnait dès ce jour à l'œuvre de la Sainte le puissant et tutélaire appui qui devait désormais la soutenir, sans jamais lui manquer.

(1) A la vérité, remarqua le P. Ibañez, le revenu proposé par doña Guiomar est insuffisant ; mais il faut bien donner quelque chose à la confiance en Dieu.

La situation de Thérèse changeait ainsi de face : protégée par le religieux le plus influent d'Avila, elle pouvait marcher sans crainte. D'autres auxiliaires lui arrivent en même temps du côté où elle s'y attend le moins. Son vieil ami, don François de Salcedo, guéri de ses perpétuelles frayeurs, revient vers elle avec le dévouement d'autrefois et applaudit de tout cœur à une œuvre où il voit la gloire de Dieu intéressée. Maître Daza suit don François; quelques personnes, d'abord très opposantes, offrent aussi leur concours. On découvre sur les limites de la ville une pauvre petite maison d'un prix modique; on la visite, on s'entend avec le propriétaire. Les amis de la Sainte trouvent cette demeure trop étroite. *Entre comme tu pourras*, lui dit Notre-Seigneur, *tu verras ensuite ce que je ferai*. Il semble donc que l'on arrive au terme; encore quelques jours, Thérèse sera dans son ermitage... Hélas! elle en était bien loin.

En effet, tandis que l'orage public s'apaisait un peu, le monastère de l'Incarnation se troublait de plus en plus. Les religieuses traitaient d'affront et de scandale la conduite de la Sainte à leur égard : quelques-unes réclamaient pour elle des peines sévères, la *prison* ou du moins une réclusion qui l'empêchât de continuer ses intrigues. D'autres, en petit nombre, cherchaient à l'excuser : de là, de tristes dissentiments entre les sœurs.

On portait plainte sur plainte près du Père Provincial. Celui-ci enfin, lassé de tant de bruit, retira son consentement et le fit dire à la Sainte, donnant comme raisons l'insuffisance des revenus promis à la fondation et le tumulte que ce projet occasionnait. Thérèse, sans se déconcerter, va trouver son confesseur, lui confie la défense qu'elle vient de recevoir et lui de-

mande ce qu'elle doit faire pour être le plus agréable à Dieu. le P. Balthazar lui dit d'obéir et de ne plus même penser à son entreprise.

« Dieu sait, raconte la chère Sainte, avec quelle peine je l'avais amenée au point où nous en étions, mais par une très grande grâce je l'abandonnai aussitôt sans inquiétude, avec autant de facilité et de contentement que si elle ne m'eût rien coûté. Ayant fait tout mon possible pour accomplir les ordres de Notre-Seigneur, ce divin Maître ne pouvait me demander rien de plus. Ainsi je restai bien tranquille dans mon couvent, persuadée du reste au fond du cœur que notre dessein s'exécuterait plus tard, quoique je ne visse ni quand ni comment (1). »

Cette héroïque soumission reçut bientôt sa récompense : un accroissement de ferveur, de sainte joie dédommagea Thérèse de ses peines extérieures, et, tandis que ses compagnes de l'Incarnation, le peuple d'Avila, le P. Balthazar lui-même la croyaient brisée sous le poids d'une déception si amère, elle s'enivrait du bonheur d'endurer quelque chose pour la gloire de son Maître bien-aimé. Une seule épreuve lui parut trop pénible : elle lui vint encore de la part de ce Père de son âme qui savait la mortifier et la crucifier en toute rencontre. « Au milieu de tant de persécutions, dit-elle, il me semblait que mon confesseur aurait dû me consoler. Mais le Seigneur permit, pour augmenter mes peines, qu'il m'écrivît une lettre sévère. Je devais enfin reconnaître, me disait-il, que mon projet n'était qu'une rêverie, et, corrigée par l'expérience, prendre la résolution de ne plus m'en occuper en rien, de ne pas même en parler ; j'avais

(1) *Vie*, chap. xxxiii.

déjà causé assez de scandale. Il ajoutait d'autres choses semblables, bien propres à m'affliger. Cette lettre, en effet, me contrista plus que tout le reste ensemble : je craignais qu'à mon occasion et par ma faute, Dieu n'eût été offensé. Il me vint encore à l'esprit que, si mes visions étaient fausses, mon oraison n'était que tromperie et que j'étais moi-même abusée, perdue. Le cœur serré, l'âme navrée, je tombai dans une grande affliction ; mais Notre-Seigneur, qui ne m'avait jamais abandonnée au milieu de mes épreuves, me consola de même en celle-ci. Il me dit de ne point me désoler ; que, loin de l'offenser, je l'avais grandement servi ; pour le moment, je devais obéir à mon confesseur et garder le silence sur cette affaire jusqu'à ce qu'il fût temps d'y revenir (1). »

Simple et docile comme un petit enfant, la Sainte reprit son genre de vie habituel, et, avec l'empire extraordinaire qu'elle possédait sur elle-même, elle s'interdit une parole, même une pensée sur le projet auquel nous l'avons vue sacrifier son repos et son honneur. Autour d'elle, on n'oubliait pas ainsi le passé ; on la regardait à l'Incarnation comme une exaltée ou comme une rebelle ; on l'accusait d'ingratitude, on doutait de son cœur. Rien ne l'empêchait de demeurer paisible et contente, vivant d'oraison et se réfugiant dans la société du Seigneur et de ses anges, pour s'y reposer des injustices humaines.

Que devenaient pendant ce temps la maison à la veille d'être achetée, la fondation ébauchée et ses protecteurs ? Si Thérèse ne se mêlait plus de rien, ses amis, n'étant pas comme elle voués à l'obéissance, gardaient leur liberté d'action et ils en usaient heu-

(1) *Vie*, chap. xxxiii.

reusement. Le P. Ibañez dirigeait de ses conseils l'ardente doña Guiomar ; il lui indiquait la marche à suivre pour obtenir de Rome un bref appratif en faveur de son œuvre. La mère de doña Guiomar, doña Aldonse de Guzman, joignant ses efforts à ceux de sa fille, prêtait son nom pour en couvrir les démarches près du Saint-Siège et envoyait même quelques ressources pécuniaires. Don François de Salcedo et son inséparable ami Maître Daza se concertaient avec le P. Ibañez. Enfin Dieu travaillait pour celle qui lui donnait par son inactivité un plus grand témoignage d'amour que par tous ses efforts et toutes ses fatigues.

Cinq à six mois s'écoulèrent sans événements importants. Le P. Ibañez rendait de temps à autre visite à notre Sainte qui ne lui disait pas un mot de leur grande affaire, mais profitait simplement de ses entretiens pour le consulter sur des points délicats de la vie spirituelle ou sur des textes de la Sainte Écriture. Le P. Ibañez, émerveillé lui-même de la grandeur d'âme et de la sainteté de Thérèse, se sentit attiré par ses rapports avec elle à une vie plus recueillie, et quoiqu'il fût déjà excellent religieux, il voulut recommencer sur un nouveau fondement l'œuvre de sa perfection. Laissant donc à doña Guiomar ses encouragements, à Thérèse sa bénédiction, il leur annonça qu'il quittait Avila et se retirait dans un monastère de son Ordre, bâti au milieu d'une solitude, afin de s'y livrer uniquement à l'oraison. « Son départ me fut très sensible, raconte la Sainte ; mais je me gardai bien d'y mettre obstacle, sachant combien la retraite lui serait utile. Notre-Seigneur, du reste, nous le ramena juste au moment où nous avions besoin de lui, on le verra plus tard. »

En attendant, le P. Ibañez fut remplacé près d'elle par un protecteur non moins dévoué. Le recteur du collège de Saint-Gilles, le P. Denis Vasquez, appelé à une autre résidence, eut pour successeur dans sa charge le P. Gaspard de Salazar. Thérèse ne connaissait ni l'un ni l'autre et ce changement la laissait fort indifférente, lorsque le P. Balthazar vint lui dire qu'il désirait la mettre en rapport avec son nouveau recteur et qu'il lui ordonnait de rendre compte à ce Père de son oraison, de ses lumières surnaturelles, enfin, de lui donner une claire connaissance des choses de son âme. Notre Sainte éprouvait une extrême répugnance pour ces ouvertures du cœur; mais elle ne savait rien refuser à l'obéissance, elle se soumit. Le P. Gaspard de Salazar se rendit à l'Incarnation et la fit demander au confessionnal. « En y entrant, dit-elle, je sentis un je ne sais quoi que je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé ni auparavant ni depuis. C'était une sorte de joie spirituelle et la vue intérieure que cet homme de Dieu allait me comprendre parce qu'il y avait du rapport entre son âme et la mienne. »

Thérèse ne s'était pas trompée : elle retira de grandes consolations de son entretien avec le P. Recteur, et celui-ci, de son côté, la quitta fort édifié et bien éclairé sur ses dispositions. Or rien ne pouvait être plus heureux pour elle. Si le P. Balthazar lui avait ordonné d'abandonner la fondation, s'il avait joint de durs reproches à ce commandement, s'il avait conduit Thérèse en ces derniers temps « par une voie si resserrée qu'elle respirait à peine », ce n'était point de son propre mouvement ni d'après ses inspirations personnelles. L'ancien Recteur, prévenu contre la Sainte par des rapports injustes, avait lui-même imposé au P. Balthazar, comme à son subordonné, cette

manière d'agir, et l'humble religieux en avait souffert autant que sa pénitente (1). Le P. de Salazar rendit à l'un et à l'autre pleine liberté. Notre-Seigneur lui-même retrouvant la sienne, s'il est permis de s'exprimer ainsi, rompit le silence qu'il gardait depuis longtemps sur le dessein de Thérèse et la pressa de nouveau de l'exécuter.

« *Dis à ton confesseur, ajouta le divin Maître, de faire demain sa méditation sur ces paroles : Que vos œuvres sont grandes et magnifiques, ô mon Dieu, et que vos pensées sont profondes!* » (Ps. 91) (2).

Le lendemain, à la lumière de l'oraison, le Père voyait ses dernières hésitations s'évanouir : il comprenait que, par les faibles mains de Thérèse, Dieu voulait accomplir des merveilles et qu'il se trouvait en face de l'un de ces mystères de la divine sagesse où se perd la prudence humaine et où triomphent la foi et l'humilité. Le jour même, il répondit à Thérèse qu'il n'y avait plus à douter de la volonté de Dieu, qu'elle devait par conséquent reprendre son œuvre et la poursuivre avec courage.

La difficulté la plus délicate restait du côté du Père Provincial. On convint de ne point renouveler près de lui une tentative dont le résultat serait certainement fâcheux, mais de tout disposer à son insu en s'enveloppant du plus grand secret. La situation de Thérèse eût déconcerté une âme moins énergique. Surveillée de près à l'Incarnation, entravée dans ses moindres démarches, forcée de cacher ses intentions d'une manière impénétrable, que pouvait-elle faire?

(1) Voir l'explication donnée par le P. Coleridge sur la conduite du P. Balthazar. (*Life and Letters of S. Teresa*, 1881.)

(2) Ribera, Yepes.

Comment arriverait-elle jamais à bâtir un monastère, à y réunir des religieuses? Le temps, la liberté, le crédit, la fortune, tout manquait. « Ah! mon divin Maître, s'écriait-elle avec la sainte familiarité de son langage, pourquoi me commandez-vous des choses qui semblent impossibles? Je ne suis qu'une femme. Encore si j'étais libre! Mais liée en tant de manières, sans argent et sans savoir où en trouver ni pour le bref ni pour le reste, à quoi puis-je réussir? »

Après avoir épanché ses inquiétudes dans le cœur de l'Ami par excellence, la Sainte, comptant sur son secours, reprenait courage, et la future fondatrice d'innombrables monastères, la Réformatrice d'un Ordre entier laissait entrevoir déjà les admirables ressources de son génie créateur, organisateur, en préparant sa petite maison.

Elle écrit d'abord à sa sœur, sa bien-aimée Jeanne, mariée à un gentilhomme d'Albe, don Jean de Ovalle : elle prie ce dernier de venir à Avila et de se rendre acquéreur de l'habitation qu'elle a en vue. Jean de Ovalle se prête à ses désirs, arrive sur-le-champ, achète la propriété en son nom, et Jeanne, rejoignant son mari, s'y installe avec lui, ce qui permet à Thérèse de les visiter souvent et de prendre ses plans. Mais leur état de fortune ne leur laissait pas le moyen d'offrir à leur sœur d'autre concours que celui de leur obligeance. Il fallait payer les frais du contrat et verser au moins une partie du prix de la vente. Le Seigneur y pourvut « par des voies admirables qu'il serait trop long de rapporter », écrit la Sainte dans le récit de sa première fondation.

Nous dirons un mot de ces voies admirables que Thérèse passe sous silence. Un jour, son vrai Père et son cher Patron saint Joseph lui apparut : il lui dit de

louer des ouvriers et de les mettre à l'œuvre, bien qu'elle n'eût pas un maravédis pour leur solde. L'argent ne manquera point, lui fit-il entendre. En effet, peu de jours après la Sainte voyait la promesse de saint Joseph réalisée par son propre frère, don Laurent de Cepeda, le pieux jeune homme qui veillait autrefois près de son lit de douleur. Depuis vingt ans, don Laurent poursuivait au Pérou sa brillante carrière. D'abord capitaine des armées du roi, ensuite trésorier général de la province de Quito, il avait épousé en 1556 une jeune et riche héritière, doña Jeanne Marie de Fuentes. Au milieu de ses prospérités temporelles, Laurent restait un fervent chrétien ; il répandait de larges aumônes et il aimait surtout à venir en aide aux religieux ou religieuses. Sans connaître les desseins de sa sœur, il avait eu l'heureuse pensée de lui envoyer une somme importante, que Thérèse reçut juste au moment où elle ne savait comment payer ses ouvriers, son contrat, sa maison.

« Mon cher frère, lui écrit-elle en le remerciant, je prie le Seigneur de vous récompenser de votre grande charité. C'est par une inspiration de Dieu sans doute que vous m'avez envoyé une si grosse somme : petite religieuse comme je le suis, qui m'honore maintenant, grâce à Dieu, de porter un habit rapiécé, il suffisait de ce que j'avais déjà reçu par votre autre messenger pour me fournir le nécessaire pendant plusieurs années. » Puis, lui exposant en peu de mots son entreprise, elle ajoute : » Doña Guiomar m'aide beaucoup ; mais en ce moment elle est sans argent, et, pour les travaux pressants, je n'avais pas la moindre ressource. Néanmoins, me confiant en Dieu seul, je venais de m'arranger avec les ouvriers. En apparence, je faisais une folie, et voilà que le divin Maître s'en mêle : il

vous presse de venir à mon secours dans mon plus grand embarras. Ce qui m'étonne encore, ce sont les quarante pièces que vous avez ajoutées de surplus et qui m'auraient bien manqué. Je dois tout cela, je crois, à saint Joseph dont notre maison portera le nom, et je sais qu'il vous paiera de tant de charité (1). »

C'était une délicieuse consolation pour la Sainte de voir que Dieu daignait se servir des membres de sa famille pour fonder son petit monastère; et plus d'une fois sans doute la pensée que don Alphonse et doña Béatrix réunis au ciel bénissaient l'œuvre collective de leurs enfants dut réjouir son cœur. Notre-Seigneur l'encouragea encore par de nouvelles grâces. La maison achetée était tellement petite que l'on croyait impossible de la transformer en couvent. Thérèse elle-même, malgré son habileté, ne pouvait découvrir de place pour le dortoir ni pour le réfectoire; quant à la modeste chapelle, il eût fallu, pour lui donner des proportions convenables, acquérir une maisonnette voisine que le propriétaire ne voulait pas céder et que Thérèse d'ailleurs n'avait aucun moyen de payer. Comment faire? La pauvre fondatrice roulait dans son esprit ces perplexités, ne sachant à quoi se résoudre, quand le divin Maître lui apparut : « *Ne t'ai-je pas dit, ma fille, d'entrer comme tu pourras? O avarice du genre humain qui crains que la terre même te manque! Combien de fois n'ai-je pas dormi au serein, n'ayant pas d'abri où me retirer!* » La Sainte reçoit humblement le reproche et avec lui des lumières plus grandes. Elle retourne à sa petite maison, l'examine de nouveau, trouve manière de tout arranger et donne son plan

aux ouvriers, en leur recommandant de travailler sans relâche.

Une autre fois, le 12 août, fête de sainte Claire, cette Sainte visite Thérèse et lui promet son assistance (1). Trois jours après, la très Sainte Vierge, la douce Reine du Carmel, récompense d'une manière royale et maternelle à la fois les travaux de sa fille bien-aimée. Thérèse assistait à la messe dans l'église de Saint-Thomas, et pensait aux nombreux péchés qu'elle y avait confessés quand, après la mort de son père, elle s'était adressée au P. Vincent Varron. A ce souvenir, son cœur se brise de repentir, lorsque Notre-Dame s'approche d'elle et l'entoure d'un vêtement d'une blancheur immaculée, en lui disant qu'elle est purifiée de toutes ses fautes ! Puis Marie prend ses mains dans les siennes et ajoute avec un accent d'ineffable tendresse « qu'elle lui cause un grand plaisir par sa dévotion envers saint Joseph, que son monastère s'achèvera et ne perdra jamais sa première ferveur, que la sainte Famille y sera toujours pieusement honorée et fidèlement servie ». Et comme gage de ses promesses, en présence de saint Joseph qui se tient lui-même près de Thérèse, Marie lui passe au cou une croix de pierres soutenue par un collier d'or.

La Sainte gardait le secret de ces grâces dans son cœur, mais elle ne put cacher un miracle dû à ses prières. Son beau-frère, Jean de Ovale, continuait par obligeance à habiter le monastère en construction,

(1) « Cette promesse, raconte Thérèse, s'est accomplie d'une manière visible. Un monastère de son Ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à vivre, et, ce qui est plus important, la Sainte a peu à peu si bien contribué à l'accomplissement de mon désir que l'on observe dans cette maison la même pauvreté que dans les siennes. »

demeure assez incommode, on le conçoit. Thérèse en souffrait surtout pour sa sœur qui allait être mère une seconde fois, et elle n'était pas sans sollicitude à son sujet. Un jour, le premier enfant de Jeanne, le petit Gonzalve, à peine âgé de cinq ans, jouait au milieu des matériaux amassés pour le bâtiment, quand un pan de muraille s'écroule sur lui. Le pauvre enfant tombe sans vie ; personne ne le voit ; il reste ainsi sans secours jusqu'au moment où son père, absent depuis plusieurs heures, rentre au logis, et le trouve gisant à terre inanimé, les membres glacés, raidis. En vain essaie-t-il de le réchauffer : Gonzalve ne respire plus. Le malheureux père, avec un élan de foi admirable, prend alors dans ses bras le cher petit cadavre ; il le porte à Thérèse qui travaillait à l'intérieur de la maison, et, sans dire un mot, il le dépose sur ses genoux : son silence et ses larmes disent ce qu'il demande, ce qu'il attend de la Sainte. Pendant ce temps, prévenue du terrible accident, une amie de Jeanne s'efforce de retenir celle-ci dans un appartement d'où elle ne pouvait ni voir ni entendre ce qui se passait : mais un secret pressentiment, le visage consterné d'un domestique alarment la jeune mère ; elle se délivre des résistances de son amie, elle court près de Thérèse et aperçoit Gonzalve ; elle pousse des cris déchirants, elle fond en larmes, elle veut qu'on lui rende son fils. Thérèse la calme d'un geste, la prie d'attendre, puis, inclinant sa tête sur le visage glacé de l'enfant et baissant son voile, elle prie du fond de l'âme et conjure le Seigneur d'avoir pitié de ceux qui se sont dévoués pour lui. Après un instant de profond silence, Thérèse se relève, Gonzalve ouvre les yeux, il sourit à sa tante, il la caresse. La Sainte radieuse le met alors dans les bras de Jeanne : « Eh ! ma sœur,

lui dit-elle, pourquoi vous troublez-vous ? Voilà votre fils, embrassez-le. »

Gonzalve n'oublia jamais ce qu'il devait à Thérèse : il s'attachait à ses pas, couvrait ses mains de baisers ; il eût voulu toujours rester près d'elle. Plus grand, il lui disait avec un accent de tendresse naïve et de confiance pleine de foi : « Petite sœur de ma mère, je vous aime bien ; mais demandez à Dieu que je ne l'offense jamais et que j'aie au ciel. Oui, vous y êtes obligée. Ne m'avez-vous pas arrêté en chemin, lorsque j'étais tout petit enfant ? » Une autre fois, les mains jointes, et s'adressant encore à sa tante : « Oh ! s'écriait-il, il y a des années que je jouirais de la vue de Dieu, si vous ne m'aviez empêché d'aller à lui ! Voyez donc ce que vous m'avez ravi, voyez ce que vous me devez. » La Sainte, émue jusqu'au fond de l'âme, bénissait Gonzalve, avouait le miracle par son silence et se promettait de veiller avec un amour de mère sur l'existence qu'elle avait prolongée (1).

Un mois après la résurrection de son enfant, Jeanne de Ahumada donnait le jour à un second fils. Thérèse voulut qu'il s'appelât Joseph en l'honneur de son glorieux Protecteur. « Cher petit ange, lui dit-elle après le baptême, si tu devais un jour t'éloigner du service de Dieu, je le prie de t'appeler à lui avant que tu l'offenses. » Les pieux parents de Joseph ne s'alarmèrent point d'une telle prière ; leur foi était d'accord avec celle de la Sainte : ils aimaient mieux le sacrifice de la vie que celui de l'éternité. Le petit Joseph ne passa que trois semaines ici-bas. Thérèse, le voyant près de rendre au Seigneur son âme innocente, le prit entre ses bras et l'enveloppa d'un regard indéfinissable. La

(1) Ribera, Yepes. *Boll.*, n° 340.

pauvre Jeanne, de son côté, regardait sa sœur avec angoisse et se demandait ce qui allait se passer. Soudain le visage de la Sainte se transfigure, il devient rayonnant, enflammé, beau d'une beauté que Jeanne n'avait jamais vue. Celle-ci comprit tout, et, comme Thérèse, revenant à elle-même, cherchait à s'éloigner avec l'enfant qu'elle tenait toujours embrassé : « Restez ici, ma sœur, lui dit la jeune femme au milieu de ses larmes, vous ne pouvez rien me cacher : mon petit Joseph est maintenant avec Dieu. » Thérèse, pour toute réponse, serra Jeanne sur son cœur ; puis, afin de changer en allégresse les pleurs de la pauvre mère, elle lui fit confidence de la vision admirable qui venait de la réjouir : « O Jeanne, lui dit-elle, il y a de quoi louer Dieu, quand on voit quelle multitude d'anges vient recueillir l'âme de l'un de ces petits enfants qui leur ressemblent ! »

Ces scènes intimes, ces événements de famille n'arrêtaient pas les travaux de la sainte fondatrice. Mais n'est-il pas touchant de la voir si tendre pour les siens, à l'heure où commence sa grande mission publique ? N'est-il pas plus touchant encore de voir comment le Seigneur bénit les pures tendresses de son cœur, après lui avoir fait immoler celles que son amour jaloux lui reprochait comme excessives ou trop humaines ?

Malgré son activité, les choses allaient néanmoins assez lentement : le secret que l'on devait garder avec le Père Provincial entravait bien des plans. Déjà dans la ville les soupçons recommençaient à circuler. Un jour même, Thérèse assistant avec Jeanne au sermon dans l'église de Saint-Thomas, le prédicateur se tourna vers elle, l'accabla de reproches, et lui dit des choses si amères que Jeanne tremblante voulut entraîner sa

sœur hors de l'église. Thérèse, au contraire, restait calme, le sourire sur les lèvres ; la sainte joie qu'elle recevait d'un pareil affront rayonnait sur sa personne ; mais, pour apaiser Jeanne, elle consentit à sortir.

Le démon, ennemi des œuvres généreuses et des âmes intrépides, redoublait aussi de fureur. Impuisant à vaincre par ses artifices la constance de la Sainte, il se jeta sur l'édifice matériel. Les ouvriers avaient élevé une forte muraille dont la construction et les fondements ne laissaient rien à désirer. Thérèse y avait dépensé une somme considérable et se réjouissait de voir ce gros mur enfin bâti. Une nuit, il tomba tout entier. Doña Guiomar apprit la première l'accident ; elle courut très alarmée vers la Sainte. « Hélas ! lui dit-elle, quelle chose étrange ! Une muraille si bien faite, si solide, qui s'écroule ainsi ! Dieu ne veut-il pas montrer par là que nous devons nous arrêter ? — La muraille est tombée, répond tranquillement Thérèse : eh bien ! nous la relèverons. — Mais il faut de l'argent, reprend doña Guiomar. — On en cherchera. » Doña Guiomar, calmée par la sérénité de son amie, offrit aussitôt d'écrire à sa propre mère pour lui demander trente ducats. Elle craignait cependant de ne pas les obtenir. Trois jours après, Thérèse vint vers elle : « Soyez tranquille, ma chère Guiomar : les trente ducats sont déjà entre les mains de notre messenger ; on les lui a remis dans la salle carrée du rez-de-chaussée. » Bientôt le messenger arriva en effet et confirma par ses paroles tout ce qu'avait dit la Sainte.

Jean de Ovalle, de son côté, eût voulu obliger les ouvriers à relever le mur à leurs dépens : « Ils nous le doivent, disait-il : à peine ont-ils terminé leur ouvrage qu'il s'écroule. » Thérèse n'y put consentir : elle savait à qui la faute. « Jeanne, dit-elle à sa sœur,

priez mon beau-frère de ne pas contester avec ces pauvres gens. Ils ont bien travaillé et doivent recevoir de nouveau le même salaire. Ce sont plusieurs démons réunis qui ont renversé la muraille. Hélas! ajouta-t-elle, quels efforts ne tente pas l'enfer pour empêcher cette œuvre! Mais elle aura lieu malgré lui. »

En effet, à travers des difficultés sans nombre, l'œuvre avançait toujours : la petite maison prenait peu à peu l'apparence d'un monastère. Thérèse surveillait tout; elle voulait faire resplendir jusque dans les moindres détails la simplicité, l'humilité, la pauvreté de Bethléem. Elle y réussissait sans peine. La chapelle s'achevait, le dortoir se partageait en cellules, le réfectoire était prêt, lorsqu'un ordre supérieur vint encore une fois suspendre les travaux, ajourner indéfiniment la fondation, la compromettre même plus que jamais en éloignant la Sainte d'Avila.

CHAPITRE XIII

Séjour à Tolède. — Fondation de Saint-Joseph.

La sainteté de Thérèse, méconnue dans sa ville natale, se manifestait au loin. Peu à peu la Castille apprit que dans la petite ville d'Avila, à l'ombre d'un monastère du Carmel, vivait une âme plus céleste qu'humaine, favorisée de grâces extraordinaires et si puissante sur le cœur de Dieu que ses prières obtenaient tout ce qu'elle demandait. C'était le témoignage de saint Pierre d'Alcantara, celui de saint François de Borgia, celui du P. Ibañez qui circulait ainsi. Notre Sainte ne s'en doutait guère ; elle s'enveloppait du mépris de ses concitoyens comme d'un vêtement d'humilité, de bassesse, sous lequel elle se croyait bien cachée aux yeux du monde entier. On devine donc sa surprise, mieux vaudrait dire sa consternation, quand, le soir du 24 décembre 1561, elle reçut une lettre du Père Provincial lui ordonnant, au nom de la sainte obéissance, de se rendre immédiatement à Tolède, au palais de la duchesse Louise de la Cerda qui, brisée par la douleur d'un récent veuvage, l'appelait près d'elle comme un ange consolateur.

La Sainte ne put d'abord s'expliquer un ordre semblable. Comment la duchesse de la Cerda avait-elle entendu parler à vingt lieues de distance d'une « pauvre petite pécheresse », et quel bien pensait-elle retirer de sa compagnie ? En second lieu, ce départ précipité n'allait-il pas ruiner la fondation ? Les matines sonnèrent. Thérèse fit trêve à ses réflexions, se rendit au chœur et se mit à chanter les louanges de Celui qui est venu apporter sur la terre la paix aux âmes de bonne volonté. Bientôt, ravie hors d'elle-même, elle entendit la voix de son Maître lui dire au fond du cœur : *« Pars, ma fille, n'écoute pas ceux qui voudraient te retenir. Tu auras à souffrir pendant ce voyage ; mais tes souffrances me seront glorieuses. Il convient pour l'affaire de notre monastère que tu sois absente jusqu'à la réception du bref. Ne crains rien : je t'assisterai. »*

Le lendemain, Thérèse alla confier au Père Recteur de Saint-Gilles l'ordre du P. Ange de Salazar et les paroles que Notre-Seigneur lui avait adressées. Le Père Recteur lui répondit qu'aucun motif ne pouvait la dispenser de partir. Forte de cette assurance, notre Sainte écouta sans s'émouvoir les observations, les instances, les lamentations du petit groupe de ses fidèles amis ; elle confia la garde du monastère inachevé à sa sœur et à son beau-frère ; enfin, accompagnée de ce dernier et d'une religieuse de l'Incarnation, elle partit le 4^{er} janvier 1562, année bénie entre toutes dans les annales du Carmel.

Le surlendemain, nos voyageurs découvraient à l'horizon les nombreuses flèches de Tolède et son imposant Alcazar. Bientôt la ville entière avec ses remparts crénelés et sa ceinture de granit charmait les regards de notre Sainte qui aimait les beaux points de vue. On traversa le Tage, et, pénétrant dans la ville

par la porte occidentale (1), on atteint en quelques pas le magnifique palais de la duchesse Louise. Jean de Ovalle reprit alors le chemin d'Avila et Thérèse fut introduite auprès de la noble affligée.

Sœur du duc de Medina-Cœli, veuve de l'un des premiers personnages de Castille, don Arias de Pardo, seigneur de Malagon et d'autres lieux, doña Louise de la Cerda était une grande dame, heureusement aussi une grande âme. Sa vie n'avait été qu'un enchaînement de fêtes et d'honneurs jusqu'au jour où la mort de don Arias avait changé ses joies en larmes et ses splendeurs en deuil. Comme les cœurs ardents qui n'ont jamais souffert, la duchesse s'abandonna sans mesure à l'excès de sa douleur. On craignait même pour ses jours, et ni les caresses de son enfant, le jeune don Juan, ni le dévouement de son frère, le duc de Medina, ni l'empressement de ses nombreux amis pour essayer de la distraire, ne purent la rattacher à la vie dont elle ne voyait plus que la fragilité et le terme fatal. Au milieu de sa désolation, elle entendit parler de notre Sainte. « Dieu permet, raconte humblement Thérèse, qu'on lui dit du bien de moi pour d'autres biens qui en devaient résulter. » La duchesse

(1) *Puerta del Cambron.* « Lorsqu'on arrive près de cette porte occidentale, en suivant un chemin qui longe, hors de la ville, les rochers dominés par les remparts, on voit s'élever au-dessus de sa tête un ancien et bel édifice... Cet édifice n'a pas été construit tout entier sur son plan primitif. La porte orientale offre un aspect grandiose et l'architecture grecque des croisées est du goût le plus pur; tandis que, dans l'autre moitié, il y a un étage de moins, les conditions de solidité ne sont pas les mêmes, et les fenêtres percées sans symétrie ne présentent aucun caractère d'architecture. Mais, de tous les appartements, on jouit d'une vue magnifique sur les vastes plaines situées au nord du Tage. C'est l'ancienne habitation de l'illustre famille de la Cerda. » (*Souvenirs du pays de sainte Thérèse.*)

aussitôt tourna de ce côté ses espérances. Cette âme si chère à Notre-Seigneur aura sans doute le secret de calmer la sienne ; elle lui parlera du ciel et lui révélera peut-être la félicité certaine de don Arias. Les vœux de la noble dame ne connaissaient pas d'obstacles. Des relations antérieures avec le Provincial des Carmes lui permirent de s'adresser à ce Père. Elle le pria d'ordonner à la Sainte de se rendre en son palais et d'y séjourner quelque temps : on a vu comment le P. Ange de Salazar s'était rendu à ce désir.

Thérèse trouva doña Louise étendue sur son lit, mourant de langueur, abîmée dans ses larmes, et s'installa près d'elle pour lui prodiguer les soins les plus dévoués, mais surtout pour essayer de rendre cette inconsolable douleur résignée et chrétienne. On voudrait recueillir les paroles de la Sainte, l'entendre répondre par les accents de l'amour divin et de l'espérance surnaturelle aux plaintes déchirantes de ce cœur brisé. Le résultat obtenu en peu de jours nous lais se du moins entrevoir ce que son langage avait de persuasif et de consolant : la duchesse se leva, reprit quelque nourriture, retrouva ses forces. Le sacrifice du veuvage courageusement accepté, elle ne songea plus qu'à consacrer le reste de sa vie aux bonnes œuvres et à s'avancer dans le service du Seigneur.

Mais, pour embrasser ce nouveau genre d'existence, elle voulut encore être dirigée par Thérèse. Elle la retint donc dans son palais, l'entourant de prévenances, de témoignages d'affection, que la Sainte recevait simplement, bien que tant de soins et d'égards fussent pour elle « une croix et un supplice ».

Pauvre Thérèse ! A l'heure où elle ne rêve que le dénûment de son Bethléem, il faut qu'elle occupe au sein d'une maison princière la place d'une souveraine.

La vénération que la duchesse lui a vouée oblige les officiers du palais à la servir comme leur maîtresse ; les habitués lui doivent de même leurs premiers hommages. La Sainte laisse faire : plus élevée que ces grandeurs humaines, elle les domine sans effort, elle étudie le monde de près, avant de lui dire adieu sans retour. Elle le plaint ; mais une fine raillerie se mêle à sa compassion.

« Pendant mon séjour chez la duchesse de la Cerda, dit-elle, Notre-Seigneur me fit beaucoup de grâces, et ces grâces me donnèrent une grande liberté d'esprit, un vrai mépris de tout ce que je voyais autour de moi. Oui, plus j'en voyais de ces vaines grandeurs, plus je les méprisais, car plus on est élevé, plus on a de soucis et de peines. Il faut avoir tant soin de garder la dignité de son rang qu'on n'a pas seulement le temps de vivre à l'aise. On mange hors de l'heure de l'appétit ou de la disposition, parce que tout doit aller selon l'état et non le tempérament. Jusque dans le choix de la nourriture, on ne consulte pas son goût, mais sa condition. Si l'on est entouré d'officiers, de domestiques, même dévoués, on doit prendre garde de parler plus à l'un qu'à l'autre de peur d'exciter leur jalousie. Voilà bien une servitude ; et l'un des mensonges du monde, c'est d'appeler maîtres et seigneurs ceux qui sont esclaves de mille manières. Vraiment j'eus bien en horreur alors le simple désir d'être grande dame. Dieu m'en délivre ! disais-je au fond de mon cœur (1).

« Il est si difficile, ajoute-t-elle, de traiter avec les grands ! A la fin, je ne savais plus comment faire. Si l'on rend à l'un d'eux, sans y penser, plus d'honneur

(1) *Vie*, chap. xxxiv

que sa qualité n'exige, les autres s'en offensent tellement qu'il faut s'excuser et leur en faire satisfaction. Plaise au Ciel encore qu'ils s'en contentent ! Cela me fatiguait, et jamais je n'en finissais avec mes satisfactions. J'avais beau étudier, il m'échappait toujours de ces fautes que le monde ne regarde pas comme petites. Il est vrai que la profession religieuse nous excuse et que, si l'on veut être juste, on doit nous pardonner des manquements de ce genre. Et comment ceux dont l'unique soin doit être de plaire à Dieu et de fuir la vanité, pourraient-ils s'appliquer à contenter les gens du monde en des choses qui changent sans cesse ? Passe encore si on pouvait les apprendre une fois pour toutes ; mais les seuls titres des lettres demandent aujourd'hui une étude à part, et il nous faudrait un professeur pour nous apprendre quand nous devons laisser du papier de ce côté ou bien de tel autre, et quand nous devons appeler Illustre celui qui auparavant ne portait seulement pas le titre de Magnifique. J'ignore où l'on en viendra, car j'ai déjà vu cela changer tant de fois que je ne sais plus où j'en suis. »

Ce grand monde qui ne pouvait éblouir la Sainte, et qu'elle se croyait incapable de satisfaire, subissait néanmoins l'ascendant de sa vertu et de sa supériorité naturelle. On trouvait sa piété si aimable que l'on cherchait à en prendre quelque chose. Les amies de la duchesse et les nobles jeunes filles élevées dans son palais la pressaient de questions, chacune voulant recevoir des avis particuliers. Thérèse répondait par quelques mots pleins de justesse. Aux grandes dames, elle conseillait de glorifier Dieu par la fidélité à leurs devoirs de famille et par leur charité envers les pauvres. Aux jeunes filles, elle disait d'obéir à leurs parents

comme au Seigneur lui-même et, quand on les obligeait à se parer, de le faire avec simplicité, dans l'intention de servir Dieu par leur soumission (1). L'une d'elles cependant, qui éclipsait toutes ses compagnes par les grâces de sa brillante jeunesse, avait toujours en partage un avis différent. C'était Marie de Salazar, parente de doña Louise de la Cerda. Lorsque Thérèse la voyait couverte de riches vêtements, de bijoux, elle la grondait doucement. « Marie, lui disait-elle, ces ajustements ne conviennent guère à celle qui voudrait déjà porter le voile des religieuses. » Marie de Salazar rougissait et se demandait comment la Sainte avait pu pénétrer le secret le plus intime de son cœur. Elle atteignait sa vingtième année. Le monde lui souriait, il la fêtait, il lui prodiguait des faveurs auxquelles elle ne paraissait point insensible, et, en réalité, il n'avait cessé de lui plaire que depuis fort peu de temps. A la mort de don Arias, un éclair terrifiant avait traversé l'esprit de la jeune fille. Cette existence jetée dans la tombe à la fleur de l'âge, ce puissant seigneur si vite enlevé à l'affection des siens, aux honneurs de son rang, ce palais en deuil, cette veuve inconsolable, ces enfants orphelins l'arrachèrent à ses rêves de vingt ans. Sondant d'un profond regard le vide des joies éphémères qu'elle avait aimées jusqu'alors : que vaut, se dit-elle, un bonheur qui s'écroule et disparaît sans retour ? Et tandis que la pauvre duchesse semblait mourir au milieu de ses larmes, Marie, calme de cœur, mais l'âme non moins brisée, cherchait le bien réel qui pourrait remplacer toutes ses illusions perdues. A peine eut-elle entrevu Thérèse qu'elle eut le pressentiment de sa propre destinée.

(1) Ribera, liv. IV, chap. v.

Elle envia les humbles vêtements, la sérénité et surtout le recueillement de la Sainte. Elle lui cacha cependant comme aux autres ses impressions et prétendit couvrir de parures, d'enjouement, le projet qu'elle voulait dissimuler jusqu'à son exécution. Le Ciel la trahit heureusement près de Thérèse. Marie, se voyant comprise, avoua ses dégoûts du monde et ses désirs du cloître. Notre Sainte accueillit de telles confidences avec une tendresse toute maternelle et commença dès lors à former sa chère fille aux vertus solides qu'elle désirait implanter dans son petit monastère. L'esprit judicieux de Marie la ravissait ; elle s'estimait heureuse d'être venue à Tolède, son voyage n'eût-il eu d'autre résultat que de lui faire rencontrer une âme ainsi disposée à réaliser ses desseins. Elle ne retrouvait pas, il est vrai, dans sa jeune amie le feu ni les transports de son âme ; ce n'était pas non plus sa nature expansive, si franche, si simple. Assez réservée, calme, presque froide d'apparence, Marie de Salazar ne lui ressemblait que de loin par les qualités innées du cœur ; mais elle se rapprochait d'elle par l'intelligence et par ce que notre chère Sainte avait encore de meilleur, l'humilité, la douceur, la force. Nous le verrons plus tard ; le même bon sens, la même connaissance pratique des besoins des âmes, la même largeur de vue, le même zèle pour la gloire de Dieu seront au Carmel le commun partage de la séraphique Mère Thérèse de Jésus et de sa bien-aimée fille Marie de Saint-Joseph.

Mais revenons au palais de la duchesse : le séjour de Thérèse s'y prolongeait au delà de ses prévisions, car le Père Provincial maintenait son ordre de résidence pour se rendre aux instantes prières de doña Louise de la Cerda. Notre Sainte, toujours résignée à

la volonté divine, partageait son temps entre l'oraison, ses devoirs de société et un travail que le P. Ibañez lui avait imposé l'année précédente. Ce travail, dont l'Église remercie depuis trois siècles le saint religieux, était l'histoire intime de Thérèse racontée par elle-même. La tâche lui paraissait bien rude et bien ingrate, on le conçoit : quel labeur plus pénible, pour une âme qui met sa joie à s'oublier, à s'effacer, que celui de redescendre dans son passé, d'analyser ses actes, d'étudier ses pensées et de retracer ensuite un tableau fidèle de l'ensemble qu'elle aura pu découvrir ? « Vraiment, mon Père, écrivait la Sainte au P. Ibañez en lui envoyant son livre, ce ne serait pas mal, je crois, de vous donner l'idée de ce que j'ai fait pour vous en écrivant le récit de ma vie. Je le ferais à bon droit, il me semble, après ce que j'ai souffert en me voyant ainsi dépeinte et en retraçant à ma mémoire tant de misères (1). »

Mais près de cette souffrance il y avait toutes les consolations, toutes les délices de l'amour qui glorifie son Bien-Aimé : car pour notre Sainte, raconter son histoire, c'était parler un peu d'elle-même et beaucoup de Dieu. C'est à lui qu'elle revient sans cesse, c'est à lui que s'adressent les accents émus de son repentir. Le souvenir du religieux qui lui a ordonné d'écrire et

(1) « A première vue, remarque Vicente de la Fuente, on pourrait trouver quelque inconvénient à ce qu'une âme pieuse et humble écrive elle-même sa vie, publie les faveurs surnaturelles qu'elle a reçues, et ainsi, cherchant d'un côté l'obscurité et l'oubli du monde, perpétue, de l'autre, par son œuvre, le souvenir de son existence. Mais, si nous considérons que la sainte Mère écrivit par un ordre auquel il lui fallait obéir, qu'elle le fit avec un grand déplaisir, qu'elle révéla ses défauts ignorés, et que, pour les faveurs divines, elles furent divulguées contre son vouloir, nous nous garderons d'attribuer son livre à quelque mobile indigne d'elle. » (Introduction.)

qui doit lire ce travail lui échappe le plus souvent, et son livre entier n'est qu'un long épanchement de son cœur dans le cœur du Seigneur. Elle n'écrit pas, elle prie, elle aime, elle chante : elle chante les sentiments les plus délicats, les plus nobles, les plus purs de l'âme humaine divinisée par la grâce : elle chante, comme Marie, sa petitesse et la grandeur de Dieu; elle chante jusqu'à ses larmes; mais surtout elle chante la bonté incompréhensible, les tendresses infinies du Roi, du Maître, du Père, de l'Ami par excellence, le Sauveur Jésus.

Soutenue par de telles aspirations, on comprend qu'elle s'inquiète fort peu de la forme sous laquelle elle doit les traduire. Elle n'écrit du reste que par obéissance, pour rendre compte de l'état de son âme, de ses infidélités et des miséricordes du Ciel à son égard. Donc nul souci de l'expression, nul apprêt de style, nulle méthode, même pour combiner les différentes parties de son récit; mais une simplicité ravissante, un abandon plein de charmes, une spontanéité, un entrain, un naturel qui rendent ses pages vivantes, et la font en quelque sorte voir et entendre. Tour à tour, ou le plus souvent tout ensemble, sublime et naïve, poète sans le vouloir, éloquente sans le savoir, elle ravit le lecteur, elle le captive, elle le transporte avec elle dans les hautes sphères où son âme réside, et le convainc de la vérité de tout ce qu'elle dit, moins encore par la force de ses arguments que par un accent inimitable de sincérité.

L'appréciation générale que nous donnons ici de la *Vie de la Sainte écrite par elle-même* s'applique au volume publié sous ce titre. L'ouvrage écrit chez la duchesse de la Cerda ne fut pas imprimé et l'original en a été malheureusement perdu : mais on le croit entiè-

rement reproduit avec de nombreuses additions dans l'admirable livre dont nous parlions tout à l'heure (1).

Une autre circonstance providentielle marque encore le séjour de notre Sainte à Tolède. Un jour, une étrangère, pauvrement vêtue, vint lui demander quelques instants d'entretien. C'était une femme de grande famille, qui, après son veuvage, avait pris l'habit religieux au monastère des Carmélites de Grenade. Durant le cours de son noviciat, et, par une remarquable coïncidence, l'année, le mois où Thérèse s'était décidée à fonder un monastère de la Réforme, elle avait reçu du Ciel une inspiration semblable. Pour réaliser son entreprise, la Mère Marie de Jésus pouvait disposer de ressources qui manquaient à la Sainte; mais elle était moins largement douée sous le rapport de l'éducation, peut-être aussi de l'intelligence. Malgré son défaut de science humaine, elle avait si bien étudié la règle primitive du Carmel qu'elle en connaissait les moindres détails. Autorisée à sortir du monastère de Grenade pour suivre l'appel de Notre-Seigneur, elle était partie pour Rome, pieds nus, couverte de bure, marchant à grandes journées, et, après avoir obtenu de Pie IV un bref approbatif pour sa fondation, elle avait repris sans délai le chemin de l'Espagne. C'était à son retour qu'apprenant le dessein de Thérèse, elle arrivait à Tolède afin de conférer avec la Sainte de leur commun projet.

La duchesse de la Cerda offrit l'hospitalité à la Mère Marie de Jésus, et, pendant quinze jours, les deux fondatrices purent s'entretenir à loisir. Thérèse étudia de près la procédure de l'érection d'un monastère réformé

(1) Voir note 1, p. 243.

en lisant attentivement les patentes et le bref accordés par le Saint-Siège. La Mère Marie de Jésus lui donna encore d'autres renseignements utiles ; mais ces questions de forme n'étaient pas le principal sujet de leurs conversations. Thérèse aimait surtout à parler du recueillement, de la pauvreté, de la pénitence dont leurs chères solitudes devaient être embaumées. Elle confiait à sa nouvelle amie quel genre de perfection à la fois austère et aimable elle rêvait pour le petit groupe d'âmes choisies qu'elle réunirait autour d'elle. La Mère Marie de Jésus donnait aussi ses plans, moins larges que ceux de notre Sainte. L'esprit de pénitence dominait d'une manière trop exclusive les vues de cette pieuse femme. Thérèse ne le remarquait que pour s'en édifier et se reconnaître indigne de s'approcher d'une âme si dégagée d'elle-même ; mais quand viendra l'heure de réaliser leurs desseins, on verra laquelle avait le mieux compris, avec le désir de Dieu, les besoins du cœur humain et le juste milieu où réside la solide vertu. Pour que l'œuvre de la Mère Marie de Jésus puisse subsister, il faudra que Thérèse y intervienne, réprime de généreux mais imprudents excès, et lui communique l'esprit de sainte liberté qui forme le caractère propre du Carmel.

Ainsi leur rencontre fut bénie pour l'une et pour l'autre : elles s'encouragèrent, se promirent un mutuel secours de prières ; puis la Mère Marie de Jésus prit la route de Madrid, afin de réclamer l'assistance du nonce contre l'opposition des Carmes. Ceux-ci, malgré le bref du pape, prétendaient empêcher sa fondation. L'ancienne gouvernante de Philippe II, doña Éléonore de Mascarenhas, mit heureusement au service de la Mère le crédit dont elle jouissait à la cour ; de plus, elle lui offrit, pour son monastère, une maison et un do-

maine qu'elle possédait à Alcalá de Henarez, et la Mère Marie de Jésus s'y établit avec ses compagnes, après une longue année de démarches et d'épreuves. Nous visiterons plus tard sa communauté à la suite de notre Sainte.

Celle-ci, attendant toujours que le Père Provincial lui permit de rentrer à l'Incarnation, continuait son apostolat au milieu de la grande société de Tolède. Le temps était passé où le contact du monde suffisait pour la dissiper. Il semble au contraire que son séjour dans ce palais splendide fut une époque privilégiée. Le Maître l'avait accompagnée, parce que l'obéissance l'avait conduite, et, sous les lambris dorés comme au fond de l'oratoire du Carmel, il lui parlait, lui apparaissait, il la ravissait en lui. Thérèse cachait ces grâces avec plus de vigilance encore que de coutume; mais la pieuse curiosité de son entourage soulevait parfois le voile de son humilité. Quand elle se croyait bien seule avec Dieu dans son appartement, elle fermait les portes et s'abandonnait sans contrainte au bonheur de prier. Alors, à pas furtifs doña Louise ou ses amies ou même ses serviteurs s'approchaient de la chambre, et par le trou de la serrure contemplaient à loisir la Sainte en extase le visage transfiguré, les joues inondées d'heureuses larmes, le regard rayonnant de la joie du ciel. L'oraison se prolongeait ainsi deux ou trois heures après lesquelles Thérèse se hâtait de reparaitre en compagnie avec un air si naturel, si simple, que, sans l'indiscrétion commise, nul n'eût pu soupçonner ce qui venait de se passer. Les derniers comme les premiers de la maison la vénéraient à l'envi et la nommaient leur Sainte. A tout propos on avait recours à son intercession. Une femme de service, tourmentée depuis longtemps de violentes douleurs de

dents et d'oreilles que rien ne pouvait calmer, vint un jour se jeter à ses pieds en la suppliant de faire sur son mal un signe de croix. Thérèse l'écarta doucement : « Que faites-vous, ma fille ? lui dit-elle. Retirez-vous et vous-même faites ce signe de croix, car la croix tient sa vertu d'elle-même et non de ma main. » Mais, tout en l'éloignant du geste, elle toucha la tête de la pauvre femme qui fut guérie sur-le-champ (1).

L'influence de la Sainte ne s'exerçait pas seulement à l'intérieur du palais. Aux premières années de sa vie religieuse, près du lit d'agonie de don Alphonse, nous l'avons vue s'agenouiller devant le moine dominicain qui bénissait la dernière heure de son père, en lui demandant de la conduire aussi dans la voie du ciel. Depuis longtemps le P. Vincent Varron s'était éloigné d'Avila. Thérèse ne l'avait jamais revu ; mais elle ne pouvait oublier ce qu'elle lui devait, et sa mémoire reconnaissante lui rappelait souvent qu'il l'avait obligée à reprendre l'oraison, à communier plus souvent, à se mettre enfin en chemin pour revenir complètement à Dieu. La Providence voulut ménager au religieux et à notre Sainte une grande consolation : elle amena le Père Vincent Varron à Tolède pendant que Thérèse y résidait encore. Le couvent des dominicains touchait presque à la demeure de la duchesse ; la Sainte y assistait souvent à la messe. Un matin, quelle ne fut pas son émotion d'apercevoir le P. Vincent agenouillé près de l'autel ! Aussitôt, éprouvant un désir irrésistible de lui parler, d'apprendre ce qu'il est devenu pendant tant d'années et s'il est bien avancé dans le service du Seigneur, elle se lève pour aller

(1) Ribera.

vers lui. « Mais, raconte-t-elle, considérant de quoi je me mêlais et craignant de perdre mon temps, je retournai m'asseoir. Cela m'arriva par trois fois. Enfin mon bon ange fut le plus fort, je fis appeler le Père et il vint me recevoir au confessionnal (1). »

L'entretien fut très consolant. Le religieux dut bénir Dieu de l'avoir autrefois choisi pour être envers Thérèse le premier interprète des volontés du Ciel. La Sainte de son côté admira les lumières, les talents, les excellentes dispositions dont la Providence avait gratifié le P. Vincent. Toutefois, éclairée par une lumière surnaturelle, elle vit sans doute qu'il manquait encore quelque chose à sa perfection. Qu'était-ce? Nous n'en savons rien; il est prouvé qu'il fut toujours un excellent religieux; mais Thérèse voulait en faire un saint, un grand saint, et les grands saints sont rares. Dès qu'elle l'eut quitté, elle se mit en oraison, et, avec toute l'ardeur de sa charité pour les âmes, avec le délicieux abandon de sa confiance en Dieu: « Seigneur, s'écria-t-elle, parlant du P. Vincent, accordez-moi en sa faveur ce que je vous demande. Vous ne devez pas me refuser cette grâce. Considérez quel bon sujet nous avons là pour être de nos amis (2). »

Elle fut pleinement exaucée. Celui « qu'elle avait toujours estimé bon, mais qu'elle voulait voir parfait », reprit une nouvelle ferveur, et par la voie des austérités, du recueillement, de la contemplation, il fit en peu de temps de tels progrès que notre Sainte en était ravie. Son ardente prière avait donné à Jésus un ami

(1) *Vie*, chap. xxxiv. *Boll.*, n° 317 et suiv.

(2) *Señor, no me habeis de negar esta merced, mira que es bueno este sujeto para nuestro amigo.* (*Vie*, chap. xxxiv.)

de plus et un ami intime, un ami d'élite, qui, joignant la sainteté à la science, devint une des gloires de l'Ordre de Saint-Dominique. Thérèse reçut à diverses reprises des révélations particulières sur sa perfection toujours croissante. Un jour, éloignée de lui, Notre-Seigneur le lui montra environné de lumières et porté par les anges : elle apprit bientôt qu'à l'époque même de cette vision, il soutenait non seulement avec patience, mais avec joie des épreuves bien pénibles. Une autre fois, dit-elle avec le langage qui lui est propre, elle le vit brûler de l'amour de Dieu. Plus heureuse, plus reconnaissante des faveurs dont le Ciel le comblait que s'il les eût accordées à elle-même, elle ne pouvait se lasser de remercier Notre-Seigneur d'avoir accompli ses désirs en donnant à l'Église un si digne serviteur.

« O mon adorable Jésus, s'écriait Thérèse parlant des œuvres de zèle du même Père, qu'elle est puissante l'action qu'exerce une âme embrasée de votre amour ! » Elle traduisait, sans le savoir, la pensée de tous ceux qui entraient en rapport avec elle et qui ne savaient résister à son influence. Sa mission de Tolède fut complète. Mais si l'apostolat était son élément, elle n'oubliait pas de quelle manière surtout le divin Maître la conviait à s'y livrer, et la fondation d'Avila restait le premier objet de ses préoccupations comme de ses prières. Elle put en conférer une fois encore avec le bienheureux Pierre d'Alcantara. Le saint, à sa demande, honora d'une visite de plusieurs jours la demeure de la duchesse. Thérèse le consulta particulièrement sur un point qu'elle n'avait pas assez étudié. La Mère Marie de Jésus lui avait fait observer que la règle primitive obligeait les monastères du Carmel à vivre sans revenus. « Je l'ignorais, raconte

la Sainte, et, bien que j'eusse lu si souvent nos constitutions, je n'avais jamais remarqué ce que cette bienheureuse femme avait vu, quoiqu'elle ne sût pas lire. » Saisissant aussitôt ce double principe que la règle défendait les revenus et qu'il était plus parfait de n'en point avoir, Thérèse résolut de fonder sans revenus. Mais, sur ce point, elle rencontra de nouvelles oppositions, même chez ses amis. Jésuites, Dominicains, théologiens lui opposaient d'un commun accord tant de raisons qu'elle ne savait que répondre. Elle exposa simplement son embarras à saint Pierre d'Alcantara (1). Celui-ci aimait trop la pauvreté pour détourner la Sainte de sa parfaite observance. Il l'exhorta de toutes ses forces à se rapprocher autant que possible du dénûment de la crèche et de la croix. Thérèse, heureuse de sa décision, n'essaya plus de discuter avec ses autres conseillers et peu à peu essaya de les ramener à son sentiment. Notre-Seigneur l'y confirma lui-même : « *Ma fille, lui dit-il, ma volonté et celle de mon Père est que tu fondes ton monastère*

(1) La question avait été déjà traitée par correspondance entre les deux Saints. Yepes et l'*Histoire des Carmes* ont publié la réponse de saint Pierre d'Alcantara, datée du 14 avril 1562. Le fils de saint François, l'amant passionné de la pauvreté évangélique, s'y retrouve tout entier. Il s'étonne, il serait presque scandalisé que Thérèse ait consulté sur ce point les théologiens : « J'ai vu l'une de vos lettres que don Gonzalve d'Aranda (prêtre d'Avila) m'a montrée. Vraiment je ne suis pas peu surpris que votre Révérence ait soumis à l'avis des gens doctes ce qui n'est point de leur faculté. En matière de procès ou sur des cas de conscience, oui, vous devriez recourir aux avocats ou aux théologiens : à plus forte raison, en ce qui concerne la perfection, vous ne devez consulter que ceux qui la pratiquent. C'est une sorte d'infidélité d'examiner s'il est bon, oui ou non, de suivre les conseils évangéliques. Le conseil d'un Dieu ne saurait jamais manquer d'être le meilleur. C'est son infinie sagesse qui nous l'a donné ; sa toute-puissance et sa divine providence nous donneront encore la force de l'accomplir. »

sans revenus. Je me charge de l'assister. » Remarquons l'expression dont se sert Notre-Seigneur : ma volonté est que tu *fondes* sans revenus. Nous y reviendrons plus tard.

Thérèse résidait à Tolède depuis six mois et rien ne laissait prévoir quand viendrait le terme de son séjour. La duchesse l'aimait de plus en plus : elle la trouvait indispensable au charme, à la consolation de son existence non moins qu'à ses progrès dans la piété. Le Père Provincial ne se prononçait pas : le découragement gagnait les amis d'Avila. Jeanne de Ahumada, lassée d'attendre en vain le retour de sa sœur, rentra chez elle à Albe de Tormès. Jean de Ovalle, dernier gardien des modestes bâtiments de Saint-Joseph, se demandait ce qu'il devait faire et désirait rejoindre Jeanne le plus tôt possible. Il se rendit à Tolède afin de consulter la Sainte qui l'engagea elle-même à partir pour Albe. Il revint néanmoins par Avila régler quelques affaires, bien décidé à poursuivre sa route le lendemain ; saisi subitement d'une fièvre violente, il ne put aller plus loin. Il resta donc seul dans le monastère inachevé, privé des soins que réclamait son état. Ni Thérèse, ni Jeanne n'en furent instruites. Il négligea de les prévenir, comptant de jour en jour sur une guérison que la Providence avait ses raisons de retarder.

Vers le milieu du mois de juin, une semaine après le voyage de Jean de Ovalle à Tolède, Thérèse reçut enfin une lettre du Père Provincial. Il révoquait l'ordre donné au nom de la sainte obéissance et la laissait libre de prolonger son séjour chez la duchesse ou de revenir à l'Incarnation. C'était une manière délicate de faire retomber sur la Sainte la responsabilité d'une décision qui devait profondément contrister *doña*

Louise. Celle-ci, en effet, n'épargna rien pour retenir son amie, larmes, prières, instances les plus vives. Thérèse ne pouvait y être insensible, car elle aimait cette âme vraiment généreuse, qu'elle avait donnée entièrement à Dieu. Leur intimité lui semblait aussi très douce ; mais, plus les consolations dont elle se privait pour l'amour de Notre-Seigneur étaient grandes, plus elle avait de joie à les lui offrir. Elle sut mettre dans le cœur de sa noble amie quelque chose de son abnégation : elle lui fit entendre le langage de la foi, et, au nom des intérêts de la gloire de Dieu, elle obtint que le sacrifice fût accepté. Un instant néanmoins Thérèse pensa le différer de quelques jours. On lui écrivit de l'Incarnation que l'époque des élections était proche et que plusieurs sœurs pensaient à elle pour lui imposer le fardeau du priorat. La Sainte en frémit ; elle aurait accueilli de bon cœur tout autre martyr. Celui-ci lui parut intolérable, moins par la perspective des peines qu'elle eût rencontrées dans le gouvernement d'un si grand nombre de religieuses prévenues contre elle, que par son aversion constante pour les charges et par la crainte que son élection ne mit de nouvelles entraves à ses desseins. Elle crut conjurer le danger en demeurant à Tolède jusqu'à ce que la nouvelle prieure fût nommée. Notre-Seigneur la reprit de sa décision et la pressa de partir. « *Ne t'arrête pas un instant, lui dit-il ; puisque tu désires des croix, tu en trouveras une bonne : accepte-la et ne crains rien, je viendrai à ton secours.* »

La Sainte pensa que la croix dont lui parlait le divin Maître était celle du priorat et elle fondit en larmes ; cependant, toujours soumise, elle prépara son départ. Les chaleurs étaient accablantes, et la route de Tolède à Avila, sous les ardeurs du ciel, semblait presque

dangereuse pour une santé aussi délicate que la sienne. Son confesseur crut nécessaire de lui imposer un délai. Il lui dit que, sans manquer d'obéissance envers Notre-Seigneur, elle pouvait attendre quelques jours ; qu'il lui suffisait d'arriver à l'Incarnation avant les élections, et que son voyage, par une température semblable, serait imprudent. Thérèse voulut suivre ce conseil. Mais un trouble indicible s'empara de son âme ; il lui était impossible de prier ; elle sentait qu'évidemment elle résistait à la volonté divine. Son confesseur, la voyant si tourmentée, changea d'avis, et Thérèse, s'arrachant des bras de la duchesse, de Marie de Salazar et des nombreuses amies qu'elle laissait à Tolède, prit courageusement la route d'Avila. « Après tout, disait-elle avec énergie, si je dois en mourir, eh bien ! que j'en meure ! »

La fatigue du trajet était bien, du reste, ce qui l'inquiétait le moins ; mais elle songeait à la grande croix que Notre-Seigneur lui avait annoncée. « Je voyais, lisons-nous au livre de sa Vie, je voyais que j'allais me jeter dans un feu ; néanmoins je partis joyeuse, impatiente de n'être pas encore dans le combat où le divin Maître me voulait et pour lequel il donnait tant de courage à ma faiblesse. »

Soutenue par la grâce qui l'excitait à marcher avec diligence, Thérèse arriva précipitamment à Avila, comme si une affaire urgente, pressante, l'y eût appelée. Il est probable qu'elle visita d'abord en passant sa chère petite maison de Saint-Joseph. A sa grande surprise, elle y trouva Jean de Ovalle malade. L'état de ce dernier réclamait des soins que Thérèse se fût hâtée de lui offrir, si sa lettre d'obéissance ne l'eût rappelée de suite à l'Incarnation. Obligée de s'y rendre, elle promit à son beau-frère de revenir près

dé lui dès qu'elle en aurait obtenu la permission.

Avila réunissait ce jour-là dans ses murs les meilleurs amis de Thérèse. François de Salcedo venait de recevoir chez lui saint Pierre d'Alcantara; le Père Recteur de Saint-Gilles, Maître Daza et un autre prêtre initié à leurs désirs, Gonzalès d'Aranda, s'étaient rassemblés autour du bienheureux vieillard. Mgr Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, séjournait aussi dans la ville; instruit depuis peu par Pierre d'Alcantara des projets de la Sainte (1), le prélat lui portait déjà un bienveillant intérêt, sans avoir encore cependant donné son assentiment à la fondation.

Le soir même, avant que Thérèse eût pu se reposer des fatigues de son rapide voyage, une nouvelle mit le comble à sa joie en lui révélant le secret providentiel

(1) Pendant que la Sainte séjournait à Tolède, raconte Ribera, le bienheureux Père Pierre d'Alcantara écrivit à Mgr Alvaro de Mendoza pour le prier de recevoir sous sa juridiction le nouveau monastère. Cette lettre n'a pas une demi-feuille entière : il n'y a que juste la place nécessaire pour contenir ce qu'il écrivait ; on n'y mettrait pas un mot de plus. Sans se servir d'aucune des courtoisies d'usage, le Saint commençait ainsi : « Que l'esprit de Jésus-Christ soit l'âme de votre âme et que Votre Grandeur daigne m'accorder sa sainte bénédiction. Voyant ma maladie s'aggraver de jour en jour et m'empêcher de poursuivre une affaire de grande importance, j'ose prendre la liberté de vous écrire, monseigneur, afin de vous en donner connaissance. » Le bienheureux expose brièvement le projet de la Sainte, son désir de placer sa maison sous l'obéissance du prélat; puis il ajoute : « Quant à moi, je vous le déclare, monseigneur, je suis satisfait des personnes qui doivent être les pierres fondamentales de cet édifice. Ce sont des âmes choisies et d'une vertu éprouvée; et pour celle qui doit être à leur tête, je suis fermement convaincu que l'esprit de Notre-Seigneur demeure en elle. Que ce même esprit habite en notre âme, et plaise à sa divine Majesté de l'y conserver pour sa plus grande gloire et le bien de son Église.

» *L'indigne serviteur de Votre Grandeur,*

» F. Pierre d'ALCANTARA. »

de son retour et des instances que Notre-Seigneur lui avait faites pour qu'elle l'effectuât sans délai. Les dépêches de Rome, attendues depuis plusieurs mois, arrivèrent enfin : elles apportaient un bref de la Pénitencerie en date du 6 février 1662, autorisant l'établissement du monastère de Saint-Joseph. Ce bref, adressé à doña Guiomar de Ulloa et à doña Aldonse de Guzman sa mère leur accordait la permission d'établir dans Avila ou hors de ses murs une maison de religieuses carmélites suivant la rigueur de la règle primitive (1). Cette maison serait pourvue de cloîtres, cellules, chapelles, cloches, etc. ; elle serait soumise à la juridiction de l'évêque diocésain et jouirait des droits, exemptions, privilèges accordés aux autres monastères du même Ordre, avec défense à qui que ce fût de la troubler en rien. Le cardinal Ranutius Farnèse, Grand Pénitencier, au nom et par l'autorité du T. S. P. Pie IV, chargeait le prieur du couvent de Magacela, l'archidiacre de l'église de Ségovie, le grand chapelain de l'église de Tolède de veiller à l'exécution des volontés du Saint-Siège. Le nom de Thérèse n'était prononcé nulle part : on avait dû la laisser dans l'ombre ; simple religieuse encore de l'Incarnation, soumise au gouvernement des supérieurs de ce monastère, elle ne pouvait figurer personnellement dans un acte de cette nature. Doña Guiomar et sa mère en portaient seules la responsabilité.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Chacun admirait comment la Providence avait tout disposé pour réunir à l'heure dite les membres, les protecteurs et les éléments de son œuvre. Un conseil intime, présidé

(1) *Boll.*, n° 334. Doña Guiomar avait déjà obtenu un premier bref ; mais il était incomplet et un défaut de forme avait obligé la Sainte à en demander un autre.

par saint Pierre d'Alcantara, décida qu'il fallait d'abord s'assurer du consentement de Mgr Alvaro de Mendoza. Le saint, trop malade pour sortir de sa chambre, choisit deux messagers et les envoya parler en son nom au prélat; ils revinrent déçus dans leurs espérances. L'évêque d'Avila n'avait pas compris que le monastère serait fondé sans rentes : il crut la chose impossible et refusa sa permission. « Bien, s'écria le fils de Saint François quand ses envoyés lui rapportèrent cette réponse : si Dieu permet que les choses aillent ainsi, c'est pour notre avantage! » Puis il se leva et voulut se rendre lui-même auprès de Mgr Alvaro; ses jambes chancelantes lui refusèrent leur service, et lui, qui n'avait jamais pris de monture durant ses longs voyages d'Espagne et d'Italie, fut obligé d'accepter une mule. On le conduisit à pas lents jusqu'au village de Tiemblo où Monseigneur venait de partir. Lorsque le prélat aperçut le saint religieux, il ne put contenir son émotion. La cause de Thérèse était gagnée. Ce n'était pas, du reste, peu de chose pour Mgr Alvaro d'agréer l'établissement du monastère et de le prendre sous sa juridiction, c'est-à-dire de se déclarer le père, le supérieur, et au besoin le défenseur d'une pauvre petite communauté, sans revenus, qu'il faudrait protéger contre les rumeurs du monde et le mécontentement des Carmes, au gouvernement desquels la fondation devait se soustraire. Si l'influence du saint Franciscaïn eut dans cette affaire la part décisive, l'éminente piété de Mgr de Mendoza (1) le disposait,

(1) Le nom de Mgr Alvaro de Mendoza est resté au Carmel en grande vénération. Sainte Thérèse et sa Réforme n'eurent jamais de protecteur, nous dirons d'ami plus dévoué. *L'Histoire générale des Carmes* lui rend ici son tribut de reconnaissance : « Dieu avait préparé le cœur du prélat, de qui seul toute l'affaire

on doit le dire, à seconder toutes les œuvres propres à augmenter la gloire de Dieu. Dès ce jour, il eut pour le Carmel de Saint-Joseph le dévouement et l'amour d'un père, pour Thérèse en particulier une bienveillance dont elle usait moins à son profit personnel qu'à celui d'autrui.

A peine saint Pierre d'Alcantara passa-t-il une semaine à Avila ; encore, pendant ce temps, fut-il très souffrant. Il s'éloigna ensuite pour ne plus revenir : sa vie d'immolation perpétuelle allait recevoir la « grande récompense méritée par sa bienheureuse pénitence ». « Il semble, dit Thérèse, que Dieu ne l'avait gardé en vie que pour terminer notre affaire : depuis longtemps déjà, au moins depuis deux ans, il était bien malade et il mourut peu après (1). Il fit tout en cette circonstance, ajoute-t-elle humblement ; il parla en notre faveur à plusieurs personnes, nous aida de ses conseils, et, vraiment, je ne sais comment on aurait pu réussir, si je n'étais arrivée ainsi juste à temps pour me rencontrer avec lui. »

La main du saint vieillard posait donc la dernière pierre de l'édifice dont il avait béni les premiers fondements. Heureuse de s'effacer devant lui et devant ses autres protecteurs, Thérèse leur renvoyait toute la gloire dont elle eût craint de garder pour elle une étin-

dépendait, don Alvaro de Mendoza, recommandable par sa vertu et par sa piété, encore plus que par l'antiquité de sa noblesse. Il était fils de don Jean Hurtado de Mendoza, comte de Ribadavia, et de Marie de Serviento. Mais nous laissons là cette noblesse de la terre, puisqu'il en avait une bien plus illustre et plus éclatante. Il aimait notre sainte Mère, il approuvait toutes ses intentions, parce qu'elles étaient conformes aux siennes et qu'elles n'avaient pour fin que la plus grande gloire de Dieu ». (*Hist. Gén. des Carmes*, liv. II, chap. x.)

(1) Le 19 octobre 1621, âgé de soixante-trois ans.

celle. Cependant, elle restait bien l'âme de la fondation. En vain ses charmants récits multiplient les noms de ceux qu'elle nomme fondateurs, fondatrices, bienfaiteurs du Carmel Réformé : nul ne s'y trompe. L'unique Mère se reconnaît partout avec l'ascendant de son génie et la puissance de sa sainteté. Si elle sait se concilier de hauts suffrages, gagner d'utiles auxiliaires, se créer des amis dévoués dans ses anciens ennemis, ce ne sont là, pour elle, que des ressources, et elle s'en sert sans que son action personnelle soit jamais diminuée.

Avant de quitter Avila, saint Pierre d'Alcantara voulut visiter les bâtiments du nouveau Carmel. Rien n'était achevé ; mais on voyait déjà que la simplicité la plus austère serait l'unique beauté de la construction. Le Saint qui aimait tant la pauvreté, sa mère, en tressaillit de bonheur. « Voilà bien, s'écria-t-il, la maison de saint Joseph, c'est une autre grotte de Bethléem (1). »

Thérèse, ayant obtenu du Père Provincial la permission d'aller soigner Jean de Ovalle, surveilla de près les derniers travaux. « Je n'eus pas alors peu de mal, raconte-t-elle. Il fallait à la fois parler aux uns et aux autres pour obtenir leur agrément, soigner mon malade et presser les ouvriers de changer la maison en monastère. Lorsque j'arrivai, ils étaient loin d'avoir fini, et j'avais de bonnes raisons de terminer tout au plus vite, entre autres celle qu'à chaque moment je craignais de recevoir l'ordre de partir (2). J'eus tant

(1) *Verdaderamente es esta casa de san Jose, porque en ella se me representa el pequeno hospicio de Belen.* (Vicente de la Fuente, t. 1, page 109.)

(2) « Chose admirable, remarque Ribera : pendant tout le temps que dura la fondation de Saint-Joseph, jamais, malgré

de peines et de soucis que je me demandai si ce n'était pas là cette croix dont Notre-Seigneur m'avait parlé; je la trouvais néanmoins légère, lorsque je la comparais à celle dont je m'étais fait l'idée. »

Les élections eurent lieu, en effet, à l'Incarnation sans amener le résultat redouté par la Sainte. De ce côté donc, elle pouvait respirer et trouvait de l'autre assez d'occasions pour satisfaire son amour des souffrances. Le mois de juillet s'écoula au milieu de ces fatigues : l'absence de doña Guiomar en doublait le poids. Elle était restée dans le Toro, près de sa mère, afin que son éloignement d'Avila dissipât les soupçons : l'affaire se poursuivait de la manière la plus secrète; il eût suffi d'un mot, nous dit Thérèse, pour tout ruiner. La suite montra si ces appréhensions étaient vaines. Heureusement, la maladie de Jean de Ovalle continuait à expliquer son séjour prolongé près de lui. Cette maladie cessa dès que les travaux furent achevés : le jour même où les ouvriers quittèrent la maison, l'excellent gentilhomme, soudainement délivré des ardeurs de la fièvre, dit en souriant à sa charitable garde : « Allons, madame, il n'est pas nécessaire que je sois plus longtemps malade et me voilà guéri (1). » Aussitôt, il se leva et alla chercher un appartement dans le voisinage pour laisser à la Sainte la liberté de disposer du monastère.

Tout était donc terminé. Des murs solides, mais grossiers, formés de pierres bien cimentées, sans

tant d'événements et de circonstances difficiles, elle ne s'écarta d'un seul point de l'obéissance. Elle avait constamment recours aux conseils de bons théologiens et ne faisait que ce qu'ils lui disaient qu'elle pouvait faire sans manquer d'un point à la perfection. » (Ribera, liv. IV, chap. xx.)

(1) Ribera.

chaux qui les recouvre ; un vestibule étroit ; deux portes basses ; sur la première qui donne accès dans la chapelle, l'image de Notre-Dame ; sur l'autre qui ferme l'entrée du couvent, la statue de saint Joseph ; des fenêtres percées irrégulièrement selon la stricte nécessité : voilà l'extérieur ; on le voit, Thérèse a bien retenu et bien exécuté les plans de son divin architecte. L'intérieur est en parfaite harmonie : pour la chapelle, une simple salle, propre, convenable, mais sans le moindre ornement ; près de cette salle, une autre chambre plus petite devant servir de chœur aux religieuses : à ce dessein, on a percé dans le mur de séparation une assez large ouverture, refermée par une double grille en bois et un épais rideau de toile noire. C'est à l'ombre impénétrable de cette grille que la Sainte et ses compagnes viendront adorer leur Bien-Aimé, chanter ses louanges, sans que le regard du monde puisse les apercevoir.

Thérèse était ravie. Ses rêves d'enfant, ses aspirations de jeune fille, ses désirs de l'âge mûr allaient être réalisés, dès qu'ensevelie au fond de son humble ermitage elle pourrait vivre seule à seul avec Dieu. Mais quelles seront les âmes d'élite qui consentiront à la suivre dans une semblable retraite, à partager ses sacrifices et ses immolations ? Est-ce Jeanne Suarez, sa fidèle amie ? Est-ce sa généreuse nièce, Marie de Ocampo ? Est-ce Marie de Salazar, sa conquête de Tolède ? Non, la première n'aura jamais le courage de rompre de longues habitudes pour embrasser, à près de cinquante ans, une vie de cénobite : c'est à l'Incarnation qu'elle terminera paisiblement, pieusement ses jours. Quant aux dernières, elles doivent laisser mûrir leur vocation avant qu'il leur soit permis de la suivre. Marie de Salazar, retenue près de la

duchesse de la Cerda, ne pourrait la quitter aussi vite sans méconnaître les devoirs de la reconnaissance. Marie de Ocampo est si jeune que sa tante ne veut pas l'exposer aux difficultés du début de la fondation : d'ailleurs, malgré les mille ducats de sa dot, qu'elle a généreusement offerts et versés entre les mains de Thérèse, malgré la vision que Notre-Seigneur a daigné lui accorder pour récompense (1), Marie hésite... l'amour du monde se réveille en elle ; les épreuves intérieures la désolent ; des tentations contre la foi, le dégoût de l'oraison l'accablent d'ennui. Elle n'a rien osé confier à la Sainte ; mais celle-ci, éclairée du Ciel, a lu dans ce cœur troublé. Un jour entre autres, tandis que la jeune fille, agenouillée parmi les pensionnaires de l'Incarnation, essaye en vain de prier, Thérèse s'approche d'elle et lui présente le livre de *l'Imitation* ouvert à une page qu'elle lui a choisie. Marie n'y jette d'abord qu'un regard distrait ; puis son âme s'apaise ; les paroles qui tombent sous ses yeux répondent à ses angoisses et les dissipent ; elle promet de nouveau à Notre-Seigneur qu'elle sera Carmélite et court remercier sa tante de l'avoir sauvée. La Sainte l'encourage, la bénit, et, tout en veillant sur elle avec plus de soin que jamais, croit prudent de soumettre sa résolution à quelques mois d'épreuve (2).

A la place de ces compagnes bien-aimées que Thé-

(1) « Je n'eus pas plutôt offert mille ducats pour cette fondation que Notre-Seigneur m'apparut. Il me témoigna qu'il agréait ce présent et me fit entendre qu'il serait bien servi dans ce monastère, qu'il en retirerait une grande gloire. Cette vision me remplit d'une telle joie qu'à l'instant je pris la résolution de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse. » (Déclaration de la Mère Marie-Baptiste, consignée dans *l'Hist. gén. des Carmes.*)

(2) P. Frédéric de Saint-Antoine.

rèse eût eu trop de bonheur peut-être à emmener avec elle, Notre-Seigneur lui avait choisi quatre postulantes vraiment dignes de devenir les premières Carmélites de Saint-Joseph d'Avila. La Sainte elle-même nous trace en deux mots leur éloge : « Mes premières filles furent quatre orphelines, sans dot, mais grandes servantes de Dieu. Je les trouvais telles que je les avais souhaitées, car mon vœu le plus ardent avait été que celles qui entreraient d'abord fussent par leur exemple le fondement de cet édifice spirituel, et propres à réaliser notre dessein de mener une vie d'oraison et de perfection. »

L'une de ces privilégiées, Antoinette de Henao, était unie à la famille de la Sainte par les liens du sang (1) ; mais Thérèse la connaissait peu lorsque saint Pierre d'Alcantara la lui présenta. Il la dirigeait déjà depuis plusieurs années et l'avait empêchée de chercher loin d'Avila un Ordre austère, en l'assurant que Dieu lui ferait un jour la grâce de trouver près d'elle un monastère aussi parfait qu'elle le désirait. Antoinette avait vingt-sept ans ; elle apportait au Carmel un esprit juste, une candeur d'enfant et une piété solide : c'était assez pour que Thérèse la reçût à bras ouverts.

Après saint Pierre d'Alcantara, doña Guiomar et Maître Daza amenèrent à la Sainte chacun leur protégée. Doña Guiomar avait élevé chez elle, par charité, l'enfant d'une noble famille ruinée par de grands malheurs. Marie de Paz se cachait au fond de la maison de sa bienfaitrice comme la violette sous les buissons. Elle vivait de prière et de bonnes œuvres et se faisait

(1) La première femme de don Alphonse se nommait doña Catherine de Peso y Henao. Antoinette était fille de l'un de ses proches parents et cousine par conséquent de Marie de Cepeda, la sœur aînée de Thérèse.

volontiers la servante de tous. Son humilité attira sur elle d'abord les faveurs de Notre-Seigneur, puis les prédilections de Thérèse qui lui promit l'habit du Carmel.

Ursule de Revilla, la pénitente de Maître Daza, portait depuis son baptême le nom d'Ursule des Saints que ses parents lui avaient donné comme s'ils eussent eu quelque pressentiment de sa destinée. Malgré ce beau nom, Ursule avait aimé le monde et recherché ses fêtes. Maître Daza ne ménageait pas la vanité, surtout quand il la rencontrait dans une âme d'élite. La jeune fille, humiliée, éprouvée par son directeur, changea de vie et d'un pas ferme avança dans la voie du sacrifice. Cette première victoire sur elle-même lui valut une force de caractère qui la rendait propre à soutenir les austérités de la Réforme.

Enfin un humble prêtre, disciple de Maître Daza, Julien d'Avila, présenta sa propre sœur à notre Sainte. C'était encore une Marie, simple et modeste comme Marie de Paz. Thérèse la reçut à la recommandation du frère qu'elle estimait un saint, et lui donna le nom de Marie de Saint-Joseph. Marie de Paz prit celui de Marie de la Croix.

Antoinette de Henao devint Antoinette du Saint-Esprit, et Ursule de Revilla garda le nom que lui avait choisi la piété de ses parents, Ursule des Saints. Cette abdication des titres de famille était dans le Carmel une innovation : Thérèse voulait ainsi effacer entre ses filles le dernier vestige des distinctions de rang et leur laisser pour toute noblesse la gloire de devenir les épouses du Seigneur ; elle voulait surtout, par un nom nouveau, nom céleste, symbolique, emprunté aux Saints, aux Anges, ou mieux encore aux mystères du Sauveur, elle voulait leur faire entendre que les choses

humaines avaient passé pour elles et qu'une autre vie, plus divine que terrestre, devait être la leur.

Le matin du 24 août, fête de saint Barthélemy, Antoinette, Ursule et les deux Maries arrivèrent l'une après l'autre à Saint-Joseph. Thérèse les accueillit avec une tendresse de mère et les conduisit à la chapelle où se réunirent bientôt don François de Salcedo, Julien d'Avila, Gonzalès d'Aranda, Jean de Ovalle et Jeanne, revenue d'Albe pour ce grand jour. Les cousines de Thérèse, Inès et Anne de Tapia, professes de l'Incarnation, absentes de leur monastère depuis quelque temps, purent assister aussi à l'exécution du projet dont elles avaient été, un an auparavant, les premières confidentes. Maître Daza, délégué par l'évêque d'Avila, célébra la Messe et déposa le Très Saint Sacrement dans le tabernacle ; puis il bénit l'habit religieux dont la Sainte revêtit ses bien-aimées filles. Une robe de bure, un scapulaire de même étoffe, une coiffe de grosse toile, un manteau de laine blanche, et, en attendant le voile noir des professes, un voile de lin : tel est l'austère costume des nouvelles Carmélites. Les assistants chantent le *Te Deum* ; la cloche du monastère, qui ne pesait pas trois livres (1), sonne à toute

(1) « La cloche dont notre sainte Mère se servit au commencement pour sonner les heures de l'office divin était si petite qu'elle ne pesait pas plus de trois livres et n'était soutenue que d'un clou qui passait dans le métal même avec la corde pour la tirer. Ce qui représentait si parfaitement l'état de la pauvreté religieuse que, depuis, nos Pères l'ont conservée comme une très précieuse relique. En l'année 1644, le R. P. Général la fit transporter au couvent des Carmes Déchaussés de Pastrana, parce que d'ordinaire les chapitres généraux se tiennent en ce monastère. Depuis ce temps jusqu'à présent, les Pères capitulaires sont convoqués aux assemblées du Chapitre par le son de cette cloche, afin que ce leur soit un perpétuel avertissement de conserver dans leurs cœurs et de faire garder à tous

volée ; les heureuses novices se prosternent devant l'autel et mouillent le pavé du sanctuaire des larmes de leur reconnaissance. La Sainte, ravie de joie en Dieu, son Sauveur, semble n'être plus sur la terre. Sa petite maison est devenue la maison de Dieu. Jésus possède un nouveau tabernacle ; des âmes pures et ferventes, arrachées aux dangers du monde, n'auront pas d'autre occupation que de l'adorer et de le servir. Enfin saint Joseph, le bien-aimé Père saint Joseph, sera honoré particulièrement dans l'humble église qui lui est dédiée. Tant de consolations réunies inondent l'âme de Thérèse d'un bonheur qu'elle appelle l'avant-goût de la gloire céleste. Cachée sous son voile, elle prie, elle épanche son cœur dans le cœur du Seigneur : c'est une heure de paradis, une heure qui passe trop vite, hélas ! et qui la prépare, suivant la conduite ordinaire du divin Maître à son égard, aux tribulations du lendemain, ou plutôt, cette fois, du jour même.

leurs sujets la pauvreté et l'humilité avec lesquelles notre sainte Mère jeta les fondements de notre Institut. » (*Hist. gén. des Carmes*, liv. II, chap. XI.)

CHAPITRE XIV

Saint-Joseph d'Avila pendant l'orage.

Maître Daza et les assistants se retirèrent après la cérémonie matinale, laissant la sainte Mère avec ses filles jouir en paix de leur solitude. Thérèse ne pouvait s'arracher de sa pauvre petite chapelle : prosternée devant le Très Saint-Sacrement, inondée de consolations intérieures, elle goûtait quelque chose du bonheur du ciel, en voyant le Seigneur consacrer par sa présence la fondation naissante, et quatre orphelines sans dot, bien obscures aux yeux du monde, mais grandes servantes de Dieu, admises les premières à l'honneur d'embrasser un état aussi parfait. « C'était encore pour moi une autre joie, avoue-t-elle simplement, d'avoir accompli les désirs de Notre-Seigneur ; honoré l'habit de Notre-Dame et élevé dans cette ville une église à mon glorieux Père saint Joseph qui n'en avait pas auparavant (1). Sans doute, je savais bien

(1) Les Carmes, dans leur émigration de la Palestine, apportèrent en Occident le culte de saint Joseph ; mais à sainte Thérèse revient la gloire d'en avoir été la grande propagatrice. Avant la Réforme du Carmel, les églises dédiées à saint Joseph sont très rares. (*Boll.*, n° 344.)

que je n'y étais pour rien, car Notre-Seigneur avait tout fait par lui-même, et, s'il m'avait permis de l'aider un peu, ma part d'action avait été mêlée de tant d'imperfections que je méritais ses reproches et non sa reconnaissance. Mais cela même m'attendrissait davantage, de voir que sa divine Majesté s'était servie d'un instrument si misérable pour une œuvre si grande : j'en étais comme hors de moi-même et absorbée dans l'oraison. »

Le Seigneur tout-puissant, qui humilie ou exalte, enrichit ou appauvrit à son gré, permet alors une chose extraordinaire, raconte le fidèle témoin auquel nous empruntons ce chapitre (1). Toutes ces portes par lesquelles la consolation entrait dans l'âme de la sainte Mère se fermèrent soudain, et une autre s'ouvrit (2) aux troubles, aux regards inquiets sur le passé, aux incertitudes sur l'avenir, aux pensées les plus désolantes. « Ce fut une terrible bataille livrée par le démon, nous dit Thérèse elle-même. Le combat commença trois ou quatre heures après la Messe. » En un instant son esprit s'enveloppe de ténèbres, son cœur est serré par l'angoisse. L'ennemi lui suggère la seule crainte qui puisse la faire trembler, celle d'avoir offensé Dieu, en fondant le monastère sans le consentement de ses supérieurs. Les ordres reçus du Ciel, la

(1) Julien d'Avila, dont nous citons souvent le manuscrit, qui devient intéressant surtout à l'époque où nous sommes arrivés. Cet excellent prêtre, âme simple, presque naïve, d'une piété profonde, d'une admiration sans bornes pour la sainte Mère, venait de recevoir la sacerdoce dans la maturité de l'âge, après avoir passé sa jeunesse associé au commerce de son père, petit marchand d'Avila. L'une de ses sœurs (il en avait six) était, avons-nous dit, l'une des quatre premières Carmélites. (Vicente de la Fuente.)

(2) Julien d'Avila fait allusion à ce proverbe de son pays : *a donde una puerta se cierra, otra se abre.*

sanction donnée à ces ordres par son directeur, les encouragements de saint François de Borgia, de saint Pierre d'Alcantara, de saint Louis Bertrand et de tant d'autres personnages éminents en doctrine, en sainteté; enfin, le bref du Saint-Siège qui, à lui seul, eût dû suffire pour dissiper ses alarmes : tout s'efface tellement de sa mémoire qu'il ne lui en reste plus, dit elle, la moindre idée. Puis ce sont d'autres frayeurs. Ces jeunes filles, élevées délicatement, supporteront-elles les austérités de la règle sévère qu'elle veut leur faire embrasser? Vivront-elles contentes dans une clôture si étroite? Et le strict nécessaire, le pain de chaque jour, par quels moyens leur sera-t-il fourni? « Hélas! s'écrie Thérèse au milieu des étreintes de ce combat intérieur, hélas! ma fondation n'est-elle pas une folie? Pourquoi me suis-je mêlée d'une pareille entreprise au lieu de servir en paix le Seigneur dans mon monastère? Malade comme je le suis presque toujours, pourquoi ai-je quitté une maison si agréable et où j'avais tant d'amies? Comment m'habituer avec mes infirmités à demeurer ici et à mener un genre de vie aussi dur? »

Voilà bien la tentation, avec son caractère de ténèbres et de mensonge. « O mon Dieu, qu'elle est donc misérable cette vie où rien n'est assuré, où tout est sujet au changement! ajoute notre Sainte. Il y avait si peu de temps que je n'aurais pas voulu donner mon bonheur pour aucune félicité de la terre, et voilà qu'un instant après ce qui avait fait ma joie devenait mon tourment, et quel tourment! Je ne savais que devenir... J'allai me jeter devant le Saint-Sacrement pour regarder au moins le tabernacle, car prier m'était chose impossible. Ce fut l'un des plus rudes moments de ma vie. Mais Notre-Seigneur n'abandonna pas sa

pauvre servante; il m'envoya un petit rayon de lumière pour me faire voir que c'était le démon qui me troublait, et que tout ce qu'il me mettait dans l'esprit n'était que tromperie. Alors je me souvins de mes anciennes résolutions, de mon désir de servir Dieu et de souffrir pour lui. Je considérai que, si je voulais en venir aux effets, je ne devais pas chercher mon repos. Pourquoi craindre? J'avais souhaité des croix : celles-ci étaient bonnes, et dans la plus grande seraient le plus grand mérite et le plus grand profit (1). »

Reprenant son courage, avec un violent effort sur elle-même (2), Thérèse promit devant le Saint-Sacrement qu'elle ne négligerait rien pour obtenir au plus tôt de ses supérieurs la permission de se renfermer dans son nouveau monastère (3). A peine eut-elle formulé sa promesse que « le démon s'enfuit, dit-elle, et me laissa paisible et joyeuse comme je l'ai toujours été depuis. Notre-Seigneur, je crois, permit une pareille épreuve parce que, sans elle, je n'aurais jamais su ce que c'est que d'être une religieuse fatiguée de son état. Je comprends maintenant quelle miséricorde il m'a faite et de quel tourment il m'a délivrée en me préservant depuis vingt-huit ans d'une seule minute de mécontentement. Il voulait aussi m'apprendre à voir sans surprise dans mes sœurs une tentation pareille et à les consoler. »

Ces angoisses de la Sainte étaient le prélude de l'orage extérieur prêt à se déchaîner sur l'humble maison de Saint-Joseph. Comme son Sauveur Jésus, Thérèse venait de traverser les ombres et les tristesses

(1) *Vie*. chap. xxxvi.

(2) *Haciéndome gran fuerza...*

(3) Restée sous la juridiction des Carmes, elle ne pouvait changer de résidence sans l'agrément du Provincial.

du Jardin des Oliviers; avec lui elle sera bientôt traînée devant ses juges.

Les premières volées de la clochette de trois livres avaient appris dès le matin la fondation du monastère aux habitants d'Avila. Il y eut d'abord parmi les âmes simples et bonnes un mouvement de joie. Le peuple louait le Seigneur avec son ardeur castillane; c'était presque un triomphe; il ne dura pas longtemps. Les principaux habitants de la ville, adversaires déclarés des projets de Thérèse, se mettent en rumeur dès qu'ils en connaissent l'exécution. Ils vont, ils viennent, ils se concertent, ils s'excitent les uns les autres, ils persuadent à la foule que ce couvent sans revenus, sans ressources, mangera le pain des pauvres et absorbera les aumônes à son profit. Bientôt l'indignation devient universelle; c'est un péril public qu'il s'agit de conjurer. Si l'on ne détruit pas le monastère, la ville sera ruinée, détruite. Pour s'expliquer l'effroi produit par une pareille chimère, il faut reconnaître avec la Sainte quel en était le véritable instigateur : le démon vaincu le matin jouait ses dernières pièces, il aveuglait les esprits, il excitait les passions et réussissait à soulever une vraie sédition contre une œuvre en apparence si petite, si obscure qu'elle eût dû passer inaperçue. « Le feu aurait embrasé la ville entière, rapporte le témoin déjà cité, on n'aurait pas mis plus d'empressement à courir l'éteindre. »

Au couvent de l'Incarnation le trouble n'était pas moins grand. La nouvelle venait d'y être portée comme un coup de foudre, et, sous cette première impression, chacune disait sa pensée sans ménagement. On jetait à Thérèse pierre sur pierre. Voulait-elle donc faire affront au saint Ordre du Carmel en prétendant fonder un couvent plus parfait que tous

les autres? Sa santé ne lui avait pas toujours permis de garder la règle mitigée : l'observerait-elle mieux dans sa rigueur? Sa folle entreprise n'était bonne qu'à mettre le désordre dans les esprits, dans les communautés : c'était un trait d'ambition, un scandale, et rien autre chose. Enfin, la Prieure, pressée par ses religieuses et par les mécontents du dehors, envoya dire à la Sainte qu'au nom de l'obéissance, elle lui commandait de sortir de sa maison et de rentrer à l'Incarnation.

Thérèse venait d'achever avec ses filles leur frugal repas de Carmélites. Épuisée par les fatigues des jours précédents et de la dernière nuit qu'elle avait passée debout, elle allait prendre un peu de repos lorsqu'elle reçut le message de la Prieure. Elle le lut avec calme, bien que son cœur se brisât à la pensée d'abandonner dans la solitude ses quatre pauvres novices. Qu'allaient-elles devenir et qui défendrait leur petite maison contre les attaques de la cité? Thérèse jeta ses angoisses dans le cœur de son Dieu. Elle prit le temps d'embrasser ses chères filles, de les bénir, de confier à la sœur Ursule des Saints l'autorité sur ses compagnes ; puis elle se prosterna devant l'autel, remit le monastère entre les mains de Notre-Seigneur et de saint Joseph, et partit aussitôt, persuadée que tout irait bien. Quant à son propre sort, elle ne s'en inquiétait guère : « Je pensais, dit-elle, qu'on allait me mettre en prison, et j'en aurais été charmée afin de ne plus parler à personne et de me délasser dans la solitude. Je comptais, du reste, sur mon Père saint Joseph pour me ramener dans sa maison et je lui offrais de bon cœur ce que j'allais endurer pour son service. »

Thérèse traversa la ville sans s'inquiéter de l'émoi

que son passage dut produire. « Je la suivais comme un écuyer et comme son chapelain, nous dit non sans une certaine fierté le bon Julien d'Avila, car dès ce jour je m'offris comme tel, et je le suis encore, et je le serai jusqu'à la mort (1). D'autres prêtres nous accompagnaient et nous la conduisimes à son couvent de l'Incarnation. Si mal qu'elle y fut reçue, elle n'eut pas encore tant à souffrir qu'elle le croyait. » En effet, on l'amena comme une rebelle devant la Prieure qui l'attendait, entourée des plus anciennes religieuses; mais le mécontentement s'apaisa rien qu'à son aspect. Elle répondit aux questions qui lui furent adressées, exposa les raisons de sa conduite et attendit ensuite l'arrêt de la Prieure. Celle-ci consulta la Communauté : la majorité des voix en appela au jugement du Père Provincial; on l'envoya chercher. Le P. Angé de Salazar ne se fit pas attendre; il rassembla les religieuses, et Thérèse, paisible, modeste, les yeux baissés, toujours digne dans son humilité, comparut devant lui.

« Je me présentai, raconte notre Sainte, vraiment heureuse de souffrir quelque chose pour l'amour de Notre-Seigneur. Je me rappelais le jugement que ce divin Maître eut à subir aux tribunaux de Jérusalem, et je voyais bien que celui qui m'attendait n'était rien en comparaison. Je dis ma culpabilité comme si j'eusse été bien coupable, et réellement je devais le paraître à ceux qui ne connaissaient pas les choses à fond. Le Provincial me fit une grande réprimande, moins sévère cependant que le délit ne le méritait d'après les rapports qu'il avait reçus. Je ne dis rien pour me

(1) Julien d'Avila écrivait en 1604, vingt-deux ans après la mort de la Sainte : il veut dire qu'il sera toujours le chapelain de Saint-Joseph.

justifier, parce que j'avais pris la résolution de me taire ; quand il eut fini de parler, je lui demandai de me pardonner, de me punir et de ne plus être fâché contre moi. »

Désarmé par cette humilité sincère, le P. Ange de Salazar inclinait vers l'indulgence ; mais les religieuses revinrent à la charge en aggravant leurs accusations. Loin de s'irriter des mauvais propos tenus sur son compte, la Sainte excusait au fond de son cœur celles qui la condamnaient.

« Sur plusieurs choses, je le voyais, on m'accusait à tort, en disant, par exemple, que j'avais agi par vanité pour faire parler de moi, ou pour d'autres motifs semblables. Voici, au contraire, des reproches que je trouvais très justes : j'étais, disait-on, la plus imparfaite de toutes les sœurs ; je n'avais pas suivi fidèlement la règle dans mon couvent ; c'était une présomption de ma part d'entreprendre d'en garder une autre plus austère. A cela on ajoutait que je scandalisais la ville par mes nouveautés (1). »

Ce réquisitoire ne réussit pas à la troubler : sa contenance demeura aussi humble, aussi calme ; en réalité, elle n'éprouvait aucune peine. Néanmoins, par une exquise délicatesse, elle feignit, dit-elle, d'en avoir, pour ne pas affliger ses sœurs en paraissant dédaigner ce qu'elles disaient. Le P. Ange la regardait avec surprise. Était-ce donc, en effet, une orgueilleuse, une rebelle, une visionnaire qu'il avait à ses pieds ? Il attendait qu'un mot d'excuse sortît de ses lèvres, prêt à le saisir pour la justifier ; fidèle à sa résolution d'imiter le silence de Jésus au tribunal de Pilate, la Sainte continuait à se taire. Enfin le Père lui

(1) *Vie*, chap. xxxvi.

ordonna d'exposer, en présence de la Communauté, les motifs qui l'avaient fait agir. Forcée d'obéir, elle s'expliqua simplement, et, assistée de Notre-Seigneur, elle donna ses raisons de manière que ni le Provincial ni les religieuses n'eurent rien à répondre. Le Père, congédiant alors les sœurs, la retint seule avec lui; dans un long entretien, elle lui rendit compte de ce qui s'était passé entre Dieu et elle pour cette grande affaire, des conseils qu'elle avait demandés et reçus, des précautions qu'elle avait prises pour ne pas s'écarter des devoirs de l'obéissance. Le P. Ange était un homme droit et un excellent religieux; satisfait de ses explications, il la bénit et lui promit de l'autoriser à rentrer dans le monastère de Saint-Joseph, dès que le trouble de la ville serait apaisé.

Mais, de ce côté, le désordre augmentait toujours. On eût dit un jour de révolution dans la paisible cité des chevaliers, la ville du Roi, la ville des Saints. On fermait les maisons; les habitants remplissaient les rues, formant des groupes, allant et venant de Saint-Joseph à l'Incarnation, de l'Incarnation à la résidence du gouverneur, le corrégidor. Une soudaine apparition des Maures aux portes d'Avila n'y eût pas produit plus de rumeur (1).

La nuit du 24 au 25 août mit trêve à ce bouleversement. Il recommença le lendemain matin avec une nouvelle violence. Cette fois on veut passer des paroles aux actes. Il ne s'agit plus seulement de tourner Thérèse en ridicule et de condamner sa fondation: il faut que les autorités civiles et ecclésiastiques se concertent pour détruire de fond en comble un établissement dangereux, contraire au bien public, et empêcher

(1) Julien d'Avila. — *Hist. gén. des Carmes.*

qu'aucune tentative de ce genre puisse se reproduire. La journée s'écoule encore sans que l'affaire soit terminée. Le 26 août, le corrégidor, les principaux magistrats, plusieurs membres du chapitre de la cathédrale et les premiers personnages d'Avila se réunissent à l'hôtel de ville : séance tumultueuse, vote unanime de destruction, après lequel le gouverneur, bien escorté, se rend aussitôt à Saint-Joseph où il comptait par sa seule présence mettre les quatre novices en fuite. Celles-ci le reçoivent au parloir, et, à travers leurs doubles grilles, avec un courage digne de celui de leur Mère, elles répondent qu'elles ne sauraient reconnaître à l'autorité civile le droit de les chasser d'une maison où elles se sont établies par l'ordre de l'évêque (1).

— Eh bien? reprend le corrégidor irrité, si vous refusez de m'obéir, j'enfonce vos portes et de vive force je vous fais sortir d'ici.

— Il est vrai, gouverneur, vous pouvez user de violence, réplique au nom de ses compagnes l'une des jeunes sœurs. Mais, dans votre intérêt, je vous engage à n'en rien faire, car une pareille action aurait un juge sur la terre, Sa Majesté Philippe II, et au ciel, un autre juge que vous devez craindre bien davantage, le Seigneur tout-puissant, vengeur des opprimés (2).

Le corrégidor, vaincu et honteux de sa défaite, rentre à l'hôtel de ville. Il convoque, pour le surlendemain, une assemblée plus nombreuse encore que

(1) Mgr Alvaro de Mendoza était certainement absent d'Avila. En sa présence ni le gouverneur ni les habitants n'eussent osé porter la main sur un couvent dont il s'était déclaré le protecteur.

(2) *Hist. gén. des Carmes.* — Ribera.

la première, une *junte*, la plus solennelle qui se puisse faire, observe l'un de nos chroniqueurs, comme s'il se fût agi du salut de l'Espagne (1). A cette *junte* sont convoqués, avec les membres de la dernière réunion, deux députés des Ordres religieux, des hommes de lettres et des délégués du peuple. Le *corrégidor* prépare, pendant la nuit, un long discours, et, « le privilège de la magistrature lui conférant le droit d'ouvrir la séance », il prend la parole dès que chacun est à sa place et termine par ces conclusions (2) :

Cette fondation est une nouveauté : donc elle est suspecte.

La fondatrice est une femme qui se dit depuis longtemps favorisée de révélations particulières : cela suffit pour que l'on se méfie de ses œuvres.

Avila compte un assez grand nombre de communautés, dignes de tous les respects : une maison de plus serait un fardeau, surtout parce que cette maison, fondée sans revenus, tomberait naturellement à la charge des citoyens ; et pour que les religieuses de Saint-Joseph fussent nourries, vêtues, pourvues de leurs nécessités et libres d'employer leur temps en dévotions, il faudrait que la charité publique s'imposât des contributions volontaires (3). La ville n'a-t-elle pas assez de ses redevances obligatoires ?

(1) Julien d'Avila.

(2) *Hist. gén. des Carmes*, liv. II, chap. XII.

(3) Julien d'Avila en sourit de pitié. « Oui, vraiment, ce serait une trop grande charge pour la cité de supporter treize religieuses, car elles ne veulent pas être plus, treize religieuses servant Dieu, tandis que la ville nourrit dans son sein tant d'hommes et de femmes qui, par leur mauvaise vie, servent le démon. Et nul ne songe à proscrire leurs crimes, à les obliger au travail, à les empêcher de perdre les autres par leurs mauvais exemples... » Cette satire du vieil écrivain n'est pas inopportune à citer de nos jours.

Veut-elle se ruiner pour une pareille entreprise ? Dira-t-on que l'on serait libre de leur donner ou de leur refuser l'aumône ? Non ; la religion, plus forte que la nature, arrachera le pain de la bouche aux nobles gens d'Avila, quand on viendra leur dire que ces pauvres servantes de Dieu meurent de faim. En dernier chef, le gouverneur accuse doña Thérèse de Ahumada d'avoir ouvert sa maison sans le consentement de la ville. Ce délit rend l'existence du monastère tout à fait illégale. En conséquence, il demande que le Saint Sacrement soit enlevé de l'église, les religieuses expulsées du cloître et les murailles démolies sur le champ, en vertu d'un vote de la junte.

L'assemblée se consulte. Elle comptait parmi ses membres plus d'un cœur éclairé, plus d'un fier Castillan incapable de bassesse. Mais les raisons du gouverneur semblent si concluantes que la grande majorité se prononce pour lui, tandis que le reste garde le silence. On allait donc exécuter immédiatement l'arrêt de destruction, quand un dominicain, se levant de sa place, demande la parole, et, seul contre tous, se met à plaider avec chaleur la cause abandonnée.

« C'est de ma part une hardiesse téméraire, je le reconnais, dit-il, de m'opposer au sentiment unanime d'une réunion aussi éminente que celle devant laquelle j'ai l'honneur de parler. Néanmoins je ne puis résister à ma conscience qui m'ordonne de soutenir les droits de la justice. Je n'ai jamais vu doña Thérèse de Ahumada, je ne lui ai jamais parlé, je ne la connais pas ; j'ignorais ses projets : je suis donc entièrement désintéressé dans cette affaire et je la traite avec impartialité. Cet établissement est nouveau, dites-vous ; mais suffit-il qu'une chose soit nouvelle pour être répréhensible ? Est-ce que tous les Ordres religieux, à

l'heure de leur naissance au sein de l'Église, n'étaient pas des nouveautés ? Et quand Notre-Seigneur a fondé la sainte Église elle-même, son œuvre n'avait-elle pas aussi un caractère nouveau ? Laissons d'ailleurs ce mot, s'il vous déplaît. Je dis que les changements, les essais, les tentatives, qui s'introduisent dans la vie chrétienne pour la plus grande gloire de Dieu et pour la réforme des mœurs, ne doivent pas s'appeler nouveauté ou invention, mais renouvellement dans la vertu qui est toujours ancienne. Si vous n'appelez pas les arbres nouveaux, quand ils se couvrent au printemps d'une verdure renaissante, ni le soleil nouveau, quand il reparait chaque matin, pourquoi condamnez-vous comme une nouveauté coupable la ferveur d'une âme qui veut rendre à un ordre antique sa splendeur passée, ou du moins faire sortir de son tronc vieilli un jeune et vigoureux rameau ? Ce couvent de Carmélites fondé hier est une réforme de l'ancien Institut : il relève ce qui était tombé ; il restaure une règle affaiblie ; il tend à l'édification du peuple chrétien, à l'honneur de la sainte religion. A tous ces titres, non seulement il doit être toléré, mais favorisé, protégé par les puissants de la ville et de l'État.

» Ah ! vraiment, s'écriait ensuite le religieux avec ironie, je me demande comment quelqu'un peut croire que de pauvres femmes reléguées dans un coin et priant Dieu pour nous puissent devenir un fardeau si pesant et un péril public. C'est donc là ce qui inquiète, ce qui trouble une cité ! Et pourquoi sommes-nous ici rassemblés ? Quelles armées ennemies battent nos murailles ? Quel feu dévore la ville ? Quelle peste la ravage ? Quelle ruine la menace ? Quatre carmélites bien humbles et bien paisibles, établies à l'extrémité de l'un de nos faubourgs ; voilà tout le fléau, voilà

toute la cause d'une telle agitation dans Avila. Qu'on me permette de le dire : il me semble peu digne d'Avila de provoquer une junta pour un si faible sujet (1). »

C'était le P. Dominique Bañez qui parlait ainsi, avec l'intrépidité de son caractère et l'ardeur de sa grande âme. Debout au milieu de l'assemblée, il la foudroyait de son regard et de l'accent vibrant de sa voix. Nouveau venu dans Avila (il arrivait de Saint-Etienne de Salamanque, au couvent de Saint-Thomas), ses diplômes de docteur, sa renommée naissante eussent suffi à rendre son autorité redoutable : tout céda devant sa parole indignée (2). On l'écouta d'abord avec surprise ; puis les esprits droits se laissèrent convaincre, les autres eurent peur. Il termina du reste son discours en déclarant qu'il regrettait le manque de revenus, non par la crainte de la charge bien légère qui pourrait en résulter pour la ville, mais parce que les religieuses seraient exposées à de trop dures privations. « Seulement, dit-il, c'est à l'évêque et non à l'autorité séculière d'examiner cette question. Quant à l'existence même du monastère, elle est inviolable, Mgr Alvaro de Mendoza l'ayant pris sous sa protection, et le Saint-Siège gratifié d'un bref contre lequel tout Avila ne peut rien. S'il y a quelque chose d'irrégulier, d'illégal, dans la manière dont la fondatrice a établi sa maison sans l'agrément du gouverneur, que celui-ci porte donc ses plaintes à l'évêché, au lieu de prendre des mesures précipitées contre lesquelles protestent le droit commun, le sentiment chrétien et l'honneur de la cité. »

(1) *Hist. gén. des Carmes*, liv. II, chap. XII.

(2) Le nom du P. Dominique Bañez devint quelques années plus tard bien autrement célèbre parmi les théologiens, à la suite des discussions sur le système de Molina. (*Boll.*, n° 351.)

Le gouverneur, obligé de céder à l'impression générale, dut suspendre l'exécution de son arrêt. L'assemblée se dispersa. Le P. Bañez avait sauvé le couvent d'une destruction immédiate, mais rien de plus. Bientôt les murmures, un instant apaisés, recommencèrent. On n'osait s'adresser directement à l'évêché. C'était du Provincial des Carmes et de la Prieure de l'Incarnation que l'on voulait obtenir la soumission de la Sainte. A toute heure de nouveaux messages leur apportaient de plus vives récriminations. Le P. Ange de Salazar ne se prononçait pas : Thérèse avait gagné sa cause près de lui. La Prieure, sans ordre du Provincial, ne pouvait rien faire. Notre Sainte souffrait, priait et gardait le ferme espoir que son œuvre triompherait un jour. « *Ne sais-tu pas, lui disait son Maître bien-aimé, ne sais-tu pas, ma fille, que je suis tout-puissant? Tiens pour certain que notre monastère ne sera pas détruit. J'accomplirai mes promesses (1).* »

Forte de cette assurance, au moment des plus grands troubles de la ville, Thérèse écrivait à son amie Guimar, encore absente; elle lui racontait divers incidents des assemblées réunies à ce sujet, et, sans la moindre inquiétude pour l'avenir, elle la priait d'acheter quelques missels et une clochette dont ses religieuses avaient besoin.

Cependant, après de nouvelles délibérations, on jugea nécessaire de porter l'affaire au conseil du roi. Le conseil donna ordre de dresser une enquête, « et voilà, dit la Sainte, un grand procès commencé. La ville envoya ses députations à la cour. Notre monas-

(1) Notre-Seigneur lui avait prédit cette persécution durant son séjour à Tolède. Une vision, rapportée au xxxix^e chapitre de sa *Vie*, s'applique clairement aux attaques dont la fondation de Saint-Joseph fut l'objet.

tère devait aussi envoyer les siennes. Mais où en trouver? Nous n'avions pas d'argent et je ne savais que faire. Heureusement le Père Provincial ne me défendit jamais de m'occuper du procès; s'il ne prêtait pas son concours, il ne voulait pas non plus m'arrêter. Il n'attendait même que l'issue du débat pour me permettre de venir habiter dans notre petite maison. De leur côté, les servantes de Dieu, restées seules ici, faisaient plus par leurs prières que moi par toutes mes négociations, qui ne demandaient pas peu d'activité (1). »

Thérèse eût pu ajouter : ni peu d'énergie. Il lui fallait cette force virile que le Seigneur lui avait donnée pour tenir tête à la ville entière. Tout se tournait contre elle : les magistrats craignaient de s'opposer au gouverneur, et, parmi eux, la Sainte ne pouvait trouver ni procureur ni greffier qui voulût lui prêter son ministère. Elle eut recours à Julien d'Avila. Il se fit complaisamment le messenger, l'homme d'affaires, le chargé de pouvoirs de Thérèse, réduite à se servir à elle-même et à son couvent de jurisconsulte (2). Il allait et venait de Saint-Joseph à l'Incarnation, portant aux filles désolées la bénédiction de leur Mère et donnant à celle-ci des nouvelles quotidiennes de son cher petit troupeau. Il abordait sans crainte le gouverneur et se tirait à merveille des sommations, des exploits, des actes judiciaires dont personne n'avait voulu se charger. Un autre ecclésiastique, Gonzalès d'Aranda, consentit de même à remplir le rôle de député et partit pour Madrid soutenir près du roi les

(1) *Vie*. chap. xxxvi.

(2) *Elle servia de letrado, e yo procuradora* (Julien d'Avila). Après tout, remarque Vicente de la Fuente, la Sainte le dirigeait et il ne faisait qu'exécuter ce qu'elle lui commandait.

intérêts de la fondation, Enfin Maître Daza et don François de Salcedo agissaient selon leur pouvoir : le premier, chargé par l'évêque d'Avila de procurer aux religieuses de Saint-Joseph les secours spirituels, leur disait chaque jour la messe ; il les prêchait, confessait et les formait aux pratiques du cloître ; le second pourvoyait à leurs nécessités matérielles ; l'un et l'autre, sans tenir compte des persécutions que leur suscitait leur dévouement, s'employaient à la défense du monastère comme s'ils eussent eu leur vie et leur bonheur en jeu.

Une absence momentanée du P. Provincial faillit tout compromettre. Profitant de son éloignement, la Prieure de l'Incarnation défendit à la Sainte de se mêler désormais de rien. Thérèse s'inclina doucement, et, sans un mot de réplique, décidée à laisser périr la fondation plutôt que d'enfreindre l'obéissance, elle se tourna vers Notre-Seigneur : « Mon divin Maître, lui dit-elle, cette maison n'est pas à moi, mais à vous. Maintenant que personne ne la soutient, c'est à votre Majesté de le faire. » Le lendemain le Provincial était de retour et rendait à la Sainte sa liberté d'action.

Il est impossible, dirons-nous avec elle, de raconter en détail les pénibles incidents de la lutte qui se prolongea encore durant six mois. Un jour tout semblait perdu ; le lendemain ramenait un rayon d'espérance. Le procès se poursuivait avec des lenteurs sans fin. Le gouverneur et les magistrats regrettaient sans doute de s'être engagés dans une affaire si difficile ; mais le point d'honneur était là et nul ne voulait le sacrifier. Quant à notre Sainte, jugeant la question de plus haut, elle évitait autant que possible les procédés blessants à l'égard de ses adversaires ; elle restait gracieuse,

aimable avec eux, persuadée qu'ils agissaient *en bonne conscience* et que, trompés par un ridicule préjugé, ils n'avaient d'autre but que de soutenir, selon leur droit, les intérêts de la ville. L'esprit maudit qui aveuglait ces bons chrétiens était le seul coupable, à son avis : « Vraiment, disait-elle, j'ai bien choisi le jour de notre fondation : j'ai pris saint Barthélemy pour protecteur afin qu'il nous délivre du démon, et le saint a fort à faire, car Satan semble avoir déchaîné contre nous tous ses diabolotins (1). »

Enfin, le zèle de Gonzalès d'Aranda obtint un plein succès à Madrid. Le conseil du roi infligea un blâme sévère au gouverneur et se prononça en faveur de Thérèse. Le corrégidor, obligé d'abandonner ses poursuites pour la destruction du monastère, se rejeta sur le défaut de revenus et déclara que, si la Sainte n'assurait pas de rentes à sa fondation, la ville ne consentirait jamais à la laisser subsister. « J'étais bien lasse, avoue Thérèse, de la peine que cette affaire donnait à nos amis. Aussi, pour leur repos plutôt que pour le mien, je pensai qu'il n'y aurait point de mal à céder sur ce dernier point. » Mais cette concession s'écartait des plans du Seigneur, qui voulait jeter dans le dénûment le plus absolu les racines du Carmel Réformé. Il en avertit Thérèse, et saint Pierre d'Alcantara, messager du ciel où il venait d'entrer, lui apparut rayonnant de gloire, mais le visage sévère : « *Gardez-vous bien, dit-il, d'accepter des rentes. Pourquoi ne voulez-vous pas suivre mon conseil ?* (2) »

(1) Ribera.

(2) Le petit Carmel de Saint-Joseph avait eu les dernières pensées de saint Pierre d'Alcantara. Peu de jours avant sa mort, il envoyait à Maître Daza divers conseils pour la direction des Carmélites, et il écrivait à Thérèse elle-même une lettre qui

Thérèse resta donc inflexible, et les difficultés recommencèrent. Un personnage inconnu, que la Sainte appelle un grand serviteur de Dieu, proposa de réunir une assemblée d'hommes de science et de s'en remettre à leur décision. « En matière de perfection, avait dit autrefois à Thérèse son saint franciscain, ne prenez avis que de ceux qui la suivent. » Thérèse s'en souvint et s'opposa fermement à la réunion projetée ; mais il lui en coûta des peines de plus en plus amères. Amis, parents, gens de bien, tous, pensant bien faire, la combattaient à l'envi. Au milieu de ces angoisses, à l'heure où la situation paraissait le plus compromise, on lui annonça l'arrivée du P. Pierre Ibañez, ce religieux dominicain, premier protecteur de la fondation, qui, après avoir soutenu la Sainte au début de son œuvre, s'était retiré dans un couvent éloigné pour mieux se livrer à l'oraison. Il n'eût pu dire ce qui le ramenait à Avila ; aucune affaire personnelle ne nécessitait ce voyage et il ignorait les peines de la Sainte. Dès que la rumeur publique les lui eut apprises, il vint à elle avec le dévouement dont il lui avait déjà donné la preuve : il lui offrit de nouveau son concours et consacra le peu de temps qu'il passa dans cette ville à s'employer près des magistrats en faveur de la fondation ; il vit aussi le Provincial des Carmes. Les Dominicains jouissaient d'une influence considérable à Avila ; le P. Ibañez, en particulier, y avait laissé une réputation que son absence n'avait pas amoindrie. On l'accueillit partout avec déférence ; les préventions des adversaires de la Sainte diminuèrent singulière-

n'avait pas quatre doigts de large, mais qui portait cette adresse : « A la très magnifique et religieuse dame doña Thérèse de Ahumada, à Avila : que Notre-Seigneur la rende sainte. » (Ribera.)

ment quand on la vit soutenue par ce vénérable religieux. Dans des entretiens privés et sous une forme adoucie, il renouvela l'énergique plaidoyer de son frère en religion, le P. Bañez; mieux écouté encore, il réussit à calmer les esprits et laissa les choses en bonne voie quand il s'éloigna d'Avila. Rentré dans sa solitude, il continua son œuvre; il écrivit au P. Provincial des lettres pressantes pour le déterminer à laisser Thérèse revenir au milieu de ses filles. Mgr Alvaro de Mendoza usa lui-même de sa haute influence afin d'obtenir la même faveur. Le P. Ange hésitait : il n'osait refuser absolument la permission; mais il trouvait sans cesse des prétextes pour l'ajourner encore, sans en donner de valables. Un nouveau bref de Rome, du 5 décembre 1562, avait levé les dernières difficultés sur la question des revenus. Ce bref autorisait expressément la Sainte à fonder un monastère dans la stricte pauvreté, sans aucune rente (1); l'heureuse intervention du P. Ibañez ayant ensuite pacifié la ville, quelle raison pouvait encore permettre de laisser sans mère les novices de Saint-Joseph? Thérèse, plus sensible à l'épreuve de ses filles qu'à ses propres souffrances, supplia elle-même le P. Provincial de réaliser la promesse qu'il lui avait faite dès le début de la fondation, et, ses instances restant vaines : « Prenez garde, mon Père, lui dit-elle avec une sainte hardiesse, prenez garde de résister au Saint-Esprit. » A cette parole, le P. Ange, éclairé subitement et pressé par la grâce, sortit de l'irrésolution dont rien n'avait pu l'arracher jusqu'alors : il lui donna sur-le-champ son consentement et lui permit de plus d'emmener avec elle quelques religieuses de

(1) *Boll.*, n^o 362 et 370.

l'Incarnation. Trois professes et une novice purent ainsi la suivre; cette dernière, Isabelle de Saint-Paul, était fille d'un François de Cepeda, proche parent de la Sainte. Isabelle portait depuis plus d'un an l'habit du Carmel; mais elle ne voulait faire sa profession que selon la règle primitive, et la solennité de ses vœux fut une des premières fêtes de Saint-Joseph.

Ainsi dénuée de tout, mais « heureuse comme le passereau échappé aux filets du chasseur (1) », Thérèse traversa les rues qui l'avaient vu passer sept mois auparavant comme une pauvre condamnée. Une tradition populaire rapporte qu'elle s'arrêta en chemin dans l'ancienne basilique de Saint-Vincent : elle descendit au fond de la crypte souterraine, et après avoir prié devant l'image vénérée de Notre-Dame, elle ôta sa chaussure et pris des *alpargates* (2) pour entrer à Saint-Joseph en Carmélite déchaussée.

Le cœur lui battait de joie en franchissant le seuil du porche où nous allons pénétrer à sa suite. Sous ce porche bas et étroit s'ouvrent les deux portes de la chapelle et du monastère : la première est une simple grille de bois. De l'entrée du porche au fond de l'église, il n'y a pas l'espace de dix pas. L'autel est paré de propreté et de pauvreté. A gauche, une autre petite grille; c'est celle du chœur des religieuses (3). Les novices sont là qui attendent leur Mère; avant de les serrer dans ses bras, elle veut donner à Jésus les prémices de son bonheur, et reste longtemps avec lui en oraison dans la chapelle. Elle le remercie de ses mis-

(1) Julien d'Avila.

(2) *Alpargates*, sandales grossières de chanvre et de corde, seule chaussure des pauvres de Castille.

(3) *Hist. Gén. des Carmes*, livr. II, chap. xi. — Julien d'Avila.

ricordes; elle s'offre à lui avec les âmes choisies qui doivent partager sa vie d'immolation; elle le conjure de bénir l'humble retraite où elle va, pense-t-elle, s'ensevelir pour toujours. Jésus écoute sa bien-aimée servante; puis il daigne parler à son tour, et Thérèse, ravie en extase, le voit s'incliner vers elle avec un indicible amour et poser une couronne sur sa tête, en la bénissant de ce qu'elle a fait pour lui plaire et pour l'honneur de la très sainte Vierge, reine du Carmel.

Thérèse sortit enfin de l'église; la porte de Saint-Joseph s'ouvrit devant elle. Les novices la reçurent avec une joie aussi vive que leurs larmes avaient été amères devant son absence. Elle les embrassa tendrement, leur présenta leurs nouvelles compagnes de l'Incarnation, puis, toutes ensemble se rendirent au chœur, et la sainte Mère prosternée devant le Très Saint-Sacrement, prononça d'une voie haute et fervente la prière suivante :

« Vous le savez, ô mon Dieu, je n'ai jamais cru qu'il y eût de la proportion entre ma petitesse et la grandeur de l'œuvre où vous m'avez engagée. Vous savez, ô mon Dieu, que tout ce que j'ai fait, je l'ai entrepris par vos commandements. Et comment en serais-je venue à bout, si vous ne m'aviez pas aidée à surmonter les difficultés ? Étant donc assurée que cet ouvrage est le vôtre, je le suis aussi de sa fermeté et de son accroissement. Voici devant vous les pierres vivantes que vous avez choisies pour élever votre édifice : rendez-les dignes d'entrer en sa construction, et donnez-leur tant de force, tant de solidité que le temps ne soit pas capable de les ébranler. Loin, bien loin de nous les douceurs, les vanités du monde. Que votre seul amour règne en votre maison ; qu'il soit accompagné

de la pénitence, de l'humilité, de la prière sans laquelle aucune vertu ne peut se soutenir. Vous avez de vos propres mains planté ce jardin afin d'y prendre vos délices ; plusieurs de vos bons serviteurs l'ont arrosé, cultivé, et maintenant voici que de petites fleurs y ont pris racine : mais c'est à vous, Seigneur, qu'il appartient de les faire grandir. Je me connais trop bien, ô mon souverain Maître, pour croire que je puisse y contribuer en quelque chose ; mon néant est toujours devant mes yeux, et je ne vous demande pour moi que le pardon de mes fautes et de ma lâcheté. Souvenez-vous de vos anciennes miséricordes ; souvenez-vous des promesses que vous avez daigné me faire. Que la très sainte Vierge, votre Mère, que mon glorieux Père saint Joseph, que tous les saints de notre Ordre nous entourent de leur protection (1) ! »

Après avoir ainsi épanché son cœur dans celui de Dieu. Thérèse se leva, revêtit ses compagnes de l'habit de la Réforme et le prit elle-même avec une joie inexprimable. Leurs vêtements déjà simples, à demi usés, dont l'étoffe avait eu primitivement quelque valeur, furent échangés contre une grosse et lourde bure ; le linge fin, abandonné pour les tuniques de laine ; le manteau à longs plis, remplacé par un autre manteau blanc, du drap le plus commun, sans plis ni ornements ; enfin les pieds délicats n'eurent plus d'autre chaussure que les alpargates des indigents. Les distinctions de rang, les titres furent aussi supprimés, les noms transformés comme l'avaient été ceux des premières novices, et suivant leurs dévotions particulières, les religieuses choisirent leurs

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, livre II, chap. xv.

patrons (1). Lequel sera l'élu de Thérèse? Son cœur se tourna vers Celui qui remplissait son âme et sa vie, Celui qu'elle aimait, qu'elle adorait le jour et la nuit : doña Thérèse de Ahumada devint Thérèse de Jésus.

(1) Les trois religieuses professes de l'Incarnation prirent les noms d'Anne de Saint-Jean, Anne des Anges, Marie-Isabelle.

CHAPITRE XV

Le printemps du Carmel de Saint-Joseph.

Le Carmel de Saint-Joseph était fondé, la règle primitive relevée de ses ruines, et Thérèse de Jésus n'appartenait plus qu'à ses filles et à Dieu. « Mais quel miracle ! s'écrie le bon Julien d'Avila qui, écrivant après quarante-deux ans écoulés le récit de la fondation, ne peut se défendre encore d'attendrissement et d'enthousiasme. Qui ne serait émerveillé de voir ce que le Tout-Puissant a fait pour cette petite maison ? Eh ! mon Dieu, qu'y avait-il donc là pour éveiller en vous tant de sollicitudes ? Que prétendiez-vous en cette affaire ? Que vouliez-vous ? car, si vous ne l'aviez voulu, comment aurait-on pu résister à de si nombreux ennemis ? Si vous n'aviez favorisé la sainte Mère, comment aurait-elle triomphé d'une si grande persécution ? Sans doute, continue le vieux chapelain avec une naïveté charmante, et c'est la page la plus gracieuse de son livre, sans doute qu'elle doit être d'une grande importance cette entreprise, sans doute qu'il y a quelque grand secret de caché là-dessous, puisque le démon s'est donné tant de peine pour défaire ce que Dieu avait fait. Oui, certainement, c'est

quelque chose de grand. Eh bien donc ! que le monde l'apprenne, la grande chose, s'il ne la sait pas. C'est que Dieu voulait avoir une maison pour sa récréation, une demeure pour sa consolation ; il voulait avoir un jardin de fleurs, non pas de celles qui poussent sur la terre, mais de celles qui s'épanouissent dans le ciel. Et quel roi en ce monde, si pauvre qu'il soit, n'a pas une maison d'agrément où il réunit les choses les plus curieuses qui se puissent imaginer ? Et quand il est fatigué et mécontent, il va s'y reposer et s'y défâcher. Le Seigneur, il est vrai, ne connaît, en sa nature divine, ni la fatigue, ni la colère ; mais après tout, il a voulu, suivant la manière humaine, se ménager, lui aussi, cette petite retraite pour s'y abriter, cette maisonnette pour y demeurer, ce jardin de fleurs pour s'y récréer, ces âmes choisies pour se reposer au milieu d'elles, leur découvrir ses secrets et dilater son cœur. »

C'est à Thérèse elle-même ou plutôt à Notre Seigneur que le pieux historien empruntait sa pensée en l'accompagnant de ses paraphrases ordinaires. Le monastère de Saint-Joseph devait être, en effet, le paradis de délices, la chère petite retraite du bon Dieu, *rinconci-to a Dios*, comme le dit Thérèse dans son céleste langage ; et la Sainte s'y renfermait, elle y rassemblait ses filles d'abord pour consoler le cœur de notre Seigneur par un dévouement sans réserve, une fidélité parfaite, puis (cette seconde fin se dessinera bientôt plus clairement) pour travailler par l'oraison et la pénitence au triomphe de l'Église, à la conversion des pécheurs.

Et cette œuvre de réparation, de satisfaction, cet apostolat de la prière était bien réellement une grande chose, Julien d'Avila ne se trompait pas ; c'était

l'œuvre essentielle, l'œuvre nécessaire d'une époque où la justice divine trouvait sans cesse devant elle de nouveaux crimes à punir. Le flot de l'hérésie montait, montait toujours : les Pays-Bas en feu, la France en sang, l'Allemagne triomphante dans son scepticisme, l'Angleterre, l'île des saints, à peine sortie des hontes du règne d'Henri VIII, et tombée dans d'autres scandales et d'autres terreurs, toutes les grandes nations en guerre avec leur Dieu, le chassant de ses temples, le proscrivant de leur sol, n'avait-il pas besoin, ce souverain Maître, du jardin de Saint-Joseph pour y apaiser ses divines colères, et du cœur de Thérèse, de l'amour de ses filles pour oublier avec elles et pour pardonner en leur faveur les révoltes, l'ingratitude de ses enfants rebelles?

« Puisque Notre-Seigneur a tant d'ennemis et si peu d'amis, il faut du moins que ceux-ci soient très bons » : telle était l'idée première de la Sainte en rentrant dans les murs de Saint-Joseph. Il s'agissait de chercher la perfection, la plus grande perfection, de s'y appliquer généreusement, mais avec sagesse, suivant les lumières de Dieu et non les élans de la nature. Thérèse se promit de n'imposer que ce qu'elle aurait reconnu possible par sa propre expérience, d'enseigner d'abord par l'exemple et de suivre ensuite les désirs de la ferveur de ses filles plutôt que de les prévenir. Ainsi, avant de parler de la règle primitive et des constitutions particulières que la Sainte dut y joindre, avant d'étudier ses principes de direction dans le gouvernement des âmes, nous devons comme elle laisser passer les premiers jours, les premiers mois et voir la vie religieuse s'édifier peu à peu au fond du Carmel par la pratique quotidienne.

Le soir même de son arrivée, Thérèse partagea

entre ses filles les divers emplois de la maison, afin que, chacune veillant aux besoins des autres, aucun souci ne troublât la prière et le recueillement. A la consternation générale, la Sainte désigna comme Prieure la Mère Anne de Saint-Jean, l'une des professes de l'Incarnation, et se plaça elle-même au dernier rang. Les instances, les larmes échouèrent devant son humilité : il fallut la voir s'agenouiller devant la Prieure et lui demander les moindres permissions avec une simplicité d'enfant. Mgr de Mendoza, instruit du fait, vint en personne y remédier dès le lendemain. Il rendit à Thérèse ses droits de fondatrice et lui imposa, au nom de l'obéissance, la charge du priorat. Obligée de se résigner, elle accomplit dès lors à la lettre le précepte de la règle de saint Albert : que celui qui gouverne les autres se considère comme leur serviteur (1).

Tout était à créer, à organiser dans l'intérieur de la maison. La Sainte ne négligea point le côté matériel et pourvut aux exigences indispensables avec une charité de mère. Grâce aux aumônes de don François de Salcedo, les cellules reçurent leur pauvre ameublement : une paillasse piquée, un escabeau, une cruche de terre, et, sur les murailles blanches comme la neige, une croix de bois, une image de simple papier, mais fort dévote, et une coquille en guise de bénitier. Le jardin était bien étroit ; on trouva cependant moyen d'y cultiver des légumes et d'y élever de modestes ermitages où, à l'exemple des Pères du désert, les sœurs pourraient se retirer pour lire et prier. Thérèse travaillait sans relâche ; chaque jour, grâce à ses soins, le couvent prenait un aspect plus monastique,

(1) *Regula Carmelitana.* — Yepes. — Vicente de la Fuente.

plus régulier. Elle s'occupa ensuite des vêtements : la bure en était assez grossière, la forme assez commune ; mais la coiffure laissait encore quelque chose à désirer. La Sainte Mère voulait que cette coiffure fût aussi modeste, aussi humble que possible, et ne savait laquelle choisir pour joindre la bienséance à la simplicité. Après divers essais qui ne purent la satisfaire, elle prit le parti de consulter Notre-Seigneur et ne crut pas indigne de la Majesté de son bon Maître de communier à cette intention. Ne nous étonnons point de la confiance de sa demande et de la douce familiarité avec laquelle Notre-Seigneur lui répondit : rien n'est petit dans le service de Dieu. Durant son action de grâces, Thérèse entra dans un grand recueillement et Notre-Seigneur lui montra de quelle manière elle s'y devait prendre pour ajuster ses filles. Aussitôt elle se fit apporter une pièce de grosse toile et tailla des coiffes sur le modèle tracé dans son esprit par le divin Maître. C'est de ce genre de coiffures que les Carmélites se servent encore ; rien n'est si simple, si facile à accommoder. Une minute pour la mettre et deux épingles pour l'attacher font toute l'affaire (1).

La sollicitude de la Sainte ne trouvait pas moins à s'exercer au réfectoire. Le travail manuel assurait le pain de chaque jour : la Providence se chargeait du reste ; cependant, sans la vigilance maternelle de Thérèse, on eût souvent excédé dans la pratique de la mortification. Aussi exigeait-elle que la frugale nourriture fût accommodée d'une manière convenable, et, malgré son ardent désir de jeûnes et de souffrances, elle prenait à ses repas un œuf ou du poisson, des fruits ou des légumes, afin que ses filles suivissent

(1) *Hist. gén. des Carmes*, liv. II, chap. XIX.

son exemple pour soutenir leurs forces (1). S'il se présentait néanmoins un jour de disette, la joie était générale, c'était l'heure de la grande allégresse. « Aujourd'hui, s'écriait-on, nous sommes vraiment pauvres, nous n'avons rien. » La sainte Mère rassemblait alors les derniers restes du repas de la veille, les bénissait et les distribuait aux plus faibles. Celles-ci, persuadées que leurs sœurs n'en avaient pas moins besoin, refusaient d'y toucher, et la maigre portion, passant de main en main, revenait devant la Sainte qui, la plaçant sur la table, disait gaiement : « Allons, il faut attendre que chacune soit servie. » On n'attendait jamais longtemps. Tantôt c'est un pauvre homme qui apporte deux grands pains et un morceau de fromage; ou bien la cloche de l'extérieur appelle la portière au tour et on lui passe quantité de vivres sans mot dire et sans qu'elle puisse se douter qu'il y ait quelqu'un de l'autre côté : ou encore une dame qui, de douze lieues de distance, ignorant les nécessités du couvent, envoie à l'heure dite ce qui lui manque. Ainsi le repas s'achève ou plutôt commence; on devine s'il est suivi de ferventes actions de grâces (2).

Lorsque la Providence se prêtait aux désirs des ferventes Carmélites et leur laissait sentir davantage les rigueurs de la pauvreté, la sainte Mère avait le secret de rendre les privations délicieuses. Avec sa bénédiction, pour le dîner, des feuilles de vigne en friture; le soir, des glands, sans assaisonnement, suffisaient à la communauté. Un jour de la Fête-Dieu, comptant sans doute sur quelque chose de mieux, on négligea de recourir à ces expédients. L'heure du repas trouva

(1) Ribera.

(2) *Hist. gén. des Carmes*, liv. II, chap. xvii.

la cuisinière les mains vides : il restait seulement un peu de pain que Thérèse partagea entre ses filles ; puis, au lieu de la lecture ordinaire du réfectoire, elle prit la parole ; rassasiant les âmes d'une meilleure nourriture que celle du corps, elle exhorta les sœurs avec une ardeur si divine à l'amour du Très Saint-Sacrement que toutes oublièrent leur jeûne, se levèrent de table, et enflammées d'une ferveur céleste, firent une procession solennelle du réfectoire au chœur. Elles y chantèrent des psaumes et des hymnes d'action de grâces, louant Dieu de leur avoir donné à goûter en ce jour les douceurs de la pauvreté et les délices de l'Eucharistie (1).

Le Seigneur permettait rarement que l'on fût réduit à cette extrême indigence. Doña Guiomar n'oubliait pas dans ses aumônes ses chères Carmélites ; elle eût même voulu partager leur vie : c'était son rêve, depuis le premier projet de la fondation. Sa santé ne le lui permit point ; elle s'en dédommagea par de fréquentes visites toujours accompagnées de quelque présent. Les religieuses du couvent voisin de Sainte-Claire s'estimaient aussi heureuses d'offrir souvent une part de leurs repas aux sœurs de Saint-Joseph. Enfin, dans Avila, les préventions tombèrent d'elles-mêmes ; le pauvre petit couvent devint l'objet de l'admiration générale et chacun tint à honneur de lui porter son offrande. Thérèse recevait les moindres choses avec une reconnaissance qu'elle exprimait de la manière la plus délicate : on lui gagnait le cœur avec l'aumône d'une sardine, comme elle le dit quelque part, et elle n'oubliait jamais dans ses prières ceux dont elle avait reçu le plus léger secours ; mais elle ne

(1) *Hist. gén. des Carmes*, liv. II, chap. xvii.

demanda jamais rien à personne et défendit à ses filles de se montrer importunes, même près de leurs parents, en leur parlant des nécessités de la maison.

Le doux parfum qui s'exhalait à travers les grilles closes du monastère y attirait un grand nombre d'âmes pieuses. Quand venait l'heure de l'office, la chapelle ne pouvait contenir la foule avide d'entendre le chant lent et grave des nouvelles Carmélites. « On était touché de dévotion, » raconte naïvement la Sainte. Parmi les dames et demoiselles qui se prosternaient chaque jour près de la grille, comme pour se sanctifier à son contact, nulle n'était plus assidue que doña Marie de Ocampo. Elle traînait encore ses robes de soie, et les ardents battements de son cœur la jetaient tantôt du côté du monde, tantôt entre les bras de Dieu. Lorsque les Carmélites chantaient, ses yeux se mouillaient de larmes ; quand une fête l'appelait, elle y courait la mieux ajustée. Enfin, au mois d'octobre 1563, elle vint, victorieuse, se jeter aux pieds de sa sainte tante et lui demander humblement la bure du Carmel avec le nom de sœur Marie-Baptiste. Elle offrit au couvent ses parures et ses bijoux : on en fit des ornements pour l'autel, des chasubles pour la sacristie (1). Elle apportait de plus une dot assez considérable, les dons brillants de sa jeunesse, les grandes qualités d'esprit et de cœur qui la rendaient si chère à Thérèse. Grâce aux secours matériels procurés par son entrée, le couvent put éteindre une rente dont il était grevé. Le père de Marie, Jacques de la Cruz, aurait même donné davantage, si Thérèse le lui eût permis ; la Sainte, regardant la pauvreté du Carmel comme son meilleur trésor, n'y voulut point con-

(1) Julien d'Avila.

sentir. Peut-être craignait-elle aussi que les bienfaits de sa nièce n'attirassent à la jeune fille, dans l'intérieur du monastère, plus de considération qu'aux autres sœurs, et elle eut soin de prévenir ce danger, non seulement en refusant les grandes générosités de la famille, mais encore en traitant Marie comme la dernière de la maison. Elle paraissait ne tenir aucun compte de sa rare intelligence, l'employait aux offices serviles et l'humiliait, l'éprouvait en toute occasion ; elle aimait surtout à lui imposer le renoncement à son jugement, à ses lumières naturelles. Un jour, on servit à la Sainte un concombre pourri au dedans. Elle appelle Marie-Baptiste, lui montre ce fruit et lui dit d'aller le planter au jardin. La jeune sœur, sans se permettre la moindre réflexion, demande s'il faut le planter droit ou renversé. « Renversé », répond la Sainte d'un ton sérieux. Marie obéit aussitôt et va planter son concombre de la manière indiquée. Ainsi agissait-elle chaque jour avec cette simplicité, cette obéissance aveugle. Une véritable transformation s'opérait en elle. La fière jeune fille devenait la plus humble des sœurs, et sa vertu prenait un caractère de candeur, de naïveté, d'abandon entre les mains de Dieu, qui ravissait le petit Carmel. Toujours très expansive, le silence lui coûtait un peu, et, lorsque l'heure de le rompre était venue, Marie-Baptiste parlait de si bonne grâce, avec tant d'entrain qu'elle mettait en joie la communauté entière. Thérèse, tout en l'accusant d'avoir la langue bien déliée, ne pouvait s'empêcher de sourire et souvent de s'édifier des reparties de sa nièce.

L'enclos du monastère manquait d'une chose essentielle : il ne renfermait qu'un seul puits dont l'eau était détestable ; les animaux même ne pouvaient la boire :

il fallait s'en faire apporter chaque jour du dehors. La Sainte pensa que, si cette mauvaise eau traversait des conduits, le mouvement la purifierait et la rendrait peut-être supportable. Elle envoya chercher des fontainiers habiles et leur soumit son projet. « Ils se moquèrent de moi, dit-elle, et me répondirent que j'y perdrais mon argent. » Le puits était trop bas pour que l'on pût user utilement de ce procédé, et la source était d'ailleurs si corrompue qu'il semblait impossible d'en tirer jamais une bonne eau. Thérèse raconta la chose à ses filles pendant la récréation et leur demanda ce qu'elles en pensaient. « Il faut établir le conduit, ma Mère, s'écria la sœur Marie-Baptiste : Notre-Seigneur est obligé de nous envoyer chaque jour de l'eau de la ville et de nous donner en outre la nourriture des personnes qui nous l'apportent. Le Maître s'en tirera certainement à meilleur marché, en nous procurant de l'eau dans la maison. Soyez sûre qu'il ne manquera pas de le faire. » Thérèse trouva la raison bonne : elle rappela les fontainiers qui se mirent à l'œuvre contre leur gré ; à leur grande surprise, ils virent bientôt le canal qu'ils creusaient se remplir d'un abondant filet d'eau et d'une eau délicieuse. Ils publièrent dans Avila ce fait qu'ils tenaient pour un prodige. Tout le monde voulut boire de la merveilleuse eau ; Mgr de Mendoza vint en goûter lui-même, et la fontaine garda le nom de fontaine de Marie-Baptiste.

Une autre novice réalisait de ferveur avec la nièce de la Sainte : c'était encore une de ses parentes, Marie d'Avila, fille unique de don Alphonse Alvarez le Saint. Elle se présenta aux portes du Carmel, le 30 septembre 1564, suivie de la noblesse de la ville, incrédule devant un sacrifice que la jeune fille lui semblait incapable de consommer. Marie avait beaucoup aimé

les joies du monde. Depuis la mort de ses parents, elle vivait sous la facile tutelle d'un oncle, libre de se divertir à son gré. Jeune et belle, héritière d'un grand nom et de grands biens, elle était assaillie de prétendants qu'elle repoussait impitoyablement, parce que, disait-elle dans son orgueil de race, pas une de ces alliances n'était digne d'elle. Lorsque le Roi des rois vint enfin lui demander son cœur, Marie d'Avila ne put lui répondre de même : mais, épouvantée de la solitude du cloître, elle le conjura de lui épargner une semblable immolation. Vaine prière : Jésus aimait trop cette âme pour s'en dessaisir. Enfin, après de longs combats, des nuits de larmes et des jours d'angoisses, la jeune fille dut se rendre ; à vingt ans, elle s'arrachait des bras de ses parents, de ses amis, brisait sans retour ses chaînes et ses rêves, foulait aux pieds sa fierté native, et demandait au monastère le plus pauvre de la Castille le vêtement de la pénitence, le voile de l'obscurité. Thérèse, prévenue d'avance, l'attendait à la porte de clôture. Elle sourit en voyant Marie approcher couverte de soie, d'or, de pierreries, comme si elle se fût parée pour quelque grande fête. La Sainte lui présenta l'image de Jésus crucifié : Marie baisa pieusement à genoux les pieds du Sauveur ; puis sans se retourner pour répondre aux adieux de la foule d'élite qui remplissait la cour extérieure, elle laissa Thérèse fermer la porte derrière elle et se dépouilla en un clin d'œil de ses ajustements. Bientôt, revêtue de la sombre bure des Carmélites, elle reparut devant les assistants réunis dans la chapelle. Une si complète transformation arracha des larmes de tous les yeux. L'élégante, la mondaine Marie n'était plus que l'humble fiancée du Seigneur. D'une voix ferme, elle répondit aux interrogations d'usage qui lui furent

adressées par Mgr Alvaro de Mendoza : « Monseigneur, je ne demande ici que trois choses : la miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre, et la compagnie des sœurs. » Cette réponse, que mettait sur ses lèvres le cérémonial dès lors adopté par le Carmel pour les prises d'habit, devait être désormais le résumé de toute sa vie. En choisissant le nom de Marie de Saint-Jérôme, elle témoigna dès le premier jour avec quelle énergie, sous le patronage d'un tel saint, elle entendait pratiquer la vertu. A la force, cependant, elle sut unir la douceur, une égalité d'âme que rien ne pouvait troubler et une tendre charité envers celles qu'elle s'estimait indigne d'avoir pour compagnes. Thérèse s'émerveillait de ses progrès et en prenait sujet de se confondre devant Dieu. « Il y a tant d'années, Seigneur, que je fais oraison et que vous me comblez de vos grâces, s'écriait l'humble Sainte ; cependant vous n'avez pu encore obtenir de moi ce qu'avec de moindres faveurs vous avez obtenu de ces âmes généreuses dans l'espace de trois mois ; que dis-je ? d'une d'entre elles en trois jours. » Ces derniers mots s'appliquaient à Marie de Saint-Jérôme qui, le surlendemain de sa prise d'habit, était déjà en effet une religieuse parfaite. Dès qu'elle eut prononcé ses vœux, Thérèse lui confia la direction des autres novices, en attendant l'époque où elle devra lui laisser une charge plus lourde encore.

Ce qu'il importe de dire, pour revenir à notre Sainte, c'est que la conversion et la vocation de Marie de Saint-Jérôme furent l'œuvre de ses prières. Au milieu de ses vanités, la jeune fille avait conservé une profonde affection pour sa parente de Carmel. De temps en temps, elle la visitait et s'édifiait de ses entretiens ; à peine sortie du parloir, elle en perdait le fruit. Thé-

rèse, désolée de l'état dangereux où elle voyait son âme, se gardait toutefois de l'éloigner ; elle l'accueillait toujours avec tendresse et confiait ses inquiétudes à Dieu seul. Il fallait obtenir un grand coup de la grâce : Thérèse pria, souffrit, expia. Marie comprit bien à qui elle était redevable des miséricordes du Seigneur, et, jusqu'à son dernier jour, elle aimait à redire : « Je dois ma conversion, ma vocation, mon salut éternel à notre Mère Thérèse de Jésus (1). »

Avec la dot de Marie de Saint-Jérôme, on agrandit l'église du monastère. D'autres postulantes se présentèrent sans apporter de ressources : elles furent reçues avec plus de joie que les riches, et le nombre de treize, que la Sainte souhaitait ne point dépasser, se trouva bien vite rempli. Elle s'était fixé ce chiffre (2) parce que l'expérience lui avait appris quels inconvénients résultent de la trop grande affluence des religieuses dans une maison vouée à la vie contemplative. Les hospitalières, les servantes des pauvres, les mères des orphelins ne seront jamais trop nombreuses, et leurs efforts réunis amèneront plus de bien que si elles restaient isolées, dispersées. Il en est tout autrement au fond du cloître où l'âme cherche la solitude, afin de mieux se livrer à la prière. Elle a besoin sans doute d'y trouver une mère qui veille sur elle et dirige ses pas, des sœurs qui, par leurs exemples, entretiennent sa ferveur et l'aident à avancer dans la vertu ; il lui faut une famille religieuse envers laquelle il lui soit possible d'exercer les devoirs de la charité ; il lui faut

(1) Ribera.

(2) Elle constata bientôt que ce nombre était par trop restreint pour l'avenir du monastère ; il suffisait au début, tous les membres de la communauté étant jeunes, pleins de force et d'activité.

enfin ce contact de la vie commune qui lui donne sans cesse occasion de se sacrifier, de supporter, de se donner. Mais un petit groupe de religieuses lui fournira toutes ces ressources, sans l'exposer au mouvement, aux distractions presque inévitables dans une communauté nombreuse. De plus, il est peu d'âmes qui puissent soutenir une vie de contemplation continue ; il est nécessaire que l'action succède à l'oraison. Or, la rigueur de la clôture ne permettant pas aux Carmélites de se livrer aux œuvres extérieures, on doit leur assurer au fond de leur cellule, avec leur travail manuel, une activité suffisante pour dépenser leurs forces, leur besoin de dévouement. C'est ce que la Sainte leur procure par les services réciproques qu'elle les oblige à se rendre dans l'intérieur de leur petite famille. Chacune a son emploi. L'une veillera sur les affaires temporelles ; une autre sera chargée de la sacristie ; une autre recevra au tour les messages du dehors, les aumônes, les provisions ; une autre soignera les malades ; une autre entretiendra les habits, etc., etc. Autant de sœurs, autant d'offices ou obédiences.

Les premières novices ne restaient pas en arrière de leurs jeunes sœurs. Thérèse eut la prudence de les éprouver longtemps avant de les admettre à la profession, afin de s'assurer que leur courage n'était pas surexcité par la ferveur d'un moment et soutiendrait jusqu'à la mort les austérités et la solitude de leur monastère. L'aînée de toutes, Ursule des Saints, habitée depuis de longues années à gouverner la maison de ses parents, aurait encore dirigé à merveille celle de saint Joseph. La Sainte voulait en faire une humble religieuse et non une habile économiste : elle lui demanda la simplicité des petits enfants et l'on vit cette grande

novice de trente ans renoncer si bien à ses lumières que, sur un signe de sa sainte Prieure, elle allait en pleine santé se mettre au lit au milieu du jour et acceptait en silence des remèdes pénibles comme si elle eût eu quelque grave maladie. Aux sœurs qui la visitaient et lui témoignaient de la compassion pour son mal : « Je ne le sens pas, répondait-elle ; je ne sais pas où je souffre : mais je suis certainement très-malade, puisque notre Mère m'a envoyée à l'infirmerie. » Thérèse, satisfaite sans le témoigner, lui porta dès lors une affection particulière.

Après l'obéissance, le fervent noviciat n'avait point de vertus plus chères que la mortification et l'humilité, et la Sainte devait avoir les yeux ouverts pour réprimer les généreux mais imprudents excès de l'esprit de pénitence. Si elle l'eût toujours permis, les portions du réfectoire auraient été couvertes de cendre ou mêlées d'absinthe ; les disciplines, multipliées ; les jeûnes, prolongés outre mesure ; le jardin même, complice des pieux désirs des sœurs, leur fournissait des ronces et des chardons sur lesquels s'étendaient leurs corps délicats qui trouvaient la paille trop douce. Chaque jour c'était de nouvelles inventions ; et bien que la sainte Mère les eût découvertes pour elle-même depuis longtemps, elle crut devoir modérer chez ses filles de si grandes ferveurs ou leur donner plutôt une autre direction, en leur rappelant que Jésus préfère encore la soumission au sacrifice et que ses délices se trouvent surtout dans les cœurs doux et humbles. De l'humilité, jamais assez ! On eût pu inscrire cette devise sur la porte du noviciat, tant la Sainte excitait de son côté l'émulation par ses propres actions, s'accusant à haute voix de ses fautes aux pieds des novices ou les obligeant à la reprendre de ses imperfections

les plus légères. N'avait-elle pas le droit ensuite de leur demander de ne jamais s'excuser, lorsqu'elles étaient réprimandées, même sans être coupables, et de se prosterner humblement pour recevoir la correction comme une grâce?

Chaque samedi, elle lisait les noms de celles qui seraient chargées la semaine suivante de faire la cuisine, de servir à table, de sonner la cloche, de balayer et de nettoyer la basse-cour : il n'y avait pas alors de sœurs converses à Saint-Joseph et la Sainte eût voulu n'en jamais recevoir. Elle donnait la première l'exemple d'une joyeuse activité dans ces diverses occupations. Loin de s'appuyer sur le don d'oraison, dont elle était gratifiée, pour se dispenser du moindre travail, elle avait soin de s'en réserver la première part. « Quand venait sa semaine, raconte un de ses historiens, elle se rendait à la cuisine avec une grande joie ; le soir, elle se demandait comment elle apprêterait le lendemain les œufs ou le poisson et comment elle ferait le potage afin qu'il fût différent de l'ordinaire (1). Et le matin, lorsque la communauté recevait la sainte communion, après avoir employé quelques instants à remercier le Bien-Aimé de son cœur, elle laissait les sœurs se réjouir à loisir en sa compagnie et retournait travailler à la cuisine, pensant que c'était là le lieu de recueillement où il la voulait alors (2). »

Rien ne manquait durant sa semaine : les aumônes abondaient ; la sainte cuisinière était pourvue à souhait. « Que Notre Seigneur est aimable ! s'écriait-elle ; il voit mon désir de donner à mes sœurs un bon

(1) Ribera.

(2) *Hist. gén. des Carmes.*

diner, il m'envoie tout ce qu'il me faut pour le faire. » Ajoutons que, si elle servait bien ses filles, elle n'oubliait pas l'hôte divin qu'elle devait servir toujours le premier. « Il est là, disait-elle, avec sa délicieuse simplicité, il est là au milieu des plats et des marmites, m'aidant à l'intérieur et à l'extérieur. » Notre-Seigneur choisissait quelquefois ce temps pour lui rendre ses meilleures visites. Un jour entre autres, une sœur, entrant à la cuisine, vit la sainte Mère ravie en extase, le visage radieux de beauté ; ses pieds ne touchaient plus le sol ; mais sa main droite tenait fortement la poêle dans laquelle cuisait le poisson : elle la gardait au dessus du feu avec autant d'adresse que si son esprit fût resté tout entier à son ouvrage.

Elle portait la même ferveur aux autres travaux, lavait les écuelles et ne cessait de balayer, de nettoyer, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie. Elle s'était réservé le soin d'un endroit du jardin où l'on jetait les immondices : elle y prenait plaisir et l'entretenait avec une telle propreté que les sœurs lui demandaient en riant si elle n'y mettait point de l'amour-propre. Notre-Seigneur, pour lui montrer combien cet exercice d'humilité lui était agréable, remplaça par un délicieux parfum l'odeur repoussante de ce fumier.

Rentrée dans sa cellule, Thérèse prenait l'aiguille ou le fuseau. En dehors des heures fixées pour l'oraison, elle ne s'accordait jamais aucun repos (1), pas même celui de la contemplation qui lui aurait été si doux, parce que, pauvre, elle voulait vivre comme les

(1) Elle n'allait point au parloir sans y porter sa quenouille, même avec les personnes de haut rang. Elle ne faisait d'exception que pour son supérieur, l'évêque d'Avila. (*Hist. gén. des Carmes.*)

pauvres, et, avec Jésus, le divin ouvrier de Nazareth, gagner son pain à la sueur de son front. On le savait à Saint-Joseph et jamais on n'aurait osé perdre un instant devant elle. Un jour, à la récréation, une sœur, ayant terminé son ouvrage, prit une bobine, en dévida le fil et le roula sur une autre bobine. Thérèse le remarqua, appela sa fille et lui demanda le motif de son action. La religieuse avoua qu'elle avait voulu s'épargner la honte de rester oisive en sa présence. La sainte Mère lui sut gré de sa bonne volonté comme de sa franchise, et profita de l'exemple pour recommander de nouveau à ses autres filles l'amour du travail.

Et ce travail encore recevait l'empreinte de l'esprit du Carmel : il devait être simple. Coudre, filer, raccommoder, devenaient les occupations ordinaires de ces religieuses de grande famille, habituées à ne se servir de leurs mains délicates que pour confectionner de fines broderies ou des ouvrages d'agrément. Thérèse était elle-même très habile dans ce genre. Au couvent de l'Incarnation, elle avait fait des merveilles avec son aiguille qui, sous ses doigts, devenait un véritable pinceau. Ainsi avait-elle reproduit plusieurs scènes historiques, des traits de la vie de Notre-Seigneur ou des Saints « qu'on ne pouvait voir, raconte Ribera, sans être rempli de dévotion ; c'étaient de véritables chefs-d'œuvre ». Oui, mais ce travail d'artiste, ce passe-temps des châtelaines, des princesses de l'époque, ne pouvait convenir aux pauvres solitaires de Saint-Joseph. Thérèse y renonça comme elle avait déjà renoncé à tout le reste et prescrivit à ses filles de ne s'occuper que d'humbles ouvrages, afin que leur amour-propre n'y trouvât aucun aliment et que leur esprit pût rester recueilli en Dieu, tandis que leurs mains maniaient la quenouille. Elle ne permit de tra-

vaiquer l'or et la soie que pour l'église. Dans ces conditions, on n'eut jamais à souffrir du chômage. Fières d'avoir les Carmélites pour ouvrières, les familles d'Avila se disputaient leur temps.

« C'était un charmant spectacle, nous racontent les chroniques du Carmel, que celui de ce petit troupeau, conduit par une telle Mère, uni par une étroite charité. On eût dit qu'un seul esprit animait ces ferventes religieuses. Il était beau de voir leur diligence, leur ponctualité aux divers exercices, mais surtout aux heures du chœur où elles accouraient à l'envi pour bénir Dieu et le louer de toutes leurs forces. Leur modestie, leur attention, leur maintien extérieur pendant l'office divin avait quelque chose de si angélique qu'elles l'eussent disputé sur ce point avec les purs esprits du ciel. » Thérèse elle-même en était ravie et trouvait encore sujet de s'en confondre devant Dieu. « Oh ! s'écrie-t-elle, comme je reconnais de bon cœur l'avantage que mes filles ont sur moi ! A peine le Seigneur leur a-t-il donné un peu de lumière un peu d'amour, qu'elles méprisent leur vie pour Celui dont elles sont aimées et s'offrent à Lui en sacrifice. Elles trouvent leurs délices dans la solitude. Tout leur souci est d'avancer dans le service de Dieu ; leur bonheur, de vivre seules avec lui. Plusieurs parmi elles ont passé leur jeunesse dans les vanités du monde ; elles auraient pu y vivre heureuses, à en juger par ses maximes : ici, elles sont les plus joyeuses ; Dieu leur paie en vrai bonheur les faux plaisirs qu'elles ont quittés pour lui. Je ne puis dire quelle consolation j'éprouve de vivre au milieu de ces âmes innocentes et détachées de tout (1). »

(1) Vie, chap. xxxvi. — xxxiv. — Fondations, chap. I.

Mais cette grande ferveur, il faut le redire, était dirigée par la grande prudence de Thérèse, toujours en garde contre un écueil : l'excès du bien, que la décadence suit inévitablement.

A l'avènement du pape Pie V le doux parfum des vertus privées que le saint Pontife faisait monter avec lui sur le trône apostolique embauma le monde entier et pénétra jusqu'au fond de la solitude d'Avila. Aux récréations on racontait les traits extraordinaires de la piété, de l'austérité du Saint-Père, et, comme toujours, Marie-Baptiste s'enthousiasmait plus que les autres. Un jour, on dit que Pie V portait sous ses vêtements une tunique de serge aussi grossière que celle des couvertures de chevaux. Marie-Baptiste glisse aussitôt un mot à l'oreille d'une sœur qui travaille près d'elle, et, dès que la récréation est achevée, toutes les deux vont trouver la sainte Mère et la supplient de leur permettre d'user de tuniques semblables à celle du pape. Elles trouvent la leur trop douce ; ce n'est que de la soie en comparaison. Thérèse répond qu'avant d'autoriser ce changement, elle veut être la première à le mettre à l'essai. En effet, elle se confectionne une tunique de ce genre ; elle la porte d'abord, non sans en souffrir, mais sans inconvénients sérieux, et elle donne à Marie-Baptiste, ainsi qu'aux autres sœurs, la permission désirée. L'épreuve générale fut moins heureuse et suivie de l'invasion de redoutables petits insectes. La sainte Mère qui rangeait, comme saint François de Sales, la propreté au nombre des petites vertus, n'avait pas prévu ce genre de mortification parmi les austérités du Carmel. Elle se mit donc en oraison pour demander au Seigneur de les délivrer de cette nouvelle plaie d'Égypte. Tandis qu'elle priait, les sœurs organisèrent une procession ; la croix en tête, elles se

dirigèrent vers l'endroit où leur sainte Mère était agenouillée, en chantant ce refrain :

*Pues nos dais vestido nuevo,
 Rey celestial,
 Librad de la mala gente,
 Este sayal (1).*

Thérèse aussitôt poursuivit, et, sur la même cadence et le même ton, improvisa trois couplets, ravissants dans le texte original. Elle exposait à Jésus, défenseur de ses filles que cette *gent incivile* troublait l'oraison, gênait la dévotion : elle réclamait une prompte délivrance. Notre-Seigneur l'exauça (2); mais d'autres inconvénients ayant résulté du poids de la bure, Thérèse fit reprendre les anciennes tuniques assez rudes déjà pour des femmes, et s'en souvint pour spécifier dans ses constitutions que les tuniques seraient de serge et la robe seule de bure.

Mille autres traits de ce genre nous laissent entrevoir cette petite famille de sœurs s'épanouissant dans la joie, dans une sainte liberté de l'âme, au milieu de ses mortifications continuelles. Mgr Alvaro de Mendoza remplissait à son égard, avec une bonté paternelle la charge qu'il avait acceptée, et Thérèse avait souvent le bonheur de recevoir ses visites. Un jour, durant leur entretien, Sa Grandeur montre à la sainte Mère un beau crucifix que l'on vient de lui offrir. C'est une œuvre d'art; le visage du Christ a une expression touchante qui pénètre l'âme de Thérèse; elle prie Mon-

(1) Puisque tu nous as donné ce nouveau vêtement, — O Roi du ciel, — Délivre d'une si mauvaise engeance — Nos tuniques de bure.

(2) Non seulement le Carmel d'Avila, mais tous les Carmels, malgré la grossièreté et la pauvreté des vêtements, jouissent depuis cette époque du privilège d'être exempts de « l'engeance incivile ».

seigneur de bien vouloir lui passer ce précieux objet pour qu'elle le présente aussi à la communauté. Monseigneur y consent. Thérèse remet le crucifix à ses filles, et, les laissant l'admirer à loisir, revient au parloir. Un instant après, des chants se font entendre. Thérèse écoute, surprise; Monseigneur prête l'oreille. On entr'ouvre une porte qui permet d'apercevoir le cloître intérieur et dans ce cloître les sœurs rangées en procession, la plus jeune portant en tête le beau crucifix, les autres chantant les litanies du saint nom de Jésus; seulement, au lieu de répondre aux invocations ordinaires: *Ayez pitié de nous*, toutes s'écriaient à l'envi: *Quedaos con nos! restez avec nous*. La sainte Mère rougit peut-être de l'indiscrétion de ses chères filles, mais Monseigneur fut si touché de la prière naïve des suppliantes qu'à l'heure même il leur fit don de son Christ. Et comme il y avait déjà d'autres crucifix dans le monastère, que l'un avait le nom de Jésus du pardon, un autre celui de Jésus du refuge, une petite novice, se jetant aux pieds de celui-ci, lui demanda comment il voulait être appelé. Jésus lui répondit au fond du cœur, et, Thérèse agréant la réponse, le crucifix de Mgr de Mendoza s'appela et s'appelle encore le Jésus de l'amour (1).

Aux jours de grande fête, la sainte Mère aimait à récréer ses filles d'une manière toute spirituelle et leur composait des cantiques de circonstance où la dévotion la plus aimable s'alliait aux profondes pensées de la foi. Devant la crèche, les Carmélites chantaient la pauvreté, la divine faiblesse du Tout-Puissant devenu petit enfant; elles recueillaient ses premières larmes.

(1) Traditions inédites. Ce crucifix est encore aujourd'hui dans le chœur de Saint-Joseph d'Avila. (*Annales du Carmel*, novembre 1879.)

elles écoutaient avec grande tristesse le bruit lointain des coups de fouet que, pour notre salut, il recevrait un jour (1). Ou bien elles se rejoignaient avec les pasteurs et leur donnaient raison de laisser là leurs méchants troupeaux pour aller garder l'innocent Agneau. A la Circoncision, elles adoraient le divin *Niño* qui vient pleurant pour nous appeler par ses cris. Elles lui promettaient de le suivre dans la voie du sacrifice et de lui donner beaucoup d'amour en échange de son sang répandu. Puis venaient d'autres solennités : on chantait le bonheur de la vêtue et de la profession, la gloire de l'humble novice, petite bergère devenue reine ; on chantait les délices du cloître, les douceurs de la pénitence, les tendresses de Jésus « qui nous met en prison pour nous délivrer et pour nous conduire par une vie heureuse à une bienheureuse éternité (2). »

Ainsi, de fête en fête, les jours passaient vite pour les solitaires de Saint-Joseph. On peut comprendre maintenant les naïves comparaisons de leur chapelain. Oui, ce petit monastère était bien la maison de récréation, la demeure de consolation du souverain Roi. Il n'avait nulle part d'âmes plus fidèles, plus pures et plus aimantes : il l'avait déjà confié à la sainte Mère ! « *Ma fille, c'est ici mon paradis de délices.* » Un autre jour, après complies, la très sainte Vierge apparut encore à Thérèse : elle enveloppa toutes les religieuses,

(1) *Pues, que le darán
Por esta grandeza ?
Grandes azoles
Con mucha cruexa.
O qué gran tristeza
Sera para nos.*

(POÉSIE, XXII, Vic. de la Fuente, t. I, p. 514.)

(2) Voir *Poésies de la Sainte*, Vic. de la Fuente, t. I, p. 501.

réunies au chœur, d'un doux regard de tendresse, puis, écartant les plis du manteau blanc dont elle était couverte, elle l'étendit sur leurs têtes en signe de protection. La sainte remerciait Dieu, bénissait Notre-Dame et continuait d'implorer leur secours, car, pour donner à son œuvre la stabilité nécessaire, pour perpétuer la ferveur de ces commencements, il lui restait à entreprendre un travail délicat et difficile : elle devait commenter la règle primitive et l'adapter par des constitutions spéciales aux nécessités particulières d'une communauté de femmes.

CHAPITRE XVI

Direction des âmes. — Les Constitutions.

Relations avec l'Ordre de Saint-Dominique.

Le Chemin de la Perfection. — Vie intérieure de la Sainte
à Saint-Joseph d'Avila.

La solitude, la contemplation, accompagnées du travail et du jeûne, formaient l'esprit du Carmel antique, du Carmel d'Élie et de saint Albert. Les Carmes étaient de vrais ermites et ne le cédaient ni pour l'oraison ni pour la pénitence à leurs admirables frères les Pères du désert. Thérèse ne devait rien changer à cette vie en la ressuscitant sur le sol d'Avila, mais lui donner de plus un but précis dont l'ancienne règle ne parlait point. Sous sa direction, un élément nouveau, le zèle de l'apostolat, allait transformer le fond de cette existence de recueillement et de prière, et tourner toutes les forces du Carmel renaissant à la conquête des âmes.

Il faut l'entendre elle-même expliquer à ses filles ce que Dieu demande d'elles sur ce point. « O mes sœurs en Jésus-Christ, aidez-moi donc à prier pour tant de pécheurs qui se perdent. C'est pour cette fin que le

Seigneur vous a réunies ici. C'est là votre vocation ; ce sont là vos affaires ; là doivent tendre tous vos désirs ; pour cela doivent couler vos larmes et se multiplier vos prières... Et quoi ! le monde est en feu. Les malheureux hérétiques voudraient, pour ainsi dire, condamner une seconde fois Notre-Seigneur, puisqu'ils suscitent contre lui mille faux témoins et s'efforcent de renverser son Église. Et nous perdrons notre temps!...

« Oui, quand je regarde ces grands maux, ce feu que les forces humaines ne peuvent éteindre (1) et qui va toujours s'accroissant, il me semble qu'il faut une armée d'élite à l'Église de Dieu, une armée prête à mourir, oui ; à se laisser vaincre, jamais. »

La Sainte se hâte d'expliquer sa pensée : elle ne prétend ni pour elle ni pour ses filles à la gloire de prendre place parmi l'armée d'élite qui sauvera l'Église de Dieu : c'est le privilège des hommes apostoliques, des prélats, des religieux, des saints. Mais les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila marcheront à la suite de ce bataillon d'honneur et le soutiendront de toute l'ardeur de leurs prières.

« Aidons, s'écrie la Sainte, aidons de cette manière les serviteurs de notre Roi. Mais, direz-vous peut-être, pourquoi nous presser ainsi de secourir ceux qui sont meilleurs que nous ? Mes filles, je vais vous en dire la raison. Je crois que vous ne comprenez pas encore assez tout ce que vous devez à Dieu pour vous avoir

(1) « Bien qu'on l'ait prétendu, remarque la sainte Mère, comme si c'était avec la force des armes que l'on saurait remédier à un pareil mal. » *Chemin de la Perfection*, chap. III, manuscrit de l'Escurial, publié par Vicente de la Fuente.) C'est à regret que nous abrégeons dans notre citation ce passage plein d'énergie.

débarrassées des affaires, des occasions dangereuses, du commerce du monde. C'est un grand bonheur. je vous l'assure, et les apôtres du Seigneur n'en jouissent pas : cela ne pourrait leur convenir, en notre temps moins que jamais. Ils doivent fortifier les faibles, encourager les petits. Les soldats seraient-ils braves sans capitaines? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils paraissent dans leurs palais et que quelquefois même ils agissent comme eux à l'extérieur. Or, pensez-vous, mes filles, que l'on ait besoin de peu de vertu pour traiter avec le monde, vivre dans le monde, s'occuper des affaires du monde, condescendre aux usages du monde, et rester en même temps, au fond du cœur, non seulement éloigné du monde, mais ennemi du monde, pour vivre sur la terre comme en exil, enfin pour être, non des hommes, mais des anges?

» Je vous en conjure, mes sœurs, continue Thérèse avec une ferveur croissante, je vous en conjure, travaillez donc à devenir telles que vous obteniez de Dieu de grandes grâces pour ses défenseurs. Si nous pouvons par nos prières contribuer à leur victoire, nous aurons, nous aussi, du fond de notre solitude, combattu pour la cause divine. A ce prix je m'estimerai heureuse des peines que m'a coûtées la fondation de ce petit monastère. »

La Sainte insiste encore; les effusions de son zèle des âmes et de son amour de Dieu s'écoulent dans des pages brûlantes qu'il faudrait citer entièrement. Elle veut que ses filles soient dévorées des mêmes ardeurs. Sans doute elle en fera de grandes contemplatives; mais voici sur quel degré absolu d'abnégation s'appuiera leur vie d'oraison.

« Ne vous imaginez pas, mes sœurs, qu'il soit inutile

d'être ainsi continuellement occupées à prier Dieu pour son Église. Je sais bien que pour certaines personnes c'est chose dure de ne point prier beaucoup pour elles-mêmes; et pourtant y a-t-il meilleure oraison que celle dont je parle? Peut-être craignez-vous qu'elle ne puisse servir à diminuer les peines que vous devez endurer en purgatoire : je vous réponds qu'elle est trop sainte et trop agréable à Dieu pour qu'il la laisse sans récompense. Après tout, si le temps de l'expiation doit être pour nous un peu plus long, eh bien! qu'il le soit. Et que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme, ou si je procure à mon Dieu une plus grande gloire par l'avancement spirituel de plusieurs? Méprisez, mes sœurs, des peines qui auront leur fin, dès qu'il s'agit de rendre quelque grand service à Celui qui a tant souffert pour l'amour de nous. »

Et résumant avec énergie ce qu'elle vient d'exposer longuement, Thérèse termine ainsi le chapitre où nous prenons ces extraits :

« Mes filles, voilà le but auquel vous devez rapporter vos désirs, vos pénitences, vos jeûnes. Le jour où vous cesseriez de les consacrer à ce que je viens de vous dire, sachez que vous ne feriez pas ce que Notre-Seigneur attend de vous et que *vous ne rempliriez pas la fin pour laquelle il vous a réunies au Carmel* (1). »

Ainsi donc il ne s'agit pas seulement de charmer, de réjouir le cœur de Dieu par une innocence, une simplicité, une fidélité parfaite, par des oraisons ferventes : à la pureté il faut joindre des expiations, à la prière le sacrifice, dans la prière même il faut re-

(1) *Chemin de la Perfection.*

noncer parfois aux joies, au repos de la contemplation pour supplier, conjurer le Ciel en faveur de ceux qui ne lui demandent rien et refusent de frapper à la porte du salut (1). Cette seconde fin de la vie du Carmel devait modifier jusqu'à sa forme extérieure, en accentuer du moins le côté austère, et la Sainte, en nous initiant au développement de ses projets, laisse voir quelle influence exerça sur elle le désir de contribuer, dans la plus large mesure possible, au triomphe de l'Église et à la conversion des pécheurs.

Au commencement, dit-elle, son intention n'était point qu'il y eût tant d'austérité ni de pauvreté dans la maison de Saint-Joseph ; mais, consternée des progrès de l'hérésie, elle résolut de ne rien négliger pour aider les prédicateurs et les théologiens à défendre l'Église de Dieu (2). Elle eut dès lors au moins l'idée générale des observances qu'elle pourrait adjoindre à la règle de saint Albert pour donner à la vie de ses Carmélites toute la perfection compatible avec la faiblesse de l'humanité. Cependant elle ne pressa rien : elle commença par où la sagesse humaine aurait terminé. Sans se poser en législatrice, sans formuler *à priori* des lois tirées de ses propres conceptions, elle mit d'abord à l'essai les coutumes qu'elle crut propres à réaliser ses desseins, et, sans se tracer d'autre programme que celui de la règle primitive, elle attendit que l'expérience lui apprît peu à peu quelle serait la manière la plus parfaite de le remplir, comment on le dépasserait même, sans excès et sans imprudence. Ce temps d'épreuve, durant lequel elle recevait chaque jour les confidences de ses filles, lui

(1) *Exclamations.*

(2) *Chemin de la Perfection.*

donna une connaissance profonde du cœur de la femme, de la femme religieuse, des besoins de l'âme vouée à une existence de renoncement, de séparation du monde et de mort à elle-même (1). Elle porta cette connaissance pratique aux pieds du Seigneur, elle l'approfondit dans l'oraison, et, la sagesse divine remplissant son intelligence (2), l'inspiration surnaturelle (3) compléta ses lumières acquises. Ainsi s'élabore dans le sanctuaire de son cœur, entre Dieu et elle, ces admirables constitutions « dont la doctrine a été sans aucun doute révélée du Ciel (4). »

La règle primitive donnée par le saint patriarche Albert aux ermites de la montagne d'Élie n'est qu'un court résumé des grands préceptes monastiques sur la pauvreté, la chasteté, l'obéissance ; elle leur donne pour tutelle la solitude et le silence et y joint ces trois points qui forment le caractère propre de l'Ordre (5) :

1° « Que les religieux demeurent dans leurs cellules ou près d'elles, méditant jour et nuit la loi de Dieu et veillant en oraison, à moins qu'ils ne soient employés à d'autres justes occupations. » Voilà pour la prière.

2° « Depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'au jour de Pâques, les religieux jeûneront tous les jours, excepté les Dimanches, à moins que la maladie ou une autre cause légitime ne donne sujet de laisser le jeûne, parce que la nécessité n'a point de loi. Ils ne mangeront jamais de viande, si ce n'est pour

(1) Vicente de la Fuente, t. I, p. 281.

(2) Grégoire XV : Bulle de canonisation.

(3) L'inspiration surnaturelle accordée à la Sainte pour ses écrits a été relevée et affirmée par les Auditeurs de Rote. (*Boll.*, n° 4169.)

(4) Yepes.

(5) C'étaient précisément ces trois points que la Mitigation avait altérés. (Voir chap. XII.)

remédier à quelque maladie ou faiblesse. » Voilà pour la pénitence.

3° Enfin la règle prescrit le travail des mains, travail incessant comme la prière. Elle propose aux solitaires du Carmel l'exemple de saint Paul travaillant de jour et de nuit « Travaillez en silence, dit-elle, ce chemin est bon et saint, suivez-le. »

Après divers conseils sur l'humilité, l'esprit de foi, de mortification, sur la correction des fautes et la récitation de l'office canonial, la règle se termine par ces paroles : *Nous avons brièvement écrit ces choses, ordonnant la forme de votre manière de vivre, et si quelqu'un fait davantage, Dieu l'en récompensera lorsqu'il viendra au jugement du monde. Usez pourtant de discrétion, qui est la règle des vertus.*

Ces derniers mots laissaient donc un vaste champ ouvert devant notre Sainte. Elle l'explora en Maîtresse spirituelle et en Mère. L'indult de 1562, par lequel Pie IV avait approuvé la fondation de Saint-Joseph, l'autorisait aussi à rédiger des constitutions pour sa maison et lui donnait tout pouvoir d'ajouter à la Règle ou même de changer, de transformer ce qu'elle jugerait opportun au bien du monastère. Usant enfin de ce droit, elle écrivit son petit chef-d'œuvre, le moins connu du monde et le mieux apprécié de ses filles : *Les Constitutions des religieuses carmélites.*

Il ne conviendrait point de soulever ici le voile dont la famille spirituelle de notre Sainte a toujours soigneusement recouvert son plus cher trésor. Les constitutions sont au Carmel un héritage patrimonial que l'on ne partage pas avec la foule, même avec une foule pieuse (1). Thérèse engageait la première ses

(1) Don Vicente de la Fuente a publié le texte espagnol de ces constitutions dans son recueil complet des *Ecrits de sainte Thérèse*.

religieuses à s'abstenir de révéler au parloir ou par correspondance les usages de leur vie intime. « Évitez, leur dit-elle, de donner de vous une opinion que l'on ne doit pas avoir. Si le monde savait que vous faites telle ou telle chose, il vous prendrait pour des saintes. Et qu'y gagneriez-vous ? » Nous dirons seulement que ces constitutions portent l'empreinte de son grand et large esprit non moins que de ses désirs de haute perfection. Rien de superflu ni de minutieux, rien de vague ni de théorique. Tout est pratique, tout marche droit au but : la fidèle observance des préceptes fondamentaux de la règle, les vœux religieux, la prière, la pénitence, le travail. L'ordre à observer dans les choses spirituelles est statué en premier lieu : le règlement quotidien partage la journée en une suite d'exercices heureusement combinés qui mènent la Carmélite de l'oraison à l'action, de l'office divin au labeur des mains, depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Puis, pour le temporel, la rigueur de la pauvreté, la bure, la serge, l'étamine qui doivent être employées aux différentes parties du vêtement, la paille du lit, les draps de laine ; pour la clôture, les grilles sévères connues de ceux qui fréquentent les parloirs du Carmel ; ensuite les devoirs des sœurs les unes envers les autres, l'union intime, cordiale, sans liaisons particulières, la tendre charité envers les malades ; le respect dû aux supérieurs ; la répartition des emplois, des charges les plus humbles, comme le balayage dont la Prieure aura la première part : tout est prévu, réglé

rèse. Nous ne croyons pas devoir reproduire ni même résumer ici le travail qu'il leur a donné comme préliminaire, les questions traitées avec son érudition habituelle n'intéressant qu'un nombre restreint de lecteurs.

en détail. La sainte Mère prend ses filles à leur réveil et les mène d'heure en heure jusqu'à la dernière, sans leur laisser d'autre soin que celui de l'écouter et de lui obéir. Ajoutons que, dans le texte primitif des constitutions, Thérèse introduisit trois points qu'elle abandonna lorsque l'expérience lui en eut appris les inconvénients, ou sur l'ordre de ses supérieurs. Elle fixait à treize le nombre des religieuses de son monastère; elle dut le porter plus tard à vingt (1). Elle ne voulait point de sœurs converses : elle reconnut qu'il était impossible de s'en passer, mais ne permit alors que d'en recevoir deux ou trois. Enfin elle défendait que l'on possédât jamais de revenus : et nous verrons comment elle dut sacrifier à ce sujet ses vues personnelles, ses ardents désirs, pour se soumettre à la décision de graves théologiens.

Mgr Alvaro de Mendoza examina le travail de la Sainte dès qu'il fut achevé : il l'approuva sans restriction et le soumit à son tour au Saint-Siège. Pie IV l'approuva de même (2), laissant toutefois à notre Sainte la liberté d'y mettre la dernière main, si elle le jugeait nécessaire. On observa dès lors ces constitutions à Saint-Joseph, ou plutôt on continua de suivre leurs ordonnances, puisqu'elles n'étaient que la formule des usages établis depuis la fondation.

Ce n'était pas encore assez pour la sollicitude maternelle de Thérèse. Le cadre extérieur de la vie régulière tracé par les constitutions, il lui restait à développer

(1) Le P. Général Jean-Baptiste Rubeo, dans ses premières lettres patentes accordées à la Sainte en 1567, dit vingt-cinq au lieu de vingt.

(2) *Las aprobo el Padre Rossi cuando estuvo en Avila, etc., pero antes las habia aprobado ya Papa Pio IV en 1565.* — Vic. de la Fuente, t. I, p. 252. — *Boll.*, n° 370. — *Bull. Carmel.* t. II, const. XX.

dans l'âme de ses filles l'esprit intérieur du Carmel, et, en les laissant toutes sous le régime uniforme de la communauté, à tenir compte des attraits particuliers de chacune pour leur faciliter, suivant leurs aptitudes, le chemin de la perfection. Ce devait être l'œuvre de la direction intime, reçue aux pieds de la Sainte, dans sa petite cellule où, l'une après l'autre, les Carmélites venaient épancher leurs cœurs. Mais, bien que la communauté fût peu nombreuse, les exercices conventuels, le travail, les heures de silence obligatoire rendaient trop rares, au gré des sœurs, leurs entretiens avec la Sainte. Elles la supplièrent de composer un livre qui resterait toujours entre leurs mains et qu'elles pourraient consulter à chaque moment dans leurs nécessités spirituelles. Thérèse avoue qu'elle ne se rendit pas sans effort à leur demande ; il lui en coûtait d'écrire : elle ne le faisait qu'à la dérobée, dans ses rares moments de loisir, soupirant après sa quenouille tout le temps qu'elle tenait la plume. « Cela m'empêche de filer, » dit-elle avec une expression pleine de regrets. Heureusement les théologiens vinrent en aide aux Carmélites.

Après s'être dévoués à la fondation de Saint-Joseph, les Pères Dominicains avaient continué leurs rapports de charité avec notre Sainte.

Le P. Balthazar Alvarez ayant quitté Avila, Thérèse remit la direction de son âme entre les mains du vaillant P. Dominique Bañez, son défenseur de la junte. Le P. Bañez atteignait alors, avec la maturité de l'âge(1), cette plénitude de vie où les dons de la nature

(1) Il était né à Medina del Campo, le 29 février 1528; entré dans l'Ordre de Saint-Dominique à l'âge de dix-neuf ans, il avait prononcé ses vœux solennels le 3 mai 1547. (Voir *Santa Teresa y el P. Bañez*, par le P. Paulino Alvarez.) « Dominique Bañez

et de la grâce, développés par le travail et l'épreuve, entrent dans une harmonie parfaite et donnent à une nature supérieure sa physionomie propre, son caractère définitif. Thérèse trouvait en lui ce qu'elle aimait tant à rencontrer ensemble : un savant et un saint. Aux labeurs de sa jeunesse studieuse avait succédé, depuis son entrée dans la famille dominicaine, une application constante, exclusive à l'étude de saint Thomas. Non content de se pénétrer des enseignements du Maître, glorieux d'être son disciple, heureux d'être son frère, il vivait avec lui dans une véritable intimité, abîmé dans « les mystères de cette doctrine où, lors même qu'il n'a pas prévu », l'Ange de l'École « a tout dit (1). »

Grand théologien, le P. Bañez était de même grand religieux, humble, fervent, austère jusqu'à l'héroïsme, homme de contemplation et d'action. Dès que Thérèse fut entrée en rapports spirituels avec lui, sa satisfaction alla, dit-elle, jusqu'à l'enchantement (2) et s'accrut à mesure qu'elle le connut davantage. Il sut bientôt, dit-elle encore, lui faire trouver bon et lui faire vouloir tout ce qu'il voulait lui-même (3).

est historiquement l'une des grandes figures d'une époque féconde en illustres théologiens. D'une part, son attachement déclaré pour saint Thomas sur qui il avait concentré ses veilles et l'éclat d'un enseignement prolongé depuis plus de trente ans dans la principale chaire de Salamanque, d'autre part la sévérité de ses mœurs et la dignité de sa vie, tout lui assurait une prépondérante influence. Pour son éloge il suffit d'un témoignage, c'est celui d'une femme que l'Église honore comme un Docteur dans les plus hautes voies de la théologie mystique ; sainte Thérèse, si prudente dans ses choix, l'avait pris pour confesseur et déclarait qu'elle était comme fascinée par lui. » (*Bañez et Molina*, par le P. Th. de Régnon. S. J., p. 80.)

(1) P. Lacordaire : *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin*.

(2) *No se en que ha de parar este encantamiento*. Je ne sais où finira cet enchantement. — Lettre du P. Bañez.

(3) Même lettre.

La Providence, attentive à lui ménager aux heures opportunes les secours dont elle avait besoin, donnait à notre Sainte, avec le P. Bañez, un nouveau genre de direction. Témoin respectueux des merveilles de Dieu, le Père s'appliquait à la tenir dans l'humilité de l'action de grâces, mais la protégeait avec toute l'autorité de sa science contre le moindre retour vers ses alarmes passées. Ce fut le premier bienfait, et pour elle le plus grand, de ce Père de son âme ; mais pour nous, il fit mieux encore. Un autre religieux dominicain, le P. Garcia de Toledo, partageait avec le P. Bañez la confiance de Thérèse : l'un et l'autre comprirent de même à son égard les desseins de Dieu. Parmi les talents que le Souverain Maître lui avait confiés et dont il lui demanderait compte un jour, pouvait-on mettre en oubli la force et l'élévation de son intelligence, la délicatesse et la profonde perspicacité de son esprit servi par cette gracieuse simplicité du langage que nul n'a possédée comme elle ? Et ces inspirations surnaturelles, la direction reçue d'en haut, les clartés mystérieuses que Dieu versait en son âme à certaines heures, devaient-elles ne servir qu'à elle seule ? N'étaient-ce pas là de ces *gratiæ gratis datæ* dont le privilège confère l'obligation d'en user pour le bien d'autrui (1) ? Tel fut le sentiment des frères de saint Thomas. Le P. Ybañez avait eu déjà l'honneur de mettre une première fois la plume entre les mains de la Sainte ; le P. Garcia lui ordonna de la reprendre et lui enjoignit, au nom de l'obéissance, de compléter la relation de sa Vie (2) par

(1) *Acta canonizationis*. — *Boll.*, n° 1236.

(2) Les *Bollandistes* eux-mêmes ont fait honneur au P. Garcia de Toledo de la seconde rédaction de *la Vida* en disant qu'elle avait été écrite par son ordre. Vicente de la Fuente prouve que

le récit de la fondation de Saint-Joseph. Ce travail achevé, le P. Bañez lui en demanda un autre (1) : un écrit résumant les conseils qu'elle donnait chaque jour à ses filles sur l'oraison et les vertus religieuses. Instruites du désir du P. Bañez, les Carmélites de Saint-Joseph ne laissèrent plus de repos à leur mère, et, à force d'instances, elles furent exaucées. Sans plus de recherches ni de méthode qu'elle n'en avait mis à

le P. Garcia fit simplement compléter le premier manuscrit par le détail des événements relatifs à la fondation, et ce fut l'Inquisiteur don Soto de Salazar qui engagea la Sainte à composer le livre que nous possédons aujourd'hui. (Voir note 2, p. 109 de ce volume.) Cet inquisiteur vint à Avila, en l'année 1565. Ceux qui refusaient encore de reconnaître les opérations de la grâce dans les voies surnaturelles de la Sainte la renvoyaient toujours à l'Inquisition. L'Inquisition, disait-on, y verrait plus clair que les théologiens. Thérèse, loin de fuir la lumière, la cherchait partout. Dès qu'elle apprit l'arrivée de don Soto de Salazar, elle courut d'elle-même se soumettre au jugement de l'un des représentants de ce grand tribunal qu'elle ne pouvait craindre, puisqu'elle se sentait prête à mourir mille fois pour la moindre des vérités de la foi. « L'inquisiteur vint me voir, raconte-t-elle; je lui expliquai tout. Il me répondit qu'il ne voyait rien là-dedans qui regardât son office, puisque tout ce que j'avais vu et entendu m'avait toujours affermi de plus en plus dans la foi catholique et augmenté en moi le désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Cependant, comme il s'aperçut que j'étais fatiguée par tant de craintes que j'avais eues, il me conseilla d'écrire une relation complète de ma Vie et de mon oraison, sans rien excepter, et de soumettre le tout au P. Maître Jean d'Avila, si entendu en pareille matière: je pourrais, me dit-il, me reposer entièrement sur son avis. Je le fis, j'écrivis ma Vie et mes péchés. Le P. Maître, après avoir lu, me répondit et me consola beaucoup. » V^e Relation. 1575. Le manuscrit ne put être remis à Jean d'Avila que plusieurs années après sa rédaction. Le P. Garcia de Toledo, frère du grand-duc d'Albe, Ferdinand d'Alvarez, en prit une copie pour sa belle-sœur, la duchesse Marie Henriquez.

(1) La Sainte dit qu'elle écrivit ce nouvel ouvrage « *con licencia del Padre Bañez.* » Il nous semble probable, dirons-nous avec Vicente de la Fuente, qu'elle reçut plus qu'une permission : il fallut un ordre pour la décider à écrire.

écrire sa Vie, Thérèse composa, sous le titre de *Chemin de la Perfection* (1), un autre chef-d'œuvre de bon sens et de doctrine. Peut-être y a-t-elle semé moins de traits brillants que dans son premier travail : le ton demeure toujours simple comme celui d'un entretien intime, et elle reste encore mieux à la portée de tous dans ses expressions comme dans ses pensées. La raison de cette différence est facile à saisir. Ce n'est plus l'essor de l'aigle qu'il s'agit de peindre, c'est l'itinéraire qu'il faut tracer au jeune oiseau à peine sorti du nid. On chemine donc humblement à travers la vallée ; peu à peu on élève les regards vers le sommet de la montagne ; mais, à chaque pas, la mère prudente et tendre montre le piège caché ici, le précipice qui s'ouvre là, le mirage trompeur qui pourrait séduire plus loin. Puis elle encourage, elle délasse, elle vous prend dans ses bras pour vous remettre dans ceux de Dieu et l'on marche avec elle sans fatigue, sans ennui, sûr d'arriver au but. Le génie des saints est le seul

(1) *Le Chemin de la Perfection* a été écrit aussi deux fois par la Sainte : la première à Saint-Joseph d'Avila, entre 1562 et 1566, la seconde quelques années plus tard. Le premier original se conserve à l'Escurial, le second au monastère des Carmélites de Valladolid. Nous citerons le plus souvent ce second exemplaire dont le P. Bouix a donné la traduction française. Don Vicente de la Fuente a préféré l'exemplaire de l'Escurial, surtout, dit-il, parce qu'il n'a jamais été publié, et il le complète par des notes additionnelles prises sur le manuscrit de Valladolid. — La double édition, si complète et si intéressante, de don Francisco Herrero y Bayonna, met en regard non seulement les deux textes, mais encore le premier manuscrit de la Sainte reproduit par la photo-lithographie avec ses propres caractères et ses moindres détails. La Sainte Mère ayant corrigé elle-même quelques copies de son livre, faites sous ses yeux ou avec son autorisation, don F. Herrero a eu l'heureuse pensée de mettre en note ces différentes corrections chaque fois qu'elles présentent une légère variante avec le texte de l'Escurial ou de Valladolid.

qui sache ainsi se dépouiller de ses ailes pour se faire le guide familier de ceux qui ne pourraient suivre son vol.

Le *Chemin de la Perfection* ne s'adressait donc, dans la pensée de la sainte Mère, qu'aux Carmélites de Saint-Joseph (1). De là cette simplicité, cet abandon (2) si naturel d'une mère avec ses enfants. Elle ne songe guère à voiler les petites misères encore possibles au fond du cloître : tout se traite en famille, sans flatterie et sans faiblesse. Si le mal qu'elle signale n'existe point, elle en prévoit la tentation, parce qu'elle y a été exposée, et parce qu'elle n'a pas su s'en défendre. Elle éclaire ses chères filles ; elle les arrache aux vaines illusions d'une vertu superficielle ; elle brise les derniers fils de l'amour-propre. Ardente mais surtout profonde, tendre mais plus encore solide doit être la piété des Carmélites. Voilà le fond de son livre.

D'abord elle persuade ses filles du néant des joies périssables dont elle exige le sacrifice : « Tout passe, leur redit-elle sans cesse après se l'être dit tant de fois à elle-même. Quelle folie de nous attacher à ce qui demain ne sera plus ! Nous n'avons que deux heures à vivre, et puis après quelle récompense ! La vie, c'est une nuit à passer dans une mauvaise hôtel-

(1) La Sainte écrivit le *Chemin de la Perfection* pour elles seules. Mais si ses écrits prescriptifs, les *Constitutions* et la *Manière de visiter les Couvents*, n'intéressent que les âmes religieuses, ses œuvres de doctrine et d'ascétisme ont un intérêt immense même pour les hommes qui vivent dans le monde, ils peuvent les lire, et les lisent en effet avec un grand profit. (V. de la Fuente, t. I, p. 301.)

(2) « Quel écrit décousu ! dit-elle au commencement d'un chapitre. C'est à vous la faute, mes sœurs, puisque vous me l'avez demandé. Lisez-le comme vous pourrez, ainsi que moi je l'écris comme je puis, sans rien effacer, si mal que ce soit. » (*Manuscrit de l'Escurial.*)

lerie, voilà tout. O mes filles, ne désirons point vivre à notre aise. Nous sommes bien ici. Qu'elle sera consolante la mort de ceux qui auront fait en ce monde pénitence de leurs péchés! »

Et de la vanité des choses terrestres, la Sainte arrive bien vite à peindre les divines réalités du bonheur éternel. Sa ferme raison la préserve des excès que Bossuet stigmatisera énergiquement plus tard et contre lesquels il invoquera le propre témoignage de Thérèse. Si elle accepte et fait accepter toutes les immolations, les souffrances même du purgatoire, pour procurer plus de gloire à Dieu, elle s'arrête à cette dernière limite : jamais elle ne s'égare dans le faux mysticisme qui prétend rendre l'âme indifférente à son propre salut. Elle tient le paradis ouvert sur la tête de ses Carmélites ; elle les presse d'y plonger leurs regards afin de supporter les fatigues de la route, et de penser souvent à l'heure qui les réunira à leur Bien-Aimé.

« O mes filles, s'écrie-t-elle, qu'il sera doux pour nous à l'heure de la mort de voir que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé par-dessus toutes choses ! Avec quelle confiance nous pourrions nous présenter devant lui, sûres d'entendre de sa bouche un arrêt favorable ! Quel bonheur de penser que nous n'allons pas à une terre étrangère, mais dans notre véritable patrie, puisque c'est celle de l'Époux céleste que nous aimons tant et de qui nous sommes tant aimées ! »

Les fondements de la vie spirituelle ainsi solidement posés, la sainte Réformatrice édifie sur cette base les vertus religieuses de la pauvreté, de l'obéissance, de l'humilité, de la mortification ; elle leur donnera comme soutien l'oraison, comme couronne-

ment la charité. Avec quelle merveilleuse expérience du cœur humain et quel aimable talent de moraliste, elle dénonce ici les moindres faiblesses de la pauvre nature; avec quelle prudence elle les poursuit au fond de leurs derniers retranchements; avec quelle sagesse et quelle force elle les immole! Il ne faut rien de petit, rien d'étroit dans l'âme de ses chères filles. Si le monde veut leur rappeler le souvenir de ses bagatelles, on saura lui répondre : ce n'est point pour s'occuper de telles choses que sont réunies en leur monastère les Carmélites d'Avila. Si les angoisses de la pauvreté les tourmentent, elles diront : « Moins on a de trésors, moins on a de soucis », et elles s'abandonneront joyeuses entre les mains de Celui qui, maître absolu des richesses et de leurs possesseurs, saura bien envoyer l'aumône au moment nécessaire. Elles prendront garde d'avoir jamais rien de superflu. « La pauvreté, mes filles, leur dit la sainte Mère, la pauvreté, c'est notre blason : conservons-le donc intact et que chez nous tout y réponde, nos demeures, nos vêtements, nos désirs, nos pensées. L'honneur d'un pauvre est d'être véritablement pauvre. Gardez-vous de bâtir jamais de vastes édifices. Rappelez-vous sans cesse que tout doit tomber au jour du jugement. Or, conviendrait-il que la maison de quelques pauvre religieuses fit grand bruit en s'écroulant? Les vrais pauvres n'en doivent pas faire. »

Quant à l'obéissance, on l'observait si parfaitement à Saint-Joseph que Thérèse prétend ne l'avoir pas connue avant que ses filles lui aient appris comment on la pratique; il est donc inutile de la leur recommander. Aussi, la Sainte n'en dit qu'un mot : « L'obéissance voit Dieu dans le supérieur et se soumet sans réserve à ce qu'il commande. Une âme qui, liée par

vœu à l'obéissance, négligerait d'accomplir parfaitement son vœu, demeurerait en vain dans un monastère. Jamais elle ne deviendra contemplative, jamais elle ne s'acquittera bien des devoirs même de la vie active. »

La mortification s'imposait à chaque instant sans qu'il fût nécessaire de la rechercher ; au chœur, au réfectoire, au fond de la cellule, du matin jusqu'au soir, même durant la nuit, on ne rencontrait qu'elle sur la dure paillasse, sur les bancs de bois, à la table grossière, et encore se plaignait-on souvent de ne pas souffrir assez. Mais, après ces premières ferveurs, serait-il surprenant que la nature défaillante essayât un jour ou l'autre de ressaisir ses droits ? Thérèse ne peut le lui permettre. Il serait beau de voir une Carmélite de Saint-Joseph amie de ses aises ou préoccupée d'un soin excessif de sa santé ! Elle connaît, la sainte Mère, le poids des infirmités, elle sait ce que c'est que de traîner un corps languissant, fiévreux, mais elle sait aussi, par expérience, qu'à moins de maladies sérieuses, le meilleur des remèdes, c'est de peu se soucier de ces misères physiques et de les porter vaillamment. Elle a recouvré plus de forces qu'elle n'en avait jamais eu, depuis qu'elle a mis de côté les ménagements en apparence si nécessaires à son tempérament débile. Ses filles jouissent d'une santé meilleure que la sienne. Elle ne leur demande donc rien d'impossible quand elle les exhorte à supporter sans se plaindre de légères indispositions. Du reste, sa prudence non moins que sa tendresse maternelle indique ici comme partout le juste milieu qu'il faut suivre : « Ce serait, mes sœurs, une imperfection de vous plaindre pour des maux sans importance. Si vous pouvez les endurer sans en parler, faites-le. Considérez

que vous êtes ici en petit nombre. Si vous vous aimez et si vous avez de la charité, il suffirait qu'une d'entre vous prit la mauvaise habitude de se lamenter de ses souffrances pour causer beaucoup de peine aux autres. Je vous le demande donc, mes filles, supportez sans rien dire vos petites incommodités. Ce n'est rien; souvent ce n'est qu'un jeu de l'imagination. Tantôt elles s'en vont, tantôt elles reviennent. Si vous commencez à en parler, vous ne finirez jamais. Plus on donne au corps, plus il demande; il trompe la pauvre âme et l'empêche d'avancer dans la vertu. Quant à celle qui est vraiment malade, elle doit le dire et prendre ce qui est nécessaire. Si elle est affranchie de l'amour-propre, elle ressentira tant de peine de toute espèce de soulagements qu'il n'y a pas à craindre qu'elle les prenne sans nécessité ni qu'elle se plaigne sans sujet. »

Thérèse estime avec raison cette pénitence la meilleure de toutes : souffrir quelque chose pour Dieu seul sans que personne le sache, vaincre son corps, s'affranchir de la crainte de la mort et de la perte de la santé. C'est mettre à terre un lourd bagage et rendre sa marche bien plus légère et bien plus rapide; mais ce n'est pas assez pour la vraie Carmélite. Elle doit de plus sourire aux occasions continuelles de pratiquer la mortification qui se présentent sur son chemin, ramasser avec un grand amour les moindres croix dont la vie est semée. Elle aura sans cesse devant les yeux l'exemple de ses Pères, les ermites du Carmel. Elle les verra endurent le froid, la faim, la chaleur, l'isolement. Étaient-ils de fer? se dira-t-elle. Non, pas plus que moi : et elle essaiera de suivre leurs traces. Préférant néanmoins les pénitences de règle à toutes les autres, elle prendra garde de s'exposer par des macé-

rations excessives à s'affaiblir et à se rendre incapable de supporter ensuite les austérités régulières. Elle s'appliquera surtout à la mortification intérieure. Sur ce point la sainte Mère admet bien moins encore les ménagements. Elle parle sans détour à ces cœurs généreux, capables de l'entendre et de lui obéir : « Mes filles, si vous voulez être de vraies religieuses, les amies intimes de Notre-Seigneur, il faut que votre vie ne soit qu'un martyre. Ayons donc le courage de nous dire une bonne fois que nous sommes venues ici souffrir pour Jésus-Christ, et non nous réjouir. Renonçons en tout à notre satisfaction, habituons-nous à vaincre les désirs de la nature, jusqu'à ce que le corps soit entièrement assujéti à l'esprit. Quand on sait ainsi rompre sans cesse sa volonté, on arrive, sans s'en douter, au comble de la perfection. »

L'amour-propre, le désir des prééminences sont foulés aux pieds avec la même énergie. Thérèse s'indigne contre les âmes imparfaites qui voudraient allier au service de Dieu les intérêts de leur honneur. Une Carmélite orgueilleuse, ambitieuse ! Cette seule pensée fait frémir la Sainte ; sa tendresse de mère devient craintive devant un tel péril ; elle jette les hauts cris : « Il n'est point de poison, mes filles, qui tue aussi promptement le corps que l'orgueil ne tue la perfection dans une âme. Et ne dites pas que je vous parle là de petites choses qui sont naturelles à tout le monde. Oh ! non ! gardez-vous de les traiter avec cette légèreté. Il n'y a rien de petit quand le danger est aussi grand. » Point d'honneur, examens de l'amour-propre, recherche d'une charge, d'un emploi, toutes ces orgueilleuses misères seront absolument bannies de Saint-Joseph d'Avila. Thérèse ne veut pas entendre de propos tels que ceux-ci : j'avais raison, on a eu tort.

« Il faut les fuir, dit-elle, de mille lieues, car, si on fléchit tant soit peu devant l'instinct naturel qui nous porte à dominer les autres, on le verra bientôt grandir comme l'écume au rivage des mers. » La tentation peut se présenter, elle est même inévitable. Que faire ? Se jeter du côté opposé, demander à la Prieure les emplois les plus humbles, pratiquer des actes mortifiants, ne jamais s'excuser devant un reproche, qu'il soit mérité ou non.

Voilà le côté austère de la perfection exigée par la Sainte : pauvreté, obéissance, mortification, abnégation poussée jusqu'à l'héroïsme, non dans ces actions d'éclat qui ne coûtent qu'un moment d'élan, mais dans ces mille détails obscurs, ignorés, de la vie quotidienne, où le renoncement devient un perpétuel martyre, d'autant plus douloureux qu'il est plus intime. Comment soumettre la nature à une aussi dure contrainte ? Une tristesse mortelle n'envahira-t-elle point les jeunes cœurs, chargés, au printemps de leur existence, d'un pareil fardeau ? Non, car ce fardeau, c'est celui du bon Maître, il est toujours léger pour ceux qui le portent avec amour. Thérèse n'y ajouta rien : ses avis, ses règlements, ses *Constitutions*, ne sont que l'application généreuse des *conseils* de l'Évangile. Par la voie de ces grandes et fortes vertus, elle conduit ses filles au bonheur promis à ceux qui seront pauvres, humbles, doux, immolés ici-bas, forts contre le monde et contre eux-mêmes, altérés, affamés de la justice parfaite, à ceux qui seront persécutés ou qui souffriront volontairement pour la gloire de son nom.

La promesse divine s'accomplissait à la lettre dans le petit Carmel de Saint-Joseph. Cette vie si pénitente, si dure, était une fête continuelle. L'amour de Jésus dilatait les cœurs et y versait des flots de joie. L'orai-

son dédommageait de tous les sacrifices : on y puisait le courage de se vaincre et on y trouvait encore sa récompense après avoir vaincu. La Sainte, avec l'autorité de sa longue expérience, frayait à ses filles le chemin qu'elle connaissait mieux que personne. Elle les menait doucement de la méditation ordinaire aux premiers degrés de la contemplation, attentive à suivre et non pas à prévenir les attraites de la grâce au fond de chacune de leurs âmes. Elle savait se mettre à la portée de toutes. Comme une mère, près d'un berceau, bégaye les premiers rudiments de la parole humaine, pour les faire prononcer à son petit enfant, ainsi Thérèse balbutiait d'abord à l'oreille de ses jeunes novices les accents les plus humbles de la prière. Les voyait-elle affligées de quelque difficulté, découragées par un moment de sécheresse : « Mes filles, leur disait-elle, sachez-le bien, vous pouvez, sans être contemplatives, devenir très parfaites, si vous vous acquittez fidèlement de vos devoirs. Vous devez toutes vous appliquer à l'oraison ; mais vous n'y recevrez pas toutes les mêmes faveurs. Celle qui en recevra le moins pourra cependant surpasser les autres en mérite, parce qu'elle aura plus travaillé à ses dépens. Le Seigneur la traite comme une âme forte et il joindra aux félicités de l'autre vie les consolations qui lui manquent en celle-ci. Sainte Marthe était une sainte, quoiqu'on ne la dise pas contemplative. Et peut-on souhaiter quelque chose de plus que de ressembler à cette bienheureuse qui mérita de recevoir tant de fois dans sa maison, Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui donner à manger, de le servir, de s'asseoir à sa table et de goûter au même plat. Si elle eût été dans les transports comme Madeleine, il n'y aurait eu personne pour préparer le repas de Jésus.

Eh bien ! pensez que le Carmel est la maison de sainte Marthe... Soit par la contemplation, soit par l'oraison mentale ou vocale, soit en assistant nos sœurs malades ou dans les autres offices de la maison, si vils qu'ils puissent être, nous servons toujours l'hôte divin qui daigne loger et se reposer chez nous. »

Quelquefois elle leur confiait les épreuves de sa vie passée, pour mieux les consoler de leurs propres peines (1). On devine quel courage retrouvaient les novices, quand la sainte Mère leur avouait simplement qu'elle n'avait pu méditer, si ce n'est en lisant, durant plus de quatorze ans. Notre-Seigneur les traitait du

(1) Elle leur racontait aussi sans doute ses petits actes de vertu si naïvement exposés au chapitre xxxi de sa *Vie*. Durant son noviciat et après, elle avait, « avec beaucoup d'autres imperfections, » celle de savoir très peu les rubriques du bréviaire, le chant et le cérémonial du chœur : les plus petites novices auraient été capables de lui donner des leçons. « Mais je me gardais bien, dit-elle, de leur demander ce que je ne savais pas, de peur de leur faire connaître mon ignorance, et le prétexte du bon exemple que je leur devais ne manquait pas de venir au secours de ma vanité. Dès que Dieu eut commencé à m'ouvrir les yeux, je changeai de conduite. Lorsque j'hésitais tant soit peu sur des choses que je savais, j'interrogeais les plus jeunes. Je chantais mal aussi, à moins d'avoir étudié d'avance. J'en étais bien fâchée, non de peur de faire des fautes en présence de Dieu, ce qui aurait été bien, mais à cause des personnes qui m'écoutaient, et cette vanité me troublait de telle sorte que je chantais encore plus mal que je ne savais. Enfin, je pris mon parti. Il m'en coûta beaucoup au commencement, ensuite je le fis volontiers. Encore un de mes riens. Voyant toutes mes sœurs faire des progrès et moi rester en arrière, je m'avisai de ce petit exercice d'humilité : je pliais en secret leurs manteaux, lorsqu'elles étaient sorties du chœur. Elles le découvrirent, je ne sais comment, ce qui ne me contraria pas peu, car ma vertu n'allait point jusqu'à vouloir être aperçue, non par humilité, mais pour ne point faire rire de moi. O mon Sauveur, que je suis honteuse de vous avoir tant offensé, et de n'avoir à compter en bien que des grains de sable, encore enveloppés de misères ! »

reste avec moins de rigueur. L'oraison était presque toujours pour elles le pain délicieux dont on ne se rassasie jamais, et Thérèse n'avait souvent qu'à modérer et diriger leurs ardeurs. Elle leur prescrivait alors de s'attacher aux sujets de méditation les plus simples. « Les paroles de l'Évangile, disait-elle, portent plus au recueillement que les ouvrages les mieux écrits. » Dans l'Évangile encore elle choisissait de préférence le *Pater*, car « il y aura toujours un grand avantage à établir son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jésus lui-même. Si notre faiblesse n'était si grande, notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres manières de prier ni d'aucun livre de méditation. »

Et joignant aussitôt l'exemple à la leçon, la Sainte commence à réciter avec ses filles ce divin *Pater*. Chaque mot reçoit un commentaire simple, lumineux comme la parole du bon Maître. Thérèse s'identifie aux pensées, aux désirs du Sauveur, lorsqu'il apprit aux hommes *sa prière* ; elle se tient près de lui, en sa compagnie. Elle amène au pied de ce docteur indulgent, de cet excellent ami (1), avec ses Carmélites, toutes les âmes désireuses de bien dire chaque jour l'oraison dominicale. Elle leur enseigne d'abord à prier avec Jésus, ce qui est la seule vraie manière de bien prier. Elle recommande la confiance, l'abandon, « car les anges, gardes du souverain Roi auquel on va parler, ne repoussent jamais personne ; ils savent que la simplicité d'un humble petit berger, qui en dirait davantage, s'il en savait plus long, lui plaît infiniment mieux que les belles pensées et le beau langage des savants, lorsque l'humilité leur manque. » Puis, sur le même ton familier, elle s'élève à de hautes considéra-

(1) ... *tan buen Amigo*, chap. XXVII.

tions, et trace, en peu de pages, un admirable traité d'oraison, à la portée de tous. Il faut le lire en entier et apprendre de la grande Sainte contemplative comment le dernier des chrétiens, non moins qu'une fervante religieuse, peut trouver, doit chercher le soutien de sa foi, l'aliment de sa piété, sa consolation, sa force, son espérance dans la prière du Seigneur.

Sous une telle direction, comment les âmes n'auraient-elles pas été saintes, comment n'auraient-elles pas été heureuses? Le grand foyer du bonheur et de la sainteté au Carmel de Saint-Joseph, c'était donc d'abord cette vie de recueillement, d'oraison presque continuelle que Thérèse savait rendre facile. Mais avec les joies de l'âme, les joies du cœur surabondaient dans ce petit coin de terre visiblement béni du Ciel. On aimait beaucoup Jésus, qui remplissait toute la maison et toute l'existence des Carmélites : on aimait les anges et les saints, surtout leur Reine et le cher P. Saint-Joseph ; on aimait aussi et d'une filiale, d'une religieuse et incomparable tendresse, on aimait Thérèse qui payait largement de retour chacune de ses enfants ; on s'entr'aimait enfin d'une affection solide, très intime, vraiment fraternelle. Rien d'humain dans cette amitié de sœurs, la sainte Mère ne l'eût point permis ; elle proscrivait sévèrement tout ce qui aurait pu rabaïsser vers la terre, vers les sentiments et le langage du monde, des cœurs qui devaient tendre sans cesse à se rapprocher davantage du ciel ; mais en revanche comme elle savait dilater, développer ce qu'elle nommait si bien le véritable amour ! « Croyez-moi, disait elle, ceux qui aiment Dieu par-dessus toutes choses et rapportent à lui seul leurs autres affections, aiment aussi le prochain et d'un amour plus grand, plus véritable, plus utile, et avec plus

d'ardeur que ne font les autres : *enfin c'est de l'amour.* »

Ainsi entendue, l'amitié charmait la solitude du monastère ; elle y portait des fruits délicieux. Joies et sacrifices, travaux et souffrances étaient mis en commun ; on se soutenait, on s'entr'aidait, on se dérobaient les unes aux autres ce que le travail commun présentait de plus fatigant : c'était la vie de famille avec ses merveilleuses ressources de dévouement réciproque. Quand l'heure de la récréation réunissait les sœurs autour de leur Mère, chacune prenait franchement sa part de ce temps de délassement. Thérèse voulait y voir une sainte gaîté ; elle en donnait l'exemple la première. Ses récits, sa conversation aimable ravissaient les sœurs. Elle les interrogeait à son tour et n'eût point permis que sous prétexte d'humilité, on gardât le silence, et que l'on cachât son esprit sous un voile de simplicité affectée. Persuadée que la nature ne peut toujours soutenir le même degré de contrainte (1), et que, si la prudence ne lui accorde quelque repos, elle succombe sous le fardeau, ou se jette dans le relâchement, notre Sainte regardait ces récréations, accordées par la règle, comme un exercice de grande importance. « Que deviendrait notre petite maison, disait-elle, si chacune de nous s'appliquait à enfouir le peu qu'elle a d'esprit. Personne n'en a trop. Que chacune montre avec humilité ce qu'elle en a pour réjouir les autres. N'imitiez pas ces pauvres gens, qui, dès qu'ils ont un peu de dévotion, prennent un air

(1) Notons que le tempérament espagnol est fait moins que tout autre pour une contrainte excessive. Thérèse avait les qualités de sa nation sans en avoir les défauts ; mais elle comprenait ceux-ci et sut toujours en tenir le compte nécessaire.

tout renfrogné, n'osent plus parler ni respirer, de peur que leur dévotion ne s'en aille. »

Quant aux rapports avec les personnes du monde, ils devaient être rares et courts. « Je connais mieux que vous, disait Thérèse, les inconvénients des longs parloirs. Croyez-en mon expérience. » Mais elle défendait à ses filles de se montrer jamais ingrates ou inciviles. Elle exceptait les pères, mères, frères et sœurs des règles sévères qu'elle imposait aux conversations à la grille, et voulait qu'on leur procurât dans leurs peines les consolations dont ils avaient besoin. Enfin, quand la charité ou un autre juste motif obligeait de recevoir quelque visite, la sainte Mère désirait que l'on s'y prêtât de bonne grâce. « Une crainte scrupuleuse ne doit pas, mes filles, enchaîner votre langue. Tâchez donc, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous montrer affables et de vous conduire de telle sorte envers les personnes qui traiteront avec vous, qu'elles aiment votre conversation, qu'elles se sentent attirées à partager votre manière de vivre et d'agir, qu'enfin, au sortir de vos entretiens, la vertu, au lieu de les effaroucher et de les décourager, n'ait plus que des attraits et des charmes pour elles. »

Voilà bien le dernier mot de l'amabilité de notre Sainte. C'est l'œuvre de l'oratoire qui se poursuit au parloir. Après avoir demandé le salut des âmes à l'oraison, elle cherche encore à les gagner partout où elle les rencontre, et elle ne prétend les attirer vers elle par sa bonté et sa condescendance que pour les donner au Seigneur. Toujours nous retrouvons en elle la même largeur de vues. Fidèle jusqu'à l'héroïsme devant le moindre point du règlement, tant qu'elle ne trouve pas au-dessus de son observance un bien supérieur auquel accidentellement cette observance doit

être sacrifiée, si le cas se présente, elle n'hésite pas; elle ne connaît ni l'indécision, ni le scrupule; elle va droit où l'appelle la plus grande gloire de Dieu, la charité la plus parfaite, et elle veut que ses filles sachent unir comme elle la rectitude du jugement à la générosité de la vertu.

« Croyez, leur dit-elle, que Dieu ne s'arrête pas à une foule de petites choses. Gardez votre âme à l'abri d'inquiétudes sans fondement qui pourraient vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez une intention droite, une ferme volonté de ne point offenser Dieu, et ne craignez pas avec cela de vous donner une sainte liberté d'esprit et de cœur... Les craintes, loin de vous rendre meilleures, vous feraient tomber dans des imperfections et vous empêcheraient de faire du bien aux autres. »

Il n'y a donc rien d'étroit, il n'y a ni gêne ni contrainte sur cet âpre sommet du Carmel, si dur à gravir. Sous sa bure, dans sa petite cellule, à l'ombre de ses grilles impénétrables, la fille de sainte Thérèse n'est point une pauvre prisonnière accablée du poids des chaînes de sa captivité. C'est une âme libre, joyeuse, une âme qui chante avec la séraphique Mère les miséricordes et l'amour du Dieu dont elle contemple de plus près que le reste des hommes la souveraine beauté; et, si sa bienheureuse contemplation la détache des plaisirs de la terre, elle garde toute la sensibilité de son cœur pour compatir aux tristesses humaines, toute l'énergie de son caractère pour soulager les affligés et surtout pour fortifier les faibles ou ramener au bien les égarés.

Voilà donc le chemin austère et doux, simple et pratique par lequel Thérèse entendait conduire ses filles à la perfection religieuse. Mais tandis qu'elle descen-

daît ainsi à leur niveau et se mettait en quelque sorte à leur pas pour leur permettre de la suivre. son âme continuait son vol. Elle jouissait presque habituellement de la présence sensible, de la direction intime de Notre-Seigneur. D'un mot charmant, elle nous a peint la divine familiarité de leurs rapports : « *Je vois que, tout Seigneur qu'il est, je puis traiter avec lui comme avec un ami* (1), car il n'est pas comme ces princes de la terre qui mettent leur dignité dans une grandeur d'apparat. Il est Dieu, mais il est homme et il ne s'étonne point de nos faiblesses, il sait que notre misérable nature est exposée à beaucoup de chutes... Oh! comme sans introducteur de cérémonies il nous laisse parvenir jusqu'à lui! » Si Jésus néanmoins se cachait un instant, elle s'humiliait, redoublait de bonnes œuvres pour hâter son retour, et, dès qu'elle le voyait reparaître, elle se dédommageait délicieusement (2) de l'ennui que lui avait causé son absence. Elle ajoute : « J'ose même me plaindre de sa Majesté, je lui dis : Comment, mon Dieu, n'est-ce donc pas assez que vous me teniez dans cette misérable vie? que pour votre amour je me résigne à la supporter, à passer au milieu de tous ces embarras qui m'empêchent de jouir de vous : le manger, le dormir, les affaires, les rapports avec le monde? Vous savez, mon Seigneur, si cela est un grand tourment, et néanmoins je l'endure pour l'amour de vous. Faut-il encore que, dans les petits moments où je puis rester en votre présence, vous vous dérobiez à ma vue? Comment cela s'accorde-t-il avec votre miséricorde? Comment l'amour que vous avez pour moi peut-il s'en arranger? O Sei-

(1) *Puedo tratar como con amigo, aunque es Señor.* — *Vie*, chap. XXXVII.

(2) *Es cierto, que yo me he regalado hoy con el Señor.* *Ibid.*

gneur, s'il m'était possible de me cacher de vous comme vous de moi, vous ne le souffririez jamais, j'en suis sûre; mais vous êtes toujours avec moi et vous me voyez toujours. Ne permettez pas une telle inégalité : considérez, je vous en supplie, qu'elle n'est pas juste envers celle qui vous aime tant. »

Le bon Maître, qui se plaît à entendre de semblables reproches, y répondait par d'autres faveurs. Un samedi, veille de la Pentecôte, après avoir communié, la Sainte se retira dans son ermitage et ouvrit une traduction espagnole de la vie de Notre-Seigneur par Ludolphe le Chartreux. Elle y lut la méditation qui convenait à la fête du lendemain et reconnut en elle-même les marques auxquelles, selon le pieux auteur, on peut discerner dans les âmes l'action de l'Esprit-Saint. Elle se souvint d'avoir lu les mêmes choses pendant ses années de dissipation, et, comparant l'état où elle se trouvait alors avec celui où Dieu l'avait amenée, les châtimens de l'enfer qu'elle avait mérités (1) aux saintes joies qui transfiguraient sa vie, elle ne sut comment rendre au Seigneur assez d'actions de grâces. A ce moment elle vit au-dessus de sa tête une colombe bien différente de celles d'ici-bas. Ses ailes semblaient de nacre et jetaient des rayons lumineux en s'agitant doucement. Thérèse entendit un instant ce frémissement divin, puis, ravie en Dieu, elle ne sut plus rien voir ni rien entendre, mais elle demeura toute unie à son Souverain Bien, sans pouvoir sortir de l'ermitage devenu un nouveau Cénacle. L'extase passée laissa en elle un accroissement d'amour, beaucoup plus de force pour la vertu,

(1) Nous nous servons de l'expression de la Sainte en rappelant dans quel sens on doit l'entendre.

et les fêtes de la Pentecôte s'écoulèrent au milieu des délices du ciel.

« Un autre jour, je me trouvai, dit-elle, si malade que je me dispensai de faire oraison et je pris mon rosaire pour m'occuper à prier vocalement sans effort d'esprit. Mais quand le Seigneur veut agir, que nos précautions servent à peu de chose ! A peine eus-je commencé qu'un ravissement m'emporta en esprit dans le ciel. Les premières personnes que j'y aperçus furent mon père et ma mère. Dans un très court espace de temps, comme celui d'un *Ave Maria*, je découvris de grands mystères. » Cette vision se renouvela à diverses reprises ; chaque fois Notre-Seigneur daignait lui dévoiler d'autres secrets de son royaume, et, ramenant toujours ses grâces au terme final qu'il voulait atteindre, quand il les prodiguait à sa chère privilégiée : « *Vois, ma fille*, lui disait-il, *vois ce que perdent ceux qui sont contre moi ; ne manque pas de le leur faire savoir.* »

Puis, du parvis des cieus, si nous pouvons ainsi parler de l'assemblée des saints, le Souverain Maître la transporte devant le trône de la Divinité. Il la pénètre de la terreur pleine d'amour des séraphins. Quand Thérèse s'approche ensuite de la Sainte Table, quand elle voit déposer sur ses lèvres Celui dont elle a entrevu l'inexprimable grandeur, elle s'abîme dans son néant et ne sait comment louer, adorer, glorifier l'infini qui s'abaisse jusqu'à se renfermer sous les voiles de l'hostie, et à se reposer dans le cœur fragile de sa créature.

Viennent encore d'autres grâces. Tantôt sous des emblèmes d'une signification profonde (1), tantôt à l'aide d'un rayon de lumière surnaturelle, il lui est

(1) *Vie*, chap. XL.

donné d'entendre comment, selon la parole de saint Paul, toutes les choses sont contenues en Dieu et comment Dieu réside en l'âme fidèle; comment Dieu est Vérité, Vérité en soi, et comment de cette Vérité dépendent toutes les vérités comme tous les autres amours de cet Amour, toutes les autres grandeurs de cette Grandeur (1). Elle reçoit enfin du mystère de la Très Sainte Trinité une intelligence qui la laisse divinement « surprise et consolée des merveilles de Dieu » (2), et elle puise dans ces contemplations surnaturelles moins encore la science infuse des plus hautes vérités théologiques qu'un accroissement nouveau de ferveur, de zèle (3). Que son Dieu soit mieux connu, qu'il soit aimé comme il doit l'être, que des peuples d'élus remplissent les cieux, et pour cela que des prières incessantes arrêtent le flot de l'hérésie, que des sacrifices volontaires expient les péchés des hommes et leur obtiennent le pardon de leur Juge: voilà les désirs que Thérèse rapporte sur la terre au sortir de ses extases, voilà le feu qui la consume et que les accents émus de son cœur allument autour d'elle au fond de l'âme de ses filles ou des pieux amis de Saint-Joseph.

L'efficacité de son intercession éclatait presque chaque jour d'une manière visible (4). On venait lui recommander de pauvres pécheurs endurcis dans le crime ou dans l'indifférence, des religieux déçus de leur première ferveur, des malades, des mourants, quelquefois même des intérêts matériels. Cette dernière recommandation la touchait beaucoup moins

(1) *Vie*, chap. XL.

(2) *Ibid.*, chap. XXXIX.

(3) *Ibid.*, chap. XXXIX.

(4) *Ibid.*

que les autres ; elle s'y prêtait pourtant, « car il faut avoir égard à la faiblesse humaine qui se réjouit d'être secourue dans tous ses besoins » (1) ; mais elle ne sentait aucune certitude d'être exaucée, à moins que l'affaire temporelle n'intéressât la gloire de Dieu. S'il en était autrement, elle se trouvait souvent, malgré ses efforts, comme une personne qui, la langue liée, essaye de parler ou qui parle de telle sorte qu'elle comprend qu'on ne l'entend pas (2). Les peines du cœur, les souffrances même du corps la trouvaient bien plus compatissante et plus puissante pour les apaiser. Ici c'est un malade torturé de douleurs qui le désespèrent et le jettent dans un état si violent qu'il se déchire de ses propres mains : il est délivré dès que la Sainte s'approche de lui. Là une personne, atteinte d'une cécité presque complète, recouvre à sa prière une vue parfaite. Ou bien ce sont de pauvres affligés qu'une de ses paroles fortifie, qui apprennent d'elle à aimer leur croix ou reçoivent à la suite de son oraison des consolations inespérées (3). Mais ce n'est pas encore là son domaine propre ; le sceptre placé par le Seigneur entre ses mains s'étend plutôt sur les âmes ; elle peut dire avec Jésus : Mon royaume n'est pas de ce monde, et c'est pour son royaume qu'elle travaille d'abord.

On se souvient que son apostolat avait commencé avec sa vie. Depuis que la petite Sainte de sept ans avait entraîné le jeune Rodrigue à la conquête du ciel, elle ne s'était plus lassée de prêcher de parole et d'exemple, et surtout de prier pour le progrès des justes, pour la conversion des pécheurs. Jamais cepen-

(1) *Chemin de la Perfection.*

(2) *Vie*, chap. xxxix.

(3) *Vie*, chap. xxxix.

dant cet apostolat n'avait produit de fruits si merveilleux que du fond de la solitude de Saint-Joseph. Des conversions innombrables obtenues d'une manière extraordinaire et d'autres plus nombreuses encore dont Dieu seul eut le secret, des résolutions généreuses prises et exécutées par des cœurs tièdes jusqu'alors, le renouvellement de l'esprit sacerdotal chez beaucoup de prêtres, la délivrance des flammes du purgatoire d'une multitude de trépassés : voilà les œuvres par excellence de sainte Thérèse, œuvres qui se multiplièrent à l'infini, selon son propre aveu, depuis la fondation du Carmel Réformé. Nous n'entrerons pas à ce sujet dans de longs détails : notre Sainte a grand soin de les omettre la première, sous prétexte qu'un tel récit serait fatigant. En outre, si la reconnaissance populaire aime à faire passer d'âge en âge le touchant récit des guérisons opérées par les Bienheureux pendant leur passage ici-bas, elle garde plus de réserve, et cela doit être, quand il s'agit de guérisons morales, de résurrections d'âmes desséchées par l'impiété ou corrompues par le vice. Ici tout se passe dans l'ombre, sous le regard de Dieu et de ses anges en attendant que le voile se déchire et qu'au jour du Seigneur éclate la grandeur de ces prodiges de la grâce, aussi élevés au-dessus des bienfaits d'un autre ordre que le ciel est au-dessus de la terre.

Dévouée particulièrement aux Ordres religieux, Thérèse recevait en leur faveur des lumières qu'elle leur communiquait, lorsque Notre-Seigneur l'exigeait d'elle ; autrement elle les gardait pour elle-même, et se contentait de prier selon les besoins qui lui avaient été révélés (1). L'Ordre de Saint-Dominique, la famille

(1) *Vie*, chap. xxxviii.

de saint François, la Compagnie de Jésus étaient toujours le premier objet de ses sollicitudes : elle rayonnait de joie, lorsque le divin Maître lui montrait la gloire de quelques-uns de leurs membres ou lui confiait les services qu'il en avait reçus, qu'il en recevrait dans la suite des temps. La reconnaissance la portait surtout à recommander à Dieu les fils de son bienheureux ami, les Alcantarins (Franciscains de l'étroite observance) et les PP. Pierre Ibañez, Vincent Varron, Dominique Bañez, Garcia de Toledo, Balthazar Alvarez. Le P. Ibañez mourut à cette époque au couvent de Trianos. Notre Sainte le vit entrer au ciel immédiatement après sa mort et recevoir la récompense de l'appui qu'il lui avait prêté. Ainsi Notre-Seigneur payait-il les services rendus à sa servante pour l'amour de lui (1).

Il s'était engagé lui-même solennellement à ne rien lui refuser. Un jour, tandis qu'elle l'implorait en faveur d'une personne menacée d'une infirmité incurable, elle craignit que ses propres fautes ne la rendissent indigne d'être exaucée. « Aussitôt, raconte-t-elle (2), mon adorable Sauveur m'apparut comme il le fait si fréquemment. Il me montra la plaie de sa main gauche, et de l'autre main, il tira le grand clou qui la transperçait. Ce clou emporta un lambeau de chair. Quand je vis tant de douleur, j'en eus le cœur brisé. Mon Sauveur me dit : *Ne doute point, ma fille, qu'après avoir souffert cela pour toi, je ne fasse tout ce que tu peux me demander. Je te promets d'exaucer toutes tes prières : je sais bien que tu ne demanderas rien que pour ma gloire. Souviens-toi que, même lorsque*

(1) *Vie*, chap. xxxviii.

(2) *Ibid.*, chap. xxxix.

tu ne me servais pas encore, je t'ai toujours écoutée et je t'ai accordé plus que tu ne savais désirer. A plus forte raison le ferai-je maintenant que je suis sûr de ton amour. » Souvent, très souvent, le divin Maître lui disait avec une tendresse infinie : « *Maintenant tu es mienne et je suis tien (1).* » — « Et moi, Seigneur, s'écriait la Sainte, ai-je quelque chose hors de vous (2)? »

Au milieu de ces grâces, sous le poids de cette gloire, que devenait intérieurement Thérèse? L'histoire des saints étant avant tout l'histoire de leur âme, ce n'est point suspendre notre récit que nous agenouiller souvent devant notre Sainte pour lui demander : O Sainte bien-aimée, que se passait-il en vous, tandis que vous enduriez ces souffrances et vous livriez à ces travaux, pendant que vous entrepreniez ces grandes œuvres et receviez ces grandes grâces? Tout le reste nous intéresse : mais ce qu'il nous importe le plus de connaître, c'est le secret de votre sainteté, de votre union continuelle avec le Seigneur.

« Les faveurs que Dieu m'a faites, nous répond-elle maintenant, me donnent une liberté intérieure de plus en plus grande. Je vois par expérience que le seul moyen de ne pas tomber est de nous enlacer à la

(1) *Estas me dice su Majestad muchas veces, mostrandome gran amor : Ya eres mia, y yo soy tuyo.*

(2) De là vient sans doute la légende si connue et représentée même sur le reliquaire où repose le cœur de la Sainte à Albe de Tormès : Jésus de Thérèse, Thérèse de Jésus. On suppose que la Sainte rencontra dans les cloîtres de son couvent un enfant d'une admirable beauté. Surprise de le trouver en ce lieu, elle lui demanda son nom. « Dis-moi d'abord le tien, répondit l'enfant. — Je suis Thérèse de Jésus. — Et moi, reprit-il, je suis Jésus de Thérèse. » *Les Bollandistes* n'admettent point l'authenticité de la légende et nous respectons les raisons de leur critique éclairée. Si le fait n'a point existé, le récit n'en résume pas moins l'histoire intime de Jésus de Thérèse avec Thérèse de Jésus.

croix et de nous confier en Celui qui s'y est attaché le premier. C'est bien lui notre véritable ami ; avec lui je me sens une telle puissance que je serais capable, il me semble, de résister au monde entier, pourvu que lui ne me manque point. De mon naturel, quand je désire une chose, je la désire avec impétuosité ; mais Dieu met à présent tant de calme dans mes aspirations que, lorsque j'obtiens ce que je souhaite, c'est à peine si j'en éprouve de la joie. Quand je ferais tous mes efforts pour avoir de la vanité, je crois que je ne pourrais y réussir ni me figurer que j'ai des vertus qui m'appartiennent, car j'ai passé de longues années sans en avoir aucune, et maintenant je ne fais que recevoir grâce sur grâce, sans rien donner au Seigneur en retour. Je considère souvent comment les autres s'avancent dans le service de Dieu, tandis que moi j'en reste là ; et ce n'est point humilité, mais sincérité de le reconnaître. Après tout, je me jette dans les bras de sa divine Miséricorde avec mes désirs qui sont, j'en suis certaine, de mourir pour lui et de tout lui sacrifier : adviene alors que pourra (1). »

« Je ne sais, ajoute-t-elle ailleurs (2), si ce n'est point en partie pour me donner cette liberté intérieure que mon divin Maître m'a conduite dans cette retraite si bien close. J'espérais, en y entrant, que je vivrais comme morte et qu'on ne se souviendrait plus de moi. Mon espoir ne s'est pas entièrement réalisé : je suis encore forcée de parler à quelques personnes ; mais comme on ne peut me voir, il me semble que, grâce à Dieu je suis au port et dans un port assuré. Au milieu de ma petite et sainte compagnie, je regarde de haut

(1) Vicente de la Fuente, t. I. — 2^e Relation, p. 150.

(2) Vie, chap. XL, fin.

les choses de ce monde et je suis bien indifférente à ce qu'il pense de moi. Je serai toujours, au contraire, très sensible au moindre avantage que je pourrai procurer à une âme, car je n'ai plus d'autre envie depuis que je suis ici. Les choses qui passent ne me laissent ni plaisir ni peine : ma vie à leur égard est comme une sorte de sommeil, et je ne puis en être plus sérieusement affectée qu'une personne sage ne le serait d'un songe à son réveil. Ainsi je n'ai jamais eu de vrai chagrin à partir du jour où je me suis décidée à servir de toutes mes forces mon Seigneur et mon divin Consolateur. S'il me laisse d'abord un peu souffrir, ensuite il me dédommage de telle manière que je n'ai aucun mérite à désirer des épreuves. Il me semble que, sans elles, je ne pourrais supporter la vie, et il n'est rien que j'implore de Dieu avec plus d'ardeur. Que de fois, du fond de l'âme, je m'écrie : Seigneur; ou mourir ou souffrir (1); c'est la seule chose que je vous demande. Lorsque j'entends sonner l'horloge, je me réjouis à la pensée que je suis plus près du moment de voir Dieu et que j'ai une heure de moins à passer dans cette vie. Daigne le Seigneur me prendre avec lui ou me donner les moyens de le servir. »

Chère et grande Sainte, oui, le Seigneur pouvait sans crainte vous couronner d'une gloire qui vous rendait toujours plus petite à vos propres yeux. Il pouvait vous enivrer de ses joies sans vous détacher de sa croix, vous introduire dans son repos sans diminuer vos ardeurs pour la prière et le travail. Et d'un autre côté, ni vos labeurs de fondatrice, ni vos devoirs de mère, ni l'activité avec laquelle vous rem-

(1) Señor, u morir u padecer.

plissiez vos obligations multipliées, rien n'arrêtait l'ascension toujours progressive de votre âme vers Dieu. Vous le trouviez en tout, parce que vous ne cherchiez que lui, et votre amour vous donnait le moyen de vous prêter aux continuelles exigences de votre zèle d'apôtre sans que votre esprit de contemplation en subît la moindre atteinte. Qui nous donnera de vous suivre de loin, de nous abaisser dans l'honneur, de nous soutenir dans l'épreuve, de nous élever comme vous au-dessus des vicissitudes de l'existence, pour marcher, le pas ferme et le regard en haut, vers le séjour éternel !

CHAPITRE XVII

Commencement des Fondations.

(1567)

Vers la fin de l'année 1566, un religieux de Saint-François frappait à la porte du monastère de Saint-Joseph et demandait un entretien à la Mère Prieure. C'était le P. Alphonse de Maldonado, missionnaire apostolique récemment arrivé des Indes. Peut-être y avait-il entretenu quelques relations avec les frères de la Sainte, et était-ce à leur prière qu'il venait la visiter pour lui remettre leurs messages. Mais, avec Thérèse, la conversation ne roulait pas longtemps sur les choses d'ici-bas. Elle interrogea le Père sur l'état de ses missions, et le Franciscain, avec son cœur d'apôtre dévoré de zèle pour la gloire de Dieu, lui peignit à grands traits l'ignorance, la corruption où vivaient les pauvres Indiens, privés pour la plupart d'entendre la parole du salut. Notre Sainte, émue jusqu'aux larmes, réunit ses filles à la chapelle et pria le Père de s'y rendre pour leur communiquer les mêmes impressions. Il prêcha d'une manière si touchante sur

les fruits de la pénitence que tous les cœurs furent attendris, celui de Thérèse plus encore que les autres. Dès que le P. Maldonado eut quitté le monastère, elle courut se réfugier au fond d'un ermitage du jardin pour y pleurer librement. « Je ne pouvais plus me contenir, dit-elle; je criais vers Notre-Seigneur, le conjurant de me donner le moyen de lui gagner des âmes, puisque le démon lui en enlevait tant, et de se servir un peu pour cela de mes prières, puisque je ne pouvais lui offrir rien de plus (1). »

Pendant plusieurs jours, elle ne cessa de répandre les mêmes plaintes aux pieds du Seigneur. Un soir, durant son oraison, il lui apparut en la manière accoutumée, et, lui témoignant beaucoup d'amour comme s'il eût voulu la consoler : « *Attends un peu, ma fille,* lui dit-il, *et tu verras de grandes choses.* »

Six mois se passèrent sans que rien réalisât la promesse divine. Thérèse en gardait le souvenir sans pouvoir en pénétrer le mystère. Le moyen que Dieu se réservait pour l'exécuter ne se présenta pas une seule fois à sa pensée. Elle croyait avoir entièrement accompli les ordres du Ciel en bâtissant son petit couvent et ne rêvait d'autre avenir pour elle et pour ses filles qu'une obscurité de plus en plus complète à l'abri de leurs murs de clôture.

Au printemps de l'année suivante, 1567, Thérèse reçut l'avis que le Général des Carmes, le P. Jean-Baptiste Rubeo, arrivait en Castille et se rendait directement à Avila. « C'était, raconte la Sainte, une chose tout à fait extraordinaire. Les Généraux de notre Ordre

(1) *Con hartas lagrimas, clamaba a nuestro Señor, suplicandole diese medio como yo pudiese algo, para ganar algun alma para su servicio, pues tantas llevaba el demonio y que pudiese mi oracion algo, ya que yo no podia mas.*

résident toujours à Rome : jamais aucun d'eux n'était venu en Espagne (1). » La Sainte eût volontiers dispensé le P. Rubeo de ce voyage ; elle craignait que, mécontent de la fondation de Saint-Joseph, il n'usât de son autorité pour la renvoyer à l'Incarnation. Malgré tout son courage, Thérèse en trembla ; mais sans laisser paraître aucun trouble devant ses filles, elle leur dit de regarder le Général comme un père, et, dès qu'elle eut appris son arrivée, elle l'envoya prier de venir visiter sa petite maison. Mgr de Mendoza, se prêtant aux désirs de la Sainte, avait donné ordre de recevoir le Général comme on le recevrait lui-même, c'est-à-dire avec les honneurs et privilèges dus aux supérieurs, bien que Saint-Joseph fût soustrait à la juridiction des Carmes.

Le P. Jean-Baptiste ne se fit pas attendre : il entra dans la clôture. Dès que Thérèse l'eut aperçu, ses alarmes se dissipèrent ; elle comprit qu'elle avait affaire à un véritable serviteur de Dieu. S'agenouillant à ses pieds, elle lui rendit compte en toute franchise et simplicité de l'origine et des divers incidents de la fondation. Loin de la blâmer, le Père Général fut ravi de ce qu'il entendait, et plus encore de ce qu'il put voir de ses propres yeux en visitant les différentes parties du monastère. C'était l'image vivante des premières solitudes du Carmel, une autre grotte d'Élie, embaumée de pauvreté, d'austérité et en même temps de sainte joie. « Il en pleura d'attendrissement » (2) et promit à Thérèse que jamais il ne l'obligerait à quitter sa maison. Il souhaitait au contraire que ce germe béni de la Réforme grandit au sein de l'Ordre et portât partout ses rameaux.

(1) C'est-à-dire en Castille. Voir *Boll.*, n° 393.

(2) *Hist. gén. des Carmes*, liv. III, chap. II.

En effet, la fondation de Saint-Joseph réalisait précisément ce que le P. Rubeo était venu tenter en Espagne, mais avec une perfection qui dépassait encore ses vues. Religieux fervent, il avait à cœur d'appliquer à son Ordre les décisions du grand Concile dont l'univers catholique venait de recueillir les derniers enseignements, et, sans demander une réforme aussi complète que celle de Thérèse, il cherchait cependant à réveiller les anciennes traditions du Carmel. C'était d'ailleurs la mission que Philippe II lui avait imposée en l'appelant en Espagne. Le religieux prince, le grand monarque, ainsi que le nomme la Sainte (1), voulait restaurer la discipline dans les innombrables monastères de son royaume. Après quelques essais infructueux, tentés par la main du clergé séculier, il crut mieux atteindre son but en s'adressant directement aux premiers supérieurs réguliers. Ainsi, pour le Carmel, il avait écrit au P. Rubeo, le priant de visiter en personne ses couvents d'Espagne, afin d'y imposer les règlements qu'il jugerait convenables au bien de l'Ordre. Il fallait un bref du pape pour autoriser ce voyage. Pie V, qui venait de monter sur le trône pontifical, l'accorda le 24 février 1566 ; au mois d'août suivant, le Père Général arrivait à Madrid où Philippe II le combla d'honneurs (2). Il employa le reste de l'année à la visite des Carmels de l'Andalousie, réunit un chapitre provincial à Séville, remit en vigueur des constitutions abandonnées depuis longtemps, et revint à Madrid, au mois de janvier 1567. Les Carmes, mécontents des réformes du

(1) Nous n'avons pas à apprécier ici le caractère politique de Philippe II, mais ses relations avec les Ordres religieux et en particulier avec le Carmel.

(2) *Boll.*, n° 393.

Général, avaient réussi à indisposer contre lui l'esprit de Philippe II qui l'accueillit froidement. Ce fut alors que, de Madrid, le P. Rubeo se rendit à Avila ; il y tint un autre chapitre provincial, et, sans abandonner ses mesures, il réussit à calmer l'opposition qu'elles avaient soulevée.

On comprend qu'en de telles conjonctures le Père Général dut trouver son repos et ses délices dans la petite retraite de Saint-Joseph. Il s'y réfugiait quand ses occupations lui laissaient quelque loisir. La Sainte, qu'il nommait avec une grande affection *la mia figlia*, devint la confidente de ses sollicitudes ; il la consultait sur les affaires de l'Ordre et la quittait chaque fois avec une estime croissante de ses lumières et de sa force d'âme.

La question délicate à traiter entre eux était celle de la juridiction de Saint-Joseph. Le Père Général comprit que Thérèse avait eu de bonnes raisons pour soumettre son monastère à l'Ordinaire, et, tout en le regrettant, il n'y changea rien ; mais il dit à la Sainte que, personnellement, comme professe de l'Incarnation, elle devait rester sa fille et sa sujette. Thérèse alors lui montra un bref que l'on avait obtenu pour elle sans qu'elle l'eût demandé, bref qui la relevait de l'obéissance aux supérieurs de l'Ordre et la plaçait sous l'autorité immédiate de l'évêque diocésain. Le P. Rubeo lut le bref ; y trouvant quelques défauts de forme, il déclara qu'au double titre de Général et de Visiteur apostolique, il avait le droit de reprendre la Sainte sous son gouvernement (1). Thérèse vit combien il le désirait, et, rassurée par les promesses qu'il lui avait faites, elle entra dans ses vues. Mgr de Men-

(1) *Boll.*, n° 396. — *Hist. gén. des Carmes*, liv. III, chap. II.

doza en souffrit, car il aimait aussi la Sainte comme un père, et elle, toute surprise du prix que l'on attachait de part et d'autre à conserver son obéissance, s'affligea beaucoup à son tour de la peine de son premier protecteur. Elle mit du reste tant de délicatesse filiale à adoucir cette blessure qu'elle réussit à maintenir les meilleurs rapports entre Sa Grandeur et le Père Général. Mgr de Mendoza pria même celui-ci de lui accorder l'autorisation de fonder dans son diocèse plusieurs couvents de Carmes observant la règle primitive comme ses Carmélites. Le P. Rubeo craignit que ce projet ne soulevât chez les Miligés de trop vives résistances, et répondit que la chose ne convenait point pour le moment. Il donna au contraire d'amples patentes à Thérèse pour la fondation de monastères de religieuses, « et il me les donna, dit la Sainte, sans que je les eusse demandées ». Ces patentes, datées du 27 avril 1567, renferment de sévères censures contre tout Provincial qui s'opposerait à leur exécution ; elles déclarent que les monastères de la Mère Thérèse de Jésus relèveront directement des Généraux de l'Ordre et pourront s'établir dans toute la province de Castille sans obtenir d'autre consentement que celui de l'Ordinaire (1).

Le P. Rubeo s'éloigna d'Avila, lorsque le Chapitre provincial eut achevé ses travaux ; il retourna d'abord à Madrid. Philippe II lui rendit ses bonnes grâces et lui témoigna sa satisfaction du bien que sa visite avait produit dans l'Ordre. Le Père Général, profitant de ce moment de faveur, entretint le roi des merveilles cachées au fond du couvent de Saint-Joseph ; il lui parla surtout de la sainte Réformatrice : Philippe II en fut

(1) *Boll.*, n° 397. — *Hist. Gén. des Carmes*, liv. III, chap. II.

si édifié qu'il chargea le Père de le recommander, lui, son royaume et sa famille, aux prières de Thérèse et de sa communauté. Charmé du message, le P. Rubeo le remplit aussitôt. Notre Sainte lut à ses filles la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion, et depuis lors « Sa Majesté Philippe II » eut chaque jour une large part de leurs suffrages et de leurs bonnes œuvres (1).

Le P. Rubeo reprit ensuite le chemin de Rome. A Valence, il reçut un exprès de Thérèse. Depuis son départ, la Sainte avait réfléchi à l'importance de la demande adressée sans succès au Père Général par Mgr de Mendoza, et elle le suppliait à son tour de laisser fonder quelques monastères de religieux soumis à la première règle. Le Père ne savait rien refuser à sa très chère fille : il lui envoya sur-le-champ d'autres patentes pour la fondation de deux couvents de Carmes déchaussés, sous la condition toutefois que le Provincial en charge et son prédécesseur y donneraient leur agrément. Mgr de Mendoza se chargea de l'obtenir et il y réussit.

Voici donc Thérèse en face d'une situation toute nouvelle, chargée par la Providence, autorisée par ses supérieurs à créer en quelque sorte un Ordre d'hommes et de femmes, car n'était-ce pas une véritable création que cette difficile réforme qui devait dépouiller d'adoucissements sans nombre et de bien des abus le Carmel dégénéré ? Il fallait ouvrir des maisons, trouver des sujets, les former à la vie pénitente et contemplative. « Et pour en arriver là, dit notre Sainte, il n'y avait qu'une pauvre religieuse déchaussée, chargée de patentes et de bons désirs, mais sans la

(1) *Boll.*, n° 400.

moindre ressource pour mettre l'œuvre en train et sans autre appui que celui du Seigneur (1). »

Thérèse savait ce que sa première fondation lui avait coûté : encore avait-elle été assistée de ses amis d'Avila, surtout de doña Guiomar et de don François de Salcedo ; mais l'un et l'autre s'étaient montrés si généreux envers Saint-Joseph qu'on ne pouvait leur demander rien de plus pour une autre maison. En outre, ils s'étonnèrent, ils s'affligèrent dès qu'ils connurent ses projets : ils essayèrent même de l'arrêter par des raisons de prudence qui la touchèrent fort peu. Elle les consola de son mieux, et, quand elle eut obtenu qu'ils la laissassent agir en paix, elle vit que c'était le seul service que, dans cette occasion, elle pût en attendre. La ville, de son côté, se remit en rumeur : les uns crièrent à la folie ; les autres dirent : « Attendons la fin. »

Ainsi Thérèse se trouvait en butte à des difficultés semblables à celles des commencements de son œuvre et plus dépourvue de secours qu'elle ne l'était alors.

Cependant le temps approchait où « le grain de sénevé, jeté dans la féconde terre d'Avila, allait devenir un grand arbre, et sur ses branches viendront bientôt se reposer les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes d'élite qui volent sur les ailes de la contemplation, tandis qu'à son ombre s'abriteront les bêtes fauves de la terre, c'est-à-dire les infidèles et les pécheurs (2). »

Notre Sainte a dès lors le pressentiment de la grandeur de sa mission. Elle voit qu'il faut se hâter. Le Père de famille l'envoie aux champs de l'apostolat à

(1) *Fondations*, chap. II.

(2) *Yepes*.

l'heure où l'ouvrier fatigué demande souvent un peu de repos. Elle se croyait bientôt au soir de la vie avec sa mauvaise santé et ses cinquante-deux ans ; mais le Seigneur dit : « Allez » ; elle part. Adieu à la retraite qu'elle a si chèrement achetée, adieu à la petite famille religieuse qu'elle aime tant, à la douce intimité de Saint-Joseph ; adieu aux longues journées de silence et de contemplation. Il faut reparaitre au milieu du monde, traiter avec les hommes, se charger d'affaires, soutenir une correspondance incessante : tel est désormais le programme de son existence, et nous verrons, dans cette dernière période, si ses extases ont affaibli son énergie ou diminué ses connaissances pratiques, si le mysticisme a fini par absorber son intelligence, si le sacrifice enfin a desséché son cœur.

La sainte Fondatrice jeta d'abord les yeux autour d'elle pour voir de quel côté diriger ses pas. A quinze lieues d'Avila, au milieu de champs fertiles arrosés par un affluent du Douro, Medina del Campo étendait alors ses rues opulentes, veuves aujourd'hui de leurs richesses et de leur population. Depuis vingt-cinq ans, les Jésuites possédaient une résidence en cette ville, et le P. Balthazar Alvarez venait d'y être envoyé comme Recteur. Ce fut l'assurance de trouver de ce côté un ferme appui qui fixa le choix de la Sainte. Elle écrivit au P. Balthazar ; celui-ci, au nom des religieux du collège, répondit que lui et ses frères la seconderaient de tout leur pouvoir.

Aussitôt Thérèse envoie à Medina le chapelain du couvent de Saint-Joseph, Maître Julien d'Avila, le chargeant de chercher une maison, de faire les démarches nécessaires près de l'autorité diocésaine et des magistrats de la ville. Pendant ce temps elle s'occupe de régler plusieurs questions relatives au bien

spirituel et temporel de Saint-Joseph, pour que rien n'y souffre de son absence. Elle forme la jeune sœur Marie de Saint-Jérôme au gouvernement du monastère, charge dont ses fonctions de Maitresse des novices et de Sous-Prieure lui ont déjà donné quelque expérience. Elle achète un terrain voisin pour agrandir le jardin, ce qu'il était urgent de faire, remarque Ribera ; enfin, de toute manière, elle témoigne à sa chère petite famille d'Avila que la séparation ne saura briser leurs liens et que, de loin comme de près, elle en restera toujours la Mère.

Julien d'Avila trouva d'assez graves difficultés à Medina : il fallut prouver par une enquête devant le Conseil épiscopal que le monastère n'apporterait à la ville aucun préjudice temporel et lui procurerait au contraire de grands biens spirituels. Le P. Balthazar et son collègue signèrent les premiers à l'appui de cette double affirmation ; des magistrats distingués suivirent leur exemple ; enfin la licence fut accordée. Restait à trouver une maison. « Je n'avais pas, dit la Sainte, seulement un blanca pour en acheter. » Son ambassadeur de Medina n'était pas plus riche ; mais, se confiant, comme Thérèse, en la Providence, il loua dans le faubourg de la ville une demeure convenable, située près du monastère des Augustins. Le bail signé, Maître Julien revint au Carmel, heureux du succès de son voyage et prêt à repartir pour conduire au nouveau couvent la sainte Mère et ses compagnes.

A peine était-il de retour qu'une pieuse jeune fille d'Avila pria Thérèse de l'emmener comme postulante à la fondation. Elle avait sollicité la même grâce à Saint-Joseph ; le nombre de treize étant rempli, on n'avait pu l'admettre. Cette fois elle fut reçue avec

joie. Elle apportait une dot bien modeste, suffisante néanmoins pour couvrir les frais de la route et payer la première année de loyer. C'étaient les arrhes du grand Pourvoyeur du Carmel, qui multipliera bientôt ses secours d'une manière merveilleuse.

Thérèse s'était encore assuré un autre appui à Medina. Loin de cacher son projet aux Carmes Mitigés de cette ville, elle avait écrit directement au Prieur de leur couvent de Sainte-Anne, le P. Antoine de Hérédia, et l'avait prié de lui trouver une maison avant que Julien d'Avila eût loué la sienne. Le P. Antoine se mit de tout son cœur à son service ; il réussit à lui acheter sans caution une demeure bien située (dans la rue Saint-Jacques), mais à peu près en ruines. Il fut convenu qu'on la réparerait et que, pendant ce temps, le monastère s'établirait provisoirement dans la maison de louage.

Enfin le 13 août 1567, la sainte Mère réunit autour d'elle ses filles de Saint-Joseph ; elle les embrassa, les bénit, remit leur direction entre les mains de Marie de Saint-Jérôme, puis, se dérochant à leur tendresse et à leurs larmes, elle alla pleurer elle-même dans un ermitage, devant le tableau de Notre-Seigneur à la colonne de la flagellation : « Mon Dieu, dit-elle de toute l'ardeur de son âme, je vous confie ce petit monastère ; puisqu'il s'est édifié par vos ordres, daignez y maintenir la ferveur où vous le voyez aujourd'hui. » Les religieuses attendaient leur Mère sur le seuil pour lui dire un dernier adieu ; toutes auraient voulu la suivre. Elle en emmenait deux seulement avec elle : Anne des Anges et Marie-Baptiste. Quatre sœurs de l'Incarnation, autorisées par le général à embrasser la Réforme, vinrent la rejoindre. On monta dans de mauvais chariots, le dernier chargé des bagages ;

Julien d'Avila suivait à cheval, et toute la petite troupe prit ainsi la route de Medina (1).

On voyageait sous un ciel de feu, par des routes pierreuses sur lesquelles les chariots ne marchaient que par saccades. Après une journée très fatigante, comme on entrait, pour y passer la nuit, dans la petite ville d'Arevalo, un messenger arrêta le chapelain. Il lui apportait la plus fâcheuse nouvelle que l'on pût recevoir à cette heure. Alphonse Alvarez, propriétaire de la maison louée à Medina, priait les voyageurs de ne pas aller plus loin, parce qu'il lui était impossible de tenir sa parole et de donner aux Carmélites l'entrée de sa maison. Les religieux de Saint-Augustin refusaient de laisser le nouveau couvent s'établir dans une demeure contiguë à leur monastère, et, disait le propriétaire, « comme ces religieux sont mes amis, je ne veux pas leur causer de déplaisir » (2).

Julien d'Avila, consterné, osait à peine communiquer sa lettre à la sainte Mère. « Enfin, dit-il, je m'y décidai, et si fort que fût son courage, un pareil coup ne laissa pas de le troubler. » Que faire, en effet, sans abri, sans ressources, avec six religieuses, aux portes d'une ville inconnue? « Retourner sur ses pas, disait Maître Julien, ce serait nous exposer à devenir la risée d'Avila. » La sainte Mère y songeait encore moins, surtout par égard pour les religieuses de l'Incarnation qui l'avaient suivie au prix des plus grands sacrifices et ne pouvaient, sous aucun prétexte, revenir dans leur monastère. On entre donc à Arevalo, on

(1) *Hist. gén. des Carmes*, liv. III.

(2) Les religieux de Saint-Augustin, remarque Vicente de la Fuente, s'appuyaient sans doute, non sans raison, sur cet article du droit canon : *Monasteria puellarum longius a monasteriis monachorum... collocantur.*

descend chez de pieuses femmes. Thérèse veille et prie : « Seigneur, s'écrie-t-elle, cette affaire n'est pas la mienne, mais la vôtre. Si vous voulez l'achever, vous le pouvez ; si vous ne voulez pas, qu'il en soit selon votre bon plaisir (1). » Pour laisser à ses compagnes le repos de la nuit, elle leur cache la mauvaise nouvelle, et, encore en secret, elle envoie demander conseil au P. Bañez, heureusement de passage en ce lieu. Le Père l'assure que son dessein réussira pour la gloire de Dieu : mais il lui conseille d'attendre que les difficultés soulevées par les Augustins soient aplanies. Or, on était à la veille de l'Assomption de Notre-Dame ; et la Sainte n'avait mis tant de promptitude à son départ que pour inaugurer la fondation le jour de cette grande fête. Il lui en coûtait de la célébrer dans les chemins, et, tout en reconnaissant la sagesse de l'avis du P. Bañez, elle n'y déferait point sans regret, quand on lui annonça un autre visiteur. C'était le Prieur des Carmes en personne, le P. Antoine de Hérédia. Elle lui parla des difficultés survenues avec les Augustins. Le P. Antoine pensa que le meilleur parti à prendre était de se rendre directement dans la maison qu'il avait lui-même achetée. « Sans doute cette maison a besoin de réparations, dit-il, mais elle est très habitable ; de son vestibule on pourra faire une petite église, et le monastère sera ainsi fondé sans délai. » Seulement il engageait la Sainte à diviser sa suite trop nombreuse pour faire moins de bruit et aller plus vite. Thérèse, goûtant le conseil, laissa quatre religieuses au village voisin sous la garde du curé, frère de deux d'entre elles, puis, avec son fidèle Julien d'Avila et ses autres com-

(1) Julien d'Avila.

pagnes, elle reprit sa route en toute hâte. Sur le chemin, on lui montra le château d'une noble dame, doña Marie de Herrera : c'était elle qui, sans gage ni garantie, avait vendu sa chère maison de Medina pour les Carmélites. La sainte Mère voulut la remercier; doña Marie de Herrera, flattée de sa visite, mit à sa disposition des tapisseries et un lit de damas bleu laissés dans son ancienne demeure. On passa ensuite par Olmedo pour y recevoir la bénédiction de Mgr Alvaro de Mendoza : l'heure était avancée, Monseigneur offrit l'hospitalité à ses filles; mais Thérèse le pria de permettre qu'elle achevât son œuvre en grande diligence et en grand secret.

Enfin, vers minuit, les chariots arrivèrent aux portes de Medina et déposèrent les voyageuses devant le couvent de Sainte-Anne situé hors des murs. Julien d'Avila court prévenir les Pères Carmes et frappe à coups redoublés sous leurs fenêtres jusqu'à ce qu'ils se réveillent (1). Plusieurs religieux se lèvent, ils descendent chargés d'ornements d'autel et de tout le nécessaire pour disposer la chapelle : on traverse la ville à pied pour faire moins de bruit; le P. Antoine, avec deux de ses religieux, la Sainte avec ses compagnes, le bon Julien et un autre prêtre, délégué par l'évêque, portent les bagages. « Nous étions si bien chargés, raconte Julien, que l'on aurait pu nous prendre pour des *gitanos* (2) emportant les dépouilles d'une église et nous conduire en prison : heureusement nous n'eûmes à essuyer que quelques propos comme celui-ci : que veulent de telles gens à pareille heure ? » On presse le pas, on évite la foule qui circule

(1) *A la media noche estaba yo dando grandes golpes a la puerta, que a la fin despertaron y me abrieron.* (Julien d'Avila.)

(2) Bohémiens.

dans les rues malgré la nuit, afin de préparer les réjouissances du lendemain. Les taureaux destinés aux courses entrent en même temps dans la ville, nouveau danger à éviter : Dieu en préserve les sœurs, et, après une longue marche, le P. Antoine frappe à la porte d'une vieille maison noire et délabrée : c'est le monastère. Le majordome qui en a la garde dort bien ; il faut heurter, appeler pendant un quart d'heure avant qu'il se réveille. Quand on entre, il est bien deux heures du matin. La Sainte visite le vestibule, la cour, les murailles ; elle y voit plus clair à travers l'obscurité que le P. Antoine en plein jour et trouve tout dans un état déplorable. « Vraiment, s'écrie-t-elle, il faut que Notre-Seigneur ait aveuglé ce bon père de Hérédia ; autrement il n'aurait jamais pu croire qu'il y avait au milieu de ces ruines une place convenable pour recevoir le Très Saint-Sacrement. »

Néanmoins, toujours aveugle elle-même dans sa confiance en Dieu, Thérèse ne se déconcerte pas. La chapelle doit être prête au point du jour : elle le sera. Vite, aidée de ses filles, la Sainte enlève les décombres qui couvrent le sol, elle balaye la cour, elle nettoie les murs décrépits. Le majordome, suivant les ordres qu'il a reçus, apporte toutes les tapisseries de sa maîtresse et le beau lit de damas : ce sont des trésors ; mais, pour les utiliser, il faudrait des clous ; on n'en a point et ce n'est pas le moment d'aller en acheter. On en cherche aux murailles, on arrache ceux que l'on peut trouver, et les tentures sont fixées.

Le P. Antoine dresse l'autel sous le vestibule, et le couvre des ornements qu'il a emportés de Sainte-Anne ; un autre religieux pend la cloche ; c'est à qui travaillera le mieux et celui qui en a fait le plus est le

plus content (1). Mais l'espace est si étroit, le porche si délabré, l'obscurité si profonde que l'on ne peut savoir au juste si la chapelle est disposée dans la maison ou dans la rue. Au milieu de tant d'occupations, Thérèse se souvient qu'il lui reste à remplir une formalité indispensable : c'est de faire constater par un notaire, mandé sur l'ordre du Vicaire Général, que le couvent est érigé avec la permission de l'autorité diocésaine. Le P. Antoine court chez le Vicaire Général, Julien d'Avila, chez le notaire. L'acte est dressé, tout est prêt, et au lever du jour, la petite clochette, plus modeste encore que celle de Saint-Joseph, tinte l'angélus et sonne la première messe. Thérèse y assiste avec ses filles, cachées derrière la porte d'un escalier. Le vestibule, transformé en église, est bientôt rempli par les voisins, accourus au bruit de la clochette, et le quartier Saint-Jacques tout entier se réveille dans la surprise de voir ainsi du soir au matin un monastère fondé à Medina (2).

(1) Julien d'Avila.

(2) « En entendant sonner la cloche, les habitants de la rue arrivèrent bien étonnés ; ils se regardaient les uns les autres, ne sachant que dire. Ils coururent chercher leurs voisins et connaissances, de sorte qu'il vint plus de monde que la chapelle n'en pouvait contenir. Les religieuses durent se retirer ; et encore que disons-nous, se retirer ? où allèrent-elles ? Le devant de la maison étant par terre (et peu s'en fallait que le Très Saint-Sacrement ne fût dans la rue), voici le seul arrangement que l'on put trouver : en face du tabernacle, il y avait un escalier qui conduisait à un corridor, seul endroit encore sur pied dans cette belle demeure. Les religieuses se cachèrent derrière la porte de cet escalier et, par les fentes, elles regardaient l'autel. Voilà ce qui leur servit de chœur pour entendre la messe, de parloir pour dire le nécessaire, de tribunal pour se confesser, et de retraite pour pleurer, car jamais je ne vis la sainte Mère à la fois plus affligée et plus contente : contente de ce qui était fait, affligée de la situation où se trouvait le Très Saint-Sacrement. » (Julien d'Avila, 2^e partie, chap. VIII.)

Tout le temps de la sainte Messe, Thérèse eut l'âme ravie en Dieu « de voir le Très Saint-Sacrement dans une église de plus (1). » L'épreuve l'attendait à la sortie de sa pauvre chapelle. L'obscurité lui avait jusqu'alors voilé en partie l'état réel de sa maison : quand elle aperçut au grand jour les murs écroulés, quelle angoisse ! Comment laisser le divin Maître dans une demeure si indigne de lui ? Et le trouble qui l'avait saisie le jour de la fondation de Saint-Joseph l'accable de nouveau. Dieu retire sa main, quand l'œuvre est faite, pour lui laisser sentir les faiblesses, l'impuissance de la nature pour l'humilier à l'heure où le triomphe devient un péril. « Seigneur, s'écrie-t-elle, avec un misérable roseau tel que moi, que peut-on faire ? » Et l'avenir lui semble si sombre, si menaçant dans cette ville inconnue, dans ce mauvais gîte, que, pour ses compagnes surtout, elle n'a pas le courage de l'accepter. Cet orage intérieur se calma bientôt dans la prière. S'abandonnant avec ses chères filles au bon plaisir de Dieu, elle reprit son énergie et s'occupa de pourvoir aux nécessités urgentes. Elle envoya d'abord chercher à travers la ville une maison à louer, car évidemment le P. Antoine s'était mépris en croyant possible de s'établir en celle-ci avant qu'elle fût réparée et pourvue au moins de clôture. Cette fois ce furent les Pères Jésuites qui se chargèrent de trouver une demeure provisoire : ils marchèrent durant huit jours sans réussir, tant Medina était alors bien peuplée. Ces huit jours ne laissèrent pas un moment de repos à notre Sainte. Elle craignait qu'il n'y eût des Luthériens parmi les étrangers dont la ville était remplie et que Notre-Seigneur ne fût livré à leurs outrages. « Je pas-

(1) *Fondations*, chap. III.

sais de tristes jours et surtout de tristes nuits, nous raconte-t-elle. Chaque soir, je plaçais des hommes devant l'église pour garder le Très Saint-Sacrement, et encore n'étais-je pas tranquille. Ces hommes pouvaient s'endormir, j'en avais grand'peur, et de temps à autre je me levais, je regardais par une fenêtre au clair de lune, si chacun veillait à son poste. Cependant on continuait de venir en foule dans notre chapelle. Au lieu de penser à nous blâmer, cela mettait ces bonnes âmes en dévotion de voir que Notre-Seigneur, pour ainsi dire, se logeait une seconde fois dans l'étable, et sa divine Majesté, qui ne se lasse jamais de s'humilier pour nous, semblait ne pas vouloir en sortir. »

L'octave de l'Assomption mit terme enfin aux tourments de la Sainte. Ce jour-là même un riche marchand, nommé Blaise, qui possédait à l'autre extrémité de la rue Saint-Jacques une grande et belle maison, vint offrir aux Carmélites de s'installer dans l'étage supérieur. Il proposait de le leur abandonner entièrement et de se retirer avec sa famille dans une autre partie du logis, pendant que les ouvriers relèveraient la maison en ruines. Thérèse accepte avec la plus vive reconnaissance et y mène aussitôt sa communauté. Elle trouve de vastes appartements, situés au bon air, près de la place de Medina (Plaza Mayor) et de la principale église. Une salle dorée devient la chapelle, moins indigne que le vestibule de la Majesté du roi des Cieux, et les sœurs peuvent réciter l'office, assister à la messe, garder même la clôture, car le marchand et sa famille respectent leur présence comme celle des anges. Thérèse est la seule qui soit encore obligée de traiter avec le monde; elle est accablée d'affaires, de soucis; mais elle est pleine d'espérance et par conséquent de courage. Le P. Antoine lui

prête un concours actif ; il répare sa méprise en surveillant les travaux de la rue Saint-Jacques. Dans cette même rue, une pieuse veuve, doña Héléne de Quiroga, s'intéresse au monastère que l'on élève sous ses yeux. Elle a entrevu notre Sainte, elle l'aime sans la connaître, elle devine sa pauvreté, elle veut s'associer à la fondation par ses aumônes, et demande enfin qu'on lui permette de construire à ses frais l'église du couvent. En échange de ses bienfaits, doña Héléne de Quiroga réclame des prières pour ses cinq enfants. Notre Sainte lui obtint les grâces de choix qu'elle avait le don d'arracher du cœur de Notre-Seigneur en faveur de ses amis. Doña Héléne eut le bonheur de donner au sacerdoce deux de ses fils, au Carmel sa plus jeune fille ; ses deux autres enfants vécurent dans le monde comme des saints, et leur heureuse mère, avant le départ de Thérèse pour le ciel, aura elle-même la joie, malgré bien des obstacles, de recevoir, au couvent de Medina, l'habit des Carmélites qu'elle portera dix-sept ans encore.

D'autres bienfaiteurs contribuèrent aussi à la fondation par leurs aumônes. Vers la fin d'octobre, le monastère put offrir un logement convenable et les sœurs s'y établirent. On reçut des novices. Toute la ville aimait et protégeait le nouveau couvent, qui fut dédié à saint Joseph comme celui d'Avila. Thérèse y passa plusieurs mois, appliquée aux soins de l'intérieur et de l'éducation spirituelle de ses religieuses. « Celles-ci, dit-elle, marchaient sur les traces de leurs sœurs d'Avila, ne cherchant d'autre bonheur ici-bas que celui de rendre à Notre-Seigneur le plus de gloire possible ; pour la règle, les constitutions, les moindres coutumes, tout allait comme à Saint-Joseph. »

La Sainte n'oubliait pas qu'elle avait une autre

œuvre à poursuivre. Elle continuait d'entretenir de bons rapports avec les Carmes Mitigés de Sainte-Anne, et, dans ses visites, le P. Antoine admirait l'austérité, le recueillement du nouveau Carmel. Aussi accueillit-il avec transport la confiance que Thérèse crut devoir lui faire sur son projet de fonder deux monastères semblables pour les hommes, et il promit sur le champ d'embrasser le premier la Réforme.

Ce n'était pas là précisément ce que lui demandait la Sainte ; elle eût voulu son appui, même ses conseils ; sa personne, non. Elle hésita et ne put d'abord prendre sa parole au sérieux. Sans doute, ce Père était un bon religieux, pieux, instruit, ami de la retraite ; mais elle cherchait un saint pour commencer sa grande entreprise, et, par certains côtés, le Prieur de Sainte-Anne ne lui convenait point. Craignait-elle seulement que le poids de la règle fût trop lourd pour ses forces (1), ou plutôt, dans leurs fréquents entretiens, n'avait-elle point déjà remarqué la ténacité avec laquelle il s'attachait à ses idées et la rigueur qu'il mettait parfois à traiter ses subordonnés ? Nous inclinons à le croire. Quoi qu'il en soit, elle lui demanda de s'éprouver et d'attendre. Le P. Antoine se

(1) La Sainte dit qu'il lui semblait être d'une complexion délicate et peu habitué à la rigueur de la règle. Elle ajoute, ce qui est plus expressif : « En un mot, je ne le croyais pas propre à jeter les fondements d'une vie telle que la nôtre. Il me rassura en me disant qu'il se sentait appelé à la pénitence et qu'il avait résolu de se faire chartreux. Cette réponse me donna de la joie, sans néanmoins me laisser entièrement satisfaite. » (*Fondations.*) C'était sans doute la faiblesse de constitution du P. Antoine qui l'obligeait à s'entourer des soins minutieux signalés par Julien d'Avila. (P. 257.) Ces premières habitudes font mieux ressortir le contraste avec celles que l'austère P. Antoine adopta plus tard. Son tempérament se fortifia si bien au milieu de ses jeûnes et de ses pénitences excessives qu'il vécut près d'un siècle.

soumit; il embrassa dès lors la pratique de la première règle; Dieu permit en même temps qu'il fût déchiré par la calomnie, en butte à de vraies persécutions.

Ce rude noviciat dura toute une année; la Sainte eut la joie de l'en voir sortir bien avancé dans la perfection et mieux disposé à réaliser ses desseins. Les ombres que nous venons de signaler sur cette belle et grave figure devaient être du reste rachetées par l'intrépidité de sa foi, par son esprit de sacrifice, vertus qui compensèrent largement les excès de son zèle et le rendirent très utile à l'extension de la Réforme. Vrai fils d'Elie, il eût été l'un des types les plus purs de l'antique Carmel; mais au Carmel chrétien, au Carmel du Sauveur Jésus et de la douce Vierge Marie, il lui manquait un peu de cette suavité, de cette tendresse de cœur, de cette onction de la grâce que notre grande Sainte savait, elle, si bien unir aux ardeurs et à la force de sa nature espagnole.

Ainsi elle acceptait le P. Antoine sans l'avoir demandé ni désiré. Peu de jours après, elle reçut la visite d'un ancien religieux de l'Ordre, vénérable par son âge, sa science et ses vertus: c'était le Père Maître Pierre de Orozco. Le P. Antoine lui avait parlé du projet de Thérèse, et, trop âgé pour y coopérer lui-même, il voulait recommander à la sainte Fondatrice un jeune religieux qu'il croyait propre à seconder son entreprise. Thérèse, en l'entendant, sentit au fond de son cœur la conviction intime que ce jeune religieux était précisément celui qui devait servir de première pierre à tout l'édifice. Elle pria le père Orozco de le lui envoyer le lendemain, et passa la nuit en oraison, poursuivant le Seigneur de ses demandes, combattant avec le Ciel comme elle savait le faire quand elle vou-

lait obtenir une grâce à tout prix. « Seigneur, s'écriait-elle, il nous faut le Père Jean (1). »

Enfin le lendemain, le jeune religieux, alors nommé Jean de Saint-Mathias, se présenta humblement au parloir. « Dès que je l'aperçus, dit la Sainte, je fus enchantée de lui. » Sa modestie, la sagesse de ses paroles, la piété qui donnait à son visage une expression angélique, son maintien, ses manières, même sa petite taille, tout la ravit. Interrogé par elle, le P. Jean lui fit connaître en peu de mots son genre de vie, les exercices de pénitence qu'il avait librement embrassés pour se rapprocher de la ferveur de la première règle. Il ajouta que Dieu lui inspirait un désir irrésistible de se retirer dans la solitude et qu'il allait suivre cet attrait en se rendant à la Chartreuse.

« Mon Père et mon fils, s'écria la Sainte transportée de joie : prenez patience, je vous prie, attendez un peu. Renoncez à la Chartreuse ; nous préparons dans notre Ordre même une Réforme qui pourra vous satisfaire. Si vous voulez y travailler, je puis vous assurer que vous recevrez de grandes grâces et de plus vous rendrez un grand service à la Très Sainte Vierge votre Mère. »

Le P. Jean, lui-même au comble du bonheur, promit à Thérèse de faire tout ce qu'elle lui dirait, pourvu que le délai demandé ne fût pas long. Elle lui donna bon espoir. Ayant maintenant deux religieux à sa disposition, elle croyait déjà l'œuvre faite et ne savait comment remercier le Seigneur de lui avoir accordé un trésor tel que ce jeune Père, si frêle d'apparence, à l'extérieur presque un enfant, mais à l'âme si grande,

(1) *Hist. gén. des Carmes. — Hist. de saint Jean de la Croix, par le P. Jérôme de Saint-Joseph, traduite par les Carmélites de Paris.*

à la vertu si généreuse, à l'esprit si étendu. Elle le nommait agréablement son petit vieillard, son cher petit Sénèque (1). Puis, comparant sa taille à la belle prestance du P. Antoine, elle ajoutait plus tard, en riant, qu'au moment d'établir la Réforme des Carmes, elle n'avait qu'un religieux et demi (2); mais elle pensait, si elle ne l'avouait pas, que son demi-religieux valait à lui seul une Province.

La Sainte n'était pas moins pressée d'agir que le P. Jean de la suivre. Néanmoins elle crut nécessaire de laisser le P. Antoine achever son année d'épreuve. En outre, elle n'avait pas de maison pour eux et d'autres affaires pressantes la réclamaient ailleurs; elle laissa donc quelque temps encore son petit Sénèque aux études de théologie et s'occupa de deux fondations de Carmélites demandées depuis plusieurs mois.

Don Bernardin de Mendoza, jeune frère du pieux évêque d'Avila, partageait les sentiments de Mgr Alvaro envers les Carmélites et leur fondatrice. Malgré sa vie de gentilhomme et ses habitudes assez mondaines, il comprenait le prix du sacrifice qui s'offrait sans cesse au fond de ce cloître sévère, et, peut-être en réparation de ses propres faiblesses, voulut-il donner à Dieu la gloire d'être servi dans un nouveau Carmel. Il dit à la Sainte que, si elle pouvait fonder à Valladolid, il lui céderait de bon cœur sa belle propriété de Rio del Olmos avec ses dépendances, vignes et jardins. Thérèse hésita : elle trouvait des inconvénients à s'établir dans un endroit séparé de la ville par une distance d'un quart de lieue. Enfin, l'offre était faite avec tant

(1) *Senequita.*

(2) *Frayle y medio.*

de générosité par ce jeune seigneur que, « pour ne point contrister sa dévotion ni le priver du mérite de sa bonne œuvre », elle crut devoir accepter, ajournant seulement la prise de possession au moment opportun.

A peine la Sainte avait-elle pris ses arrangements avec don Bernardin que la duchesse de la Cerda, sa noble amie de Tolède, arrivait à son tour à Medina lui demander une fondation pour Malagon, petite ville de ses domaines. Ce projet sourit encore moins à Thérèse que le précédent, Malagon ayant trop peu d'habitants pour entretenir un monastère par ses aumônes. La duchesse, il est vrai, avait prévu la difficulté, et elle promettait des revenus; mais ces revenus détruisaient la stricte pauvreté de l'Ordre, et la Sainte, malgré son affection pour doña Louise, ne pouvait se rendre à ses désirs.

Au milieu de ces pourparlers avec le fondateur de Valladolid et la fondatrice de Malagon, Thérèse reçut un message de l'ancienne gouvernante de Philippe II, doña Léonor de Mascarenhas. C'était cette grande dame, on s'en souvient, qui avait favorisé les démarches de la Mère Marie de Jésus à la cour et lui avait donné ses propriétés d'Alcala pour y établir un monastère de Carmélites (1). Cette fondation périlait par suite des pieuses imprudences de la Mère Marie de Jésus, et doña Léonor demandait à Thérèse de bien vouloir passer quelque temps à Alcala pour instruire les religieuses du véritable esprit de l'Ordre et apporter les changements nécessaires à leur manière de vivre. La Mère Marie de Jésus, avec une profonde humilité, joignait ses instances à celles de son illustre protectrice. Malgré ses propres sollicitudes et

(1) Voir page 246.

les affaires qui réclamaient sa présence, Thérèse prit aussitôt le chemin d'Alcala de Hénarès : le bien des âmes, la gloire de Dieu l'appellent ici ou là, peu lui importe, pourvu qu'elle se dévoue au service du Maître. Don Bernardin, apprenant qu'elle se mettait en route, vint au-devant d'elle avec sa sœur doña Marie de Mendoza, et la conduisit jusqu'à Madrid. Il profita de ce voyage pour hâter la conclusion de son affaire ; on eût dit qu'un secret pressentiment le pressait d'en finir et il laissa entre les mains de la Sainte un acte de donation en bonne forme de son domaine de Rio del Olmos.

A Madrid, la nouvelle de l'arrivée de Thérèse se répandit dans toute la ville : les grandes dames de la cour se réunirent chez doña Léonor pour avoir l'honneur d'être présentées à la Sainte, les unes attirées par la dévotion, les autres par la curiosité, celles-ci voulant la voir en extase, celles-là espérant être témoins d'un miracle. Thérèse accueillit avec sa bonne grâce ordinaire cette nombreuse société ; mais, éludant finement les questions qui lui étaient adressées sur l'oraison, les ravissements, les visions, elle se mit à vanter la beauté des rues de Madrid, et à parler, comme le dit vulgairement notre langue, de la pluie et du beau temps (1). Les grandes dames s'en retournèrent avec leur curiosité très mortifiée ; la plupart déclarèrent que la Mère Thérèse était sans doute une bonne religieuse, mais pas une Sainte assurément, et que la renommée lui prêtait des qualités dont elle était bien dépourvue. Son humilité n'avait jamais obtenu plus beau triomphe.

Les Franciscaines Déchaussées de Madrid eurent

(1) *Hist. gén. des Carmes.*

plus de discernement que la cour. La sœur de saint François de Borgia, Prieure de leur monastère, retint la Sainte quinze jours près d'elle et de la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, fondatrice du couvent. Avec ces ferventes religieuses, Thérèse eût pu donner libre carrière à sa dévotion ; elle préféra s'effacer et couvrir des apparences les plus ordinaires les richesses spirituelles que la communauté entière aurait voulu connaître. Cette fois personne ne s'y trompa : sa simplicité édifia plus que des prodiges, et, quand elle eut quitté le monastère : « Dieu soit béni, dit la Prieure, de nous avoir fait connaître une telle Sainte. Chacune de nous peut l'imiter. Elle mange, elle dort, elle parle, elle agit comme tout le monde ; et pourtant c'est une Sainte ; son esprit est bien celui du Sauveur, humble, simple, sincère. Elle vit parmi nous comme lui-même a vécu parmi les hommes, sans effrayer personne et en consolant tous les cœur (1). »

De Madrid, Thérèse, conduite par doña Léonor, se rendit à Alcalá. La pauvre Mère Marie de Jésus dépérissait sous le poids de ses austérités excessives et des sollicitudes de sa charge. Pâle, exténuée, entourée de ses filles qui succombaient avec elle sans oser diminuer leur accablant fardeau, elle attendait la Sainte comme une envoyée du Ciel. A la porte du couvent, elle lui en remit les clefs, puis elle déchargea son cœur dans le sien. Cette vie de perfection qu'elles avaient rêvée ensemble, comment Thérèse pouvait-elle donc la faire fleurir dans deux monastères, tandis que, dans celui d'Alcalá, il n'y avait plus que des santés ruinées et des courages amollis par la maladie et l'ennui ? La Sainte consola son amie : elle lui mon-

(1) *Hist. gén. des Carmes.*

tra les inconvénients de cette rigidité qui prend tout à la lettre, qui ne connaît ni les ménagements de la prudence ni les sages dispenses de la charité. Elle lui expliqua la règle et les constitutions telles qu'on les observait à Saint-Joseph d'Avila et de Medina ; elle lui fit entendre surtout que l'esprit du Carmel, c'est l'esprit d'amour et de joie dans le sacrifice. L'humble Mère Marie de Jésus voulut que chacune de ses filles profitât des leçons de Thérèse. La Sainte régla leurs pénitences, leurs oraisons, elle dilata les cœurs par sa douce gaité, et, après deux mois et demi de séjour dans leur couvent, s'éloigna comblée de leurs bénédictions et des actions de grâces de doña Léonor.

Cependant la duchesse de la Cerda, n'abandonnant point son projet de fonder un Carmel à Malagon, écrivait lettre sur lettre à Thérèse qui, à son retour d'Alcala, passa par Tolède pour s'entendre avec elle. On se souvient de l'ordre que la Sainte avait reçu de Notre-Seigneur lui-même, relativement à la pauvreté de ses monastères, et des avertissements réitérés que saint Pierre d'Alcantara lui avait donnés sur la terre et envoyés du ciel pour l'exhorter à ne jamais recevoir de revenus. Or, sans revenus, la fondation de Malagon étant impossible, que faire ? Faut-il priver Dieu de la gloire que pourrait lui procurer un fervent Carmel ou s'écarter d'une ligne de conduite tracée d'une manière toute surnaturelle ?

Thérèse consulta : son humble et grand esprit mettait toujours infiniment au-dessus de ses révélations particulières les décisions de l'Église et de ses ministres. Elle eut donc recours à Maître Bañez et à d'autres théologiens aussi pieux que savants en leur exposant son embarras. Ils lui répondirent par les paroles du Concile de Trente qui juge convenable au bien spiri-

tuel des monastères de posséder quelques rentes, afin que l'extrême pénurie ne puisse y engendrer les soucis temporels ou le relâchement. « Acceptez donc, lui dirent-ils, la fondation de Malagon et les revenus qui vous sont offerts. Autrement, Mère Thérèse, vous sembleriez préférer vos lumières à celles du Saint-Esprit qui préside aux délibérations des Conciles. »

Thérèse se soumit sans un mot de réplique. « On pense, rapporte ici Ribera, que Notre-Seigneur lui ordonna de suivre l'avis de ses serviteurs, et il n'y eut point en cela de contradiction dans les révélations qui lui furent faites; ce fut au contraire une grande providence de Dieu de prescrire, suivant les situations différentes où elle se trouvait, deux différentes manières de se conduire. Si, pour fonder son premier couvent, elle avait attendu des rentes, il n'aurait jamais existé, car elle ne pouvait alors se procurer de ressources : l'affaire aurait été divulguée et par là même empêchée. Mais dans la suite, quand les monastères se multiplièrent, il leur eût été bien difficile, avec leur rigoureuse clôture et leur genre de vie, de se soutenir sans quelques revenus. L'expérience l'a prouvé : les maisons qui en possèdent sont plus affranchies des relations extérieures, elles vivent avec plus de recueillement, n'ayant rien à demander à personne. Ainsi, conclut le biographe, et nous le dirons avec lui, l'absence de revenus fut très convenable dans le principe, et les revenus à leur tour furent très convenables dans la suite. »

Les difficultés ainsi résolues au gré de la duchesse de la Cerda, Thérèse revint au couvent de Medina. Elle nomma une Prieure et une Sous-Prieure, et, satisfaite de l'état où elle laissait la communauté, elle reprit la route de Tolède, accompagnée

de quatre religieuses qu'elle avait appelées d'Avila.

A Tolède, doña Louise retint les Carmélites plusieurs jours dans son palais. Sa jeune parente, Marie de Salazar, profita de cette circonstance pour se jeter entre les bras de la Sainte, déclarant que, cette fois, elle ne la quitterait plus. La duchesse lui donna enfin son consentement et Marie reçut la première l'habit du Carmel, avec le nom de Marie de Saint-Joseph, au monastère de Malagon.

L'installation solennelle eut lieu le dimanche des Rameaux. La ville entière était dans l'allégresse. Le clergé, suivi de tout le peuple, vint en procession chercher les religieuses au château où elles étaient descendues; elles sortirent avec leurs manteaux blancs, leurs socques aux pieds et leurs longs voiles noir sur le visage. On les conduisit d'abord à la principale église, « où l'on fit un sermon, raconte la Sainte; on prit ensuite le Très Saint Sacrement pour le porter à notre monastère ». Ce nouveau Carmel, comme les précédents, fut dédié à saint Joseph (1).

Thérèse n'y put séjourner que deux mois. Elle souff-

(1) Quelques années plus tard, on dut transférer le couvent dans un autre endroit; il était situé sur la place publique, et, si petite que fût la ville de Malagon, la place était trop bruyante pour une demeure de silence et d'oraison. La duchesse pria la Sainte de choisir un autre emplacement et se chargea de tous les frais de cette seconde installation, qui se fit dans un champ d'oliviers, proche du château. Quand doña Louise vit la maison presque achevée, elle envoya chercher la Sainte Mère pour qu'elle conduisit ses filles dans leur nouvelle demeure. Le soir de son arrivée, les ouvriers déclarèrent qu'ils avaient encore pour six mois d'ouvrage. Thérèse ne pouvait disposer que de quinze jours sans perdre courage quoique brisée de fatigue, elle prit elle-même en main la direction des travaux. Elle y passait ses journées entières, depuis le matin jusqu'à onze heures du soir. — En treize ou quatorze jours tout fut terminé. (Julien d'Avila. — Ribera.)

frait beaucoup de tant de séparations et de ses attrait de solitude continuellement sacrifiés ; mais souffrir pour Dieu devenait de plus en plus son élément, agir pour lui son seul repos. Elle quitta Malagon vers la fin de mai, bénissant Dieu de la ferveur de ses filles et en particulier de la petite novice qui allait devenir bientôt une grande religieuse.

Malheureusement les forces physiques de la Sainte ne répondaient pas toujours à son courage. Elle voulait se rendre en toute hâte à Valladolid pour y remplir l'engagement pris avec don Bernardin, engagement que la mort subite du jeune gentilhomme venait de revêtir d'un caractère sacré. Il avait rendu son âme à Dieu sans pouvoir se confesser ni recevoir aucun secours. A l'heure de ce double malheur, Thérèse en fut instruite par une lumière surnaturelle, et, désolée, recommanda cette âme à Dieu avec l'ardeur de sa reconnaissance et de sa charité. « *Ma fille, lui dit alors Notre-Seigneur, son salut a été en grand danger ; mais j'ai eu pitié de lui et je lui ai fait miséricorde en considération du service qu'il a rendu à ma très sainte Mère, quand il l'a donné sa maison pour y fonder un couvent. Néanmoins, il ne sortira du purgatoire qu'à la première messe dite en ce nouveau monastère.* »

Dès lors Thérèse n'eut plus un instant de repos avant que l'œuvre fût exécutée. Soixante lieues la séparaient de Valladolid ; on la réclamait à Tolède ; on l'attendait à Saint-Joseph d'Avila ; les chemins étaient difficiles, les chaleurs accablantes, les moyens de transport lents et incommodes ; et pour franchir tant d'obstacles, elle avait la fièvre en plus de ses infirmités ordinaires, accrues par les fatigues précédentes. Rien ne put différer son départ : mais, le mal redoublant, elle dut s'arrêter à Tolède. On lui prescrivit

médecines et saignées ; elle se soumit à tout pour la gloire de Dieu. La duchesse de la Cerda, alors en voyage, avait laissé des ordres aux officiers de son palais : la Sainte y fut entourée de prévenances. Elle en remercie doña Louise par une longue lettre où l'on ne sent ni l'accablement de la tête ni le frisson de la fièvre. « J'admire vraiment, madame, comment, du fond de l'Andalousie, vous avez trouvé moyen de me soigner si bien ici. Vos gens ont tout fait pour le mieux, et me voici bien, quoique encore un peu faible. » Aussi vatt-elle se remettre en route dès le lendemain, et, malgré son épuisement, elle doit passer la nuit pour écrire à la duchesse. Il faut qu'elle règle avec sa noble amie différentes affaires relatives au couvent de Malagon : choix du chapelain, du confesseur, etc., et de plus qu'elle la console de ses peines ; mais, de grâce, que la duchesse n'ajoute point à celles-ci le chagrin de savoir Thérèse malade sur les chemins. Notre Sainte la rassure ; le voyage s'achèvera sans difficulté, bien que l'on n'ait pu se procurer cette fois ni coche, ni chariot ; à leur défaut, « j'emporte, dit-elle joyeusement, et je vous supplie de le trouver bon, la selle à dossier que vous avez au château. Comme elle ne servait à personne, vous serez enchantée, j'en suis sûre, que je la prenne pour mon voyage. Au moins j'aurai le plaisir de le faire avec quelque chose qui vous appartient (1)... Adieu, ma Dame et mon amie, je ne voudrais pas finir et je sais comment je m'en vais si loin de celle que j'aime tant (2). »

De Tolède, toujours en s'acheminant vers Vallado-

(1) C'est le seul voyage que la Sainte ait fait de cette façon. Elle avait toujours soin de se procurer des chariots couverts, bien fermés, et elle y gardait la clôture comme au couvent.

(2) Tolède, 27 mai 1568.

lid, Thérèse passa par Avila. Elle y retrouva la même ferveur, la même allégresse, doublée encore par la joie de son retour ; mais elle était si souffrante et ses filles avaient, disaient-elles, un tel besoin de l'entretenir qu'elle dut leur accorder près d'un mois. Une autre affaire importante se présenta dans cet intervalle. « Don Raphaël de Mexia, gentilhomme de la ville, apprit, je ne sais comment, que je voulais fonder un monastère de Carmes Déchaussés, et il m'offrit à ce dessein une maison qu'il possédait dans un hameau d'environ vingt feux. Cette maison servait de logis à un fermier chargé de recueillir les revenus de ses terres. Je vis du premier coup d'œil quelle demeure ce devait être. Néanmoins je louai le Seigneur et je remerciai de tout mon cœur ce gentilhomme. Il me dit que sa maison se trouvait sur la route de Medina del Campo et que je pourrais la visiter en me rendant à Valladolid. »

Thérèse partit d'Avila de grand matin, à la fin du mois de juin, accompagnée de l'une de ses premières filles, la sœur Antoinette du Saint-Esprit, et de son fidèle chapelain. Tous les trois se mirent à la recherche du hameau désigné par don Raphaël ; personne ne sut leur en indiquer le chemin. On marcha la journée entière sous l'ardeur du soleil : on se croyait au terme, quand on apprit que l'on n'était encore qu'à moitié route ; enfin, vers la nuit, apparurent, dans un pli de terrain, les vingt feux de Durvelo. Si le hameau était misérable, que dire de la maison ? « Un porche, une chambre, un galetas et une petite cuisine, le tout dans le dernier état de malpropreté : voilà, s'écrie la Sainte, un bel édifice pour un monastère. » Elle dresse ses plans sur-le-champ : du porche, elle fait une église, du galetas, un chœur ; et de la chambre, un dortoir. La

sœur Antoinette, malgré son esprit de mortification et sa confiance dans les lumières de la sainte Mère, refusait de croire au succès de l'entreprise. « Oh ! non, ma Mère, disait-elle, eût-on toute la ferveur possible, personne au monde ne supportera une pareille installation. Je vous en conjure, n'en parlez plus. » Julien d'Avila pensait de même. Thérèse tint bon et finit par les convaincre. Elle eût fait volontiers, dès le soir, l'essai de ce mauvais gîte ; mais on ne pouvait y passer la nuit au milieu des moissonneurs qui mangeaient et buvaient après leur journée de travail. Nos voyageurs, ne trouvant pas d'autre abri, se retirèrent à l'église et y attendirent le lever du jour. « Il faut convenir pourtant, dit la Sainte, qu'avec notre fatigue nous aurions eu plus besoin de dormir que de veiller. »

Le lendemain, Thérèse envoya demander à Mgr Alvaro de Mendoza des lettres de recommandation pour la fondation de Valladolid. Mgr Alvaro avait doublement à cœur cette œuvre léguée par son frère ; il chargea son secrétaire, don Jean Carrillo, d'aller en personne solliciter la bienveillance de l'administrateur ecclésiastique de Valladolid en faveur des Carmélites. Accompagné de don Carrillo, Julien d'Avila partit donc directement pour Valladolid, tandis que notre Sainte et la sœur Antoinette s'arrêtaient à Medina.

Dès que le P. Antoine et le P. Jean apprirent l'arrivée de Thérèse, ils accoururent. La sainte Mère leur dépeignit le monastère qu'elle leur avait trouvé, sans adoucir le tableau, et leur demanda s'ils auraient le courage d'y passer quelque temps. « Dieu ne tardera pas certainement à nous venir en aide, ajouta-t-elle ; l'important, c'est de commencer. Etes-vous prêts ? » Les Pères, avec une ferveur digne de la sienne, répondirent qu'ils se renfermeraient volontiers dans une

étable pour l'amour de Notre-Seigneur. On convint aussitôt que le P. Antoine s'occuperait de résigner sa charge de Prieur entre les mains du Provincial et de régler les affaires de sa maison, tandis que le P. Jean suivrait la Sainte à Valladolid et s'instruirait à fond près d'elle des observances de la Réforme.

Aux premiers jours d'août, Thérèse partit de Medina. « *Hâte-toi*, lui dit Notre-Seigneur à l'oraison, la veille de son départ, *hâte-toi, ma fille : l'âme que tu dois délivrer souffre beaucoup.* » Aussi marcha-t-elle à grandes journées en dépit de la saison. Elle était accompagnée de la sœur Antoinette, de deux religieuses de Medina et de deux autres de l'Incarnation d'Avila qu'elle comptait loger sans peine à leur arrivée dans la maison de don Bernardin. Nouveau contre-temps : elle trouve un beau jardin, mais une maison malsaine, située près de la rivière. Ses pauvres filles y perdront leur santé et encore ne peut-elle les y établir sans avoir fait au préalable de nombreuses réparations. On était aux premières heures de la fête de saint Laurent (10 août). La messe sonnait dans un Carmel mitigé, placé à l'entrée de la ville ; Thérèse commença par y conduire les sœurs et chercha dans le cœur du divin Maître les lumières dont elle avait besoin. L'espoir de délivrer bientôt l'âme de don Bernardin était sa seule consolation.

Le jour même, elle fit dresser des cloisons et improvisa des cellules. Chaque religieuse eut la sienne, et la vie régulière prit son cours, tandis que Thérèse portait, comme toujours, le poids des soucis et des embarras. Maître Julien n'avait pas encore terminé ses démarches. Le Vicaire Général ne pouvait donner que des espérances : il attendait le consentement du prélat d'un diocèse voisin dont relevait celui de Valladolid.

Le dimanche survint; on permit au chapelain de célébrer, ce jour-là seulement, le Saint Sacrifice dans la chapelle provisoire. « J'étais persuadée, rapporte notre Sainte, que, lorsque Notre-Seigneur m'avait promis de délivrer l'âme de don Bernardin à *la première messe*, ces paroles s'appliquaient à celle où l'on mettrait le Très Saint Sacrement dans notre église; mais au moment de la communion, tandis que le prêtre me donnait la sainte hostie, don Bernardin m'apparut à côté de lui, les mains jointes, le visage resplendissant et radieux. Il me remercia de ce que j'avais fait pour le tirer du purgatoire et je le vis ensuite monter au ciel. »

Le nouvel élu protégea sa fondation comme il devait le faire, en mettant au cœur de sa sœur, doña Marie de Mendoza, une affection vraiment maternelle pour les Carmélites de Valladolid. Celles-ci tombèrent malades par suite de l'insalubrité de leur résidence. Doña Marie leur offrit de lui abandonner Rio del Olmos en échange d'une demeure plus saine qu'elle s'engageait à leur acheter dans l'intérieur de la ville. En attendant que cette dernière maison fût transformée en monastère, la généreuse bienfaitrice emmena chez elle Thérèse avec ses filles. Elle donna même un appartement séparé au P. Jean afin qu'il pût recevoir à loisir les leçons de la Sainte; nous verrons quels furent les fruits de ce noviciat.

Le séjour des Carmélites chez doña Marie de Mendoza se prolongea jusqu'au mois de février; ce fut un temps de repos et notre Sainte en profita pour s'occuper de son âme, de ses fondations, de ses filles, même de ses amis qu'elle n'oubliait nulle part. La reconnaissance et l'affection ont-elles jamais mieux inspiré un cœur que le sien? On peut en juger par cette lettre

au vieux et fidèle ami, don François de Salcedo :

« Dieu soit loué, monsieur, de ce qu'après avoir écrit sept ou huit lettres d'affaires indispensables, il me reste un moment pour me délasser avec vous et vous assurer que je reçois toutes vos lettres avec une vraie consolation. Ne pensez donc pas, s'il vous plait, que ce soit temps perdu de m'écrire, j'en ai quelquefois besoin, je vous l'assure, à condition toutefois que vous ne me direz plus si souvent que vous êtes vieux, cela me fait de la peine. Et y a-t-il donc, même pour les jeunes gens, quelque assurance de vie ? Je souhaite que Dieu vous conserve jusqu'à ce que je meure ; ensuite, une fois là-haut, pour ne pas y rester sans vous, sachez que je ferai en sorte que Notre-Seigneur vous appelle au plus tôt... Que vous dirai-je maintenant des six ducats que vous donneriez pour venir me voir ! C'est vraiment beaucoup ; mais je donnerais volontiers encore plus d'argent, si j'en avais, pour le plaisir de vous faire une visite. A la vérité, vous valez infiniment mieux que moi. Qu'est-ce qu'une petite religieuse qui ne possède rien ? Quel cas en peut-on faire ? Mais un gentilhomme qui, outre l'excellente boisson et les friandises qu'il nous envoie, peut encore nous donner des radis et des laitues de son jardin, et qui, pour nous apporter des pommes de terre, ne veut point, je le sais, d'autre domestique que lui-même, doit être tenu en un degré quelque peu plus haut d'estime. A propos de boisson, on dit qu'il y en a ici d'excellente ; et comme don François de Salcedo nous manque, nous ne savons point quel goût elle a et nous sommes sans espoir de l'apprendre (1). »

Voilà le ton aimable de la correspondance de notre

(1) Valladolid, septembre 1668.

Sainte. Il devient plus sérieux sans être moins naturel, quand il s'agit de traiter des choses importantes. Une affaire personnelle la préoccupait alors vivement. Lorsqu'elle avait écrit une première fois le livre de sa Vie, sur l'ordre du Père Ibañez, c'était avec le désir de le soumettre au saint docteur que l'Espagne vénérât alors sous le nom de l'Apôtre de l'Andalousie, Maître Jean d'Avila (1). On ne connaissait point de lumières plus hautes que les siennes, de doctrine plus sûre, de vertu plus héroïque. Le vœu de la Sainte ne se réalisa point à cette époque, et elle se contenta de l'approbation de ses conseillers ordinaires; mais sa seconde relation, écrite trois ou quatre ans plus tard, sous le conseil de l'inquisiteur don Soto de Salazar (2), était destinée expressément au P. Jean d'Avila.

« Il a tant d'expérience et d'autorité, avait dit l'inquisiteur à Thérèse, que, s'il vous approuve après avoir lu votre livre, vous pourrez pour toujours demeurer en paix. » Lorsque son manuscrit fut achevé, elle le garda en attendant que la Providence lui envoyât une occasion sûre de le faire parvenir au P. Jean. Le voyage de la duchesse de la Cerda en Andalousie la lui fournit.

Doña Louise mit, paraît-il, un peu de retard à s'acquitter de son message : elle voulut jouir la première du trésor qui lui était confié ; Thérèse le lui reproche doucement, elle la presse, elle la conjure de se hâter et surtout de cacher son dépôt. « Souvenez-vous, madame, dit-elle, que c'est mon âme même que j'ai

(1) Jean d'Avila, né en 1502 d'une noble et riche famille d'Almadovar del Campo, mort en odeur de sainteté le 10 mai 1569, après une vie d'apostolat et de pénitence. Sa vie a été écrite par Louis de Grenade et le licencié Louis Muñoz.

(2) Voir note, p. 326.

remise entre vos mains. » Puis, comme si Dieu lui eût révélé la mort prochaine du saint homme : « Je ne voudrais pas qu'il mourût sans voir mon manuscrit : ce serait pour moi un vrai malheur. Je vous en supplie, envoyez-le lui bien cacheté par un exprès (1). »

Enfin la duchesse remplit sa mission au gré de la Sainte. « Quant au livre, lui écrit aussitôt Thérèse, vous avez négocié on ne peut mieux : aussi ai-je oublié sur-le-champ toutes les petites colères que vos lenteurs m'avaient causées. Le P. Maître Jean d'Avila m'écrit au long ; il est content de tout. C'est une bonne œuvre que vous avez faite, Dieu vous en récompensera (2). »

La décision de ce grand homme rassura entièrement la Sainte. Quand elle apprit sa mort l'année suivante, elle versa tant de larmes que ses filles lui demandèrent avec surprise pourquoi elle pleurait ainsi un serviteur de Dieu entré déjà sans doute au ciel. « Rien n'est plus vrai, répondit-elle, il voit Dieu maintenant : mais je pleure parce que l'Église perd une de ses colonnes, beaucoup d'âmes un guide et un appui ; la mienne est de ce nombre (3). »

Cependant les travaux du Carmel de Valladolid se poursuivaient avec les aumônes et sous la direction de doña Marie de Mendoza. Le 2 février 1569, fête de saint Blaise, les Carmélites s'y rendirent en procession, précédées du clergé, suivies de tout le peuple qui les

(1) 27 mai, 23 juin 1568.

(2) 2 novembre 1568. Le P. Jean d'Avila lut le manuscrit avec un extrême intérêt, dès qu'il lui eut été remis. Sa réponse, datée du 12 septembre de la même année, contient une approbation des plus explicites de la doctrine et des révélations de la Sainte. D. Vicente de la Fuente l'a publiée intégralement, t. II p. 133.)

(3) *Vie de Jean d'Avila*, par Louis Muñoz.

saluait avec enthousiasme. L'installation eut la même solennité qu'à Malagon, et, sur le désir de doña Marie, le monastère fut érigé sous le vocable de la Conception de Notre-Dame.

Thérèse ne prit que le temps d'y établir ses filles. Heureuse de les laisser à l'abri des soucis temporels, recueillies et ferventes, elle leur donna une Prieure afin de se livrer aux autres œuvres qui l'attendaient ; seulement, pour consoler Marie de Mendoza de son départ, elle appela à Valladolid sa nièce Marie-Baptiste ; celle-ci allait devenir, malgré sa jeunesse, le meilleur soutien du couvent.

CHAPITRE XVIII

Réforme des Carmes.

(1568)

Le P. Jean, ayant suivi la Sainte à Valladolid, son noviciat avait aussitôt commencé sous la direction de Thérèse. C'était chose nouvelle assurément de voir un prêtre, un religieux formé à la vie monastique par la main d'une femme ; c'était chose plus nouvelle et plus étrange même de voir cette femme entreprendre, avec le concours de son disciple, la réforme d'un Ordre d'hommes. Mais, à part le caractère surnaturel de sa mission, celle-ci s'explique encore par la force d'âme toute virile de la sainte Mère. « On m'avait dit que c'était une femme, s'écriait un personnage éminent (1)

(1) Le P. Pierre Hernandez. Ce religieux, digne de comprendre et d'apprécier sainte Thérèse, entendait ainsi louer son courage sans rien lui enlever de ses autres vertus. En effet, si notre Sainte avait une énergie extraordinaire, telle que beaucoup d'hommes et des plus forts eussent pu la lui envier, elle avait bien un cœur de Mère et tous les côtés élevés du caractère féminin ; jamais non plus elle ne sortit des bornes que lui traçaient la modestie et la prudence religieuses en remplissant son rôle providentiel.

au sortir du premier entretien qu'il eut avec elle ; il n'en est rien : c'est un homme et des plus hommes que j'aie jamais vus. » Il convient néanmoins de constater quelle fut sa part réelle dans la fondation des Carmes Déchaussés. Les Carmélites doivent tout à leur Mère ; les Carmes lui doivent l'inspiration de leur Réforme, l'initiative de cette difficile entreprise, l'éducation religieuse de leur Père, le séraphique Jean de la Croix, enfin les heureux résultats de l'influence très considérable qu'elle exerça jusqu'à son dernier jour sur leurs monastères. On put croire cette influence amoindrie pendant la douloureuse période de persécutions et d'injustices qui suivit de près sa mort ; mais l'épreuve passa, laissant l'auréole des martyrs sur le front des bien-aimés fils de Thérèse, Jean et Gratien, victimes de l'erreur ou des fautes de quelques-uns de leurs frères. L'autorité de la Sainte reprit toute sa puissance et dès lors ne l'a jamais perdue. Carmes et Carmélites la nomment aujourd'hui avec la même vénération, le même amour, notre Mère sainte Thérèse. Cependant, si elle eut la première et la plus large part dans la Réforme des Carmes, elle ne l'accomplit pas à elle seule. Elle y travailla *Joanne adjutore*, nous dit l'Église, avec l'aide de saint Jean de la Croix ; et, dans cette grande œuvre, ce qui appartient surtout à notre histoire, c'est la formation du Saint à l'école de la Sainte.

Jean était né dans l'obscurité et la pauvreté qu'il devait tant aimer durant sa vie. Son père, rejeton d'une noble famille réduite à la misère, exerçait, malgré son nom de Gonzalve de Yepes, le métier de tisserand dans la petite ville d'Hontiberos, proche d'Avila. Sa mère, Catherine Alvarez, n'avait jamais été qu'une humble ouvrière. Dès son berceau le Saint

connut les privations de l'indigence, accrues encore peu de temps après par la mort de Gonzalve qui laissait sa jeune veuve chargée de deux enfants. Catherine était une femme forte et une mère dévouée. Elle quitta sa ville natale qui lui offrait peu de ressources et vint s'établir à Medina del Campo dont le commerce florissant lui promettait un travail plus lucratif. Son premier soin fut d'élever ses enfants selon les desseins de Dieu. L'aîné, François, prenait volontiers part à l'ouvrage de sa mère : elle lui donna une humble profession qu'il ennoblit par ses vertus. Jean annonçait des dispositions différentes : l'œil vigilant de Catherine découvrit de bonne heure son inclination extraordinaire à la piété et sa grande facilité pour l'étude, tandis que pour les travaux manuels qu'elle cherchait aussi à lui apprendre, il montrait toujours une maladresse que sa bonne volonté ne pouvait surmonter. Elle l'envoya donc d'abord à l'école gratuite de la ville, ensuite dans un hospice où il servait les malades et, durant ses loisirs, recevait les leçons du chapelain. Des traits merveilleux de la protection du Ciel révélèrent bientôt les desseins de Dieu sur cet enfant privilégié. Un jour, il est retiré sain et sauf d'un marais par un mystérieux inconnu qui disparaît après l'avoir déposé sur le rivage. Une autre fois, il tombe dans un puits très profond où on le croit perdu sans retour. La Sainte Vierge étend son manteau au-dessus de l'abîme ; elle y reçoit Jean et le soutient jusqu'à ce que les habitants des environs, témoins émus du malheur et du prodige, lui jettent une corde et le ramènent à terre en louant le Seigneur. Ses progrès rapides dans la science et plus encore dans la vertu émerveillaient de même. On remarquait l'austérité de sa vie, ses longues oraisons, la joie divine qui rayonnait sur son

visage; et autour de lui chacun se demandait : que deviendra cet enfant?

Nul ne fut surpris, lorsqu'après les années de son adolescence, on le vit aller frapper à la porte du couvent de Sainte-Anne, implorant humblement la grâce de recevoir l'habit du Carmel. Il avait vingt et un ans. Novice, il dépassa les espérances que l'on reposait déjà sur lui. Le Provincial l'admit à la profession en 1564, deux ans après la fondation de Saint-Joseph, et, pensant qu'un sujet de tel mérite deviendrait l'honneur de son Ordre, il l'envoya étudier la théologie à la célèbre université de Salamanque. Là, « religieux et étudiant, mais religieux avant tout, » Jean partageait son temps entre le travail et la prière. Cherchant à compenser par de rudes macérations ce que la règle mitigée avait de trop doux pour ses attraits, il obtint de ses supérieurs qu'on lui abandonnât une cellule étroite, incommode, placée sous le toit du couvent. La nuit, il y prolongeait ses veilles, prenait ses courts instants de repos sur des morceaux de bois et se livrait à ses austérités sans crainte d'être observé. Le jour, il vivait en ermite avec ses livres et son crucifix. Il avait fabriqué de ses mains un cilice de joncs enlacés les uns aux autres par de gros nœuds et une chaîne de fer hérissée de pointes : vêtement et ceinture qu'il portait sur la chair nue et ne quittait presque jamais. S'il réussit à dérober à ses frères le secret de la plupart de ses pénitences, il ne put leur cacher l'exemple plus admirable encore de son humilité. Le frère Jean, le modèle des religieux, le meilleur des étudiants, était à ses propres yeux toujours le plus petit, le plus misérable, et il voulait être estimé des autres de la même manière. Malgré ses efforts pour se tenir dans l'ombre, sa vertu se trahissait à chaque instant, sa

science lui attirait une véritable réputation; et quand, l'heure venue de lui conférer le sacerdoce, il essaya, comme saint François-d'Assise, de refuser cette dignité suprême, conjurant ses supérieurs de le laisser au dernier rang le seul, disait-il, qui lui appartint, personne ne put accéder à ses désirs. Son ordination, appelée par les vœux du couvent de Salamanque et du couvent de Sainte-Anne, eut lieu sans délai. Il revint ensuite à Medina del Campo pour donner à la pauvre Catherine la meilleure consolation que pût goûter son cœur de chrétienne et de mère : celle de voir son fils monter à l'autel du Seigneur. Il chanta sa première messe devant elle, devant ses frères de Sainte-Anne, devant ses anciens amis; puis, sur l'ordre de ses supérieurs, il reprit la route de Salamanque afin de prolonger les études dont il retirait tant de fruits. Mais son âme était plus avide d'oraison que de science; il soupirait après un autre genre de vie, et c'est alors qu'il forma le projet de se retirer à la Chartreuse. Nous savons déjà comment la Providence l'avait ramené à Medina avant l'exécution de son dessein, et comment son entrevue avec notre Sainte ouvrit devant lui une nouvelle voie.

Tandis que le P. Antoine mettait ses affaires en règle et s'occupait de pourvoir aux formalités nécessaires pour la fondation de Durvelo, Thérèse emmena donc son P. Jean à Valladolid « dans le dessein, dit-elle de l'instruire à fond de notre règle et de nos usages et de lui faire entendre les choses comme elles doivent l'être. Je lui parlai des mortifications en vigueur parmi nous, de la charité fraternelle qui nous unit et de la manière dont se passent nos récréations, où tout est réglé de telle sorte que ces heures de réunion servent à nous ouvrir les yeux sur nos défauts et

à nous donner un peu de délassement pour mieux garder ensuite les rigueurs de la règle. Le P. Jean était si saint que je pouvais apprendre beaucoup plus de lui que lui de moi ; mais ce n'était point pour l'heure ce que j'avais à faire. Je ne songeais qu'à l'instruire du genre de vie de nos sœurs (1). »

« Ainsi, remarque un historien de saint Jean de la Croix, il est prouvé que Dieu avait choisi ce bienheureux Père pour être le premier né de la Réforme des Carmes, le maître et le modèle de cette grande famille, puisque sainte Thérèse lui réserva les prémices de l'esprit dont le Ciel lui avait confié le dépôt comme à la source de tout le Carmel réformé (2). »

La sainte Mère n'épargna pas son fervent novice : elle voulut s'assurer de la solidité de ses dispositions, sonder son humilité qui lui semblait incomparable, et voir si son énergie pourrait soutenir les souffrances qui l'attendaient dans l'isolement et la pauvreté de Durvelo. Jean sortit victorieux de cette sévère probation, et Thérèse en fut si satisfaite qu'elle ne put s'empêcher de confier son contentement à don François de Salcedo :

« Veuillez, je vous en supplie, favoriser de tout votre pouvoir le P. Jean. Il est petit de corps, mais, selon moi, grand aux yeux de Dieu. Si jeune qu'il soit, c'est un homme sage. On ne peut douter que Notre Seigneur le tienne en sa main, car, bien qu'au milieu de tant d'affaires nous ayons eu ici plus d'une occasion d'épreuves et que je l'aie éprouvé moi-même en me fâchant quelquefois contre lui, jamais nous n'avons

(1) *Fondations*, chap. xiii.

(2) *Vie de saint Jean de la Croix*, traduction des Carmélites de Paris.

vu en lui une imperfection (1). » Et d'un dernier coup de pinceau, la Sainte achève le portrait moral du jeune Père par le trait caractéristique qui lui plaît encore le plus : « Il est courageux. » C'est du courage toujours qu'elle demande à ses fils comme à ses filles : La Réforme est une œuvre d'énergie ; si l'on en manque, il ne faut pas s'y engager. Quant au P. Jean, « il a certes bien besoin de tous les dons que Notre-Seigneur a mis dans son âme, pour aller, seul comme il est, commencer sa nouvelle vie à Durvelo ».

Thérèse trouvait donc son demi-religieux capable d'entreprendre à lui seul sa fondation ; un dernier obstacle l'arrêtait encore. D'après les conditions imposées par les patentes du P. Général, elle devait se procurer le consentement du Provincial en charge ou de son prédécesseur. Ce dernier était le P. Ange de Salazar. Les souvenirs du passé ne laissaient pas la Sainte exempte de crainte ; mais le Seigneur n'a point de peine à rendre faciles les choses impossibles. Il permit que le P. Ange eût besoin de la protection de doña Marie de Mendoza et celle-ci se trouva toute-puissante pour obtenir, en échange de ses services, l'autorisation qu'attendait son amie. Le frère de dona Marie, Mgr Alvaro, ne fut pas moins heureux près du nouveau Provincial, le P. Gonzalez, vieillard sans malice et du meilleur caractère, au témoignage de notre Sainte, mais qui aurait hésité longtemps si Thérèse ne lui eût représenté le compte qu'il rendrait à Dieu du bien qu'il empêchait de faire. Ébranlé par ces paroles, il se rendit sur-le-champ à la première ouverture du prélat (2).

Enfin, le 30 septembre, le P. Jean partit pour Dur-

(1) Valladolid, septembre 1568.

(2) *Fondations*, chap. XIII.

velo, accompagné d'un jeune ouvrier, qui devait l'aider à rendre sa demeure habitable. Il emportait avec lui l'habit de la Réforme que Thérèse avait taillé et préparé de ses propres mains. « Ma Mère, lui dit-il avant de la quitter, puisque vous avez une si large part dans l'œuvre que j'entreprends, demandez à Notre-Seigneur qu'il m'accorde sa grâce et que sa sainte bénédiction descende sur moi. Je vous supplie aussi de me donner la vôtre et de bien vouloir avec nos sœurs me soutenir par vos prières. » Thérèse, émue jusqu'aux larmes, lui promit, au nom de ses filles, que chaque jour on la recommanderait à Dieu, et, agenouillée à ses pieds, elle attendit que lui-même la bénît (1) ».

Arrivé à Durvelo, le Père se mit en devoir d'exécuter les plans tracés par la Sainte : ils'y conforma scrupuleusement. Le porche devint une église, le galetas un chœur ; la chambre fut divisée en petites cellules, si étroites, si basses qu'à peine pouvait-on y entrer et moins encore y demeurer. Avec de la paille, il fit des lits ; avec des pierres, des oreillers ; il suspendit aux murailles des croix de bois brut et des têtes de mort. Pour la cuisine, il trouva deux vieilles marmites abandonnées. Au réfectoire, il dressa la table sur un tronc d'arbre. Une cruche cassée servit de bouteille et des morceaux de calebasse lui fournirent des verres. Tous ces grands travaux étaient loin d'être achevés lorsque la nuit le surprit avant qu'il eût même pensé à dîner. Son compagnon, l'ouvrier de Valladolid, alla quêter quelques morceaux de pain, et le Saint lui adoucit son jeûne par tant de compassion et de bonté qu'il ne songea pas à s'en plaindre. Le Père passa une partie

(1) *Vie de saint Jean de la Croix.*

de la nuit en oraison ; le lendemain, dès l'aube, il célébra la messe avec un ornement que Thérèse lui avait donné ; il bénit ensuite son habit de la Réforme, la robe et le scapulaire de serge grossière, le manteau blanc étroit et court (1). Il s'en revêtit avec la joie du favori qui prend les livrées de son roi, et, pour faire plus rude pénitence, il prit en même temps l'engagement de marcher les pieds nus, sans sandales ni alpargates, cette chaussure des pauvres d'Espagne que Thérèse avait adoptée pour elle et pour ses filles. Quand les habitants du hameau la virent sortir de sa maisonnette dans cet étrange costume et avec son air joyeux, ils sourirent d'abord de pitié, puis ils s'attendrirent, et quand le Père, s'approchant d'eux, leur adressa doucement la parole, tous les cœurs s'ouvrirent avec une confiance sans bornes à ce petit saint qui portait sur son jeune front la majesté des vieillards. Son ermitage devint un lieu de pèlerinage populaire : les paysans d'alentour accoururent après ceux de Durvelo. Ils assistaient à la messe du P. Jean, puis s'asseyaient autour de lui en le priant de leur parler de Dieu, et, avant de retourner en leurs maisons, ils examinaient les moindres coins de la pauvre chapelle, les croix de bois, les têtes de mort, les inscriptions pieuses : tout, jusqu'à la petite cloche, excitait leur dévotion.

Notre Sainte suivait d'un regard de mère les débuts

(1) Ce vêtement d'une bure fort vile et grossière, de la couleur naturelle de la laine, était assez court, et ne lui descendait qu'à la cheville du pied. Il avait, par-dessus cet habit, une chape blanche, sans plis, qui ne lui passait pas les genoux, un capuchon proportionné à l'habit, et un autre qui correspondait à la chape. Les manches étaient étroites, la ceinture de cuir et la tunique de dessous d'une petite sergette bien rude. — *Hist. Gén. des Carmes*, liv. III, chap. XIX.

de son jeune religieux et louait le Seigneur. Vers la fin de novembre, le P. Antoine vint prendre ses ordres à Valladolid; il avait hâte de rejoindre le P. Jean et de lui porter toutes les aumônes qu'il avait recueillies. Et quelles aumônes! la sainte Mère en rit de bon cœur : cinq horloges de sable! « Et que voulez-vous donc faire de toutes ces horloges? lui demandat-elle? — Oh! répondit-il, c'est pour n'être jamais au dépourvu et que les heures de la communauté soient bien réglées. » Oui, mais les sabliers marqueront en vain l'heure du dîner et l'heure de dormir : le P. Antoine n'a pas trouvé plus de provisions que d'argent; il n'a pas seulement une paillasse.

Il partit cependant pour Durvelo aussi joyeux que s'il eût dû entrer au ciel le soir même : il avait oublié ses cinquante-sept ans et tous les souvenirs du passé. Fils de grande famille, consacré à Notre-Dame par sa pieuse mère dès l'âge de dix ans, Prieur à vingt-six, chargé successivement du gouvernement de plusieurs couvents, estimé du Roi, jouissant partout de la réputation d'un célèbre prédicateur, d'un digne religieux, d'un homme de distinction et de rare mérite, sa vie s'était écoulée dans l'honneur et l'indépendance. Aussi des amis prudents lui conseillèrent-ils de mettre ses forces à l'épreuve avant d'embrasser la Réforme d'une manière définitive. Mais sa ferveur n'admettait ni essai ni délai : ce n'était plus le noble Antoine de Hérédia, le Très Révérend Père Prieur de Sainte-Anne, l'orateur de la cour : c'était un humble petit novice, qui marchait à grands pas, le 27 novembre 1568, sur la route de Durvelo. Le lendemain, premier dimanche de l'Avent, après avoir célébré la messe, il s'agenouilla au pied de l'autel près du P. Jean : tous les deux, en présence de Dieu, de ses anges et de Notre-Dame,

Reine du Carmel, renoncèrent solennellement à la règle mitigée et s'engagèrent à vivre désormais selon la règle primitive. Suivant la coutume introduite dans l'Ordre par notre Sainte, ils prirent aussi de nouveaux noms : le P. Antoine choisit celui d'Antoine de Jésus ; le P. Jean celui de Jean de la Croix ; un frère de Sainte-Anne, qui avait suivi le P. Antoine et qui fit sa profession avec les deux Pères, voulut s'appeler Joseph du Christ : de sorte, dit l'historien de saint Jean de la Croix, qu'à eux trois, ils composèrent un Jésus-Christ crucifié.

Trois mois après, des circonstances que nous rapporterons bientôt permirent à Thérèse de visiter « sa chère maisonnette de Durvelo ».

« Au carême de 1569, raconte la sainte Mère, je passai par là. J'arrivai le matin ; le Père Antoine, avec l'air de belle humeur qui est toujours le sien, balayait devant la porte de l'église. « Qu'est-ce ceci, mon Père, » lui dis-je, et qu'est devenu le point d'honneur ? — » Ah ! maudit soit le temps où j'en tenais compte, me » répondit-il en riant. » J'entrai dans la chapelle et je fus émue en voyant de quel esprit de ferveur, de pauvreté, le Seigneur l'avait remplie. Je n'étais pas seule à m'attendrir : deux marchands de mes amis, qui m'accompagnaient depuis Medina del Campo, visitèrent avec moi la maison ; ils ne firent que pleurer. Nous ne vîmes partout que des croix et des têtes de mort. Jamais je n'oublierai une petite croix de bois suspendue près du bénitier et sur laquelle on avait collé une image de Notre-Seigneur ; cette image était de simple papier, mais elle inspirait plus de dévotion que si elle eût été de grand prix et bien travaillée. Le chœur, formé de l'ancien galetas, était élevé vers le milieu, de sorte que les Pères pouvaient y réciter l'of-

fi ce assez commodément ; mais il fallait se baisser beaucoup pour y entrer. Aux deux angles du chœur, du côté de l'église, ils s'étaient ménagé deux petits ermitages où ils ne pouvaient rester qu'assis ou couchés, et encore, dans cette position, ils touchaient presque le toit de la tête. Le sol était tellement humide qu'il fallait le couvrir de foin. J'appris qu'au lieu d'aller dormir après Matines, nos Pères se retireraient dans ces ermitages et y demeuraient en oraisons jusqu'à Prime, avec un si profond recueillement que, lorsque la neige tombait sur eux par les fentes du toit, ils ne s'en apercevaient point et rentraient au chœur sans penser seulement à secouer leurs habits. »

Ces pieux excès effrayèrent la sainte Mère ; elle aussi voulait une grande mortification, mais réglée par la prudence. Les Pères lui ayant demandé conseil sur différents points de leur règle, elle leur donna ses avis : « puis, ajouta-t-elle, faible et imparfaite comme je le suis, je crus devoir les conjurer de modérer la rigueur de leurs pénitences. Il m'en avait coûté tant de désirs et de prières pour obtenir que le Seigneur nous donnât des hommes capables d'entreprendre ce grand ouvrage, et je le trouvais alors si bien commencé que j'eus peur de voir le démon se servir de ces grandes austérités pour ruiner la santé de nos Pères et les empêcher d'en finir selon mes espérances. Ame de peu de foi, je ne considérais pas que c'était l'œuvre de Dieu, et qu'il saurait bien, lui, la conduire à son terme. Ces Pères, ayant les vertus qui me manquent, ne firent pas grand cas de mes paroles et continuèrent leurs pénitences. Je leur dis adieu et m'en allai l'âme remplie de consolation. »

Thérèse se rendait à Tolède. Avant de l'y suivre,

nous jetterons un coup d'œil d'ensemble sur la suite de l'histoire des Carmes Déchaussés. C'est sans doute la part la plus glorieuse de l'œuvre de notre Sainte : elle-même le déclare. « Que d'actions de grâces, à ce sujet, ne dois-je pas rendre à Dieu, car c'est une faveur bien plus grande, selon moi, que de fonder des monastères de religieuses (1) ! » En effet, elle ne donnait pas seulement à l'Eglise des âmes contemplatives qui, s'immolant dans le secret du cloître, verseraient toute leur vie les parfums de leurs prières et leurs larmes d'amour sur les pieds du Seigneur, pour apaiser sa justice en faveur des coupables. L'âme contemplative, le cœur brûlant d'amour et avide de sacrifice se retrouvent aussi sous le froc du Carme : l'oraison est sa nourriture ; le silence, sa force ; la pénitence, son armure ; avant tout, il est moine ; mais il est apôtre en même temps. Il sort de sa solitude afin de faire entendre au monde une parole rendue plus saisissante par les exemples de sa vie et l'austérité de son vêtement. Il va se jeter dans la mêlée, pour emprunter le style de la sainte Mère ; il combat en vaillant capitaine contre les ennemis de l'Église de Dieu ; il prend part aux travaux multiples du sacerdoce dont il porte le caractère, et les missions lointaines, après les cités d'Europe, verront bientôt arriver sur leurs plages les frères des deux ermites de Durvelo. Comment *sainte Thérèse* n'eût-elle pas tressailli de bonheur ? Qui savait comprendre comme elle la grandeur de la double vocation de ses fils ? Elle pourra se consoler désormais de n'être qu'une pauvre femme incapable d'annoncer aux hommes la vérité, puisqu'elle devient mère de toute une génération qui la prêchera

(1) *Fondations*, chap. xiv.

d'âge en âge avec autant de science que de zèle. Disons-le cependant, cette œuvre glorieuse lui coûta cher et devint plus d'une fois sa couronne d'épines. Elle souffrit d'abord des persécutions dirigées par les Carmes Mitigés contre les Carmes de la Réforme, page douloureuse que nous aurons à lire. Elle souffrit aussi de rencontrer dans cette chère portion de sa famille quelques caractères inflexibles ; elle sembla prévoir leurs excès de rigueur, les mesures oppressives dont Dieu lui épargna la vue et que sa présence, du reste, eût sans doute toujours empêchées. Ce sont des ombres, mais des ombres, hâtons-nous de le dire, sur un tableau splendide : ombres de la fragilité humaine qui se retrouvent partout et au milieu desquelles la beauté des saints brille avec plus d'éclat.

Il faut d'ailleurs tenir compte des avantages et des difficultés du terrain sur lequel s'élève un édifice pour apprécier la valeur de ce dernier. Or, notre Sainte bâtissait la Réforme en Espagne, sous ce ciel de foi, sur cette terre d'héroïsme, arrosée durant huit siècles du sang des croisés. La race sortie d'un si long temps d'épreuve devait avoir dans le sang quelque chose d'indomptable, et sa rare énergie offrait de grandes ressources à quiconque savait s'en emparer pour la mettre au service de Dieu. C'est ce que fit Thérèse. Elle réussit sans peine à implanter la règle primitive parmi les Carmes Déchaussés ; leur zèle dépassa même ses désirs et la pénitence fut portée chez eux à un degré qui l'effraya souvent. Les autres vertus monastiques furent embrassées avec autant de courage. Partout, il n'y eut à craindre que l'excès, conséquence presque nécessaire de l'ardeur de ces fortes natures. Thérèse vit le péril : elle lutta contre lui ; mais il était moins facile de faire des hommes doux et soumis de

ces fiers Castillans (1) que des héros et des martyrs ; et la sainte Mère devait s'armer de patience, avertir, reprendre, beaucoup souffrir, avant de triompher.

Au milieu de ces épreuves, saint Jean de la Croix sera sa consolation, sa meilleure espérance ; elle trouvera un autre appui dans le P. Jérôme Gratiien de la Mère de Dieu, son bâton de vieillesse, son dernier Père spirituel en même temps que son bien-aimé fils. Le P. Antoine ne cessera de lui être un utile auxiliaire. Un grand nombre d'autres la réjouiront par leur conduite irréprochable, et dans ceux mêmes qu'elle devra blâmer en quelques points, elle trouvera encore tant de vertus que, jusqu'à son dernier jour, elle en remerciera Dieu et ne lui demandera d'autre grâce que celle de conserver toujours à la Réforme la ferveur de ses commencements.

Le monastère de Durvelo fut transféré l'année suivante au village de Manzera, où un riche seigneur, don Louis de Tolède (2), offrit aux Pères une maison et une chapelle qu'il avait construite pour y placer une très belle image de la Sainte Vierge, trésor héréditaire de sa famille. Il ne pouvait confier ce trésor à une meilleure garde qu'à celle des Frères de Notre-

(1) Nous n'oublions pas que l'homme le plus inflexible de la Réforme fut le P. Nicolas Doria, d'origine génoise, et que le P. Ambroise Mariano, dont la Sainte déplore la ténacité, était né à Naples. Mais l'un et l'autre vécurent longtemps en Castille avant d'entrer au Carmel, et leur première vie, surtout celle du P. Mariano, les prédisposait plus qu'une naissance castillane à la vivacité comme à l'obstination.

(2) Don Louis de Tolède, après avoir donné au Carmel une partie de ses biens, fut plus heureux encore de lui offrir ses enfants ; son fils aîné et sa fille vécurent saintement sous l'habit de sainte Thérèse. Quant à la pauvre hutte de Durvelo, elle laissa au cœur des Carmes déchaussés de si vifs regrets qu'ils n'eurent point de repos avant d'en avoir recouvré la possession.

Dame. Il pourvut généreusement aux frais de leur installation et leur bâtit un monastère régulier avec cloîtres, jardin, cellules, église ; enfin, dit notre Sainte, il fit les choses en vrai gentilhomme et en gentilhomme chrétien.

Les Pères continuèrent à Manzera leur vie pénitente de Durvelo. Ils allèrent prêcher dans les hameaux voisins, où les villageois manquaient de secours religieux. Souvent ils traversaient deux lieues de distance, marchant pieds nus sur les chemins raboteux ou sur la glace et la neige, pour aller instruire les enfants, éclairer les pécheurs. Leur journée se passait à prêcher et confesser ; ils ne rentraient que vers le soir au couvent prendre leur frugal repas ; la nuit ramenait ensuite l'office divin ; le matin, l'oraison, après laquelle les courses apostoliques recommençaient.

Ils reçurent beaucoup de novices, qui furent confiés à la direction du P. Jean de la Croix. L'année suivante vit la fondation de Pastrana, où le noviciat fut transféré. Ensuite, les établissements se multiplièrent, malgré des épreuves qui auraient mille fois déraciné l'œuvre de notre Sainte, si la base n'eût été inébranlable, le doigt de Dieu reposant au sommet.

CHAPITRE XIX

Tolède et Pastrana.

Plusieurs fois déjà nous avons suivi notre Sainte à Tolède. Doña Louise de la Cerda lui réservait un appartement retiré de son palais et le tenait prêt à la recevoir, quand ses voyages l'obligeaient de traverser la ville ; mais, fondatrice du Carmel de Malagon, qu'elle entretenait de ses dons, la duchesse ne songeait pas à en établir un autre près de sa résidence habituelle. La noblesse tolédane, qui aimait et vénérât Thérèse, suivait de même avec intérêt l'extension rapide de ses couvents sans lui en demander un pour la capitale de la Nouvelle-Castille. Dieu voulait que, dans cette grande cité, le monastère s'établît par des voies plus humbles et qu'aucun Carmel ne fût à ses débuts plus pauvre et plus délaissé.

Parmi les marchands de la ville, nul ne jouissait d'une meilleure réputation que Martin Ramirez. « Homme d'honneur, vrai serviteur de Dieu, il avait toujours vécu en bon chrétien ; il ne s'était jamais marié et les profits de son commerce passaient en

bonnes œuvres. Le poids de l'âge l'invitant à songer plus que jamais à l'éternité, il résolut de laisser à Dieu sa belle fortune et chercha par quelle destination particulière il pourrait lui être le plus agréable. » Il n'était pas encore éclairé au mois de novembre 1568, lorsqu'il fut pris du « mal de la mort. » Instruit de son état et de ses désirs, un Père Jésuite accourut près de lui : c'était le P. Paul Hernandez. Ce religieux connaissait la sainte Mère, l'esprit et la ferveur de ses filles ; il désirait ardemment les voir s'établir à Tolède, et, pensant que le testament du marchand pourrait ouvrir les voies de la Providence, il lui représenta que, pour la gloire de Dieu et le bien de la ville, il n'avait point de meilleur usage à faire de son patrimoine que de le consacrer à une fondation de Carmélites. Martin, trop malade pour régler lui-même l'affaire, la laissa entre les mains de son frère, Antoine Ramirez, et rendit le jour même son âme à Dieu.

Alphonse Ramirez, digne de la confiance qu'il lui avait témoignée, pria le Père Jésuite d'écrire à la Sainte et de le mettre en rapports directs avec elle. Ce fut le seul service que le P. Hernandez put rendre aux Carmélites en cette occasion ; un changement de résidence l'éloigna de Tolède avant leur arrivée.

Thérèse apprécia de suite le mérite d'Alphonse Ramirez. Son loyal et franc caractère lui plut beaucoup, même avant qu'elle le vit de près. Ce n'était pas, du reste, le premier marchand qu'elle mettait au nombre de ses amis ; toute grande qu'elle était, jamais elle ne fut fière, et, depuis qu'elle portait son beau nom de Thérèse de Jésus, les lignées des Cepeda et des Ahumada, à ses yeux, ne comptaient pour rien. Les travaux du monastère de Valladolid, auxquels vint se joindre une fièvre violente, l'empêchant de se rendre

aussitôt à Tolède, elle écrivit lettres sur lettres à Alphonse Ramirez, à doña Louise de la Cerda pour préparer de loin la fondation. A la duchesse, notre Sainte ne demandait autre chose que l'appui de son crédit près des autorités civiles et religieuses. « Pour l'amour de Dieu, madame, tâchez d'obtenir la permission et vous verrez bientôt arriver votre servante ; il semble vraiment que Notre-Seigneur ne peut pas nous séparer. » Avec Alphonse, qu'elle considère comme fondateur, elle entre dans les détails de l'entreprise, elle l'exhorte au courage, à la générosité. Il en faut à ceux qui s'occupent des Carmélites, leurs établissements ne pouvant se faire sans contradiction. « Ne croyez pas, monsieur, avoir à donner seulement ce que vous pensez, écrit l'aimable Sainte : j'en préviens ; préparez-vous à donner bien davantage, car voici comment le divin Maître récompense les bonnes œuvres : il dispose les choses de telle sorte qu'on puisse encore en faire de meilleures. Ce n'est rien de donner de l'argent, cela ne fait pas grand mal. Mais quand nous nous verrons au moment d'être lapidés, vous, monsieur votre gendre et tous tant que nous sommes qui nous mêlons de cette affaire, comme il faillit nous arriver lors de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, oh ! c'est alors qu'il y fera bon. »

Enfin, le 21 février 1569, Thérèse se mit en route ; elle visita sur son passage le monastère de Medina et la maisonnette de Durvelo, s'arrêta quelques jours à Saint-Joseph d'Avila, où elle prit deux religieuses (1), et repartit le 15 mars, accompagnée du pieux abbé Gonzalez d'Aranda, l'un des premiers soutiens de la

(1) Les sœurs Isabelle de Saint-Dominique et Isabelle de Saint-Paul.

Réforme ; Julien d'Avila, son aumônier ordinaire, était resté à Valladolid.

Le voyage, entrepris au milieu des jeûnes du carême, devait être de plus de cinquante lieues, car il fallait s'écarter de la voie directe pour traverser Madrid, où la princesse Jeanne demandait une entrevue à notre Sainte (1). Il est temps de voir comment Thérèse soutenait ces fatigues continuelles, ce bruit des villes et des chemins sans que sa vie d'oraison en souffrit.

« Notre chariot nous sert d'église et de couvent, » disait un saint des premiers siècles (2) à ses compagnons qui traversaient avec lui, au chant des psaumes, les déserts de l'Arabie. Thérèse pouvait parler de même à ses filles : l'intérieur de son modeste équipage était un véritable monastère. Elle portait avec elle de l'eau bénite, une statue de l'enfant Jésus et une clochette pour sonner l'heure de l'oraison, de l'office, du silence, comme si l'on eût été au fond de Saint-Joseph. Une horloge de sable mesurait le temps de ces différents exercices. Dès que la clochette avait tinté, tous ceux qui accompagnaient la Sainte, religieux, prêtres, séculiers, même cochers et domestiques suspendaient leurs entretiens ; mais c'était, dit Ribera, un curieux spectacle de voir la satisfaction de ces derniers, quand on sonnait la fin du silence. La Sainte les récompensait par de petits présents ou par de meilleurs repas, lorsqu'ils avaient été fidèles à se taire aux heures marquées.

(1) La princesse Jeanne, rapporte l'*Histoire générale des Carmes*, pria la Sainte de lui donner par écrit des avis pour le roi son frère. Thérèse y consentit et Philippe II fut si touché en les lisant qu'il voulut l'en remercier lui-même ; mais notre Sainte était déjà sur la route de Tolède. (*Hist. gén. des Carmes*, t. I, livre III, chap. XXIII. — *Boll.*, n° 1569.)

(2) Saint Grégoire de Nysse.

Les nuits se passaient à l'hôtellerie. Les religieuses, avant de sortir du coche ou du chariot, baissaient leurs grands voiles; elles se renfermaient ensemble dans une chambre séparée et l'une d'elles, désignée comme portière, se tenait près de la porte pour recevoir les commissions du dehors sans troubler le recueillement des sœurs. Thérèse surveillait tout : levée toujours la première, elle réveillait les autres, et, le soir encore, prenait la dernière son repos. Chaque matin, le prêtre qui les accompagnait leur disait la messe; elles se confessaient et communiaient aux jours réglés. La sainte Mère entretenait la ferveur par son exemple et au besoin par ses discours. Le sentiment de la présence de Dieu semblait devenir plus profond, plus pénétrant dans son âme à mesure que les distractions forcées se multipliaient. D'un mot, d'un signe, par sa seule contenance, par l'expression de son regard, elle disait à ses filles : « Dieu est là. » Le moindre incident du voyage, ici une rivière que l'on devait passer à gué, là une montagne à gravir à pied, plus loin un beau point de vue admiré en passant, aujourd'hui une aurore splendide, demain un orage épouvantable, tout jusqu'à la poussière des chemins, aux incommodités de la route, lui servait de sujet pour bénir le Seigneur et parler de lui. Elle avait composé un cantique que l'on chantait aux heures de récréation : elle y rappelait le souvenir d'Élie traversant le désert, du divin Maître parcourant la voie de la pauvreté et de la pénitence; et toutes en chœur s'écriaient à la fin :

*Caminemos para el cielo,
Monjas del Carmelo (1).*

(1) Marchons, marchons vers le ciel, Religieuses du Carmel. (Poésie 25°, Vicente de la Fuente, t. I.)

Aussi était-ce un bonheur de voyager avec elle, et, malgré les difficultés des fondations, celles qu'elle choisissait pour compagnes s'estimaient indignes d'une telle grâce. Elle seule portait le poids du sacrifice qu'elle épargnait aux autres. Tandis qu'elle nourrissait leurs âmes et veillait sur leurs moindres nécessités, traitant en même temps les affaires de tout genre qui se rattachaient à ses nouveaux établissements, elle soupirait du fond du cœur vers sa petite cellule d'Avila et demandait à Dieu quand il lui plairait de l'y ramener et de l'y laisser dans la paix et le recueillement. Un jour que ce désir la pressait davantage, Notre-Seigneur l'en reprit : « *Ma fille, lui dit-il, comprends-le bien, le mérite ne consiste pas à goûter de grandes joies dans l'oraison, mais à faire ma volonté.* » Et sa volonté, le divin Maître la lui avait exprimée peu de temps auparavant. « *Il n'est pas temps de te reposer, lui avait-il dit durant son action de grâces, mais bien de te hâter de fonder d'autres monastères ; je trouve moi-même mon repos dans les âmes qui s'y abritent (1).* »

Or, la volonté de Dieu une fois connue, rien ici-bas, comme elle l'affirmait avec une sainte fierté, n'était capable de l'empêcher d'obéir. Le monde continuait ses murmures autour de chaque fondation : elle ne l'écoutait point et restait sourde de même que quand, après l'avoir censurée, raillée, il se mettait à l'applaudir. Tolède lui réservait une nouvelle expérience de cette vicissitude des opinions humaines. Elle aura besoin plus que jamais de son énergie pour ne pas lâcher prise, et de tout son amour de la pauvreté pour endurer une indigence qui, au milieu de la noble cité,

(1) *Relation III^e. Au monastère de Saint-Joseph de Malagon, le second jour de Carême.*

nous retracera les scènes du hameau de Durvelo.

Le 24 mars, Thérèse et ses deux religieuses arrivèrent à Tolède. La duchesse de la Cerda les reçut, selon sa coutume, comme ses meilleures amies et leur donna un appartement isolé, mais sans leur offrir d'autre service. La Sainte, qui aimait à n'importuner personne, surtout ses bienfaiteurs, résolut de se tirer seule d'affaire, et se rendit chez Alphonse Ramirez afin de régler leurs derniers arrangements. Elle trouva un excellent homme, simple et droit, tel qu'elle le connaissait d'avance ; près de lui, un autre personnage, très influent sur l'esprit d'Alphonse, se montra moins accommodant. C'était son gendre Diego Ortiz, homme de bien, lettré, versé dans la théologie, malheureusement trop attaché à ses idées propres. Il voulut stipuler les conditions de la fondation ; il en présenta d'inadmissibles, et Thérèse le quitta sans avoir rien conclu, ne pouvant, dit-elle, le mettre à la raison.

On avait besoin de prendre un délai pour s'entendre. Pendant ce temps, la Sainte cherchait une demeure et sollicitait ses permissions de l'administrateur du diocèse, car le siège archiépiscopal de Tolède était en vacance comme l'évêché de Valladolid, et un grand seigneur, don Gomez Tello Giron, gouvernait par intérim (1). Don Gomez hésita : il avait

(1) Le diocèse de Tolède se trouvait alors dans une situation particulière. Les opinions théologiques de son dernier archevêque, Mgr Barthélemy Carranza, l'avaient fait renfermer dans les prisons du Saint-Office : il en sortit pour se rendre à Rome où il mourut en 1676. Le gouverneur dont nous parlons ici était un administrateur ecclésiastique ; mais le Conseil avait un caractère purement civil : il avait été constitué autour du siège primatial de Tolède pour soutenir ses droits temporels et l'aider à surveiller ses vastes domaines. Peu à peu il fut im-miscé dans les affaires religieuses, surtout pour les questions de droit. (Vic. de la Fuente.)

peine à comprendre de quelle utilité seraient pour Tolède quelques pauvres Carmélites ; puis, sur l'opposition formelle du Grand Conseil, il refusa nettement. Deux mois et demi se passèrent en démarches inutiles : pas de maison, pas de licence ; pour comble de malheur, Alphonse Ramirez, entraîné par son gendre, se retira, non sans regret. Que faire ? Lutter, souffrir, soutenir l'ennui de l'attente ? oui ; retourner en arrière ? jamais. L'essentiel, c'était d'abord de fléchir le Gouverneur. Le fils de l'Adelantado de Castille, chanoine de Tolède, don Pierre Manrique, le tenta sans succès. La duchesse de la Cerda n'ayant pas été plus heureuse, notre Sainte prit le parti de lui parler elle-même. Elle se rendit à une église voisine de son palais et l'envoya prier de bien vouloir lui accorder audience dans l'église : don Gomez y consentit. Dès qu'elle l'aperçut, elle vint à sa rencontre, et seule devant lui : « Monseigneur, lui dit-elle, voilà plus de deux mois que je suis ici, non pour voir la ville ou pour y prendre mes plaisirs, mais pour y chercher la gloire de Dieu et le bien des âmes. Il eût été digne de vous et de l'autorité dont vous êtes investi de protéger de pauvres femmes qui ne demandent qu'à vivre dans la pénitence. Vraiment, c'est chose dure de ne trouver personne qui veuille nous seconder, et que, tout au contraire, ceux qui ne songent qu'à leur passe-temps s'efforcent d'entraver une œuvre si agréable à Dieu. Sachez, Monseigneur, que nous n'avons rien à perdre en nous éloignant d'ici et que nous pouvons vivre ailleurs ; mais vous, vous répondrez au tribunal du souverain Juge du dommage que vous causez à la ville, si vous ne cessez de combattre l'œuvre de Dieu que vous devriez soutenir. »

Loin de s'offenser de cette parole intrépide, don

Gomez, tout ému, accorda sur-le-champ la licence demandée, à condition toutefois que le monastère serait fondé sans rentes, ni patron, ni fondateur. La Sainte accepta de grand cœur. Elle n'avait que trois ducats et pas de maison ; mais la question d'argent ne comptait jamais dans ses embarras. « Thérèse et trois ducats, disait-elle, ce n'est rien ; mais Dieu, Thérèse et trois ducats, c'est tout. » Ce fut, en effet, avec Dieu, Thérèse et trois ducats que s'établit le couvent de Tolède.

Un autre marchand lui vient le premier en aide, et promet de trouver une maison de louage. Il cherche en vain, puis il tombe malade : de ce côté, nouvelle déception. Thérèse redouble ses prières ; mais Dieu se plaît à l'éprouver jusqu'au pied de l'autel. Chaque matin, elle assistait à la messe, soit dans la chapelle des Jésuites, soit dans l'église de Saint-Jean-des-Rois, proches l'une et l'autre du palais de la Cerda. Un jour, après avoir communié, cachée sous son voile et son manteau, elle prolongeait son action de grâces au gré de sa ferveur, quand de violents coups de sabot pleuvent sur sa tête. Thérèse, sans s'émouvoir, regarde son agresseur. C'était une femme du peuple qui, ayant perdu l'une de ses chaussures, la cherchait en vain et s'imaginait que cette étrangère, si pauvrement vêtue, l'avait sans doute prise. Peut-être avait-elle commencé par la réclamer à notre Sainte, et celle-ci, absorbée dans son oraison, n'ayant rien entendu, la malheureuse s'était exaspérée. Thérèse, sans lui faire aucun reproche, se retourna vers ses deux compagnes qui, hors d'elles-mêmes, voulaient prendre sa défense : « Que Dieu pardonne à cette bonne femme, leur dit-elle en souriant, j'avais déjà bien assez mal à la tête. »

Après cet incident, Thérèse aurait pu se défier d'une autre rencontre qui eut lieu quelques jours après, encore dans l'église. Un jeune homme indigent, à l'extérieur modeste, timide, mais peu agréable, s'approcha d'elle, et, non sans embarras, lui offrit de la servir en tout ce qui dépendrait de lui. « Seulement, observait-il, je n'ai rien à donner que ma personne. » C'était par le commandement d'un religieux franciscain, son confesseur, qu'il osait faire pareille démarche, à laquelle, il faut le dire, Thérèse d'abord ne comprit rien. « En effet, Andrado n'avait rien dans son apparence qui semblât le rendre propre à traiter avec des Carmélites. » Elle le remercia gracieusement, prit son adresse pour lui faire plaisir et se divertit ensuite avec ses filles du beau protecteur qu'elles avaient rencontré.

Néanmoins, son esprit de foi lui persuada bientôt que ce pauvre jeune homme ne lui avait pas été envoyé par un saint religieux sans quelque secret dessein du Ciel. Elle voulut mettre à l'épreuve sa bonne volonté. Ses filles continuaient à rire du personnage et la conjuraient de le laisser chez lui; sans les écouter, elle le fit appeler et le pria de lui trouver une maison. Le bon Andrado, heureux de la confiance de la Sainte, répondit que c'était très facile. Le lendemain matin, treizième jour de mai, Thérèse assistait encore à la messe, lorsque Andrado revient lui dire que la maison est louée : il lui en présente les clefs et la prie de visiter elle-même sa résidence pour voir si elle la trouve à son gré. Thérèse en est ravie. « Que la conduite de la Providence est admirable ! s'écrie-t-elle. Depuis plus de trois mois les riches du monde nous cherchaient une demeure à travers Tolède, et n'en trouvaient pas plus que s'il n'y avait

pas eu de maisons dans la ville. Arrive ce jeune garçon qui n'a rien pour lui que son indigence, et le Seigneur permet qu'il en découvre une sur-le-champ »

Andrado se mit à la disposition de la Sainte pour transporter ses meubles dans sa nouvelle demeure. « Quant à cela, mon cher Andrado, lui répondit elle, ce ne sera pas long. Lorsque vous aurez porté deux paillasses et une couverture, le déménagement sera fait. » — « Mère, murmurèrent ses filles, contrariées d'un tel aveu, vous allez décourager ce malheureux. Nous voyant si pauvres, il ne voudra plus nous servir. » La Sainte connaissait mieux le cœur de son Andrado : il continua ses bons offices ; il n'attendait sa récompense que de Dieu.

Avec ses trois ducats, Thérèse acheta deux petits tableaux pour la chapelle et paya les deux paillasses et la couverture. L'une des femmes de Louise de la Cerda, mieux inspirée que sa maîtresse, offrit aux Carmélites, en les voyant partir, un prêt de cent réaux. Ce fut tout ce que la Sainte emporta de la demeure de sa noble amie. Ce modique emprunt lui permit d'appeler des ouvriers ; elle les fit travailler la nuit entière, à petit bruit pour ne pas découvrir son dessein. On improvise un autel ; on le couvre d'ornements. autre prêt des Pères Jésuites ou Dominicains ; on l'orne de fleurs printanières. Bientôt tout est en ordre, propre, gracieux même dans une extrême simplicité ; mais la salle, que l'on a transformée en chapelle, est sans issue pour le public. Il faut ouvrir la porte du côté d'une petite chaumière qui dépend de la maison louée par Andrado. Les ouvriers attaquent la cloison : leurs coups de ciseau réveillent les femmes logées dans cette maisonnette que l'on n'avait osé

prévenir de peur d'être trahi par leur indiscretion. Elles se lèvent effrayées, courroucées : Thérèse comprend leur frayeur, adoucit leur colère, leur promet de leur faire chercher une autre demeure et de les indemniser de l'ennui qu'elle leur cause bien involontairement. L'heure de la messe étant venue, la paix est signée, en grande hâte, à ces conditions, et nos bonnes voisines commencent leur déménagement.

Le Prieur des Carmes de Tolède célébra le Saint Sacrifice. Chaque fondation semblait marquée par un progrès dans le dénûment et l'humilité. Ainsi la cloche de trois livres de Saint-Joseph fut remplacée cette fois par une sonnette de sacristie. Son timbre argentin suffit pour attirer quelques passants, entre autres un petit enfant qui se mit à crier de tout son cœur : Dieu soit béni ! oh ! que ceci est beau ! Thérèse en fut attendrie : « Mes sœurs, dit-elle, oui, bénissons le Seigneur ; n'aurions-nous obtenu que cette louange de Dieu sortie des lèvres de ce petit ange, nous serions bien récompensées de nos peines. » De proche en proche, la nouvelle de la fondation circula bientôt dans Tolède qui se réveilla dans l'allégresse : certain prophète avait annoncé, dit-on, pour ce jour-là un grand désastre ; beaucoup craignaient la fin du monde, si bien que l'on s'était confessé la veille comme aux vigiles des fêtes. Quand, au lieu de la ville détruite, on vit un monastère édifié, et un monastère de la mère Thérèse, chacun rendit grâces au Ciel (1).

Les embarras recommencèrent bientôt. Le Gouverneur était absent ; les membres du Conseil, ignorant le résultat de son entrevue avec Thérèse, s'indignèrent

(1) *Hist. gén. des Carmes.*

que celle-ci eût fondé sans leur permission ; ils se plainquirent hautement de la hardiesse de *cette petite femme* et défendirent que la messe fût célébrée une seconde fois dans sa chapelle. La Sainte se soumit avec douceur et leur envoya dire que, bien qu'elle n'y fût pas obligée, elle ne ferait rien contre leur gré. Don Manrique prit sa cause en main : il présenta au Conseil les patentes par lesquelles Thérèse était autorisée à fonder des couvents dans toute la Castille ; un religieux dominicain, ami du gouverneur, se porta garant de la parole donnée par ce dernier (1). Peu à peu le Conseil s'apaisa et les Carmélites purent vivre et prier en liberté.

La pauvreté ne cessa passivite. On connaît l'importance du mobilier transporté sur les épaules d'Andrado, des mois entiers se passèrent sans qu'aucune ressource permit de l'accroître. Or les nuits sont toujours froides sur les hauteurs de Tolède, et l'unique couverture laissait la petite communauté souvent transie. Le soir, les deux jeunes sœurs l'éten- daient sur le lit de leur Mère, l'assurant que ses cinquante-cinq ans ne pouvaient s'en passer ; elles-mêmes s'abritaient sous leurs manteaux de chœur. Une nuit, voyant Thérèse dans les frissons de la fièvre, elles la couvrirent aussi de ces manteaux. Thérèse ne s'en aperçut point et elle tremblait toujours. Oubliant son dénûment : « Mes filles, leur dit-elle, ne pourriez-vous me donner une couverture ?

(1) Le P. Séraphin Cavalli, général de l'Ordre des Dominicains, se trouvait à cette époque au couvent de Tolède (couvent de Saint-Pierre martyr). Il remit à la Sainte des lettres d'affiliation, *carta de Hermandad*, qui rendaient elle et ses filles participantes à toutes les prières, pénitences et bonnes œuvres de l'Ordre dominicain. (Boll., p. 181).

J'ai bien froid. — Hélas! Mère, lui fut-il répondu, n'en demandez pas d'autres, car vous avez sur vous toutes celles du monastère. » La Sainte se mit à rire et depuis elle racontait souvent ce trait avec la plus aimable simplicité.

La cuisine s'accordait avec l'ameublement. Un jour, on partageait un œuf en trois; une autre fois, c'était une sardine: encore le bois manquait-il pour la cuire, quand une main inconnue déposa des sarments dans la chapelle. On se servait d'un poêle d'emprunt; on pilait le sel avec une pierre; la lumière manquait le soir. Enfin on n'avait rien, absolument rien, et c'était le sujet d'une joie perpétuelle. Thérèse le raconte pour bénir Dieu de la générosité de ses filles; mais se plaindre de qui que ce soit, elle n'y songe pas. Au contraire, elle excuse sa chère duchesse qui la laisse ainsi manquer de tout à quelques pas de sa demeure. « C'est Dieu, dit-elle, qui le permet, pour nous faire connaître par expérience les douceurs de la pauvreté; on ne peut expliquer la chose autrement, car cette grande dame m'aimait beaucoup et s'était toujours montrée très généreuse; mais je ne lui demandai rien, parce que je ne puis souffrir d'être à charge, et elle, par bonheur, ne s'aperçut point de notre indigence. Nous y trouvions tant de délices et de consolations intérieures, que je ne puis m'en souvenir sans admirer ce que le Seigneur cache de vraies richesses dans les vertus. »

Après avoir éprouvé le courage de ses servantes, le Seigneur leur montra qu'il veillait sur leur fondation. Alphonse Ramirez, regrettant toujours de l'avoir abandonnée, obtint que son gendre se montrât plus conciliant et envoya d'abord des aumônes abondantes. La Sainte les reçut avec autant de tristesse que si on

lui eût enlevé un trésor (1); elle vit le même chagrin sur le front de ses compagnes. « Eh! qu'avez-vous, mes filles? leur demanda Thérèse : vous êtes tristes? » — « Ma Mère, répondirent ces vraies Carmélites, comment ne le serions-nous pas, maintenant que nous ne sommes plus pauvres? » Elle-même refusa plusieurs fois au tour des dons qui ne pouvaient s'accorder avec son amour de la pauvreté. Un jour elle rendit gracieusement à une noble dame des couvertures trop moelleuses. Peu de temps après, une novice, avant d'entrer au monastère, envoya d'avance tous ses meubles; elle les lui retourna en lui déclarant qu'il n'y aurait plus de place pour la recevoir, si le couvent se remplissait de mobilier.

Alphonse Ramirez, non content de ses libéralités personnelles, voulut exécuter aussi les intentions de son frère. Le monastère était déjà fondé sans son concours, et, d'après les conditions stipulées par le Gouverneur et le Conseil, Thérèse ne pouvait, du reste, donner à personne le titre de fondateur; mais elle proposa de laisser la famille Ramirez bâtir une grande chapelle sur le terrain qu'il faudrait acheter au sortir de la maison de louage et d'y établir les fondations de messes léguées par Martin Ramirez. Une difficulté survint. La noblesse tolédane commençait à sortir de son indifférence vis-à-vis du Carmel. Un personnage de haut rang ayant offert à la Sainte de construire l'église pour y attacher son nom, on s'indignait de la préférence accordée à un simple marchand. La Sainte fut peu émue de cette opposition. « Grâce à Dieu, dit-elle, j'ai toujours plus estimé la

(1) *Es cierto que era tanta mi tristeza, que no me parecía sino como si tuviera muchas joyas de oro, y me las llevaran y dejaran pobre. (Fondations, chap. xv.)*

vertu que le lignage. » Néanmoins la famille Ramirez demandant aussi le droit de sépulture dans la chapelle, les avis contradictoires assaillirent Thérèse qui finit par rester indécise. Assurément les grands seigneurs de Tolède permettaient aux marchands de secourir les pauvres et de faire l'aumône aux monastères; mais construire un édifice sur la poussière d'un Martin Ramirez et assurer à ses proches un perpétuel souvenir dans un couvent de religieuses où entraient des filles de noble rang, c'était chose intolérable. La ville se remua : notre Sainte, devant la fierté de sa race, recourut à l'Arbitre des grands et des petits : Éclairer-moi, Seigneur, disait-elle avec instance, que dois-je faire? La réponse ne se fit pas attendre : *« Quelle folie, ma fille, de s'arrêter aux vanités du monde ! Jette les yeux sur moi : vois combien j'ai été pauvre et méprisé de lui ! Crois-tu que les grands de la terre soient grands devant moi ? Et vous autres, devez-vous vous estimer d'après vos titres ou selon vos mérites ? Ah ! ma fille, au jour du jugement, quel cas fera-t-on des domaines et des lignées ! »*

« Cette réprimande me laissa toute confuse, nous raconte Thérèse. Je résolus de conclure aussitôt mes arrangements avec Alphonse Ramirez et je lui donnai la grande chapelle. Je n'eus point sujet de m'en repentir, car ce fut grâce à son secours que nous pûmes acheter une maison et l'une des plus belles de Tolède (1). »

Les Carmélites ne se transportèrent dans cette maison qu'au mois d'avril 1570. Elles passèrent donc près d'une année dans la demeure louée par le bon Andrado. Durant cet intervalle, Thérèse y appela des religieuses de Malagon et reçut aussi, sur leur demande, plu-

(1) Relation III*. — Fondations, chap. xv.

sieurs sœurs de l'Incarnation d'Avila. De ces dernières, une seule persévéra : les autres renoncèrent à un genre de vie au-dessus de leur courage ou de leurs forces. La sainte Mère, éclairée par l'expérience, joignit à ses constitutions la défense absolue de recevoir dans la Réforme de Notre-Dame du Mont-Carmel aucune religieuse d'un autre Ordre, ni même de la Règle mitigée.

Elle eut au contraire de grandes consolations du côté de ses novices. L'une d'elles, âgée de quarante ans et d'un tempérament faible, ne fut pas reçue sans difficulté, malgré les biens qu'elle apportait au couvent. La Sainte craignait que sa santé ne pût soutenir la règle. Malgré ces inquiétudes que Thérèse ne lui cachait pas, la novice dressa et signa un acte d'abandon de toute sa fortune longtemps avant l'époque de sa profession. « Et si je vous renvoie, ma fille, lui demanda la Sainte, que ferez-vous à votre âge, sans ressources? — Je demanderai mon pain pour l'amour de Dieu, » répondit-elle. Il fallut céder à ses désirs. Elle reçut, du reste, sa récompense : les austérités lui donnèrent des forces qu'elle n'avait jamais eues ; elle fut admise à la profession et, pendant de longues années, édifia le Carmel.

L'obéissance aveugle, exigée de ses filles par la sainte Mère, atteignit au noviciat de Tolède une rare perfection. Un soir, après Matines, Thérèse reprit l'une des sœurs d'une négligence qu'elle lui signala. Suivant l'usage du Carmel, la religieuse se prosterna pour recevoir la réprimande ; notre Sainte n'y prit point garde et s'éloigna sans lui dire de se relever. Le lendemain matin, en se rendant au chœur, elle retrouva sa fille dans la même posture, à la place où elle l'avait laissée. Une autre fois, au jardin, la Prieure, sans attacher aucune importance à ses paroles, dit, en

regardant l'une des sœurs : « Que feriez-vous si je vous disais de vous jeter dans la mare que voici devant nous ? » Pour toute réponse, la sœur se jeta dans l'eau et n'en sortit que sur l'ordre de la Prieure alarmée. La Sainte, en racontant ce fait, recommande à ses filles les Prieures de bien prendre garde à tout ce qu'elles disent, même sans dessein que ce soit exécuté, car, avec de si ferventes religieuses, on aurait à craindre des imprudences.

Mais ces excès de simplicité, de soumission, ravissaient la Sainte comme ils devaient faire sourire les anges et réjouir le cœur du Seigneur. Au contraire, elle abhorrait plus que toute chose les affectations du langage ou des manières, les singularités, les vaines prétentions. Un jour, une novice se présente munie de bons renseignements. Thérèse l'admet et, en fixant le jour de son entrée, lui indique le peu d'objets qu'elle peut apporter avec elle. « Et ma Bible ! ma Mère, s'écrie avec emphase la future novice, et ma Bible, ma Bible ! Il faudra bien aussi que j'apporte ma Bible. » Thérèse la regarde : ce ton, ces instances lui déplaisent : « Votre Bible, ma fille, lui répond elle, nous n'en avons pas besoin ; gardez-la et restez chez vous. Chez nous, on ne sait que filer et obéir. » La suite montra la clairvoyance de notre Sainte. La pauvre savante, avec son bagage de science, finit par rendre sa foi suspecte et eut à justifier certaines témérités de son langage devant le tribunal de l'Inquisition.

Thérèse ne jouit pas longtemps de la ferveur de ses filles de Tolède : d'autres fondations l'appelaient de divers côtés à la fois (1). Mais ses voyages la rame-

(1) Ce fut durant ce séjour à Tolède que la Sainte connut par révélation l'année de sa mort. Elle l'écrivit sur un papier qu'elle conserva dans son bréviaire. *Les Bollandistes*, n° 1024, signalent

nèrent souvent parmi elles, et, de loin comme de près, elle veillait sur tous leurs besoins. Aucune fondation ne lui donna peut-être plus de sollicitudes. Alphonse Ramirez, malgré sa bonté, ne pouvait empêcher son gendre de se montrer exigeant. Celui-ci demande tantôt des messes chantées, tantôt un changement pour l'heure des vêpres, tantôt d'autres choses incompatibles avec les constitutions des religieuses. Thérèse soutient les droits de celles-ci avec énergie, mais aussi avec quel tact elle garde envers Diego Ortiz les ménagements que lui imposent la reconnaissance et sa situation dépendante à son égard : « Voyez vous-même, monsieur (1), si je dois obliger les sœurs à faire ce que vous me dites ; non, je ne le ferai pour rien au monde. Si, en écrivant nos conventions, quelque erreur a été commise, il n'est pas juste de demander de force aux religieuses ce qui doit dépendre de leur volonté. Et puisqu'elles sont disposées à vous faire plaisir et à chanter ordinairement les messes, puisqu'elles chantent même presque tous les jours, je vous supplie de trouver bon que, lorsqu'elles auront un empêchement, elles usent de leur liberté. Sur un point de si peu d'importance, ne nous laissez pas de scrupule et donnez satisfaction à nos sœurs et à moi-même, car toutes nous avons un vrai désir de vous être agréables. »

Cette fois, Diego Ortiz se montre conciliant : un peu plus tard ses exigences recommencent. Il adresse à

cette note sans la citer, jugeant que le texte en est altéré et inintelligible. Le P. Bouix en a donné la traduction. (*Lettres*, t. I.) Ribera et le P. Gratien ont essayé en vain d'éclaircir ce document. Le P. Antoine de Saint-Joseph l'a tenté sans beaucoup plus de succès. (Voir Vicente de la Fuente, t. I. *Escritos sueltos*, p. 521.)

(1) Tolède, août 1570.

notre Sainte une lettre désobligeante et en reçoit cette admirable réponse :

« Vous me faites tant de faveur et de charité, monsieur, en voulant bien m'écrire que, quand votre dernière lettre aurait renfermé encore plus de rigueur, je ne laisserais pas d'en être reconnaissante. Vos raisons sont si bonnes et vous savez si bien les faire valoir que les miennes devant les vôtres auraient peu de force. Aussi je ne prétends pas me défendre avec des raisons. Comme ceux qui soutiennent un mauvais procès cherchent protection près d'un arbitre, je veux en choisir un, et je n'en désire point d'autre que vous-même. J'aime à le croire, rien ne peut nous être plus avantageux que de remettre ainsi nos intérêts entre vos mains et celles de M. Ramirez. Veuillez donc en délibérer avec lui et décider. Vous pouvez m'écrire tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en fâcherai point ; je sais avec quelle bonne intention vous me le dites. Une seule chose me ferait de la peine, ce serait de vous en donner ou que vous en ayez de la part de mes filles. C'est bien là certainement ce que je ne voudrais pas (1). »

Les difficultés s'aplanirent : Diego Ortiz ne put résister à tant de bonne grâce. Quant à son beau-père, rien n'altéra jamais ses sentiments envers la Sainte et celle-ci n'avait à lui écrire que des lettres d'affection ou de remerciement : « Daigne le Seigneur conserver votre santé, monsieur, afin que vous puissiez jouir de cette église qui, dit-on, sera si belle... Que de fois je pense à vous ! Que de fois je vous bénis en me rappelant que chez vous une parole donnée même en riant est chose faite ! Je prie le divin Maître de vous garder

(1) Salamanque, 21 mai 1571.

de longues années et de m'accorder bientôt le bonheur de vous revoir, car je vous aime dans le Seigneur. J'embrasse vos petits anges et souhaite qu'ils deviennent de grands saints (1). »

Voilà comment Thérèse savait manier les hommes. Elle n'eut pas besoin de moins de fermeté et de délicatesse dans la fondation qui suivit immédiatement celle de Tolède.

Revenons à la maison de louage. Les Carmélites n'y étaient installées que depuis quinze jours, et ce temps avait passé en travaux et réparations urgentes. « Il fallait, nous raconte la Sainte, arranger l'église, placer les grilles et mettre les choses en ordre. Nous eûmes beaucoup à faire ; du matin jusqu'au soir, j'étais au milieu des ouvriers. Enfin tout fut terminé la veille de la Pentecôte, et, le jour de la fête, en arrivant au réfectoire pour le dîner, j'éprouvai une grande consolation à la pensée que, n'ayant plus rien sur l'esprit, je pourrais me réjouir avec Notre Seigneur, au moins durant quelques instants. Mon âme était si contente que c'est à peine si je pouvais manger. Je ne méritais pas tant de bonheur. Au moment même on m'annonça l'arrivée d'un serviteur de la princesse d'Eboli ; j'allai le trouver. Il venait de sa part me chercher pour me conduire à la fondation de Pastrana, déjà

(1) Albe de Tormès, 5 février 1571. Les difficultés que la Sainte avait aplanies de son vivant se réveillèrent après sa mort et celle des fondateurs, Alphonse Ramirez et Diego Ortiz. Les Carmélites, pour se délivrer de pénibles exigences, abandonnèrent la chapelle aux héritiers et se retirèrent dans une autre maison en 1594. Leur choix n'était pas encore heureux : elles changèrent de nouveau de résidence en 1607. Leur Prieure, la Mère Béatrix de Jésus, nièce de sainte Thérèse, les installa dans le palais de la duchesse de la Cerda transformé en monastère et donné au Carmel par le frère de la duchesse, son héritier. Il est encore actuellement occupé par les Carmélites.

depuis longtemps concertée entre nous, mais que je ne croyais pas devoir exécuter si tôt (1). Ce message inattendu me surprit et m'affligea. Il me semblait difficile de quitter un monastère à peine fondé, et fondé avec de telles contradictions. Je résolus de ne point partir et je le dis à l'envoyé. Celui-ci se récria, prétendant que ce serait faire affront à sa maîtresse qui s'était rendue tout exprès à Pastrana et qui m'y attendait (2). »

Thérèse, sans être trop émue de cette considération, promit au messager d'écrire à la princesse et de s'excuser elle-même; elle le calma non sans peine, « car c'était un homme sensible au point d'honneur ». Elle alla ensuite se prosterner devant le Saint-Sacrement pour conjurer Notre-Seigneur de lui dicter les termes de son message et de lui accorder la grâce de ne point fâcher cette grande dame dont la faveur ou la disgrâce pouvaient avoir une influence considérable sur les affaires de la Réforme, la princesse d'Eboli étant l'une des premières dames de la cour, et son mari, le prince Ruy Gomez de Silva, chambellan de Philippe II, jouissant d'un crédit immense. Tandis que Thérèse priait à cette intention, un ordre contraire à ses desseins partit du fond du tabernacle : le divin Maître lui commanda de se rendre de suite à Pastrana. « *Il est question de quelque chose de plus que d'une fondation de Carmélites*, ajouta la voix divine. *Emporte avec toi la Règle et les constitutions.* »

La Sainte prit l'avis de son confesseur, sans lui ren-

(1) Dès l'année 1568, sainte Thérèse écrit à don François de Salcedo. « Cette année ne passera peut-être pas sans que je vous revoie, tant la princesse d'Eboli me presse d'établir un monastère à Pastrana. »

(2) *Fondations*, chap. xvii.

dre compte des paroles qu'elle avait entendues : elle reçut néanmoins une réponse conforme à l'ordre de Notre-Seigneur, et le lendemain matin elle était en route. Elle traversa de nouveau Madrid. Doña Léonor de Mascarenhas eut l'honneur de lui donner l'hospitalité dans son couvent de Notre-Dame des Anges, où elle demeurait comme fondatrice. « Vous arrivez à propos, ma chère, lui dit doña Léonor. Je loge en ce moment, dans une maison voisine, un bon ermite qui désire vous connaître. Il trouve beaucoup de ressemblance entre votre genre de vie et celui qu'il mène avec ses compagnons dans la solitude. » — « Cet ermite, pensa Thérèse, ferait bien mon affaire, si je pouvais l'adjoindre à mes deux religieux (1). Elle accepta donc volontiers l'entrevue que sollicitait pour lui doña Leonor. Celle-ci lui présenta, sous le froc le plus austère, un grand et vigoureux Italien, dans la force de l'âge, aux traits énergiques au regard plein d'intelligence et de feu. Le moine, le soldat, l'homme de grande naissance se révélaient à la fois sous cet extérieur mortifié par les pénitences du désert. La vie accidentée d'Ambroise Mariano l'avait mené des bancs de l'école, où il étudiait l'éloquence et la théologie à la cour de Pologne, près de la reine Catherine d'Autriche dont il devint l'intendant. Le dégoût du monde et son ardeur guerrière l'engagèrent ensuite à entrer dans l'Ordre de Malte et il y reçut le titre de commandeur. Ses exploits le couvrirent de gloire, en particulier à la bataille de Saint-Quentin (1557) où il soutint les troupes espagnoles. Mais Dieu, qui poursuivait cette grande âme, la détacha des honneurs de la terre comme il l'avait

(1) Le monastère de Durvelo, transféré à Manzera, était rempli de novices, mais n'avait encore d'autres profès que saint Jean de la Croix et le P. Antoine.

déjà éloignée de ses plaisirs. Accusé faussement de complicité dans un meurtre, le noble Italien demeura dix ans prisonnier sans vouloir défendre sa cause et s'estimant heureux de partager les souffrances du Sauveur. Son innocence fut reconnue, publiquement vengée, et lui, qui n'avait pas donné une obole pour défendre ses droits, versa de grosses sommes d'argent pour obtenir que ses accusateurs fussent mis en liberté. Philippe II avait suivi les débats du procès. Quand il en apprit l'issue, il appela Mariano à la cour de Madrid, le nomma gouverneur du prince Salmone, et l'investit de plusieurs autres charges de confiance. Dieu réservait une meilleure récompense à la vertu de son serviteur. Après une retraite au couvent des Jésuites de Cordoue, Mariano remercia Philippe II de ses bonnes grâces et s'enfuit au désert de Tardon, près de Séville, où s'était formée une réunion d'ermites sous la conduite d'un saint homme nommé le P. Matthieu (1). Écoutons maintenant le récit de Thérèse :

« Le P. Mariano me parla de la sainte vie de ces ermites. Chacun avait sa cellule à part, prenait chez lui son repas, et, sans dire en commun l'office divin, ils ne se réunissaient dans leur oratoire que pour entendre la messe. Ils n'avaient ni revenus, ni permission de recevoir d'aumônes ; ils vivaient du travail de leurs mains et bien pauvrement.

» Le P. Mariano avait ainsi passé huit années, lorsqu'il apprit les décrets du Concile de Trente, qui obligeaient les ermites à entrer dans les Ordres religieux. Il voulut se rendre à Rome pour obtenir du Pape une exception en faveur des ermites du Tar-

(1) Le vénérable P. Matthieu de la Fuente, restaurateur, en Espagne, de l'Ordre de Saint-Basile.

don ; c'était encore son intention lorsque nous nous rencontrâmes. Dès qu'il eut fini de me dire ce que je viens de rapporter, je lui montrai notre règle primitive et je lui représentai que, sans se donner tant de peine, il pouvait continuer son genre de vie en entrant au Carmel, puisqu'il y retrouvait les exercices de son désert et en particulier le travail des mains auquel il tenait beaucoup. Il me dit qu'il y penserait la nuit suivante. Je vis qu'il était presque décidé et je compris alors le sens de ces paroles que Notre-Seigneur m'avait adressées : il y aura une affaire plus importante à traiter à Pastrana que celle de la fondation d'un couvent de Carmélites. Durant la nuit le divin Maître toucha si bien son cœur que, dès le lendemain, il vint m'annoncer sa détermination. Il ajouta qu'il ne comprenait rien au changement qui s'était fait dans ses idées, surtout par l'entremise d'une femme. Il m'a plusieurs fois répété ces dernières paroles comme si j'en avais été la cause, comme si ce n'était pas Dieu seul qui remue et change les cœurs. ».

Mariano était accompagné à Madrid d'un autre ermite beaucoup plus jeune, ignorant et simple comme un petit enfant, mais très éclairé dans les choses de Dieu. Ce jeune ermite portait un nom aussi humble que sa personne : il s'appelait frère Jean de la Misère. Dès que le P. Mariano lui eut parlé de son projet, frère Jean l'adopta pour lui-même. Seulement au lieu de se rendre au noviciat déjà florissant de Manzera, les deux religieux demandèrent à la Sainte si elle ne pourrait fonder un nouveau monastère d'hommes à Pastrana, dans un bel ermitage que le prince Ruy Gomez, époux de la princesse d'Eboli, leur avait offert. Thérèse, ravie de ce plan, écrivit sur-le-champ aux deux Provinciaux afin d'obtenir leur autorisation sans

laquelle, on s'en souvient, elle ne pouvait établir de maisons de Carmes Déchaussés. En attendant leur réponse, elle laissa le P. Mariano à Madrid et arriva la première à Pastrana où l'attendait la princesse.

Celle-ci d'abord l'accueillit fort bien ; le prince Ruy Gomez lui témoigna de son côté une extrême déférence et une grande satisfaction de l'établissement projeté pour les Carmes. L'un et l'autre la prièrent d'occuper un appartement retiré du château pendant que les ouvriers exécutaient sous ses yeux les travaux du monastère des Carmélites. Alors surgirent les difficultés. Thérèse n'en dit qu'un mot. Il est expressif : « Je n'eus pas peu à souffrir. La princesse exigeait de moi des choses contraires à nos constitutions. Je ne pouvais les lui accorder et, plutôt que de céder à ses désirs, j'étais résolue de m'en retourner sans fonder de couvent. »

Il fallut trois mois de luttes contre les fantaisies de cette grande dame avant d'arriver à rien. Elle voulait obliger la Sainte à recevoir sans examen une religieuse, Catherine Machucha, Augustine sortie d'un couvent de Ségovie. Mécontente de la fermeté avec laquelle lui résistait l'intrépide fondatrice, la princesse lui refusa le moindre revenu, disant que le monastère de Pastrana vivrait d'aumônes comme celui d'Avila. D'où viendraient les aumônes dans une petite ville ? se demandait la prudence de la sainte Mère. Était-ce de la capricieuse bienfaitrice qu'on devait en attendre ? Elles abonderaient un jour et manqueraient le lendemain. La Sainte déclara donc que, si la princesse n'assurait à ses filles de quoi vivre, il n'y aurait jamais de Carmélites à Pastrana. Le prince Ruy Gomez intervint... « C'était un homme sage, nous dit Thérèse ; il se rendit à mes raisons et les fit ensuite agréer

à la Princesse. Je cédaï seulement sur quelques articles, parce que je tenais beaucoup plus à établir un couvent d'hommes à Pastrana qu'un couvent de femmes. »

Les choses s'arrangèrent plus facilement du reste pour le monastère des Carmes. Les Provinciaux donnèrent leur consentement : une fondation de Déchaussés dans un endroit comme Pastrana ne leur portait aucun ombrage. Le P. Mariano et le frère Jean de la Misère arrivèrent aussitôt, demandant avec instance d'être immédiatement revêtus de l'habit de Notre-Dame. Thérèse pria le P. Antoine, alors à Manzera, de venir le leur donner ; en même temps elle écrivit aux Carmélites de Medina de lui envoyer deux religieuses. Celles-ci devancèrent le P. Antoine, accompagnées d'un Carme de la Mitigation, le P. Balthazar, qui désirait embrasser la Réforme. La Sainte examina ses dispositions et remercia Dieu de lui avoir choisi un homme de tel mérite. Le P. Antoine tardant encore, elle pria le P. Balthazar de donner l'habit au P. Mariano, à son compagnon et à un jeune gentilhomme qui sollicitait la même grâce. La cérémonie eut lieu dans la chapelle du prince Ruy Gomez. Le P. Balthazar bénit en dernier lieu son propre habit de Carme Déchaussé et s'en revêtit lui-même. Le P. Antoine trouva donc un noyau déjà formé par la sainte Fondatrice quand il vint, de concert avec elle, achever son œuvre.

Enfin, le 9 juillet, les Carmélites furent installées solennellement dans leur monastère, et quatre jours après, les Carmes prirent possession du leur. Le prince et la princesse montrèrent beaucoup de générosité et leurs bonnes dispositions persévérèrent jusqu'à la mort du prince. La princesse, livrée à elle-même et

aux bizarreries de son caractère surexcité par la douleur, devait alors tristement prouver que notre Sainte avait à son égard de trop justes raisons de défiance.

Après cette double fondation, Thérèse mit à la tête des Carmélites de Pastrana une religieuse expérimentée, professe d'Avila, la Mère Isabelle de Saint-Dominique, et revint à Tolède ; mais elle refusa de prendre la charge de Prieure. La sœur Anne des Anges dut se résigner à occuper cette place sous les yeux de la sainte Mère, qui donnait l'exemple de l'obéissance aux jeunes novices et se mettait à leur rang au chœur comme à la récréation. Admirable leçon d'humilité qu'elle offrit à ses filles jusqu'à son dernier jour. Après avoir dépensé son génie et ses forces dans une fondation laborieuse, on la voit, dès que l'œuvre est accomplie, se retirer, s'effacer devant une simple sœur qu'elle nomme sa Mère, bien qu'elle l'ait reçue, au seuil du cloître, comme son enfant. Elle lui demande ses permissions, elle se fait une joie de lui soumettre ce qui concerne sa conduite personnelle ou les intérêts du monastère, et ainsi elle atteint un double but : tout en s'humiliant à son gré, elle initie cette jeune Prieure au gouvernement de la maison, à la science plus difficile encore de la direction des âmes ; elle lui apprend à commander avec douceur, mais sans faiblesse, à se prêter aux exigences diverses des caractères sans diminuer la force de l'autorité ; elle lui communique sa largeur de vues, son tact exquis ; elle forme enfin ces religieuses d'élite qui, sous les noms de Marie-Baptiste, Marie de Saint-Joseph, Marie de Saint-Jérôme, Anne de Jésus et tant d'autres, gouverneront d'une manière si remarquable les Carmels naissants de la Réforme.

A Tolède, notre Sainte passa donc six mois sous

l'obéissance de la Mère Anne des Anges ; cependant, par ordre de la Prieure comme par la nécessité des choses, elle portait le poids des affaires de la fondation et nous avons vu s'il était considérable. Il y avait tant de questions à traiter, de difficultés à résoudre, d'actes à dresser, qu'elle pouvait écrire à son frère don Laurent de Cepeda : « On a fait devant moi le compte des droits qu'il a fallu payer (pour un arrangement de famille), et je vous l'envoie. Ce n'est pas peu, n'est-ce pas, que j'entende quelque chose à de pareilles questions ? Mais, il est bon de vous l'apprendre, depuis que Dieu m'a chargée de l'établissement de nos maisons qui sont les siennes, je suis tellement devenue femme d'affaires que je sais maintenant un peu de tout (1). »

Comment était-elle *femme d'affaires* ? Sa sainte amabilité et son caractère religieux y perdaient-ils quelque chose ? Voici un aveu instructif à ce sujet dans la même lettre à don Laurent : « Il faut vous dire que votre argent est venu à propos pour me débarrasser de certains scrupules. Car, dans toutes ces fondations, il se présente souvent des difficultés que je ne manque jamais de communiquer aux meilleurs jurisconsultes de l'endroit où je me trouve : je m'en fais un devoir dans tout ce qui peut intéresser ma conscience ; quoique je tâche d'être exacte et que ce soit pour le bien, je me reproche néanmoins d'être quelquefois un peu trop généreuse pour les honoraires de ces consultations, ainsi que pour certaines petites choses que je juge à propos de donner. Sous ce rapport, votre argent m'a donc fait d'autant plus plaisir qu'il m'a épargné l'ennui d'en emprunter, quoique je n'eusse

(1) Tolède, 17 janvier 1570.

pas manqué de gens prêts à m'ouvrir leur bourse. J'aime bien à garder ma liberté avec ces messieurs, afin de pouvoir leur dire ce que je pense. Le croiriez-vous ? Mon crédit est si bien établi qu'on me confie jusqu'à mille et deux mille ducats. Ainsi, malgré toute l'horreur que j'ai pour l'argent et pour les affaires, Notre-Seigneur veut que je ne sois pas occupée d'autre chose. Ce n'est pas là une petite croix ; plaise à Dieu qu'en la portant, je lui procure quelque gloire ! Ce qui me console, c'est que cela n'aura qu'un temps. »

On le voit, la Sainte se retrouve toujours dans la Fondatrice, et les soucis temporels ne peuvent courber un instant vers la terre son grand cœur. Traitées avec cette largeur et cette droiture, les affaires des couvents de la Réforme tournaient à leur honneur comme à celui du Maître lui-même. Avocats, marchands, ouvriers se louaient à l'envi de leurs rapports avec la généreuse servante de Dieu.

Elle était encore occupée aux constructions des Ramirez pour le Carmel de Tolède, lorsqu'elle reçut une nouvelle offre de fondation. Le P. Martin Gutierrez, Recteur du collège des Jésuites de Salamanque, lui écrivit qu'un monastère de Carmélites ferait du bien dans cette ville savante et lettrée où la religion n'était pas moins honorée que la science. Cette proposition sourit à la Sainte. En plaçant l'humble nid du Carmel à l'ombre de la célèbre Université (1), elle assurait d'abord à ses filles la direction religieuse des premiers théologiens de l'Espagne, et ce n'était point à ses yeux une chose secondaire, car « la piété sans la science peut jeter les âmes dans l'illusion, les por-

(1) On sait que les quatre grandes Universités catholiques fondées depuis le treizième siècle étaient celles de Paris, Bologne, Oxford et Salamanque.

ter à des dévotions puériles et niaises : et des dévotions niaises, oh ! délivrez-nous, Seigneur : *de devociones a bobas nos libre Dios!* Après ce premier bienfait, elle en attendait un autre : elle espérait ouvrir la voie aux Carmes Déchaussés, et il était essentiel de fonder un collège pour les jeunes religieux étudiants dans ce foyer de l'érudition. De plus, si le P. Martin Gutierrez ne pouvait offrir de ressources pécuniaires aux Carmélites, il mettait à leur service son crédit et ses conseils. C'était mieux qu'une fortune ; le nom du pieux et savant Recteur rayonnait dans Salamanque du doux éclat des Saints. On vénérât en lui le religieux modèle, austère pour lui-même, indulgent pour autrui, le docteur éminent, ami et condisciple de Suarez, l'éloquent prédicateur, l'apôtre de Marie, et, à leur insu, les têtes qui s'inclinaient nombreuses sur son passage, demandant sa bénédiction, recevaient celle d'un futur martyr (1). Thérèse lui répondit qu'elle se rendrait à Salamanque le plus tôt possible.

Dès qu'elle eut mis toutes choses en bon ordre au Carmel de Tolède, elle commença la visite de ses autres couvents, afin de s'assurer que rien n'y souffrirait de son absence durant les travaux de la nouvelle fondation. Elle revit Medina del Campo, Valladolid où Marie Baptiste entretenait la joie et la ferveur, Pastrana qu'elle laissa en paix avec la princesse. Elle assista, le 10 juillet, à la profession du P. Mariano et du F. Jean de la Misère. Quinze jours après, nous la retrouvons encore à Medina où elle confie au P. Bal-

(1) Le P. Martin Gutierrez, se rendant d'Espagne en Italie, tomba aux mains des Huguenots et succomba dans un cachot, à la suite de leurs mauvais traitements.

thazar Alvarez une vision qui vient de remplir son âme de consolation et de douleur (1).

Au soir de la fête de sainte Anne, 26 juillet 1570, Thérèse, étant en oraison, se voit transportée sur l'Océan : une horrible scène de carnage se déroule sous ses yeux. Quarante fils d'Ignace, prêtres, scolastiques, novices, sont massacrés sur le navire qui les portait au Brésil. L'un d'eux encourage ses frères au martyre ; sa voix vibrante domine les cris de rage des meurtriers, les gémissements des victimes : n'abdiquons pas, s'écrie-t-il, les nobles sentiments des enfants de Dieu. Thérèse reconnaît le saint héros : François Perez Godoï est son parent et l'ancien novice du P. Balthazar. Elle le voit entrer au ciel avec ses compagnons où tous ensemble reçoivent leurs palmes triomphantes.

Le mois suivant, la nouvelle du martyre des quarante Jésuites parvint en Espagne. Le corsaire Jean Soria, chef d'une flotte calviniste, avait atteint près des Canaries cette proie si riche pour sa haine de la foi romaine. Le P. Balthazar, dans le récit officiel qui lui en fut communiqué, reconnut l'exactitude des moindres détails que la Sainte lui avait donnés au moment même de l'événement (2).

Saint-Joseph d'Avila fut la dernière étape de Thérèse avant son départ pour Salamanque. Son cœur battait de joie chaque fois qu'elle revoyait les murs de son Bethléem. Les Carmélites, non moins heureuses que leur Mère, venaient l'une après l'autre lui confier leurs secrets intimes. On s'humiliait à ses pieds des moindres faiblesses, on la consultait sur les points

(1) *Boll.*, n° 509, 510, etc.

(2) *Boll.*, n° 502.

difficiles, on lui demandait de nouvelles lumières sur l'oraison. Thérèse donnait largement à chacune, comme si elle n'eût eu à s'occuper que d'elle seule, « et la peine des peines, c'était de s'éloigner encore, de quitter ces filles et ces sœurs qu'elle aimait tant (1) ! »

La Mère Marie de Saint-Jérôme, Prieure d'Avila en l'absence de Thérèse, lui présenta trois novices entrées au Carmel depuis peu de jours. L'une d'elles, grande et belle jeune fille de vingt-cinq ans, au front grave et aux lèvres souriantes, portait son costume de Carmélite avec une grâce et une dignité qui trahissaient encore sous la bure celle que Plaisance avait appelée la Reine des femmes (2). Thérèse la connaissait un peu de réputation et beaucoup par ses lumières intérieures. Anne de Lobera lui avait été proposée trois mois auparavant par le P. Rodriguez. Contrairement à son habitude de n'accueillir les postulantes qu'avec une prudente réserve, Thérèse avait écrit aussitôt à celle-ci qu'elle la recevrait moins comme sa sujette que comme sa coadjutrice dans l'œuvre des fondations. Leur première entrevue n'eut lieu qu'à Saint-Joseph. Notre Sainte qui, après les grandes vertus, n'aimait rien tant que les natures d'élite, rencontrait l'un et l'autre chez Anne de Jésus. Elle se promit de cultiver elle-même cette âme vaillante sur laquelle pourrait s'appuyer sa vieillesse, et d'en faire, Dieu aidant, une colonne du Carmel.

(1) *Fondations.*

(2) *Manrique.*

CHAPITRE XX

Salamanque. — Albe. — La Semaine Sainte de 1571.

Thérèse demeura trois mois à Saint-Joseph d'Avila et prépara pendant ce temps la fondation de Salamanque. Elle écrivit à l'évêque de cette ville, Mgr Pierre de Gonzalez de Mendoza, prélat d'illustre naissance et d'un grand mérite personnel (1). Charmé du rapport que le P. Gutierrez lui avait présenté en faveur des Carmélites, Mgr Gonzalez accorda bien volontiers son autorisation. Une maison assez vaste fut louée en même temps sans difficulté. Occupée alors par des étudiants, elle était divisée en une multitude de petites pièces qui ouvraient sur une cour intérieure. La description plut à la Sainte : elle y vit quelque rapprochement avec le plan d'un monastère. Par malheur, on oublia de lui signaler le voisinage d'un ruis-

(1) Il avait pris une part active aux travaux du Concile de Trente, et, depuis son retour dans son diocèse, il déployait autant de zèle que de prudence pour en faire exécuter les décrets.

seau, dit de Saint-François, qui rendait la maison humide et malsaine, grave inconvénient que son œil maternel devait être le premier à découvrir.

Toutes choses ainsi réglées d'avance, Thérèse partit à la fin d'octobre, n'emmenant avec elle qu'une seule compagne, la sœur Marie du Saint-Sacrement, religieuse âgée et quelque peu craintive de son naturel. La nuit du 30 au 31 octobre se passa dans un mauvais chariot : le froid était vif et la Sainte très souffrante. Elle arriva vers midi à Salamanque. Descendue à l'hôtellerie, elle envoya chercher un marchand qu'elle place encore au nombre de ses amis, Nicolas Gutierrez, père de deux Carmélites de l'Incarnation. Nicolas, la Sainte le sait bien, ne peut lui offrir de ressources ; il a perdu récemment sa belle fortune ; mais il est grand serviteur de Dieu, et c'est à ce titre qu'elle l'appelle près d'elle.

L'excellent homme se met, en effet, tout entier à sa disposition. Il court à la maison louée : les étudiants y sont encore. Nicolas leur déclare qu'avant la fin du jour leur déménagement doit être terminé. A sa prière le propriétaire vient aussi donner des ordres, exécutés promptement bon gré mal gré. On cache avec soin le nom des mystérieux locataires qui doivent arriver à l'entrée de la nuit. Vers six heures du soir, Thérèse et sa compagne, enveloppées de leurs longs voiles, traversent la ville. Nicolas les introduit dans leur nouvelle demeure, puis, par convenance, il se retire. Les étudiants ont laissé après eux un désordre, une malpropreté dégoûtante. Malgré sa fièvre brûlante, la Sainte passe la nuit à balayer. Marie du Saint-Sacrement l'aide autant que le permettent ses vieux ans et ses frayeurs. La pauvre sœur n'avance qu'en tremblant à travers la cour ; elle ose à peine regarder tous

ces coins et recoins, ces chambrettes, ces galetas, « et ne peut s'ôter de l'esprit que quelques-uns de ces étudiants, qui ont eu tant de peine à déloger, y sont restés cachés. » Si occupée qu'elle soit, Thérèse trouve le temps d'en rire. N'était-ce pas chose plaisante en réalité « que cette bonne sœur à son âge eût tant peur des étudiants? »

Le lendemain matin, fête de Tous-les-Saints, le P. Martin Gutierrez envoya deux frères de son collège chargés d'ornements, de tables et de tout ce qui était nécessaire pour dresser l'autel et célébrer la messe. Dès que Notre-Seigneur avait pris possession de la maison en y descendant sous les voiles du Saint-Sacrement, l'œuvre était accomplie aux yeux de Thérèse. Aussi ne craint-elle pas de dire, au milieu de cette demeure en désordre, sans mobilier, sans argent, sans sujets, que le monastère est fondé parce que la première messe est dite.

La nuit suivante, elle eût eu grand besoin de repos. Elle étendit de la paille dans une des chambres : cette paille était le premier meuble dont elle avait toujours soin de se pourvoir. Le P. Gutierrez lui envoya des couvertures d'emprunt, elle prépara deux lits et invita Marie du Saint-Sacrement à se reposer près d'elle. Mais, bien que sous la garde de sa mère, la bonne sœur tremblait encore, et, au lieu de dormir, elle regardait de côté et d'autre avec un air de frayeur. « Que regardez-vous donc, ma fille? lui demanda enfin notre Sainte; comment voulez-vous que l'on puisse entrer ici? — Sans doute, ma Mère, mais voici la pensée qui me tourmente : je me demande ce que vous feriez, seule comme vous êtes, si je venais à mourir cette nuit. » Au même instant, le glas des trépassés que toutes les cloches de la

ville tintaient à l'envi, c'était *la nuit des âmes* (1), ce glas vint résonner aux oreilles de la Sainte. A son tour, elle ne put se défendre d'une impression pénible. L'effroi de sa compagne, le gémissement des cloches, le triste aspect de la chambre, son mal de cœur habituel qui lui rendait la vue des morts presque insupportable, enfin le démon aidant (2), elle se dit que la situation serait vraiment critique et songea dans quel embarras elle se trouverait, si Dieu permettait pareille chose. Le regard de Marie du Saint-Sacrement continuait à l'interroger avec angoisse : « Allons, ma sœur, répondit-elle, quand cela nous arrivera, il sera temps d'y penser. Pour le moment, dormons en paix. »

Les débuts de la fondation furent difficiles. L'hiver commençait. Le ruisseau de Saint-François apportait dans la maison un air humide, glacial, et la rendait presque inhabitable ; les vieux murs tombaient de vétusté ; il était impossible d'offrir une demeure à Notre-Seigneur au milieu de ce délabrement ; on dut se résigner à supporter son absence : amer sacrifice que le respect dû à sa divine présence pouvait seul leur faire accepter. Chaque matin, sur un pauvre petit autel, le chapelain célébrait la messe : les sœurs communiaient et leurs cœurs restaient jusqu'au lendemain le seul tabernacle où elles retrouvaient et adoraient le Bien-Aimé.

Heureusement la Sainte avait appelé des âmes d'élite à Salamanque. On se souvient de ces deux jeunes religieuses de l'Incarnation, Inès et Anna de Tapia, qui avaient pris part dans la cellule de Thérèse

(1) *Era noche de las animas.*

(2) « Il nous fait perdre nos pensées en craintes d'enfant, quand il n'a rien de mieux pour nous tourmenter. » (*Fondations*, chap. xxix.)

à la mémorable soirée où se traça le premier plan de la fondation de Saint-Joseph. Depuis trois ans, entrées elles-mêmes dans la Réforme, elles soutenaient le Carmel de Medina par un gouvernement si sage et si plein d'entente que tout allait à merveille sous leur direction. Thérèse connaissait la générosité de leur vertu et ne craignit pas de séparer les deux sœurs. Laisanta Inès de Jésus Prieure de Medina, elle confia la même charge, au couvent de Salamanque, à la Mère Anne de l'Incarnation. Celle-ci accourut, intrépide, joyeuse, au-devant des sacrifices que la Sainte lui promettait pour récompense et prête à souffrir en secret, seule à seul avec Dieu, les afflictions que la Providence lui enverrait. Deux religieuses de Medina l'accompagnaient. De Tolède, Thérèse fit aussi venir une jeune professe dont elle appréciait le bon sens, la sœur Saint François, et d'Avila enfin elle appela deux novices ; l'une de ces dernières était la sœur Anne de Jésus que Thérèse désirait associer plus spécialement à ses travaux. Elle lui donna un lit dans sa propre cellule, et, durant deux mois d'une intimité digne d'envie, elle reçut les confidences de cette âme qu'elle chérissait ainsi parce qu'elle la croyait aimée du Ciel avec prédilection : affection forte et surnaturelle, du reste, qui, loin de l'aveugler sur les moindres faiblesses de sa fille, devait lui donner une plus grande clairvoyance pour les découvrir, une double énergie pour les réprimer. Il nous est aussi permis de le croire, l'un des rayons de l'esprit prophétique, dont elle fut souvent favorisée, éclairait sans doute à ses yeux les destinées d'Anne de Jésus : elle la voyait franchir leurs frontières de montagnes et porter dans ce pauvre pays de France, dont notre Sainte ne cessait de pleurer les maux, les premières étincelles du foyer d'amour, de sacrifice, de

prière, d'expiation qu'elle-même avait allumé en Espagne et qui sauvait sa patrie de l'hérésie protestante alors maîtresse insolente ou ennemie redoutable des autres nations de l'Europe. Oui, nous aimons à le penser en entendant le biographe d'Anne de Jésus nous raconter la scène touchante qui se renouvelait chaque nuit dans la cellule bénie, c'était l'espoir d'envoyer à la France cette fille bien-aimée, de planter par ses mains sur le sol très chrétien un vigoureux rameau du Carmel, c'était là, disons-nous, l'espoir qui retenait longtemps Thérèse près du lit de sa novice, quand, à l'issue des Matines, après avoir visité les cellules des sœurs, elle rentrait dans la sienne, « où Anne dormait aussi ». La Sainte s'approchait d'elle pour la bénir, couvrait son front de croix et de caresses, puis elle la regardait fixement un long espace de temps sans dire mot, mais ravie en Dieu des grandes choses qu'il accomplirait un jour par l'entremise de son enfant (1).

Salamanque eût dû jouir longtemps de la présence de la sainte Fondatrice, qui ne s'éloignait ordinairement de ses monastères qu'après les avoir pourvus au moins de l'indispensable. Néanmoins dès les premiers jours de l'année 1571, sur des instances réitérées, elle partit fonder son huitième Carmel à Albe de Tormès. « C'était son sépulcre, dit un vieil historien, qu'elle allait édifier de ses mains, préparant à son insu le sanctuaire où, d'âge en âge, les pèlerins d'Espagne et des autres nations viendraient vénérer les reliques de ce très saint corps. »

Cinq lieues à peine séparent Salamanque d'Albe. La petite ville, située sur le revers occidental d'une haute colline, domine le cours majestueux du Tormès. A

(1) Manrique.

droite, sur un gigantesque rocher, le château des ducs d'Albe abritait alors l'un des plus célèbres représentants de cette lignée princière, le vainqueur de Muhlberg, le généralissime des Pays Bas. A gauche, les eaux paisibles de grand fleuve; aux alentours, une plaine immense, cernée à l'horizon par les dernières ramifications du Guadarrama, pouvaient rappeler à Thérèse le cadre net et grandiose de sa ville natale. Albe comme Avila, le tombeau comme le berceau de notre Sainte, semblent avoir été dessinés par la main divine pour refléter l'image de son âme si austère et si belle, si grande et si simple à la fois.

La fondation d'Albe eut lieu sans difficulté : les voies étaient préparées d'avance. On se souvient que Jean de Ovalle et Jeanne de Ahumada avaient fixé depuis longtemps leur demeure en cette ville. Ils mirent au service de la Sainte le dévouement fraternel dont ils lui avaient donné tant de preuves durant la construction de Saint-Joseph d'Avila. Ils n'eurent, du reste, qu'à seconder les efforts du fondateur, François Velasquez, intendant du duc d'Albe, et de sa femme Thérèse Laiz qui, pour se consoler de ne pas laisser après eux de postérité, voulaient consacrer leurs biens à bâtir le couvent, et instituer les Carmélites d'Albe leurs uniques héritières. C'était après de longues années d'attente et de désolation que ces excellents chrétiens avaient formé ce plan généreux. Notre Sainte raconte leurs épreuves avec le charme habituel de ses récits. Délaissée dès sa naissance par ses parents nobles, mais pauvres et déjà chargés de quatre filles, Thérèse Laiz serait morte de faim le lendemain de son baptême, si une servante touchée de compassion ne l'avait recueillie. « Pauvre petite, lui dit cette femme, navrée d'une telle dureté de cœur, n'es-tu pas

chrétienne pour être ainsi traitée? » A cette question, l'enfant, âgée de trois jours seulement, souleva la tête et répondit distinctement : « Oui, je le suis. » Ce fut la seule parole qu'elle prononça jusqu'à l'âge où les enfants commencent à balbutier leurs premiers mots. Les malheureux parents, terrifiés de ce prodige, revinrent de leur égarement. L'enfant abandonnée devint la plus aimée et fut élevée avec grand soin. Au temps convenable, on voulut la marier. « Elle n'en avait ni la volonté ni le désir; mais lorsqu'elle sut que François Velasquez la demandait, elle l'accepta rien que sur son nom, sans l'avoir jamais vu. Dieu le permit parce qu'il voyait que cette alliance convenait pour son service et pour sa gloire. » L'un et l'autre étaient alors loin d'entrevoir les desseins du Ciel. François Velasquez possédait une belle fortune. Il entourra sa jeune femme des jouissances de la vie; pour lui plaire, il s'établit avec elle à Salamanque où les honneurs et les dignités augmentèrent encore leurs prospérités temporelles sans leur donner le bonheur. Ils avançaient en âge sans avoir d'enfants. De là une peine qui ne leur laissait de repos ni jour ni nuit. Ils multipliaient leurs dévotions, s'adressant en particulier à saint André afin d'obtenir « des enfants qui après leur mort loueraient encore pour eux le nom de Dieu ». Si vous étiez exaucés, leur dit une voix mystérieuse, ce serait votre perte. Thérèse Laiz refusa de croire à cet avertissement : elle le regarda comme un jeu de son imagination et continua de même à désirer une postérité en prenant saint André pour intercesseur.

Dieu voulut récompenser cette foi courageuse et d'une manière digne d'elle. François et Thérèse demandaient de revivre après leur mort dans une géné-

ration chrétienne qui conserverait leur souvenir et servirait le Seigneur à leur place : leur vœu se réalise encore de nos jours.

Une vision charmante donna soudain une nouvelle direction aux désirs de Thérèse. Elle était assise sur le balcon de sa maison de Salamanque, n'ayant devant elle que les rues de la cité, quand elle se vit en face d'une prairie émaillée de fleurs blanches, fleurs célestes, virginales, d'une beauté qui ne ressemblait en rien à celle de nos fleurs d'ici-bas. A côté de cette prairie merveilleuse, elle aperçut distinctement une cour entourée d'une galerie, un puits et divers objets qu'elle devait reconnaître plus tard. Près du puits, un vieillard au visage doux et grave, l'apôtre saint André, se tenait debout : il regardait celle qui l'implorait depuis si longtemps, et, lui montrant les fleurs symboliques : « Voilà bien, lui dit-il, d'autres enfants que ceux que tu désires. »

Thérèse Laiz, l'âme remplie de joie et délivrée de son envie de devenir mère, confia sa vision à François Velasquez. Ils l'interprétèrent l'un et l'autre de même, et se mirent tous les deux à la recherche de fleurs vivantes dignes d'émailler l'enceinte du monastère que Dieu leur réservait l'honneur de fonder. Six années s'écoulèrent sans que leur dessein pût s'exécuter. Ils reçurent de religieux éclairés des avis contradictoires ; ils échouèrent dans plusieurs propositions ; enfin ils furent sur le point d'abandonner leur projet et de prendre pour héritier un de leurs neveux. Au bout de quinze jours, le neveu mourut, emporté par un mal subit. Sa mort les laissa remplis de crainte et décidés à obéir aux ordres de Dieu en poursuivant leur œuvre malgré toutes les entraves.

Sur ces entrefaites, la duchesse d'Albe appela près

d'elle François Velasquez. Les longues et fréquentes absences du grand-duc, qui se couvrait alors de gloire par sa campagne des Pays-Bas, réclamaient à la tête de ses domaines un intendant d'une haute capacité. La duchesse conjura Velasquez d'accepter cette charge ; il y consentit, mais Thérèse ne quitta pas sans regrets sa résidence de Salamanque, car elle avait en horreur la ville d'Albe. Elle y arriva le soir ; sa peine augmenta en entrant dans sa nouvelle maison, quand elle vit combien cette vaste demeure était mal distribuée. Mais, le lendemain matin, quel joyeux réveil ! De la fenêtre de sa chambre elle regarde sa propriété et reconnaît la cour, le puits, la galerie, tout l'ensemble de sa vision, sauf les fleurs blanches qui ne tarderont pas, se dit-elle, à s'y épanouir. En effet, elle recommença ses démarches, avec une nouvelle ardeur. Son confesseur, religieux franciscain, jusqu'alors opposé à ses desseins, devint l'instrument de la Providence. Durant un voyage, il entendit parler des fondations de notre Sainte. Il en conçut une telle estime que, dès son retour, il dit à sa pénitente qu'il avait trouvé ce qu'elle cherchait et qu'elle devrait établir au plus tôt les Carmélites dans sa maison. Thérèse Laiz eut alors recours à Jeanne de Ahumada. Jeanne se chargea bien volontiers de servir d'intermédiaire entre les fondateurs et sa sainte sœur. Albe ayant trop peu de ressources pour entretenir un couvent de ses aumônes et Velasquez ne proposant que des revenus insuffisants, on rencontra quelques difficultés dans les conditions préliminaires. « Pour les monastères qui doivent vivre d'aumônes, jamais le cœur et la confiance ne me manquent, nous dit la Sainte : je suis toujours prête à fonder, certaine que Dieu s'en chargera. Tout me fait défaut, au contraire, lorsqu'il s'agit de couvents

rentés. Si les revenus doivent être modiques, je préfère y renoncer. » L'affaire resta en suspens près d'une année et ne fut conclue que pendant le séjour de la Sainte à Salamanque. Velasquez et Thérèse Laiz renouvelèrent alors leurs offres, élevèrent le chiffre des rentes; enfin, abandonnant leur propre maison aux Carmélites, ils se retirèrent dans une demeure incommode pour laisser à leurs filles adoptives l'entière disposition de la leur.

Le 25 janvier 1571, jour de la Conversion de saint Paul, le Très-Saint-Sacrement fut porté solennellement dans la chapelle, et le monastère d'Albe fondé sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame. Jeanne de Ahumada, au comble du bonheur, eût voulu retenir sa sœur longtemps près d'elle. Elle lui amenait son cher Gonzalve, admis au rang des pages d'honneur du château ducal, et sa petite Béatrix qui n'aimait guère les sévères grilles du parloir. La duchesse d'Albe, doña Marie Henriquez, sollicitait aussi son heure d'audience pour épancher avec une confiance sans bornes ses secrets intimes, ses alarmes sur le sort du duc et ses peines personnelles dans le cœur de Thérèse. Velasquez et sa femme apportaient à leur tour leurs confidences. Il n'y avait partout que des sympathies à recueillir et de l'affection à rendre. Un tel séjour semblait trop doux à la sainte Mère, surtout au souvenir des privations de ses filles à Salamanque.

Elle voulut les rejoindre dès les premiers jours de février, après avoir réuni à Albe cinq ou six religieuses des monastères de Tolède, de Medina, et désigné comme Prieure la Mère Jeanne du Saint-Esprit.

En arrivant à Salamanque, avant de se rendre au monastère, elle dut s'arrêter chez le comte de Mon-

terey qui avait obtenu du Provincial des Carmes l'autorisation de la retenir pendant quelques jours chez lui : sacrifice que la Sainte accepta par obéissance et que Dieu bénit par deux miracles. La comtesse de Monterey la pria de vouloir bien visiter l'une de ses femmes, atteinte d'une fièvre pourprée et abandonnée des médecins. La comtesse regrettait profondément cette bonne Maria dont elle avait reçu de longs et fidèles services et qu'elle avait mariée au gouverneur de ses enfants. Thérèse se rendit près de la mourante : elle posa ses mains sur sa tête comme si elle eût voulu rafraîchir son front brûlant. A l'instant même Maria semble sortir d'un profond sommeil ; elle se lève en sursaut : « Qui m'a touchée ? s'écrie-t-elle. Oh ! que je suis bien maintenant ! » Thérèse, confuse de voir ainsi trahie la puissance de sa prière, voulut attribuer au délire les exclamations de la malade ; mais celle-ci, se jetant aux pieds de sa bienfaitrice, affirma devant tous les témoins la réalité du prodige. La mort cependant semblait ne pas vouloir s'éloigner du palais sans y avoir frappé une victime. La plus jeune fille de la comtesse fut atteinte du mal dont sa gouvernante venait d'être délivrée. On devine avec quelle confiance les parents désolés eurent de nouveau recours à l'intercession de la Sainte ; cette fois son humilité prit ses précautions. Tandis qu'elle priait pour la petite malade, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent : ils lui promirent que l'enfant guérirait et demandèrent qu'en reconnaissance de ce miracle, elle portât, durant un an, l'habit de Saint-Dominique. Le P. Bañez résidait alors à Salamanque. Thérèse lui confia cette révélation, afin que la volonté du Ciel fût exécutée sans que personne soupçonnât de quelle manière elle avait été connue. Le Père s'acquitta du

message près du comte de Monterey : l'engagement fut prononcé et l'enfant bien-aimée rendue à ses parents (1). Elle attribua toujours sa guérison aux prières de la Sainte, malgré les réserves que celle-ci avait gardées, et plus tard, héritière du dévouement de son père et de sa mère envers le Carmel, elle le transmit à son fils, le fameux Olivarès, qui, au milieu de ses soucis politiques, invoquait dévotement la *très sainte Patronne de l'Espagne* et soutenait de son crédit puissant les maisons de la Réforme.

Dès qu'elle put se dérober aux remerciements du comte et de la comtesse, Thérèse s'empessa de quitter le palais et rentra dans son pauvre couvent. Les bienfaits de la comtesse l'y suivirent sans pouvoir remédier au mauvais état de la maison et moins encore à sa situation déplorable. Nulle part les Carmélites ne souffraient autant qu'à Salamanque. Cette raison déterminait la sainte Mère à demeurer près d'elles aussi longtemps que les circonstances le lui permettraient. Des croix plus lourdes l'attendaient ailleurs ; mais avant de les lui envoyer, Dieu voulut fortifier son courage par une succession de grâces qui couronnèrent de douleurs ineffables et de divines joies le carême de l'année 1571 (2).

Ici nous rentrons dans le sanctuaire intime de son âme ; elle a secoué de ses pieds la poussière des chemins ; le bruit des affaires est bien loin ; les fondations elles-mêmes sont un instant oubliées : il n'y a plus au fond de la cellule de Salamanque et au pied du taber-

(1) *Boll.*, n° 539.

(2) Voir *Relation IV*. — *V. de la Fuente*, t. I, p. 135. Des fragments de cette relation avaient été publiés par F. Louis de Léon, Ribera et Yepes, mais en détruisant l'ordre chronologique.

nacle que Thérèse de Jésus, Thérèse tout à Dieu dans la prière comme elle était hier encore tout à lui dans l'action.

Les derniers jours de la semaine de la Passion se passèrent pour elle dans cette souffrance intime, déchirante, que son céleste langage appelle *l'absence de Dieu*. « C'est une peine qui ne se peut dire, une peine qu'il n'est en notre pouvoir ni d'appeler ni de fuir. L'âme se sent pénétrée d'un tel désir de voir Dieu qu'elle ne peut plus rester en elle-même ; elle voudrait quitter toutes les créatures. Dieu la met intérieurement dans un si profond désert, que rien, lui semble-t-il, ne saurait la consoler sur la terre, et elle n'a qu'une envie, c'est de mourir dans cette solitude. Bien que Dieu lui paraisse très éloigné d'elle, souvent il lui découvre sa souveraine grandeur d'une manière qui dépasse toutes nos pensées, et ce n'est point pour la consoler, mais pour lui montrer combien elle a raison de s'affliger d'être absente du souverain Bien qui renferme en lui seul tous les biens. Aussi sa douleur grandit avec cette lumière ; son désir devient si extrême, sa solitude si profonde, sa peine si délicate et si pénétrante qu'elle peut dire en toute vérité avec le royal prophète : « *Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto* (1). »

A la fin d'une longue journée passée dans ce martyre intérieur, Thérèse, avertie qu'elle avait oublié l'heure de la collation du soir, se rendit au réfectoire par obéissance ; ce jour-là plus que tout autre, le manger, le boire devaient lui être un tourment (2). « Je fis effort sur moi-même, dit-elle ; je pris du pain

(1) *Vie*, chap. xx.

(2) *Relations, Vie*.

et le plaçai devant moi. A ce moment Notre-Seigneur m'apparut. Il rompit le pain et en déposa un morceau sur mes lèvres en me disant : *Mange, ma fille, et supporte ce temps d'épreuve. Je souffre de tes souffrances ; mais il est bon pour toi qu'il en soit ainsi maintenant.* Ma peine me quitta bien vite, ajoute Thérèse ; je sentais vraiment que nous étions ensemble et pour cette fois mon désir fut satisfait. »

Le dimanche des Rameaux, encore sous l'impression de cette grâce, elle porta ses ardeurs à la communion. En recevant la Sainte Hostie, il lui sembla que sa bouche était remplie du précieux sang de Notre-Seigneur, que son visage, ses membres, tout son être en étaient couverts, tandis que son âme goûtait des suavités excessives (1). Ce sang divin avait une douce chaleur, comme s'il eût coulé à l'instant même des plaies du Sauveur. « *Ma fille, lui dit Notre-Seigneur, je veux t'appliquer les effets de mon sang : ne crains jamais que ma miséricorde te manque. Je l'ai répandu avec de grandes douleurs, et toi, tu en jouis avec de grandes délices. Je te récompense bien de ce que tu me fais en ce jour.* » Depuis trente ans la Sainte se disposait d'une manière particulière à sa communion du dimanche des Rameaux, et cela par une charmante délicatesse à l'égard de son bon Maître. Elle souffrait de voir les Juifs de Jérusalem jeter sous ses pas leurs branches de palmier sans qu'une seule demeure s'ouvrit pour lui offrir un repas et l'hospitalité de la nuit ; elle le suivait du regard sur la route de Béthanie, et, inquiète de la fatigue du chemin, elle le conjurait de s'arrêter dans son cœur et d'y prendre son repos.

(1) *Era ecesiva la suavidad que entonces sentia.* (La Fuente, t. I, p. 157.)

« Voilà de bien naïves considérations ; Notre-Seigneur les agréait cependant (1). »

La Semaine Sainte s'écoula ensuite dans le silence et le recueillement : qu'est-ce que Thérèse ne devait point attendre pour le jour de la Résurrection ? Elle en appelait l'aurore. Mais, dès le matin, l'absence du Bien-Aimé se fait douloureusement sentir ; aucune grâce particulière ne marque une si belle fête : la prière est sans consolation, l'oraison sans lumière. La Sainte garde le secret de sa souffrance ; le soir amène l'heure de la récréation ; elle veut y prendre part, aimable comme de coutume, voilant sa tristesse sous un doux sourire pour ne pas troubler la joie des sœurs. « Ma fille, dit-elle à l'une des novices, Isabelle de Jésus, chantez-nous quelques couplets. » Isabelle venait d'entrer au Carmel, et sa mémoire était encore remplie de beaux cantiques. Traduisant sans le savoir le martyre intérieur de sa mère, elle chanta de sa voix mélodieuse « la peine de vivre sans Dieu ». Et à chaque refrain elle redisait :

Oui, pour te voir, Beauté suprême,
Oh ! fais-moi donc bientôt mourir.

A ces paroles, Thérèse, les mains jointes, pâle, les joues inondées de larmes, se sentit « ravie hors d'elle-même par l'excès de la peine ». De douloureux gémissements, des cris s'échappaient de ses lèvres sans qu'elle pût les retenir. Ses filles la soulevèrent et la transportèrent comme une morte sur sa pauvre couche où elle demeura jusqu'au lendemain dans sa divine agonie de souffrance et d'amour.

Comment redire cette agonie ? Le sublime génie de

(1) *Ansi hacia consideraciones bobas, debialas admitir el Señor.* (La Fuente, t. I, p. 157.)

Bossuet l'a tenté en vain. « Qui me donnera des paroles, s'écrie-t-il, pour exprimer l'ardeur qui la presse ? Mais quand je pourrais la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire ? Disons néanmoins, comme nous pourrons, ce que son histoire raconte ; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin Epoux ; disons que, son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives qui mettraient sans doute Thérèse au tombeau, si Dieu, par un miracle de sa Providence, ne la voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour (1). »

Lorsque Thérèse revint à elle, l'hymne si connue sous le nom de *sa glose* jaillit spontanément du fond de son âme brisée, transpercée. Il faudrait son cœur et son génie pour traduire sans le trahir ce chant incomparable ; la poésie religieuse ne possède peut-être rien de plus beau. Le cri plaintif de l'exil, les accents de l'espérance, les ardeurs du désir y mêlent leurs harmonies. « Je me meurs de ne pas mourir ! Je vis sans vivre en moi ! » s'écrie-t-elle.

« Qu'entends-je et que dites-vous, ô divine Thérèse ? lui demande encore Bossuet, son grave mais enthousiaste admirateur. Si vous ne vivez plus en vous-même, quelle force vous a enlevée sinon celle de votre espérance ? O transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes ! Thérèse n'est donc plus sur la terre : elle vit avec les anges, elle vit avec son Dieu. »

Le martyre qu'elle dépeignait dans son poétique

(1) *Panegyrique de sainte Thérèse.*

langage, elle l'exprimait plus simplement, avec une singulière énergie, à son confesseur. En deux mots concis, elle lui révèle tout : « Ma peine est devenue telle qu'elle va jusqu'à transpercer mon âme, et je comprends mieux le martyre qu'endura Notre-Dame. Aujourd'hui, oui, je sais ce qu'est un transpercement. »

Notre-Seigneur, touché des désirs, des ardeurs, des larmes, de l'amour immolé de sa fidèle servante, voulut bientôt lui montrer que, s'il la laissait en cette vie parce qu'il avait encore besoin de ses services, elle était toujours avec lui et lui avec elle ; que leur union était aussi étroite, aussi intime qu'elle pouvait l'être durant l'exil. Le lendemain matin, lundi de Pâques, Thérèse fut transportée du Calvaire au Ciel. A l'oraison, Notre-Seigneur la ravit en esprit, et, l'emmenant aux pieds de son Père, il la lui présenta : « *Voici, dit-il, celle que vous m'avez donnée ; je vous la donne à mon tour* (1). » Le Père céleste agréa l'offrande et retint la Sainte devant lui. Puis vint l'heure de la communion. Pendant l'action de grâces, elle sentit très distinctement que le divin Maître était près d'elle. Il la consola, la combla de faveurs et lui dit entre autres choses : « *Tu me vois, ma fille, c'est moi-même ; montre-moi tes mains.* » Il daigna les prendre entre les siennes, et les approchant de son côté, il ajouta : « *Regarde mes plaies, tu n'es pas sans moi, et la vie est courte.* »

Le souvenir de cette semaine bénie, et surtout celui du *transpercement* de la fête de Pâques, resta toujours particulièrement cher à la Sainte. Quand elle passait plus tard à Salamanque, elle appelait Isabelle de Jésus : « Ma fille, lui disait-elle, chantez-moi vos cou-

(1) *Esta que me diste to doy.*

plets. » Mais heureuse d'être unie à l'agonie de Gethsémani et au délaissement de Jésus sur la croix, heureuse de participer aux souffrances intérieures de Marie, Thérèse ne s'arrêta pas à se complaire dans sa douleur. Elle se nourrissait des dons de Dieu afin de le servir ensuite avec une nouvelle force, et pratiquait la première la maxime qu'elle ne cessait d'enseigner : l'amour se prouve par les œuvres. L'occasion se présenta bientôt, en effet, d'agir, de souffrir, d'être humiliée.

Le monastère de Medina lui écrivit à Salamanque que des difficultés s'étaient élevées entre lui et le Provincial des Carmes Mitigés au sujet de la réception d'une novice, Isabelle des Anges, et la pria de trancher le différend. Il s'agissait en apparence d'une question d'intérêt, en réalité d'un principe de justice à soutenir. La novice était riche, orpheline, et voulait donner tout son bien au couvent en pure aumône. Son oncle s'y opposait et prétendait acquérir au moins pour lui-même le titre et les droits de Patron ou de Fondateur de l'église bâtie des deniers de sa nièce. Cette concession eût attiré de graves embarras à la communauté : elle la refusa. Isabelle, maîtresse de sa fortune, ne pouvait-elle en disposer à son gré et sans condition ? L'oncle eut recours au Provincial qui prit son parti. Les choses en étaient là quand la Prieure les soumit à notre Sainte. Or, si Thérèse se souciait peu de l'argent, elle regardait comme un devoir rigoureux de défendre le droit de ses filles, surtout dans un monastère aussi pauvre que l'était encore celui de Medina. Le Provincial d'ailleurs ne devait point se mêler de cette affaire, puisque les patentes du P. Rubeo avaient statué que les fondations des Carmélites de la Réforme ne relèveraient que du Général.

Sans tenir compte de ces patentes, les Carmes Mitigés tendaient de plus en plus à s'emparer du gouvernement des Carmélites Réformées, ce qui leur créait à elles et surtout à leur Mère une situation extrêmement pénible et délicate. Thérèse voulut saisir cette occasion d'affirmer leur indépendance vis-à-vis du Provincial. Elle lui écrivit une lettre respectueuse pour le prier de la laisser régler les affaires de sa novice. Son message n'ayant produit aucun effet, elle partit elle-même pour Medina et mit fin aux contestations en envoyant Isabelle des Anges achever son noviciat et porter sa dot à Salamanque. Le Provincial, mécontent de sa fermeté, prépara un grand coup de revanche. On était au moment des élections. Les religieuses réélurent la Mère Inès de Jésus qui les gouvernait depuis trois ans d'une manière admirable. Le Provincial arriva sur-le-champ, cassa l'élection, désigna comme Prieure une religieuse de l'Incarnation (1), et ordonna, sous les plus sévères censures, à notre Sainte et à la Mère Inès de Jésus de quitter le couvent de Medina et de prendre la route d'Avila.

Cette fois, Thérèse se soumit. Si ses maisons étaient affranchies de la juridiction du Provincial, elle continuait à le reconnaître personnellement comme son supérieur, parce qu'elle avait fait profession à l'Incarnation sous son obéissance. La Mère Inès de Jésus (Inès de Tapia) se trouvait dans le même cas. Aussi, malgré les larmes de ses filles bien-aimées et leurs instances inutiles près du Provincial, la Sainte sortit aussitôt de ce monastère fondé au prix de ses veilles et de ses sueurs. Elle chercha partout un moyen de transport pour la ramener avec sa compagne à Saint-Joseph

(1) Doña Thérèse de Quesada.

d'Avila. L'heure était avancée et la nuit s'annonçait rigoureuse. Elle ne trouva ni coche ni chariot ; un porteur d'eau consentit à lui prêter deux mules ; ce fut avec cet équipage qu'elle parcourut les vingt lieues qui la séparaient d'Avila.

Le repos de la solitude et l'affection de ses filles de Saint-Joseph auraient suffi à consoler la sainte Mère, si elle eût eu besoin de l'être ; mais, heureuse d'être humiliée, méprisée, chassée de sa propre demeure, elle ne souffrait que des peines des pauvres Carmélites de Medina confiées à des mains indignes ou du moins incapables de les gouverner. La Providence mit ordre à cet état de choses d'une manière aussi complète qu'inespérée.

Pie V poursuivait avec la douce énergie de son caractère l'œuvre difficile de la Réforme des ordres religieux, et nul prince ne montrait autant de zèle à le seconder, sous ce rapport, que le catholique Philippe II. Le monarque, constatant l'insuffisance des réglemens du P. Rubeo ou plutôt l'infidélité des Carmes Mitigés à les observer, demanda et obtint du Saint-Siège que l'Ordre fût soumis en Espagne à une nouvelle visite apostolique. Cette fois, Pie V choisit ses Visiteurs parmi les Dominicains. Il envoya le P. Vargas en Andalousie et le P. Pierre Hernandez en Castille.

Nous n'avons maintenant à nous occuper que de ce dernier. Le P. Hernandez était un homme de grande science, d'une prudence consommée et d'une vertu plus éminente encore. Il voyageait à pied, accompagné d'un Père de son Ordre et précédé d'un ânon qui portait leurs manteaux. A ceux qui s'étonnaient de le voir traverser si humblement les chemins de Castille et les rues des cités, il répondait « qu'étant

venu pour visiter des saints, il ne lui conviendrait pas de voyager en profane. »

Il se rendit en premier lieu à Pastrana, au monastère des Carmes Déchaussés, et, non content de pénétrer à l'intérieur de la clôture, il y établit sa résidence durant le Carême de 1570, suivant les exercices des religieux, partageant leurs jeûnes et leur abstinence. Il fut édifié, émerveillé, ravi de la vertu de ces bons Pères. Il examina leurs constitutions empreintes de l'esprit généreux et pratique de leur sainte Fondatrice, et n'y trouva rien à retrancher, rien à ajouter. Un novice lui ayant franchement avoué qu'il était tenté de sortir afin de chercher un Ordre plus parfait et plus austère : « Ah ! mon bien cher enfant, s'écria-t-il, croyez-en mon expérience, d'après tout ce que j'ai jamais vu ou lu, je ne crois pas qu'il y ait dans l'Église de Dieu un monastère qui dépasse celui-ci en austérité et en perfection (1). »

Après avoir passé quelques jours avec les Pères, il les réunit au chapitre et leur demanda s'ils étaient prêts à reconnaître son autorité ; ils le pensèrent avec raison : rien ne pouvait leur être plus avantageux que de lui promettre obéissance et d'assurer ainsi à la Réforme un protecteur influent. Le P. Hernandez, très satisfait de leur soumission, employa le reste de sa visite à entretenir chaque religieux en particulier. Avant son départ, il autorisa la fondation d'un troisième monastère à Alcalá de Hénarez, et l'extension des couvents des Carmes Déchaussés, comprimée jusqu'alors par les permissions restreintes du P. Général, prit aussitôt un rapide essor. Le P. Hernandez visita ensuite les Carmélites de Pastrana. De plus en plus

(1) *Hist. gén. des Carmes*, liv. IV.

édifié, il avait hâte de connaître *la petite femme* capable de si grandes choses. Le P. Dominique Bañez lui en avait fait des louanges qu'il croyait encore quelque peu exagérées. Il voulait voir de ses propres yeux et, dès que son itinéraire lui permit de se rapprocher d'Avila, il se rendit au couvent de Saint-Joseph.

Avec ses supérieurs, nous en avons eu plus d'une fois la preuve, Thérèse n'ouvrait jamais son âme à demi. Le P. Hernandez, comme Visiteur apostolique, l'interrogea sur ses dispositions intimes et ses œuvres extérieures. Elle répondit en peu de mots, exposa les affaires de la Réforme, ses consolations et ses épreuves, le tout avec une simplicité et une forme de langage qui frappèrent singulièrement l'esprit du Visiteur. Quant à sa conduite personnelle, suivant sa coutume, elle en rendit compte de manière à signaler plutôt le mal que le bien; mais son humilité témoigna plus en sa faveur que tous les éloges du P. Bañez. Par une coïncidence providentielle, le P. Hernandez apprit en même temps que la Prieure imposée au monastère de Medina venait de se démettre de sa charge. Lassée d'une règle qu'elle ne pouvait supporter, fatiguée du poids du gouvernement, elle rentra à l'Incarnation. Le P. Hernandez partit aussitôt pour Medina; il visita le couvent et présida lui-même à une nouvelle élection. Par une mesure pleine de tact et de sagesse, au lieu de rassembler les voix des capitulantes sur Inès de Jésus que le Provincial avait rejetée, il fit élire notre Sainte et lui envoya l'ordre d'arriver sans délai à la tête de son troupeau.

Nouveau voyage, nouvelles fatigues; larmes du départ et joie de l'arrivée: Thérèse offrit tout au Seigneur pour le bien de ses filles. En chemin, elle se

trouva le soir au bord d'une rivière dont son conducteur ne put découvrir le gué. Découragé de ses recherches inutiles, cet homme allait s'arrêter. « Nous ne pouvons passer la nuit au milieu des champs, mon ami, lui dit-elle doucement; allons, recommandons nous au Ciel; avec la grâce de Dieu nous passerons. » Elle pousse la première sa mule au milieu de la rivière qu'elle traverse sans difficulté; un rayon de lumière éclaire miraculeusement son passage; en quelques minutes, la petite troupe se trouve saine et sauve sur l'autre bord.

Thérèse travailla pendant deux mois à rétablir la paix et le bon ordre parmi les sœurs de Medina qui avaient beaucoup souffert du mauvais gouvernement de la Prieure précédente. Elle remit la sainte joie de Dieu dans tous les cœurs, et elle n'avait plus qu'à recueillir les fruits heureux de sa présence, quand elle reçut du P. Hernandez l'ordre de revenir à Avila pour s'y charger de la croix que sa nature défaillante avait tant redoutée neuf ans auparavant et qui se présentait cette fois plus lourde, plus rude encore : usant de son autorité souveraine sur tout l'Ordre des Carmes, le Visiteur Apostolique nommait la sainte Mère Prieure de l'Incarnation.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Acte de naissance de sainte Thérèse écrit par Alphonse de Cepeda dans son Mémorial de Famille (v. p. 1).

Cedula escrita por el padre de Santa Teresa acerca del nacimiento de esta.

« En miércoles, veinté y ocho dias del mes de marzo de quinientos y quince años, nació *Teresa*, mi hija, a las cinco horas de la mañana, medio hora mas ó menos (que fué el dicho miércoles, casi amaneciendo) : fueron su compadre Vela Nuñez, y la Madrina doña Maria del Aguila, hija de Francisco de Pajares. »

Ce papier, écrit de la main d'Alphonse de Cepeda, se conserve au couvent de Pastrana. Voir la traduction, p. 1.

(*Vic. de la Fuente*, t. I, p. 549.)

II

Extrait du Testament de la Mère de sainte Thérèse.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui sont trois personnes en un seul vrai Dieu qui vit et règne à jamais. Que ceux qui verront ce testament, expression de mes dernières volontés, sachent que moi, doña Béatrix de

Ahumada, femme d'Alphonse Sanchez de Cepeda, mon seigneur, habitant de la très noble cité d'Avila, étant en possession de ma tête et de mon jugement, tels que Dieu me les a donnés, croyant fermement ce que croit et enseigne notre Mère la sainte Eglise, je règle et ordonne ce qui suit, pour la gloire de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie, sa mère, que je prends pour mon avocate devant la Majesté de son divin Fils. Premièrement, je lègue mon âme au Dieu tout-puissant qui l'a créée et rachetée par son précieux sang; *item*, je lègue mon corps à la terre de laquelle il fut formé; *item*, je demande que, lorsqu'il plaira à Dieu de me retirer de cette vie, mon corps soit enterré en l'église du seigneur saint Jean, en l'endroit que ledit Alphonse Sanchez de Cepeda le désirera; *item*, je demande que l'on dise pour mon âme quatre cents messes, et ce n'est pas ma volonté que l'on perçoive d'autres offrandes en plus de ces quatre cents messes, dont cent seront dites, je le recommande, en l'église du seigneur saint Jean où mon corps aura reçu la sépulture; cent autres au monastère de Saint-Thomas; cent autres au monastère de Saint-François, et les cent dernières au monastère de Sainte-Marie du Carmel; pour lesquelles messes je demande que l'on donne pour chacune un demi-réal; *item*, je demande que mon service et enterrement, que le service de neuvaine et de fin de l'an se fassent secrètement, en la manière qu'il paraîtra convenable à mes exécuteurs testamentaires, et que l'on paye ce que ceux-ci jugeront bien et rien de plus... Je laisse et j'établis pour mes exécuteurs testamentaires ledit Alphonse de Cepeda, mon mari, et le seigneur François de Pajares...; pour mes héritiers, Fernand, Rodrigue, Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin, Thérèse et Jeanne, mes fils et filles. Aussi je commande et c'est ma volonté que doña Marie de Cepeda, fille d'Alphonse de Cepeda, mon mari, reçoive cent ducats sur mes biens...

Fait à Gotterendura, le 24^e jour du mois de novembre, de la naissance de Notre-Seigneur l'année 1528.

III

Notice sur le B. Jean Soreth.

Les annales de l'ancien Carmel ne possèdent point de figure plus noble et plus pure que celle du Bienheureux Jean Soreth. Ame de saint, cœur d'apôtre, caractère d'une énergie singulière, mais énergie patiente et pleine de douceur; dur, rigoureux pour lui-même; sage, modéré, miséricordieux dans son gouvernement; animé d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le bien de son Ordre, il entreprit, un siècle avant notre Sainte, avec des ressources bien supérieures aux siennes, l'œuvre difficile qu'elle seule devait avoir l'honneur d'accomplir. S'il rétablit l'ancienne observance dans quelques couvents, ces réformes particulières ne s'étendirent pas à d'autres maisons et disparurent après lui. Mais le Seigneur couronne le mérite et non le succès des œuvres de ses serviteurs; et Jean Soreth doit être placé dans le ciel bien près de notre sainte Réformatrice. Nous croyons rendre hommage à l'un et à l'autre en consacrant ici quelques pages à la mémoire du Bienheureux.

Jean Soreth, né à Caen en 1420, d'une famille honorable et très pieuse, entra dès sa première jeunesse au couvent des Carmes de cette ville. Ses supérieurs remarquèrent bientôt ses éminentes qualités d'esprit et de cœur; après son noviciat, ils l'envoyèrent achever ses études de théologie à l'Université de Paris où il reçut, avec de grands éloges, le bonnet de docteur. On rapporte que, dans une discussion publique, il eut la gloire de vaincre, par la force de ses arguments, un autre docteur alors en grandevogue et réputé invincible, Maître Ferrand.

Il revint à Caen où il reçut les Saints Ordres et, immédiatement après, les suffrages des Carmes de France l'appelèrent aux charges de Supérieur Provincial puis de Commissaire Général; il dut en même temps occuper une chaire à l'Université de Caen : au milieu de tous ces hon-

neurs, il se tenait comme le dernier parmi les religieux, portant sous son manteau blanc un habit et une tunique de drap vil et grossier, comme un simple frère convers. Durant les récréations, il se mêlait parmi les étudiants, et, au lieu de leur enseigner la science par ses paroles, il leur apprenait l'humilité par son exemple.

L'an 1431, il fut élevé à la dignité de Prieur Général par le vote unanime du Chapitre de l'Ordre. Il se rendit à Rome pour y être confirmé dans une charge qui accablait sa modestie sans effrayer son courage, et prit aussitôt à cœur de travailler de toutes ses forces à restaurer la discipline parmi ses frères. Le Pape Nicolas V, appréciant les mérites du nouveau Général, lui donna les pouvoirs les plus étendus, et, par une bulle spéciale du 7 octobre 1432, il lui accorda l'approbation du Tiers-Ordre déjà existant, avec l'autorisation de fonder aussi des couvents de son ordre pour les religieuses. Le Bienheureux est donc appelé à juste titre le fondateur des Carmélites (1).

Muni de ces brefs, Jean Soreth commença ses courses apostoliques. Il traversa l'Europe en tous sens, visitant ses monastères d'hommes, prêchant la pénitence, la régularité, et donnant toujours l'exemple de ce qu'il prêchait. Au couvent de Liège, le frère sacristain, chargé de sonner les matines, laissa passer l'heure durant son sommeil et l'office ne put être dit suivant l'usage au milieu de la nuit. Le lendemain matin, le Père Général convoqua les religieux au Chapitre; accusant au nom de tous la négligence commune, il dit que, tous ayant failli, tous devaient à Dieu réparation, et que ce jour-là on dînerait assis à terre au pain et à l'eau. Au réfectoire, il mit à sa place de Supérieur le dernier des novices pour présider durant le repas, et se tint comme les autres dans une posture humiliée. Les Carmes, effrayés de son austérité, se communiquaient d'une maison à l'autre leurs appréhensions, et souvent le Bienheureux était accueilli moins en père qu'en juge

(1) Voir sur ce titre ce que nous avons dit plus haut, p. 213, note 2.

redoutable ; mais, au fond de sa rigueur apparente, il n'y avait que la charité du Sauveur, l'amour des âmes, le désir de servir leurs véritables intérêts : aussi savait-il compatir à la faiblesse de ses frères et les gagner par la patience et la douceur. Quand il visita une première fois comme Général les couvents de Paris, il trouva les religieux remplis d'injustes défiances ; ils se souvenaient des torts qu'ils avaient eus à son égard durant son gouvernement de Provincial, et ils s'attendaient à quelque châtiement. « O mes frères, leur dit-il en arrivant, ne craignez rien, je vous en prie. Si je suis votre Supérieur, c'est pour vous pardonner de tout mon cœur comme je vous pardonne en effet le mal que vous avez pu me faire. Aimons-nous les uns les autres, car la charité est de Dieu ; celui qui a la charité chrétienne demeure en Dieu et Dieu repose en lui. »

Cette scène touchante, dont le récit nous a été conservé par un vieux biographe, nous donne l'idée des peines et des épreuves du Bienheureux. Là Mitigation avait rendu trop facile l'accès du Carmel comme des autres Ordres religieux ; près des vocations ferventes, on comptait un grand nombre de moines qui portaient leur habit sans songer à leurs obligations : ces derniers ne pouvaient souffrir les remontrances de leur Général ; les autres, au contraire, le regardaient comme un sauveur ; de là, des divisions et des partis. Le Bienheureux comprit que le meilleur remède était d'ouvrir des Maisons nouvelles pour les religieux qui se décideraient à suivre ses règlements ; il en établit plusieurs en France et en Flandre où la ferveur se maintint jusqu'à sa mort. Le Seigneur le récompensa de tant de travaux pénibles par les consolations que lui donnèrent ses chères Carmélites. Dès l'année 1453, il avait fondé leur premier couvent à Gueldre ; peu de temps après, le second à Liège. En 1459, nous le trouvons au couvent des Carmes de Nantes, où la sainte duchesse de Bretagne, Françoise d'Amboise, veuve depuis deux ans, l'envoyait prier de venir en son château pour traiter d'une

affaire importante. Elle lui ouvrit son âme, lui déclara son dessein de se consacrer à Dieu, et lui demanda dans quel Ordre elle devait entrer. Le Bienheureux lui dépeignit la vie que menaient ses religieuses de Gueldre et de Liège, et la grâce du Saint-Esprit opérant dans l'âme de la duchesse pendant que le serviteur de Dieu parlait, elle comprit que Dieu l'appelait à être religieuse Carmélite. Elle supplia Jean Soreth d'envoyer en Bretagne le nombre de religieuses suffisant pour établir un monastère qu'elle se proposait de fonder et où elle-même ferait profession. Trois ans après, le Bienheureux amenait lui-même neuf Carmélites en Bretagne, et Françoise, après de longs combats, s'arrachant aux poursuites de sa famille, de son peuple et du monde, vint se renfermer avec elles dans le monastère du Bon-Don, à une demi-lieue de Vannes. Ce fut encore Jean Soreth qui reçut ses vœux ; cette profession et cette fondation le remplirent de joie ; mais il n'avait pas le temps de savourer ici-bas les douceurs de Dieu ; il reprit son bâton de voyage et se mit à « cheminer de nouveau » de France en Angleterre, de Belgique en Allemagne, d'Italie en Sicile, n'ayant pour suite qu'un compagnon, et pour monture qu'un pauvre mulet. Il affrontait le froid, le chaud, la faim et la soif. Son teint brûlé par les ardeurs du soleil était devenu presque noir ; les paysans, le voyant passer avec ce visage hâlé, son front chauve et son manteau blanc, le montraient du doigt, l'appelant le nègre, l'Ethiopien, le démon ; mais lui, tout entier à son œuvre et à Dieu, bénissait les railleurs du fond de l'âme et passait galement. Son courage eut l'occasion de se mesurer avec des adversités autrement graves. Il revenait fréquemment à Liège, où il comptait deux nombreuses familles de fils et de filles ; il y prêcha même trois carêmes à la Cathédrale, et sa parole nette, énergique, produisit des fruits merveilleux. Une année, il eut la douleur de trouver les Liégeois révoltés contre leur prince-évêque Louis de Bourbon, « maître très doux et très patient ». Voyant la multitude en fureur sur le point d'en

venir aux derniers excès, il sortit de sa retraite et parla fortement aux rebelles. Irrités de son audace, ils se jetèrent sur lui, les armes à la main. Jean, le front calme, le pardon sur les lèvres, découvrit sa poitrine. « Je suis prêt, leur dit-il, à mourir pour la justice : faites ce qu'il vous plaira. » Son intrépidité désarma les furieux qui s'enfuirent confondus. Plus tard, en 1468, à la suite des guerres avec le duc de Bourgogne, Liège, assiégée, mise à sac par Charles le Téméraire, voyait le vainqueur entrer dans ses murs avec des troupes ivres de sang, de carnage, qui mirent le feu aux monuments, aux églises même, et commirent d'horribles profanations. Le Bienheureux, enflammé du zèle de son père Élie pour les autels du Seigneur (1), sortit seul de son couvent, passa, couvert de son froc, comme d'une armure, au milieu des combattants, et, à travers les piques et les lances dressées sur sa tête, alla recueillir les Saintes Espèces répandues sur le pavé d'une église et foulées aux pieds des soldats impies qui n'osèrent cependant lui disputer ce divin trésor. Il le rapporta pieusement dans la chapelle des Carmes.

L'Europe entière parlait avec admiration des vertus du Bienheureux. Le Souverain Pontife Calixte III le fit appeler à Rome et lui offrit un riche évêché. Jean remercia Sa Sainteté, et, en dépit de toutes les instances, persista dans son refus. Le Pape, sans se décourager, le nomma peu après Cardinal, en lui ordonnant d'accepter cette dignité. L'humble religieux alla se jeter aux pieds du Souverain Pontife, et, les mains jointes, les larmes aux yeux, il le conjura de ne point lui imposer un aussi lourd fardeau que celui de la pourpre. Calixte III, à son tour, ne voulut point fléchir. Durant une heure, Jean demeura prosterné devant lui, assurant qu'il ne se relèverait point avant d'être exaucé ; il répandit tant de larmes, lui, ce fier et vaillant soldat de Dieu, que le Pape enfin dut se rendre et le laisser à l'ombre et aux austérités de ses couvents.

(1) *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum quia... filii Israel altaria tua destruxerunt.*

La France recueillit les derniers labeurs du Bienheureux. En 1481, il établit la Réforme au couvent de Notre-Dame de Recouvrance à Angers. Il passa ensuite dans le même but au monastère des Carmes de Nantes; mais à peine y était-il arrivé qu'il fut pris de douleurs affreuses en mangeant une pêche qu'on lui avait servie. *Le Decor Carmeli* et les auteurs contemporains disent que ce fruit contenait du poison; le Bienheureux lui-même en eut la pensée, car au milieu de ses convulsions il s'écriait: « O Dieu bon! pardonnez-leur, s'ils sont coupables, comme moi je leur pardonne de tout mon cœur. » Il se fit transporter au couvent d'Angers où il reçut les derniers sacrements. Après avoir exhorté les religieux à l'observance régulière, il rendit paisiblement son âme à Dieu en prononçant ces belles paroles, dernier témoignage du double amour qui l'avait fait vivre: « O Reine de mon cœur, ô Marie, je vais vous voir. O Jésus! bon Jésus, soyez-moi Jésus! »

C'était le 25 juillet 1481.

Les miracles se multiplièrent sur sa tombe. Le peuple de l'Anjou accourut en pèlerinage à l'église des Carmes pour invoquer sa puissante protection. Une mère lui dut la résurrection de son enfant, et ce miracle eut lieu en présence du duc René et d'une grande multitude. Pie IX, en vertu de son autorité apostolique, a confirmé le culte immémorial rendu au Bienheureux et un décret conforme de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 27 septembre 1866, accorde à l'Ordre du Carmel la faculté de célébrer sa fête le 13 septembre (1).

(1) Voir *Novale Sanctorum*, du P. Gillemain. — *Anno memorabile*, du P. Fornari. — *Vie de la Bienheureuse Françoise d'Amboise*, par Mgr Richard. — *Semaine religieuse de Bayeux*, 1878.

TABLE DES MATIÈRES

Années.	Pages.
INTRODUCTION	XXV

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE DE SAINTE THÉRÈSE. — SA FAMILLE. — SA VILLE NATALE

1515	Acte de naissance de la Sainte	1
	Noblesse de sa famille	2
	Légende des Ahumada	3
	Avila des saints	6
	Baptême de Thérèse. Son nom.	7
	Intérieur de la famille	8
	Alphonse de Cepeda.	8
	Doña Béatrix.	8
	Les frères et les sœurs	10
	Les joies de l'enfance	11
	Ses premières prières.	11
	Ses premières lectures	12
	Rodrigue	12
	Toujours, toujours	13
1522	Départ pour le pays des Maures.	14
	Les ermitages	15

CHAPITRE II

MORT DE DONA BÉATRIX. — PREMIÈRES INFIDÉLITÉS

	Première communion de Thérèse	16
1528	Mort de sa mère	17

Années.		Pages.
	Elle conjure Marie de lui servir de mère.	18
	Portrait de Thérèse à treize ans	19
	Les livres de chevalerie	20
	Premiers écueils	21
	L'innocence baptismale	22
	Confession de sa vie de jeune fille.	23
1529	Thérèse compose un livre.	28
	L'heure du péril	29
	Inquiétudes paternelles de don Alphonse	29

CHAPITRE III

THÉRÈSE AU COUVENT DES AUGUSTINES. — MALADIE ET VOCATION

	Le couvent de Notre-Dame de Grâce.	30
1532	Tristesse de Thérèse	31
	Marie Briceño	32
	Effroi de la vocation religieuse	33
	Maladie.	34
	Thérèse chez sa sœur aînée	34
	Départ de ses frères pour le Nouveau-Monde.	35
	Testament de Rodrigue	36
	L'oncle Pierre	37
	Lectures sérieuses	38
	Lutte intérieure.	39
	Histoire réelle de la vocation de sainte Thérèse	42
	<i>Lettres de saint Jérôme</i>	43
	Déclaration de don Alphonse	45
	Il ne donnera jamais son consentement	46

CHAPITRE IV

LE MONASTÈRE DE L'INCARNATION. — NOVICIAT ET PROFESSION
DE THÉRÈSE

	Le monastère de l'Incarnation.	47
	Jeanne Suarez	49
	Thérèse sort de la maison paternelle.	50
	Agonie intérieure.	50
	Le jour des morts	51
1533	Prise d'habit du frère et de la sœur	52
	Don Alphonse vaincu	52
	Affections de famille	53
	Exercices du noviciat.	55

Années.		Pages.
	Détails intimes	56
	Prédiction singulière	56
	Laquelle de nous deux sera la sainte	56
	Vertu dominante	57
	Thérèse infirmière	58
	Horrible maladie	59
	Courage de la novice	59
1534,	3 nov Profession	61
	Le plus beau jour de sa vie et le sacrifice le plus douloureux	62

CHAPITRE V

MALADIE — GUÉRISON

	Première visite de la souffrance	63
1535,	nov. Thérèse obligée de sortir du monastère.	63
	Voyage	65
	Entrevue avec l'oncle Pierre.	65
	L'oraison de recueillement	66
	Vie en famille	67
	Traitement de Bécédas	67
	Prémices des grâces surnaturelles.	68
	Le pauvre prêtre converti.	69
1536,	avril. Retour à Avila	70
	Agonie.	70
	Extrême-Onction	71
	Douleur de don Alphonse	71
	Imprudence de Laurent.	71
	Rêve mystérieux	72
	Thérèse revient à la vie, mais dans un état plus triste que la mort	73
1537	On la transporte à l'Incarnation.	73
	Dispositions intérieures	74
	Trois années de crucifiement	75
	Le bien-aimé Père saint Joseph.	77
	Guérison miraculeuse.	79

CHAPITRE VI

LE TEMPS DE L'INFIDÉLITÉ

	Quelles ont été les fautes de sainte Thérèse	80
	Son honneur vengé de ses accusations.	81

Années.		Pages.
	Inconvénients du défaut de clôture	82
	Les visites du parloir	82
	Conduite extérieure.	83
	Avertissements du Ciel	85
1541	Thérèse abandonne l'oraison	88
	Accents émus de son repentir.	88
	Comment il faut entendre la gravité réelle de ses torts	90
	Exagérations de son humilité	94
	Divine vengeance du Seigneur	95

CHAPITRE VII

CONVERSION

	Ferveur de don Alphonse	96
	Sa sainte mort	97
	Douleur de Thérèse	97
	Le Père Vincent Varron	98
1542	Nouvelle vie	100
	Aridités, tristesse, dégoût de la prière.	102
	Persévérance	103
	Événements de famille	103
1555	Le jour du Seigneur.	104
	<i>L'Ecce Homo</i>	105
	<i>Les Confessions de saint Augustin</i>	106

CHAPITRE VIII

SON ORAISON. — SA VIE INTÉRIEURE

	Langage mystique de la sainte	107
	Secret demandé.	110
	Regard sur le passé	111
	La chasse aux petits lézards	112
	Tout va nous tuer.	113
	La fausse humilité	113
	Quatre degrés d'oraison.	114
	Le jardinier du divin Roi.	114
	Premier degré d'oraison.	115
	Sujets de méditation	116
	Aimer Dieu, c'est le servir dans la justice	117
	Discretion, dilatation de cœur.	117
	Force, courage	118

Années.	Pages.
Recueillement surnaturel	119
Second degré d'oraison	120
Madeleine aux pieds du Seigneur	123
Troisième degré d'oraison	124
L'humilité, toujours la pierre de touche	125
Quatrième degré d'oraison	126
L'extase	128
Le ravissement	131
L'intelligence de la vérité	133

CHAPITRE IX

TROUBLES DE LA SAINTE. — SES PREMIERS RAPPORTS AVEC LA
SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Fondation à Avila du collège Saint-Gilles	135
Madeleine de la Croix	136
Sa condamnation	138
Inquiétudes de Thérèse	138
Désir de consulter les Pères Jésuites	139
Maitre Gaspar Daza	141
Don François de Salcedo	141
Direction incomplète	142
Sollicitude de don François	143
Terrible déclaration	145
Larmes de Thérèse	145
Dernière petite faiblesse	145
Le P. Jean de Padranos	146
Une nouvelle voie	147
<i>Le Livre des Exercices</i>	148
1556 Mort de saint Ignace	149
Mortification	150
1557 Saint François de Borgia	151

CHAPITRE X

JOIES ET ÉPREUVES

Les conversions successives	153
Situation intérieure du couvent de l'Incarnation	154
1558 Le Père Balthazar Alvarez	155
Doña Guiomar	156
L'apostolat de l'exemple	159
La contradiction des gens de bien	160

Années.		Pages.
	Les indiscretions	161
	Marie Diaz	163
	Rigueurs du P. Balthazar	164
	Le livre vivant	169
	Vision intellectuelle	170
	Les délicatesses de l'amour de Jésus	171
	Faveurs croissantes	173
	Ordre terrifiant	173
	La croix du Rosaire	174
	La seule voie sûre	175

CHAPITRE XI

PROGRÈS DANS L'AMOUR, PROGRÈS DANS LA SOUFFRANCE. — VŒU
HÉROÏQUE DE LA SAINTE. — SAINT PIERRE D'ALCANTARA.
PRÉLUDES DE LA RÉFORME DU CARMEL

	Folie de l'amour	176
1559	La transverbération	179
	Les cantiques inspirés	181
	Les actes	182
1560	Vœu héroïque	183
	Nouvelles épreuves	185
	Le petit anon	187
	Assauts extérieurs de Satan	188
	L'eau bénite	189
	Puissance de la croix	190
	Saint Pierre d'Alcantara	192
	Vision de l'enfer	195
	La perte des âmes	196
	<i>Lloraba con el Señor</i>	197
	Pour la conversion des hérétiques, le salut des pêcheurs, en particulier de la France	197
	L'éternel bonheur et l'éternel malheur	198
	Rêve béni de la Sainte	199

CHAPITRE XII

L'ÉGLISE ET LE CARMEL A L'ÉPOQUE DE LA FONDATION DE SAINT-JOSEPH
D'AVILA. — TRAVAUX ET ÉPREUVES DE SAINTE THÉRÈSE

	Le 16 juillet 1560	201
	Marie de Ocampo	202
	Soirée intime	202

Années.		Pages.
	La volonté divine	204
	Thérèse consulte	205
1560	Lettre de saint Louis Bertrand	206
	La crise luthérienne	206
	Les vrais réformateurs	207
	Gloires passées du Carmel	208
	Ses épreuves	210
	Décadence	211
	Le B. Jean Soreth	213
	Que rien ne te trouble, etc	215
	Rumeurs	215
	Le couvent de Saint-Thomas	217
	Le P. Ibañez	217
	Heureuse réaction	219
	Troubles à l'Incarnation	220
	Obéissance de Thérèse	222
1561	Le nouveau Recteur de Saint-Gilles	224
1561	Concours de Jeanne de Ahumada	226
	Assistance de Laurent de Cepeda	227
	Bénédictions du Ciel	229
	Gonzalve ressuscité	230
	Mort du petit Joseph	231
	Vains efforts du démon pour détruire le couvent	233

CHAPITRE XIII

SÉJOUR A TOLÈDE. — FONDATION DE SAINT-JOSEPH

1562,	janv. Voyage de Thérèse à Tolède	235
	La duchesse de la Cerda	235
	Le palais en deuil	237
	Les grandeurs du monde	238
	Marie de Salazar	241
	<i>Vie de la Sainte écrite par elle-même</i>	243
	Rencontre de la Mère Marie de Jésus	244
	Influence extérieure de Thérèse	248
	Quel bon sujet, Seigneur, pour être de nos amis!	249
	La question des revenus	250
1562,	juin. Retour à Avila	254
	Intervention visible de la Providence	256
	Mgr Alvaro de Mendoza	257
	La vraie maison de saint Joseph	259

Années.	Pages.
Les premières Carmélites.	263
Le 24 août 1562.	265

CHAPITRE XIV

SAINT-JOSEPH D'AVILA PENDANT L'ORAGE

L'heure de la consolation èt l'heure de l'agonie	267
Tentation.	268
1562 L'orage extérieur	270
Thérèse rappelée au monastère de l'Incarnation	272
Le Chapitre.	273
Le Père Provincial	274
Troubles dans la ville.	275
Le corrégidor.	276
Intrépide réponse des Carmélites	276
La Junte	277
Discours du P. Bañez.	278
L'enquête et le procès.	281
Arrêt du Conseil du roi	284
Thérèse revient au couvent de Saint-Joseph.	287
Thérèse de Jésus.	290

CHAPITRE XV

LE PRINTEMPS DU CARMEL DE SAINT-JOSEPH

La petite retraite du bon Dieu	291
Thérèse contrainte d'accepter la charge de Prieure.	294
Le mobilier de Saint-Joseph.	294
La coiffure des Carmélites.	295
Les attentions de la Providence	296
Le dîner de la Fête-Dieu.	297
Sœur Marie-Baptiste	298
Sœur Marie de Saint-Jérôme	302
Le noviciat.	303
Sainte Thérèse cuisinière.	306
Le travail des mains	307
Prudence maternelle de la Sainte	310
Les tuniques de bure.	310
Le crucifix de Mgr de Mendoza	311
Cantiques des grandes fêtes.	312
Le paradis des délices	313

CHAPITRE XVI

DIRECTION DES AMES. — LES CONSTITUTIONS. — RELATIONS AVEC
L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE. — LE CHEMIN DE LA PERFECTION.
VIE INTÉRIEURE DE LA SAINTE A SAINT-JOSEPH D'AVILA

Années.	Pages.
L'esprit du Carmel.	315
Le zèle de l'apostolat.	316
Sur quel degré d'abnégation doit se fonder l'oraison des Carmélites.	318
Règle primitive de saint Albert.	319
Constitutions de sainte Thérèse	321
Direction intime	324
Le P. Bañez.	324
Heureuse intervention des Pères Dominicains.	326
Second manuscrit de <i>la Vida</i>	326
1563-1566. <i>Le Chemin de la Perfection</i>	328
Piété du Carmel.	330
Pauvreté	331
Mortification.	332
Voulez-vous être les amis intimes de Notre-Sei- gneur ?	334
La sainte joie du cœur	335
Marthe et Marie	336
<i>Le Pater Noster</i>	338
L'amitié au Carmel.	339
Progrès toujours croissants de la sainte Mère	343
La veille de la Pentecôte	344
Le mystère de la Très Sainte Trinité	346
Efficacité des prières de la Sainte.	346
Ou souffrir ou mourir.	352

CHAPITRE XVII

COMMENCEMENT DES FONDATIONS

Sermon d'un missionnaire	354
1566 Voyage du P. Rubeo	355
Sa visite au couvent de Saint-Joseph.	356
Il demande des fondations	357
Nouveaux obstacles	361
1567 Medina del Campo	362

Années.		Pages.
	Adieux à Saint-Joseph	364
	Arrivée nocturne.	367
	La maison en ruines.	368
	Hélène de Quiroga	372
	Le Prieur de Sainte-Anne	373
	Le P. Jean de la Croix	375
1567	Les grandes dames de Madrid.	378
	Imprudence de la Mère Marie de Jésus	379
1568	Fondation de Malagon	380
	Fondation de Valladolid	386
	Lettre à don François de Salcedo.	389
	Maitre Jean d'Avila	390

CHAPITRE XVIII

RÉFORME DES CARMES

	Enfance et jeunesse de saint Jean de la Croix. . .	393
	Son noviciat sous la direction de la sainte Mère. . .	396
1568	Durvelo	397
	Les horloges du P. Antoine.	402
	Austérités des premiers Carmes Déchaussés. . . .	404
	Coup d'œil sur leur histoire	405

CHAPITRE XIX

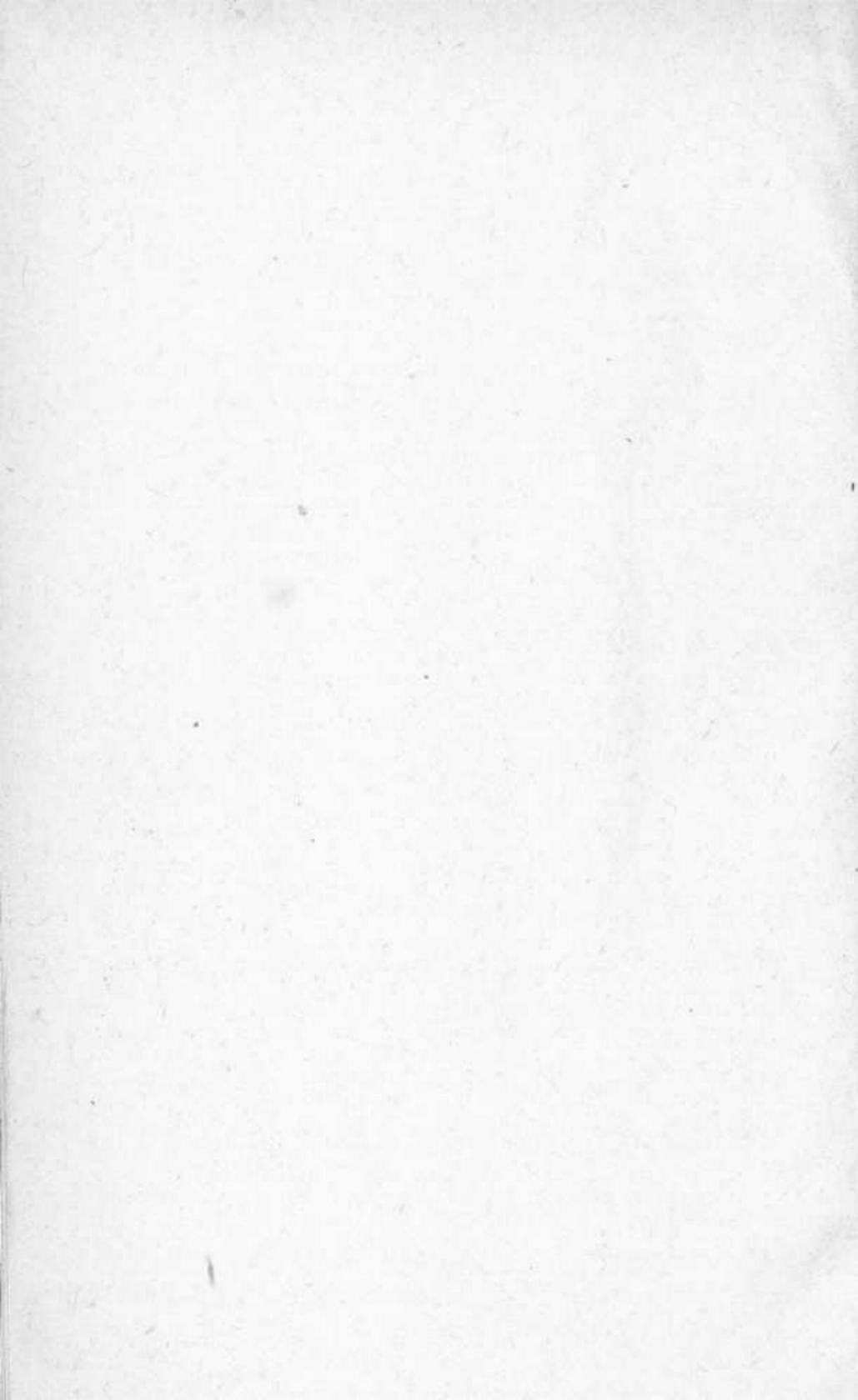
TOLÈDE ET PASTRANA

	Un marchand de Tolède	409
	Le couvent dans un chariot.	412
	La sainte Mère dans ses voyages.	413
1569	Difficultés avec l'administrateur du diocèse de To- lède	415
	Intrépide langage de la Sainte	416
	Le pauvre Andrado.	418
	Extrême indigence des Carmélites de Tolède. . . .	421
	L'Arbitre des grands et des petits.	424
	Vertus du noviciat.	425
	Exigences d'un bienfaiteur.	427
	La princesse d'Eboli	430
	Le P. Mariano et le frère Jean de la Misère. . . .	433
1569	Double fondation de Pastrana.	435
	<i>Femme d'affaires.</i>	437
1570,	juillet. Les quarante martyrs	440

CHAPITRE XX

SALAMANQUE. — ALBE. — LA SEMAINE SAINTE DE 1571

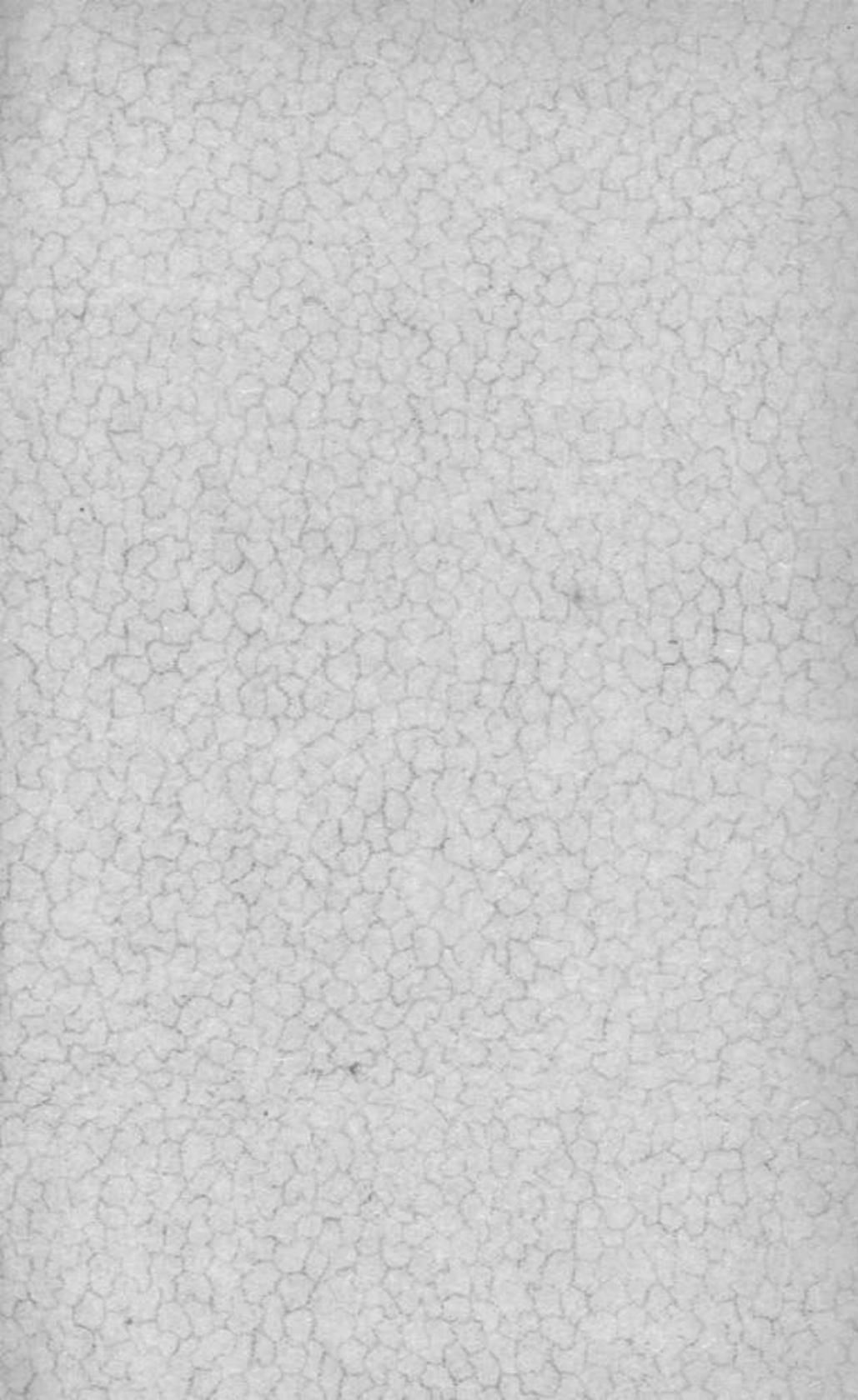
Années.		Pages.
1570	Départ pour Salamanque.	442
	La maison des étudiants	442
	Les frayeurs de la sœur Marie du Saint-Sacrement.	445
	Anne de Jésus.	446
1571	Fondation d'Albe	448
	Thérèse Laiz.	448
	Deux miracles.	453
	L'absence de Dieu	453
	Le dimanche des Rameaux.	456
	La soirée de Pâques	457
	L'extase douloureuse.	457
	Difficultés avec le Provincial	460
	La sainte Mère chassée de son couvent de Medina.	461
	Les visiteurs Apostoliques	462
1571,	août. Thérèse ramenée comme Prieure à Medina	464
1571,	octobre. Départ pour l'Incarnation	465

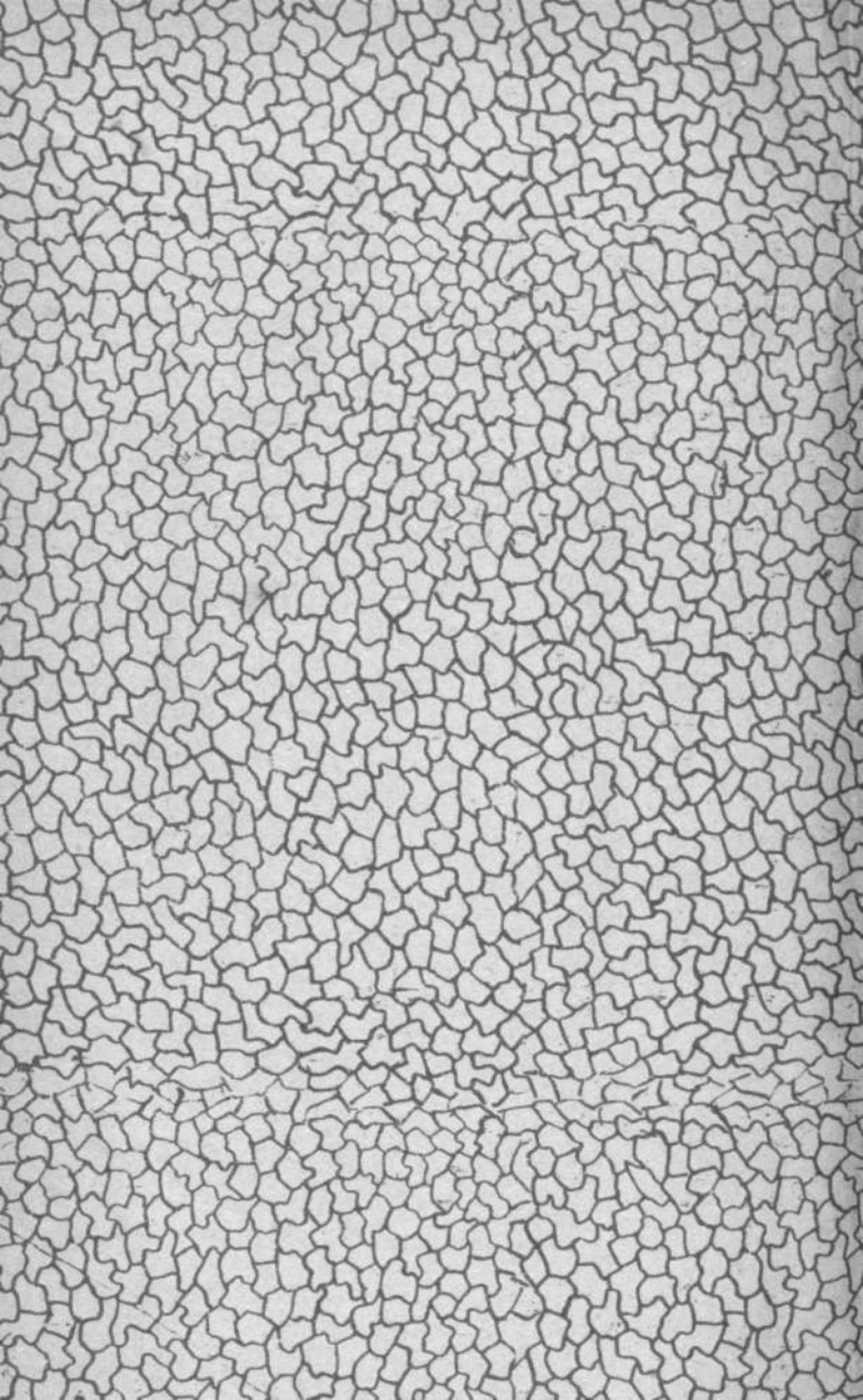


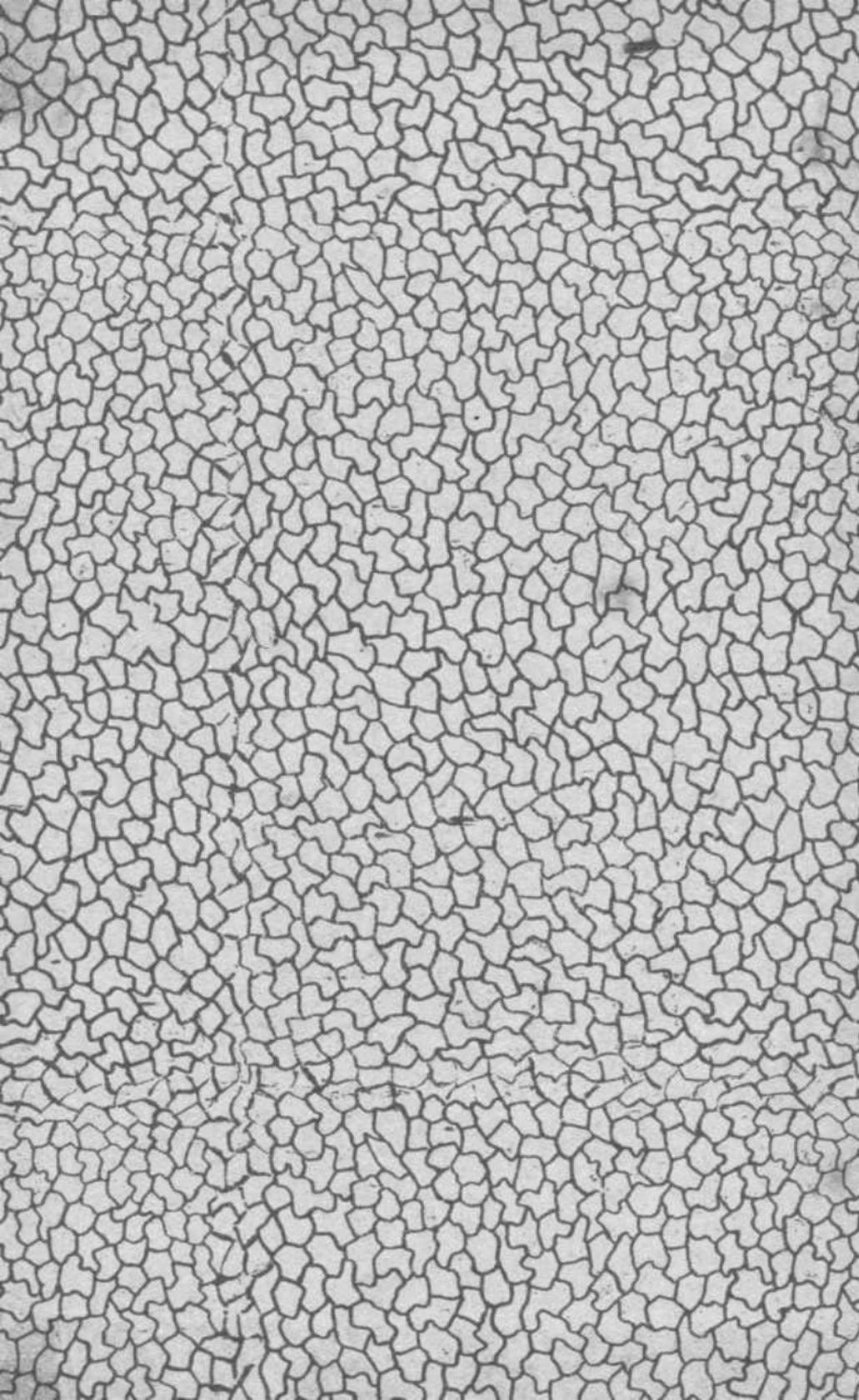
1301

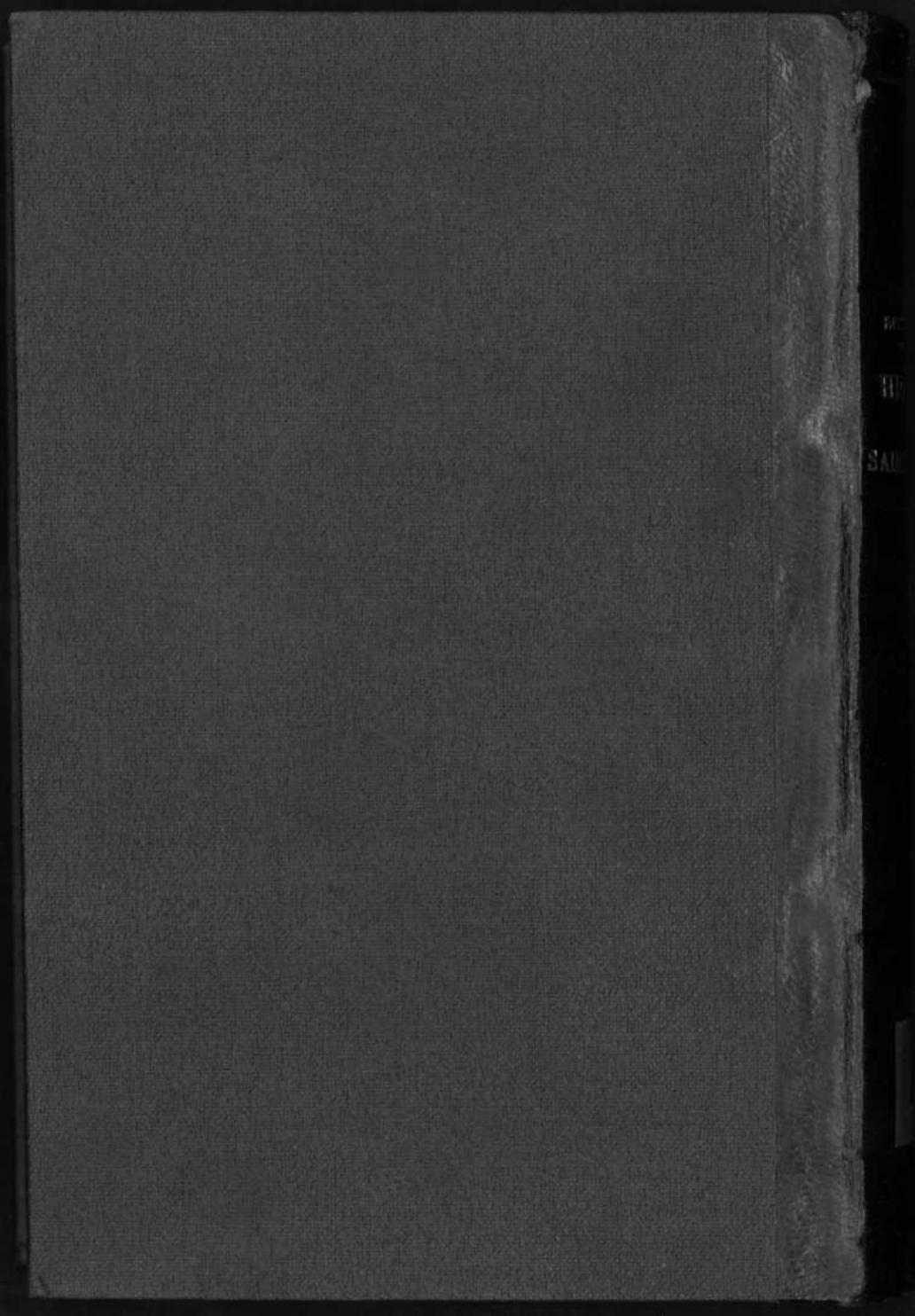
8

7











BOLLANDISTES



HISTOIRE
DE
SAINTE THERESA



1

1301.